RECOLTES ET SEMAILLES

Réflexions et témoignage
sur un passé de mathématicien

par
Alexandre GROTHENDIECK

Troisième Partie :

L'ENTERREMENT (II)

ou La Clef du Yin et du Yang

Université des Sciences et Techniques du Languedoc, Montpellier
et Centre National de la Recherche Scientifique

A la mémoire
de Claude Chevalley

RECOLTES ET SEMAILLES (III) T 6

L'ENTERREMENT (2)

ou

La Clef du Yin et du Yang

XI Le défunt (toujours pas décédé...)			
1. L'incident — ou le corps et l'esprit	98		⟨5⟩
2. Le piège — ou facilité et épuisement	99		⟨9⟩
3. Un adieu à Claude Chevalley	100		⟨11⟩
4. La surface et la profondeur	101		⟨12⟩
5. Eloge de l'écriture	102		⟨16⟩
6. L'enfant et la mer — ou foi et doute	103		⟨17⟩
XII La Cérémonie Funèbre			
1. L'Eloge Funèbre			
(1) Les compliments	!104,	47	⟨19⟩
(2) La force et l'auréole	105		⟨21⟩
2. *LA CLEF DU YIN ET DU YANG*			
(1) Le muscle et la tripe (yang enterre yin (1))	106		⟨27⟩
(2) Histoire d'une vie : un cycle en trois mouvements			
a. L'innocence (les épousailles du yin et du yang)	107		⟨30⟩
b. Le Superpère (yang enterre yin (2))	108		⟨33⟩
c. Les retrouvailles (le réveil du yin (1))	109		⟨36⟩
d. L'acceptation (le réveil du yin (2))	110		⟨39⟩
(3) Le couple			
a. La dynamique des choses (l'harmonie yin-yang)	111		⟨42⟩
b. Les époux ennemis (yang enterre yin (3))	111′		⟨44⟩
c. La moitié et le tout — ou la fêlure	112		⟨47⟩
d. Connaissance archétype et conditionnement	!112′		⟨50⟩
(4) Notre Mère la Mort			
a. L'Acte	113,	112	⟨51⟩
b. La Bienaimée	114		⟨54⟩
c. Le messager	114′		⟨56⟩
d. Angela — ou l'adieu et l'au-revoir	115		⟨59⟩
(5) Refus et acceptation			
a. Le paradis perdu	116,	112	⟨61⟩
b. Le cycle	116′		⟨64⟩
c. Les conjoints — ou l'énigme du "Mal"	117		⟨67⟩
d. Yang joue les yin — ou le rôle de Maître	!118,	116′	⟨64⟩
(6) La mathématique yin et yang			
a. Le plus "macho" des arts	119		⟨71⟩
b. La belle inconnue	120		⟨72⟩
c. Désir et rigueur	121		⟨74⟩
d. La mer qui monte...	122		⟨74⟩
e. Les neuf mois et les cinq minutes	123		⟨79⟩
f. Les Obsèques du Yin (yang enterre yin (4))	124		⟨81⟩
g. Supermaman ou Superpapa ?	125		⟨84⟩
(7) Le renversement du yin et du yang T 7			
a. Le renversement (1) — ou l'épouse véhémente	126		⟨85⟩
b. Rétrospective (1) — ou trois volets d'un tableau	127		⟨88⟩

c. Rétrospective (2) — ou le nœud	127′	⟨91⟩
d. Les parents — ou le cœur du conflit	128	⟨92⟩
e. Le Père ennemi (3) — ou yang enterre yang	129	⟨98⟩
f. La flèche et la vague	130	⟨99⟩
g. Le mystère du conflit	131	⟨100⟩
h. Le renversement (2) — ou la révolte ambiguë	132, 129	⟨104⟩
(8) Maîtres et Serviteur		
a. Le renversement (3) — ou yin enterre yang	133	⟨107⟩
b. Frères et époux — ou la double signature	134	⟨109⟩
c. Yin le Serviteur, et les nouveaux maîtres	135	⟨113⟩
d. Yin le Serviteur (2) — ou la générosité	136	⟨118⟩
(9) La griffe dans le velours		
a. Patte de velours — ou les sourires	137	⟨123⟩
b. Le renversement (4) — ou le cirque conjugal	138	⟨127⟩
c. La violence ingénue — ou la passation	139	⟨129⟩
d. L'esclave et le pantin — ou les vannes	140	⟨131⟩
(10) La violence — ou les jeux et l'aiguillon		
a. La violence du juste	141	⟨133⟩
b. La mécanique et la liberté	142	⟨136⟩
c. L'avidité — ou la mauvaise affaire	143	⟨137⟩
d. Les deux connaissances — ou la peur de connaître	144	⟨139⟩
e. Le nerf secret	145	⟨142⟩
f. Passion et fringale — ou l'escalade	146	⟨144⟩
g. Papa-gâteaux	147	⟨145⟩
h. Le nerf dans le nerf — ou le nain et le géant	148	⟨146⟩
(11) L'autre Soi-même		
a. Rancune en sursis — ou le retour des choses (2)	149	⟨150⟩
b. Innocence et conflit — ou la pierre d'achoppement	150	⟨153⟩
c. La circonstance providentielle — ou l'Apothéose	151	⟨155⟩
d. Le désaveu (1) — ou le rappel	152	⟨159⟩
e. Le désaveu (2) — ou la métamorphose	153	⟨163⟩
f. La mise en scène — ou "la seconde nature"	154	⟨166⟩
g. Un autre Soi-même — ou identification et conflit	155	⟨169⟩
h. Le Frère ennemi — ou la passation (2)	156	⟨171⟩
(12) Conflit et découverte — ou l'énigme du Mal		
a. Sans haine et sans merci	157	⟨176⟩
b. Compréhension et renouvellement	158	⟨178⟩
c. La cause de la violence sans cause	159	⟨181⟩
d. Nichidatsu Fujii Guruji — ou le soleil et ses planètes	160	⟨184⟩
e. La prière et le conflit	161	⟨189⟩
f. Conviction et connaissance	162	⟨191⟩
g. Le fer le plus brûlant — ou le tournant	162′	⟨193⟩
h. La chaîne sans fin — ou la passation (3)	162″	⟨194⟩

(98) (22 Septembre) La dernière en date des notes pour l'Enterrement (mis à part quelques notes de bas de page) est du 24 mai — il va donc y avoir de cela quatre mois. Les deux semaines qui ont suivi, jusqu'au 10 juin, ont été consacrées surtout à relire et à compléter ou retoucher ici et là les notes déjà écrites, sans compter une visite d'un jour ou deux de Zoghman Mebkhout, venu pour lire l'ensemble des notes pour l'Enterrement avant que je le confie à la frappe, et pour me faire ses commentaires. Je pensais bien que le manuscrit définitif serait fin prêt vers les débuts juin, et qu'il serait frappé et tiré (c'était quand même optimiste. . .) avant les grandes vacances universitaires. J'avais bien envie d'envoyer ma "lettre de cinq cent pages" aux uns et aux autres avant le branle-bas du départ en vacances ! (98)

En fait, le texte de l'Enterrement n'est toujours pas achevé au moment où j'écris : comme il y a quatre mois, il y manque encore les deux ou trois notes ultimes — plus une[1](*) qui s'y est rajoutée entre-temps : celle que je viens d'entamer avec les lignes que j'écris, comme un rapide compte rendu de ce qui s'est passé entre-temps.

Le 10 juin, un nouveau imprévu a fait irruption dans l'écriture de Récoltes et Semailles, riche en imprévus : je suis tombé malade ! Un point de côté, apparu soudain (alors que la minute d'avant encore je ne me doutais de rien), m'a poussé sur mon lit avec une force péremptoire, sans réplique. La position debout ou même assise soudain m'était devenue très pénible, seule la position allongée semblait convenir. C'était vraiment idiot, et surtout en ce moment encore où j'étais sur le point de terminer un travail tout ce qu'il y avait d'urgent, et qu'on n'en parle plus ! Pas question de taper à. la machine en position allongée, et même pour écrire ê la main dans cette position, ce n'est pas une sinécure. . .

Il m'a fallu encore près de deux semaines, pendant lesquelles j'essayais tant bien que mal de continuer mon travail envers et contre tout, pour me rendre à cette évidence : mon corps était épuisé et exigeait avec insistance, sans que je fasse mine d'entendre, un repos complet. 422

J'avais eu tant de mal à l'entendre, parce que mon esprit était resté frais et alerte, tout frétillant de continuer sur sa lancée, comme s'il avait une vie autonome, totalement séparée de celle du corps. Il était même si frais et si frétillant qu'il avait le plus grand mal à tenir compte du besoin de sommeil du corps refusant mordicus de démordre des tâches auxquelles il était attelé, et repoussant constamment jusqu'aux limites de l'épuisement l'échéance du sommeil, cet empêcheur de tourner en rond !

Pendant toute ma vie et jusqu'à il y a trois ou quatre ans, la capacité illi mitée de récupération par un sommeil profond et prolongé, avait été le pendant solide et salutaire à des investissements d'énergie parfois démesurés : quand le sommeil est sûr, on ne craint plus rien, on peut se permettre (sans que ce soit folie) de se lancer à corps perdu et jusqu'à épuisement dans des orgies de travail — quitte à se rafcrapper par des orgies de sommeil réparateur ! Cette capacité qui toute ma vie m'avait semblé aller de soi tout autant que la capacité de travail, la capacité de découverte (et sûrement les deux sont intimement reliées. . .), a fini en ces dernières années par s'éllmer, et parfois par disparaître, pour des raisons que je discerne jnal à présent, et que ne n'ai pas vraiment fait effort encore de sonder. De plus en plus, quand, après une longue journée passée sur ma machine à écrire (ou sur des notes manuscrites) et obéissant aux injonctions de mon corps qui refuse de continuer, je me résouds enfin à aller me coucher, la position allongée (et le soulagement partiel qu'elle fournit à la tension de la position assise) relance aussitôt la réflexion. Celle-ci repart de plus belle, pendant des heures voire pour la nuit entière (ou plutôt ce qui en reste. . .). J'ai beau me rendre compte que le système n'est pas rentable (à supposer même qu'il soit v ! *vable* à la longue), vu que (chez moi du moins) une réflexion prolongée sans le support de l'écriture finit par tourner en rond, par devenir souvent une sorte de remâchage — le mauvais pli est bien pris, et a tendance à s'empirer. Il était devenu, il me semble, l e grand foyer de dispersion d'énergie dans ma vie en ces dernières années, alors que d'autres mécanismes de dispersion se sont éliminés un à un, progressivement, au fil des ans.

[1](@*) (23 Septembre) En fait, il apparaît que cette "note" prévue a éclaté en trois notes distinctes (n°s 99 — 101)

Si ce mécanisme-là s'est enraciné dans ma vie avec une telle ténacité, si j'ai été disposé pendant toutes ces dernières années à payer un tel prix, c'est sûrement que quelque chose en mol y a trouvé son compte, et y retrouverait son compte le moment venu. Ce ne serait pas un luxe que j'examine la situation de près — et plus d'une fols au cours des quatre mois écoulés j'ai été sur le point de le faire.

423 C'était là sans doute une tâche urgente. J'ai fini par comprendre pourtant qu'il y avait plus urgent encore. Il m'a fallu d'abord parer au plus pressé : renouer le contact rompu avec mon corps, l'aider à remonter de l'état d'épuisement que j'ai fini par sentir et par admettre, et à retrouver la vigueur disparue. J'ai compris alors que pour cela, il fallait que je renonce pour une durée indéterminée à toute activité intellectuelle — fut-ce celle de méditer sur le sens de ce qui m'arrivaït. C'est avec les notes reprises aujourd'hui que prend fin cette longue et salutaire "parenthèse" dans mes grands investissements, lesquels pour un temps (depuis le mois de février de cette année) s'étaient rejoints dans l'écriture de *"Récoltes et Semailles"* . La présente note est une toute première réflexion, ou tout au moins une sorte de compte rendu sommaire, au su jet, ide cette "parenthèse" de quatre mois.

Le temps de comprendre, à la fin des fins, le besoin d'un repos complet, une grande fatigue était devenue un épuisement profond. Faute d'avoir su écouter le langage pourtant péremptoîre de mon corps, les. quelques dérisoires pages de commentaires et. retouches à l'Enterrement, arrachées sur un état de fatigue physique en ces premières deux semaines, l'ont été au prix d'une mise d'énergie qui, avec le recul, me paraît démentielle ! Toujours est-il qu'après ces prouesses, il m'a fallu rester allongé pendant de longues semaines, ne me levant que quelques heures par jour pour les tâches pratiques indispensables.

Chose remarquable, une fois enfin *compris* le besoin d'un repos complet, je n'ai pas éprouvé la moindre difficulté à décrocher complètement de toute activité intellectuelle, sans aucune velléité de "tricher". Je n'avais pas même è prendre de décision à proprement parler — du seul fait d'avoir compris, j'avais déjà décroché. Les tâches qui la veille encore m'avaient tenu en haleine, soudain semblaient très lointaines, comme appartenant à un passé très reculé...

Le présent n'en était pas vide pour autant. Alors que pendant des semaines et des mois le sommeil est resté réticent à venir, et que je restais iâllongéJde longues heures, apparemment dans l'Inaction totale, je ne me rappelle pas une seule fols avoir trouvé le temps long. Je refaisais connaissance avec mon corps, et aussi avec l'environnement le plus Immédiat — ma chambre, ou parfois le morceau de gazon ou d'herbes sèches baigné de soleil juste devant mes yeux, là où d'aventure je m'étais allongé, près de la maison ou au cours d'une courte (et prudente...) promenade. Je passais de longs moments à poursuivre la danse d'une mouche dans un rayon de soleil, ou les pérégrinations d'une fourmi ou de minuscules bestioles translucides vertes ou rosés le
424 long d'interminables brins d'herbe, dans des forêts inextricables de tels brins s'enchevêtrant sous mes yeux. Ce sont les dispositions aussi où, à la faveur du silence et d'un état de grande fatigue, on suit avec sollicitude les hésitantes pérégrinations du moindre vent à travers ses boyaux — les dispositions en somme où on reprend contact avec les choses élémentaires et essentielles ; celles où on sait mesurer pleinement tout le bienfait d'un sommeil réparateur, voire même la merveille que c'est de simplement pisser sans problème ! L'humble fonctionnement du corps est une extraordinaire merveille, dont on né prend conscience tant soit peu (à son corps défendant parfois) que lorsque ce fonctionnement se trouve perturbé d'une façon ou une autre.

Il était bien clair que "techniquement", le fond de mon "problème santé" était la perturbation du sommeil. Les raisons profondes de cette perturbation m'échappaient et m'échappent encore. C'est par tâtonnements que j'ai essayé avant tout de retrouver le sommeil, le bon gros sommeil tel que je l'avais connu, et qui se dérobait mystérieusement au moment où j'en avais le plus besoin ! Je ne l'ai retrouvé que depuis peu. Inutile de dire sans doute que l'idée ne me serait pas venue de m'en remettre à des cachets, et si j'ai essayé des tisanes ou de l'eau de fleur d'oranger (dont j'ai fait connaissance à cette occasion), je savais au fond que c'étaient au mieux des expédients. Chose plus parieuse, j'ai pris cette occasion pour faire des changements importants dans mon régime alimentaire : réduction sur les féculents au bénéfice des légumes verts et fruits (tant crus que cuits), réintroduction (modérée) de viande comme ingrédient régulier de ma nourriture, et surtout, réduction draconienne sur la consommation de graisses et de sucres, où il y a eu chez moi (comme chez beaucoup d'autres en pays d'affluence) un déséquilibre systématique, depuis au moins la fin de la guerre. J'ai été beaucoup aidé, pour me rendre compte notamment de l'importance d'un tel changement de régime pour retrouver un équilibre de vie perturbé, par mon beau-fils Ahmed, qui pratique la médecine chinoise et qui a un très bon "feeling" pour ces choses-là. C'est lui aussi qui a insisté sans se lasser sur l'importance d'une activité corporelle importante, de l'ordre de quelques heures par jour, pour faire le poids en présence d'une activité Intellectuelle intense. Celle-ci a tendance sinon à épuiser le corps, en tirant vers la tête l'énergie vitale disponible et en créant un fort déséquilibre yang.

Ahmed ne s'est pas contenté, d'ailleurs, de me prodiguer de bons conseils, assortis d'une dialectique yin-yang à laquelle je suis assez sensible, depuis quatre ou cinq ans que j'ai eu ample occasion de me familiariser avec cette délicate dynamique des choses. Dès que j'ai été assez bien
en point pour jardiner, et me voyant y mettre du mien pour remettre en route tant soit peu un 425
mini-jardin qui avait bien piètre mine, Ahmed a pris les devants pour amorcer des travaux de plus grande envergure : dégager de nouvelles bandes de terrain, y rapporter de la terre, repiquer et semer, faire des terrasses, des murets de soutènement, redisposer le tas de compost... Au fil des jours et des semaines, j'ai vu se déployer devant moi, sous l'impulsion de mon Infatigable ami, des tâches d'aménagement suffisantes pour me tenir occupé pour des années, sinon pour le restant de mes jours !

C'était là exactement ce qu'il me fallait, et ce qu'il me faut aussi à longue échéance pour faire contrepoids à une activité intellectuelle trop fougueuse. A cet égard, des promenades quotidiennes que je pourrais m'imposer, comme on me l'a suggéré depuis longtemps, ne seraient pas d'un grand secours : la tête continue à moudre pendant les promenades comme dans le lit, sans se laisser déranger par les beautés du paysage, que je traverse sans rien voir quasiment ! Par contre, en arrosant le jardin, à charge à moi d'avoir soin qu'il se porte bien, et mieux encore en binant une planche de légumes, je ne peux m'empêcher de faire attention et m'en pénétrer tant soit peu — me rendre compte de la texture de la terre, comment celle-ci est affectée par le binage, par les plantes potagères comme par les "mauvaises" herbes qui y poussent, par le compost et par le paillage — et également, à force, me rendre compte de l'état des plantes que je suis censé soigner, état qui reflète dans une large mesure la plus ou moins grande attention que j'aurai su leur accorder. Cette activité de jardinage, et tout ce qui tourne autour, répond à deux fortes aspirations ou dispositions en moi : celle qui me pousse vers une action où je voie au jour le jour *sortir quelque chose de mes mains* (ce qui n'est nullement le cas pour la promenade, et encore moins pour les poids et haltères que m'a suggéré tel collègue et ami...) ; et celle aussi me poussant vers une action où, à chaque moment, j'aie l'occasion d" *apprendre* au contact des choses. tl semblerait que je sots le mieux disposé à apprendre dans les situations justement où je "fais" quelque chose — "quelque chose" qui prend forme et se transforme sous mes ma Ins...

Une fols dépassé l'état d'épuisement à proprement parler ; ma convalescence s'est faite, II me semble, à la faveur de deux types d'activité, ou plutôt, de deux types de facteurs importants et bénéfiques dans mes activités au jour le jour, tant dans la maison qu'au jardin. D'une part — II y avait l'*effort phys! que* : alors même que je me sentais souvent fatigué et sans entrain avant de
me mettre au travail — plus ce travail était "dur", me faisant manier une lourde pioche ou de 426
grosses pierres disons, plus après coup je me sentais en forme, lourd d'une bonne fatigue. Et II y avait aussi le contact avec des *choses vivantes* : les plantes qu'il fallait soigner ; la terre qu'il fallait préparer pour Les@ accueillir, puis pailler ou biner ; les aliments qu'il fallait préparer et que je mangeais avec autant de plaisir que j'avais eu à préparer le repas ; le chat réclamant sa pitance, et sa part d'affection ; les ustensiles et outils divers aussi, et jusqu'aux cailloux raboteux et souvent mal léchés qu'il fallait tourner et retourner dans tous les sens, afin de les assembler en des murets qui veuillent bien tenir debout...

Effort physique et contact des choses vivantes — ce sont là deux aspects justement qui manquent dans le travail Intellectuel, et qui font qu'un tel travail est par nature incomplet, parcellaire, et à la limite, s'il n'est complété et compensé par autre chose, dangereux voire néfaste. C'est la troisième fols, en à peine plus que trois ans, que j'ai eu l'occasion de m'en rendre compte. Il est même devenu bien clair maintenant, que je suis placé devant une échéance draconienne : changer un certain mode de vie, retrouver un équilibre où le pôle yin de mon être, mon corps, ne soit constamment négligé au profit du pôle yang, l'esprit ou (pour mieux dire) la tête — ou sinon, y laisser ma peau dans les toutes prochaines années. C'est ce que mon corps m'a dit, aussi clairement qu'il est possible de le dire ! J'en arrive à présent à un point dans ma vie où le besoin d'une certaine "sagesse" élémentaire est devenu une question de *survie*, au sens propre et littéral du terme. C'est sûrement une bonne chose — autrement la dite "sagesse" se voyait perpétuellement renvoyée aux calendes, au profit de cette espèce de boulimie dans l'activité intellectuelle, qui a été une des forces dominantes dans toute ma vie d'adulte.

Placé devant une échéance aussi claire :"changer ou crever !" — je n'ai pas eu à me sonder pour connaître mon choix. C'est ce qui fait que pendant près de quatre mois, j'aie pu, sans jamais avoir l'impression de me faire violence, m'abstenir de toute activité Intellectuelle, maths ou pas maths. J'ai su@sans avotr eu è. mé le dire, qu'à la limite, un jardinier vivant vaut encore mieux1 qu'un mathématicien mort (ou un "philosophe" ou "écrivain" mort, qu'à cela ne tienne !). Avec un peu de malice, on pourrait ajouter : et môme mieux qu'un mathématicien vivant ! (Mais ça, c'est encore une autre histoire. . .)

Je ne crois pas d'ailleurs que je me trouve acculé un jour à une telle situation "limite", où j'aurais à renoncer à longue échéance à toute activité Intellectuelle, qu'elle sait mathématique ou
427 méditante. Plutôt, la tâche pratique la plus immédiate, la plus urgente dans les années à venir, me semble celle justement d'arriver à un équilibre de vie où les deux types d'activité coexistent au jour le jour, eelle du corps et celle de l'esprit, sans que l'une ni l'autre ne devienne dévorante et n'évince l'autre. Je ne me cache pas que c'est bien dans la direction "esprit" que se trouvent depuis mon enfance mes investissements les plus puissants, que c'est vers elle aussi que me portent aujourd'hui encore les deux principales passions qui ont continué en ces dernières années à dominer ma vie. De ces deux passions, la passion mathématique et la passion de méditation, il me semble que c'est la première nommée surtout, sinon exclusivement, qui agit comme un facteur de déséquilibre dans ma vie — comme quelque chose qui garderait encore une fâcheuse tendance à "dévorer" tout le reste au profit d'elle seule. Ce n'est pas un hasard sûrement, si les trois "épisode maladie" dans ma vie qui ont marqué une situation de déséquilibre, depuis juin 1981, se sont placés en des périodes justement où c'est la passion mathématique qui était sur le devant de la scène.

On pourrait dire que ce n'est pas tout à fait le cas pour ce dernier épisode, survenu en cours de rédaction de Récoltes et Semailles, laquelle constitue une période de réf-lexion sur moi-même, pour ne pas dire une période de méditation à proprement parler. Mais il est vrai aussi que cette réflexion sur mon passé de mathématicien a été alimentée constamment par ma passion mathématique. Il en a été ainsi surtout dans la deuxième partie, l'Enterrement, il me semble, où la composante égotique de cette passion s'est vue impliquée de façon particulièrement forte et constante. Pourtant, même rétrospectivement, je n'ai pas l'impression qu'à aucun moment, cette réflexion ait pris un rythme, un diapason dévorant, voire démentiel, comme en les deux précédentes occasions où mon corps a été contraint finalement ê faire entendre un "ras le bol !" sans réplique. Vue séparée du contexte de toute une vie, mon activité Intellectuelle depuis un an et demi (depuis la "reprise" avec la rédaction de la Poursuite des Champs, suivie par Récoltes et Semailles) apparaît comme se poursuivant à un rythme des plus raisonnables, sans y oublier ni le boire ni le manger (mais parfois quand-même, un tantinet, le dormir. . .). Si elle a fini par déboucher sur un troisième "épisode santé" (pour utiliser un euphémisme), c'est sans doute sur le fond de toute une vie marquée par ce sempiternel déséquilibre d'une tête trop forte, imposant son rythme et sa loi à un corps robuste qui a longtemps encaissé sans broncher[2](*).

428 Au cours des deux mois écoulés, j'ai eu ample occasion de me rendre compte du bienfait irremplaçable d'un travail du corps, au contact Intime d'humbles choses vivantes, me parlant en silence des choses simples et essentielles que les livres ou la seule réflexion sont impuissants à enseigner. Grâce à ce travail, j'ai retrouvé le sommeil, ce compagnon plus précieux encore que le boire et le manger — et avec lui, un renouveau de vigueur, une robustesse qui soudain avait semblé évanouie. Et j'ai pu constater que dans la saison de la vie qui est la mienne, si je veux poursuivre pendant quelques années encore cette nouvelle aventure mathématique amorcée depuis

[2](*) Je devrais îcî faire exception des cinq années de 1974 è 1978, qui n'ont pas été dominées par quelque grande tâche, et où les occupations manuelles ont absorbé une'part non négligeable de mon temps et de mon énergie.

l'an dernier, je ne puis le faire sans mettre en danger ma santé et ma vie, si ce n'est avec mes deux pieds solidement plantés dans le terreau de mon jardin.

Les mois qui viennent seront ceux où devra se mettre en place un nouveau mode de vie, où trouvent place et se concilient au jour le jour les travaux du corps et ceux de l'esprit. Il y a du pain sur la planche !

([99]) (23 septembre) J'ai dû me contraindre hier soir de couper court, histoire de ne pas continuer ([99])
sur ma lancée jusqu'à des deux, iroi s.-heures du matin et d'être repris dans un engrenage que je ne connais que trop bien. Je me sentais frais et dispos, et si j'avais suivi ma pente naturelle, j'aurais même continué jusqu'au petit matin ! Le piège du travail Intellectuel — de celui du moins qu'on poursuit avec passion, dans une matière où on finit par se sentir comme le poisson dans l'eau, è la suite d'une longue familiarité — c'est qu'il est s. i incroyablement *facIle*. On tire, on tire, et ça vient toujours, il n'y a qu'à tirer ; c'est à peine que parfois on a le sentiment d'un effort, d'un frottement, signe que ça résiste tant soit peu... *

Je me rappelle pourtant, du temps de mes jeunes années de mathématicien, d'un sentiment persistant de lourdeur, de pesanteur qu'il fallait surmonter, par un effort obstiné, laissant dans son sillage une sensation de fatigue. Cela correspondait surtout à une période de ma vie où je travaillais avec un outillage insuffisant, voire inadéquat ; ou à celle, ultérieure, quand il m'a fallu acquérir plus ou moins péniblement des outils un peu "tous azimuths", sous la pression d'un milieu (essentiellement, celui du groupe Bourbaki) qui les utilisait couramment, sans que leur raison d'être ne m'apparaisse au fur et à mesure, ni même parfois pendant des années. J'ai eu l'occasion de parler de ces années parfois un peu pénibles.(voir "L'étranger bienvenu" s.9, et "cent fers dans le feu, ou : rien ne sert de sécher !", note o° 10), dans la première partie de Récoltes et Semailles. Ça a
été surtout ta période des années 1945 à 1955, qui coïncide avec ma période d'analyse fonctlonelle. 429
(Il me semble que chez les élèves que j'ai eus ultérieurement, entre 1960 et 1970, cette résistance contre un apprentissage sans motivations suffisantes, où on Ingurgite des notions et techniques sur la foi de l'autorité des aînés, a été beaucoup moins forte qu'elle n'a été chez moi — pour tout dire, je n'en ai pas perçu du tout.)

Pour en revenir à mon propos, c'est à partir des années 1955 et suivantes surtout que j'ai eu l'impression souvent de "voler" — de faire les maths en me jouant, sans aucune sensation d'effort — tout comme tels de mes aînés que j'avais tant enviés naguère pour une telle facilité quasi-miraculeuse, qui m'avait semblé bien hors d'atteinte de ma modeste et pesante personne ! Aujourd'hui, î : t m'apparaît qu'une telle "facilité" n'est pas le privilège de quelque don exceptionnel (comme j'en ai rencontré chez certains, à un moment où un tel "don" semblait entièrement absent chez moi), mais qu'elle apparaît d'elle-même comme le fruit de l'union d'un intérêt passionné pour telle matière (comme la mathématique, disons), et d'une plus ou moins longue familiarité avec celle-ci. Si le "don" intervient bel et bien dans l'apparition d'une telle aisance, c'est sans doute par le biais du facteur temps, plus ou moins long d'une personne à l'autre (et parfois aussi d'une occasion à l'autre chez la même personne, il est vrai...), pour en arriver à une aisance parfaite dans le travail sur tel ou tel sujet[3](*).

Toujours est-il que plus ça va — avec les années qui passent — plus j'ai cette impression de "facilité" quand je fais des maths — que les choses ne demandent qu'à se révéler à nous, pour peu seulement qu'on prenne la peine de regarder, de les scruter tant soit peu. Ce n'est pas une question de virtuosité technique — il est bien clair que de ce point de vue, je suis en beaucoup moins bonne condition qu'en 1970, quand j'ai "quitté les maths" : depuis j'ai eu l'occasion surtout de désapprendre ce que j'avais appris, "faisant des maths" seulement sporadiquement, dans mon coin, et dans un esprit et sur des thèmes bien différents (à première vue du moins) de ceux d'antan. Je ne veux pas dire non plus qu'il suffirait que je me coltine tel problème célèbre (de Fermât, de Riemann, ou de Poincaré disons), pour me frayer un chemin en droite ligne vers sa solution, en un

[3](*) Je connais pourtant plusieurs mathématiciens, ayant produit chacun une œuvre profonde, et qui jamais ne m'ont semblé donner cette impression d'aisance, de "facilité" dont il est question ici — Ils semblent aux prises avec une pesanteur omniprésente, qu'ils doivent surmonter avec effort, à chaque pas. Pour une raison ou une autre, le "fruit naturel" dont il vient d'être question, n'a pas "apparu de lui-même" chez ces hommes émlnents, comme il était censé le faire. Comme quoi toutes les unions ne portent pas toujours les fruits qu'on pourrait en attendre...

430 an ou deux voire trois ! L'aisance dont je parle n'est pas celle qui se propose et permet d'atteindre tel *but*, fixé à l'avance : prouver telle conjecture ou lui donner un contre-exemple... C'est celle plutôt qui permet de s'élancer dans l'Inconnu, dans telle direction dont un obscur instinct nous dit qu'elle est féconde, avec l'intime assurance, qui jamais ne sera démentie, que chaque jour et chaque heure de notre voyage ne peut manquer de nous apporter sa moisson de connaissances nouvelles. *Quel* l @ connaissance. au juste nous réserve le lendemain, voire déjà l'heure qui suit en ce jour même, nous le pressentons certes — et c'est ce "pressentiment" constamment pris de court, et ce suspense avec lequel il fait corps, qui constamment nous lancent de l'avant, alors que ces choses elles-mêmes que nous fouillons paraissent nous attirer en elles. Toujours ce qui devient connu dépasse ce qui était pressenti, en précision, en saveur et en richesse — et ce connu à son tour devient aussitôt point de départ et matériau pour un pressenti renouvelé, s'élançant è la poursuite d'un nouvel inconnu avide d'être connu. Dans ce jeu de la découverte des choses, la *direction* que nous suivons à chaque moment nous est connue, alors que le — . b u t est oublié, à supposer que nous soyons partis d'un but en effet, que nous nous proposions d'atteindre. Ce "but" en fait a été alors un p-o *Int de départ*, rprodult d'une ambition, ou d'une ignorance ; il a joué son rôle pour motiver "le patron", fixer une direction initiale, et déclencher ce jeu, dans lequel le but n'a pas vraiment de part. Pour peu que le voyage entrepris ne soit pas d'un jour ou deux, mais qu'il soit de longue haleine, ce qu'il nous révélera au fil des jours et des mois et où il nous mènera au bout d'une longue cascade de péripéties inconnues, est pour le voyageur un mystère total ; un mystère si lointain, si hors d'atteinte à vrai dire, qu'il ne s'en soucie guère ! S'il lui arrive de scruter l'horizon, ce n'est pas pour l'impossible tâche de prédire un point d'arrivée, et encore moins pour en décider suivant son gré, mais pour faire le point où il en est au moment même, et parmi les directions qui s'offrent à lui pour poursuivre son voyage, choisir celle que dès lors il sent comme la plus brûlante...

Telle est cette "facilité Incroyable" dont j'ai parlé tantôt, à propos du travail de découverte dans une direction entièrement intellectuelle, comme la mathématique. Elle n'est *freinée* ni par des
431 *rés* i *stances* intérieures[4](*) (comme c'est si souvent le cas dans le travail de méditation tel que je le pratique), ni par un *effort physique* à fournir, tfénérateur d'une fatigue qui finit par donner un signal d'arrêt sans équivoque. Quant à l'effort *Intellectuel* (à supposer qu'on puisse même parler d'"effort", arrivé à un point où la seule "résistance" qui reste est le facteur temps...), il ne semble pas être générateur de fatigue ni intellectuelle ni physique. Plus précisément, si "fatigue" physique il y a, celle-ci n'est pas vraiment ressentie comme telle, si ce n'est par des courbatures occasionnelles, pour être trop longtemps resté assis dans une position fixée, et autres ennuis accessoires du même genre. Ceux-ci s'éliminent aisément par un simple changement de position. La position couchée a la malencontreuse vertu de les faire s'évanouir, et de favoriser ainsi une relance du travail intellectuel, au lieu du sommeil bien nécessaire !

Il y a pourtant, j'ai fini par m'en rendre compte, une "fatigue" physique plus subtile et plus insidieuse qu'une fatigue musculaire ou nerveuse, laquelle se manifeste comme telle par un besoin Irrécusable de repos et de sommeil. Le terme "épuisement" ici (plutôt que "fatigué") cernerait mieux la chose, étant entendu pourtant que cet état n'est pas perçu comme tel, au sens coueant de ce terme, qui désigne une fatigue extrême, se manifestant notamment par un grand effort nécessaire pour seulement se lever, marcher quelques pas etc. Il s'agit plutôt d'un "épuisement" de l'énergie du corps au profit du cerveau, lequel se manifeste par un abaissement graduel du "tonus" général du corps, de son niveau d'énergie vitale. Il semble que cet épuisement par une activité intellectuelle excessive (j'entends : non compensée par une activité corporelle suffisante, génératrice de fatigue physique et de besoin de repos) — cet épuisement est graduel et *cumulât* i f. Ces effets doivent dépendre à la fois del'*intensité* et de la *durée* de l'activité intellectuelle pendant une période donnée. Au niveau d'intensité où je poursuis le travail intellectuel, et avec l'âge et la constitution qui sont les miens, il semblerait que chez moi l'épuisement cumulatif en question atteint un seuil critique, dangereux, au bout d'un an ou deux d'activité ininterrompue,

[4](*) Je connais. pourtant un mathématicien remarquablement doué, dont la relation à la mathématique est typiquement conflictuelle, entravée. à chaque pas par des résistances puissantes, telle la peur que telle expectative (sous forme d'une conjecture disons) puisse se révéler fausse. De telles résistances peuvent parfois aboutir à un état de véritable paralysie Intellectuelle. Comparer ceci avec la précédente note de bas de page.

sans compensation par une activité corporelle régulière.

En un sens, cette "facilité" dont je parle n'est qu'apparente. L'activité Intellectuelle Intense met en jeu une énergie considérable, c'est clair : une énergie est prise quelque part, et "dépensée" dans un travail. Il semblerait que le "quelque part" se situe au niveau du corps, qui "encaisse" '(ou plutôt *débou* rs *e*) comme il peut les dépenses (parfois vertigineuses) que la tête se paye sans compter. La vole normale de récupération de l'énergie fournie par le corps, est le sommeil. C'est quand la tête devient boulimique qu'elle finit par empiéter sur le sommeil, ce qui revient 432
à bouffer un capital-énergie sans le renouveler. Le piège et le danger de la "facilité"du travail Intellectuel, c'est qu'elle nous incite inlassablement à franchir ce seuil, ou à rester au delà dès lors qu'il est franchi, et que de plus ce franchissement ne se signale pas à notre attention par les signes habituels, Indubitables, de la fatigue, voire, de l'épuisement. Il faut une grande vigilance, je me rends compte, pour détecter l'approche et le franchissement du seuil en question, alors qu'on est tout entier engagé dans la poursuite d'une aventure passionante. Percevoir ce vide d'énergie au niveau du corps demande un état d'écoute vis à vis du corps, dont j'ai souvent manqué et que peu de personnes ont. Je doute d'ailleurs qu'un tel état de communion de l'attention consciente avec le corps puisse s'épanouir chez quiconque, en une période de sa vie dominée par une activité purement intellectuelle, à l'exclusion de toute activite physique.

Beaucoup de travailleurs intellectuels sentent d'ailleurs d'instinct le besoin d'une telle activité physique, et aménagent leur vie en conséquence : jardin, bricolage, montagne, bateau, sport... Ceux qui, comme moi, ont négligé ce sain instinct au profit d'une passion trop envahissante (ou d'une léthargie trop forte), tôt ou tard en payent les frais. Cela fait trois fois en trois ans que j'ai passé à la caisse, de l'ai fait sans rechigner je dois dire, ou pour mieux dire, avec reconnaissance, me rendant compte à chaque nouvel épisode-maladie que je ne faisais que récolter les fruits de ma propre négligence, et de plus, qu'il m'apportait aussi un enseignement, que lui seul sans doute pouvait me donner. Le principal enseignement, peut-être, que m'a apporté le dernier de ces épisodes et qui vient de prendre fin, c'est qu'il est grand temps de prendre les devants et rendre inutile désormais de tels rappels à l'ordre — ou plus concrètement : qu'il est grand temps de cultiver mon jardin !

(^{100}) Dans ma réflexion de hier et aujourd'hui, j'ai volontairement laissé de côté d'abord un (^{100})
événement qui se place en plein dans l'épisode-maladie, dans les premiers jours de juillet, à un moment donc où j'étais encore alité. Il s'agit de la mort de Claude Chevalley.

Je l'ai apprise par un vague article de Libération plus ou moins consacré à l'événement, qu'une amie m'avait passé à tout hasard, pensant qu'il pourrait m'intéresser. Il n'y avait presque rien sur Chevalley, mais quelques tartines sur Bourbakl dont il a été un des membres fondateurs. Je me suis senti tout stuplde en apprenant la nouvelle. Ça faisait des mois que je me voyais sur le point d'en terminer avec Récoltes et Semailles, frappé tiré broché et tout — et de monter à Paris dare 433
dare pour lui apporter un exemplaire encore tout chaud ! S'il y avait une personne au monde dont j'étais sûr qvfclie I — irait mon pavé avec un vrai intérêt, et avec plaisir souvent, c'était lui — et je n'étais pas sûr du tout s'il y en aurait un autre que lui !

Dès les débuts de ma réflexion, je m'étais rendu compte que Chevalley m'avait apporté quelque chose, à. un moment crucial de mon itinéraire, quelque chose semé dans une effervescence, et qui avait germé en silence. Ce que j'ai alors senti me relier à lui n'était pas tellement un *sentimen* t, de reconnaissance disons, ou de sympathie, d'affection. Ces sentiments étaient présents sûrement, comme ils sont présents aussi envers tel ou tel autre des "aînés" qui m'avaient accueilli comme un des leurs, plus de vingt ans plus tôt. Ce qui rendait ma relation à Chevalley différente de ma relation à aucun d'eux et à la plupart de mes amis, pour ne pas dire à tous, est autre chose. C'est le sentiment je croîs, ou pour mieux dire, la perception, d'une *parenté* essentielle, au delà des différences de culture, des conditionnements de tous ordres qui nous ont marqués dès nos jeunes âges. Je ne saurais dire s'il transparait quelque chose de cette "parenté" dans les lignes de ma réflexion où il est question de lui[5](*). Dans la période de ma vie à laquelle réfèrent ces lignes, Chevalley

[5](*) Voir "Rencontre avec Claude Chevalley — ou : liberté et bons sentiments" (section 11), et le dernier ali-néa de la section suivante, "Le mérite et le mépris".

apparaît peut-être plus comme un “aîné” encore, au niveau cette fois d’une compréhension de certaines choses élémentaires de la vie, que conme un “parent”. C’est là une distance pourtant que ma maturation ultérieure a du réduire et peut-être abolir, comme cela avait été le cas depuis belle lurette au niveau mathématique, dans ma relation à lu ? comme à mes autres aînés. Si j’essaye maintenant de cerner par des mots le sens de cette parenté, ou du moins un de @es signes, II me vient ceci : l’un et l’autre, nous sommes “cavaliers seuls” — voyageurs l’un et l’autre dans sa propre “aventure solitaire”. Je m’exprime au sujet de la mienne dans le dernier “chapitre” Lde-même nom) de “Fatuité et Renouvellement”[6](**). Peut-être, pour ceux qui ont bien connu Chevalley (et même pour d’autres), cette partie de la réflexion est-elle plus apte à suggérer ce que je voudrais exprimer, que celle qui le concerne nommément.

De le rencontrer et de parler avec lui tant soit peu m’aurait permis sûrement de mieux appréhender cet ami que par le passé ; et de mieux situer et cette parenté essentielle, et nos
434 différences. S’il y avait, à part Pierre Deligne, une personne pour laquelle je ressentais une hâte de pouvoir lui remettre en mains propres le texte de Récoltes et Semailles, c’était bien Claude Chevalley. S’il y avait une personne dont le commentaire, espiègle ou sarcastique, aurait pour moi un poids particulier, c’était lui encore. En ce jour-là de la première semaine de juillet, j’ai su que je n’aurais pas ce plaisir de lui apporter ce que j’avais de meilleur à offrir, ni celui d’entendre encore Le son de sa voix.

La chose étrange — et qui a sans doute contribué à me faire sentir si *stupide* sur le coup de cette nouvelle — c’est que plus d’une fois au cours des mois écoulés, en évoquant une rencontre prochaine avec Chevalley, je me souvenais qu’il était aux prises avec des ennuis de santé — et il y avait en moi comme une inquiétude, constamment écartée, que cette rencontre pourrait ne pas avoir Lieu, que mon ami peut-être pourrait disparaître avant que je ne vienne le voir. L’idée bien sûr m’a effleuré de lui écrire ou de lui téléphoner, ne serait-ce que pour m’enquérir de sa santé et comment il allait, et lui dire quelques mots sur le travail dans lequel j’étais engagé, et mon intention d’aller le voir à ce propos. Le fait que j’aie repoussé cette idée comme sotte et importune (qu’il n’y avait vraiment aucune raison que... etc), comme on le fait si souvent dans des situation de ce genre, illustre bien à quel point moi-même, comme beaucoup d’autres, continue à vivre “en dessous de mes moyens” — en repoussant l’obscure préscience des choses qui’me souffle une connaissance que je suis trop occupé et trop paresseux pour entendre...

(101) (101) (24 septembre) Après la digression des deux jours précédents autour de “l’épisode maladie” des mois écoulés, il serait temps que je reprenne le fil interrompu au mois de juin, là où je l’avais laissé. Je prévoyais alors qu’il y aurait encore deux notes ultimes, qui restaient à écrire : un “Eloge Funèbre (2)” (qui prendrait la suite et compléterait la note “L’Eloge Funèbre (1) — ou les compliments” du 12 mai), et un “De Profundis” final, où je comptais esquisser un bilan de l’ensemble de ma réflexion autour de. t’Enterrement.

La substance prévue de ces deux notes était toute chaude encore au moment où je suis tombé malade — j’étais sur le point de tout jeter sur le papier, le temps juste de finir de mettre la dernière main à l’ensemble des notes précédentes, pour avoir le sentiment de travailler sur des “arrières” solides et bien rangés... Pendant les trois mois pleins (depuis le 23 juin exactement) où j’ai pratiquement cessé tout travail sur l’Enterrement, sauf quelques corrections de frappe occasionelles, celui-ci m’est, hélas un peu sorti de l’esprit. Je me sens même un peu idiot, gêné en tous cas, de me mettre sagement à remplir les pages blanches en attente derrière des titres-
435 pensums, sous prétexte que ceux-ci figurent dans une table des matières provisoire, et que j’ai eu l’imprudence d’y faire allusion ici et là dans un certain texte destiné à publication. C’est surtout le cas pour “L’Eloge Funèbre (2)”, et même de relire tantôt le premier jus “L’Eloge Funèbre (1)” (alias “les compliments’@n’a pas suffi à réchauffer pour moi une substance qui pendant des mois avait eu loisir de se refroidir dans son coin !

Pourtant, dès le lendemain du 12 mai où j’ai écrit cette note, et tout au cours du mois qui a suivi, ça me fourmillait dans les mains de fouiller plus en profondeur cette nouvelle mine sur laquelle je venais de mettre la main, sans même m’en douter. Quand Nico Kuîper avait eu l’attention

[6](**) Voir surtout, dans ce sens, les deux sections “Le fruit défendu” et “L’aventure solitaire”, n°s 46, 47.

de m'envoyer la plaquette jubilée des vingt-cinq ans d'existence de l'IHES, l'an dernier, j'ai dû passer une petite demi-heure à la parcourir (y compris les deux topo, d'une demi page chacun, sur Del igné et moi), sans rien y trouver de particulier. La seule chose qui m'avait frappé, c'était l'absence de toute allusion aux premières années difficiles de l'IHES, où son renom s'est établi dans un local de fortune, moi-même (avec les premiers Séminaires de Géométrie Algébrique) étant le seul à le représenter "sur le terrain". J'y ai repensé des mois plus tard, en écrivant la note "L'arrachement salutaire" (n°14), en mars 84. N'étant pas sûr de ma mémoire, j'ai par acquit de conscience demandé à Nico de m'envoyer un autre exemplaire de la plaquette (n'arrivant plus à remettre la main sur le premier). Ça a été une deuxième occasion pour parcourir à nouveau les deux topo en question, d'un œil peut-être un peu moins hâtif. Pourtant, cette fois encore je ne suis pas branché, décidément. Je note au passage, avec une certaine surprise, qu'il est dit dans le topo sur Del igné que "L'axe directeur de ses travaux est de "comprendre la cohomologîe des variétés algébriques" ", qui l'eût crû ! Pour oublier la chose pendant un mois ou deux (jusqu'au moment où je suis amené à m'en rappeler, en écrivant la note "Refus d'un héritage — ou le prix d'une contradiction", n° 47). Par contre, je ne m'aperçois pas que dans le topo sur moi le mot "cohomologîe" n'est pas prononcé, pas plus que le mot "schéma". Dans l'état d'inattention qui est le mien alors, rien encore ne me fait soupçonner que ce texte anodin, un peu surchargé d'épithètes hyperboliques, faît fonction d'Eloge Funèbre, "servi" (de plus) "avec un doigté parfait" ! Un doigté si parfait même, que je me demande si aucun des lecteurs de cette plaquette (un peu ennuyeuse sur les bords, à force de propos délibéré de pommade tous azîmuths, comme l'occasion l'exigeait faut-il croire. . .) s'en est aperçu plus que moi, lors de ma première et de ma deuxième lecture.

Cela rejoint aussitôt une constatation qui me revient constamment, chaque fois que pour une
raison ou pour une autre, je suis amené à regarder avec une attention tant soit peu Intense et 436
soutenue quelque chose que je m'étais contenté précédemment de regarder "en passant", avec l'attention "habituelle", de routine, que j'accorde aux choses et événements petits et grands qui défilent dans ma vie au jour le jour. Une telle situation se présente fréquemment en période de méditation, qui bien des fols m'amène (le plus souvent d'ailleurs "de fil en aiguille" et sans propos délibéré) à soumettre à un examen plus attentif tels événements du jour ou de la nuit (y compris des rêves), qui avaient passé plus ou moins inaperçus dans mon état d'attention coutumier, ou dont le sens (souvent clair et évident) avait entièrement échappé d'abord à mon attention consciente.

Quand je parle Ici d'"attention tant soit peu intense et soutenue", ce que j'entends par là au fond, c'est un *regard éveillé*, un regard neuf, un regard que n'alourdissent ni des habitudes de pensée, ni un "savoir" qui leur sert de façade. Pour peu que pour une raison ou pour une autre, nous soyons amenés à poser un regard éveillé, attentif sur les choses, celles-ci semblent se transformer sous nos yeux. Derrière l'apparente platitude de la surface morne et lisse des choses que nous présente notre "attention" de tous les jours, nous voyons soudain s'ouvrir et s-[1] animer une *profondeur* insoupçonnée. Cette vie profonde des choses n'a pas attendu, 'pour être là, que nous prenions la peine d'en prendre connaissance — elle est là de tous temps, elle fait partie de leur nature intime, qu'il s'agisse d'objets mathématiques, d'une pelouse de jardin, ou de l'ensemble des forces psychiques qui agissent en telle personne à tel moment.

La *pensée* est un instrument parmi d'autres pour nous révéler et nous permettre de sonder cette profondeur derrière la surface, cette vie secrète des choses, qui n'est "secrète" que parce que nous sommes trop paresseux pour regarder, trop Inhibés pour voir. C'est un Instrument qui a ses avantages, comme il a ses inconvénients et ses limites. Mais de toutes façons, il est rare que la pensée soit utilisée comme instrument de découverte. Sa fonction la plus commune n'est pas de découvrir la vie secrète en nous et en les choses, mais bien plutôt de la masquer et de la figer. C'est un outil multiple-usages à la disposition à la fols de l'Enfant-ouvrier et du Patron. Dans les mains de l'un elle devient voile, apte à capter les forces de notre désir et à nous poeter loin dans l'inconnu. Dans les mains de l'autre elle se fait ancre immuable, que remous ni tempêtes n'arrivent à ébranler. . .

La réflexion était en train de s'égarer quelque peu, et voilà qu'elle revient à un point de départ
— qui est la constatation aussi sur laquelle je m'étais arrêté hier : à quel point, par des habitudes 437
et conditionnements invétérés, je vis en dessous. de mes moyens ! (En quoi je me trouve, de plus, en fort nombreuse compagnie. . .). C'est à la faveur d'une découverte progressive de l'Enterrement,

à partir de faits aussi gros que le volume LN 900 [7](*), qu'une attention paresseuse a fini enfin par s'éveiller. Une lecture de la note "Refus d'un héritage — ou te prix d'une contradiction" (n° 47) m'amène le 12 mai à relire une troisième fois (!) les deux fameux "topo". Cette fois, quand même, je m'aperçois d'un détail un peu insolite : pas question à aucun moment de "cohomologîe" (ni de variétés algébriques ou. de schémas), dans le petit texte en style dithyrambique qui m'est consacré dans la plaquette jubilaire! La chose me paraît assez cocasse pour mériter une note de bas de page, que je me mets è rédiger aussi sec. Chemin faisant, je me rends compte d'un ou deux autres détails "cocasses", qui n'avaient pas accroché mon attention encore : ça avait beau être une troisième lecture, elle était restée superficielle elle aussi, mécanique — à peu de choses près, je m'étais borné à *répéter*, *à reproduire* les lectures faites précédemment. C'est seulement en écrivant ce qui devait être une note de bas de page, et qui est devenu la note "L'Eloge Funèbre (1) ", que peu à peu je me suis piqué au jeu, qu'une *curiosité* s'est évéiliée, qui m'a fait revenir encore une fois sur ces textes, en les regardant d'un peu plus près cette fois. C'est à ce moment seulement que s'est opéréfcette transformation dont j'ai parlé tantôt — qu'une "profondeur" s'est ouverte, une vie intense derrière la plate façade d'un discours dithyrambique, servi dans les flons-flons d'une grande occasion! C'est cette curiosité qui a transformé un regard mécanique, répétitif, distrait, en un regard "éveillé"...

"L'éveil" en question n'a pas été Instantané d'ailleurs, il s'est fait progressivement, avec le cheminement de la réflexion poursuivie dans cette notede-bas-de-page-sic. Pour tout dire, îl n'a pas été complet jusqu'au point final encore de cette note, alors que l'heure était tardive (je crois me rappeler) et m'incitait à "en finir"[8](**). Mais je n'avais pas plutôt placé ce poi : nt, ou tout au moins dès le lendemain, que je me suis rendu compte que j'étais loin encore d'avoir épuisé le
438 sujet de l'Eloge Funèbre. C'est alors seulement que j'ai senti pleinement à quel point ces deux textes, si courts et anodins d'apparence, étalent riches en signification, de véritables mines pour tout dire! Et que j'étais loin d'avoir fait le tour de ce qu'ils avaient à dire, pour peu que je me mette à l'écoute...

(25 septembre) II a fallu encore, cette nuit, que je coupe court à la réflexion, alors qu'elle venait tout juste de démarrer, m'aurait-îl semblé. Ça faisait pourtant trois heures et demi d'affilée que j'étais assis devant ma machine à écrire, et des petits signes discrets commençaient à me montrer qu'il était temps que je me lève et bouge.

Je me rappelle bien la première fois où j'ai été amené à diriger une "attention intense et soutenue" sur des textes écrits, et où j'ai vécu jour après jour, pendant des mois d'affilée, la stupéfiante métamorphose d'une "surface" terne et plate, prenant vie et révélant un sens riche et précis, une "profondeur" insoupçonnée. .'Ça a été aussi, en même temps, ma première méditation de longue haleine, dans l'esprit d'un voyage dans l'Inconnu, que durerait ce qu'il durerait... Le matériau de départ était la volumineuse correspondance 1933 / 34 entre mon père (émigré à Paris) et ma mère (encore à Berlin alors, avec moi qui avait alors cinq ans). Mon propos était de "faire connaissance" avec mes parents. J'avais découvert l'année précédente que l'admiration que je leur avais vouée pendant toute ma vie, et qui avait fini par se figer en une sorte de piété filiale, recouvrait et maintenait une ignorance très grande à leur sujet. Cette phénoménale ignorance dans laquelle il m'avait plu toute ma vie de me maintenir, ne m'est d'ailleurs apparue dans toute sa dimension qu'au cours de la méditation de longue haleine de l'année d'après, d'août 1979 à mars 1980.

J'avais commencé à "préparer le terrain" tout au long du mois de juillet 1979, en faisant notamment une première lecture de l'ensemble de cette correspondants, en marge d'un travail sur un "ouvrage poétique de ma composition"[9](*) auquel j'étais alors en train de mettre la dernière main. Chaque soir je passais quelques heures à lire trois ou quatre lettres-réponses, avec intérêt

[7](*) Voir la note "Souvenir d'un rêve — ou la naissance des motifs", n° 51, ainsi que la note suivante "L'Enterrement — ou les Nouveaux Pères".

[8](**) Ceci d'autant plus, sûrement, que je venais déjà le jour même de passer par la longue et substentielle réflexion "Le massacre" (n°87), à laquelle d'ailleurs je réfère vers la fin de la note "L'Eloge Funèbre — ou les compliments" qui avait enchaîné sur celle-ci.

[9](*) Il est fait allusion à cet ouvrage et à l'épisode de ma vie qu'il représente, à la fin de la section "Le Guru-pas-Guru, ou le cheval à trois pattes", n° 45, et dans la note p° 43 à laquelle il y est fait référence.

c'est sûr et, aurais-je dit alors sans hésitation, de façon attentive. Pourtant, je me rendais compte obscurément que je restais étranger, extérieur à ce que je lisais — que le vrai sens m'échappait. Ce que je lisais était assez dingue souvent, comme si cet homme et cette femme que je voyais vivre 439
et parader sous mes yeux n'avaient rien en commun avec ceux que j'avais crû connaître — ceux dont ma mémoire me restituait une image claire et nette, intangible. Faute d'un travail patient, méticuleux, exigeant sur ce que je lisais, que j'aurais poursuivi au fur et à mesure que j'avançais, j'étais seulement abasourdi, sans plus, par le (relativement) peu, dans ces lettres, qui était assez "gros" pour accrocher mon attention superficielle. Ce qui était ainsi enregistré se superposait sans plus au-"bien connu", qui avait été depuis ma petite enfance et jusqu'en ces jours-là encore (sans que je m'en sois jamais rendu compte, certes) . le fondement invisible et immuable de ma vie, de mon sentiment d'identité. A supposer que je m'en sois alors tenu à cette première lecture, sûrement la mince couche de "faits" nouveaux et non digérés qui s'était ainsi superposée aux couches maîtresses, aurait vite fait d'être érodée et emportée sans plus guère laisser de traces, dans les mois et années qui allaient suivre.

Au moment de ce travail préliminaire, mon investissement principal était ail'leurs, dans l'écriture d'un ouvrage qui absorbait alors le plus gros de mon énergie. Je me rendais bien compte des limites d'un travail fait en marge d'un autre, et qu'il me faudrait revenir dessus du début à la fin, par un travail sur pièces dans lequel je m'investirai à fond. Je prévoyais que ce serait une affaire de quelques semaines — en fait j'y ai passé sept mois d'affilée, consacrés à un examen minutieux des lettres et écrits laissés par mes parents, dont la partie la plus "brûlante" sûrement est la correspondance 1933 / 34. Sept mois, d'ailleurs, au bout desquels j'ai fini par couper court, me rendant compte que le sujet ("faire connaissance de mes parents") était inépuisable autant dire. Il était devenu plus urgent désormais de *faire connaissance avec moi — même*, en m'aidant de toutes ces choses que je venais d'apprendre sur mes parents, et par là, indirectement au moins,., sur ma propre enfance oubliée...

Je viens de passer près de deux heures à parcourir les débuts des notes de cette méditation sur mes parents, commencée le 3 août 1979. Contrairement à ce dont je croyais hâtivement me souvenir, je ne réalisais pas encore alors, si ce n'est peut-être très confusément, la nécessité de revoir à fond, "du début à la fin" (comme j'écrivais tantôt), les lettres et autres traces écrites de mes parents que j'avais lues au cours du mois écoulé. Je ne laisse du moins rien entendre dans ce sens dans mes notes. Après une réflexion récapitulative d'un jour ou deux, faisant le bilan provisoire de mes impressions multiples, un tantlnet confuses, suscitées par cette lecture, je ne 440
fais nullement mine de reprendre celle-ci par un travail sur pièces méticuleux. J'enchaîne plutôt (comme chose qui Irait de sol) avec une lecture (à aussi vive allure) d'*autres* lettres (et notamment d'une volumineuse correspondance de mes parents dans les années 1937/39), et avec une réflexion parallèle alimentée par les Impressions de lecture. C'est de fil en aiguille, au cours de ce mois d'août et du mois suivant, que je commence à apprendre ce que c'est qu'un *travaIl* sur une lettre (ou un autre témoignage écrit d'une vie), qui permette d'en appréhender le sens véritable, parfois éclatant — un sens pourtant que la personne qui écrit se plaît souvent à Ignorer, à escamoter à elle-même comme aux autres ni vu ni connu! tout en parvenant à l'étaler "entre les lignes" d'une façon parfois ostentative, incisive. Et il doit être rare qu'insinuation ou provocation (parfois féroce...) ne parvienne au destinataire, qu'elle ne soit perçue et "encaissée" par lui à un certain niveau, alors que lui aussi n'a garde de laisser cette perception, cette connaissance pénétrer dans le champ de son regard, et qu'il entre toutes voiles déployées, lui aussi, dans ce même jeu du "ni vu, ni connu!". Ce sont les passages les plus obscurs, infailliblement, ceux qui semblent friser la débilité (ou la démence...) et défier toute Interprétation ratlonelle, qui au regard curieux se révèlent les plus riches de sens : des véritables mines, fournissant des clefs irremplaçables pour ptinétrer plus avant dans le sens simple et évident derrière l'accumulation des non-sens apparents. De tels passages, fréquents dans la correspondance entre mes parents, et surtout dans les lettres de ma mère qui menait la danse, m'ont bien sûr complètement "passé par dessus la tête" lors de mes premières lectures, au cours du mois de juillet. J'ai commencé à y accrocher, Ici et là, au cours du mois suivant. C'est au mois de septembre seulement que des recoupements divers me — font comprendre que décidément, j'avais peut-être loupé quelque chose d'essentiel dans ce que j'avais à apprendre dans les lettres de 1933/34, et me ramènent à celles-ci, m'Incitant à une première

lecture “en profondeur” de certaines. Cette lecture a bouleversé aussitôt de fond en comble l'Image que j'avais, depuis mon enfance, sur la personne de mes parents et sur ce qu'avait été leur relation à moi et à ma sœur.

([102]) ([102]) (26 septembre) Cela fait deux jours que me voilà en plein dans les “réminiscences autobiographiques”, alors que j'étais parti pour écrire (“à froid”) la suite d'une certaine note*, sur un certain Eloge Funèbre. Je ne sais si cette digression aura su tant soit peu réchauffer mon ardeur! Il serait temps tout au moins que j'en arrive au point que j'avais en vue quand je m'y suis lancé
441 avanthier, un peu en direction de : “Sur l'art de lire un message qui fait mine de ne pas dire ce qu'il a à dire”. Ce genre de texte-message est bien plus fréquent que je ne m'en serais douté jadis...

Il va sans dire que la question du “comment” de cet “art” ne se pose pas, tant qu'on est disposé (comme je le fus la plus grande partie de ma vie) à prendre pour argent comptant et à la lettre tout ce qu'on vous dit ou écrit,, et de ne chercher ni voir, en rien et chez personne, d'autres intentions que celles qui sont expressément exprimées par l'intéressé. Elle se pose par contre quand on se voit confronté à cette expression indéfinissable, que dans telle déclaration, tirade ou narration, quelque chose “cloche”, qu'il y a anguille sous roche, que quelque chose a “passé”, quelque part, qui n'est pas censé avoir été dite (qu'iriez-vous donc vous imaginer là!). Parfois aussi c'est la perception, élémentaire et déconcertante, d'une incohérence, d'une absurdité, si énorme parfois et en même temps insaisissable en apparence, qu'elle semble défier toute formulation, aux limites qu'elle paraît être de la débilité ou du délire. Ces situations-là sont, souvent surchargées d'angoisse — et c'est bien par un afflux instantané d'angoisse, jamais reconnue comme telle mais brouillée et escamotée aussitôt sous une vague de colère violente, éperdue, qu'invariablement je réagissais à de telles situations, où l'absurdité faisait soudain irruption dans ma vie : une absurdité inadmissible, incompréhensible, lourde de menaces, secouant à chaque fois jusqu'aux fondements ma sereine vision du monde et de moi-même! Il en a été ainsi du moins jusqu'au moment où j'ai découvert “la méditation”, quand une curiosité intrépide et entreprenante a désamorcé et pris le relais de ces vagues de colère et d'angoisse...

C'est la curiosité, c'est à dire le désir de connaître, qui m'a fait trouver spontanément, sous la pression des besoins, cet “art” de déchiffrer un textetémoignage brouillé — ou plus modestement parlant, une méthode qui convient aux moyens limités et à la lourdeur qui sont les miens. J'avais beau faire et beau être curieux, en première lecture (voire en deuxième encore) de ces lettres lourdes de sens, tout l'essentiel me passait par dessus la tête — “je n'y voyais que du feu”. Parfois, commentant sur quelques Impressions souvent confuses, au sujet peut-être de tel et tel passage particulièrement obscur et déroutant, j'arrivais au fil de la plume à pénétrer plus avant dans le sens d'un texte qui avait semblé hermétique. Chemin faisant, j'ai été amené parfois à recopier, aux fins de citation, des passages plus ou moins longs, qui se distinguaient soit par une obscurité, soit parce qu'à vue de nez Ils me donnaient l'impression d'être “importants”, pour une raison ou pour une autre. Au fil des jours et des semaines, je me suis aperçu que le simple fait de *recopier*
442 In extenso tel passage du texte que je scrutais, modifiait de façon surprenante ma relation à ce passage, dans le sens d'une ouverture à une compréhension de son sens véritable.

C'était le une chose tout è fait Inattendue, alors que ma motivation initiale (au niveau conscient du moins) avait été question de pure commodité. Je me rappelle même que pendant longtemps, il y avait en moi une certaine Impatience contenue, de consacrer un temps précieux à faire fonction de copiste ni plus ni moins, je rongeais mon frein d'être arrivé au bout et écrivais aussi vite que je pouvais... Mais il n'y a pas de commune mesure entre la rapidité de l'œil parcourant en les lisant des lignes écrites, et celle de la main qui les transcrit mot à mot. On a beau écrire vite, le “facteur temps” n'est absolument pas le même. Et je soupçonne que ce “facteur temps” n'agit pas de façon purement mécanique, quantitative — ou pour mieux dire, qu'il n'est qu'un aspect d'une réalité plus délicate et plus riche. Il n'y a pas non plus de commune mesure en effet, chez moi du moins, entre l'action de l'œil qui parcourt des lignes qu'un autre a pensées et'écrites, et l'acte de'la main qui lettre après'lettre, mot après mot réécrit ces mêmes lignes. Sûrement, il y a une symbiose profonde entre la main, et l'esprit ou la pensée; et au rythme même de la main qui écrit, et sans aucun propos délibéré, l'esprit ne peut s'empêcher de réformer, de repenser les mêmes mots, s'assemblant en phrases chargées de signification, et celles-ci en discours. Pour peu qu'un désir de connaître anime cette main qui reproduit des lettres, des mots et des phrases, et qu'il anime cet esprit qui, à l'unisson, les "reproduit" lui aussi, à un autre niveau, — sûrement cette double action crée alors un contact autrement intime entre ma personne et ce message dont je me fais le scriberédacteur, que l'acte, surtout passif et sans support ni trace tangible, de l'œil qui se contente de lire.

Cette tâtonnante intuition va dans le sens d'une constatation de longue date — c'est que chez moi le rythme de la pensée qui travaille (qu'il s'agisse de travail mathématique ou de tout autre, y compris le travail que j'appelle "méditation") est le plus souvent (sinon toujours) celui de la main qui écrit, et nullement celui de l'œil qui lit[10](*). Et la *trace écrite* laissée par ma main 443
(ou parfois, par la machine à écrire manoeuvrée par mes mains...), au rythme de la pensée qui progresse sans hâte et sans jamais lambiner, est le support matériel indispensable de cette pensée — à la fois sa "voix" , et sa "mémoire". Je soupçonne d'ailleurs qu'il doit en être plus ou moins de même-(peutêtre à un moindre degré pourtant) chez la plupart sinon chez tous les "travailleurs intellectuels".

([103]) (27 septembre) De toutes façons, le fait est là : tout comme je ne saurais "entrer" dans ([103])
une théorie mathématique qu'en écrivant, je ne commence guère à entrer dans un texte-message, dans "l'entre les lignes" d'un message, qu'en le *réécrivant*. Mon premier travail de méditation "sur textes" s'est transformé, une platitude apparente a commencé à s'ouvrir sur une profondeur vivante, et l'absurde à trouver un sens, *à partir du moment* où j'ai commencé à réécrire in extenso le message, ou (dans le cas où celui-ci est de dimensions prohibitives) les passages qu'un flair me faisait sentir comme cruciaux.

On me dira qu'à défaut de critères "objectifs" fiables pour garantir la validité d'une "interprétation", présentée comme résultat ou aboutissement d'un (soi-disant ?) "travail", sur un texte disons, on peut faire dire exactement tout ce qu'on veut à n'importe quel texte ou discours, lui inventer tel "message" qu'il nous plait de lui prêter. Rien de plus vrai certes — et tes exemples sûrement abondent ! Je doute d'ailleurs (sauf peut-être dans une discipline délimitée comme l'histoire — et encore...) qu'il soit possible de dégager de tels critères. Cela ne servirait pas à grand chose de toutes façons : ni à empêcher quiconque d'inventer à gogo des interprétations fantaisistes, ni à permettre à quiconque de sonder et de découvrir le sens véritable d'un message, d'une situation, d'un événement. Règles et critères sont des ingrédients d'une *méthode*, laquelle a son utilité et son importance (souvent surestimée d'ailleurs, au détriment d'autres facteurs et forces d'une toute autre nature), comme outil de découverte et de consolidation dans le développement de la connaissance scientifique ou technique, dans celui aussi d'un savoir-faire quelconque : conduire ou réparer une voiture, etc. Par contre, au niveau de la connaissance et de la découverte de soi et d'autrui, le rôle de la méthode devient entièrement accessoire : c'est "l'intendance" qui suit à coup sûr, quand l'essentiel est là. Et de s'inspirer ou partir d'une méthode, voire même de s'y accrocher mordicus, ne favorise en rien l'apparition de cette chose plus essentielle — bien au contraire !

Pour le dire autrement : celui quî part pour trouver telle chose décidée d'avance (qu'il qualifiera 444
de "vraie", ou de "vérité") n'aura aucune peine à la trouver, et même à la prouver à son entière satisfaction — et sûrement il trouvera bien en chemin tel ou tel autre, s ! ce n'est toute une foule, tout content de conclure alliance avec lui et de partager convictions et satisfaction. Il est comme le chasseur de papillons, qui part avec dans son filet un beau papillon (empaillé si ça se trouve), et qui le sort tout content (et à son entière satisfaction) en revenant de sa "chasse".

Et il y a celui aussi qui se trouve placé devant un Inconnu, comme un enfant nu devant la mer. Quand l'enfant désire la connaître, il entre et la connaît — qu'elle soit tiède ou fraîche, calme ou agitée. Celui qu'attiré telle chose Inconnue, et qui part pour la connaître, sûrement la connaîtra peu ou prou. Avec ou sans filet, il trouvera le vrai, ou en tous cas d u vrai. Ses erreurs comme

[10](*) Cette circonstance, qui semble jouer chez moi à un degré plus fort que chez la plupart de mes collègues mathématiciens, m'avait jadis rendu difficile de m'insérer dans les séances de travail collectif du groupe Bourbaki, me trouvant bien incapable de suivre les lectures au rythme où elles se poursuivaient. Je n'ai d'ailleurs jamais vraiment aimé *lire* des textes mathématiques, même ceux de toute beauté. Ma façon spontanée de comprendre des maths a toujours été de les *faire*, ou de les *refaire* (en m'aidant au besoin, ici et là, d'idées et indications fournies par des collègues ou, à défaut de mieux, par des livres...).

ses trouvailles sont autant d-'étapes dans son cheminement, ou pour mieux dire, dans *ses amours* avec ce qu'il désire connaître.

Je sais bien de quoi je parle, car dans ma vie j'ai été abondamment tour à tour, et ce chasseur de papillons, et cet enfant nu. Il n'y a aucune difficulté à distinguer l'un de l'autre. Je doute que les "critères objectifs" soient ici d'un grand secours, c'est beaucoup plus simple que ça ! Il n'y a qu'à se servir de ses yeux...

Et il n'y a aucune difficulté non plus à distinguer les étapes successives, les stades de décantation successifs, dans ce cheminement dont je viens de parler, à partir de cette étape "morte" ou nul pressenti affleurant à la conscience ne fait encore soupçonner "quelque chose", au delà d'une certaine surface plate et amorphe que nous présentent des yeux somnolents, et qui à travers des "éveils" successifs nous amène vers une appréhension de plus en plus délicate, plus intime, plus complète de ce "quelque chose". Il n'est pas de nature essentiellement différente, qu'il s'agisse du cheminement dans la découverte des choses mathématiques, ou dans celle de soi et d'autrui. Le sentiment d'une progression dans une *connaissance*, qui @'approfondit peu à peu (fût-ce à travers une accumulation d'erreurs, patiemment, Inlassablement corrigées) — ce sentiment est aussi Irrécusable dans ce dernier cas comme dans l'autre.

Cette *assurance* — là est l'une des faces d'une disposition intérieure, dont l'autre face est une *ouverture au doute* : une attitude de curiosité excluant toute crainte, vis à vis de ses propres erreurs, qui permet de les dépister et de les corriger constamment. La condition essentielle de cette double assise, de cette *foi* indispensable pour accueillir le doute comme pour découvrir, est l'absence de
445 toute peur (qu'elle soit apparente ou cachée) au sujet de ce qui "sortira" de La recherche entreprise — de toute peur, notamment, que la réalité que nous nous apprêtons à découvrir bouscule nos certitudes ou convictions, qu'elle ne désenchante nos espoirs. Une telle peur agit comme une paralysie profonde de nos facultés créatrices, de notre pouvoir de renouvellement. Nous pouvons découvrir et nous renouveler dans la peine et dans la douleur, mais non dans la peur devant ce qui s'apprête à être connu, ce qui s'apprête à naître. (Pas plus qu'un homme ne peut connaître une femme et la faire concevoir, en un Instant où il a peur d'elle, ou de l'acte qui le porte en elle.) Une telle peur est sans doute relativement rare dans le contexte d'une recherche scientifique, ou de toute autre recherche dont le thème n'implique pas de façon tant soit peu profonde notre propre personne. C'est par contre la grande pierre d'achoppement quand il s'agit de la découverte de soi ou d'autrui.

Pourtant, le sentiment qui accompagne une découverte, grande ou petite, est aussi irrécusable dans le cas de la découverte de soi ou d'autrui, que dans le contexte d'une recherche impersonnelle, mathématique par exemple. J'ai eu l'occasion déjà de faire allusion à ce sentiment. Il est le reflet, au niveau des émotions, d'une perception de quelque chose qui vient de se passer — l'apparition de quelque chose de *nouveau* — et ce "quelque chose" apparaît comme aussi tangible, aussi irrécusable (je m'excuse des répétitions !) que l'apparition d'un énoncé mathématique disons, ou d'une notion ou d'une démonstration, à quoi on n'avait jamais songé avant. Il me semble d'ailleurs malaisé de distinguer ou de séparer ce sentiment qui accompagne une découverte particulière, du sentiment de progression dont j'ai parlé tantôt, lequel accompagne toute une recherche. Les découvertes "grandes et petites" sont comme les *pal iers* successifs qui matérialisent une progression, comme des *seuils* successifs que nous devons franchir. La progression n'est autre que cette suite de franchissements de ces seuils, d'accessions de chacun de ces paliers au suivant.

Le "sentiment" ou mieux, la perception qui reflète, qui restitue ce processus, est un "critère" sûr, indubitable — je ne me rappelle pas qu'il m'ait jamais induit en erreur, que ce soit en maths ou en méditation : que j'aie eu à constater, avec le recul, que ce sentiment aurait été Illusoire. Souvent il permet, sans résidu de doute, de distinguer le vrai du faux, ou de discerner le vrai qui est dans le faux, et le faux dans ce qui est censé être vrai. Mais c'est surtout un *guide* Irremplaçable dans toute vraie recherche — un guide prêt è nous informer à chaque moment (pour peu que nous prenions la peine de le consulter) si nous faisons fausse route, ou sommes sur une bonne voie.

446 Les dipositîons d'écoute vis à vis de ce guide sûr ne sont autre chose, il me semble, que ce qu'en un autre lieu de ma réflexion[11](*) j'ai nommé "rigueur". Cette rigueur n'est pas d'essence différente, me semble-t-il, qu'il s'agisse de l'exigence dans une recherche mathématique, ou de celle dans la connaissance de soi, sans quoi il ne peut y avoir une telle connaissance. Mais il va

sans dire que cela ne signifie nullement que la présence de cette rigueur, au niveau de tel travail Intellectuel, soit garante ou signe de sa présence pour la connaissance de soi et d'autrui. En fait, c'est le contraire qui est vrai, que j'ai pu constater en d'innombrables occasions, à commencer chez moi-même. Dans ce domaine là, la "rigueur" dont je parle ici est apparue dans ma vie en même temps que la méditation. Ou pour mieux dire, je ne saurais vraiment distinguer entre l'une et l'autre. Les moments de méditation dans ma vie ne sont autres que ceux où j'examine ma personne (le plus souvent à travers ma relation à autrui) dans de telles dispositions d'exigence extrême avec moi-même.

XII. La Cérémonie Funèbre 447

(104) (12 mai)[12](*) Chose remarquable, dans le petit "topo" sur mon œuvre qui est fait dans cette même brochure[13](**), le mot "cohomologie" ou "homologie" n'est pas prononcé ! Le mot "schéma" non plus d'ailleurs. Il y est question certes (comme les circonstances l'exigeaient, alors que je faisais fonction de "première médaille Fields apportée à l'IHES") "d'aspect titanesque" de mon œuvre, nombre de volumes publiés, dégagé problèmes essentiels, avec la plus grande généralité naturelle (drôle de français ça), très soigneux terminologie, allusion aux "groupes de Grothendieck"(encore une de ces plus grandes généralités naturelles je parie !), et même aux topos et leur utilité en logique (mais surtout pas ailleurs !)... Mais aucune allusion à un *résultat*, ouà une *théorie* que j'aurais développée et qui aurait peut-être pu servir — il faut croire que ces vingt volumes titanesques étaient rigoureusement vides, ou tout juste des recueils de problèmes (jamais résolus) et de notions, avec'la plus grande généralité naturelle c'est chose entendue : groupe de Grothendieck c'est adjugé (puisque mon nom y est déjà collé après), présenté comme "ancêtre" de la K-théorie algébrique (!) (et qui n'a rien à voir bien sûr, avec la K-théorie topologique, dont on ne souffle mot) [14](***). quant au théorème de Rîemann-Roch, ça doit être les descendants de "l'ancêtre" qui s'en sont occupés — ceux qui font les vrais théorèmes, les choses sérieuses ! (104)

En une époque où la mode est au mépris des généralités (persiflées mine de rien par cette tournure vaguement ridicule "plus grande généralité naturelle"...), la plume anonyme qui a pris 448
soin ici de mon éloge funèbre m'a gratifié surabondamment de ce qui aujourd'hui est livré au dédain[15](*). J'ai apprécié également à sa valeur (peut-être suis-je le premier...) tout l'humour de la même plume anonyme dans ce passage de l'éloge funèbre :

[11](*) Dans la section "Rigueur et rigueur", n° 26, où je parle de la "rigueur" @ comme d'une "attention délicate èla *qualité de compréhension* présente à chaque moment" dans une recherche.

[12](*) (18 mai) La note qui suit est "issue d'une note de bas de page (à la note n° 47) qui a pris des dimensions prohibitives". Je l'ai Insérrée ici, pensant que cet ordre est cette fois plus naturel que l'ordre chronologique.

Depuis le moment même où cette note a été écrite, j'ai senti le besoin de la développer encore quelque peu — ce sera fait dans une note qui fera suite à celle-ci, qui n'est pas écrite encore au moment d'écrire ces lignes. L'ensemble des deux notes a dès maintenant pris le nom qui s'Imposait : "L'Eloge Funèbre" !

[13](**) (18 mai) Il s'agit de la plaquette éditée en 1983 par l'IHES (Institut des Hautes Etudes Scientifiques) ê l'occasion de la célébration du jubilée de ses vingt-cinq ans d'existence. Il y est fait référence déjà en note de bas de page à la note "L'arrachement salutaire" (n°42), et ê nouveau au début de la note "Refus d'un héritage — ou le prix d'une contradiction"(n°47), à laquelle la présente note (L'Eloge Funèbre (1)) se rapporte (voir note de bas de page précédente).

[14](***) Mes travaux sur le théorème de Riemann-Roch sont le premier démarrage en force de la K-théorîe *algébrique*, et nullement un "ancêtre". La K-théorie *topologique* est née l'année même (1957) où j'ai démontré le théorème de Riemann-Roch-Grothendieck, à la suite de mon exposé au séminaire Hîrzebruch. "L'ancêtre" de ce "descendant" passé sous silence n'avait pas encore un an ! La K-théorie algébrique (avec l'introduction par Bass du foncteur K en plus du foncteur K° que j'avais introduit) s'est développée dans les années qui ont suivi, sous la double influence de "l'ancêtre" et du premier "descendant" de celui-ci.

J'avais d'aiHeurs, dès la deuxième moitié des années soixante, une approche vers une description des K ! supérieurs (pour une catégorie "monomiale", p. ex. additive), dans la ligne de la thèse de Mme Sinh. Celle-ci restait heuristique, étant basée sur l'intuition de la oo — *catégorie de Picard enveloppante*, alors que personne encore à ce moment (ni depuis) n'avait pris le loisir de développer la notion de ao-catégorle (non stricte), I. e. La notion que j'appelle maintenant du nom de oo-champ (sur le topos ponctoét). Avec l'esquisse de fondements pour un formalisme cohomologlco-homotopique des champs que je m'apprête à développer dans La Poursuite des Champs (dans le droit fil des idées que j'ai développées entre 1955 et 1965), cette approche "géométrique" vers une théorie des K-invariants supérieurs serait enfin disponible.

[15](*) (18 mal) Et encore j'en ai passé ! Pour une citation complète de mon Eloge Funèbre, voir la note "L'Eloge Funèbre (2)".

"Il a créé à l'IHES une école de géométrie algébrique, rassemblée autour du séminaire qu'il animait et *nourrie de la générosité avec laquelle il communiquait ses idées"* (c'est moi qui souligne). Malheureusement, tout comme mon "œuvre titanesque", cette "école de géométrie algébrique" que j'ai si bien nourrie est rigoureusement vide — pas un seul nom n'est prononcé, et personne n'est venu se plaindre qu'on l'a oublié, pas à mol en tous cas.

Il me semble pourtant me souvenir avoir vu le jeune Del igné hanter fidèlement ce séminaire (présumé vide) entre 1965 (il devait avoir alors dix-neuf ans) et 1969, et apprendre dans ce séminaire et dans nos tête-à-tête aussi bien la technique des shémas, que les techniques cohomologiques et la cohomologie étale — c'est à dire, les outils justement utilisés à chaque page de son œuvre (parmi celles que j'ai vues, tout au moins). Dans le "topo" consacré à Del Igné dans
449 la même brochure, aucune allusion non plus qui pourrait faire soupçonner au lecteur qu'il puisse avoir appris quelque chose de/moi. Pourtant, chose remarquable, mon nom est prononcé trois fois dans cet éloge (nullement funèbre pour le coup) de DeligneC'troIsIème médaille Fields de L'IHES "). Et même dans une périphrase il est fait allusion, avec le vague de rigueur qui doit entourer chaque apparition de ma modeste personne, au fait que j'aurais "construit la théorie de cohomologie en géométrie sur un corps quelconque" — et sûrement encore "avec la plus grande généralité naturelle", ça sent la grothendieckerie à plein nez[16](*). La citation complète du contexte vaut la peine d'être donnée, c'est un petit chef-d'œuvre du genre :

> "Partant de là [théorie de Hodge classique] et d'analogies ℓ-adiques suggérées par Grothendieck [on se demande où Gr. a trouvé le temps d'apprendre des choses aussi sérieuses, tout en rédigeant ses vingt volumes de plus grandes généralités naturelles], il [Deligne] a dégagé la notion de structure de Hodge mixte et en a muni la cohomologie de toute variété algébrique complexe. En cohomologie ℓ-adique, donc [?] pour des variétés sur un corps fini, il a prouvé les conjectures de Weil, d'une difficulté proverbiale. Ce résultat a paru d'autant plus surprenant [! !] que Grothendieck, après avoir construit la théorie de cohomologie en géométrie sur un corps quelconque [on se demande bien ce qu'il est encore allé chercher là], avait ramené la conjecture restante [? ? ?] à une série de conjectures qui sont aujourd'hui aussi inabordables qu'alors."

En clair, bien loin d'avoir contribué en quoi que ce soit à prouver ce surprenant résultat d'une difficulté si proverbiale, ces grothendieckeries-là (au nom à faire fuir le généraliste-naturaliste le plus endurci) ont été tout juste bonnes à nous encombrer encore de *conjectures* comme de juste (il n'en fait jamais d'autres !) et inabordables ce qui plus est (on s'en serait douté), tout autant aujourd'hui que quand Il a eu l'idée saugrenue de les faire.

450 Pourtant, je croîs me rappeler les avoir abordées, ces conjectures Inabordables, mais c'était sans doute parce que j'étais mal Informé. C'était vers le moment où je suis parti, pardon décédé je voulais dire, et ma postérité mieux informée que moi s'est bien gardée de jamais mettre son nez dans ces trucs-là, vu que Del igné était formel : c'était Inabordable !

Je reconnais bien le style : on a fait tout son devoir, cité Grothendîeck abondamment (lui ni personne ne pourront prétendre qu'on l'enterre en ce jour solennel), et même on a fait une allusion-pouce à des "analogies l-adlques" qui avaient joué un rôle dans le démarrage de la théorie de Hodge mixte. Ça doit être la deuxième fois depuis la fameuse demi-ligne lapidaire treize ans avant[17](*) ; l'une et l'autre allusion ressemblent étrangement aux "considérations de poids" d'un certain article de 1968 [18](**) : on est "pouce", et on a mené le lecteur par le bout du nez en même

[16](*) (18 mai) Dans l'Eloge Funèbre, il est question de la "grande attention" que je portais à la terminologie. Dans l'utilisation d'expressions saugrenues comme "la plus grande généralité naturelle" ou "la théorie de cohomologie en géométrie sur un corps quelconque", je perçois clairement l'Intention de tourner en dérision cette attention.

Le soin extrême que j'accorde aux noms donnés aux choses découle naturellement du respect que j'ai pour ces choses, dont le nom est censé exprimer l'essence, ou du moins quelque aspect essentiel. Par les échos qui me parviennent, j'ai été choqué plus d'une fois par l'affectation de dédain qui aujourd'hui semble de mise vis-à-vis de cette attitude de respect, dédain qui s'exprime parfois par l'usage de noms abracadabrants pour des notions importantes. Voir aussi à ce sujet la note "La Perversité" (n° 76).

[17](*) Cette "demi-ligné lapidaire" se trouve dans le rapport de Del Igné "Théorie de Hodge I" au Congrès International de Nice en 1970. Voir les commentaires dans la note n° 78_2.

[18](**) Voir à ce sujet le début de la note "Poids en conserve et douze ans de secret"(n°49), et l'examen plus circonstancié dans la note "L'éviction" (n°63).

temps ! Ici, l'occasion solennelle aidant, la référencepouce fait mieux que de noyer le poisson — l'impression que veut suggérer ce texte au sujet de ce fameux Grothendieck est celle justement portée par ce "vent" de la mode que j'ai senti depuis quelques années — celle que j'ai eu l'occasion de sentir déjà aujourd'hui même[19](***), non plus dans les tons de l'éloge funéraire et des grandes occasions devant nombreuse assistance, mais dans ceux du massacre. ..

Je continue la citation, elle en vaut la peine :

> "Ce théorème (ex-conjectures de Weîl) a contribué à faire de La cohomologie l-adique un outil puissant inutile de nommer le brillant et modeste inventeur de cet outil si puissant. . . , applicable à des questions en apparence éloignées de la géométrie algébrique comme, par exemple, la conjecture de Ramanujam.
>
> Plus récemment, II a étudié les cycles de Hodge sur les variétés abéliennes, faisant un premier pas vers une théorie "motivique" telle que Grothendieck l'avait rêvée. Il a aussi démontré le mécanisme algébrique de la "cohomologie d'intersection", théorie topologique de Mac Pherson et Goresky. Ceci a permis de la transposer à la théorie l-ad ! que, où elle s'est révélée étonnament utile !."

Ainsi, une plume anonyme (que je devine la même) a fini par réparer, un an après la parution du "mémorable volume"[20](****), un petit "oubli" dans ledit volume. Quelqu'un a dû peut-être poser quand même une question, et Del igné s'acquitte ici de réparer l'oubli à sa façon (c'est gentil quand même de citer ce rêveur de Grothendieck, quand il s'agit, enfin, de mathématiques 451
sérieuses !). Et toujours en trompant le lecteur, vu que le "premier pas" s'est fait dès 1968 avec le démarrage par Del igné de la théorie de Hodge-Deligné, prenant racine dans le yoga des motifs dont il s'était bel et bien "nourri" en effet à mon contact, tout au long des quatre années qui avaient précédé. Ce yoga dont son œuvre est issue, dont il n'a jamais su se détacher tout en le reniant, est expédié en fait dans la périphrase de la première citation sous le nom de "analogies l-adiques". Un lecteur qui ne serait à la fois très averti et très attentif ne soupçonnerait certes pas un lien entre ces "analogies l-adiques" qui auraient joué un rôle de point de départ (mais surtout pas au delà. . .) pour la théorie de Hodge-Deligné[21](*), et une "théorie motivique" dont j'avais bel et bien rêvé (et un rêve diablement précis en plus) — si ce n'est ce lien-ci, que c'est encore ce même rêveur de Grothendieck qui arrive (à force de plus grandes généralités naturelles) à suggérer des analogies aux vrais mathématiciens, à charge pour eux de faire du vrai travail.

Quant au fameux "mécanisme algébrique de la "cohomologie d'intersection" ", nous voici en plein dans le Colloque Pervers[22](**) (pourtant le mot "pervers" n'est pas prononcé). On a pris certes des gants avec l'une des "quatre médailles Fields de l'IHES", vu la solennité de l'occasion 452
— mais on n'a pas à se gêner avec l'élève posthume de ce même Grothendieck, Mon propre enterrement en cette occasion exceptionelle sous les feux de la rampe, discours du ministre et le reste, n'est pas l'enterrement par le silence, mais par le *compliment*, habilement dosé et administré. Mais il va de soi, là où Mac Pherson et Goresky sont nommés, que pour l'élève posthume Zoghman Mebkhout le silence est de rigueur, comme il l'avait été deux ans plus tôt lors du Colloque Pervers, et comme il l'est encore aujourd'hui même.

([105]) (29 septembre) La "précédente" note, "L'Eloge Funèbre (1) — ou les compliments" ([105])
(n° 104), est du 12 mai — elle date de plus de quatre mois. Elle avait commencé comme une

[19](***) Voir la note du même jour "Le massacre", n° 87.

[20](****) Il s'agît du volume Lecture Notes n° 900 paru en 1982, dont il est question dans les notes "Souvenir d'un rêve — ou la naissance des motifs" et surtout "L'Enterrement — ou le Nouveau Père" (n° 51, 52). C'est le volume où sont "exhumés" les motifs (après un silence de mort de douze ans à leur sujet), sous une paternité (implicite) de rechange.

[21](*) Cette théorie de Hodge–Delîgne reste toujours è l'état d'enfance, faute de, développer la notion de "complexe de Hodge-DelIgné" sur un schéma quelconque de type fini sur t, et le formalisme des six opérations pour ces "coefficients". Le besoin d'une telle théorie était évident pour Del Igné tout autant que pour moi, dès avant même ses premiers travaux sur les structures de Hodge mixtes, il découlait de façon évidente du yoga des motifs. Mais dès mon départ de la scène mathématique s'est développé en Del Igné un "bloc" contre les fdées-clef que j'avais Introduites en algèbre homologlque (catégorie dérivée, six opérations, sans compter les topos), ce qui a empêché l'essor naturel d'une théorie dont le démarrage avait été spectaculaire.

[22](**) Voir, au sujet de ce Colloque Cortège VII, "Le Colloque — ou faisceaux de Mebkhout et Perversité".

note de bas de page à “Refus d’un héritage, ou le prix d’une contradiction” (note n° 47, de fin mars), histoire de relever en passant un petit fait “cocasse” dont je venais seulement de m’apercevoir. Mais en L’écrivant, je me suis rendu compte au fil des lignes et des pages que ces deux courts textes d’anodine apparence sur lesquels j’étais en train de commenter, sans trop l’avoir prévu ni cherché, étaient une véritable “mine”[23](*). C’était le jour aussi où je venais déjà de brosser le tableau d’un massacre (note n°87), tableau qui s’était dégagé des brumes petit à petit au cours des semaines écoulées. Là il s’était matérialisé soudain, avait pris corps par la seule vertu d’une description énumérative, et maintenant il m’interpellait avec force. Le massacre, et les “compliment s”-Eloge-Funèbre à l’adresse du regretté défunt — c’étaient là comme les deux volets complémentaires d’un même et saisissant tabieau, apparus en ce même joor !

Il y avait de quoi me combler certes ! Dès le lendemain, “les mains me fourmillaient” pour poursuivre sur la lancée et, notamment, sonder plus avant ce petit joyau de mine sur lequel je venais de mettre la main Inopinément ; II était devenu clair que la première chose à faire, était de citer in extenso les deux passages en question de la plaquette jubilaire — en même temps ce serait aussi la meilleure façon de mieux prendre contact avec ces textes et mieux m’Imprégner de leur
453 *vrai* message, le message “entre les lignes”... [24](**). Sans même avoir eu le loisir encore de recopier les deux textes, le contact de la veille avait suffi déjà pour susciter ou réveiller en moi plusieurs associations d’idées, que je sentais juteuses. J’avais hâte de les poursuivre, sans trop savoir encore où elles me mèneraient...

Finalement, ce n’est pas sur cette lancée-là que j’ai enchaîné dans les jours et semaines qui ont suivi, tout en me promettant bien, pendant tout ce temps, d’y revenir dans les tout prochains jours. Un “incident-santé” imprévu a mis fin pendant plus de trois mois à tout travail de réflexion
→ (′*) sur Récoltes et Semailles, et même à tout travail intellectuel quel qu’il soit (′*) . Le “moment chaud” propice pour la poursuite de cette direction-là pour la réflexion, qui venait de s’ouvrir en ces jours, est passé désormais. Il n’est pas sûr qu’il revienne, ni même que j’aie envie de faire l’effort pour “souffler” (le chaud !) pour le faire revenir à tout prix. Pour tout dire, ma vraie envie à présent est d’en venir à la note ultime, tirant un *bilan* provisoire de l’ensemble de la réflexion nommée l’Enterrement — et de tracer un *trait final* ! Pour ce qui est de la présente note, je vais tout au moins donner déjà la citation complète que je m’étais promise (et promise déjà au lecteur, de surcroit) ; et peut-être au moins quelques Indications’sommaires aussi, au sujet de certaines associations d’idées que ces deux textes (et peut-être aussi le fait de les réécrire noir sur blanc) auront suscité en moi.

Les deux textes en question (pp. 13 et 15 respecivement, de la plaquette jubilaire de 1983 intitulée “Institut des Hautes Etudes Scientifiques”) font partie de la série de “portraits minute”, des “permanents” et des “invités longue durée” qui ont passé à l’IHES depuis sa fondation en 1958, rangés par ordre chronologique d’entrée. Ce sont des textes assez brefs, d’une demi-page environ chacun, comportant chacun les dates du passage à l’IHES et la fonction (professeur, ou visiteur longue durée), les principales distinctions honorifiques, les principaux domaines d’Intérêt et les contributions les plus Importantes, avec (le cas échéant) les noms de certains collaborateurs. Pour ma modeste personne cependant, il y a un vide remarquable au sujet de ces derniers trois aspects “objectifs”d’une œuvre et d’une personnalité — domaines d’intérêt, principales contri-
454 butions, principaux collaborateurs ou élèves — lequel vide est comblé par ces “compliments” en style dithyrambique, dont certains ont été relevés et cités déjà dans la précédente note...

La série en question, que j’ai l’honneur d’ouvrir, est formée des mathématiciens et des physiciens suivants : A. Grothendieck, L. Michel, R. Thom, D. Ruelle, P. Del igné, N. H. Kulper, D. Sullivan, P*. Cartier, H. Epsteln, J. FrQhlich, A. Connes, K. Gawedzk !, M. Gromov, 0. Lanford.

Je croyais me rappeler que Dieudonné avait été professeur à l’IHES en même temps que moi, et je constate sur cette liste qu’il n’en est rien — II s’était donc contenté d’assurer la direction

[23](*) Pour quelques commentaires rétrospectifs à ce sujet, voir les débuts de la note du 24 septembre “Surface et profondeur” (n° 101).

[24](**) Voir à ce sujet la note “Sur l’art de déchiffrer un message — ou éloge de l’écriture” (n° 102), qui suit la note citée dans la précédente note de bas de

[24](*) Voir à ce sujet les notes “L’Incident — ou le corps et l’esprit” et “Le piège — ou facilité et épuisement” , n°s 98, 99.

des Publications Mathématiques. Pourtant je m'aperçois maintenant, à la page 3 de la plaquette, dans le "Currlculum VItae" de l'IHES, qu'il n'en est rien, que Dieudonné a été bel et bien comme moi "professeur permanent" depuis 1958 (et jusqu'en 1964), théoriquement tout au moins. Petite contradiction un peu étrange ! Je recopie Ici le début du "Curriculum Vitae", aux deux premières "dates", 1958 et 1961 :

1958 Création de l'association Institut des Hautes Etudes Scientifiques à Paris, par Léon Motchàne, assisté par des Conseillers scientifiques de renommée — mondiale et par un groupe d'Industriels européens.

L'activité scientifique est lancée par deux mathématiciens : Jean Dieudonné (→1964) et Alexandre Grothendieck (→1970) nommés professeurs permanents. Parution du numéro 1 des "Publications Mathématiques de l'IHES".

1961 Reconnaissance d'utilité publique.

...

Je relève en passant qu'il a semblé utile, dans ce bref Curriculum Vitae, de mentionner la parution (un tantinet symbolique) du numéro 1 des Publications Mathématiques (consistant en un article de 24 pages de G. E. Wall, dont l'auteur n'avait aucun lien particulier avec l'association qui venait de naître), mais non les séminaires de géométrie algébrique (bien connus sous les sigles familiers SGA 1 et SGA 2) par lesquels j'ai commencé è assurer seul la réputation scientifique d'une institution, pendant des années où celle-ci n'existait guère encore que "sur le papier". D'ailleurs, jusque vers le volume 24 des Publications Mathématiques, le gros de ces publications était constitué par les volumes successifs (1 à 4) des "Eléments de Géométrie Algébrique"[25](*), tous les autres volumes tournant autour d'une cinquantaine de pages chacun (de haut niveau scientifique, cela 455
va de soi). Par ailleurs à la page 19 (après la série de "portraits-minute" dont Dieudonné était absent, Dieu sait pourquoi[26](*)), on Ut, dans une mise en page très "placard publicitaire" (avec une photo alléchante de la pile impressionante des volumes au grand complet des prestigieuses Publications) ;

Publications Mathématiques

C'est Jean Dieudonné qui, seul @lj, a porté dès 1959 les'Publications Mathématiques au faîte de l'excellence mondiale.

Depuis 1979 elles paraissent en périodique régulier de 400 pages par an, sous la direction d'un comité de rédaction dont le rédacteur en chef est Jacques Tits.

La distribution est assurée par... (etc)

Si les Publications Mathématiques sont montées en épingle de *cette façon — là*, dans cette présentation jubilaire d'une institution prestigieuse dont la vocation principale n'a jamais été celle d'éditeur d'un périodique, nul doute que c'est pour faire oublier un certain fait désagréable à certains[27](**) : que la dite institution serait sans doute passée aux profits et pertes et oubliée depuis belle lurette, si pendant trois ou quatre années critiques un certain quidam, poursuivant obstinément dans son coin des idées à lui (qui ont eu l'heur d'accrocher certains, y compris dans le "grand monde"), ne lui avait alors apporté contre vents et marées[28](***) une caution et une crédibilité que les

[29](*) (30 septembre) L'idée m'est venue que la raison pourrait bien être celle-ci : pour n'avoir pas à dire que pendant les années en question (1958–1964), le temps de Dieudonné se partageait pour l'essentiel entre la rédaction des Eléments de Géométrie Algébrique (où j'apparais malencontreusement comme auteur principal) et les rédactions Bourbaki — mis à part le piano et la cuisine (Dieudonné était à la fois fin musicien et fin cuisinier), dont il ne pouvait hélas être question, certes, dans cette brochure, trop sélecte pour qu'un sourire en passant trouve à s'y glisser...
[30](**) N'en déplaise à mon ami NIco (qui était alors directeur depuis douze ans de ladite institution fêtant jubilé), qui sûrement (en cette occasion-là comme en d'autres) n'y a vu que du feu...
[31](***) Contre vents et marées : sans me laisser impressi@nner tout au long de ces quatre années par les mises en garde et rumeurs persistantes de faillite imminente d'une "aventure" (à ce que laissaient entendre des amis bien Informés...) entièrement irréaliste, pour ne pas dire fumiste sur les bords ! Le. fait est que l'IHES n'avait alors la moindre assise financière ou foncière, sa vie restait

[25](*) Dont je suis l'auteur, en collaboration avec J. Dieudonné.

constamment suspendue ê des donations à court terme de quelques Industriels plus ou moins bien disposés. Je ne m'en préocupals guère, me bornant à faire confiance au directeur-fondateur Léon
456 Motchane, qui arrivait d'année en année à "sauver la mise" par des prodiges de prestidigitation financière et de "public relations". Après tout, en ces temps cléments, si ça s'écroulait, j'avais de bonnes chances de retrouver rapidement un point de chute moins "problématique! Par contre, si je gagnais le pari que j'avais fait sur l'IHES (avec l'encouragement de Oleudonné, qui connaissait Motchane et en lequel j'avais toute confiance), ma position à l'IHES me convenait mieux que toute autre dont j'avais connaissance.

plus beaux statuts d'association du monde, et même les plus beaux "conseillers scientifiques de renommée mondiale" (éJc), sont Impuissants à donner.

(30 septembre) Le style "à l'épate" et "pommade tous azimut*" pardon, je voulais dire "public relations" de (très) haut standing, de cette plaquette jubilaire Cque je vais finir par bien connaître!), n'est certes pas celui de mon ami Pierre, ni celui de Nico — Ils ont sûrement d'autres chats à fouetter, l'un et l'autre, que de composer ce genre de texte de circonstance. Parcontre, il est évident que les deux portraits-minute qui m'occupent, l'un de mol et d'autre de Del igné, n'ont pas été écrits sans que ce dernier n'en fournisse au moins les mots @clef — ne serait-ce que parce qu'il est le seul à l'IHES qui soit en position de compétence pour le faire; et il est tout aussi clair pour moi que ces deux textes-là, tout au moins, n'ont pas été livrés è un imprimeur, sans que ce même Deligne ne les ait d'abord lus et ait donné son feu vert. Aussi, il me paraît clair d'emblée que les deux textes en question reflètent en tous cas et en tout premier lieu les dispositions et Intentions démon ami — l'Image qu'il s'efforce de donner de ma personne et de la sienne, aussi bien à lui-même qu'au public mathématique. C'est à ce titre bien sûr que ces deux passages m'intéressent. . Cet intérêt ne dépend pas du fait si oui ou non Del igné est l'auteur de ces lignes révélatrices, ou si l'auteur est un autre (celui sans doute qui a "pensé" la brochure dans son ensemble), lequel pour une raison ou une autre aurait épousé ce "message" que mon ami tenait à faire passer.

Voici à la fin des fins les deux portraits-minute, extraits de la galerie de portraits (pp. 13–19) intitulée "Activité des professeurs permanents et des professeurs Invités de longue durée".

Alexandre GROTHENDIECK. mathématicien, professeur à l'IHES de 1958 à 1970, médaille Flelds.

Pendant les 12 années qu'il a passées à l'Institut, A. Grothendleck a renouvelé les fondements et les méthodes de la géométrie algébrique, et lui a ouvert de nouvelles applications, notamment
457 arithmétiques. Il a créé à l'IHES une école de géométrie algébrique, rassemblée autour du séminaire qu'il animait et nourrie de la générosité avec laquelle il communiquait ses idées. L'aspect titanesque de son œuvre se reflète dans ses publications, dont le traité "Eléments de géométrie algébrique", en collaboration avec Jean Dieudonné (8 fascicules) et les 12 volumes des "séminaires de géométrie algébrique du BoisMarie", en collaboration avec de nombreux élèves.

En géométrie algébrique, II a dégagé les problèmes essentiels et a donné à chaque concept sa plus grande généralité naturelle. Les notions introduites se sont révélées essentielles bien au delà de la géométrie algébrique. Elles paraissent souvent si naturelles, qu'il nous est difficile d'imaginer l'effort qu'elles ont coûté. Si elles vont aujourd'hui de soi, cela fut sans doute facilité par la grande attention qu'il portait à la terminologie.

Rappelons aussi que les "groupes de Grothendieck", liés en géométrie algébrique à la théorie des intersections et utilisés en topologïe, sont les ancêtres de la K-théorie algébrique. Les topos introduits en géométrie algébrique sur un corps de base général pour transposer les résultats prouvés précédemment sur I par voie topologique, sont maintenant utilisés en logique.

Il a quitté l'IHES en 1970, 3 un moment où sa passion pour les mathématiques s'éclipsait. Faut-il croire que les problèmes qu'il se posait dans la , ligne qu'il s'était tracée, étaient devenus trop difficiles?

Pierre DEL IGNE, mathématicien, professeur à l'IHES depuis 1970, médaille Fields, médaille d'or Henri Poincaré, Associé Etranger de l'Académie des Sciences.

L'axe directeur de ses travaux est de "comprendre le cohomologie des variétés algébriques". Si la variété algébrique complexe X est projective non singulière, la théorie des intégrales harmoniques fournit sur H*(X) une structure de Hodge. Partant de là et d'analogies l-adiques sugérées par

Grothendieck, il a dégagé la notion de structure de Hodge mixte et en a muni la cohomologie de toute variété algébrique complexe. En cohomologîe l-adique, donc pour des variétés sur un corps fini, il a prouvé les conjectures de Weil, d'une difficulté proverbiale. Ce résultat a paru d'autant plus surprenant que Grothendieck, après avoir construit la théorie de cohomologie sur un corps quelconque, avait ramené la conjecture restante à une série de conjectures qui sont aujourd'hui toujours aussi Inabordables qu'alors.

Ce théorème a contribué à faire de la cohomologie l-adique un outil puissant, applicable à des questions en apparence éloignées de la géométrie algébrique comme, par exemple, la conjecture de Ramanujam.

Plus récemment, il a étudié les cycles de Hodge sur les variétés abétiennes, faisant un premier 458 pas vers une "théorie motivique", telle que Grothendieck l'avait rêvée. Il a aussi démontré le mécanisme algébrique de la "oohomologle d'intersection", théorie topologique de Mac Pherson et de Goresky. Ceci a permis de la transposer en théorie l-adique, où elle s'est révélée étonnament utile.

Il s'intéresse actuellement à l'analyse harmonique non commutative (théorie des fonctions sur les groupes de Lie réels ou p-aëiques — ou classiques finis — et certains espaces homogènes), dans le prolongement de ses travaux sur les formes automorphes (conjecture de Ramanujam) et, avec G. Lusztlg, sur les représentations de groupes finis.

Il possède une grande rapidité d'assimilation et de pénétration de toutes les mathématiques et il a, par conséquent, des réactions éclairantes et constructives pour chaque question qui lui est posée.

Ces deux textes sont à compléter par un troisième, où Dellgne et moi figurons en une haleine. Je l'ai trouvé dans une feuille volante insérée dans la plaquette, sous le même titre "Orientation des recherches ê l'IHES" que le chapitre où s'Insère la "galerie de portraits", avec comme sous-titre : "Note sommaire sur les "perspectives des activités scientifiques"". C'est essentiellement un'Yaccourci" draconien de la galerie de portraits, réduite cette fols aux seuls "professeurs permanents" (présents ou passés).[32](*), avec deux ou trois lignes consacrées à chacun. Ce sont (dans l'ordre où Ils sont-cltés) mol-même, Del igné, Michel, Thom, Ruelle, Sullivan, Connes, Lanford III, Gromov. C'est l'ordre de la galerie de portraits plus détaillée, à cela près que cette fols Del igné a "remonté", pour le bénéfice d'être cité en une haleine avec mol. Détail amusant, dans ce texte les noms propres des éminences passées en revue apparaissent tous en soulignés, à la seule exception de ma modeste personne[33](**) ! Voici le passage @

[34](*) (1 octobre) Pour faire "bon poids", on y a inclus aussi Connes (bien qu'il ne soit que "visiteur"), ça fait toujours une "Médaille Flelds" de plus pour le'collectionneur. En revanche, mon ami Nlco Kuiper a été laissé pour compte. Ce n'est pas lui qui aurait fait une difficulté pour s'effacer pour la circonstance... [35](**) (1 octobre) L'effet typographique obtenu par ce brillant procédé (dont l'Intention n'est peut-être pas consciente), c'est que ce passage qui va être cité apparaît comme consacré à Pierre Dellgne (dont le nom apparaît typographiquement comme tête de la l'Ignée des "permanents", à l'exclusion du mien), et que j'y fais un peu figure de *"collaborateur*, étranger à l'établissement ! L'ordre chronologique est respecté certes, rien à dire c'est sûr — et pourtant l'effet produit (et sûrement recherché) est celui d'un *renversement* de rôles, suscitant en 459 moi des associations familières (évoquées dans des notes comme "Le renversement", "L'éviction", "Pouce", n°s 68′, 63, 77). Du coup je retrouve aussi un certain *style* d'appropriation — le style "Pouce !" — qui me désigne clairement le *vrai* auteur du message.

concernant mon ami et moi :

Les théories d'une profondeur légendaire d'Alexandre Grothendîeck et les brillantes découvertes de Pierre Del igné (tous deux Médaille Fields) ont lié la topologie, la géométrie algébrique et la théorie des nombres par des moyens "interdisciplinaires" (la cohomologie). Tout récemment, ceci a permis à G. Faltings d'Allemagne Fédérale (qui a déjà travaillé à l'IHES) de prouver un théorème ardu qui fait marque en théorie des nombres et qui éclaire le fameux "théorème de Fermât".

Je relève au passage que les "médailles Fields" ont eu droit, dans cette mini-galerie,-à un M majuscule — et que "l'interdisciplinarité" a été dès les débuts de l'IHES le grand thème de prédilection de son directeur-fondateur. C'est peut-être grâce à cette circonstance d'ailleurs que dans ce digest, on semble finalement laisser entendre que ma personne pourrait avoir quelque chose à voir avec un certain “moyen interdisciplinaire” appelé “cohomologie” (lequel se trouve êrtre aussi “l'axe directeur” des travaux de Del igné, par on ne sait quel hasard).

Mais me voici en train de prendre ce texte par le petit bout ! La référence de circonstance à Faltings, qui venait, du jour au lendemain, de monter aux premiers rangs de l'actuatité scientifique avec son sensationnel résultat (qualifié tci “d'ardu”, comme si c'est de cela qu'il s'agissait — mais peu importe pour mon propos. . .) — elle aussi fait partie du “petit bout” du texte : la “signature” du scribe en somme, et ne mérite guère que je m'y arrête. C'est la première phrase sur Del igné et moi visiblement qui contient le “message” essentiel du passage.

Il m'en dit long sur certaines dispositions en mon ami et ex-élève — et avant tout sur une profonde “Unsicherheit” (insécurité, manque d'assurance, — d'assise Intérieure profonde)[36](*). Ici, pas plus que dans aucun des textes publiés signés de lui[37](**), ou dans les deux portraits-minute qui précédaient, rien ne

[38](*) Le mot allemand “Unsicherheit” qui m'est venu ici n'a pas d'équivalent en français, ni (je croîs) en anglais. Sa traduction littérale “insécurité” ne peut guère s'appliquer pour désigner un trait psychique. Le terme négatif “manque d'assurance” est une autre approximation de fortune. Il est entendu qu'il s'agit ici “d'assurance” ê un niveau profond, dont le manque peut être perçu en certaines occasions, alors que superficiellement prévaut l'Impression d'une assurance, d'une aisance parfaite ; elles forment comme une carapace protectrice, d'une f-nertie et d'une “solidité” souvent
460 considérables, à toute épreuve. . . pourrait faire supposer que mon ami ait pu à quelque moment avoir appris quelque chose de mol. Mais le voici qui, en termes clairs et nets, se présente comme un *autre père* d'une vaste vision unificatrice “prise” à autrui[39](*)y comme subjugué par l'intime conviction de son incapacité profonde è concevoir lui-même et laisser s'épanouir en lui *ses propres* visions, aussi vastes ou plus vastes encore ; et comme si, pour être et paraître “grand”, il ne lu! restait plus dès lors que la dérisoire ressource de *reprendre* à *son propre compte* cette auréole, dont il lui avait plu dès ses jeunes années d'entourer un aîné prestigieux et aujourd'hui défunt (ou du moins, déclaré tel par un consensus providentiel. . .). S'emparer d'une *auréole*, , plutôt que laisser germer et s'épanouir en lui les choses encore Informes et sans nom qui l'attendent pour naître et être nommées — plutôt que vivre @ s a *propre force* qui repose en lui, et qui elle aussi attend. . .

(1 octobre) II m'a semblé cette nuit toucher à nouveau au cœur du conflit — celui-là même que j'avais évoqué en termes généraux dès les tout débuts de Récoltes et Semailles, il va y avoir huit mois (dans la section “Infaillibilité (des autres) et mépris (de soi)”, n°4), et que j'ai retrouvé “dans un cas extrême et particulièrement éclatant”, vers les débuts de l'Enterrement (dans la note “le nœud”, n°65, du 26 avril). Cela a été à nouveau une rencontre Imprévue, au détour d'une citation que j'ai fini par inclure dans la foulée des deux autres, par acquit de conscience ! J'avais repéré le passage il y a quelques jours déjà, en refeuilletant la fameuse plaquette, II m'avait bien frappé sur le coup, mais sans que je m'y arrête. Mais hier, une fois que je l'avais écrit noir sur blanc, il m'a paru aussitôt plus lourd de sens, et plus éclatant, que les deux passages circonstanciés que je venais de recopier et qui étaient censés constituer le thème principal de la note que j'étais en train d'écrire. Pourtant, il ne manquait pas d'endroits qui faisaient tilt dans ces deux passages, suscitant des associations que je n'aurais pas manqué, il y a quatre mois encore, de développer aussi sec

[40](*) II y a une ironie particulière dans ce fait, de surcroît, que cette *vision*, prise Ici à autrui à titre “d'auréole” pour lui-même, a été en fait livrée au dédain et systématiquement contré@depuis le “décès” du maître, par celui-là même faisant figure d'héritier tout en se démarquant et en répudiant l'héritage. Voir à ce sujet les trois notes “L'héritier”, “Les cohéritiers. . .”, “. . . et la tronçonneuse” (n° 90, 91, 92) ; et pour d'autres Illustrations, le cortège X (Le Fourgon Funèbre),
461 formé des quatre “cercueils” 1 ê 4 et du Fossoyeur (notes np 93 à 97). sur dix pages encore si ce n'est pas vingt. Mais il m'a semblé tout d'un coup que ce que j'aurais pu développer ainsi était au fond, à une exception près tout au plus, du *déjà connu* que je retrouvais confirmé, sous un angle peut-être quelque peu différent, et surtout : que c'étaient des aspects *accesso* ir e s finalement, le genre d'aspeclt sur lesquels je m'étais étendu suffisamment dans la précédente note “Les compliments” du mois de mai (et même tout à travers ma réflexion sur l'Enterrement). Le troisième passage par

[37](**) Dans ceux du moins que j'ai eus sous mes yeux jusqu'à présent.

contre me ramenait à quelque chose d'*essent iel*, et que j'avais eu tendance à perdre de vue au long de cette longue "enquête" qu'a été (entre autres) mon travail sur l'Enterrement.

J'ai eu la tentation d'ailleurs de m'en tenir là alors, sans essayer au moins de saisir par des mots ce que cette unique phrase lapidaire de quatre lignes me disait, et qui à un certain niveau était bel et bien "entendu". J'ai passé outre finalement. Les mots ont été lents et hésitants à monter, alors que l'impression, d'abord diffuse, se décantait au fil de l'écriture. Une fois que c'était écrit noir sur blanc, et élagué ce qui paraîsiait inutile, j'ai su que j'avais cerné ce que j'avais "entendu" aussi bien que je serais capable de le faire.

Il commençait à se faire prohibitivement tard, il fallait vraiment m'arrêter là. Je me suis couché content, mais sans être sûr encore si j'incluerais, dans mon témoignage destiné à publication, ce que je venais d'écrire. Après tout, je pouvais aussi bien laisser au lecteur, s'il était Intéressé d'aller au delà de la surface d'un message, de tirer au jour lui-même ce que *lui* y entendait ! C'est aujourd'hui seulement que j'ai su que j'inclurerai ce passage, qui exprime bel et bien une certaine perception ou compréhension que j'ai (ou crois avoir) de quelque chose qui me paraît important, et même crucial comme ressort profond de cet Enterrement.

(106) (2 octobre) Je voudrais encore poursuivre au moins une des associations d'idées, suscitées (106)
par l'Eloge Funèbre en trois volets (dont j'ai fini hier par donner la citation complète). Cette association s'était imposée à moi dès le lendemain du 12 mal, alors que je venais d'écrire la note "L'Eloge Funèbre (1) — ou les compliments" (n° 104). Elle touche à un certain aspect des choses qui passe souvent Inaperçu, et dont je n'ai commencé à me rendre vraiment compte que depuis 462
cinq ou six ans.

Entre les lignes dans les textess examinés, on volt s'affirmer le culte de certaines *valeurs*. Ainsi, ce qui est mis en relief à propos des conjectures de Weil, prouvées par Del igné, c'est leur *"dïffîculté"*[41](*) — non leur *beauté*, leur simplicité, les vastes perspectives qu'elles ouvraient dès le moment déjà où elles furent énoncées par WelU Je songe aussi aux fruits portés par ces perspectives entrevues, bien avant qu'elles soient démontrées, et à d'autres fruits entrevus qui désormais tombent à point, une fols franchi le dernier pas dans le long voyage qui a mené à sa démonstration. C'est la beauté, l'extraordinaire cohérence interne de ces conjectures, et les liens insoupçonnés précédemment qu'elles font entrevoir, qui en ont fait une source d'Inspiration tellement puissante et féconde, pour deux générations de géomètres et d'arithmé– ticiens. La partie la plus profonde de mon œuvre (aussi bien celle "entièrement menée à terme", que le "rêve des motifs") en est directement Inspirée (par Serre interposé, qui a su saisir et communiquer toute la force de la vision s'exprimant dans ses conjectures). Sans elles, ni la cohomologie l-adique, ni même le langage des topos n'aurait sans doute vu le jour. Pour mieux dire, cette "vaste vision unificatrice" de la géométrie (algébrique), de la topologie et de l'arithmétique que je me suis attaché à développer pendant une quinzaine d'années de ma vie, c'est dans ces "conjectures de Weil" que j'en ai trouvé comme une première et saisissante ébauche. Et à mesure que la vision gagnait en ampleur et en maturité, c'est cette vision elle-même et les choses précédemment cachées qu'elle permettait * d'appréhendée une à une, qui me soufflaient pas à pas quoi faire, par quel bout "prendre" ce qui se présentait à portée de main. Le dernier pas dans la démonstration des conjectures de Weil a été ni plus, ni moins que l'*un* des pas dans un long et fascinant voyage commencé je ne saurais dire quand, longtemps sûrement avant ma naissance, et qui après ma mort encore ne sera pas près d'être achevé !

[42](*) (3 octobre) Difficulté qualifiée de "proverbiale", de surcroît ! Cela n'a guère de sens, si ce n'est l'intention d'épater ceux qui ne sont pas dans le coup ! La "difficulté" d'une conjecture ne peut être vraiment appréciée qu'une fois qu'elle est démontrée — c'est sa fécondité par contre qui peut être pressentie d'emblée, et qui souvent se manifeste objectivement, dès avant sa démonstra-lion, par les travaux qu'elle a Inspirés. Les "grandes" conjectures ne se distinguent pas des autres par leur "difficulté" (qui est Inconnue — à supposer même que le terme ait un sens. . .), mais bien par leur *fécondité*. Je note au passage que c'est là un aspect typiquement "yln", féminin, d'une chose, alors que la "difficulté" est une valeur typiquement "yang", "masculine".

Mais suivant l'esprit qu'on décèle dans le texte cité, on pourrait croire que les "conjectures de 463
Weil" étaient une question de poids et haltères : voici le poids ê soulever "à l'arrachée" ! Deux

centt kilos c'est pas rien, la difficulté est proverbiale, beaucoup s'y sont essayés et pas un encore
→ (@@$_1$) n'a pu y arriver — jusqu'au "jour H" (comme "Hercule") ! Le résultat est surprenant (@@$_1$), jugez donc deux quintaux — personne n'aurait cru qu'on y arriverait jamais...

C'est le même esprit qu'on perçoit dans le laconique commentaire sur le "théorème ardu" prouvé par Faltings : là encore, dans la désignation même de cette nouvelle étape dans notre connaissance des choses, c'est la *difficulté* encore qui est mise en relief, pour susciter l'admiration des foules — non les perspectives qui s'ouvrent, à partir d'un nouveau sommet franchi[43](*). Il n'a pas même semblé utile de mentionner le nom "conjscture de Mordell" (inconnu, il est vrai, d'un public non mathématique) — comme si l'appréhension et la formulation de la conjecture (ici, par Mprdell) était chose accessoire, car "facile". Au lieu de cela, une perspective-bidon sur le "théorème de Fermât" (qui est censé être "éclairé"). Il est vrai que ce dernier est universellement connu (et même en dehors des milieux mathématiques) comme un poids de bien trois cents kilos (qui a résisté à trois siècles d'efforts).

Le premier point auquel je voulais en venir, c'est que les valeurs qui sont exaltées dans ces textes (avec la discrétion qui sied pour la circonstance, certes), sont celles qu'on peut appeler les *valeurs du mu*; *scie*, du "muscle cérébral" en l'occurence : celui qui rend apte à dépasser, à la force du poignet, de proverbiaux records de "difficulté".

Ces valeurs-lê ne sont pas seulement celles du héros monté ici en épingle, comme celles de l'auteur d'une certaine plaquette jubilaire (auteur resté anonyme et que je croîs reconnaître). Ce sont les valeurs aussi qui de plus en plus (me semble-t-il) dominent dans le monde mathématique, et plus généralement, dans le monde scientifique. Au delà même de ce monde, encore relativement restreint,

(*) Ce qui m'avait le plus, frappé, dès le moment où j'ai tenu entre les mains le preprlnt de Faltings où il prouve trois conjectures-clef, y compris celle de Mordell (dont il est question ici), c'est au contraire l'extraordinaire *simplicité* de la démarche, par quoi il prouve en une quarantaine de pages ces résultat s, :-quî étaient censé être "hors de portée" ! (Comparer avec la note n°3.)

464 on peut dire que ce sont aussi, et de plus en plus, les valeurs d'une certaine "culture", qualifiée d'"occidentale" @*) . De nos jours et depuis belle lurette, cette "culture" et ses valeurs ont conquis la surface de notre planète en anéantissant toutes les autres, preuv.0 irrécusable de leur supériorité. Le symbole planétaire, l'incarnation héroïque de ces valeurs, c'est le cosmonaute dans son armure étanche, foulant le premier quelque planète InimaginabLement lointaine et désolée, devant des millions de tétéspectateurs haletants, affalés devant leurs écrans.

Ces valeurs, que faute de cerner de plus près je me suis borné à désigner par un terme sommaire è valeur symbolique, "le muscle", ne datent pas de hier. En jargon d'ethnologue, on pourrait aussi les appeler "patriarcales". Un des premiers textes écrits, il — me semble, où leur primauté est affirmée avec force (une force sans réplique!) est l'Ancien Testament (et plus particulièrement, le livre de Moïse). Pourtant, il suffît de lire dans ce docunent fascinant d'une époque reculée, pour se rendre compte que la primauté des valeurs "patriarcales", celle de l'homme sur la femme, ou celle de l'"esprit" sur le "corps" ou sur la "matière", était loin d'aller jusqu'à la négation ou le mépris des valeurs complémentaires (qui n'étaient peut-être pas alors perçues encore comme "opposées" ou "antagonistes")[44](**). Je ne sais si l'histoire des vicissitudes de ces deux ensembles de valeurs complémentaires a été écrite — et ce doit être une chose fascinante de poursuivre cette histoire, à travers siècles et millénaires, des temps de MoTse à nos jours. C'est aussi l'histoire, sans doute, de la dégradation progressive d'un certain équilibre de "valeurs", "patriarcales" ou "masculines" d'un côté, "matriarcales" ou "fémlnineJT'de l'autre — du "muscle" et de la "tripe", de l'"esprit" et de la "matière" ; dégradation qui visiblement s'est faite en direction des valeurs "môles" (ou "yang", dans la dialectique traditionelle orientale), au détriment des valeurs "femelles" (ou "yin").

(@) Quand je réfère Ici aux "valeurs" de notre culture telles qu'elles apparaissent aujourd'hui, je veux parler bien sûr des valeurs "officielles" — celles qui sont véhiculées par l'école, les médias, la famille, et qui sont l'objet d'un consensus général dans les divers milieux professionnels. Cela ne signifie pas que ces valeurs soient acceptées sans réserve par tous, ni qu'elles constituent la note de fond dans les attitudes et comportements de tous. C'est d'ailleurs avec affliction que les honnêtes gens, les médias et la l-ittérature professlone-lle compétente (de la plume d'éducateurs, sociologues, psychiatres etc) parlent d'une "certaine jeunesse" notamment, qui décidément ne "cadre" guère et qui dépare un certain tableau ! (**,) AInsi, le culte voué à la mère est une tradition fortement enracinée dans la culture judaïque, qui a sans doute un rôle de compensation vis à vis des valeurs “officielles” (si on peut dire) mises en avant dans les textes sacrés. Cette tradition se retrouve, sous une forme modifiée et plus exaltée, dans la tradition catholique, avec le culte de (la vierge !) Marie.

II me semble que notre époque se caractérise comme celle d'une exacerbât ion a outrance de 465
cette dégradation cultureite. Parmi les derniers actes de cette histoire, II y a ceux, Intimement solidaires, de la “course à l'espace” entre les deux superpuissances antagonistes (imbues de valeurs essentiellement Identiques), et de la course aux armements (nucléaires notamment). Comme acte ultime et dénouement probable de cette évolution forcenée dans les surenchères d'un certain type de “force” ou de “pouvoir”, on peut prévoir dès è présent quelque holocauste nucléaire (ou autre, il y a l'embarras du choix. . .) à l'échelle planétaire. Il aura peut-être ce mérite de résoudre tous les problèmes d'un seul coup et une lois pour toutes. . .

Mon propos ici n'est pas pourtant de brosser un alléchant tableau de “fin du monde” (on ne m'a pas attendu pour cela), et encore moins de partir en guerre contre le “muscle”, ou contre “le cerveau” (alias l'“esprit”). Je sais bien que même mes “tripes” n'auraient r. ien à y gagner ! Je tiens à mes muscles et à mon cerveau, qui me sont bien utiles on s'en doute, comme je tiens aussi à mes “tripes”, qui ne le sont pas moins. Plutôt, il me semble àtile de dire ici en quelques mots (si faire se peut) comment s'est joué dans ma propre personne ce conflit profond, véhiculé par la culture environnante, entre ces deux types de valeurs. En termes plus terre à terre, il s'agît aussi de l'historique de mes attitudes (d'acceptation voire d'exaltation, ou de rejet) de deux *aspects* ou *faces* également réels et tangibles de ma personne, Inséparables et complémentaires par nature, et nullement antagonistes par eux-mêmes. Je pourrais les appeler *“l'homme”* et *“la femme”* en moi, ou aussi (pour prendre des appellations moins “chargées”, et qui pour cela offrent moins de risque d'induire en erreur), le “*yang*” et le “*yIn*” .

Il semblerait que chez la plupart des personnes, les “jeux sont faits” dès la petite enfance, où se mettent en place les mécanismes essentiels qui, pendant la vie entière, vont dominer en silence, avec une efficacité d'automate parfaitement au point, attitudes et comportements. Au cœur de. ces mécanismes sont ceux d'affirmation ou de rejet de tels et tels traits en nous, ou de telles pulsions profondes, à “signature” soit yang soit yin, ou de tels-et tels “paquets” de traits et de pulsions à signature donnée, voire même du paquet “yang” ou du paquet “yin” tout entier. Ce sont ces mécanismes qui, dans une très large mesure, déterminent tous les autres mécanismes de choix (affirmation ou rejet) structurant notre “moi”.

Pour des raisons qui restent encore mystérieuses pour moi, dans mon propre cas l'histoire 466
des relations (tant conscientes qu'inconscientes) entre le moi (“le patron”) jet'.'le mâle” et “le féminin” en ma personne (aussi bien dans le “patron” lui-même que tians l'“ouvrlér”, qui l'un e@ l'autre sont tributaires du double aspect yin-yang de toutes choses) — cette histoire a été plus mouvementée qu'à l'accoutumée. J'y distingue trois périodes. La dernière rejoint dans un certain sens la première, qui s'étend sur les cinq premières années de mon enfance. Cette troisième période, que je peux appeler celle de la *maturité*, peut être vue comme une sorte de “retour” à cette enfance, ou comme de progressives retrouvailles avec l'“*état* d'*enfance”*, avec l'harmonie des épousailles sans histoires du “yin” et du “yang” en mon être. Ces retrouvailles ont commencé au mois de juillet 1976, è l'âge de quarante huit ans — l'année même où j'ai fait la découverte (trois mois plus tard) d'un pouvoir jusque là ignoré en moi, le pouvoir de méditation[45](*).

Les valeurs dominantes dans la personne de chacun de mes parents, tant ma mère que mon père, étaient des valeurs yang : volonté, Intelligence (au sens : puissance intellectuelle), contrôle de soi, ascendant sur autrui, intransigeance, “Konsequenz” (qui signifie, en allemand, cohérence extrême dans (ou avec) ses options, idéologiques notamment), “idéalisme” au niveau politique comme pratique. . . Chez ma mère, cette valorisation a pris dès son jeune âge une force exacerbée, c'était le revers d'une véritable haine qu'elle avait développée vis à vis de “la femme” en elle (et à partir de là, vis-à-vis du féminin en général@. Cette haine en elle a fini par prendre une véhémence et une force d'autant plus destructice, qu'elle est restée entièrement occultétsa vie durant.(Moi-

[45](*) Voir les deux sections “Désir et méditation” et “L'émerveillement”, n°s 36 et 37.

même ai fini par découvrir ces choses il y a cinq ans seulement, trois ans après que la méditation apparaisse dans ma vie.) Dans un tel contexte parental, c'est un mystère (et pourtant un fait qui ne fait aucun doute pour moi) que j'aie pu pleinement m'épanouir pendant les cinq premières années de mon enfance — jusqu'au moment de l'arrachement au milieu parental et de la destruction de ma famille d'origine (formée de mes parents, de ma sœur plus âgée, et de moi), de par la volonté de ma mère et à la faveur (si on peut dire) des événements politiques de l'année 1933.

467

(106_1) (106_1) (3 octobre) Ni moi, ni Deligné n'avons jamais eu le moindre doute que les conjectures de Weîl puissent ne pas être valables, et je ne me rappelle pas avoir entendu quiconque exprimer de tels doutes. Qualifier le "résultat" (i. e. la démonstration de ces con-jectures) comme "surprenant", témoigne encore du propos délibéré d'épater la galerie. D'ailleurs à aucun moment depuis l'introduction de la "topologie" et de la cohomologîe étales, je n'ai eu le sentiment que ces conjectures étaient hors d'atteinte, mais plutôt (à partir de 1963@ qu'elles ne manqueraient pas d'être démontrées dans les toutes prochaînes années. Au moment de mon départ, en 1970, je n'avais guère de doute que Del igné, qui était le mieux placé de tous pour cela, ne tarderait pas à les prouver (ce qu'il n'a pas manqué de faire), en même temps que les "conjectures standard sur les cycles algébriques", plus fortes.(qu*il s'est par contre attaché à discréditer).

C'est d'ailleurs avec raison que Del igné émet des réserves sur la validité de ces dernières conjectures, dont je ne'suis pas plus convaincu que lui. Mais la portée d'une conjecture ne dépend pas du fait si elle finira par se révéler vrai@ou fausse, pas plus que son caractère de soî-disante "difficulté", qui la rendraif'hors de portée " — caractère entièrement subjectif, lui. Elle dépend uniquement du fait si la *question* sur laquelle la conjecture met le doigt (et qui n'avait pas été perçue, avant qu'elle ne soit posée) — si cette question touche à quelque chose de vraiment essentiel pour notre connaissance des choses. Or il est évident (pour moi tout au moins !) qu'il ne saurait être question d'avoir une bonne compréhension des cycles algébriques, ni des propriétés dîtes "arithmétiques" de la cohomologie des variétés algébriques (ou encore, de la "géométrie des motifs"), aussi longtemps que la question de la validité de ces conjectures n'est pas réglée. Aujourd'hui encore comme lors du Congrès de Bombay en 1968, je considère cette question, avec celle de la résolution des singularités, comme l'une des deux questions les plus fondamentales qui se posent en géométrie algébrique. Je sens bien la portée de l'une et de l'autre ! Cette fécondité potentielle ne pourra manquer de se manifester, dès l'instant où on ne se bornera plus à contourner cahin-caha une conjecture décrétée "trop difficile", et où quelqu'un prendra la peine enfin de retrousser ses manches et de s'y coltiner !

468 (107) (4 octobre) J'ai eu occasion déjà de faire mention d'un aspect important de ces premières
(107) cinq années de ma vie, comme dfun "privilège" de grand prix[46](*) : une identification profonde et sans problèmes avec mon père, laquelle n'a jamais été touchée par la peur ou par l'envie. Je me suis rendu compte de cette circonstance, et de l'existence même, comme de la silencieuse force, de cette identification à mon père, II y a quatre ans seulement (au cours de la méditation sur mon enfance et sur ma vie qui a suivi celle d'août 79 à mars 80 sur mes parents). Cette identification était comme le cœur paisible et puissant d'une Identification è la famille que nous formions, mes parents, ma sœur (qui était mon aînée de quatre ans) et mol. Je vouais une admiration et un amour sans limites à mon père comme à ma mère. Leur personne était pour mol la mesure de toutes choses.

Cela ne signifie nullement que mon attitude è leur égard était celle d'une approbation automatique, d'une admiration béate. Je ne savais sans doute pas qu'Us étaient la mesure de toute chose pour mol, mais je savais fort bien qu'ils étaient faillibles comme mol, et il n'y avait en moi aucune crainte qui m'aurait empêché de constater un désaccord et de le manifester clairement. Dans les conflits qui m'entouraient, je ne craignais pas de prendre partie à ma façon'. Cela ne touchait en rien à une certaine fol, à une assurance qui formaient l'assise profonde, 'nébranlable de mon être — plutôt, cela découlait spontanément de cette foi, de cette assurance même.

[46](*) Voir la note "Le massacre", n° 87.

Il arrivait que mon père, dans des accès de colère impuissante alors que ma sœur (sans en avoir l'air) prenait plaisir à le provoquer, la frappe avec brutalité — et ê chaque fois j'en étais outragé, dans un élan de solidarité sans réserves avec ma sœur. C'étaient là je croîs les seuls gros nuages qui passaient dans ma relation à ?mon père (il n'y en avait pas avec ma mère). Ce n'est pas que j'approuvais les tours parfois pendables de ma sœur, pas plus je crois qu'ils ne me troublaient vraiment — ce n'était pas *elle* qui était pour moi la mesure des choses, Ses tours (dont la raison sûrement m'échappait tout autant qu'à mon père, qui "marchait" à tous les coups, ou à ma mère qui n'avait garde d'intervenir ni avant ni après) — ces tours en un sens ne tiraient pas vraiment à conséquence pour moi. C'était ma sœur, elle était comme elle était, voilà tout. Mais que *mon père* se laisse aller à une telle brutalité aveugle...

Les trois êtres les plus proches, qui ensemble ont constitué comme la matrice de mes premières années, étalent déchirés par le conflit, opposant chacun d'eux et à lui-même, et aux deux autres : 469
conflit insidieux, au visage impassible entre ma mère et ma sœur, et conflit aux violents éclats entre mon père et ma mère d'un côté, ma sœur de l'autre, qui chacune pour son propre compte (et sans que personne du vivant-de mes parents ait jamais fait mine de s'en apercevoir...) le faisait marcher à sa foçon. La chose mystérieuse, extraordinaire, c'est qu'entouré ainsi par le conflit en ces années les plus sensibles, les plus cruciales de la vie, celui-ci soit resté *extérieur* à moi, qu'il n'ait pas vraiment "mordu" sur mon être en ces années-là et ne s'y soit installé à demeure.

La division dans mon être, qui a marqué. ma vie tout autant que celle de tout autre, ne s'est pas installée en moi en ces années, mais en les deux ou trois ans qui ont suivi, de ma sixième à ma huitième année environ. A un certain moment (que j'ai cru pouvoir situer à quelques mois près, et qui se placerait dans ma huitième année) il y a eu un certain *bascu lement*, au bout de plus de deux ans de séparation avec mes parents (qui ne se souciaient guère de me donner signe de vie) et de ma sœur. C'était avant tout une *rupture avec mon enfance*, "enterrée" à partir de ce moment par d'efficaces mécanismes d'oubli (qui sont restés en place, à peu de choses près, jusqu'à aujourd'hui même). A un certain niveau profond (pas le plus profond pourtant...) nies parents ont alors été déclarés par moi comme des "étrangers", tout comme mon enfance était désormais déclarée "étrangère". J'ai a b. d *iqué*, en un sens : pour être accepté dans le monde qui m'entourait désormais, j'ai décidé d'être comme "eux", comme les adultes qui y font la loi — d'acquérir et de développer les armes qui y forcent le respect, de me battre à armes égales dans un monde où, seule, une certaine espèce de "force" est acceptée et prisée...

C'était d'ailleurs cette force-là aussi qui avait la préférence de mes parents, lesquels avaient entouré mes premières années. Et là je reviens à cette "chose mystérieuse" (dont je viens de m'éloigner, en suivant le fil d'une autre association suscitée par cette chose), l'*absence de division en moi*, en ces premières années de ma vie.

Peut-être le mystère n'est plus pour mol en cette absence, maïs plutôt en ceci : que mes parents, mon père comme ma mère, m'aient chacun alors *accepté dans ma totalité*, et totalement : dans ce qui en moi est "viril", est."homme", et dans ce qui est "femme". Ou pour le dire autrement : que mes parents, déchirés l'un et l'autre par le conflit, reniant chacun une partie essentielle de leur être — Incapable chacun d'une ouverture aimante à lui-même et à l'autre, comme d'une ouverture aimante à ma sœur... que néanmoins ils aient trouvé une telle ouverture, une acceptation sans réserve, vis à vis de moi leur ffls. I 470

Pour le dire autrement encore : à aucun moment en ces premières — cinq années de ma vfe, je n'a F connu le sentiment de *honte* df *être ce que je suis*, que ce soft dans mon corps et ses fonctions, ou dans mes puisions, mes penchants,, mes actions. A aucun moment je n'af eu à renier quelque chose en mol, pour être accepté par mon entourage et pouvoir vivre en paix avec lui.

Il arrivait bien sûr que je fasse des choses qui ne "passaient" pas ; comme tous les enfants II m'arrfvait sûrement d'être pénible, voire insupportable quand je m'y mettais — et II était clair parfois qu'il me fallait rectifier le tir. Je ne faisais pas la loi, ni n'étais tenté de vouloir la faire, n'ayant pas à compenser quelque mutilation secrète. Et dans l'amour de mes parents pour mol, II n'aurait pu y avoir de place pour l'adulation, la complaisance aux caprices — pour une approbation incondltîowrtle. Maïs s'il arrivait forcément que je me fasse "envoyer sur les coses" par mon père ou par ma mère (tout comme l'Inverse pouvait parfois se produire), jamais dans ces années-là l'un ni l'autre ne m'ont fait honte, d'un acte ou d'un comportement qui n'aurait pas eu l'heur de leur plaire.

Sur le fond d'une identification profonde au père, sans ambiguïté aucune, ma personne comme enfant m'apparalt aujourd'hui comme empreinte I la fols de virilité et de féminité, fortes l'une comme l'autre.

il me semble qu'en chaque être et en chaque chose, dans ces indissolubles et fluctuantes épousailles des qualités yin et yang en lui qui font de lui ce. qu'il est, et dont le délicat équilibre est la beauté profonde, l'harmonie qui vit en cet être ou en cette chose — que dans cette union Intime du yin et du yang il y a souvent (peut-être toujours) une note de fond, une "dominante", qui est soit yin, soit yang. Cette note de fond n'est pas toujours aisée à déceler en une personne, à cause des mécanismes de répression plus ou moins efficaces et complets, qui faussent le jeu en substituant, à une harmonie originelle, une Image d'emprunt. Ainsi mon "Image de marque" pendant quarante ans a été une Image presque exclusivement virile — sans d'ailleurs jamais se voir mettre en cause ni même être décelée comme telle, par mol-même ni (II me semble) par autrui, jusqu'à ma quarante-huitième année. J'ai tendance I croire pourtant que la note de fond présente à la naissance reste présente pendant la vie entière, dans des couches profondes tout au moins qui jamais peut-être ne trouveront l'occasion de se manifester au grand Jour. Dans mon propre cas,
471 chose étrange, je ne saurais aujourd'hui encore dire quelle est cette note dominante, celle donc qui a imprégné ma première enfance et qui était "mienne" déjà à ma naissance. Divers signes m'ont fait soupçonner plus d'une fois que cette note est "yin", que ce sont les qualités "féminines" qui dominent dans mon être, quand celui-ci trouve occasion de se manifester spontanément, en les instants où il est libre des conditionnements de toutes sortes qui se sont accumulés en moi depuis l'enfance. Pour le dire autrement : il se pourrait que ce qui est force créatrice en mon corps et en mon esprit, ce que j'ai appelé parfois "l'enfant" ou "l'ouvrier" en moi (par opposition au "patron" qui représente la structure du moi, c'est à dire ce qui est conditionné en moi, la somme ou le résultat du conditionnement accumulé en ma personne) — que cette force soit plus "féminine" encore que "virile" (alors que par nature et nécessité elle est l'un, et l'autre).

Ce n'est pas le lieu ici de passer en revue tous ces "signes". La chose importante d'ailleurs n'est *pas* si cette note dominante profonde en moi est "féminine", ou si elle est "virile". C'est plutôt, que je sache en chaque instant *être moi-même*, en accueillant sans réticence aussi bien les traits et les pulsions en moi par lesquels je "suis "femme", que ceux par lesquels je suis "homme", et en leur permettant de s'exprimer librement.

Quand j'étais enfant, dans ces premières années, il n'était pas rare que des personnes étrangères me prennent pour une fille — sans d'ailleurs que la chose crée jamais en moi le moindre malaise, le moindre sentiment d'insécurité. C'était surtout ma voix je crois qui faisait cet effet, une voix très claire, aiguë — sans compter que j'avais de longs cheveux (le plus souvent ébouriffés), peut-être simplement parce que ma mère (qui ne manquait pas d'autres soucis) ne prenait pas souvent le loisir de me les couper tant soit peu. J'étais par ailleurs fort comme un turc et les jeux un peu violents ou casse-cou ne me déplaisaient pas, ce qui n'empêchait nullement un penchant pour le silence, voire même pour la solitude, et un penchant également pour jouer à la poupée[47](*). Je n'ai pas souvenir que quelqu'un se soit moqué de moi à ce propos, mais la chose sûrement n'a guère pu manquer de se produire Ici et là. Si de tels Incidents ont passé sans laisser trace de blessure ou d'humiliation, c'est sûrement qu'ils ne recueillaient aucun écho ou amplification, par quelque sentiment d'Insécurité en mol, alors que l'acceptation de celui que j'étais, par ceux qui seuls pour moi comptaient vraiment, était au delà de toute question. La moquerie n'aurait pu m'atteindre, elle ne pouvait que se retourner contre celui qui devait m'apparaître comme bien sot, pour faire mine de trouver à redire à la chose la plus naturelle du monde.

472 Je savais bien d'ailleurs que ce genre de sottise un peu étrange n'est nullement chose rare, que la seule vue de la nudité peut être cause de scandale ! Pourtant aussi loin que je pouvais me souvenir, j'avais eu l'occasion de voir ma mère, mon père et — ma-sœur nus, et toute occasion aussi de satisfaire ma légitime curiosité quant à comment chacun d'eux ainsi que moi-même étions faits. Il était bien évident qu'il n'y avait nulle cause de scandale dans la conformation des hommes

[47](*) Si ce penchant paraît rare'chez les petits garçons, c'est surtout je crois parce-qu'H est systématiquement découragé par l'entourage.

ou des femmes, qui me paraissait décidément très bien comme elle était — et plus particulièrement (je n'en faisais nullement mystère) celle des femmes.

([108]) (5 octobre) C'est en 1933, alors que j'étais dans ma sixième année, que se place le premier tournant crucial dans ma vie, qui a été en même temps un tournant crucial aussi dans la vie de ma mère comme de mon père, dans leur relation l'un à l'autre comme dans celle à leur enfants. C'est l'épisode de la destruction violente et définitive de la famille que nous formions tous les quatre, destruction dont j'ai été le" premier et le seul, quarantersix ans pies tard, à faire le constat et à suivre les p4r@péties, dans la correspondance de mes parents et dans un ou deux souvenirs exsangues, énigmatiques et tenaces, patiemment sondés et déchiffrés — bien longtemps après la mort de mon père et celle de ma mère[48](*). ([108])

Ce n'est pas mon propos de m'étendre ici sur ce que j'ai appris et compris au cours de ce long travail, au sujet de la portée et du sens de cet épisode. J'ai déjà fait allusion il y a trois jours à ce tournant[49](**), comme marquant la fin brutale de la première des trois grandes périodes, dans l'histoire des épousailles du yin et du yang en moi. En décembre 1933, je me trouve largué en toute hâte dans une famille étrangère, que moi, ni ma mère qui m'y amenait depuis. Berlin, n'avions jamais vue. En fait, ces gens inconnus chez qui elle m'amenait étaient. simplement les premiers venus qui veuillent bien de mol comme "perfsionnaire" pour une pension plus que modique, et avec aucune garantie d'aucune sorte que celle-ci serait jamais payée, alors que ma mère s'apprêtait à rejoindre au plus vite mon père, qui se morfondait à l'attendre à Paris. C'était une chose

[50](*) Mon père est mort à Auschwitz en 1942, ma mère est morte en 1957. Le travail dont je parle ici s'est poursuivi entre août 1979 et octobre 1980. tendue entre mes parents que tout 473
allait être pour le mieux tant pour moi à Blankenese (près de Hambourg), que pour ma sœur qui depuis quelques mois avait été larguée à la fin des fins dans une institution è Berlin pour enfants handicapés (où on avait bien voulu d'elle, bien qu'elle n'était pas plus handicapée que moi ou nos parents).

En dénouement à six mois étranges, lourds de menace sourde et d'angoisse, je me suis retrouvé du jour au lendemain dans un monde totalement différent du seul monde que j'avais connu dans ma vie, celui formé par mes parents et par ma sœur et moi. Je m'y retrouvais comme un parmi un groupe de pensionnaires, qui mangions ê part de la famille et faisions figure d'enfants de deuxième catégorie pour les enfants de ia maison, lesquels formaient un monde à part et nous regardaient de haut. De ma mère je recevais une lettre hâtive et guindée de loin en loin, et de mon père jamais une ligne de sa main, pendant les cinq ans que j'y suis resté (jusqu'en 1939, à la veille de la guerre, quand j'ai fini par rejoindre mes parents sous la pression des événements).

Le couple qui m'avait accueilli m'a vite pris en affection. Aussi bien lui, ancien pasteur qui avait quitté le sacerdoce et vl-vait d'une maigre pension et de leçons particulières de latin, de grec et de mathématiques, que sa femme pétillante de vie et parfois de malice, étaient des gens peu ordinaires, attachants à bien des égards. Lui était un humaniste de vaste culture qui s'était un peu égaré dans la politique, et avait eu maille à partir avec le régime nazi, qui a fini par le laisser tranquille. Après la guerre j'ai renoué et je suis resté en relations suivies avec eux jusqu'à la mort de l'un et de l'autre[51](*).

De lui et surtout d'elle, tout comme de mes parents, j'ai reçu du meilleur comme aussi du pire. Aujourd'hui, avec un long recul, je leur suis reconnaissant (comme je le suis à mes parents) pour ce "meilleur", comme aussi pour ce "pire". C'est ce meilleur et ce pire que j'ai reçu, de mes parents d'abord, d'eux ensuite, qui a formé le plus gros du volumineux "paquet" que j'ai reçu en partage dans mon enfance (comme chacun reçoit le sien…)@, qu'il m'appartenait de déballer et d'examiner, Ils font partie de la substance, de la richesse de mon passé, dont il ne tient qu'à moi de nourrir mon présent.

Mon nouveau milieu était tout ce qu'il y a de "comme il faut" et de conformiste à beaucoup d'égards, avec en tous cas les attitudes répressives de rigueur pour tout ce qui concerne le corps et, plus particulièrement, le sexe. Il a fallu pourtant plusieurs années, je croîs, avant que je m'întérîorîse 474

[49](**) Voir fin de la note "Yang enterre yin — ou le muscle et la tripe", n° 106.

[51](*) Elle est morte à l'âge de 99 ans, il y a deux ans, et j'ai encore pu la voir morte, en tête à tête avec elle, la veille de l'enterrement.

et ne reprenne à mon compte ces attitudes là, comme la honte de me montrer nu, allant de pair avec une relation ambiguë avec mon corps. Cette honte, inculquée dès le jeune âge, est un des aspects d'une division profonde, où le corps est objet d'un tacite mépris, alors que les valeurs dites "culturelles" (confondues avec des capacité intellectuelles de mémorisation et autres) sont montées en épingle. Cette division en mol est restée Igorée jusqu'à ma quarante-huitième année, où elle a commencé à se résoudre. C'est là le deuxième grand tournant de ma vie, qui marque l'avènement de la "troisième période" dans l'histoire de ma relation à moi-même, c'est-à-dire aussi celle de ma relation à mon corps, et à "l'homme" et à "la femme" en moi. Mais auparavant j'ai eu ample occasion de contribuer à transmettre cette@division à mes enfants[52](*), que j'ai pu voir la transmettre à leur tour...

J'ai fait allusion déjà hier[53](**) au "basculement" qui a fini par avoir lieu en moi. Avec un décalage de plus de deux ans après l'arrachement au milieu, familial initial (ou pour mieux dire, après la *destruction* de ce milieu), ce basculement consacre la mise en place des mécanismes répressifs courants, dont mon enfance avait eu la rare chance d'être exempte jusque là. J'ai détecté jusqu'à présent deux grandes forces de nature répressive, qui ont dominé ma vie d'adulte et une grande partie de mon enfance (^{18_1}). Je crois pouvoir dire que leur apparition ne s'est pas faite progressivement, mais que dans mon cas ces mécanismes sont apparus plus ou moins du jour au lendemain et dans toute leur force, comme conséquence d'un *choix* délibéré, au niveau inconscient. J'ai qualifié précédemment ce choix d'"abdication", mais en même temps c'était aussi un puissant principe d'action : le "je serai comme "eux"" (et pas "comme moi") signifiait aussi : je vais "miser" sur "la tête", pas plus mauvaise chez moi que chez quiconque après tout, et me battre et "les" battre avec leurs propres armes !

L'un de ces mécanismes, et celui qui m'Intéresse surtout Ici, est un des plus communs qui soit : c'est la *répression de mes traits "féminins"* (ou ceux ressentis comme tels par les consensus courants), au profit de valeurs "viriles". L'endroit de la médaille était bien sûr l'inverstîssement à fond sur mes traits et aptitudes ressentis comme "virils" et le développement à outrance de ceux-ci, qui ont pris une place démesurée.

[54](*) Du moins, aux quatre parmi eux que j'ai contribué à élever. Le cinquième et dernier est élevé par sa mère, et jusqu'à présent II ne s'est pas présenté une . occasion propice pour seulement faire connaissance, lui et mol.

475 Si quelque chose ici sort du. commun, ce n'est pas bien sûr la simple *présence* de ce double mécanisme, ni non plus (!l me semble) la force de la composante "répressive" à proprement parler, la force donc de la répression des traits, attitudes,. pulsions "yîn". Il n'y a pas de commune mesure ici avec ce qui avait lieu chez ma mère, dont la vie (et celle de ses proches) a été dévastée par sa haine (restée occulte sa vie durant) de ce qui faisait d'elle une femme. A aucun moment, je crois, mes façons d'être n'ont été entièrement exemptes d'une certaine douceur, voire de tendresse, qui obstinément arrondissaient les angles du personnage que je m'étais taillé depuis mon enfance, et qui m'attiraient souvent sympathie et affection. Le côté exceptionnel se trouverait plutôt dans la *démesure* de mes investissements, dans la démesure de l'énergie que j'investis dans mes tâches, sans m'en laisser distraire par un regard à droite ni à gauche ! En dehors du travail proprement dit, mon esprit continuellement est projeté vers l'accomplissement, vers l'aboutissement de telle ou telle étape du travail. Cette attitude-là ("Zielgerichtetheit" en allemand, "aimdirectedness" en anglais) est par excellence une attitude yang, une attitude de *tensi* o : n, de *fermeture* à tout ce qui n'apparaît pas directement lié à la tâche.

Cette démesure était de nature à susciter en autrui l'image d'une sorte de "super-man" ou "super-mâle", admirable certes hélas ! (vu les valeurs qui ont cours), mais suscitant aussitôt (à un niveau qui reste inconscient le plus souvent) d'instinctives réactions de défense voire d'antagonisme devant tan tel déploiement de force, ressenti comme menaçant voire agressif, ou en'tous cas dangereux ($^{1.8_2}$). Et surtout, cette image irrésistiblement évoque l'image du *"super-père"*, et met en branle aussitôt la multiplicité ambiguë des réactions d'attraction et de répulsion nouées autoundu sempiternel conflit au père... C'est là MU a contribution dans ces relations d'*ambiguïté*, qui ont été si communes dans ma vie, et auquel les je me suis retrouvé confronté tant de fois au cours de

[53](**) Voir les débuts de la note précédente "Ecloslon de la force — ou les épousailles", note o° 10@.

Récoltes et Semailles. Cette ambiguïté est renforcée, non diminuée, par ta persistance de traits yin en moi qui alimentent une sympathie, que la seule hypertrophie des traits yang en une sorte de gigantesque “superman” serait Impuissante à susciter.

Et à nouveau je peux constater, dans ces sempiternelles “relations d'ambiguïté”, que je ne fais encore que récolter ce que j'ai moi-même semé, même si à chaque fois la récolte s'avère inattendue (et malvenue...) ! Car la motivation (ou du moins *une* des motivations) qui pousse “le patron” en moi à se dépasser sans cesse dans l'accumulation des œuvres, n'a-t-elle pas été justement de forcer et relancer sans cesse l'estime de mes pairs (en premier lieu) et de mes Impairs

?0060

475 bis

(par surcroît) ; d'entendre certains des meilleurs se lamenter qu'ils ne peuvent me suivre, au rythme où je cours de l'avant ? ! Oui, il y a bien eu en moi ce secret désir de susciter en autrui (comme en mol-même) cette image “plus grande que nature”, démesurée-comme celui-là même qu'elle reflète — et qui obstinément me revient ê travers l'autre : en paroles claires et hautes, par l'éloge escompté (et encaissé comme un dû) — et *aussi*, par les voies obscures et profondes de l'inimitié sourde et du confHt...[55](*)

[56](*) (6 octobre) Pour tout dire, “ce secret désir” sur lequel je viens de mettC6 à nouveau le doigt, n'est pas consumé aujourd'hui encore, même s'il a été décelé enfin (depuis quelques années à peine...), et s'il est moins dévorant aujourd'hui que jadis.

(108_1) (6 octobre) Je veux dire que les forces de nature répressive qui ont joué dans ma vie, 476
semblent prendre surtout, sinon exclusivement, l'une de ces deux formes spécifiques : enterrement (108_1)
du passé, et mise en avant de mes traits “virils” au détriment de mes traits “féminins”. Je n'entends nullement dire que ces deux “forces”, de nature répressive l'une et l'autre (c'est è dire, visant à un “refoulement”, à un escamotage d'une certaine réalité), soient les seules qui aient “dominé ma vie” ! Ce serait oublier tout l'aspect non égotique de mon être, la pulsion de connaissance s'exprimant aussi bien au niveau de corps que de l'esprit. (Voir à ce sujet notamment “Mes passions”, section n° 35.)

Même parmi les forces stucturant le mol, émanation du “patron” donc, il en est au moins une, de nature non répressive par elle-même, bien antérieure aux forces de répression et dont le rôle dans ma vie a été plus essentiel encore : c'est l'identification à mon père, qui a été comme “le cœur paisible et puissant” du sentiment de ma propre force. Cette identification n'allait nullement dans le sens de l'exaltation de certaines valeurs ou qualités (viriles disons) au détriment d'autres (“féminines”). Indépendamment des valeurs professées par mon père, sa personne (jusqu'en 1933, où un basculement a eu lieu en lui[57](*)), a été empreinte d'un fort équilibre yin-yang, où l'intuition et la spontanéité n'avaient pas une moindre part que l'intellect et la volonté.

Enfin, comme autre “force” importante de nature égotique, intimement liée, elle, aux mécanismes répressifs (ou pour mieux dire, de nature “répressive” elle-même), il convient encore de compter la sempiternelle *vanité*, dont Le rôle a été aussi lourd dans ma vie que dans celle de quiconque. Mais cette “force”-là est de nature si universelle, tout comme le rôle dominant qu'elle joue dans la vie de chacun (sous une forme plus ou moins grossière ou subtile), qu'il n'y a guère lieu de l'inclure expressément, dans un relevé des formes spécifiques que prennent chez une personnne les forces et mécanismes qui structurent le moi, et donnent à celui-ci sa physionomie particulière et son assise.

[58](*) Chose remarquable, ce “basculement” chez mon père (âgé alors de 43 ans) s'est fait vers un état *super-yin*, vers une sorte de passivité de pacha, en étroite connivence avec ma mère, jouant un rôle super-yang. Celle-ci l'a pris en charge lieu et place de ses enfants.(Ils sont largués aux “profits et per — . tes”, jusqu'en 1939 tout au moins, l'année où sous la pression des événements et à son corps défendant, elle finit par me reprendre auprès d'elle...) Cette relation de dépendance de mon père et de renversement des rôles yin-yang entre mes parents, a duré jusqu'à la disparition de mon père en 1942.

(108_2) (6 octobre) Dans ce “déployement de force” IL n'y a nulle Intention “agressive” au sens 477
courant du terme, consciente ni Inconsciente, seulement un désir Inconscient d'Impressionner, (108_2)
de forcer l'estime. Il est vrai que ce terme “forcer l'estime” qui me revient spontanément, porte

déjà une connotation de *contrainte*, voisine de celle “d'agression”. Cette Intention inconsciente de contrainte, perçue au niveau Inconscient également, doit souvent être vécue comme une sorte d'agression (alors même que ce vécu reste occulté, tout comme les réactions antagonistes qu'il déclenche). En même temps,-II doit se faire souvent l'amalgame de ce vécu avec des vécus analogues, remontant à l'enfance, avec le père comme protagoniste, et où celui-ci apparaît comme le principal détenteur d'autorité répressive, voire comme un rival écrasant, envié et détesté.

Même sans un tel amalgame, et indépendamment aussi de toute perception chez autrui d'une intention de “contrainte” en moi, il doit y avoir souvent la perception d'un fort *déséquilibre*, d'une disharmonie foncière, dans ce “déployement de force” exclusivement yang (dans son esprit et Intention, au moins). Cette démesure est néfaste au principal intéressé, savoir moi-même, et à la limite bel et bien “dangereux” pour sa survie physique même (comme des incidents-santé de ces dernières années me l'ont bien montré !). C'est cela sans doute qui a été en filigrane dans ma pensée, quand j'écrivais qu'“un tel déployement de force” était ressenti “en tout cas comme dangereux” — dangereux “par nature”, un exemple donc à surtout ne pas suivre. . . ! Un tel ressenti est sûrement suffisant pour susciter des “réactions de défense”, en l'absence même de toute agresslon ou Intention d'agresser.

Il est vrai que de telles relations d'ambiguïté se sont reproduites après 1976, avec certains de mes élèves notamment, en des moments où tout Investissement mathématique était absent, et où il n'y avait aucun “dépoyement de force” apparent dans ma vie. Il est vrai aussi que les “déployements” en question du *passé* ont créé une *réputation*, qui continue à me coller à la peau, surtout dans ma vie professlonelle, et qui dans une certaine mesure se substitue à la perception de celui que je suis *dans le présent*. De plus, j'ai acquis dans le commerce de certains thèmes mathématiques une aisance telle que, même en dehors de mes périodes mathématiques et ma réputation aidant, cette aisance ou maîtrise naturelle peuvent avoir déjà l'effet du “déployement de force”, sur des élèves peu motivés, et me faire ressentir par eux (en dépit de certains traits avenants voire rassurants) comme une sorte de Superman (un peu Superpère sur les bords !).

478 D'ailleurs, comme revers de l'aisance dont je parle, j'ai tendance souvent à sous-estimer la difficulté que peut présenter pour tel élève l'acquisition de tel bagage, ou le développement de tel outil — ce qui a tendance à le placer en porte-à-faux vis à vis-dé mes expectatives. (Voir à ce sujet la note “Echec d'un enseignement (1)”, n° 23 iv.) Une telle situation doit assez souvent être un des ingrédients importants d'une relation fausse au père. . .

(109) (109) (9 octobre) Je me suis senti tout content, en terminant la note précédente[59](*), il y a quatre jours. Je me suis trouvé inopinément renouer avec une intuition qui m'était venue un certain dimanche 17 octobre 1976 (il va y avoir huit ans à quelques jours près) — l'Intuition de l'effet dévastateur, dans ma vie comme dans celle de ma mère, d'une “certaine force” en moi. C'était La première fois de ma vie que je consacrais une réflexion, si sommaire soit-elle, à ce qu'avait été ma vie et surtout, mon enfance. C'était aussi le surlendemain du jour où j'avais découvert le pouvoir de méditation[60](**), et c'était la première fois depuis ce moment que je faisais usage de ce pouvoir, si longtemps ignoré. C'est sans propos délibéré, par l'effet d'une impulsion profonde, comme mû par un instinct très sûr, que la réflexion ce jour-lè a fini par se diriger vers mon enfance. Avec le recul seulement, je mesure à quel point c'était bien à la source de ma vraie force, comme aussi du conflit et de la division en moi, que m'avait porté alors un besoin profond de connaître. Pendant près de trois ans je n'allais plus y revenir, distrait que j'étais pendant ces années par les seules questions “d'ordre du jour”, sans me rendre compte que je restais à la périphérie du conflit dans ma vie, tout en me tenant obstinément éloigné du cœur même : de cette enfance noyée de brumes, qui paraissait si Infiniment lointaine. . .

Je viens de parcourir à nouveau, “en diagonale”, les dix huit feuilles, d'une densité exceptlonelle, de cette méditation cruciale dans ma vie. C'est dans la nuit qui a suivi cette méditation, ou plutôt au petit matin après cette nuit de méditation, que j'ai eu un rêve d'une force bouleversante — le premier rêve aussi dans ma vie dont j'aie sondé le message, passionnément. Je ne me rendais pas

[59](*) Voir la note “Yang enterre yin — ou le Super père”, n° 108.
[60](**) Voir la section “Désir et méditation”, n° 39.

plus compte alors où j'allais et de ce qui était en train de se passer, que l'avant-veille quand j'étais en train de "découvrir la méditation". Du

rant quatre heures je me suis enfoncé dans le sens de ce vécu-là, de ce rêve-parabole, è travers des couches successives de signification de plus en plus brûlantes, avant d'arriver au cœur du message, à son sens simple et évident. 479

Ce n'a pas été a'iors le déclic subit d'une compréhension de "l'intelligence", ni même comme une lumière subite dans une obscurité ou dans une pénombre. C'était plutôt comme une vague profonde née en moi et qui soudain déferlait à travers moi et dans ses vastes eaux m'apportait ce sens qui s'était dérobé jusque là : que je retrouvais en ce moment un être très cher et très précieux, que j'avais perdu depuis mon enfance...

Ce moment a été vécu comme une *na* i *ssance*, comme un renouvellement profond. Ce sentiment est resté très fort toute cette journée, et encore dans les jours suivants. Avec le recul de huit ans, ce moment m'apparaît 'd'hui encore comme un moment créateur entre tous dans ma vie, et celui d'un tournant essentiel dans mon aventure spirituelle. Il a été préparé certes par bien d'autres "moments", dans les jours et dans les mois qui avaient précédé. Le premier précurseur peut-être a été cet "arrachement salutaire", plus de dix ans auparavant, d'une institution où je comptais bien finir mes jours[61](*). Ces moS — ments antérieurs m'apparaissent un peu comme les ingrédients, ou plutôt comme r les *moyens* à ma disposition, avec lesquels je pouvais franchir cet "tre "seuil" qui était devant moi sans que je l'aperçoive, qui se situait à un nit veau plus profond, plus caché que d'autres que j'avais franchis. Tout était @ ni, depuis quelques jours ou heures, pour que je le franchisse — et je pouvais j le franchir, comme je pouvais ne pas le franchir, jour après jour ma vie durant...! Et aussi, ce seujl étant bel et bien franchi, la voie s'est trouvée @ verte vers d'autres franchissements encore, vers d'autres "éveils" ou "réveils", dont chacun par nature est aussi un renouvellement, et tant soit peu, une "nouvelle naissance", une re-naissance. Il m'est arrivé d'en éluder certains des mois voire des années durant, pour finir par franchir le pas, m'allégeant au passage de quelque illusion tenace, qui une vie durant s'était interposée entre moi et la pleine saveur de ma vie et du monde qui m'entoure. Et sûrement aussi, il en est que je continue à éluder, au moment encore où j'écris ces lignes...

Dans l'optique de la réflexion de ces derniers jours, c'est ce moment de retrouvailles avec mon enfance, crue perdue et morte une longue vie durant, qui marque la fin de la "deuxième période" de mon itinéraire spirituel : celle de la prédaminance, dans ma vie personelle, des *mécanismes égotl — ques*, à l'encontre des forces créatrices, des forces de connaissance et de renouvellement, qui avaient passé par une stagnation presque complète de quarante ans. C'est aussi l'époque de la prépondérance d'une "certaine force", d'une force à caractère presque exclusivement "viril", à l'image des valeurs en honneur dans le monde environnant, aux dépens des aspects et forces profondes "féminins" de mon être, Ignorés et refoulés (avec un succès jamais complet, Dieu merci !). 480

La toute première Intuition sur la nature destructrice de cette force-la, laquelle avait dominé ma vie comme celle de ma mère, et celle d'autres femmes aussi qui avalent été importantes dans ma vie — cette Intuition fait une courte apparition en ces jours de maturation Intense, à la faveur sûrement du ressurglssement de l'énergie yîn, "féminine", dans mon appréhension consciente des choses. Contrairement à ce dont je croyais hâtivement me souvenir tantôt, cette apparition n'a pas lieu dans la méditation de la veille des retrouvailles, mais quelques heures après celles-ci, dans une courte méditation sur le sens de ce qui venait de se passer. L'Intuition naît et prend forme tout à la fin des quelques pages de notes de cette méditation. Je perçois la nature destructrice de cette "force" (qu'aujourd'hui j'appellerais "force superyang", c'est à dire à dominante yang excessive) chez ma mère d'abord, puis chez d'autres femmes, pour enchaîner avec ces lignes finales : "Quant à la "force" en moi-même, c'est elle certes qui a fait de moi la cible et l'objet, attendus une jeune vie durant, de la haîne secrète et du ressentiment de M., puis de J., puis de 5. — d'une haîne déposée en elles longtemps avant qu'eUes ne connaissent mon existence, en les jours désemparés d'une enfance privée d'amour."

Le mot "enfance", dans la dernière ligne encore qui témoigne d'un jour important entre tous dans ma vie, y apparaît d'ailleurs pour la dernière fois pour près de trois ans ! Quant à l'intuition

[61](*) Voir la note n° 42, de même nom.

sur la nature de la force superyang en moi, comme provocatrice de réactions antagonistes, voire de haîne et de ressentiment, elle a eu tendance (il me semble) à sombrer un peu dans l'oubli jusqu'à ces tout derniers jours encore. Plus précisément, elle est restée présente seulement dans-ma perception de certaines relations Importantes dans ma vie (et surtout, des relations avec des
481 femmes que j'ai aimées). Par contre, elle n'a guère pénétré vraiment des situations de conflit un peu "de tout venant"[62](*), avec certains élèves notamment, comme j'ai eu à en examiner ou évoquer bien des fois au cours de Récoltes et Semailles. Pendant toute cette réflexion encore, le fait que par une sorte de "provocation" involontaire, j'aie moi-même apporté ma propre contribution aux situations de conflit que j'évoquais ou examinais ici et là — ce fait est souvent resté complètement occulté, alors que la contribution du protagoniste m'apparaissalt par contre bien clairement. C'est là bien sûr un réflexe des plus répandus, pour ne pas dire universel ! La réflexion de ces derniers jours a fini par le désamorcer et en même temps, à me le faire déceler à nouveau en moi-même — en me faisant me retrouver soudain, au détour du chemin (d'une réflexion sur le yin et le yang...) nez à nez avec moi-même — avec un *certain* moi-même, tout au moins.

La courte réflexion d'il y a quatre jours ne fait d'ailleurs qu'entamer à peine la multiplicité des aspects de ma personne, par lesquels se faisait sentir le déséquilibre yang dans le "personnage" que je campais depuis mon enfance ; et les effets d'écrasement aussi que ce déséquilibre pouvait parfois avoir sur autrui. Sur ceux notamment chez qui la force de type yang manquait encore d'assise — et en tout premier lieu sur mes propres enfants. Je songe ici surtout à un certain "mode" d'assurance péremptoire sur lequel je fonctionnais, dans toutes les choses (et elles étaient nombreuses) sur lesquelles j'avais, à tort ou à raison, une façon de voir ou de sentir, ou des opinions bien arrêtées. Certes, l'idée ne me serait pas venue d'imposer ces façons de voir à qui que ce soit, et à mes enfants moins qu'à tout autre — et fort de cette absence de toute velléité de contrainte en moi (au niveau conscient tout au moins), j'ai été Incapable la plus @@ grande partie de ma vie de me rendre compte à quel point pourtant ces façons d'être en moi (qui me paraissaient spontanées et naturelles, et dont j'étais loin de discerner la nature complexe...) — à quel point elles avalent sur mes enfants et sur d'autres le même effet qu'une contrainte ; ou plutôt, un effet plus insidieux encore : celui de susciter ou d'entretenir en l'autre une insécurité au sujet de la valeur de ses propres sentiments, façons de voir, opinions — comme si celles-ci (en face de mon assurance sans failles, voire de mon étonnement peiné) n'avalent pas même *lieu* d'*êtr* @@ .

Je pressens d'ailleurs que le développement de cette propension en moi, dans la relation notamment à mes enfants, pourrait bien être assez complexe, s'imbriquant Intimement avec les vicissitudes de ma vie conjugale. Ce n'est pas le lieu ici d'assayer d'en suivre les arcanes ; ni non
482 plus de faire un inventaire plus ou moins complet d'autres aspects encore de ma personne par lesquels se manifestait ce déséquilibre, dont j'ai essayé dans la note précédente de cerner un aspect particulièrement apparent : celui du "déployement de force".

Il ne faudrait pas croire que ce déséquilibre, cultivé une vie durant, et la multitude des mécanismes psychiques par quoi II se manifestait, se soient évanouis du jour au lendemain comme par un coup de baguette magique. Je ne m'attendais à rien de tel d'ailleurs, ni en ce jour des retrouvailles, ni en les jours et semaines qui ont suivi.

(10 octobre) C'étaient des jours de fonte des glaces, portés par un afflux puissant d'énergie nouvelle — des jours de travail intérieur et d'émerveillement, devant ces mondes nouveaux que jour après jour je voyais s'entrouvrir, prenant naissance dans l'humble trame des menus faits quotidiens et se déployant sous l'action intense d'yeux avides de voir. C'étaient les jours aussi où a commencé à poindre le premier pressentiment de la richesse de cet inconnu qui soudain m'interpellait, que j'avais ignoré la veille encore. Je l'appréhendais par ces "bouts" qui venaient dé se faire connaître à moi, dans l'instant même des retrouvailles, et dans le voyage Imprévisible et imprévu qui l'avait suivi. Je sentais bien que cette "naissance" par laquelle je venais de passer était tout juste le *commencement* de quelque chose d'entièrement inconnu, ou plutôt le *recommencement* de quelque chose qui s'était interrompu, qui avait été coupé ou étouffé un jour, et qui était reparti mystérieusement. A vrai dire, ce "d*. venir" intense s'était remis en mouvement déjà dès les mois qui avaient précédé, mais à un niveau où la *pensée* intrespective n'avait guère eu encore de part...

[62](*) Ou traitées comme telles...

Un des aspects profonds de ce devenir qui avait repris vie, de ce travail qui avait repris, a été la restauration progressive de l'équilibre originel de "la femme" et de "l'homme", duyin et du yang en moi, au fil des jours, des semaines et des années. D'une certaine façon, je peux dire que depuis le moment des retrouvailles, "l'enfance" ou l'état d'enfant est resté présent, "en puissance", par une connaissance profonde et indélébile en moi de ma propre nature, de mon *unité* essentielle, Indestructible, au delà des effets d'une certaine "division" qui souvent continue à agiter la surface de mon être. Le mot même "enfant" ou "enfance" pour désigner la *chose*, cette unité de l'être, n'est d'ailleurs apparu que des années plus tard, vers le moment où j'ai commencé à faire connaissance, 483
au niveau de la pensée consciente, avec le double aspect yîn-yang de toutes choses. C'était le moment aussi où apparaissait cette connaissance (ou du moins, ce* pressentiment) que l'état d'enfance, l'état créateur, est celui de l'équilibre parfait des forces et énergies yln et yang, celui des "épousailles" du yin et du yang, se manifestant par un état d'harmonie créatrice.

Il me semble qu'à un certain niveau, cette connaissance de mon unité foncière est présente en tous les instants, et qu'elle *agit* en tout instant. Il est vrai aussi que cette action est plus ou moins sensible et efficace suivant les moments, et qu'elle n'est nullement dans la nature d'une élimination plus ou moins permanente, voire d'une destruction en bloc des forces égotlques, du "patron" donc — ni même d'une élimination des forces de répression (qui forment une bonne part du "mol", sinon tout à fait sa tofalité...). Ce sont là les forces de subreptice escamotage de la réalité qui m'entoure et de la réalité qui se déroule en moi — les forces silencieusement et obstinément à l'œuvre pour maintenir contre vents et marées les tenaces Illusions, qui sans elles s'effondreraient aussitôt sous leur propre poids... Certains de ces mécanismes de répression ont été repérés un à un et ont disparu. Je me suis débarassé de certaines illusions qui pesaient lourdement sur moi, et j'ai élucidé les quelques doutes obstinés qui, pendant toute une vie, avalent été relégués (par les soins du "patron") croupir dans des souterrains-poubelle, jamais examinés. Leur message enfin entendu, ces doutes ont disparu, en laissant une connaissance paisible et joyeuse. J'ai repéré également des mécanismes de répression d'une grande puissance, profondément enracinés dans le moi, dont je réalise (depuis quelques an-s @ nées) que leur portée dans ma vie reste considérable aujourd'hui autant que jamais. Ils vont dans le sens du déséquilibre yang, dans le sens de l'occultation de certaines forces et facultés yln. J'Ignore si ces mécanismes vont être désamorcés un jour — et je sais qu'il ne tient qu'à mol. Sans doute s'évanouiront-ils le jour, et le jour seulement, où je serai entré dans les origines du conflit dans ma vie bien plus profondément et plus totalement gué je ne l'ai fait jusqu'à présent.

Pour le moment, avec l'orientation présente de ma vie vers un Investissement mathématique important, je peux bien dire que ça n'en prend nullement le chem i n !

([110]) (11 octobre) J'ai eu envie depuis un jour ou deux de faire le point, en quelques mots, où 484
en est (après huit ans) cette "restauration progressive de l'équilibre yîn-yang" en mol. ([110])

Peut-être le changement le plus Important de tous est dans une acceptât *ion* beaucoup plus grande que par le passé de ma personne telle qu'elle est vraiment d'instant en Instant. Une autre façon de l'exprimer, c'est que les mécanismes de répression en mol se sont considérablement assouplis. Comme je l'ai dit hier, certains ont disparu après avoir été découverts et compris, et d'autres, que j'avais ignorés ma vie durant, me sont devenus familiers dans leurs manifestations de tous les jours. Je les vols en action, non comme des ennemis qu'il me faudrait essayer d'extirper coûte que coûte, mais comme faisant partie de la multiplicité des facettes de mon être conditionné, et par là, de la richesse du "donné" présent, lequel reflète fidèlement mon histoire passée ; aussi bien l'histoire "ancienne" de mes conditionnements et des racines de la division dans mon être, que l'histoire plus récente de ma maturation, du travail donc par lequel je finis par déballer et par "manger" et assimiler le paquet initial légué par mes parents et par leurs successeurs. Cette "acceptation" en moi inclut donc, non seulement des pulsions et traits de "l'enfant" que j'avais pendant longtemps ignorés et réprimés (et notamment ceux qui reflètent les aspects féminins en moi), mais également les mécanismes de répression propres au "patron", c'est-àdire justement des mécanismes Invétérés de "non-acceptation" ! Accepter ces derniers n'a rien de commun avec "les cultiver", ou les fortifier. Au contraire, c'est un premier pas indispensable pour les dénouer ou les désamorcer tant soit peu, par l'effet d'une attention curieuse et aimante. L'expérience de ces huit années me donne la conviction que, pour peu que cette attention-là plonge assez profond et jusqu'à la racine même de la répression, celle-ci se résoud et disparaît en libérant une énergie considérable — celle qui jusque là était immobilisée pour maintenir contr* vents et marées tel ensemble de mécanismes répressifs, et les habitudes de pensée et autres qui servent à les maintenir.

Mais ce n'est pas vis-à-vis des aspects par nature "noués" de ma personne, que cette acceptation nouvelle de mol-même a d'abord fait son apparition dans ma vie. Elle est venue sans tambour ni trompette, dès avant la découverte de la méditation, donc dès avant les "retrouvailles" la suivant de près. C'était au mois de juillet 1976, au cours d'une courte liaison amoureuse avec une jeune femme, G. , peut-être un brin plus "homasse" dans ses façons d'être que les femmes que j'avais aimées précédemment. Le hasard (?) a voulu que les circonstances matérielles qui ont entouré ces amours étalent telles, que je me voyais placé dans un rôle typiquement "féminin". Je faisais le
485 ménage et préparais les repas du soir, en attendant que le conjoint rentre d'une longue et fatigante journée de travail : garder dans les collines un troupeau de cent cinquante chèvres, qu'elle devait de plus encore traire le soir. Il se trouvait que ce rôle inhabituel d'épouse ao logis m'allait comme un gant. La chose peut paraître minime — pourtant, ça a fait "tilt" alors. Le lien s'est fait en moi avec certaines pulsions et désirs dans ma vie amoureuse, s'exprimant alors et pour la première fois dans certains poèmes d'amour, ou le vécu amoureux apparaît, sans ambiguité aucune, comme "féminin". J'ai compris alors, sans réflexion ou "effort", sans velléité de réticence ou de gêne, que dans mon corps comme dans mes désirs, dans mes sentiments et dans mon esprit, j'étais femme, en même temps que j'étais homme — et qu'il n'y avait aucun conflit d'aucune sorte entre ces deux réalités profondes en mon être. En ces jours-là, la note dominante était féminine — et j'acceptais cette chose avec reconnaissance, dans un muet étonnement. Quand j'y pensais, il y avait en moi une joie silencieuse, très douce.

Cette joie se suffisait à elle-même, elle n'avait aucun besoin d'être dite par des mots, que ce soit à moi-même, ou à autrui. Je ne sais si j'en ai parlé à celle dont j'étais l'amant, ou l'amante peut-être... Sûrement, à un certain niveau elle le savait, sans que j'aie è le dire.

Cette joie ne s'est pas éventée, elle est restée vivante jusqu'à aujourd'hui. Elle découle d'une connaissance vivante, comme le parfum accompagne une fleur. En certains moments ou en certaines périodes de ma vie, cette connaissance, et cette joie qui en est un signe, est plus présente qu'en d'autres, plus fortement agissante. Mais je ne crois pas qu'elle me quitte jamais.

Quand il m'est arrivé ici et là de parler de cette expérience et de cette connaissance, dans les semaines et dans les années qui ont suivi, c'était chaque fois comme d'une chose de grand prix que je communiquais à autrui, en un moment où je le sentais ouvert pour recevoir, ne fut-ce que pour quelques Instants, quelque chose de cette joie en mol. Je n'ai jamais senti une gêne qui m'aurait retenu d'en parler, comme d'une chose tant soit peu scabreuse. (Peutêtre y aurait-il eu parfois une telle gêne pourtant, si la réalité et la force de "l'homme" en moi n'avait été au dessus de tout soupçon !) Et je me rappelle aussi d'une occasion où décidément je me pavanais, en mettant plein la vue de jouer et gagner ainsi sur les deux tableaux à la fois — il ne me manquait plus que d'avoir mes règles comme tout le monde et d'accoucher d'un môme aussi sec.

Ma nouvelle Identité féminine, se superposant ê mon identité virile, a eu un effet immédiat de
486 renouvellement sur ma vie amoureuse. Elle a suscité un écho très fort auprès des femmes dont j'ai été amant par la suite, en réveillant en l'amante des pulsions masculines, qui durant toute sa vie avaient été soigneusement refoulées, et n'avalent trouvé à s'exprimer jusque là qu "'à la sauvette", comme des sortes de bavures, Indignes de figurer dans le vécu amoureux conscient.

Le vécu amoureux inconscient est riche de pulsions archétypes, dont une des plus puissantes est celle du retour à la Mare, du retour dans le giron originel. Un tel archétype est présent dans les couches profondes de l'expérience amoureuse, chez l'homme et aussi chez la femme. En la femme, les résistances à la satisfaction d'une telle pulsion dans le vécu amoureux du couple sont plus fortes encore que chez l'homme, où elle se heurte à un tabou-clef, et non à deux comme chez elle. Chez l'un comme chez l'autre, la satisfaction de ces pulsions — dans le vécu commun reste souvent plus ou moins symbolique et surtout, dérobé à la conscience. Quand un tel archétype et ce vécu remontent des couches profondes jusqu'à la lumière du jour, dans le champ du regard conscient, ce vécu aussitôt se transforme, il acquiert une dimension nouvelle. En même temps se libèrent des énergies considérables, précédemment comprimées par les mécanismes répressifs, ou liées par les tâches de répression. L'effet est celui d'une *libérat ion* immédiate de la pulsion erotique, se manifestant par une intensité renouvelée et par une plénitude nouvelle dans l'expérience amoureuse.

Par ce qui précède, il apparaîtra déjà, sûrement, que cette acceptation nouvelle de ma propre personne est allée de pair avec une acceptation d'autrui. L'un et l'autre sont indissolublement liés. Il est entendu qu'il s'agit ici d'"acceptation" dans le plein sens du terme, qui ne signifie nullement une *tolérance* (souvent aigre-douce) vis-à-vis de tels et tels "travers" ou "défauts", ressentis comme un mal hélas inévitable, pour lequel on est bien obligé de "faire avec". Dans une telle attitude, je sens surtout une résignation, pour ne pas dire une abdication, et sûrement pas une source de joie, ni un élan de prise de connaissance d'une chose digne d'être connue : la profondeur préssentie, inconnue, derrière la plate surface de tels "défauts" ou "travers" qu'on veut bien tolérer...

Qu'il s'agisse ici d'une acceptation joyeuse, créatrice, ne signifie nullement pour autant que cette acceptation soit totale-hier déjà j'ai constaté qu'il n'en était rien. Un lecteur attentif l'aura déjà constaté par'lui-même plus d'une fols au cours de Récoltes et Semailles., comme II m'est arrivé de m'en rendre compte en passant, quand je me voyais confronté à nouveau à ce sempiter- 487
nel mécanisme en moi de *rejet* de tout ce qui se présente sous une apparence déplaisante, chez autrui ou chez moi-même. (Mais quand il d'agit de soimême, ce mécanisme le-plus souvent a comme effet de ne pas même prendre connaissance de la chose déplaisante en question...)

L'acceptation dont je parle prend racine dans un *intérêt* pour cette chose qu'on "accepte", chez soi-même ou chez autrui. Alors que l'acceptation est par elle-même une disposition intérieure de caractère typiquement "yin", cette connotation d'"intérêt" qu'elle prend chez moi est de nature "yang" — c'est le "yan9 dans le y in", dans la délicate dialectique chinoise de l'entrelacement à l'infini du yin et du yang... J'allais me hasarder à dire, un peu dans la foulée; qu'il y avait une identité pure et simple entre l'acceptation (la vraie!) et cet intérêt, cette curiosité. Pourtant, en posant un peu sur la chose, je me rends compte qu'il y a bien aussi une autre façon d'accepter, de nature, elle, plus totalement yin que celle qui m'est surtout coutumière. C'est comme un *accueil* de la chose acceptée, et non un élan vers elle pour la sonder. (Cette nuance d'accueil m'apparaît du coup comme le "*yîn* d ans le yin", nous y voilà!) L'élan de l'intérêt, et l'attitude d'accueil, peuvent l'une comme l'autre former la note de fond de l'acceptation d'autrui ou de soi. La chose commune aux deux est la *sympathie*. C'est là aussi une des formes de l'*amour*. S'*ilya* quelque identité profonde à cerner ici, ce serait donc par la constatation que *l'acceptation est une forme de l'amour*. Amour de soi, amour de l'autre, l'un et l'autre indissolublement liés...

Sauf en de rares instants, mon intérêt est plus intensément impliqué quand il s'agit de ma propre personne, que de celle d'autruî. C'est cet intérêt passioné pour ma personne qui a animé les longues périodes de méditation, au cours de ces huit dernières années. Il est vrai que c'est bien la connaissance de soi qui est au cœur de la connaissance d'autrui et du monde, et non l'Inverse — et je sens que c'est bien vers le cœur des choses, vers le plus essentiel, que m'a porté et me porte encore ma nouvelle passion, la méditation. L'intérêt pour autrui est apparu de façon plus parcellaire et plus réticente au cours de ces années, tout comme l'acceptation qui en découle. Une des façons dont elle s'est manifestée concrètement, c'est par une propension moins grande à parler quand je suis en compagnie, et par une attitude d'écoute. La plus grande partie de ma vie, cette capacité d'écoute m'avait presque entièrement fait défaut. Encore après le grand tournant des retrouvailles, II m'a fallu constater bien souvent encore que j'avais parlé à contre temps, faute d'écoute et de 488
discernement, avant que cette propension invétérée commence à me passer. Si elle est devenue beaucoup moins envahissante, et qu'elle a même quasiment disparue, ce n'est nullement comme résultat de quelque-discipline que je me serais Imposé*.(style : tu n'ouvriras le bec que si...). C'est simplement parce que l'envie m'a passé de parler, en des moments où je sens bien que c'est inutile, que cela n'apporte rien à autu! ni à moi — rien du moins qui ait une valeur à mes yeux. Si à présent j'arrive souvent à sentir de telles choses, c'est sans doute que je suis devenu plus attentif. Cela aussi n'est pas venu comme fruit d'une discipline ("tu vas faire gaffe d'ouvrir grandes tes oreilles quand..."), mais je ne saurais dire comment. En tous cas, je m'en sens mieux, la vie est d'autant plus Intéressante (et surtout moins bruyante!). Et les autres aussi s'en sentent mieux...

Je crois que j'ai commencé à vraiment moins parler, à partir du moment où à disparu (autant dire) cette force en moi qui me pousse à toujours vouloir rectifier ce qui m'apparaît (à tort ou à raison) comme des "erreurs" chez autrui — comme s'il n'était pas suffisant que je décelé et rectifie

les miennes ! C'est la force aussi qui me poussait (et parfois encore me pousse) à vouloir à toute fin convaincre autrui de ceci ou de cela, au lieu de regarder simplement pourquoi untel préfère mordicus croire ceci plutôt que cela (qui me paraît “ça”, et dont je voudrais bien le convaincre !) ; ou pourquoi je tiens tellement à ce qy'il croie cela, plutôt que ceci. Cette force quasiment universelle en nous, qui nous pousse constamment à chercher dans l'approbation d'autrui (et ne fut-ce qu'un seul. . .) la confirmation du bien-fondé de ce que nous tenons pour vrai — cette force profondémment enracinée dans l'ego a fini, je crois, par lâcher prise en moi. Cela a été un grand soulagement, la fin d'une dispersion d'énergie faramineuse. C'est quand j'ai fini par me rendre compte, II y a deux ans, de la portée de cette force dans ma vie, de sa nature, et de d'extraordinaire dispersion d'énergie qu'elle représentait, qu'elle s'est trouvée désamorcée — et que je me suis trouvé allégé du coup “d'un poids de cent tonnes”. Prendre connaissance sans réticence de d'écho qu'autrui nous renvoie de notre personne, sans être lié par un désir ou “besoin” (si caché solt-il) d'approbation ou de confirmation — c'est cela vraiment, être “libre de lui”. C'est un tel besoin ou désir qui constitue véritablement le “crochet”, discret et d'une solidité à toute épreuve, par où le conflit peut “accrocher” en nous, et par où nous sommes (que nous le voulions ou le reconnaissions, ou
489 non) sous la dépendance d'autrui, de son bon vouloir — par où en somme il nous “tient”, et (mine de rien) nous à sa guise. . .

En bonne logique, l'acceptation d'autrui devrait bien impliquer aussi l'acceptation de sa façon de voir les choses, qu'elles nous paraissent erronées ou non, et même lorsqu'il s'agît de sa façon de voir notre propre et précieuse personne (y inclus nos propres façons de voir. . .). C'est surtout là pourtant que le bat blesse — c'est l à le point névralgique dans l'acceptation d'autrui, et nullement dans l'acceptation de “défauts” courants plus ou moins gênants qui n'impliquent pas directement notre personne. Bien souvent d'ailleurs, si nous rejetons tels “défauts” en autrui, c'est surtout parce que par eux nous nous sentons mis en cause directement, du seul fait d'être confronté à des façons d'être qui nous paraissent (à tort ou à raison encore) à l'opposé des nôtres. En d'autres mots, c'est une *insécurité* en nous, se manifestant par les réactions (plus ou moins apparentes ou cachées) de la vanité, qui est le grand obstacle, s'opposant à notre acceptation d'autrui. Mais cette insécurité profondément enracinée, compensée par les mouvements de la vanité, m'apparaît comme insissolublement Liée à la non-acceptation de nous-même, elle en est comme l'ombre inséparable.

Ainsi, c'est la pleine acceptation de soi qui apparaît ici comme la clef qui nous ouvre à l'acceptation d'autrui. Et ce lien qui vient de m'apparaître ici, rejoint un autre lien profond, que je connais depuis longtemps, depuis toujours peut-être : que l'amour de soi est le cœur, paisible et fort, de l'amour de l'autre.

([111]) ([111]) (13 octobre) Hier je n'ai pas continué à écrire les notes. Au lieu de cela, je me suis amusé à repasser en revue un certain nombre de “couples” yfn-yang. Commençant par ceux qui me passaient par la tête, un peu au-bonheur-la-chance, je me suis ensuite piqué au jeu, et ai terminé par une sorte de “recensement” de tous ceux sur lesquels j'arrivais à mettre la main. J'avais commencé parce que je m'étais dit que pas mal de ce que j'avaîs écrit dernièrement risquait fort de passer entièrement “par dessus la tête” d'un lecteur qui ne serait déjà tant soit peu familier du double aspect yln-yang des choses. Il ne serait peut-être pas inutile de prendre la peine de donner au moins quelques exemples frappants de tels couples, en plus de ceux qui s'étaient Introduits par la bande
490 ces derniers jours. Puis, entraîné par le petit diable (ou ange, je ne sais. . .) de la systématique en moi, j'ai fini par ressortir mes vit* (la* f@Ç (!**,'@ VA i dl'tly o* cinq ans sur ce thème. Pendant une semaine ou deux je m'étais amusé alors à “ramasser” une centaine ou deux de ces couples bien suggestifs, lesquels s'étaient alors assemblés par affinités en une vingtaine de groupes. Comme cette réflexion s'est faite en marge du fameux “ouvrage poétique” que j'étais en train d'écrire, je n'ai pu m'empêcher de ranger ces groupes tant bien que mal à la queue-1 eu — l eu, par affinités et filiations de sens d'un groupe ct@x vant. Hier soir, reprenant la réflexion avec du recul, et sans carcan poétique autour du cou, c'est dix-huit groupes que j'ai trouvé*(au lieu de vingt), par un groupage peut-être un peu plus rigoureux. Je soupçonne d'ailleurs qu'il doit y avoir bien d'autres groupes encore, peut-être même un nombre illimité, correspondants à des modes d'appréhension de la réalité auxquels je n'ai pas songé au cours du travail (ni, peut-être, jamais encore).

Quant aux dix-huit groupes que j'ai bel et bien relevés, je me suis efforcé de les assembler en un diagramme (ou "graphe") suivant les principaux liens d'affinités qui les relient les uns aux autres. Certains de ces liens d'ailleurs ne se sont imposés à mon attention qu'au cours du tracé d'ébauches successives du diagramme. Le travail Ici était vraiment très proche du travail mathématique bien familier, quand on s'efforce de saisir graphiquement, de façon aussi frappante que possible, un ensemble plus ou moins complexe de relations (données par exemple par des "apiications", figurées par des flèches) entre un certain nombre d'"ensembles" ou de "catégories", figurant comme "sommets" du "diagramme" qu'on s'efforce de construire. Là aussi, des exigences de nature essentiellement esthétiques, de symétrie et de transparence structurale notamment, conduisent fréquemment à introduire (et au besoin donc, à découvrir voire même à inventer) des "flèches" ou liens auxquels on n'avait pas songé au départ, et parfois même des nouveaux "sommets". Toujours est-Il qu'après cinq ou six ébauches successives, j'ai fini par aboutir à un diagramme, vaguement en forme d'arbre de Noël, qui m'a satisfait provisoirement — d'autant plus qu'il commençait vraiment à se faire prohlbltlvement tard !

Je me suis couché content, je sentais que je n'avais pas perdu mon temps, même si nés notes n'avalent pas avancé d'un poil[63](*). Mais je m'étais remis en

[64](*) En compensation, je pourrais déposer un brevet sur l'Invention d'une nouvelle forme poifra**., i@. v@@. V U *plmc.* dl* @*@* fiA@'cx ", *oVM*@@@uw@w@@@ @@vu.". contact avec 491
des choses décidément juteuses — chacun de ces groupes était riche de poids et de mystère, et chacun des couples yin-yang qui étaient censés le constituer (mais qui plutôt, tous ensemble, le *désignent*, sans aucunement l'épuiser)- — chacun de ces couples a quelque chose de délicat et d'important à me dire sur la nature de ce monde dans lequel je vis, et souvent sur ma propre nature. J'ai retrouvé avec une force nouvelle ce sentiment qui était présent déjà il y a cinq ans : que le jeu délicat du yîn et du yang, du "féminin" et du "mâle" en toutes choses, est un fil conducteur incomparable vers une compréhension du monde et de soi. Il nous conduit droit vers les questions essentielles. Souvent aussi, le "yoga" même du yin et du yang, le seul fait, j'entends, de faire attention à l'aspect des choses et événements qui s'exprime en termes d'équilibre et de déséquilibre yin-yang, fournit une première clef pour une meilleure compréhension de ces questions, et vers une réponse.

Je m'excuse si pour certains lecteurs je dois donner l'impression, depuis une page ou deux, de parler du sexe des anges, alors qu'ils ne verraient pas trop même quels sont ces fameux "couples" yin — yang dont je parle, et encore moins ces "groupes" en lesquels certains se réunissent, lesquels groupes finalement seraient censés s'assembler en un "diagramme" (c'est quand même utile les maths !). Je devrais donner ici au moins un de ces groupes — et j'ai envie de prendre celui par lequel spontanément j'avais commencé hier, celui aussi qui a fini par apparaître au cours de la réflexion comme le groupe "primitif"[65](*), dont semblent sortir progressivement tous les autres, par des sortes de "filiations" successives (se poursuivant sur mon fameux diagramme sur huit "générations"...). Voici donc la liste des "couples" que j'ai relevés, constituant ce groupe primitif (qu'on pourrait nommer par le premier de ces couples, savoir "le groupe *action — Inaction*").

Action-Inaction activité-passivité veille-sommeil sujet-objet

engendrer-concevoir[66](*) exécution-conception[67](*)

[68](*) (6 novembre) En fait, II y a un groupe plus primitif encore, qu'on peut appeler le groupe "p *ère — mèr* e". Voir, au sujet de cet "oubli", la note "Notre Mère la Mort — ou l'Acte et le tabou" (n° 113). Les couples "engendrerconcevoir" et "exécutIon-concept Ion", que j'ai fait figurer ci-dessous dans le groupe (soi-disant "primitif") @etion-inaction, s'Insèrent visiblement de façon plus naturelle dans le "groupe mère" formé autour du couple "père-mère".

dynam î sme-équ111b re 492

élan-assise

ardeu r-persévérance

fougue — patience

passion-sérénité

tenac i té-détachément.

J'y joindrais bien encore les deux couples suivants, parmi une dizaine de "retardataires" qui me sont venus encore ce matin, sur la lancée de ma réflexion de hier :

savoir-connaître explîquer-comprendre.

Est-il besoin de préciser que dans ces couples, c'est le terme "yang" ou "masculin" qui est mis le premier, suivant l'usage de notre société patriarcale, où l'homme donne le nom au couple ? Par contre, alors que la société chinoise traditionelle est considérablement plus patriarcale encore que la nôtre, quand on suit l'usage chinois pour parler de la relation du yin et du yang, on met toujours en premier le yîn ("féminin"), en parlant p. ex. d "'équilibre yin-yang" (au lieu de yang-yin). Le sens de cet usage est sûrement dans l'intuition-archétype que c'est le yang qui naît du yin, lequel est le principe "le plus primitif" des deux, et non l'inverse...

Ce n'est pas le lieu ici de me lancer dans des cornenta ires sur l'un ou l'autre de ces couples. Pour le lecteur qui ne "sentirait rien" en les voyant, ce serait de toutes façons peine perdue ; et celui qui se sent interpellé par eux, qui sent (fut-ce obscurément) que chacun d'eux a quelque chose à lui dire sur le monde et sur lui-même — sur l'équilibre et le déséquilibre, sur la dynamique interne des êtres et des choses..., celui-là peut se passer de commentaires circonstanciés, et prendre cette Interpellation comme un point de départ pour sa propre réflexion.

(111′) (111′) Il y a un point seulement sur lequel je voudrais Insister Ici, commun à tous les "couples" yin-yang sans exception. C'est la chose aussi la plus cruciale de toutes, II me semble, pour une compréhension de la nature de la relation entre le yin et le yang, et par là, de la nature de chacun de ces deux principes (ou énergies, ou aspects, ou forces...) dans l'Univers. C'est ceci : chacun des
493 deux termes d'un de ces couples, tel action-Inaction, *en* l'a b*scence*[69](*) *de L'autre terme*, constitue un état de déséquilibre grave, et à la limite (quand "l'absence" en question est quasiment complète, et prolongée) un état qui mène à la destruction de la chose (ou de l'être) en laquelle ce déséquilibre a lieu, voire même de lui et de son entourage.

Ainsi, un état d'*action* ininterrompue, qui n'alterne avec des périodes suffisantes d'*inaction*, de repos, mène à l'épuisement, la maladie et (à la limite) à la mort — chose d'ailleurs qui a été des plus actuelles dernièrement, pour moi ! [70](**) Mais Inversement, un état d'inaction excessif mène à un affaiblissement et à une sclérose des capacités et fonctions du corps ou du psychisme (suivant les cas), et à la limite, à la destruction. Dans le cas de mon "incident-maladie" d'ailleurs, j'ai un exemple simultané des *deux* déséquilibres : action excessive de l'esprit, inaction du corps (et un repos suffisant ni pour l'un ni pour l'autre...).

Cette "explication", dans ce cas d'espèce, de la "philosophie" équilibredéséquilibre du yin et du yang, reste superficielle, en ce sens qu'elle ne touche pas à un parti-pris culturel invétéré, valorisant le terme yang, l'action, enl'*opposant* au terme yin@l'Inaction. Celle-ci est ressentie comme une chose "négative", pas productive ni Intéressante à aucun point de vue, admise à la rigueur comme un pis-aller, lequel s'impose hélas même à la meilleure volonté du monde, puisqu'il faut quand-même se reposer de temps en temps pour pouvoir continuer à s'investir dans l'action (sous peine justement, comme je viens de l'expliquer, de surmenage et Dieu sait quoi encore...). En somme, l'inaction est vue comme l'humble servante de l'action, indispensable hélas mais à part ça indigne d'attention ni d'estime.

[71](*) (16 octobre) En fait, cette "absence" n'est jamais totale II me semble — en aucune chose, le yin ni le yang n'est présent à l'état pur, sans la présence simultanée de son complémentaire, si Infime solt-elle. Le "déséquilibre" dont je parle est donc caractérisé, non par l'absence totale d'un des deux termes complémentaires (chose jamais réalisée), mais par un état de *faiblesse* excessive de ce terme. Un autre type de déséquilibre, ou de morbidité, se présente quand l'un *et* l'autre terme sont "absents", ou plus précisément, sont présents mais très faiblement. Ainsi, dans le cas du couple "action-Inaction", un état d'*agitation*, qui n'"aglt" pas è proprement parler (si ce n'est pour se perpétuer lui-même, pour maintenir une confusion), tout en dispersant de l'énergie, peut être considéré sans doute comme un tel déséquilibre "par défaut" (du yin *et* du yang).

494 Bien entendu, une telle valorisation "officielle" de l'action au détriment de l'inaction, a aussitôt comme conséquence de mettre en branle en la personne des mécanismes de résistance (qui souvent restent occultes ou du moins très brouillés), s'exprimant par une valorisation *opposée* : l'action, du coup) apparaît comme ce qui est imposé par les dures nécessités de l'existence, comme le *boulot* en somme, emmerdant au possible, au bureau ou à l'usine voire même aux champs, et éreîntant

[70](**) Voir è ce sujet les deux premières notes (n° 98, 99) du Cortège XI, "Le défunt (toujours pas décédé...)".

en tous cas même s'il n'est pas trop emmerdant. La vraie raison d'être de l'action, c'eét de gagner sa croûte et son logis (ça c'est l'indispensable), et au-delà de ça et surtout, d'avoir des loisirs chouettes (pendant sa vie active), et une retraite coquette et d'agréables loisirs permanents plus tard, quand on sera dispensé de la regrettable obligation "boulot". Cette fois, c'est l'inaction (alias "loisirs") qui est valorisée de façon plus ou moins consciente, et c'est l'action qui en est l'humble servante. Il y a donc un *renversement des rôles*, mais avec toujours le même déséquilibre : celui qui consiste en l'a *ntagon* i *sme* établi par l'intéressé (sous la poussée de conditionnements culturels) entre deux aspects ou pôles essentiels de sa vie ; antagonisme qui s'exprime et se perpétue par un état de prépondérance despotique de l'un de ses aspects, et de servitude de l'autre. —

II me semble que le plus souvent, les deux attitudes et valorisations se superposent chez une même personne, l'une dominant le pavé au niveau conscient, l'autre au niveau inconscient. De la superposition de ces deux déséquilibres opposés, visiblement, ne naît pas l'équilibre ! Celui-ci par contre découle naturellement d'une compréhension de la vraie nature de l'action et de l'inaction (même lorsqu'une telle compréhension reste purement "instinctive", se manifestant directement par un comportement équilibré, et nullement par un "savoir" verbalisé). *Dans l'action au plein sens du terme*, il y a *aussi l'inaction* — elle y est *dans l'instant même* j'entends, et pas seulement "après", parce qu'il faut bien se reposer après l'action ! Cette "inaction" dans l'"actlon", le "yin dans le yang" donc, est comme un calme profond qui sert d'assise à un mouvement qui aurait lieu à la surface. Elle se manifeste par exemple par l'impression de détente parfaite qui se dégage d'un félin en mouvement, que ce soit le premier chat de gouttière venu, ou une lionne à la earrure puissante...

Et de même *dans l'inaction véritable*, fût-elle même totale, *il y a action.* Ainsi Le *sommeil* est riche de ses rêves qui nous parlent de nous-même, par lesquels nous vivons une *autre* vie plus 495
intense et plus délicate, que nous sommes trop endormis ou trop pusillanimes souvent pour vivre dans la vie éveillée. Et il suffit de contempler un bébé endormi, ou seulement d'être tiré d'un sommeil profond, pour sentir que même sans rêves, le vrai bon sommeil est un t, r a v a'i l à sa façon ; quelque chose qui nous absorbe de façon totale, à "refaire le plein" en somme d'une énergie qui s'était dispersée et que nous venons *repu iser* à sa source... C'est là, à nouveau, le "yang dans le yin", sans quoi le yin lui-même serait destructeur.

Des réflexions dans le même sens pourraient sûrement se développer aussi pour l'inaction *éveillée*, en dehors du temps de sommeil. Il n'y a qu'à observer sur pièces, de façon attentive, tel ou tel état qu'on perçoit comme "inaction". On se rendra compte que dans l'inaction, il y a action, fûtce le stérile caquetage d'une pensée qui continue à tourner en rond alors qu'elle a cessé de travailler. Mais à vrai dire, il est impropre d'appeler "action" ce mouvement-là, purement mécanique, qui se poursuit par le seul effet d'une inertie — par l'incapacité d'arrêter la machine ! Et ce n'est — certes pas cette. agitation intérieure qui va apporter à "l'inaction" une harmonie yin-yang qui la rende bienfaisante. Par contre, il peut en être ainsi des activités diverses destinées à meubler ses loisirs (quand ceux-ci sont néanmoins vécus comme un état d'inaction). Mais même dans l'état de repos complet d'un état de convalescence disons, il peut y avoir action, sans quoi ce repos ou "inaction" devient un *avachissement*, peu propice certes à une convalescence (c'est à-dire justement, au rétablissement d'un équilibre perturbé !). Par exemple, cet état de repos peut susciter une attention à son propre corps et à son entourage immédiat (qui en constitue comme une deuxième peau...), une prise de connaissance donc voire une communion, qui par elle-même a un authentique caractère d'"action" ; car nul doute que d'*apprendre* est bel et bien un *acte* (puisqu'il a un irrécusable *effet* : l'apparition d'une connaissance...).

En examinant un à un les quatorze couples que j'ai inclus dans le groupe action-inaction (et sûrement on pourrait en trouver bien d'autres qui s'y insèrent naturellement), on constate que pour tous sauf peut-être un, c'est le premier terme, le terme "masculin", qui est investi de prestige, de "valeur", selon les attitudes-réflexes véhiculés par notre culture et inculqués depuis l'enfance. C'est le signe de toujours ce même déséquilibre invétéré dans notre culture, le 496
déséquilibre marqué par la valorisation exclusive du yang, auquel il m'est arrivé de faire allusion déjà précédemment[72](*). La même constatation peut se faire pour la quasi-totalité des couples

[72](*) Voir la note "Yang enterre yîn (1) — ou le muscle et la tripe", n° 106.

yin-yang sur lesquels je suis tombé — c'est là une chose vraiment très frappante, que je n'avais jamais pris le loisir précédemment de vérifier de façon aussi circonstanciée.

Parmi les couples écrits tantôt, le seul qui me semble faire exception est le couple *pass ion-serén t té*, vu que dans l'usage courant, le mot "passion" souvent s'associe à l'Image d'un déchaînement, d'une violence, ou sinon d'un *laîsser-aller*, avoisinant fâcheusement le nuage d'associations entourant un mot comme *"turpitude"*. Comme par hasard, laisser-aller et turpitude désignent des états de déséquilibre psychique caractérisés par une excessive prépondérance *yin*, féminine ! Et symétriquement, suivant les mêmes mécanismes pousse-bouton (qui révèlent nos conditionnements courants, et nullement la nature d'une chose comme la "sérénité"), le mot "sérénité" s'associe (par opposition à "passion") à l'image d'un *contrôle de soi* — d'une qualité donc qui, comme de juste, est d'essence masculine. (En fait, le pendant yin du "contrôle" n'est nullement la "passion", mais "l'abandon".)

Ce qui se passe donc ici, c'est que par suite d'une confusion générale dans les esprits sur la nature de certaines choses, s'exprimant par une égale confusion dans l'usage de certains mots, censés les désigner, il y a une confusion du couple yang-yln "passion-sérénité" avec l'ensemble des deux notions

relâchement — contrôle, dont les termes sont yin-yang (sans pour autant constituer un "couple", les deux termes en présence n'ayant aucune envie de s'épouser !). Il me semble donc que la soi-disante "exception" à la règle (de la valorisation systématique du yang) en est au contraire une confirmation particulièrement intéressante ! Et je ne serais pas étonné qu'il en soit de même avec les autres quelques exemples que j'ai relevés, où dans un couple yang-yln, c'est le terme yin qui semblerait valorisé.

Je ne suis d'ailleurs nullement sûr que cette distorsion dans la vision du monde que je constate dans la civilisation dite "occidentale", provenant de ce parti-pris systématique en faveur du masculin, opposé au féminin — que cette distorsion, ce déséquilibre soient tellement moindres dans
497 la tradition chinoise, ou même dans le monde chinois (ou plus généralement le monde "oriental") d'aujourd'hui. Aucun signe, au niveau de la vie de tous les jours, ne pourrait me le faire supposer, ni à travers mes amis et amies orientaux, ni à travers les échos qui ont pu me parvenir de la tradition et de 4a vie d'aujourd'hui dans la Chine ou d'autres pays d'extrême-Orient — bien au contraire. Il me semble plutôt qu'une fine perception du dynamisme yin-yang s'est cantonnée à peu près exclusivement dans la *pratique* de *certains arts* — comme la calligraphie, la poésie, l'art culinaire et, bien entendu, l'art médical[73](*).

C'est le dernier surtout, sous le nom de "médecine chinoise" et par le biais de certains succès spectaculaires de l'acupuncture, qui a fini au cours des vingt ans passés, par acquérir droit de cité chez nous, et à être investi de prestige. Nombreux pourtant sont encore ceux qui ignorent qu'en médecine chinoise, l'alpha et l'oméga de l'appréhension du corps, de la circulation d'énergie dans le corps et des perturbations de celle-ci (qui constituent les états morbides que nous appelons "maladies"), se trouve justement dans une dialectique très fine du yin et du yang. Le fait que cette dialectique "marche", puisque la "médecine chinoise" basée sur elle est efficace (y compris dans de nombreux cas qui échappent aux moyens de la panoplie occidentale), peut être considéré comme une sorte de "preuve" de la réalité des "principes" ou "aspects" ou "modes" (d'appréhension, ou d'existence) yin et yang — que ce ne sont pas de pures spéculations sorties des chapeaux de certains philosophes et autres poètes (pour ne pas dire fumistes).

On peut se demander, il est vrai, quel est le sens de telles preuves, et même de toute "preuve" quelle qu'elle soit de la validité de telle ou telle vision du monde. A supposer même que la preuve ait convaincu (c'est-à-dire, que l'intéressé ait bien voulu se laisser convaincre), et même et par dessus le marché, que la vision en question soit profonde et par là, bienfaisante — la meilleure preuve du monde est Impuissante pourtant à *communiquer*

[74](*) (21 octobre) J'ai oublié dans le nombre l'*art divinatoire*, dans le *Yi KIng* ou "livre des changes", qui jouit aujourd'hui d'une. grande popularité dans certains milieux tant en Europe qu'en Amérique. Les — 64 "hexagrammes" qui constituent les "mots" de base du langage divinatoire du Yi Klng, ne sont autres que les 2*combInaIsons possibles de suites de six "signés" yin et yang, depuis le yin pur (six répétitions du yin) au yang pur (sîx répétitions du yang). Il semble y avoir là une sorte d'alchimie d'une grande finesse des combinaisons du yin et du yang, qui (paraît-il)

avait fasciné Jung. L'Intérêt de cette alchimie (en tant que "collectlon d'archétypes" notamment) me paraît a priori indépendant de son usage en art divinatoire, et du crédit qu'on est disposé à accorder à un tel usage. *une vision*, et encore moins une vision du monde. Cela vous fait une belle 498
jambe d'être "convaincu" mordicus d'une vision qui reste étrangère, incomprise. Pour tout dire, cela n'a pas même de sens — ou plus exactement, le vrai sens de sa "conviction" n'est pas plus compris par l'intéressé, que cette vision qu'il fait mine d'Incorporer à son lourd bagage culturel.

Quand la vision est comprise et assimilée, la question même d'une "preuve" apparaît étrangement saugrenue — un peu comme de prouver que le ciel est bleu quand on voit bien qu'il est bleu, ou que le parfum d'une fleur qu'on aime est bon...

([112]) (17 octobre) Mes premières réflexions sur le double aspect "féminin" et "masculin" sont ([112])
issues d'une réflexion sur moi-même. C'était vers les débuts 1979, à un moment où j'ignorais encore les mots chinois "vin" et "yang", et l'existence d'une sorte de "philosophie" subtile du jeu incessant du y in et du yang, dans la tradition culturelle chinoise. J'ai appris la chose vers la fin. de la même année je crois, par ma fille et surtout par mon gendre Ahmed, qui commençait alors è s'Intéresser à la médecine chinoise, sur laquelle il a accroché fortement dans les années suivantes. La plupart de ce qu'il me disait recoupait et confirmait la vision à laquelle j'étais parvenu, chose qui n'avait rien pour me surprendre. Si surprise il y avait, c'était plutôt dans les quelques cas de "couples" où le rôle yin-yang "naturel" me semblait renversé, dans la tradition chinoise. Mon réflexe (fortement "yang" en l'occurence !) avait été — une conviction à fleur de peau que ce "renversement" devait être dû à une déformation culturelle, sans d'ailleurs aller y regarder de trop près[75](*) — c'était à un moment où mes gammes passées sur le féminin-masculin me paraissaient bien lointaines, alors que j'étais engagé dans une méditation autrement plus

[76](*) Cette réaction d'assurance péremptolre, vis-à-vis d'une tradition millénaire qui aurait pu m'inciter à plus de prudence, est celle-là même qui, enfant, m'a fait récuser la formule (bien compliquée ma foi !) il@ 3, 14... enseignée par les livres, en faveur de 1T@ 3 dont je m'étais convaincu par mes propres moyens. (Voir la note "La quadrature du cercle", n° 69.) Il est vrai que pour cette histoire du yin et du yang, j'avais eu ample occasion de me rendre compte à quel point l'appréhension de la nature du "féminin" et du "masculin", et de leurs interrelations, est faussée par des dlstortlons culturelles invétérées, d'une force considérable. Je ne me rendais pas compte encore, par contre, è quel point aussi une appréhension précise et délicate de ces relations était chose essentielle dans la pratique de certains arts traditionnels chinois, et poussé à un degré de grande finesse. @@@@@@@ le sur la vie de mes parents et sur mon enfance. C'est des mois 499
ou des années plus tard seulement, je croîs, que par un certain nombre de recoupements, je me suis rendu compte que dans certains cas mon appréhension des rôles y in et yang dans @ @ tels ou tels "couplesv était resté un tantinet superficielle ; que j'avais mis dans le même sac, un peu hâtivement, des situations de nature différente que la dialectique yin-yang chinoise prenait bien soin de distinguer (112[1]). Maintenant, je me rends compte que l'appréhension du y !n et du yang reste encore relativement grossière et statique chez moi, surtout si on la compare à la finesse requise pour l'exercice de certains arts traditionnels chinois comme la médecine (intimement liée aussi à la diététiqoe et à l'art culinaire), où cette appréhension finit par devenir comme une seconde nature.

J'ai eu l'impression plus d'une fois que chez les pratiquants et praticiens de ces arts, qu'ils soient orientaux ou européens, cette finesse d'appréhension reste fragmentaire, en ce sens qu'elle reste, dans une très large mesure, soigneusement cantonnée dans l'exercice de cet art. Dans la vie de tous les jours, elle agirait plutôt comme un "savoir" ordinaire, se superposant purement et simplement au "savoir" du conditionnement culturel (et autre), et restant plus ou moins lettre morte vis-à-vis de celui-ci. Pour le dire autrement, j'ai eu l'impression que la vision du monde et de soi, et les mécanismes de répression dans la perception de la réalité, ne sont en rien différents chez ces personnes tout ce qu'il y a d'"averties", que chez le commun des mortels.

Cette impression se recoupe avec une autre, que j'ai eue en parcourant deux ou trois textes, écrits par des européens censés être "dans le coup", qui se proposent de donner un aperçu de la philosophie traditionelle chinoise du yin et du yang. (L'un des auteurs est un orientaliste français bien connu, dont le nom m'échappe à présent.) La chose qui m'a frappée, c'est que dans ces textes, le yin et le yang sont présentés comme des principes *"opposés"* (ou *"contraires"*) voire *antagonistes* (ce dernier terme revient à plusieurs reprises dans un de ces textes), plutôt que comptémenta i *res*. Cette “opposition” ou “antagonime” aurait son expression typique dans celui qui aurait lieu entre la femme et l’homme à l’intérieur de la société humaine, et à l’intérieur du couple institué par la société.

L’antagonisme dans le couple époux-épouse est bel et bien une réalité, aussi bien à l’Est qu’à l’Ouest. Elle est profondément enracinée dans la culture, à tel point qu’il peut paraître parfois comme un des aspects (parfois déroutant !) de la condition humaine, voire même comme la racine du conflit en l’homme ou dans la société humaine. La réalité de cet antagonisme est irrécusable,
500 et elle dépasse certes les clichés courants qui s’efforcent de l’exorciser tant bien que mal. Cette réalité “sociale” est le produit d’un conditionnement immémorial, lequel très tôt prend racine dans le “moi” en formation et le structure. Pourtant, au-delà de cette réalité-là,’II est une réalité plus profonde, venant de beaucoup plus loin encore, laquelle est déterminante dans la pulsion amoureuse elle-même. C’est la réalité d’une *comp lémentar* i *té* profonde, essentielle des sexes, où il n’y a nulle place pour un quelconque “antagonisme”. C’est la réalité aussi qui se manifeste clairement dans toutes les espèces vivantes, à la seule exception de la nôtre, où elle se trouve occultée dans une large mesure par l’antagonisme culturel, donc par un état de division propre à l’homme et à la société humaine.

Les clichés courants romantiques, style “Nous Deux”, qui dominent une grande partie de la littérature et des médias, montent d’ailleurs en épingle une “complémentarité” de pacotille, tout en jetant un voile pudique sur le troublant aspect antagoniste homme-femme, ou (au mieux) en le traitant comme une sorte d’accident un peu piquant, bienvenu pour mettre quelque piment dans un repas un peu trop fadasse ou sirupeux sinon. Dès qu’on dépasse ce genr* d@6 clichés rassurants, on se voit aussitôt confronté à la réalité de cet antagonisme homme-femme — réalité apparemment universelle, et au surplus d’une ténacité à toute épreuve, une ténacité de chiendent ! Mais partir de cette réalité omniprésente et irrécusable, pour instituer une sorte d’antagonisme cosmique du yin et du yang, du “féminin” et du “masculin”, c’est projeter sur l’Univers entier l’état de déchirement, de division profonde de la société humaine et de la personne, une maladie donc propre à notre espèce. C’est aussi perpétuer sa propre ignorance d’une *autre* réalité en soi-même (rejoignant cette réalité cosmique de l’harmonie des complémentaires), d’une réalité toute aussi tenace (ou, pour mieux dire, indestructible), mais plus cachée. Cette réalité va à l’encontre des conditionnements instituant tacitement un antagonisme de fait aussi bien entre la femme et l’homme, l’épouse et l’époux, qu’entre cela en nous-même qui est “femme” et ce qui est “homme”.

A vrai dire, cette vision *dualiste* ou *guerrière* de l’Univers, où un aspect des choses se trouverait en guerre constante avec un aspect “symétrique” tout aussi essentiel — cette vision n’est nullement le fruit d’une *réflex Ion*, qui “partirait” (comme j’écrivais à l’instant) de la réalité du conflit dans le couple humain et dans la société humaine, pour la “déduire” ensuite (ou “l’Instituer”, comme j’écrivais plus justement) dans le Cosmos tout entier. Elle n’est ni plus, ni moins que l’expression
501 fidèle, automatique autant dire, du conditionnement culturel, et va dans le sens d’une fonction essentielle de ce conditionnement : *le maintien du conflit, de la. di. vision dans la personne même.* Visiblement, le maintien de cet antagonisme institué entre loi “femme” et l’“homme” en moi serait chose impossible, ou plutôt, cet antagonisme serait déjà résolu, *dès* l’*instant* où je prendrais loisir de contempler l’Univers avec ces yeux reçus à ma naissance, et où je constate que partout, sauf (apparemment...) en moi-même et parmi mes semblables, le “féminin” et le “masculin” sont les complémentaires indissolubles l’un de l’autre ; que c’est de leurs épousailles et de leur union que naît l’harmonie, la force créatrice et la beauté vivante en toutes. choses vivantes et “mortes” de la Création. Par contre, si je prétends “voir” partout dans l’Univers des “oppositions” et “antagonismes” là où ils ne sont pas (et alors même que ce faisant je suivrais une tradition vénérable, plusieurs fois millénaire), ce ne serait nullement que j’aurai fait usage de mes yeux, mais que je me serai borné plutôt à *répéter* (comme tout le monde) ce qui s’est répété de génération en génération depuis peut-être la nuit des âges ; et en tous cas, à obéir à la silencieuse et impérative iînjonction du consensus culturel — celle-là même qui a solidement institué en ma personne une division, un conflit que je prétendrais rationaliser (et que par là je perpétuerais) comme une “nécessité cosmique”.

Il y aurait certes beaucoup à dire sur l’antagonisme dans le couple, et plus généralement sur

l'antagonisme femme-Xmi**, — et je fais confiance à mes s-emblables que beaucoup a été écrit à ce sujet, y compris des choses pertinentes. Ce n'est pas le lieu ici de m'étendre sur ce thôme des plus intéressants, notamment sur la forme particulière que prend cet antagonisme dans notre société patriarcale. Il me semble que parmi ceux qui en ont vu l'existence clairement, nombreux sont ceux qui tiennent la structure de la société, reflétant et concrétisant la prépondérance de l'homme sur la femme, comme responsable de cet antagonisme. Ils ont sûrement raison — et je suspecte que dans une société à tendance matriarcale prononcée, on doit retrouver un antagonisme similaire, se manifestant de façon plus ou moins symétrique. Ce que je voudrais ajouter seulement, c'est que cette causalité m'apparaît pourtant comme *Indirecte*, qu'elle me semble s'exercer par l'intermédiaire d'une causalité plus cachée, effleurée dans la réflexion d'aujourd'hui. Cette cause plus cachée et plus essentielle de la division dans le couple, est l'état de division à l'*intérieur de la personne*, tant femme que komme, vis-à-vis de ses propres pulsions (et notamment celles du sexe) et de ses propres facultés. J'y vois la vraie racine de l'antagonisme entre l'homme et la femme, comme aussi de leur *dépendance mutuelle* au niveau spirituel, j'entends le m a n*que d'autonomie* 502
Intérieure de l'un comme de l'autre.

Cette division en soi-même consiste en l'intime et secrète conviction, en l'un comme l'autre, de n'être qu'une *moitIé*. Un des signes de cette conviction est ce sentiment diffus et insidieux, jamais examiné, de *fêlure*, de *mutilation* peut-être, dont seul le partenaire de. l'autre sexe pourrait nous délivrer, povisoIrement tout au moins. Derrière les airs de circonstance "macho" ou "CIrcé" (et bien d'autres), chacun, l'homme comme la femme, se trouve vls-ê-vis du partenaire potentiel ou réel en posture de *men — dian* t, de celui qui attend du (plus ou moins) bon vouloir de l'autre une éphémère délivrance, qu'il souhaite complète et qui toujours s'avère boiteuse, de son piteux état de pot fêlé, pour ne pas dire cassé — une *moitié de pot* en somme, qui en cherche une autre pour se recoller à elle tant bien que mal (et plutôt mal que bien, on le devine...).

Ce sentiment de fêlure, ou encore, cette *ignorance* de notre vraie nature, de notre *unité* foncière au delà de la spécificité physiologique liée à notre sexe — cette division profonde en nous me semble être le produit du seul conditionnement social. On n'en perçoit trace en tous cas dans les premiers jours et mois du nourisson. Ce conditionnement ne se réduit d'ailleurs nullement à la valorisation du "masculin" au détriment du "féminin", ou inversement. Après tout, si je me sens, et m'accepte et suis accepté, comme étant à *la fois* et l'un et l'autre, "homme" e t "femme", avec une "note de fond" qui peut varier d'une facette de ma personne à l'autre, et qui n'est nullement limitée à la dominante (fort importante certes) qui prévaut au niveau des organes génitaux — ce n'est dès lors plus tellement important si autour de moi, c'est le "masculin" ou le "féminin" qui se trouve valorisé. Au niveau de ma pulsion sexuelle, ma "valorisation" personelle aurait de toutes façons tendance alors à se porter vers le sexe opposé au mien (pardon, complémentaire je voulais dire), sans me sentir pour autant Inférieur (pas plus que supérieur) en face de cet être *différent* dans son corps, vers lequel m'attire une pulsion Impérieuse et profonde. D'ailleurs, qu'il s'agisse de la valorisation liée au sexe ou de toute autre, l'importance que prennent "valeur" ou prestige prêtés par le consensus social (à soi-même ou à autrui) sont relativement secondaires, pour ne pas dire minimes, chez une personne qui n'est pas (ou peu) touchée par ce sentiment de "fêlure" dont je parle — chez une personne donc en qui vit cette *assurance* spontanée qui n'est outrecuidance ni façade, mais manifestation d'une connaissance intacte de sa propre nature.

Un signe parmi d'autres que la "fêlure" ou division (*) en la personne n'est pas seulement 503
le produit d'une valorisation, c'est que cette division sévit dans l'homme aussi bien que dans la femme, en celui donc qui est censé être le "bénéficiaire" de ce consensus qui prétend le "valoriser", alors que (dans un certain sens) elle casse les reins à lui comme à sa partenaire. On constate que cette division est d'autant plus aiguë, d'autant plus violente, que la répression de l'un des sexes au "bénéfice" de l'autre est plus forte, plus impitoyable. On pourrait dire que le principe suivi par "la Société" (source et instrument de la repression) dans la mise en place des mécanismes répressifs, est : *"diviser pour régner"*! Mais cette "division" créée par le Consensus pour briser et asservir et l'homme, et la femme, se joue de plus sur *deux tableaux* à la fois. Le tableau le plus visible est celui de la division *dans le couple*, obtenue[77](**) en instituant une prépondérance plus ou moins tyrannique de l'un des sexes sur l'autre — de l'homme sur la femme, ou inversement. L'un est censé régner sur l'autre — et l'un et l'autre se retrouvent esclaves[78](***). Car quand l'épouse ou

l'époux est méprisé, c'est l'un e t l'autre qui est livré au mépris — mépris par autrui parfois, mais plus profondément et surtout, *mépris par lui-même.*

Et nous rejoignons ici le "deuxième tableau", plus caché, du jeu de la division. C'est la *division dans la personne ellemême*, ressort caché de la division du couple. Elle est accentuée par celle-ci, sans pourtant s'y réduire, et elle n'est nullement produite par la seule valorisation d'un sexe au détriment de l'autre. Elle est le produit plutôt d'une *contrainte* silencieuse et incessante, exercée sur nous par notre entourage dès nos plus jeunes années. Cette contrainte nous pousse à renier, sous peine de nous trouver rejetés, tout un "versant" de notre personne (le versant

[79](*) Je m'abstiens d'utiliser ici l'expression assez en vogue de "castration", terme d'une grande violence (superyang pour le coup !), qui a l'inconvénient de plus de suggérer l'image d'une mutilation irrémédiable, irréversible, et par là, de stimuler des réactions de désarroi, de révolte ou de résignation propres à renforcer un état de blocage, plutôt que d'en favoriser l'évolution dans le sens d'une résolution progressive. [80](**) (21 octobre) En apparence tout au moins. Mais comme suggéré plus haut, en allant plus au fond des choses, on se rend compte que cette division dans le couple, entretenue par la prépondérance de l'homme sur la femme, a une "racine" plus profonde,

504 sur laquelle je reviens quelques lignes plus loin. "yin", ou le versant "yang" (*@X rejeté comme ridicule ou comme malséant, et en tous cas, comme *Inacceptable.*

(112') (112') [81](**) Ainsi, dans les paires *matrice-embryon*, et vaginpénis, la distribution des rôles yin-yang ne fait aucun doute, et le terme yin y entoure et contient le terme yang. Cela m'avait fait conclure hâtivement que dans le couple *contenant-contenu* c'était le "contenu" qui était yang, sans être mis en garde par les couples *forme-fond*, *extérieur-intérieur*, *périphérie-centre* (où comme je l'avais bien senti, le premier terme est bel et bien yang, tout en étant le "contenant"). En fait, dans paires matrice-embryon et vagin-pénis, j'avais à tort mis l'accent sur l'aspect "géométrique" ou configurâtIonnel de la relation des deux termes en présence, aspect secondaire pourtant devant l'aspect principal, qui détermine en l'occurence la distribution des rôles : *ce qui nourrit* est yin en relation à *ce qui est nourri* qui est yang, et *ce qui pénètre* est yang en relation à *ce qui est pénétré* qui est yin (de même *ce qui donne* en relation à *ce qui reçoit*).

Mes réflexions sur le yin et le yang, si limitées soient-elles, ont fondé une intime conviction en moi qu'au delà des différences d'appréhension individuelle sur les distributions de rôles yin-yang (ou aussi, sur la "note de fond" yin ou yang chez une personne donnée disons), appréhension fortement sujette à la "dîstortîon culturelle", une telle distribution (ou "note de fond") "naturelle" existe bel et bien. Elle a une réalité toute aussi Irrécusable, "cosmique", et immuable (en ce qui concerne la distribution des rôles dans des couples de nature universelle, comme ceux dont II a été question jusqu'à présent), qu'une loi physique, ou une relation mathématique, même si elle ne peut être "établie" ni par l'expérience (au sens où on entend ce terme dans la pratique des sciences naturelles), ni par une "preuve'[1]@ voire une "démonstration". Cette réalité

[82](*) En principe et sauf accidents, le sens de la contrainte pousse l'homme à renier son versant yin, et la femme à renier son versant yang. La situation est plus délicate pour la femme, censée renier les traits en elle, justement, revêtus de prestige par le consensus social, et qu'elle se sentirait donc incitée à vouloir cultiver. Elle se trouve ainsi soumise à deux pressions en sens opposé, et la tâche pour l'inconscient de structurer une identité "opérâtionelle" se trouve compliquée d'autant.

505 du ying et du yang s'appréhende par une perception directe, laquelle peut se développer et s'affiner (entre autres) par une réflexion suffisamment approfondie.

Il me semble qu'un des principaux effets d'une telle réflexion est justement de nous faire dépasser les réflexes-clichés, programmés en nous par la culture environnante, pour retrouver le contact avec la réalité elle-même. Celleci, il me semble, est déjà présente dans des couches profondes du psychisme, comme une sorte de connaissance-archétype, hors d'atteinte du conditionnement culturel. Le rôle de la réflexion est de permettre de reprendre le contact avec cette connaissance

---

[78](***) Des esclaves, de plus, qui pour rien au monde ne se sépareraient de leurs chaînes, qui leur sont plus chères que la vie. . .

[82](**) Cette note est issue d'une note de bas de page à la note précédente (voir rpnvoi dans LP nrflititfir al In@a di* @@@*! I**@c@) .

déjà présente, et de la décanter avec soin du “savoir” superficiel, c’est-à-dire du conditionnement culturel.

Le travail que j’ai commencé en ce sens a été important pour ma compréhension du monde et de moi-même, et par là-même, dans mon “faire” quotidien et dans la conduite de ma vie. Ce travail (comme en bien d’autres occasions) me paraît comme une *première percée*, comme une porte que je viendrais de pousser et qui s’ouvre sur un vaste panorama, qu’il me resterait à explorer. J’ai tout en main pour le faire — mais je ne sais si je le ferai un jour[83](*). Mettant même à part la mathématique, il ne manque pas de thèmes de réflexions tout aussi “juteux”, et plus personnels et plus brûlants encore, qui sans doute auront la préférence d’abord sur l’approfondissement d’une réflexion plus générale sur le yin et le yang...

([113]) (21 octobre) Trois jours ont passé sans écrire de notes. Mes journées ont été absorbées par ([113])
d’autres tâches et événements. Un de ceux-ci a été la visite de pierre, en compagnie de sa petite fille Nathalie, arrivés hier soir. Il pense rester jusqu’à demain soir, et d’ici là lire ce qui est écrit de l’Enterrement. Ça risque de faire un peu court, pour un texte que j’ai mis près de trois mois à écrire...

Le temps que j’ai pu consacrer à une réflexion, je l’ai passé à continuer à faire joujou avec les 506
“couples” yin-yang et les groupes qu’ils forment. Le sujet a de quoi fasciner, combinant la saveur bien particulière a l’investigation d’une “structure” mathématique, dont la nature mène se précise progressivement au cours du travail, et celle d’une réflexion sur le monde et sur l’existence. Chacun des principaux couples yin-yang représente une sorte de “t *rou de serrure”* (parmi une infinité d’autres), révélant un certain aspect du monde, ou d’un coin du monde. Les “groupes” de couples que j’ai relevés jusqu’à présent semblent correspondre plutôt à différents modes d’appréhension possible des choses de l’Univers, comme autant de *portes* qui s’ouvriraient sur lui et nous le montreraient sous autant d’angles différents. Chacune de ces “portes” a un grand nombre de trous de serrure, peut-être même un nombre illimité, par où regarder — en attendant peut-être de pousser la porte tout simplement ? Pour le moment je me suis borné à détecter bon nombre de ces trous (j’en ai trouvé bien dans les deux cents), à y coller mon œil à chacune ne serait-ce que l’espace de quelques instants, tout en me rendant compte chaque fois qu’il y aurait de quoi regarder un bon moment sans y perdre son temps, bien au contraire 1 Mais mon impatience est plus grande d’aller d’abord jeter un coup d’œil à tel et tel autre trou par où regarder encore, et aussi de faire le tour de toutes ces portes et à m’orienter tant bien que mal comment elles elles sont disposées les unes par rapport aux autres, et peut-être aussi suivant quels “patterns” sont disposés en l’une ou l’autre ces trous qui en avaient fait déceler l’existence...

Finalement, les dix-huit “portes” que j’avaîs détectées, il y a un peu plus d’une semaine, se sont augmentées de trois autres encore, ce qui en fait vingt et un, se disposant en un diagramme (que j’avais qualifié de “vaguement en forme d’arbre de Noël”), comportant à présent un “tronc” de neuf “sommets” (ou “portes”, ou “groupes”, ou “angles”), reliés par des “arêtes” ou “liens” verticaux, avec de chaque côté du tronc six autres sommets reliés à celui-ci et entre eux, de façon à former les “branches”[84](*). des d’appréhension sensorielle (disons) de ce qui nous entoure, notre 507
espèce ne “recouvre” ou “contient” aucune autre, pas plus qu’aucune autre ne nous contient.

Le “pas. plus que”, que je viens de hasarder sur ma lancée, me paraît d’ailleurs hâtif, voire

[83](*) Tout comme j’ignore si le genre de travail que je vois ici s’ouvrir devant moi a déjà été fait. (L’étude, en somme, d’une sorte de “carte” locale et globale des qualités des choses de l’Univers et de leurs modes d’appréhension, sous le jour de l’harmonie des complémentaires yin-yang.) c’est d’ailleurs là une question toute accessoire, vu qu’il s’agit non pas de présenter une thèse de doctorat de ceci ou de cela, mais d’approfondir une compréhension du monde et de soi-même, laquelle ne peut être que le fruit d’un travail personnel.

[84](*) (24 octobre) Je serais bien embarassé de prédire si ouï ou non II va finir par apparaître des couples yin-yang qui ne s’insèrent naturellement dans aucun des groupes que j’ai relevés jusqu’à présent, c’est-à-dire, s’il y a d’*autres* groupes encore ou “portes” yin-yang s’ouvrant sur le monde, voire un nombre illimité ?

Le fait que je n’en trouverais pas d’autre ne signifierait d’ailleurs nullement qu’il ne puisse en exister une Infinité d’autres, peut-être même une infinité d’autres qui échappent à l’expérience humaine, à nos moyens de perception de l’Univers. Cela me rappelle que plus d’une fois en ces dernières années, j’ai été frappé par cette intuition que, depuis la fourmi ou le minuscule puceron, jusqu’aux mammifères déjà tout proches de nous, chaque espèce animale a des moyens de perception et d’appréhension de l’Univers qui échappent à toute autre espèce, y compris la nôtre certes ; de sorte que pour ce qui concerne la richesse des mo outrecuidant, vu qu'au niveau de la richesse et de la finesse de la perception purement sensorielle, l'évolution de notre espèce aurait tendance ê aller plutôt à rebours, à *régresser*. C'est au niveau seulement de l'intellect, de la finesse des images mentales, et de celles notamment liées au langage, que nous excellons sur les autres espèces, il me semble. Ce n'est pas un hasard si la plupart. des couples yin-yang qui se sont spontanément présentés à mon attention relèvent de ce registre-là, spécifiquement "humain", alors qu'une poignée seulement ont (entre autres) une connotation sensorielle évidente, comme ombre-lumière, froid-chaud, bas-haut, et quelques autres.

Chose assez cocasse, parmi les trois "nouveaux" groupes qui sont apparus ces derniers jours, l'un est celui qui était le plus évident, le plus primordial ou primitif de tous : c'est celui qui correspond à la toute première intuition du y in et du yang comme le "féminin" ou "femelle", et le "masculin" ou "mâle". Il me paraît exprimé de la façon la plus frappante par le couple-archétype *"père-mère"* (de préférence à "homme-femme", qui fait partie de ce même groupe). Ce groupe est fortement chargé de connotations sexuelles, apparaissant dans des couples comme *"engendrer-concevoir"* ou *"pénis-vagin"*, faisant eux-même partie du nuage d'associations autour de l'*acte* par excellence, l'Acte-archétype : l'étreinte créatrice qui transforme (potentiellement du moins) la femme en *mère* et l'homme en *père*, par l'apparition de *l'enfant*, l'Œuvre issue de l'Acte.

Ces connotations liées à la pulsion amoureuse étaient constamment à l'avantplan dans ma réflexion d'il y a cinq ans. Elles ont eu droit au surplus à une emphase lyrique quasi-ininterrompue tout au long des quelques 130 pages du fameux "ouvrage poétique" en quoi la réflexion s'était alors condensée, ce qui produit un effet lassant même sur le lecteur le mieux disposé. C'est sûrement une réaction d'agacement vis-à-vis de ce double "propos délibéré" poétique et erotique[85](*) dans mon unique texte de référence pour ma réflexion des jours derniers, que j'aie purement et simplement "oublié", parmi les fameux groupes de couples yin-yang, celui qui bien entendu ouvrait la procession (et à juste titre ce qui plus est) dans ce texte de malheur.

Le titre de l'ouvrage en question, "Eloge de l'Inceste", était un tantinet

[86](*).(2@@octobre) Ce propos délibéré dans la forme reflétait une attitude intérieure, le choix d'un certain rôle — un rôle d'*apôtre* d'un message. Voir à ce sujet la fin de la section "Le Guru-
508 pas-Guru — ou le cheval à trois pattes" (n° 45), et la note n° 43 qui s'y rapporte. provocateur aussi, et de nature à donner une idée fausse sur ses intentions et sur son "message". Ceux-ci ont d'ailleurs évolué assez fortement en écrivant — le carcan poétique n'a pas empêché un travail d'approfondissement de se poursuivre, et une décantation de se faire. Un premier et principal propos avait été de sonder un certain aspect (que je sentais profond et essentiel) de la pulsion amoureuse, telle qu'elle m'était connue par mon propre vécu. Il s'agissait donc avant tout de la pulsion erotique en l'*homme*, ou plus exactement : la pulsion "*yang*", qui correspond au "rôle masculin" dans le jeu et dans l'acte amoureux, mais qui est présente avec une force variable[87](*) en la femme comme en l'homme. Depuis longtemps, depuis toujours peut-être, je savais que cette pulsion, par sa nature même, est *"incestueuse"* : c'est aussi la pulsion du *"retour* à *la Mère*" , du retour dans le Giron originel. Ce grand retour est "mis en scène" et revécu au cours du jeu amoureux, pour culminer et s'accomplir dans un *anéantissement*, une *extinction* de l'être, une *mort*. Vivre dans sa plénitude l'acte amoureux, c'est aussi vivre *sa propre mort*, telle une "naissance à rebours" nous faisant retourner dans le giron maternel. [88](**)

Mais c'est aussi transgresser à la fois *deux tabous* d'une puissance considérable : le tabou de l'*Inceste*, qui exclut "La Mère" comme objet de désir amoureux, et celui aussi qui (dans notre culture tout au moins) sépare et oppose, tels des ennemis irréconciliables, la *vie* et la

[89](*) (24 octobre) Cette présence est souvent escamotée plus ou moins totalement par des mécanismes de répression d'une grande force. J'ai l'Impression que chez l'homme, cette pulsion yang a tendance è être prédominante sur la pulsion complémentaire yin, et que l'inverse a lieu chez la femme. Mais les conditionnements culturels, et les divers modes d'intériorisation de ceux-ci tant "positifs" que "négatifs", Interfèrent de façon si draconienne (et souvent complexe) avec le jeu des pulsions originelles, qu'il est difficile parfois de déceler celles-ci, derrière des manifestations sporadiques, furtives et souvent dégradées. [90](**) Je suis persuadé, de plus, que ce contenu de la pulsion amoureuse yang est présent dans toutes les espèces vivantes et même au delà ; qu'il correspond à une même dynamique profonde de toutes choses en l'Univers : que tout processus (ou "acte") créateur est une étreinte du yin et du yang, de "la Mère" et d'Eros l'Enfant, retournant

et s'abîmant en elle. De cette "mort" (ou "naissance à rebours") de l'enfant retournant à la Mère, surgit, comme d'une matrice nourricière, le *fruit. de l'acte*, "l'œuvre". C'est l'apparition de l'"enfant", de la chose *nouvel le*, par1 l'acte de mort et de renouvellement du *"vieux"* qui lui donne naissance. Dans cette dimension cosmique, la pulsion originelle du sexe a été présente de tout temps, bien avant l'apparition de l'espèce humaine et même dès avant l'apparition de la vie (au sens biologique) sur notre planète. *mort*, *naître* et *mourir*. Pourtant je savais bien, déjà, que l'acte 509
amoureux est à *la fois* une *mort*, s'accomplissant dans le spasme orgastîque, et une *naissance*, un renouvellement de l'être, . *issue* de cette mort... comme une pousse nouvelle s'élance délicatement hors de la terre nourricière, elle-même formée de la décomposition créatrice des myriades d'êtres qui se sont abîmés en elle...

C'est au cours de cette réflexion sur le sens de l'acte amoureux, il y a cinq ans, que j'ai enfin comrîs que "la mort" et "la vie" étaient l'épouse et l'époux d'un même couple étroitement enlacé[91](*), que la vie éternellement naissait de la mort, pour éternellement s'abîmer en elle. Ou pour mieux dire, que la vie éternellement s'abîme dans la Mort, pour éternellement renaître d'Elle, la Mère, féconde et nourricière — Elle — même nourrie et renouvelée sans cesse par l'éternel retour à Elle des corps innombrables de Ses enfants.

Et le couple humain de l'épouse et de l'époux, de l'amante et de l'amant, quand il vit pleinement la pulsion qui attire l'un en l'autre, est comme une *parabole* de ces épousailles sans fin de la vie et de la mort : au terme de chaque nuit d'amour l'amant s'abîme et meurt dans l'amante, pour renaître avec elle de cette mort en leur commune étreinte...

Aux débuts de cette même réflexion, je visualisais un aspect essentiel de la division dans la personne, comme une sorte de *"coupure"*, une coupure *"horizontale"* : celle instaurée par le tabou de l'inceste qui "coupe" l'enfant de la mère, comme il coupe la vie de sa mère la Mort, et comme il coupe aussi une génération de celle qui la précède.

Si j'ai vu tout d'abord cette coupure-là, c'est sans doute parce que c'est celle justement dont j'ai été exempt. Pourtant, ma vie, comme celle d'un chacun, a été profondément marquée par cette autre grande coupure, que j'ai vue plus tard au cours de la réflexion et que j'ai appelé la "coupure *vert ical* e" : celle, qui sépare, pour les opposer l'un à l'autre, les deux "moitiés" du féminin et du. masculin en chaque être, ne tolérant en chacun que l'une à l'exclusion de l'autre. C'est celle justement dont II a été question au cours de cette longue digression sur le yin et le yang, dans laquelle je suis engagé depuis une semaine ou deux.

[92](*) (24 octobre) II est étrange dès lors que parmi les couples yin-yang que j"avaîs relevés quelques semaines après, le couple "la mort — la vie" ne figure pas. Peut-être est-ce à cause d'une confusion avec le couple apparenté "mort — naissance" (ou mieux, "mourir-naître") qui y figure, de sorte que le premier pouvait sembler faire double emploi avec ce dernier.

II me semble maintenant que cette division-là ("verticale") est plus cruciale encore que l'autre 510
("horizontale"), que dans un certain sens elle l'implique ou la "contient". Après tout, *séparer* l'enfant de la mère, et la vie de la mort ; associer à la mort, comme à la pulsion qui relie l'enfant à la mère, un sentiment de *souillure*, de *répulsion* ou de *honte* — c'est bien aussi *couper* l'un de l'autre, pour les opposer l'un à l'autre, l'époux et l'épouse dans ces deux couples cosmiques indissolubles et primordiaux : la mère — l'enfant, la mort — la vie[93](*).

Chose intéressante, ces deux derniers couples ne figurent pas parmi ceux que j'avais relevés dans "l'Eloge". Le couple "mort-naissance" par contre[94](**),

@*) J'ai écrit ici les couples dans l'ordre "naturel" yin-yang, en commençant par le terme yin, le terme "originel".

Au sujet du couple "la mère — l'enfant", on notera que le terme "la mère" figure aussi dans un deuxième couple archétype important, évoqué précédemment, le couple primitif entre tous "mère — père", donnant son nom au groupe qu'il décrit. (Le groupe du couple "mère-enfant" est d'ailleurs différent, c'est celui que j'appelle par le nom du couple "cause-effet".) D'ailleurs, le terme yang "en-

[94](**) On fera attention que dans ce couple "mort-naissance", le terme "mort" n'a pas la même signification que dans le couple "mort-vie" : dans le premier il désigne un *acte* (synonyme de "trépas"), dans le deuxième un *éta* t. En allemand, il y a deux mots différents "Sterben" (sans la connotation un peu cavalière de "trépas") et "Todt". En français, il me semble préférable de désigner le couple par "mourir-naître", ce qui élimine l'ambiguité sur le sens du terme "mort".

fant", de 'ce même couple "mère-enfant", fait lui aussi partie d'un autre couple archétype "vieillard-enfant", voisin du couple fort intéressant "maturité-innocence". Ces deux couples s'insèrent dans le groupe que j'appelle "haut-bas", qui est le plus riche (ne serait-ce que-numériquement) de tous ceux que j'ai détectés jusqu'à présent. Il contient de nombreux autres couples remarquables, comme déclinessor, *mourir-naître*, *destructi* on — *création*, *oublier-apprendre*, *fin-commencement*...

Dans l'énumération de ces quelques couples, j'ai dû me faire violence quasiment, pour les nommer dans l'ordre yin-yang, à l'encontre d'habitudes invétérées. A vue de nez le nouvel ordre avait un aspect un peu loufoque, voir saugrenu — le monde renversé en somme 1 En y regardant de plus près, on se rend compte pourtant que cet ordre inhabituel nous révèle un *autre* aspect de la relation des deux termes, un aspect complémentaire à l'aspect habituel où (par exemple) "naître" précède "mourir" — alors que nous venons de voir bel et bien que "mourir", dans un sens plus profond, précède "naître".

Il en est de même pour le nom d'ensemble de ma réflexion, "Récoltes et semailles", qui constitue un couple yin-yang à n'en pas douter (que je découvre à l'instant même I). Il est nommé encore dans un ordre inverse de l'ordre habituel yangyin, les récoltes étant censées *suivre* les semailles, et non l'inverse. Pourtant le nom s'est imposé à moi sans ambiguité aucune, et sans qu'à aucun moment n'apparaisse même l'idée que ce nom curait pu être l'inverse, "Semailles et Récoltes". C'était d'être confronté à des récoltes malvenues, qui à chaque fois avait fini par attirer mon attention sur les semailles dont elles sont issues; comme si le sens profond et la fonction de la récolte avait
511 été de me ramener obstinément à ces semailles de ma main, depuis longtemps oubliées... @ plus directement lié à mon vécu-amoureux, y figure. Les couples "mère-enfant" et! "mort — vie" ne sont apparus qu'au cours de ma réflexion de ces derniers jours, parmi de nombreux autres encore qui avaient jusque là échappé à mon attention. Un des plus intéressants parmi ceux-ci est "le mal-le bien". C'est là un parmi : les couples (comme "mort-vie") qu'on peut appeler "difficiles", en ce sens que

des conditionnements d'une grande puissance nous font appréhender les deux termes comme des "contraires" antagonistes, plutôt que comme des complémentaires; sociables. Visiblement, ces conditionnements étaient plus forts en moi il y a cinq ans en écrivant l'Eloge, qu'aujourd'hui. Il y avait pourtant dans l'Eloge un bon nombre déjà de "couples difficiles", parmi lesquels les couples "chaosordre", et "destruction-création"...

Rétrospectivement, une compréhension tant soit peu approfondie[95](*) de la nature des différents couples yin-yang, comme formant une entité harmonieuse de complémentaires indissociables, m'apparaît maintenant comme autant de "seuils" à franchir dans notre voyage à la découverte du monde et de nous-même. Un tel "seuil" est d'autant plus notable, que le couple en question est plus "difficile" ; c'est à dire aussi, que son appréhension en tant que "couple" se heurte à des résistances intérieures plus fortes, expression du conditionnement culturel.

(114) (114) (26 octobre)

La réflexion de hier[96](**) a été un peu pénible à démarrer. C'est dû sans doute aux interruptions nombreuses de ces derniers jours. Il y avait pourtant depuis la veille une chose toute chaude encore en moi que j'avais hâte de confier au papier, ne fût-ce que par quelques lignes. J'ai été tout penaud après coup en constatant qu'elle s@était perdue en route, évincée par du tout venant! Je n'ai pu aujourd'hui me résoudre à m'en séparer ainsi prématurément, comme par malentendu, avant même d'en avoir vraiment fait connaissance, autant dire.

J'avais feuilleté dans la récente réédition du "Zupfgeigenhansl"[97](***),-ce classique de la vieille chanson populaire allemande, compilé et édité vers le début du siècle. Il était devenu Introuvable paraît-il, mais des amis allemands

[98](*) J'entends, une compréhension qui ne reste purement intellectuelle, qui se manifeste concrètement par une relation changée à autrui, au monde ou à nous-même, par des façons d'être changées.

[99](**) C'est la réflexion dans la note de la veille (n° 116) que j'ai placée *après* celle d'aujourd'hui.
512 de passage chez moî m'en avaient amené un exemplaire. Ce jour (avant-hier donc) j'y avais jeté

[97](***) Dans le Wilhelm Goldmann Verlag (1981).

un rapide coup d'œil-avant de me mettre au travail, un peu comme on Serre la main en passant à un ami de vieille date. Je suis tombé sur la chanson "Wohl heute noch und morgen", que j'ai parcourue sans vraiment m'y arrêter, pressé que j'étais en même temps de retourner enfin au travail qui m'attendait. Ça n'a pas empêché pourtant que quelque chose a fait "tilt". Je sentais bien que ces paroles si simples et d'apparence naïve touchaient délicatement à quelque chose de profond en moi — quelque chose, de plus,, tout proche de ce que j'avais essayé tant bien que mal d'évoquer trois jours avant. Je m'apprêtais justement de réécrire au net mes notes à ce sujet. Peut-être ai-je senti confusément que les strophes que je venais de parcourir étaient des messagers plus fidèles et plus convaincants de ce que j'aurais aimé communiquer, que mes notes d'une brièveté préremptoire, écrits dans la foulée encore vers autre chose, comme en passant, alors que l'émotion d'un vécu immédiat en restait absente.

Ce matin au lever je me suis essayé de traduire en français ces strophes, dont j'ignorais l'air et qui pourtant continuaient depuis deux jours à chanter en moi. Sûrement c'était là une façon de mieux les retrouver, de mieux laisser pénétrer en moi leur saveur et leur mélodie. A ma surprise, je n'ai pas eu trop de mal à retrouver dans une autre langue, qui tout d'abord semblait rétive, un peu du rythme et de la musique du texte allemand, tout en restant très proche du sens Littéral. Voici donc ces sept strophes, restituées du mieux que j'ai pu[100](*).

"Ce jour encore et demain
auprès de toi serai
mais dès que point le troisième jour
sitôt je partirai."

"Mais quand reviendras-tu encore m'amour, mon doux aimé ?" "Quand neigeront rosés rouges et quand pleuvra vin frais !"

"Ne neigent point les rosés et'point ne pleut du vin ainsi, m'amour mon doux aimé non plus tu ne reviens !"

Au jardin de mon père
me couchai, et y dormant
me vint un joli rêvelet
neige blanche sur moi neigeant.

[101](*) (29 octobre) La version qui suit est une version revue au cours des trois jours suivants. Dans la soirée on a chanté et j'ai pu apprendre l'air de la chanson. La plupart des changements à la version initiale ont été faits pour tenir compte des exigences de rythme et d'accent tonique dans le texte chanté. Quitte au besoin à répartir convenablement les syllabes entre les notes de l'air, celuici peut se chanter avec le texte français, sans à aucun moment avoir à faire violence à l'accent tonique (comme il est malheureusement courant dans certaines chansons françaises d@ ruvé*@

Et quand tantôt m'éveille, voici pur vide pur néant — c'étaient les rosés rouges jolies dessus 513
moi fleurissant...

Revient garçon et passe, tout doux dedans le beau jardin porte une couronne de rosés un gobelet de vin.

Du pied il a buté, tout doux au joli monticulet
tomba — et neigent rosés
aussi pleut du vin frais...

Il y avait une joie, un bonheur en moi, pendant qu'à tâtons je cherchais à restituer ce que je lisais, qui au fil des instants devenait comme une part de moi. Il y avait cette beauté dépouillée et douce, à la fois calme et poignante, une beauté grave faite de joie et de tristesse intimement enlacées. Je crois que rares sont ceux qui ne sont touchés peu ou prou par un chant comme celui-ci, alors même qu'ils s'en défendraient — comme si souvent on se défend d'une émotion survenant à l'improviste, quand quelque chose de profond en nous et que nous ignorions, soudain entre en résonance. et nous parle en silence de ce que nous préférerions ignorer.

C'est le rêve, avant toute autre chose, qui a pouvoir de faire résonner cela en nous qui doit rester caché, ignoré, cela qui doit rester muet. Seul le langage du rêve, peut-être, a le pouvoir de toucher ces cordes secrètes en nous et les faire chanter malgré nous. Et quand, l'espace d'un instant, tu as permis qu'elles chantent, fût-ce un chant de douleur ou de lourde peine, tu te sens léger soudain et comme neuf — *lavé* à grandes eaux, comme si une eau abondante était passée à travers ton être et avait dissous et emporté tout cela en toi qui est noué et dur et vieux...

Quand le poète s'apprête à faire résonner une de ces cordes dont le chant déclenche les eaux Intérieures, d'instinct il emprunte le langage du rêve, à la fois limpide et chargé de mystère — un langage par images et paraboles, qui déconcerte la raison par son apparente absurdité, et par son évidence secrète va droit là où il veut toucher !

Point n'est besoin ici que le mot "mort" soit prononcé, ou quelque autre qui pour la raison éveillée s'y rapporte. *Elle* est pourtant présente, et son visage de brumes est celui de la Blenaîmée. La Bienaimée endormie et lointaine que depuis longtemps tu as quittée, et très proche en même temps — à la fois neige,. et rosé qui tombe en neige et naît des neiges... La force qui t'attire en
514 Elle est comme une vague très profonde et très puissante, une vague venant de Celle qui appelle et ramenant à Elle. Et l'appel est tristesse poignante et le retour est joie qui chante à voix très basse et joie et tristesse sont u n et *sont* cette vague qui te porte en la Bienaimée, avec la force sans réplique d'un enfantement.

Et point n'a été besoin d'évoquer, ne fût-ce que d'un mot, ce languir et l'élan du désir de toi, *l'enfant* — du "garçon" que la Bienaimée appelle en Elle. Il a suffi qu'un rêve parle de Celle qui dort au jardin de son père, rêvant neiges et s'éveillant rosés, pour que s'éveille aussi en toi cette vague depuis longtemps oubliée, répondant au languir de Celle qui rêve et s'éveille, appelle et attend...

(114′) (114′) Cette vieille chanson silésienne est une parmi beaucoup d'autres chansons d'amour vieilles et moins vieilles, chantant ce mystérieux et poignant amalgame de la *bienaîmée* et de la *mort*. Celle que je viens de transcrire est peut-être exceptionelle par la profusion d'images chargées de sens, et par la richesse des associations qu'elle suscite. Ce n'est pas mon propos ici de les poursuivre une à une, après en avoir évoqué une ou deux qui m'ont le plus fortement touché. Quand hier et avant-hier mes pensées sont revenues à ces strophes lues en hâte, ce n'était pas alors dans le sens de l'approfondissement d'une émotion, restée d'abord épidermique. Celle-ci plutôt a rappelé à mon attention à quel point les thèmes de l'amour et de la mort, ou de la bienaimée et de la mort, apparaissent liés, comme par quelque mystérieux sortilège 1 'Et par delà le thème de la mort au visage de la bienaimée, ils rejoignent celui de la naissance — de l'éveil-rosés hdrs du sommeil-neiges, l'un et l'autre mystérieusement unis dans la poignante image des rosés tombant en neige, sur Celle qui en même temps rêve et s'éveille, endormie au jardin de son père.

Le tabou a beau inculquer la répulsion de la mort, son incompatibilité avec la vie comme avec l'amour ! Il faut croire qu'il va à l'encontre d'une connaissance profondément enracinée, ou d'une pulsion aussi puissante qu'elle est secrète, pour qu'avec une telle ténacité ce qui doit être séparé à tout prix semble vouloir se rejoindre, empruntant pour cela les voies détournées du svmhole et du rêve, è travers les chants et les mythes transmis de génération à génération, de siècle à siècle.

Nul doute que de nombreux et savants volumes ont été écrits au sujet de ces troublants amalgames, histoire de les exorciser tant bien que mal. Nobostant de tels efforts, sûrement aussi,
515 "quelque part" en chacun de nous, le sens profond de ces associations tenaces est perçu bel et bien — en les moments, tout au moins, où nous ne nous fermons pas délibérément à l'émotion en nous qui accueille ces messagers, nous parlant de nous-même dans l'élusif et puissant langage du rêve.

Ce "sens profond" nous est révélé à nouveau, directement et avec une force élémentaire, par l'expérience amoureuse, pour peu que nous osions la vivre pleinement et écouter son message évident. Elle nous parle alors du mystère de la mort et de la naissance, indissolublement liées dans l'Acte qui transmet la vie et renouvelle les amants.

Sans doute je ne suis pas le premier, en qui cette "connaissance profondément enracinée" soit remontée des obscures profondeurs où elle était longtemps exilée, pour devenir pleinement consciente et imprégner d'autant plus fortement ma relation à la mort et à la vie, au monde et à moi-même. J'ai l'impression pourtant que les témoignages écrits et publiés, témoignant d'une telle connaissance au niveau conscient, doivent être rares. Les seuls dont j'aie eu connaissance jusqu'à présent sont trois ou quatre strophes du Tao Te King de Lao Tseu[102](*).

D'un autre côté (et un peu paradoxalement), j'ai aussi comme une impression que l'amalgame "amour-mort" a dû, à un moment, finir par devenir une sorte de poncif romantique, une "tarte à la crème" très sûre pour soutirer une larme

[103](*) (30 octobre) Je suis tombé sur ces passages du Tao Te King vers la fin 1978. C'était là une confirmation frappante, entièrement inattendue, de choses que je sentais fortement (certaines depuis longtemps, d'autres depuis peu...), et que je semblais être seul à sentir ainsi. Cette "rencontre" a été vécue comme une grande joie, une exultation muette. Cette joie, cette exultation ont porté la gestation et l'écriture de l'Eloge de l'Inceste dans les six ou sept mois suivants. La conception s'est faite dans les jours ou semaines qui ont suivi cette rencontre. Sur un diapason plus modeste ou plus humble, j'ai ressenti une joie semblable ces jours derniers, en "reconnaissant" l'émotion qui avait animé un poète anonyme (mort depuis des siècles) quand il a chanté ces rosés qui tombent en neige@nées absurdement, miraculeusement du "lauter Nichts" — du "pur vide, pur néant" ; ou pour mieux dire, en retrouvant de par mortcpropre vécu intime, cette *même* émotion, signe d'une *même* connaissance. C'est celle-là même qu'on retrouve aussi dans le Tao Te King, par delà plus de quatre millénaires — avec cette différence que dans le texte chinois, cette connaïssance s'exprime dans le langage Imagé, mais nullement symbolique d'une conscience hautement éveillée, et non dans le langage du rêve (qui est aussi le langage-code des couches profondes du psychisme).

Le contenu que je reconnaissais dans ces quelques stophes du Tao Te King a d'ailleurs visiblement échappé aux traducteurs des cinq ou six versions différentes (en français, en allemand et en anglais) que j'ai eues entre les mains. Je ne m'en étonne pas. De tels messages, expressions d'une compréhension allant à l'encontre de conditionnements millénaires, ne communiquent leur sens véritable (au delà des mots et des images utilisés pour l'exprimer) qu'à ceux-là seulement qui déjà le connaissent par ce qu'ils ont su assimiler de leur propre vécu, ou à ceux en qui un travail d'assLmi lation se poursuit et qui sont tout près déjà... complaisante aux yeux même les plus 516
réticents. C'est un fait que le procédé, à force, a fini par être frappé de discrédit — à tel point même, hélas, que même parmi des gens pourvus d'une sensibilité délicate, il y a une tendance parfois à confondre l'or pur avec ses contrefaçons grossières en fer blanc. Il en est qui voient des airs démodés voire ridicules, là même où II y a une perception vive et fine d'une réalité cachée, et une expression délicate, étrangère à toute "mode". Un consensus de "bon goût" vient en aide ici aux résistances intérieures tous azimuts, qui font écran automatiquement à l'irruption de toute émotion vive et authentique, que ce soit joie ou peine, jouissance ou tourment, venant bousculer le train-train familier.

C'est le même mécanisme aussi qui si souvent fait barrage à la force originelle du jeu d'amour et de son aboutissement orgastique. Heureusement, le seul fait de rester occultés, bannis du champ de la conscience, n'empêche nullement les archétypes qui animent la pulsion amoureuse d'être pourtant présents — de faire s'évanouir et disparaître ce qui doit disparaître, pour que le sens du jeu d'amour s'exprime et s'accomplisse, et que l'acte final soit un acte créateur, un renouvellement. Mais souvent aussi une *peur* secrète fait barrage au "plaisir" même que l'on croit rechercher, effrayé qu'on est par la présence toute proche d'une force inconnue et redoutable, qui risque (si on n'y veille...) de balayer comme fétu de paille Celui en nous qui à tout prix tient à garder "le contrôle". Une telle peur ne saurait tolérer que le plaisir jamais n'approche ce seuil d'intensité poignante où il est à la fois e t plaisir e t tourment, unis l'un à l'autre en une longue et intolérable étreinte qui cherche délivrance, pour se résoudre enfin et s'abîmer dans le néant orgastique...[104](*)

(27 octobre) Je crois avoir compris le secret message de chants et de rêves comme "Ce jour encore et demain...", dans l'*essent îel* qui leur est commun. Il reste alors la question : quelle est donc cette force qui

[105](*) (28 octobre) C'est cette même peur, se manifestant comme une sorte de *refus* du plaisir, qui pousse en même temps à *isoler* le plaisir de l'ensemble de l'expérience amoureuse, pour y réduire celle-ci et en faire la finalité (parfois tacite, parfois clairement exprimée). "L'amour" se trouve alors réduit è une "recherche du plaisir" — à un échange de bons procédés, en somme, entre deux partenaires, comme on s'inviterait l'un l'autre à aller dîner dans des restaurants quatre étoiles, quand ce n'est aux Folies Bergère. Ce "plaisir" craintivement tenu en laisse est tout aussi étranger à la pulsion originelle, que des copeaux de peinture sèche, grattés d'un tableau peint de la main du Maître, le seraient au tableau ; ou qu'un sèche-cheveux est étranger au grand vent du large, chargé des parfums de la mer et de la terre... pousse avec une telle Insistance à donner 517
voix ê cette "connaissance profondément enracinée", plus ancienne sans doute que notre espèce ;

à l'exprimer envers et contre tous, nobostant la vigilance du *Censeur* revêche et borné, en prenait la clef des champs et se donnant libre cours dans le langage symbolique du rêve, aux ressources illimitées ?

Si les mythes, les chants et les songes nous soufflent sans se lasser un même message aux innombrables visages, il est vrai aussi que le prisonnier à qui Ils s'adressent ne se lasse pas de les entendre ! C'est un prisonnier volontaire certes, et il n'a garde d'*écouter*. Il est frustré d'air, d'espace et de lumière, et rassuré pourtant par les quatre murs qui entourent une existence sans grandes surprises ni mystères, si ce n'est peut-être la mort qui est au bout, infiniment lointaine... Sa prison le protège de l'*Inconnu* qui est au delà de ces murs et qu'il fait mine d'ignorer. A la fois elle l'effraye et le fascine. C'est parce que l'Au-delà de ses murs l'effraye, que sa prison-refuge lui est plus chère que la vie. Et pourtant II le fascine et l'attire, à son corps défendant, comme l'attirent et le fascinent les messagers qui de loin en loin viennent lui en parler. Et parfois il cède à cette attirance Insolite, pourvu que ce soit en cachette du Censeur — Surveillant Général : tout en prêtant oreille mine de rien, il est "pouce" pourtant — il n'a rien entendu et surtout, rien écouté !

La question que je me posais à l'instant semble avoir disparue, escamotée par une image convaincante. Elle réapparaît, dès que je me rappelle l'*effet* du message — cette *émotion* qui vient aux devants du message, et le *bienfait* de cette émotion.

Mais à vrai dire, *toute* émotion qui touche une corde profonde, est messagère de l'Au-delà des quatre murs, messagère du Large. Alors même que nous nous efforcerions l'instant d'après d'en effacer toute trace, elle est bienfaisante, elle a déjà laissé sa'trace, comme un délicat parfum — "comme si ces murs maussades s'étaient écartés si peu que ce soit ; ou comme si par quelque ouverture insoupçonnée nous parvenait, dans un air aseptisé, quelque bouffée, si infime solt-elle,
518 des senteurs des bols et des champs. (28 octobre) C'est un peu à mon corps défendant que, depuis une quinzaine de jours, la réflexion s'engage dans une direction nullement prévue, sans lien bien apparent avec le thème de l'Enterrement, ni même (pourrait-il sembler) avec ma propre personne. Je sais bien au fond qu'il n'en est rien, que je continue à être impliqué dans ces notes autant et plus que jamais. Cela n'empêche que je suis partagé entre le désir "d'en terminer", et celui de fouiller ce qui est entrevu au jour le jour, de suivre les associations les plus Impérieuses — désir qui rejoint le souci, également, de ne rien laisser échapper qui soit de nature ê éclairer mon "enquête" sur l'Enterrement. Ce qui semble le plus lointain est parfois aussi le plus intimement proche...

Toujours est-il que depuis quinze jours, si ce n'est déjà depuis la reprise des notes après l'Incident-maladie, j'ai l'Impression (un peu pénible parfois) de faire les choses "dans la foulée", hâtivement ; comme si chaque nouvelle note était une parenthèse de plus que j'ouvrais (devant un lecteur imaginaire qui crierait grâce) et que je me devais de fermer au plus vite ! Ce sont ces dispositions sûrement, plus encore peut-être que le passage Inusité d'assez nombreux amis chez moi en ces dernières semaines, qui sont responsables d'une écriture elle aussi hâtive, un peu brouillonne par moments. J'ai dû reprendre au fur et à mesure, en les retapant au net, la plus grande partie des notes écrites dernièrement. Cela a encore contribué à ralentir la progression, et à tenir en haleine mon impatience de voir avancer le travail !

Il est vrai aussi que ces thèmes que je fais mine parfois de vouloir traiter dans la foulée, comme du "bien connu" que je prendrais la peine d'expliciter par acquit de conscience seulement et pour le bénéfice d'un lecteur qui "débarquerait" tout juste — ces thèmes sont à la fois trop délicats, et d'une portée trop grande, pour supporter des dispositions aussi désinvoltes. Je n'ai pu m'empêcher de m'en apercevoir au fil des pages, et de "rectifier le tir", j'entends de réajuster mon attitude intérieure, sous la poussée du poids, si on peut dire, de ce que je prétendais pouvoir aborder à la sauvette !

Cela rappelle à mon souvenir que cette longue réflexion sur le y In et le yang, dans laquelle je suis engagé depuis près de quatre semaines et qui n'est nullement terminée encore, ne fait en somme qu'*expl icîter* une intuition instantanée, qui me paraissait tout ce qu'il y a de simple, pour ne pas dire évidente ; une intuition venue "en flash" au lendemain du 12 mai, quand je venais d'écrire la première note sur un certain "Eloge Funèbre". Quand j'ai repris la suite de cette note, il y a un mois[106](*), me disposant à suivre cette association d'idées-là, de préférence à d'autres

[106](*) Dans la note "Le muscle et la tripe (yang enterre yin (1))", n° 106.

qui m'ont paru de moindre intérêt, je prévoyais que cela allait m'engager dans cinq ou six pages supplémentaires, à tout casser. Là, j'ai dépassé le cap des soixante... 519

Hier je m'étais arrêté sur la question du sens de l'évocation symbolique des liens entre l'amour et la mort, ou entre la mort et la naissance, ou la vie et la mort — et du sens, aussi, de l'émotion qu'une telle évocation suscite en nous. Quelle est la force à l'œuvre dans le mythe, ou le chant ou le songe, qui les pousse à nous "souffler sans se lasser un même message aux innombrables visages'@ — et quelle est la force en. *nous*, prisonniers volontaires de rassurantesnprisons, qui si souvent leur répond par cette émotion, allant aux devants de l'évocation et montrant que celle-ci a "fait mouche", qu'elle a touché là où elle voulait toucher ? Et aussi : d'où vient cette puissance étrange du langage du rêve,- du langage qui évoque sans nommer, qui communique ce qu'aucun autre langage ne sait communiquer ?

Poursuivre ces questions, c'est aussi sonder plus avant le rôle de la pulsion amoureuse comme celui du rêve, et les liens profonds qui les relient ; chacun nourrissant l'autre et nourri par lui, chacun s'exprimant, et communiquant avec l'autre, par un langage qui leur est commun et qui échappe au Censeur. C'est également sonder plus avant le rôle des archétypes et des symboles dans la pulsion amoureuse, et celui des satisfactions "symboliques" de la pulsion.

Décidément, tout cela me mène loin au delà des limites de ce que je peux raisonnablement espérer "caser" dans cette "digression" sur le yin et le yang, se poursuivant (il serait temps que je m'en rappelle) au beau milieu d'une certaine Cérémonie Funèbre ! Il me semble temps de laisser là ce nouveau "fil", et de revenir à un autre "fil" laissé en suspens il y a trois jours[107](*) , qui me ramenait alors à ma propre personne.

([115]) (30 octobre) Depuis un jour ou deux quelques vers me trottent dans la tête, d'un poème écrit II y a trois ans. Je l'avais écrit d'abord en allemand, et l'avais repris le lendemain en français. C'étaient les deux premières strophes qui avalent remonté — la troisième et dernière semblait comme effacée du souvenir, ê part le premier vers "EIn Krels schllesst slch" — "Un cercle se parfait". (Et à part aussi le dernier vers, qui reprenait celui de la première strophe.) En m'éveillant cette nuit mes pensées y sont encore revenues, j'ai fini par me lever pour fouiller dans mes papiers. J'ai retrouvé le poème sans mal — à quelque chose rangement est bon ! Le voici. 520 ([115])

Fruit dense mûr et lourd ma vie se penche pour le retour en Elle
Les sucs doux et épais
m'ont impré "gné"
ont fleuri
fragiles fleurs de lait
devenues fruit et vin
Un cercle se parfait —
de mon g i ron
monte douceur
décrit ses orbes
et en sourdine se penche
pour retourner
en El le...

C'est là, je croîs, le seul poème que j'aie écrit, où la pensée de la mort[108](*) soit clairement présente. Ici elle apparaît sous le nom "Elle". Dans la version primitive de la veille, elle était évoquée par le mot allemand "Erde", la terre. La "traduction" des trois strophes en alle.-nand est d'ailleurs loin d'être littérale ; la première était venue ainsi :

Voll und schwer rei fe Frucht neigt sich mein Leben gen Ende Der Erde zu
Die s@ssen S@fte
die mich durchtr@nken
haben gebl@ht
weiche Bl@ten
und wurden Frucht und Wein

[107](*) Dans la note "Le paradis perdu" (n° 116), placé *après* la présente note @n° 114).

Ein Kreis schliesst sich

aus meinem Schoss
steigt S@sse
kreist
und neigt sich
gen Ende
der Erde zu...

[109](*) Je devrais plutôt écrire : la pensée de *ma* mort. Deux poèmes (de quelques vers chacun) écrits en 1957, l'année de la mort de ma mère, sont imprégnés du pressentiment de cette mort.

521 Finalement, réécrivant à l'instant la version primitive en allemand, je n'ai pu m'empêcher de l'écrire jusqu'au bout, tellement les deux strophes suivantes semblaient découler spontanément de la première ! Ces trois strophes sont pour moi un poème d'amour (je n'ai d'ailleurs guère écrit d'autres poèmes que des poèmes d'amour). Si celui-ci s'adresse à quelqu'un d'autre qu'à moi-même, c'est à *Elle* — à Celle qui en silence attend, prête à m'accueillir...

Le même jour, j'avais écrit deux autres poèmes, l'un avant et l'autre après. Ils s'adressaient, eux, à une "bienaimée" en chair et en os, Angela, "l'Ange" — une grande fille blonde et svelte, tout ce qu'il y avait de vivante, rencontrée la semaine avant, sur la route vibrante de chaleur estivale, où elle faisait du stop. En une heure ou deux on avait eu le temps de se dire beaucoup, et on s'était quittés sur cela. J'aurais aimé lui donner ces poèmes qu'elle avait inspirés, y compris un autre écrit le soir même du jour où je l'avais rencontrée, et puis un autre encore (toujours en allemand, notre langue commune), qui est venu le lendemain des "trois (presque) d'un coup". Et j'aurais aimé aussi que nous nous aimions... Mais j'ai perdu sa trace, comme elle a dû perdre la mienne.

Un point commun aux poèmes suscités par cette rencontre, c'est que chacun est, soit très fortement "yang", soit très fortement "yin". Ils sont parmi les plirs intenses que j'aie écrits, et sont venus chacun d'un jet, presque sans retouches — comme s'ils avaient été là tout prêts déjà et n'avaient attendu que le signal de cette rencontre pour prendre corps en tangibles paroles.

A première vue il peut paraître étrange de trouver parmi ces poèmes chargés d'intense tension erotique, cet autre poème aux tons d'automne, s'apprêtant à entrer dans le long sommeil de l'hiver. Mais la chose ne peut étonner que celui qui ne sent pas le lien profond qui unit élan erotique et sentiment de la mort. Il y avait, en ces jours de solitude, une perception intense de la vie, amplifiée par l'émotion erotique et par la profusion d'images archétypes qui la sous-tendent — et *en même — temps*, le détachement serein d'une vie pleinement vécue approchant de son terme, prête à "retourner en Elle".

De telles dispositions de communion avec la mort, notre Mère silencieuse, ressentie comme amie et toute proche, sont sûrement favorisées par un état de grande fatigue du corps, nous ramenant aux choses simples et essentielles : notre corps, l'amour, la mort... Là, je sortais d'une "longue période de frénésie mathématique", dont j'ai déjà parlé dans l'introduction à Récoltes et Semail-
522 les[110](*). Je commençais tout juste à remonter d'un état d'épuisement physique où m'avait laissé cette période un peu démentielle. Elle venait de prendre fin (aussi soudainement qu'elle était venue) sous l'impact d'un rêve-parabole d'une force lapidaire, dont j'ai bien voulu alors écouter le message[111](**). C'étaient des jours de disponibilité, d'écoute — une "période sensible" d'un entre-deux-vagues : derrière moi une longue et ample vague "mathématique", et devant moi une non moins ample vague "méditation" qui déjà s'annonçait... Elle allait prendre son élan une dizaine de jours plus tard, avec cet autre rêve dont le récit ouvre l'introduction à Récoltes et Semailles, cette vision de moi-même "tel que je suis",

C'étaient des semaines de travail intérieur intense, de silencieuse gestation, de changement. Et ces poèmes d'amour, d'une tonalité différente de tous ceux que j'avais écrits précédemment, sont un fruit et un témoignage de cette intensité, de cette plénitude.

Ce sont aussi les derniers poèmes d'amour que j'aie écrits. Peut-être y avait-il en moi une préscience que c'était la dernière fois que je serais amoureux, et que se déployerait le grand feu d'artifice des chants pour la bienaimée ! Une préscience que ces poèmes adressés à une fille inconnue,

[111](**) Voir le début de la note n° 45, citée dans la note de bas de page précédente.

dont je sentais intensément la beauté sans l'avoir connue, étalent en même temps un *adieu* aux chants, d'amour et aux femmes que j'avais aimées — un adieu à ma passion de l'amour qui finissait de se consumer dans cette gerbe et incelante, et qui allait me quitter. Et, plus secrètement et plus profondément encore, que c'était un adieu (ou un au revoir, peut-être...) à *toutes* les femmes, se confondant et devenant *Une* sous un visage nouveau. Un visage plus lointain peut-être, noyé de brumes, à l'autre bout du chemin — mais en même temps très proche, et très doux...

[112](*) Voir "Rêve et accomplissement", notamment page (Mi). La "période de frénésie" dont il s'agit s'étend de février à juin 1981. C'est celle aussi de la "longue marche à travers la théorie de Galols" (voir la section "L'héritage de Galois", n° 7). Elle débouche sur une longue période de méditation sur ma relation à la mathématique (voir les sections "Le patron trouble-fête — ou le marmite à pression" et "Le Guru-pas-Guru — ou le chevale à trois pattes'! n°s 43 et 45). Celle-ci va du 19 juillet jusqu'en décembre 1981. Les poèmes à Angela (et le poème à "Elle") sont du 8 et 9 juillet (sauf le tout premier, daté du 1 juillet).

523

([116]) (25 octobre)[113](*) A nouveau trois jours ont passé sans que je trouve le temps de poursuivre sur ma lancée. Le premier jour, lundi, a été pris surtout par la visite de Pierre avec sa fille (de deux ans) Nathalie, que j'ai raccompagnés tard dans la soirée pour prendre le train de nuit à Orange. Il sera temps encore dans quelques jours de faire le point sur ce que m'a apporté cette visite — une visite sur laquelle je ne comptais plus... Pour le moment je préfère poursuivre le fil de ma réflexion ê bâtons rompus sur le y in et le yang. ([116])

Cette réflexion peut paraître comme une digression philosophique, faisant irruption soudain dans une certaine *enquête* où elle n'aurait rien à faire — si ce n'est qu'elle est sortie sans s'annoncer de quelques vagues associations d'idées autour d'un certain Eloge Funèbre... Pourtant, je sens bien que c'est avec cette "digression" justement que je commence à dépasser le stade de la mise au jour de l'ensemble des *"faits bruts"* qui constituent l'Enterrement[114](**), pour m'approcher enfin, tant soit peu, des *forces* à l'œuvre, derrière des actes et comportements qui paraissent étrangement aberrants... Ce n'est sûrement pas un hasard que ce soit par cette "digression" justement que j'ai été amené aussi, sans l'avoir prévu, à impliquer ma personne de façon plus profonde qu'à aucun autre moment de Récoltes et Semailles. C'est là un des fruits inattendus du récent épisode-maladie, survenu en un moment où je me disposais à mener lestement vers sa conclusion toute proche l'enquête poursuivie pendant les sept semaines écoulées...

Cette "digression" donc, en laquelle d'aucuns verront une sorte de confession intime, et d'autres une spéculative métaphysique, se situe pour moi (plus qu'aucune autre partie de Récoltes et Semailles) au *cœur* même de l'Enterrement, au cœur du conflit. C'est l'optique seulement qui a changé, le "point de vue" d'où la chose est regardée — mais du coup, changé de façon si draconienne, que la chose qu'on venait d'examiner semble disparue soudain ! Nous

[115](*) (1 novembre) Cette note est antérieure aux deux précédentes, écrites entre le 26 et le 30 octobre, qui forment une continuation directe et un approfondissement de celle qui les précède Immédiatement, "L'Acte" (n° 113, du 21 octobre). La. présente note se rattache plutôt à la fin de la note du 17 octobre (n°112) qui précède cette dernière, savoir "La moitié et le tout — ou la fêlure". A partir de celle-ci, la réflexion s'était donc scindée en deux voies parallèles : l'une, (sur le sentiment de la mort et son lien à la pulsion amoureuse) se poursuivant dans les trois notes (présentées comme consécutives) 113, 114, 115, et l'autre amorcée avec la présente note n° 116. [116](**) (14 novembre) Cette affirmation faite "dans la foulée" n'est pas mûrement pesée, et n'est que partiellement fondée. Pour un aperçu plus circonstancié et plus nuancé, voir la note "Rétrospective d'une méditation — ou les trois volets", d'un tableau ", n° 127. n'allons pas 524
tarder, je croîs, de retrouver le contact qui pouvait sembler perdu en route, avec le "fatt dfvers" l'Enterrement.

Mais on peut aussi oublier le fait divers, dont le principal mérite aura été alors de susciter l* "digression"...

Une partie de la journée hier a été consacrée à retaper le brouillon de la note précédente, écrite II y a quatre jours, que j'ai finalement nommée "Notre Mère la Mort — ou l'Acte". Une bonne partie de ce brouillon était assez fortement raturée, un signe que la formulation était restée un peu confuse, alors que certains thèmes Importants et délicats s'étaient introduits dans la réflexion un peu "par la bande", dans la foulée vers autre chose. A vrai dire, en commençant cette note je me disposais surtout à reprendre le fil de la note précédente, baptisée "La moitié et le tout — ou la fêlure", écrite il y a tout juste une semaine. Maïs finalement ce fil-là reste encore en suspens, et II serait temps enfin que je le reprenne.

Pour cette note-là également, j'avais dû retaper une bonne partie du texte, pour les mêmes raisons essentiellement, en rectifiant chemin faisant maladresses et obscurités. C'est le début d'une réflexion sur la *division dans le couple*, intimement liée à la *division dans la personne*, et plus précisément à ce que j'ai appelé (dans la note "l'Acte" d'il y a quatre jours) la "coupure verticale" : elle qui "coupe", ou retranche, une des "moitiés" yln ou yang du "tout" originel en nous.

A un niveau qui à présent reste celui d'une compréhension Intuitive, non verbalisée, je "comprends", II est "clair" pour mol, que c'est la division en la personne elle-même (division créée de toutes pièces, semble-il, par le conditionnement) qui est la cause-profonde du conflit omniprésent dans la société humaine ; que ce soit le conflit à l'intérieur du couple ou de la famille, ou le conflit à l'intérieur de groupes plus importants ou celui opposant de tels groupes les uns aux autres, jusqu'à l'affrontement armé des peuples et nations les uns contre les autres. Le conflit dans le couple, qui oppose l'un à l'autre deux antagonistes-types, distincts et aisément reconnalssables comme tels, pourrait non sans raison apparaître comme l a parabole fondamentale, comme l e cas élémentaire, Irréductible, du conflit dans la société humaine. Le "point" de la réflexion "La fêlure" était surtout de ramener le cas du conflit dans le couple à cet autre plus fondamental, plus "élémentaire"
525 encore : celui du conflit en chaque personne elle-même, qui oppose une "partie" d'elle même à une autre partie.

Dans l'optique de cette réflexion d'il y a sept jours, il était naturel de songer en premier lieu au conflit entre les "parties" yin et yang en nous — l'une des deux étant acceptée et dûment mise en avant et gonflée, l'autre rejetée et refoulée de façon plus ou moins complète. J'avais présent à l'esprit pourtant qu'il y avait dans la personne d'autres antagonismes encore@ liés à d'autres tabous que celui de *l'unîvocité du sexe*. Il est vrai que ce dernier tabou, tout aussi fort que celui de l'inceste, est plus insidieux encore par l'aspect d'évidence dont il est revêtu, qui semble dispenser du soin même de le formuler ou le nommer, tellement II paraît aller de soi ! Sans avoir pris le soin encore de m'en assurer pas à pas, j'ai l'impression (depuis la réflexion de l'Eloge) que ce tabou est le plus crucial de tous ; que la division ou "coupure" qu'il institue dans la personne est la racine ultime de chacun des multiples aspects de la division invétérée dans la personne humaine. De tirer au clair avec soin dans quelle mesure il en est bien ainsi, serait un point de départ des plus attirants, sûrement, pour un "voyage à la découverte du conflit". Ce n'est pas ici le lieu pourtant de m'y lancer — sans compter que pour ce qui est des voyages qui sont devant moi, à moi destinés, je vois des points de départ plus brûlants que celui-là...

En retapant au net le texte de cette note "La moitié et le tout — ou la fêlure", je me suis aperçu d'ailleurs que je n'ai pas songé en l'écrivant à expliciter tant soit peu, *pourquoi* je voyais dans le conflit dans la personne la cause profonde du conflit dans le couple, et du conflit dans la société. C'est là une chose qui fait partie, je l'ai dit tantôt, des choses que j'ai "comprises" (sans avoir jamais eu jusqu'à présent à me les "expliquer"), qui m'ont été enseignées et confirmées par le langage muet et éloquent de mille petits faits quotidiens, au fil des jours et des années[117](*). Je ne dis pas que ce soit sans intérêt d'expliciter ou d'"expliquer" ici le "pourquoi" et le "comment", que ce soit en quelques pages, ou en d'imposants volumes peut-être. Et sans doute quelques pages à ce sujet, ici, ne seraient ni plus, ni moins "déplacées" que toute autre page sur le yin et sur le yang et sur le conflit, qui a déjà trouvé sa place dans ces notes. Sûrement j'y apprendrais plein de choses, comme j'en apprendrais aussi en poursuivant cet autre thème de réflexion, sur le conflit institué en nous entre le yin et le yang comme cause ultime de la division en nous.

[118](*) Cette "compréhension" ou conviction n'est pas vraiment contredite,. me sembleil, par cette constatation que j'ai pu faire nombre de fois, que la division dans le couple formé de la mère
526 et du père, et les attitudes antagonistes qui l'expriment, laissent une marque profonde sur l'enfant, et dominent souvent attitudes et comportements de l'adulte. Il est sûrement justifié de dire que dans une large mesure au moins, la division en nous est la marque et l'héritage de la division qui, en les jours de notre enfance, ont opposé notre mère à notre père. Aussi, la question de décider s !

la division dans la personne est plus fondamentale ou "élémentaire" que celle dans le couple, ou inversement, peut sembler un peu comme celle de savoir si la poule sort de l'œuf ou l'œuf de la poule !

J'ai la conviction pourtant que dans un couple ou l'un des époux serait "un", non en conflit avec lui-même, et alors même que son conjoint entretiendrait à son égard une attitude antagoniste, le conflit ne se transmettrait *pas* aux enfants du couple. La raison je crois de cette conviction, c'est que l'enfant dans ce cas serait *accepté* totalement par l'un de ses parents. L'apparition de la division dans le jeune enfant me paraît être ni plus ni moins que l'effet du *rejet* d'une partie de son être par son entourage, et en tout premier lieu, par ses *deux* parents.

L'un de ces thèmes d'ailleurs prolonge visiblement l'autre, ce qui les rend encore plus alléchants l'un et l'autre ! Pourtant, ce n'est pas dans cette direction-là que j'ai envie de poursuivre maintenant, si peu que ce soit. Ce n'est pas là le "fil" que depuis une semaine déjà, j'avais surtout envie de reprendre, et qui reste toujours en suspens.

En terminant la réflexion dans cette note[119](*), il y a une semaine, je me suis senti soudain tout content et tout ragaillardi : la réflexion inopinément venait de retrouver le contact avec quelque chose d'important, que j'avais un peu perdu de vue les jours précédents : l'*acceptât ion*. C'est par le biais négatif que ce contact se rétablissait, par la vertu du mot qui termine cette réflexion comme un point d'orgue inattendu — le mot *"inacceptabl* eM. C'est du fait que tout un "versant" de notre personne est rejeté comme "inacceptable" par notre entourage, et en tout premier lieu, par nos parents qui y donnent le ton (ou par ceux qui en tiennent lieu, quand les parents sont défaillants) — c'est par cette *non-acceptat ion* que le conflit s'installe en nous. Le conflit, la division en nous n'est pas autre chose que notre *abdicat ion* d'une partie de nous même, répudiée — l'abdication de notre nature indivise. Cette abdication est le prix que nous payons, que nous d evons payer, pour être "accepté" tant bien que mal par l'entourage.

Cette "acceptâtion"-là n'est d'ailleurs pas une acceptation au plein sens du terme, une acceptation donc de celui que nous sommes réellement. C'est, plutôt, la *récompense* pour notre soumission 527
à certaines *normes*, pour nous être conformés et moulés suivant celles-ci — la récompense en somme pour une *déformation*, *une mutilation* de notre être, à l'image de celle subie depuis leur jeune âge par ceux qui nous entourent.

Dans la réflexion des notes précédentes, il a été question d'acceptation à deux reprises, et les deux fois l'acceptation apparaissait comme une chose cruciale. La première fois c'était dans la note "L'innocence (les épousailles du y in et du yang)" (n° 107), où je reprends une constatation qui remonte à une méditation d'il y a quatre ans : que l'éclosion et le plein épanouissement d'une force indivise en moi a pu se faire dans le contexte d'une famille déchirée par le conflit et par la haîne larvée, *du seul fait que j'étais accepté pleinement par mes parents* et par mon entourage. Le conflit ne s'est installé dans mon être qu'ultérieurement, après l'âge de cinq ans, dans un entourage beaucoup plus "paisible" que ma famille de naissance. Le conflit entre proches était loin certes d'y atteindre (de mon temps du moins) une telle intensité exacerbée (fût-elle voilée) comme dans ma famille d'origine. Pourtant, dans celle-ci ma propre personne était restée *hors du conflit*. Alors même qu'il m'arrivait de prendre partie, ce n'était pas là un déchirement, c'était l'expression spontanée d'un être non divisé, qui jamais n'avait connu la morsure du rejet par les siens, et de la peur du rejet.

Je s*s rends compte maintenant, avec un demi-siècle de recul, que dans mon nouveau milieu encore, cette force d'innocence en moi exerçait un rayonnement, une sorte de fascination je dirais ; comme celle d'un *paradis perdu*, infiniment lointain, dont on aurait la nostalgie une vie durant et qui, soudain, vous interpelle par la voix et le regard d'un enfant. Elle m'a attiré alors des affections fortes et durables, qui m'ont suivi jusque dans ma vie d'adulte et jusqu'à la mort de ceux qui m'ont ainsi aimés[120](*). Mais *en même temps*, il allait de soi que cette force-là *ne pouvait être tolérée* — pas plus qu'on ne la tolère dans un jardin d'agrément tiré au cordeau, chez tel arbre ou buisson vigoureux et exubérant, qu'on croit aimer tout en le taillant obstinément en forme de cube, de cône ou de sphère...

D'après ma reconstitution des événements[121](**), cette force-là a tenu bon pendant peut-être

[121](**) J'ai fait cette reconstitution des événements marquants de mon enfance au mois de mar@ ; 1QRO

deux ans, deux ans et demi, avant de plonger profond, reléguée

[122](*) Je vois sept personnes qui m'ont ainsi donné leur affection, dont une seule est encore en
528 vie aujourd'hui. dans les souterrains, après que je me sois décidé enfin à être et faire comme tout le monde : tout muscle tout cerveau on s'en doute et tant pis pour la tripe — et d'avoir la paix ! J'ai fini par emboîter le pas, j'ai *rejeté* et renié (en l'ignorant) tout ce qui devait être rejeté et ignoré, de par le consensus sans failles de tous les adultes autour de moi. Et de par le consensus aussi de mes parents eux-mêmes, qui avaient fini par quasiment cesser de donner signe de vie, vivant le grand amour le plus loin possible de leurs enfants. . .

(116′) ($116'$) (1 novembre) Je reprends le fil interrompu il y a exactement une semaine, quand je m'étais lancé inopinément (le 26 octobre) dans une sorte de "digression poétique" sur le sentiment de la mort dans l'amour et dans le chant d'amour.

Je viens de relire les pages précédentes du 25 octobre et d'en retaper au net la dernière. Il me semble voir se refermer un cercle, dont le tracé s'était amorcé il y a deux semaines, avec la note "Eclosion de la force — ou les épousailles" (n° 107). Ce tracé s'achève avec les pages précédentes, lesquelles reprennent et amplifient le "point d'orgue" final de la note du 17 octobre, "La moitié et le tout — ou la fêlure" (n° 112). Ce point d'orgue, ou "mot de la fin", qui clôt la réflexion de ce jour-là, se résume en l'impératif catégorique du mot final, le mot *"inacceptable"*.

Ce fin mot me paraît cerner parfaitement, parmi la multitude déconcertante des conditionnements de toutes sortes qui ont façonné notre vie, *la* cause déterminante de la division en nous : c'est la *non-acceptation*, *le rejet* de notre personne, dans les premières années de notre vie[123](*). Elle se concrétise par la non-acceptation, par le rejet de certaines forces et pulsions en nous, qui sont une partie essentielle de notre être, de notre pouvoir de connaître et de créer. Leur répression, reprise ê notre propre compte par les soins d'un *Censeur* intérieur inquiet et implacable, est une mutilation de ce pouvoir en nous. Souvent son effet est celui d'une véritable paralysie de nos facultés créatrices[124](**).

[125](*) Mon propre cas a été à cet égard exceptionnel, vu que je n'ai été exposé à de telles attitudes de la part de mon entourage Immédiat qu'à partir de l'âge de six ans. [126](**) (2 novembre) Souvent aussi et plus ostentatIvement, elle se manifeste par des effets de "flocage" — l'Incapacité à la fois de "fonctionner" dans telle situation où nous sommes engagés, *et* de nous désengager de cette situation sans issue. . .

529 Ce pouvoir inacceptable, ou ces "facultés", ne sont autres aussi que l'humble capacité d'être nous-même. C'est dire aussi, vivre notre propre vie, par l'humble et plein usage de nos propres facultés, plutôt qu'une vie stéréotype, programmée, mue avant tout (et souvent exclusivement) par des réflexes de *répétition*, *d'imitation*.. Ceux-ci nous enferment et nous isolent comme le ferait une lourde carapace, raide et imperméable, dont nous ne nous séparerions à aucun moment[127](*).

La carapace s'est constituée dès nos jeunes années, allant s'épaississant au fil des ans. Sa fonction initiale était sans doute surtout celle de nous protéger de l'agression (bien Intentionnée souvent) par nos proches, nous assurer de leur part une tolérance plus ou moins bienveillante. Mais cette carapace pourtant ne nous protège pas seulement du monde extérieur — elle a aussi, et plus profondément et plus essentiellement peut-être, la fonction de nous isoler, de nous protéger *de nous-même* : de cette connaissance et de cette force en nous, déclarées "inacceptables", n'ayant pas lieu d'être, par les muets consensus qui font loi autour de nous. C'était dans notre enfance, et est devenu de plus en plus au fil des ans, une carapace à *deux faces*, l'une "extérieure", l'autre "intérieure". Elles protègent le "moi", le "Patron", d'une part des agressions qu'il craint de la part du monde extérieur (et il a tendance à devenir plus craintif d'année en années !), et d'autre part et *surtout*, des troublantes et inadmissibles fantaisies et incongruités de l'"Ouvrier" ; du *sale gosse* pour mieux dire, imprévisible au possible, inquiétant encore alors même qu'il est tenu à distance par une triple couche de corne épaisse, garantie résistante au feu et à l'eau. . .

(2 novembre) Après la note "L'innocence" (n° 107), mettant en lumière le rôle qu'avait joué mon acceptation par mon entourage immédiat au cours de mes premières années, Il y a eu un deuxième

[127](*) Mis à part les heures du sommeil et du rêve, où la carapace s'allège et parfois même disparaît. . .

moment encore où “l’acceptation” et la “non-acceptation” étaient au centre de la réflexion. C’était dans “L’acceptation ou le yang dans le yin” (note n° 110), où je fais un bilan partiel des changements qui se sont faits en moi depuis le jour des “retrouvailles” avec l’enfant en moi. Ils vont dans le sens d’un progressif “retour” à un “état d’enfance”.

Ce retour n’est nullement une “régression” à un état antérieur, qui aurait vertu d’effacer les traces en moi, le voyageur, du chemin qui a été le mien. C’est par le *mûrissement* seulement, fruit d’un travail intérieur, que nous pouvons retrouver le contact avec une innocence qui semblait disparue, avec un enfant en nous qui semblait depuis longtemps mort et enterré. Et il n’y a mûrissement qui ne soit aussi retour tant soit peu — retour à l’enfant, et à la simplicité, à l’innocence de l’enfant. C’est ainsi qu’une vie pleinement vécue est comme un cercle encore qui se “parfait” ; c’est vieillesse retrouvant enfance, c’est une maturité retrouvant l’innocence — et s’achevant en une mort, peutêtre, qui prépare une nouvelle naissance, comme un hiver prépare un nouveau printemps. . . 530

Dans cette sorte de “bilan” d’un chemin de retour qui n’est pas mené è terme, il est apparu que le “fin mot” a été l’*acceptât ion*, tout comme le fin mot de mon chemin de rupture, du chemin de départ, a été celui de *non-acceptation*, de rejet, de refus. Mon mûrissement n’a pas été autre chose que le processus, le travail intérieur, par quoi progressivement j’ai accepté, accueilli, les choses en moi que pendant longtemps j’avais refusées, éliminées du mieux que je pouvais, ignorées.

Ce n’est nullement là un “reboussèment”, un chemin parcouru une fois que je reparcourrais ê nouveau en sens opposé ; une “régression” donc, pour reprendre l’expression de tantôt. C’est plutôt comme l’arc supérieur d’un cycle, prolongeant et continuant la ligne inférieure déjà tracée, *naissant* de celle-ci, devenue comme son assise nourricière, et le tremplin d’un nouvel élan. . .

(3 novembre) Les notes de hier se sont achevées sur une image inattendue, surgie de la réflexion sans que je l’aie appelée. Je l’ai accueillie avec une certaine réticence d’abord, par souci que la vision de la réalité que l’image à son tour suggérait aussitôt, ne soit artificielle ; que l’image ne me “force la main” et ne me fasse dire des choses qui seraient “tirées par les cheveux”. Mais une fois que les dernières lignes étaient écrites et que je m’y suis arrêté quelques Instants, j’ai su que je venais de mettre le doigt sur un aspect Inattendu et Important d’une certaine réalité ; un aspect qui m’est peut-être connu, mais sans être pleinement assimilé, un aspect que j’ai tendance à négliger, ou à oublier.

J’ai eu tendance depuis de nombreuses années ([18]) à valoriser ce qui va dans le sens d’une “acceptation”, et au contraire à voire sous un jour surtout négatif ce qui va dans le sens d’un “refus”. Sans que la chose soit toujours clairement exprimée peut-être@je ressentais ces deux types d’attitudes, l’acceptation et le refus, comme étant des “contraires”, des “opposés”, dont l’un serait “bon” pour moi-même et pour tous, et l’autre “mauvais”. 531

Dans cette façon informulée d’appréhender les choses, je restais prisonnier (sans m’en rendre compte bien sûr) de la sempiternelle vision “dualiste” des choses, celle que j’avais aussi précédemment nommée la vision “guerrière”, @qui oppose comme antagonistes des choses qu’une vision plus profonde nous révèle comme des *aspects complémentaires* et inséparables d’une même réalité. Au moment de commencer (le 25 octobre, il y a donc dix jours) la présente réflexion sur l’acceptation et sur le refus, je venais de me rendre compte que ce sont bien là épouse et époux d’un de ces fameux “couples” yin-yang ou couples “cosmiques”, dont il a été question depuis un mois — depuis les débuts de cette “digression” sur le yin et le yang. Aussi je prévoyais que la réflexion allait se porter sur cet aspect-là des choses. Il pouvait sembler depuis deux jours qu’elle s’en éloignait. Mais voilà que les lignes qui terminent la réflexion de hier, avec l’image des deux arcs d’un même cycle qui se prolongent l’un l’autre, viennent de me ramener inopinément à cette intuition de départ, qui était restée inexprimée.

J’ai eu tendance à voir les *refus* qui ont dominé ma vie, de ma huitième à ma quarante-huitième année, sous un jour surtout (sinon exclusivement) *négatif* : comme un *poids* parfois écrasant que j’ai traîné pendant quarante ans de ma vie, et dont j’ai fini par me débarasser (ou plutôt, par *commencer* à me débarasser) au cours des huit années écoulées. Ce “jour@-là a commencé à se révéler à moi après la découverte de la méditation et après les “retrouvailles” avec “l’enfant” en moi. C’était donc le moment justement où j’ai commencé à découvrir le processus du refus dans ma vie, s’exprimant par une sorte de “conformisme superyang”. Cet aspect-là des choses n’est nullement imaginaire. De le percevoir là où auparavant il y avait comme un "blanc", un vide total, a été un des fruits de la maturation qui s'est poursuivie pendant ces huit ans. Cela n'empêche qu'il est un autre aspect de la même réalité, non moin réel et important, l'aspect "positif" de *"puissant principe d'action"*. Cet aspect apparaît pour la première fois (et très discrètement) dans la méditation du 5 octobre "Yang enterre yin — ou le Superpère" (n° 108), quand j'écris :

532 "Le "je serai comme eux" (et pas "comme mol") signifiait aussi : je vais "miser" sur "la tête", pas plus mauvaise chez moi que chez quiconque après tout, et "les" battre avec leurs propres armes ¡'

C'est cette motivation-là qui a été comme la force vive de mon investissement démesuré dans la mathématique, de 1945 è 1969 — la force qui a nourri un élan de découverte pendant un quart de siècle[128](*). Qu'on choisisse de voir un tel investissement sous un jour "positif" ou "négatif", ce qui est clair, c'est qu'il y a bel et bien eu *élan*, *action* intense. Du côté apprentissage de la vie, il y avait ce "poids parfois écrasant", jamais examiné, pour ne pas dire stagnation totale — et ce même "poids" au même moment alimentait pourtant un élan de connaissance, lui donnait sa force vive.

Depuis mon "départ" en 1970, j'ai eu tendance à minimiser, et parfois à nier la "valeur" qu'il y aurait lieu d'accorder à un tel élan, dans la direction d'une découverte et d'une compréhension dite "scientifique" du monde extérieur. Je me suis essayé plusieurs fois, au cours de Récoltes et Semailles, de cerner les aspects communs entre une telle découverte, et la découverte de soi, et aussi en quoi par contre elles diffèrent[129](**). Il est sûrement fondé de dire que l'élan de découverte dans une direction scientifique (fut-ce la biologie, ou la "psychologie"...) nous éloigne de nous-même et d'une compréhension de nous-même. Quand le rôle d'une telle compréhension est pleinement compris, on pourrait donc être tenté de voir dans l'élan de découverte scientifique (et dans tout autre qui nous "éloignerait de nous-même") un "mal", ou tout au moins, un "obstacle" à une maturation, et par là, à un plein épanouissement de nous-même. (Du moins dans le cas, qui a été le mien pendant longtemps, où cet élan mobilise la plus grande partie, voire lo totallfé de l'énergie psychique.) Pourtant, il est vrai aussi que *tout* ce que nous vivons est matière première pour notre apprentissage de la vie et de nous-même. C'est un *matériau* qu'il ne tient qu'à nous de laisser se transformer en connaissance, en permettant à un travail de maturation de s'amorcer et de se poursuivre en nous. C'est pourquoi aussi je ne regrette rien de ce que j'ai vécu, voyant finalement que "tout y est bon, et II n'y a rien à jeter" ; y compris aussi les déserts des longues périodes de stagnation spirituelle, qui étalent le prix que je payais sans lésiner (et les yeux fermés...) pour mes Investissements démesurés dans une passion

[130](*) C'était, plus exactement, la composante *égotlque* de cet élan, le "facteur" égotique de
533 cette "force vive". dévorante. Maintenant je vois que ces déserts même avaient quelque chose à m'enseigner, qu'eux seuls peut-être pouvaient enseigner. Je n'aurais pu en faire l'économie — tout au plus peut-être aurais-je pu au bout de quelques années déjà amorcer ce "deuxième arc" du cycle, dont j'ai repoussé l'échéance pendant plusieurs décennies.

C'est dans ce jour-là, également, qu'il apparaît que l'acceptation de moimême et d'autrui, qui est née et s'est développée en les années de ma maturité, s'est "nourrie" des refus qui avaient marqué la plus longue partie de ma vie — cet "arc inférieur" du cycle évoqué hier, et son "assise nourricière". Certes, dans les six premières années de ma vie, il y avait bien en moi une totale acceptation de moi-même, qui n'avait nullement eu besoin de "refus" antérieurs pour être, et pour se déployer et s'affirmer. Bien au contraire, son épanouissement a pu se faire, *du fait* justement qu'il n'était *pas* contré, pas taillé par les ciseaux d'un certain refus. Mais cette "acceptation" qui était en moi dans mon enfance n'est pas *"la même"* que celle de mon âge mûr. Il lui manquait une dimension, que la seule acceptation de ma personne, par ceux qui avaient entouré mon enfance, n'aurait pu lui donner. C'était une connaissance *du refus*, du rejet de moi-même (ou d'une part de moimême) par autrui, ou par moi-même. Cette connaissance m'est venue à travers l'expérience du refus, et à travers celle aussi du mépris, qui est un de ses nombreux visages.

Peut-être certains naissent-ils avec une connaissance, une compréhension de refus, qui leur

[129](**) Voir notamment les sections "Désir et méditation", "Le fruit défendu", "L'aventure solitaire", n°s 36, 46, 47.

permet de rester u n, innocents et connaissants, malgré les refus auxquels leur enfance est exposée. Je sais bien que tel n'a pas été mon cas. Je ne pouvais faire l'économie de l'expérience du refus et du mépris par autrui et par moi-même, comme terreau pour l'éclosion d'une compréhension (si imparfaite soit-elle) du refus, et du mépris.

([117]) Je viens de sonder un aspect Inattendu de la relation entre refus et acceptation dans ma propre vie, qui était apparu inopinément dans la réflexion de hier. Le "refus" dont il s'agit Ici n'est cependant pas un refus au plein sens du terme ; j'entends, un refus pleinement assumé — II s'en faut. Ce refus a été aussi une longue *fuite* devant la chose refusée. Il a consisté à *ne pas la voïr*, *al'Ignorer.*, et par là, dans'une certaine mesure, à la faire disparaître du champ de mon appréhension consciente et aussi, du champ visible à autrui. Il a été cause et ressort d'un état de disharmonie, de déséquilibre — en l'occurence, un déséquilibre "superyang", qui a marqué mon â@e adulte, et dont certains mécanismes cruciaux restent en action aujourd'hui encore. Ce "refus" donc n'apparaît ici nullement dans un rôle de symétrie, voire de complémentarité yang-yin, en face de "l'acceptation" (de moi-même et. d'autrui) dont il a été question tantôt. Celle-ci au contraire s'inscrit dans un travail de prise de connaissance de moi-même, et va en direction du rétablissement d'une harmonie perturbée. Il s'agit donc là d'une acceptation "en pleine connaissance de cause", d'une acceptation au plein sens du terme — et nullement d'une autre fuite, en direction opposée à la fuite tantôt nommée "refus". ([117]) 534

Il est une relation plus évidente pourtant entre "refus" et "acceptation" que celle sondée tantôt. Elle apparaît quand l'un et l'autre sont pris "au plein sens du terme". Ce sont alors des aspects *simultanés* et complémentaires d'une même harmonie, d'une même attitude pleinement assumée. (Alors que tantôt il s'agissait de deux aspects *consécut* i *fs* d'un cheminement ou d'une progression, passant par un état de déséquilibre, de disharmonie, pour s'acheminer vers un équilibre renouvelé.) Dans cette optique, il n'y a pas de "vraie" acceptation, qui exclurait le refus, qui se fermerait à lui. Et il n'y a pas de "vrai" refus, qui ne naisse de l'acceptation, qui n'en soit une manifestation tangible ; qui ne soit une des deux "faces" — la face "yang" — d'une même chose indivisible qui en comporte deux, et dont la face "yin" ou "mère" est l'acceptation[131](*).

Une "acceptation" qui excluerait le refus n'est pas une acceptation, mais une complaisance (à autrui ou è soi-même, ou les deux), ou une complicité ou une connivence (quand il s'agit de l'"acceptation" d'autrui). Accepter totalement un être, que ce soit soi-même ou autrui, ne signifie nullement une approbation

[132](*) II est intéressant de noter que cette distribution "naturelle" des rôles yinyang dans le couple acceptation-refus (distribution exprimée en français par le genre féminin et masculin de l'un et l'autre terme du couple) se trouve *inversée* dans l'image qui s'était spontanément présentée à moi à la fin de la réflexion de la veille. Qu'il puisse y avoir de telles interversions n'a pas de quoi surprendre — tout comme dans un couple amante-amant, dont la relation amoureuse n'est pas figée, II ne peut manquer d'y avoir des moments où dans le jeu amoureux les rôles se renversent, pour laisser libre cours aux pulsions erotiques "yang" qui vivent en l'amante, et aux pulsions erotiques "yin" qui vivent en l'amant. Je parle d'ailleurs de l'importance de telles inversions occasionelles des rôles, dans la note "L'acceptation (le yang dans le yin)" (n° 110, dernier alinéa de la première partie de cette note). încondîtionelle de ses faîts et gestes, de ses 535
habitudes et de ses penchants. Une telle approbation Inconditionelle est par elle-même une *fuite*, un refus de prendre connaissance d'une réalité (souvent éloquente), et nullement une acceptation. Bien loin de créer un "champ de force" propice à un renouvellement, ê une reprise de contact avec une unité oubliée, elle renforce une inertie, et contribue à maintenir dans une ornière.

Un refus qui n'est en même temps une ouverture, qui n'est aussi comme une main (ou "une perche") tendue à autrui, ou comme un sursaut qui marque un point de rupture et de renouveau dans sa relation à soi-même — un tel "refus" est véritablement une coupure, qui "coupe" et isole à la fois et celui qui refuse, et celui qui est refusé. C'est une fuite encore, devant une réalité ressentie comme déplaisante, voire troublante, lourde de menaces pour notre vie bien assise, pour nos commodités — une réalité à laquelle nous croyons échapper par un coup de couperet : "cela n'a pas lieu d'être"... Et pourtant, c'*est*! Et notre "refus" impératif n'empêche nullement que les choses ne soient ce qu'elles sont, même au risque de nous déplaire. Bien au contraire, tout comme la complaisance d'une approbation automatique, un tel refus renforce les inerties contre le changement créateur, il est comme un *verdict* : inacceptable tu es, et tel tu resteras...

Je ne prétends pas réaliser en ma personne l'harmonie de l'acceptation et du refus pleinement assumés. Bien au contraire, je sais qu'il n'en est rien — et je ne suis pas sûr d'avoir rencontré un être qui réaliserait cette harmonie. La réaliser, c'est aussi avoir résolu, dans sa propre personne, la grande énigme du "mal" : de l'iniquité, du mensonge, de la méchanceté, de la veulerie, du mépris — et de la souffrance de ceux qui sont frappés et qui sont sans voix. C'est aussi, sûrement, avoir pleinement compris le "bien" qui est dans ce qu'un sursaut intérieur si souvent nous désigne comme "le mal".

Refuser la guerre, tout en voyant et acceptant qu'elle est partout et dans tous ; que ceux-là même que j'aime la portent en eux et la propagent, tout comme je l'ai moi-même reprise, portée, propagée et transmise. Refuser la guerre, tout en acceptant qu'elle soit, tout en aimant ses innombrables et aveugles soldats. C'est cela et rien d'autre, sûrement, qui signifie aussi : être sorti de la guerre, être sorti du conflit — avoir cessé de propager la guerre.

536 ([118]) ([118]) (4 novembre) (*) L'apparition de cette "tendance" (**) se situe dans les premières années'70, donc dans les années qui ont suivi mon "départ" de la scène mathématique. Sous l'influence d'un milieu et d'amis bien différents de ceux d'avant, il y a eu alors un virage draconien dans l'ensemble des "valeurs" dont je me réclamais. Avec le recul, je peux décrire ce virage comme un passage d'un système de valeurs "superyang" ou "patriarcal", à un autre quasiment opposé, à forte dominante "yin" — un système "matriarcal". Parmi les influences qui ont joué dans ce renversement, il y a également quelques lectures sporadiques de Krishnamurti — voir à ce sujet la note "Krishnamurti — ou la libération devenue entrave" (n°41).

Si j'ai alors laissé jouer ces influences, qui allaient m'amener vers un tel virage "idéologique", c'est sans doute (sans m'en rendre compte alors) qu'il y avait en moi un besoin profond et urgent de renouvellement, et en tout premier lieu, le besoin d'une libération du poids d'attitudes invétérées "superyang". Ce même besoin sûrement avait déjà joué en 1969, quand en pleine activité mathématique intense et féconde, j'ai soudain "décroché" des maths pour m'intéresser à la biologie[133](***) ; puis l'année d'après, en quittant (sans esprit de retour) la scène mathématique et même la recherche scientifique. Il y a eu alors un changement de milieu et d'activité@ souda in et draconien, auquel j'ai eu occasion de faire allusion plusieurs fois au cours de "Fatuité et Renouvellement" (la première partie de Récoltes et Semailles)..

IL serait pourtant inexact, ou partiellement vrai seulement, de considérer ces changements spectaculaires de milieu, d'activités et enfin de "valeurs", comme un "renouvellement", une "libération". Je m'exprime déjà assez clairement à ce sujet dans la section "Rencontre avec Claude Chevalley — ou liberté et bons sentiments" (n° 11). Dans la lumière plus pénétrante de la présente réflexion sur le yin et le yang, je peux dire que le changement qui apparaît sans doute comme le plus significatif de tous, celui de valeurs yang évacuées (avant même d'avoir été repérées en moi-même, et encore moins examinées) au profit de valeurs yin — ce changement ne modifiait pourtant en rien la structure (superyang) du "moi", et tempérait tout au plus quelque peu les attitudes et comportements qui en découlaient. Il est val que ma compréhension du monde extérieur

[134](*) Cette note est Issue d'une note de bas de page à la note "le cycle" (n° 116). Voir le renvoi
537 au début des notes du 3 novembre. s'était considérablement transformée, dans le sens d'un soudain élargissement — mais cette transformation restait parcellaire, limitée presque exclusivement au niveau intellectuel, celui des "options". Il ne pouvait en être autrement, aussi longtemps justement que cette transformation se bornait à ma vision du "monde extérieur", dans laquelle ma propre personne ne figurait pas, ou ne figurait qu'accessoirement ou superficiellement, à travers mon "rôle social" surtout et ses ambiguïtés et contradictions. Pas plus que par le passé, je n'avais alors le moindre soupçon que dans *ma propre personne*, il puisse y avoir ambiguïtés et contradictions ! Bien au contraire, j'étais animé d'une inébranlable conviction que m a personne, elle, était exempte de toute contradiction (alors que je commençais pourtant à discerner les contradictions en autrui,

[133](**) La tendance à valoriser @"acceptation", en l'opposant au "refus".

[133](***) Je m'y suis intéressé d'abord par le bout "biologie moléculaire", sous l'influence de mon ami biologiste Mircea Dumitrescu, qui m'avait initié à ce monde fascinant.

un peu partout autour de moi) ; et notamment, qu'il y avait un accord parfait entre mes désirs conscients et ma connaissance consciente des choses d'une part, et mon inconscient (si tant est qu'il y en eût un dans mon cas, si ce n'est une simple copie conforme de mon conscient. . .).

La première fissure à cette conviction apparaît seulement au printemps 1974, quand j'ai enfin compris que quelque chose devait bien clocher *en moi* aussi, et pas seulement en les autres, comme cause de cette dégradation inexorable de mes relations à tous mes proches (à quoi alors ma vie semblait s'être réduite, pendant toute ma vie adulte). Les effets de cette salutaire fissure restent alors limités, en l'absence d'une véritable *curiosité* à l'égard de moi-même, qui se serait fait une fête d'aller s'y fourrer, de regarder ce qu'il y avait derrière, et de voir ce faisant s'écrouler un lourd édifice, fait d'illusions abracadabrantes et jamais examinées. . .

Ce blocage tenace d'une curiosité naturelle provenait surtout, sûrement, du fait que je n'avais jamais encore rencontré en autrui une telle curiosité, qui aurait pu me faire soupçonner que dans la vie tout comme dans les maths, chaque fois qu'il se présente un problème, il y a de quoi regarder et, ce faisant, apprendre plein de choses Inattendues et fort utiles — en d'autres mots : qu'il y avait une telle chose que la *découverte de soi*

J'avais lu alors du Krlshnamurtî, et avais pu me rendre compte que certaines des choses qu'il disait étaient vraies, profondes et importantes. Ainsi j'avais tendance ê le prendre pour argent comptant sur toute la ligne. A peu de choses près, j'avais adopté tacitement la vision du monde krishnamurtienne[135](*).

[136](*) (5 novembre) L'effet dans ma vie de cette "adoption" d'une vision, devenant une sorte de qagage culturel, est resté des plus limités. Mon attention a été attirée vers certains aspects de la réalité qui m'avalent entièrement échappé précédemment, maïs sans que par là s'enclenche 538
un travail en profondeur de tri et d'assimilation, ayant pouvoir de renouvellement. Si entre 1970 et 1976 (entre mon "départ" de la scène mathématique, et la découverte de la méditation) Krishnamurti a été important dans mon Itinéraire, c'est bien moins è cause du "bagage" que je lui al emprunté, que parce qu'il était devenu (à mon insu, bien sûr) un *modèle* tacite, auquel je me conformais sans vouloir en avoir l'air — le modèle en somme du "Guru-pas-Guru", du Maître qui se défend de l'êtr@, i

Au moment dont je parle, ce bagage-là a bel et bien agi comme une "entrave" à une véritable libération, à un renouvellement au plein sens du terme. Je m'explique d'ailleurs à ce sujet dans la note déjà citée (que je viens de relire à l'instant) v@ où je m'efforce de cerner quel a été le rôle des "Enseignements" (de Krîshnamurti) dans mon propre Itinéraire.

Le premier "réveil" au plein sens du terme a lieu deux ans et demi plus tard seulement, avec la découverte de la méditation. Cela a été aussi la découverte de la découverte de soi ; qu'il existe une *chose inconnue* qui est "moi", et que j'ai pouvoir de pénétrer en cette chose, de la connaître. Cette découverte cruciale s'est faite à un moment où tout enseignement (avec ou sans majuscule) était oublié. C'était aussi le moment où, pour la première fois@ s'est écroulé "l'édifice", construit d'idées reçues et d'"enseignements" de tout poil, maintenus par une Inertie Immense — et le moment aussi où est apparue une curiosité active, espiègle souvent, et toujours bienveillante.

C'est après ce tournant, avec l'éclosion en moi d'une curiosité vis à vis de ma propre personne d'abord@ et de "la vie" par surcroît et comme fruit naturel, que j'ai été en mesure de voir avec des yeux neufs à la fois Krishnamurti, et son message. J'ai su, avec le recul, apprécier la richesse du message, et en même temps discerner ses limites et carences, ainsi que certaines contradictions foncières en le Maître ("thé Teacher", pour ses disciples et adeptes). La plus lourde de ces carences et contradictions me semble être celle que je viens de frôler à nouveau tantôt : c'est l'absence de toute curiosité dans le Maître lui-même. Rien dans ses écrits ne permet de soupçonner qu'en des jours reculés, cette vision soit *née* en une *personne* — une personne prise, comme vous et moi, dans le filet des idées toutes faites et des contradictions jamais repérées ; que la vision ce soit *décantée de* l'e r — *reur* au cours d'un *travail* intense, parfois douloureux, à contrecourant de forces d'inertie immenses ; que les étapes de ce travail, ou les "seuils" franchis au cours de ces labeurs, étaient autant de découvertes inattendues bouleversant chacune tout un ensemble d'idées invétérées, perpétuées par Les mécanismes universels d'imitation, de répétition (*). 539

Toutes ces choses là, l'enfant un jour les a sues, et même connues, pour les avoir intensément vécues. Mais le Maître les a oubliées, et n'a garde de s'en souvenir. Plutôt que d'être enfant, qui passionnément découvre et *apprend* et en découvrant se transforme, il a voulu être le *Maître* immuable qui *sait*, de science infuse immuable, et qui consacre sa vie à répandre ses *Enseignements*, pour le bénéfice du commun des mortels. Il s'est fait celui que ses adeptes et disciples, ceux qui croyent en lui, voulaient qu'il soit : l'incarnation d'un message statique, répétitif et par là, rassurant, l'apôtre d'une nouvelle idéologie. Un *Guru-pas-Guru* en somme, comme moi-même (émulant son exemple, peut-être[137](**)) le fus jadis...

(15 novembre) J'ai nommé la note qui précède (du 4 novembre) "Yang joue les y in — ou le Maître". Comme il se doit dans une méditation sur moi-même, le nom principal de la note concerne ma propre personne, en référant à un certain "jeu" que j'ai joué cependant quelques années, après mon départ du monde scientifique, en 1970 [138](***). Quant au deuxième nom "Le Maître", il peut être interprété indifféremment comme se rapportant à ma personne, par une désignation du rôle ou de la pose que je tenais dans ce jeu du "yang jouant les yin", ou à celle de Krishnamurti, qui me servait de modèle tacite.

En fait, les valeurs qui se dégagent des livres de Krishnamurti sont des valeurs presque exclusivement yin. Au moment de ma première lecture de Krishnamurti (en 1970 ou 1971), c'était pour la première fois que je voyais mises en avant de telles valeurs, et cernées avec pénétration les limites et les failles de la vision yang du monde qui était la mienne (et celle de "tout le monde", à des variantes près). C'est la raison sûrement de la très forte impression que cette lecture de quelques chapitres avait faite sur moi. Six ou sept ans plus tard j'ai eu aussi l'occasion de lire la belle biographie de Krishnamurti par Mme Luytens. Celle-ci confirmait une certaine impression de sa personne qui se dégage déjà de ses livres (nobostant le fait qu'il n'y figure jamais en personne). Aujourd'hui je l'exprimerais en disant que le ton de base dans son tempérament est

[139](*) (5 novembre) Ces mécanismes-là font partie visiblement des mécanismes de base du psychisme, chez l'homme comme chez l'animal. Ils préexistent à tout conditionnement, à tout apprentissage (comme celui du langage par le jeune enfant, et celui de la quasi-totalité des actes de la vie quotidienne), qui ne pourraient s'instaurer et se dérouler sans eux. Ils n'étaient pas moins présents et moins efficaces en le ieune futur Maître, qu'en quiconque. [140](**) (5′novembre) Décidément, la nuance dubitative de ce "peut-être"n'est pas de mise ! Voir à ce sujet l'avant-dernière note de bas de page écrite aujourd'hui. [141](***) Le moment de la découverte de la méditation, en octobre 1976, marque d'ailleurs un brusque déclin de ce jeu, qui se continue tant bien que mal, sur un registre plus discret, jusqu'en 1981, où il se trouve enfin décelé et désamorcé. Voir à ce sujet la
540 section déjà citée "Le Guru-pas-Guru — ou le cheval à trois pattes", n° 45. fortement yin. Il s'y ajoute qu'à travers tous ses écrits, on voit, comme un Leitmotiv constant, la mise en avant des qualités, attitudes et valeurs à coloration yin, et la dévalorisation (explicite ou par omission) des qualités, attitudes et valeurs de tonalité yang.

La vie et les enseignements de Krishnamurtî réalisent donc l'attitude assez exceptionnelle du *"yin enterre yang"*, qui va en sens inverse de celle de loin la plus courante, celle du "yang enterre le yin", dont ma propre vie (jusqu'à ma quarante huitième année tout au moins) offre une illustration également extrême. Les options "superyin" de Krishnamurti[142](*) ont le grand mérite d'aller à contre-courant des valeurs de base de la culture environnante. Cela n'empêche qu'elles me paraissent non moins répressives (d'une partie de sa personne par une autre partie) que l'ont été les miennes.

Il y a pourtant un aspect "yang"très prononcé et frappant dans la vie de Krishnamurti, qui lui a été sans doute d'abord imposé par le rôle de figure de proue, de (futur) "maître spirituel", décidé par ses prestigieux tuteurs théosophes alors qu'il était encore enfant. Par la suite, après le grand tournant dans sa vie marqué par des découvertes qui ont bouleversé de fond en comble sa vision des choses (découvertes devenues par la suite "Les Enseignements"), ce rôle de "maître", ou de "guide" a été (semble-t-il) entièrement Intériorisé, repris à son compte avec la propagation d'une doctrine qui lui était personnelle, et non reprise de ses maîtres théosophes. Cette propagation représente une activité intense, voire épuisante. Elle ne semble guère aller dans le sens d'un *équilibre* du yin et du yang, mais m'apparaît plutôt comme une *contrainte* imposée à un tempérament éminemment

[142](*) Ces "options" remontent sans doute à son enfance, et plus précisément, à ses premiers contacts avec ses tuteurs théosophes.

contemplatif, par un “moi” aussi fort et envahissant en le maître, qu’en quiconque. Vue dans cette lumière, la présente note “Yang joue des yin”, où il est surtout question de Krishnamurti, pourrait s’appeler également “Y *in joue les yang”.*

Ainsi, à deux reprises et de deux façons différentes, j’ai joué dans ma vie des “jeux” qui se trouvent être comme une *inversion* d’attitudes qui ont dominé la vie de celui qui, en une certaine période de mon cheminement, devait devenir le modèle tacite de mon Image de marque (toute aussi tacite), et de certaines attitudes et poses en mol. Mais à travers des styles d’expression Inverses l’un de l’autre, je reconnais aujourd’hui une parenté évidente. L’une est dans la présence d’une *répress Ion* (Inconsciente, II va de sol), génératrlce d’une rupture de l’équilibre naturel du yin et 541
du yang[143](*). L’autre se trouve dans le choix d’un *rôle*, et dans le *poids* @àfe *ce rôle*, son effet de freinage, voire de blocage, dans un épanouissement, dans une maturation, dans la progression d’une compréhension ou d’une connaissance. Ce rôle (ou cette pose) a été le même chez moi que chez celui qui m’a servi de modèle, à qui je me suis peut-être borné à l’emprunter tel quel. C’est le *rôle du Maître.*

([119]) (5 novembre) Cela fait un moment que j’avais envie de parler du yin et du yang dans la ([119])
mathématique. Les deux aspects yîn et yang dans un travail mathématique, ou dans une approche de la mathématique, me sont apparus seulement au cours de la réflexion de ces dernières semaines sur le yin et le yang. Je prévoyais que de sonder tant soit peu dans ces notes ce double aspect, serait la façon la plus naturelle de “revenir à mes moutons”, dans ces notes qui sont censées constituer une rétrospective sur “un passé de mathématicien”.

Ce qui a été bien clair pour moi dès mes premières réflexions sur le yin et le yang (il y a cinq ans), c’est que “faire des maths” est peut-être l a *plus yang*, la plus “masculine” parmi toutes les activités humaines connues à ce jour. A vrai dire, toute activité entièrement intellectuelle, comme la recherche scientifique notamment et, plus généralement, toute activité communément qualifiée de “recherche”, est une activité à très forte prédominance yang. J’allais écrire : “marquée par un fort déséquilibre yang”, et tel est bien le cas en effet quand cette activité vient è absorber la quasi-totalité de l’énergie d’une personne. Cette prédominance (ou ce déséquilibre) yang apparaît par l’évocation de bon nombre de couples yin-yang, pour lesquels il est clair que c’est le terme yang surtout, pour ne pas dire exclusivement, qui est “présent” dans un travail intellectuel. Je me borne à en relever quelques-uns, qui font tous partie du même “groupe” (ou de la même “porte sur le monde”), que j’appelle le groupe “le vague — le précis”. (NB dans ce dernier couple et ceux qui suivent, c’est le terme yin qui figure en premier.)

sensibilité — raison (ou intellect) instinct — réflexion Intuition — logique inspiration — méthode

vision — cohérence 542
te concret — l’abstrait
te complexe — le simple
le vague — le précis
rêve — réa t I té
l’indéfini — le défini
l’inexprimé — L’exprimé
l’informe — le formé
l’infini — le fini
l’illimité — le limité
le tout (la totalité) — U partie
le global — le local (ou le parcellaire).

Je viens de parcourir mon répertoire yin-yang, et de relever encore un bon paquet d’autres couples qui font sentir le caractère superyang de l’activité intellectuelle pure. Je relèverai seulement encore le premier de tous ceux auxquels j’avais déjà pensé tantôt : le couple *corps-espr* i t.

Ceci vu, il me semble que parmi les divers types d’activité intellectuelle, c’est le travail mathématique qui représente l “extrême-yang ultime. Cela tient sans doute avant tout ê son

[143](*) Dans cette parenté-là, nous sommes certes en très nombreuse compagnie !

caractère d'abstraction extrême, du. fait qu'il soit, dans une très large mesure, indépendant de tout "support" par une expérience sensorielle et une observation raîsonnée du monde extérieur, de celui où nous vivons j'entends et où nos@corps se meuvent. Ce caractère extrême dans l'abstraction distingue la mathématique de toute autre science, et le travail mathématique de tout autre travail Intellectuel, pour en faire une science ou un travail "de la pure raison". A l'opposé des sciences expérimentales et des sciences l'observâtiory c'est aussi la seule science dont tes résultats s'établissent par des *démonstrati ons* au sens le plus rigoureux du terme, procédant suivant une *méthode* rigoureusement codifiée et en principe infaillible, la méthode dite *"logique"*, pour aboutir à des *cert* I *tudes* qui ne laissent place à aucun doute ou réserve, ou à la possibilité d'exceptions qui auraient échappé aux cas observés jusqu'à présent. Ce sont là autant de traits extrêmes-yang réunis dans le travail mathématique, et dans. ce travail seulement.

Certes ces traits-là avaient de quoi m'attirer dès l'enfance, mol qui avais opté à fond pour "la tête" et pour l'extrême yang ! [144](*) Surtout après l'expérience de la guerre et du camp de concentration, en butte à des discrîmJnations et préjugés qui semblaient défier la raison même la plus rudlmentalre, ce qui me fascinait surtout dans l'activité mathématique (par le peu que j'ai pu en connaître

[145](*) A part quand même la variante militaire et guerrière, des parades, uniformes, garde-à-
543 vous. au torse bombé, et des inassacres et charniers Impeccablement organisés... dans mes années de lycée), c'était ce *pouvoir* qu'elle donnait, par la vertu d'une simple démonstration, d'emporter l'adhés-ion même la plus réticente, de *forcer* l'assentiment d'autrui en somme, qu'il soit bien disposé ou non — pour peu seulement qu'il accepte avec moi les "règles du jeu" mathématique. Ces règles, dès mes premiers contacts avec la mathématique scolaire, en 1940 au lycée de Mende (où j'ai pu aller, tout en étant interné au camp de Rieucros à cinq ou six kilomètres de là), il aurait semblé que je les connaissais, les sentais l'instinct, comme si je les avais toujours connues[146](*). Sûrement, je les sentais mieux que le prof lui-même, qui nous récitait sans conviction les lieux communs d'usage alors sur la différence entre un "postulat" (en l'occurence, celui d'Euclide, le seul dont lui et nous ayons eu l'heur d'entendre parler...) et un "axiome", ou *"la* démonstration" des trois "cas d'égalité des trianr. gles", en suivant le livre de classe comme un élève de première communion suivrait son bréviaire.

Cinq ans plus tard, séduit par le prestige soudain de la physique atomique, c'est pourtant pour des études de physique que je me suis d'abord inscrit à l'Université de Montpellier, avec l'idée de m'initier aux mystères de la structure de la matière et de la nature de l'énergie. Mais j'ai vite compris que si je voulais m'initier à des mystères, ce n'était pas en suivant les cours de la Fac que j'y arriverais, mais en travaillant par mes propres moyens, seul, avec ou sans livres. Comme je n'avais pas le flair, ni l'appareiliage, pour apprendre la physique de cette façon-là ; j'ai renvoyé la chose à des temps plus propices, @me suis alors mis à faire des maths, tout en suivant "de loin" quelques cours, dont aucun ne pouvait me satisfaire, ni m'apporter rien au delà de ce que je pouvais trouver dans les manuels courants. Mais il fallait quand même passer mes examens...

([120]) ([120]) (6 novembre) En reparcourant à l'instant les notes de hier, j'ai pu m'assurer que j'avais fait attention de ne pas retomber dans une certaine confusion entre le *travail* mathématique, activité à très forte dominante yang, et *"la* mathématique". Ce n'est sûrement pas un hasard si en français
544 comme en allemand, le mot qui la désigne est du genre féminin, tout comme "l a *science*", qui l'englobe, ou le terme plus vaste encore *"la connaissance"*[147](*), ou aussi *"la substance"*. Pour le mathématicien au sens propre du terme, j'entends pour celui qui "fait des mathématiques" (comme il "ferait l'amour"), II n'y a en effet aucune ambiguïté sur la distribution des rôles dans sa relation à la mathématique, è la substance inconnue donc dont il fait connaissance, qu'il connaît en la pénétrant. La mathématique est alors aussi "femme" qu'aucune femme qu'il élt connue ou seulement désirée — dont il : ait senti la mystérieuse puissance, l'attirant en elle, avec cette force à la fois très douce, et sans réplique.

Je me suis aperçu pour la première fois de l'identité profonde entre la pulsion qui m'attirait vers "la femme", et celle qui m'attirait vers "la mathématique", quelques mois avant la rencontre

[146](*) Ces premiers contacts se placent peu de temps après mes réflexions enfantines sur la quadrature du cercle, dont il est question dans la note n° 69.

avec les strophes du Tao Te King qui allaient me déclencher pour l'Eloge de l'Inceste (et chemin faisant, pour ma première réflexion systématique sur le "féminin" et "le masculin", dont j'ignorais encore les noms chinois "y in" et "yang"). C'était il y a six ans, en écrivant un texte de deux pages, intitulé "En guise de programme", sous-entendu : pour le cours (de C 4) d'"Initiât ion à la Recherche", dont Ce texte constituait une introduction, ou plus exactement une déclaration d'intentions au sujet de l'esprit de ce "cours". Après avoir écrit ce texte, venu sous ma plume le plus spontanément du monde, j'étais frappé par l'abondance des Images naissant les unes des autres, chargées de connotations erotiques. Je me rendais bien compte que ce n'était là ni un hasard, ni le résultat d'un simple propos délibéré littéraire — que c'était un signe sans équivoque d'une parenté profonde entre les deux passions qui avaient dominé ma vie d'adulte. Sans songer alors à approfondir la chose par une réflexion systématique (apparue quelques mois plus tard. seulement, à l'occasion de l'écriture de l'Eloge), ni même (je croîs) à me formuler clairement ce qui était soudain perçu, je crois pouvoir dire qu'en ce moment j'ai appris, sans tambour ni trompette, quelque chose d'Important — j'avais "découvert" quelque chose[148](**), une chose qui m'avait entièrement échappé avant.

Bien sûr, comme tout le monde, j'avais entendu parler de Freud et de sublimation de la libido et tout ça, mais ça n'a rien à voir. Même des tonnes de livres de psychanalyse et de tout ce qu'on voudra ne peuvent faire faire l'économie de tels moments, où toute théorie, tout "bagage" sont oubliés, et où soudain

[149](*)Par contre, "l e savoir" est masculin, et c'est "l'époux" en effet dans le couple yin-yang "la connaissance — le savoir". L'allemand est moins net ici, puisque les deux termes "Kennen", "WIssen" sont *neut res* (en tant que verbes substantivisés). [150](**) C'était alors une "découverte" sur le mode "yIn", "féminin" — qu ! se fait par l'accueil en nous d'une connaissance nouvelle, dans des dispositions d'ouverture silencieuse à ce qui vient en nous. De tels moments ont été rares dans ma vie, je crois. En tous cas, les moments de découverte dont je garde souvenir sont presque tous à tonalité yang, "masculine". que chose "fait tilt'l". c'est en ces moments-là que se renouvelle notre 545
connaissance des choses. Ça n'a rien ê voir avec Lire des Livres, écouter des exposés, c'est-à-dire : augmenter un savoir[151](*).

Quand je pense à "la mathématique", ce n'est sûrement pas à la totalité du *savoîr* qu'on peut qualifier de "mathématique", consigne de l'antiquité à nos jours, dans des publications, des preprints ou des manuscrits et correspondances. Même en éliminant les répétitions, ça doit faire sans doute quelques millions de pages de texte compact ; une dizaine de tonnes de bouquins peut-être, ou encore quelques milliers de volumes épais, de quoi remplir une spacieuse bibliothèque : rien de quoi faire bander c'est sûr, bien au contraire ! Parler de "la mathématique" n'a guère de sens que dans le contexte d'une *vision*, d'une *compréhension* — et ce sont là choses essentiellement personelles, nullement collectives. Il y a autant de "mathématiques" qu'il y a de mathématiciens, dont chacun a d'elle une certaine expérience personelle, plus ou moins vaste ou limitée, dont un des fruits est sa propre compréhension, sa propre vision de "la mathématique" (celle qu'il a connue), toujours plus ou moins parcellaire. C'est un peu comme "l a femme", qui peut paraître à certains comme une simple abstraction, ou comme une formule creuse et qui a pourtant une'Véalité" profonde, puissante, irrécusable (pour moi au moins), dont chaque femme rencontrée

[152](*) Cette constatation n'est pas contredite par le fait qu'il est bien possible, et même probable, que cette "prise de conscience" (le passage donc au niveau conscient d'une chose perçue dans l'inconscient) a été facilitée-par l'existence du consensus freudien, dont j'avais entendu parler sans que ça me fasse vraiment ni chaud ni froid. Un savoir peut favoriser l'éclosion d'une connaissance, mais il est beaucoup plus fréquent, il me semble, qu'il étouffe dans L'œuf toute vellé'ité d'éclosion — à la manière des "réponses" toutes prêtes qui étouffent dans L'œuf l'éclosion d'une (bonne) question. . .

C'est une chose remarquable, alors que "tout le monde a entendu parler" tant soit peu du rôle de la pulsion erotique dans la créativité (artistique ou scientifique, disons), qu'il n'en transparaissait trace dans les consensus qui avaient cours dans les milieux dont j'ai fait partie à un moment ou un autre. Pourtant, il ne manquait pas de faits frappants, qui auraient pu me mettre depuis longtemps La puce à l'oreille. Ainsi, jusqu'il y a trois ans, les périodes de créativité intense dans ma vie, et surtout Les périodes de renouvellement intérieur, ont été marquées également par un afflux

puissant d'énergie erotique. Néanmoins, mon activité mathématique n'a jamais été accompagnée d'images ou associations erotiques conscientes. Mais je me rappelle avoir été un peu déconcerté, dans les années'50, au cours d'une séance de travail du groupe Bourbaki, par un collègue et ami qui évoquait devant moi, comme la chose la plus courante du monde, une particularité dans son travail mathématique : quand il était arrivé au bout d'un travail difficile, il sentait une envie impérieuse de faire l'amour (avec ou sans partenaire) — et ceci d'autant plus fortement qu'il était plus satisfait
546 de ce qu'il venait de faire. ou connue est une Incarnation et représente un aspect@ et la — m ê tn e femme. dans l'expérience d'un autre représente sans'doute encore une autre Incarnation, encore un autre aspect.

Mon propos ici n'est nullement de me confronter à la difficulté d'"intégrer" cette vaste multiplicité d'expériences, de compréhensions, de visions de "la mathématique" en une totalité, une unité — et ceci, de plus, en une époque où on assiste (il me semble) à une sorte de "divergence" forcenée de la production mathématique, et où pas un mathématicien sans doute ne peu se flatter de connaître, ne serait ce qoe dans les grandes lignes, la totalité ou l'essentiel de ce qui a été accompli de substantiel dans notre science. Mon propos était plutôt d'examiner tant soit peu le jeu du y in et du yang dans le *travail* mathématique, c'est à dire aussi, dans la relation du mathématicien (ou de tel mathématicien, à commencer par moi-même) à "la mathématique". La chose examinée est donc "le mathématicien" ou "tel mathématicien" (dans sa relation à la mathématique), plutôt que "la mathématique" elle-même.

(121) (121) (7 novembre) Au niveau de nos facultés intellectuelles, de la raison, "connaître" une chose, c'est avant touteautre chose, la "*comprendre*". Et dans un travail de découverte qui se place dans ce registre-là de nos facultés, l'élan de connaissance qui anime l'enfant en nous (Indépendamment des motivations propres au "moi", au "Patron") est le *désir de comprendre*. C'est peut-être là la principale différence qui distingue la pulsion de connaissance intellectuelle de sa sœur aînée, la pulsion amoureuse. Ce désir de comprendre préexiste à toute "méthode", scientifique ou autre. Celle-ci est un outil, façonné par le désir pour servir à ses fins : pénétrer l'inconnu accessible à la raison, aux fins de comprendre. La connaissance naît du désir de connaître, donc du désir de comprendre lorsque c'est la raison qui veut connaître. La *méthode*, instrument du désir, est par elle-même Impuissante à enfanter une connaissance — pas plus que les forceps du médecin, ni même les mains expertes d'une sage-femme, n'enfantent. Mais parfois Ils assistent utilement la naissance du nouveau-né, quand le temps est mûr et qu'ils savent venir à point...

Beaucoup de lycéens et d'étudiants des universités, sinon tous, doivent ressentir la *rigueur* en mathématique, qui leur a été serinée par des maîtres maussades, comme une sorte d'à priori entièrement extérieur à leur humble personne, incompréhensible et arbitraire, dicté par un Dieu
547 péremptoîre et impitoyable à un Euclide promu Grand Censeur en Chef, avec mission de faire pâlir à la tâche d'innombrables générations d'écoliers, ingurgitant tant bien que mal la Culture avec un C majuscule. J'ai dû être un des rares à ne pas avoir passé par ce stade-là dans ma relation à la mathématique scolaire — à avoir senti d'instinct, dès la première rencontre et dans le cadre étriqué d'un livre de maths de classe de sixième, la fonction et le sens originels de la rigueur : que c'était là un instrument souple et d'une étonnante efficacité, au service d'une compréhension des chose dites "mathématiques" — des choses que la raison à elle seule peut entièrement connaître. Cette "rigueur" est aussi comme l'âme et le nerf de ce que j'ai appelé, dans la réflexion d'avant-hier, "les règles du jeu mathématique", et ce que tantôt j'appelais "la méthode". De les avoir seulement entrevues, c'était comme si je les avais toujours connues — comme si c'était mon *propre* désir qui les avait façonnées délicatement, amoureusement, telle une clef qui avait pouvoir de faire s'ouvrir pour moi un monde inconnu, mystérieux,. dont la richesse pressentie allait se révéler inépuisable... Et c'est bien mon propre désir qui continuait à affiner cet outil au long de mes années de lycée et d'université, avant qu'aucune rencontre puisse encore me faire soupçonner qu'il existait quelque part des *congénères* — des gens qui, comme moi, trouvaient leur plaisir à sonder l'Inconnu que cette clef-là, apparemment inconnue de tous (y compris de mes profs), avait seule le pouvoir de faire s'entr'cu. rir[153](*).

(122) (122) (8 novembre) Cela fait trois jours que ma réflexion a porté, en principe, "sur le yin et

le yang en mathématique", et que j'ai l'impression qu'elle n'en finit pas de démarrer, alors que je suis partiellement absorbé par d'autres occupations et tâches. A force de préliminaires, je n'en suis toujours pas venu au fait auquel je voulais en venir dès le début : c'est que dans mon propre travail

[154](*) Pourtant, le peu de maths que j'avais appris au lycée et à la Fac aurait quand même pu suffire à me faire comprendre que dans le passé tout au moins, il devait y avoir eu des gens comme moi, ceux en fait qu'on appelait des "mathématiciens". Monsieur Soûla (un de mes professeurs à la Fac) m'avait d'ailleurs parlé de Lebesgue, qui aurait résolu les derniers problèmes ouverts dans la mathématique, y compris dans la théorie de la mesure (sur laquelle je travaillais depuis que j'avais quitté Le lycée, en 1945). Mais dans ces années (1945–48) mon désir de tirer au clair par *mes* moyens les questions que..–m o i — *me* m e m'étais posé était si exclusif, qu'il excluait toute espèce de curiosité au sujet de l'existence, de l'œuvre ou de la personne de mathématiciens du passé ou du présent. mathématique, c'est la note *yIn*, "*fémfnIne*" , qui domine ! 548

Je m'en suis aperçu fl y a quelques semaines, en marge de la présente réflexion sur le y in et le yang, et en relation avec cette "association d'idées suscitée par l'Eloge Funèbre en trois volets", qù'î a été le point de départ de cette longue dlgresssion. (Vofr le début de la note "Yang enterre yin (1) — ou le muscle et la tripe".) Pour tout dire, cette association d'idées (sur laquelle j'aurai l'occasion de revenir) reposait plus ou moins sur l'intuition que mon approche de la mathématique était à forte dominante yang. Cette intuition était assez naturelle, puisque c'étaient mes options superyang qui avalent motivé mon investissement de longue haleine dans la mathématique. Ça n'empêche que cette intuition, ou plus exactement cette Idée, était fausse — il a suffi que je prenne le loisir de l'examiner tant soit peu pour me rendre compte que c'est le contraire qui est vrai.

Pour une surprise, c'étalt. ; une surprise ! Je n'en ai pas parlé "à chaud" dans mes notes, pour ne pas couper alors le fil de la réflexion, au moment où j'ai essayé de cerner la façon dont je percevais le yin et le yang et la philosophie qui — s'en dégageait pour moi. Mais nous y voilà enfin !

Cette idée fausse sur la nature de mon approche de la mathématique doit s'être glissée en moi, sans examen et comme chose allant de soi, dès l'époque où j'ai commencé à faire attention à l'aspect yîn-yang des choses, il y a cinq ou six ans. Ça doit être un résidu de mon Image de marque yang, virile — résidu qui a continué à traîner là, par pure inertie, faute à moi d'avoir pris la peine de passer un coup de balai dans ce coin-là...

Peut-être le lecteur aura-t-il l'Impression que je suis en train de le mener en bateau, vu que pas plus tard qu'il y a trofs jours, j'ai expliqué en long et en large que le travail mathématique était la plus surperyang des activités superyang — que dans la relation à la mathématique celle-ci faisait figure de "la femme", et le mathématicien d'amant entreprenant — et voilà que tout d'un coup je soulève la question si dans le cas de ma modeste personne, mon travail ou mon "approche" est yin ou yang, pour conclure (comme chose la plus naturelle du monde) que c'est yin, qui l'eût crû !

S'il y a le une apparente confusion, cela vient d'une Incompréhension de ce fait universel : que dans toute chose, fut-ce la plus yin ou la plus yang du monde, se joue la dynamique du yin et du yang, par les épousailles des deux forces originelles. Ainsi le feu, la plus yang de toutes les choses et le symbole même du yang, est yin dans certains de ses aspects (ctestfc "yin dans le yang") ; et inversement l'eau, qui est le symbole même du vin, est yang dans certains de ses 549
aspects et fonctions (c'est le "yang dans le yin"). Inutile de développer ici ces deux exemples, particulièrement instructifs — sûrement, le lecteur intrigué par ces constatations (qui lui paraîtront peut-être péremptoires ou sibyllines) n'aura qu'à suivre par lui-même les associations d'idées qui se rattachent au feu, et à l'eau, pour découvrir par lui-même dans ces deux cas la réalité du yîn dans le yang, et du yang dans le yin. Et s'il est mathématicien, ou s'il est seulement familier du travail intellectuel (alors même qu'il ne serait pas mathématicien, ni même un scientifique), il n'aura aucun mal à discerner l'existence de modes d'approche complémentaires yin et yang vis à vis de toute espèce de travail intellectuel, si "yang" soît-il en comparaison avec d'autres types d'activité moins parcellaires.

Un point de départ possible serait de reprendre la quinzaine de couples yin-yang signalés au début de la réflexion d'il y a trois jours[155](*), quand j'ai constaté que pour chacun de ces couples, c'était la prédominance du terme yang qui avait lieu dans le travail intellectuel (et ceci tout particulièrement dans le cas du travail mathématique), quand on compare un tel travail à d'autres types d'activité, comme faire l'amour, chanter, peindre (un tableau, ou un mur qu'à cela ne tienne), faire son jardin, etc. Cela n'empêche que si on reste à l'intérieur d'une activité déterminée comme celle de faire des maths disons (tout ce qu'il y a de yang, c'est une chose entendue), on peut distinguer un équilibre (ou parfois, un déséquilibre) de traits soit yin soit yang, variant d'un mathématicien à l'autre et parfois aussi, chez le même mathématicien, d'un travail à l'autre.

Par exemple, dans certains travaux c'est la structure *logique* de la théorie développée qui est mise en avant, dans d'autres ce seront les aspects *intuitifs*. llyaun déséquilibre, se manifestant chez le lecteur ou l'auditeur par un sentiment de *malaise* bien familier (et parfois chez l'auteur aussi), quand l'un de ses aspects indispensables est grossièrement négligé, au "profit" de l'autre. (Quand les deux sont grossièrement négligés, on jette le livre à la poubelle, ou on quitte la salle en claquant la porte !) Quand chacun des deux aspects est fortement présent, que ce soit explicitement ou entre les lignes, cela se manifeste par un sentiment bien familier également d'harmonie, de
550 beauté, d'équilibre, dé satisfaction. Il en est ainsi, indépendamment du "ton de base" qui domine l'approche suivie, que ce ton soit dans la direction "logique", ou "intuition" (ou aussi "structure", ou "substance"). Inutile sans doute de développer cet exemple instructif, pour décrire par exemple où le bât blesse (c'est à dire, cerner le "malaise" rappelé tantôt), quand l'un ou l'autre des deux aspects se trouve négligé ; le lecteur le fait bien déjà par sa propre expérience ! Des constatations dans le même sens ne pourront manquer de se dégager pour la plupart des couples yin-yang envisagés il y a trois jours. Peut-être même pour tous, même si certains sont plus délicats et demanderont sans doute un examen plus approfondi pour être pleinement appréhendés, que le couple intuition-logique.

Il me faudaît maintenant essayer d'expliciter tant soit peu ce fait, ou plutôt "le faire passer" — que dans ma façon de faire des maths, ce sont mes traits yin, "féminins", plus que mes traits "masculins", qui mènent la danse. S'il s'agissait ici d'aller jusqu'au bout de cette impression, en la testant sous un maximum d'aspects possible, l'idée naturelle (qui m'avait bel et bien effleurée hier) serait de passer en revue, parmi les couples yin-yang qui me sont connus, ceux qui peuvent représenter (entre autres) un aspect ou mode d'appréhension d'un travail intellectuel (il doit bien y en avoir une cinquantaine je suppose), et voir pour chacun d'eux lequel des deux "conjoints" du couple prédomine chez moi. Je prévois que dans tous les cas, il y aura bien un des deux qui, à l'examen, se révélera prédominant.

Ainsi, dans le couple intuition-logique, je constate à première vue que les deux aspects sont fortement présents dans mon travail mathématique. C'est là donc le signe d'un équilibre, d'une harmonie, parmi d'autres signes qui vont dans le même sens. Comme il ae doit pour un couple yin-yang, pour moi (dans mon travail j'entends), les deux conjoints sont vraiment inséparables — la structure logique d'une théorie se développe pas à pas et conjointement à l'approfondissement d'une *compréhe-nsion* des choses dont elle traite, c'est à dire aussi, conjointement au développement d'une *Intuition* de plus en plus fine et complète de celle-ci. Peut-être que dans mes œuvres publiées, conformément aux canons du métier de mathématicien, c'est l'aspect yang, l'aspect "structure" ou "logique" ou "méthode", qui est le plus apparent, le plus évident pour le lecteur. Pourtant, je sais bien que ce qui mène et domine dans mon . vail, ce qui en est l'âme et la raison d'être, ce sont les Images mentales qui se forment au cours du travail pour appréhender la réalité des choses mathématiques.

551 Certes, je n'ai jamais lésiné pour arriver à cerner de façon aussi méticuleuse que possible, au moyen du langage mathématique, ces images et l'appréhension qu'elles donnent. C'est dans cet effort continuel de formuler l'informulé, de préciser ce qui encore est vague, que se trouve peut-être la dynamique particulière au travail mathématique (et'peut-être aussi, à tout travail intellectuel créateur) — dans une dialectique contienuelle entre l'*Image* plus ou moins informe, et le *langage* qui dui donne une forme et chemin faisant suscite de nouvelles images plus ou moins floues qui approfondissent la précédente, et qui elles aussi appellent une formulation pour leur

[155](*) Voir "Le plus macho des arts", note n° 119.

donner forme à leur tour... C'est d ?ailleurs ce perpétuel travail de cerner par le langage, de façon aussi précise, aussi parfaite que possible, ce qui se présente d'abord comme un "pressenti" indéfinissable et informe, comme un "sentiment" informulé, comme une image noyée de brumes... c'est ce travail-là qui depuis mon enfance et aujourd'hui encore est ce qui me fascine le plus dans le travail de découverte mathématique. Mais si "l'effort" ici semble toujours se porter du côté "langage", donc du côté formulation, structure, logique, qui forment les ingréd-ientscl. ef de la *méthode* mathématique ; et si (par la force des choses) c'est l à surtout que se trouve aussi l'aspect visible d'un *texte* mathématique censé restituer un travail mathématique (ou du moins ses fruits), tout cela n'empêche pas que (chez moi du moins) ce n'est pas dans cet aspect-là que se trouve l'âme d'une compréhension des choses mathématiques, ni la force vive ou la motivation en œuvre dans le travail mathématique. Je crois que parmi mes travaux, très rares doivent être ceux où cette relation aurait été renversée, où j'aurais développé un "formalisme" en me laissant guider uniquement, ou avant tout, par sa seule logique interne, par des desiderata de cohérence, ou d'autres aspects du formalisme lui-même, plutôt que par un contenu, par une substance, se manifestant par des images, des intuitions de nature "géométrique". En tous cas, toute ma vie j'ai été incapable de lire un texte mathématique, si anodin ou simpliste soit-il, lorsque je n'arrive — pas à donner à ce texte un "sens" en termes de mon expérience des choses mathématiques, c'est-à-dire lorsque ce texte ne suscite pas en moi des images mentales, des intuitions qui lui donneraient la vie, comme une chair vivante de muscles et d'organes donne vie à un corps, qui sans elle se réduirait à un squelette. Cette incapacité me distingue d'ailleurs de la plupart de mes collègues mathématiciens, et (comme j'ai eu l'occasion de l'évoquer) c'est elle qui m'a souvent rendu difficile de m'insérer dans le travail collectif au sein du groupe Bourbaki, pendant les lectures en commun notamment, où il m'arrivait souvent d'être largué à longueur d'heures alors que tous les autres suivaient à l'aise.

Je viens de suivre quelques associations d'idées sur mon travail mathématique, liées au couple 552
"intuition-logique", et è quelques couples voisins qui se sont introduits d'eux même dans la foulée de celui-là@ l'informe — le formé, l'indéfini — le défini, l'informulé — le formulé, le vague — le précis, inspiration — méthode, vision — cohérence... Il serait sûrement instructif de passer en revue un à unlcomme j'y avais songé) tous les "couples'[1] possibles et Imaginables en relation à un travail intellectuel@et sonder pour chacun de quelle façon et dans quelle mesure l'un et l'autre des deux conjoints est présent dans mon travail mathématique, et si oui ou non l'un des deux paraît "donner le ton", et lequel. Au delà même d'une appréhension plus délicate de la nature particulière de *mon* travail mathématique, un tel "travail sur pièces" ne manquera pas, sûrement, de me faire approfondir également ma compréhension de la nature du travail mathématique en général, et également mon appréhension de chacun des couples passés ainsi en revue. Mais un tel travail systématique m'amènerait trop loin visiblement, et sortirait des limites raisonnables de la présente réflexion. Il me semble plus naturel d'essayer de retrouver ici, et de "faire passer" si faire se peut, les associations d'idées et images qui m'ont convaincu (sans avoir à aller plus loin) que dans mon travail mathématique, ce sont bien les traits "féminins" de mon être qui ont tendance subrepticement à donner le ton, et de trouver ainsi une sorte de'Vevanche "imprévue (là où on l'aurait attendue le moins !) pour la répression qu'ils avaient à subir dans d'autres sphères de ma vie.

Prenons par exemple la tâche de démontrer un théorème qui reste hypothétique (à quoi, pour certains, semblerait se réduire le travail mathématique). Je vois deux approches extrêmes pour s'y prendre. L'une est celle du *marteau et du burin*, quand le problème posé est vu comme une grosse noix, dure et lisse, dont il s'agit d'atteindre l'intérieur, la chair nourricière protégée par la coque. Le principe est simple : on pose le tranchant du burin contre la coque, et on tape fort. Au besoin, on recommence en plusieurs endroits différents, jusqu'à ce que la coque se casse — et on est content. Cette approche est surtout tentante quand la coque présente des aspérités ou protubérances, par où "la prendre". Dans certains cas, de tels "bouts" par où prendre la noix sautent aux yeux, dans d'autres cas, il faut la retourner attentivement dans tous les sens, la prospecter avec soin, avant de trouver un point d'attaque. Le cas le plus difficile est celui où la coque est d'une rotondité et d'une dureté parfaite et uniforme. On a beau taper fort, le tranchant du burin patine et égratigne à peine la surface — on finit par se lasser à la tâche. Parfois quand même on finit par y arriver, à force de muscle et d'endurance.

553 Je pourrais Illustrer la deuxième approche, en gardant l'Image de la noix qu'il s'agit d'ouvrir. La première parabole qui m'est venue à l'esprit tantôt, c'est qu'on plonge la noix dans un liquide émoi lient, de l'eau simplement pourquoi pas, de temps en temps on frotte pour qu'elle pénètre mieux, pour le reste on laisse faire le temps. La coque s'assouplît au fil des semaines et des mois — quand le temps est mûr, une pression de la main suffit, la coque s'ouvre comme celle d'un avocat mûr à point ! Ou encore, on laisse mûrir la noix sous le soleil et sous la pluie et peut-être aussi sous les gelées de l'hiver. Quand le temps est mûr c'est une pousse délicate sortie de la substantifique chair qui aura percé la coque, comme en se jouant — ou pour mieux dire, la coque se sera ouverte d'elle-même, pour lui laisser passage.

L'image qui m'était venue il y a quelques semaines était différente encore. La chose inconnue qu'il s'agit de connaître réapparaissait comme quelque étendue de terre ou de marnes compactes, réticente à se laisser pénétrer. On peut s'y mettre avec des pioches ou des barres à mine ou même des marteaux-piqueurs : c'est la première approche, celle du "burin" (avec ou sans marteau). L'autre est celle de'la *mer*. La mer s'avance insensiblement et sans bruit, rien ne semble se passer rien ne bouge l'eau est si loin on l'entend à peine... Pourtant elle finit par entourer la substance rétive, celle-c@ï peu à peu devient une presqu'île, puis une île, puis un îlot, qui finît par être submergé à son tour, comme s'il s'était finalement dissous dans l'océan s'étendant à perte de vue...

Le lecteur qui serait tant soit peu familier avec certains de mes travaux n'aura aucune difficulté à reconnaître l@quel de ces deux modes d'approche est "l@ mien" — et j'ai eu occasion déjà dans la première partie de Récoltes et Semailles de m'expliquer à ce sujet, dans un contexte quelque peu différent[156](*). C'est "l'approche de la mer", par submersion, absorption, dissolution — celle où, quand on n'est très attentif, rien ne semble se passer à aucun moment : chaque chose à chaque moment est si évidente, et surtout, si naturelle, qu'on se-ferait presque scrupule souvent de la noter noir sur blanc, de peur d'avoir l'air de bombiner, au lieu de taper sur un burin comme tout le monde... C'est pourtant là l'approche que je pratique d'instinct depuis mon jeune âge, sans avoir vraiment eu à l'apprendre jamais.

C'était aussi, au fond, l'approche de Bourbaki, et ma rencontre avec le groupe Bourbaki a
554 été à cet égard providentielle, en me confirmant, en m'encourageant dans ce "style" qui était spontanément le mien, et dans lequel autrement je risquais de me trouver plus ou moins seul de mon espèce[157](*). Il est vrai que c'était là une situation (être seul de mon espèce) qui m'était depuis longtemps familière, et qui ne me gênait pas tellement. Quand à savoir si mon approche instinctive du travail mathématique allait être "efficace", c'est-à-dire avant tout (suivant les critères en vigueur, et surtout pour juger un mathématicien débutant) si j'allais être capable de résoudre des "questions ouvertes" auxquelles personne n'avait encore su répondre, je ne pouvais le savoir d'avance, et je ne m'en préoccupais pas outre mesure. Ma démarche naturelle me portait plutôt à me poser mes propres questions, plutôt que de vouloir résoudre celles que d'autres s'étaient posées. Et c'est bel et bien par la découverte surtout de questions nouvelles, et celle de *notions* nouvelles également, ou encore par des *points de vue* nouveaux voire des *"mondes** nouveaux, que mon œuvre mathématique s'est avérée féconde, plus encore que par les "solutions" que j'ai su apporter à des questions déjà posées. Cette pulsion très forte qui me porte vers la découverte des bonnes questions, plutôt que vers celle des réponses, et vers la découverte des bonnes notions et des bons énoncés, beaucoup plus que vers celle des démonstrations, sont d'ailleurs autant de traits "yin" fortement marqués, dans mon approche de da mathématique[158](**). C'est pourquoi aussi, sans doute, je suis particulièrement sensible, quand je vois ce que j'ai su apporter de meilleur en mathématique, traité avec désinvolture ou avec dédain par certains de ceux qui furent mes élèves, c'est-à-dire par ceux-là mêmes qui en ont été les tout premiers bénéficiaires.

[156](*) Voir la section "Rêve et démonstration", n° 8.

[157](*) Dans cette approche extrême-yin, j'avais tendance à aller plus loin même que la plupart de nés amis dans Bourbaki étaient disposés à aller, c'est sans doute une des raisons pour lesquelles j'ai fini par quitter le groupe, vers la fin des années 50.

[158](**) J'ai d'ailleurs l'impression qu'il n'en va pas différemment pour tout autre travail de recherche chez moi, et notamment pour ce que j'appelle "la méditation" .

Quoi qu'il en soit, c'est à posteriori seulement que j'ai pu me rendre compte que mon approche naturelle de la mathématique "marchait" également quand je me sentais attiré, inspiré par une question que d'autres avaient posée — quand, en somme, ça avait "fait tilt" et que la question du même coup était devenue "mienne". Si j'essayais de faire une liste plus ou moins exhaustive de tels cas, je soupçonne que celle-ci serait assez longue. A vue de nez, il y a quatre telles situations qui me semblent "sortir du tas" par leur portée[159](***). Dans les

3) Rationalité des fonctions L des schémas de type fini sur un corps fini (qui constitue une partie des "conjectures de Weil", et un pas important vers la démonstration de ces conjectures, achevée par Del Igné). 555

4) Réduction semi-stable des variétés abéliennes définies sur le corps des fractions d'un anneau de valuation discrète.

quatre cas, le théorème hypothétique a fini par être prouvé, pour l'essentiel, par l'approche "de la mer qui monte", submergé et dissous par quelque plus ou moins vaste théorie, allant bien au delà des résultats qu'il était d'abord question d'établir. J'ai d'ailleurs pu constater que les idées, notions, formules, méthodes que j'avais développées dans ces situations (ou dans d'autres également), sont depuis longtemps entrées dans le domaine du "bien connu" mathématique, que "tout le monde" connaît et utilise à gogo, sans se soucier de leur origine[160](*).

([123]) (9 novembre) II y a un autre point commun aux quatre cas évoqués hier, de questions ouvertes qui se sont trouvées résolues (ou plutôt, "dissoutes") par "l'approche de la mer qui monte". C'est le rôle joué par J. P. *Serre* dans chacun de ces quatre cas. Cela a été avant tout un rôle de "détonateur", pour me faire "démarrer" sur ces questions, pour reprendre les expressions d'une note de bas de page dans l'Introduction mentionnant ce rôle (voir "La fin d'un secret", section 8 de l'Introduction). En fait (comme je le constate alors) il apparaît que Serre a joué un tel rôle dans la genèse des principales idées-force et des grandes tâches que j'ai développées entre 1955 et 1970, c'est-à-dire entre le moment où j'ai quitté l'analyse fonct ionel'le pour la géométrie, et celui de mon départ du monde mathématique. ([123])

Je pourrais dire, en exagérant à peine, qu'entre le début des années cinquante jusque vers l'année 1966, donc pendant une quinzaine d'entés, tojt ce que j'ai appris en "géométrie" (dans un sens très large, englobant la géométrie algébrique ou analytique, la topologie et l'arithmétique), je l'ai appris, par Serre,

[161](*) J'ai moi-même souvent pratiqué cette insouciance sur l'origine du "bien connu" que j'utilisais, sauf dans les cas cependant où je connaissais de première main cette origine, pour avoir plus ou moins assisté à la naissance, ou quand j'étais moi-même le père. Comme j'ai pu le constater maintes fois au cours des années écoulées et surtout, au cours de ma réflexion sur l'Enterrement, cette délicatesse élémentaire a souvent fait défaut à certains de ceux qui furent mes élèves ou des proches amis dans le monde mathématique, même quand il s'est agi de choses qu'ils ont apprises de nul autre que moi, et dont ils connaissent l'origine sans possibilité d'un doute. Voir à ce sujet la réflexion dans la note "Le Fossoyeur — ou la Congrégation toute entière", n° 97. quand je 556
ee l'ai pas appris par moi-même dans mon travail mathématique. C'est en 1952 je crois, quand Serre est venu à Nancy (où je suis resté jusqu'en 1953), qu'il a commencé à devenir pour moi un interlocuteur privilégié — et pendant des années, il a été même mon *seul* interlocuteur pour les thèmes se plaçant en dehors de l'analyse fonctionelle. La première chose je crois dont il m'ait parlé c'était les Tor et les Ext, dont je me faisais un monde et. pourtant, regarde donc, simple comme bonjour..., et la magie des résolutions injectives et projectives et des foncteurs dérivés et satellites, à un moment où le "diplodocus" de Cartan-Eilenberg n'était pas publié encore. Ce qui m'avait attiré vers la cohomologie dès ce moment, c'étaient les "théorèmes A et B" qu'il venait de développer avec Cartan, sur les espaces analytiques de Steïn — j'en avais déjà entendu parler je crois, mais c'est par un ou deux tête à tête avec Serre que j'ai senti toute la puissance, la richesse géométrique que recelaient ces énoncés cohomologiques tellement simples. Ils m'avaient d'abord

[159](***) Les questions auxquelles je pense ici sont, par ordre chronologique de leur solution, les suivantes :

1) Validité de la formule de Riemann-Roch-Hirzebruch en caractéristique quelconque.

2) Structure du groupe fondamental "premier à la caractéristique" d'une courbe algébrique sur un corps algébriquement clos de caractéristique quelconque.

totalement passé par dessus la tête, avant qu'il ne m'en parle, à un moment où je ne "sentais" pas encore la substance géométrique dans la cohomologie faîsceautique d'. un espace. J'étais enchanté au point que pendant des années j'avais l'intention de travailler sur les espaces analytiques, dès que j'aurais mené à bonne fin les travaux que j'avais encore en train en analyse fonctionelle, où décidément je n'allais pas m'éterniser ! Si je n'ai pas vraiment suivi ces intentions, c'est parce que Serre entretemps s'était tourné vers la géométrie algébrique et avait écrit son fameux article de fondements "PAC", qui rendait compréhensible et hautement séduisant ce qui auparavant m'était apparu rébarbatif au possible — si séduisant même que je n'ai pas résisté à ces charmes, et me suis dirigé alors vers la géométrie algébrique, plutôt que vers les espaces analytiques.

Si je ne me retenais, je serais parti là, de fil en aiguille, à faire l'histoire de ma relation à Serre, ce qui ne serait guère autre chose aussi que l'histoire de mes intérêts mathématiques, de 1952 à 1970. Ce n'est pas ici le lieu. J'ajouterais seulement que, comme de juste, c'est de Serre que j'ai été mis "dans le bain" des quatre questions évoquées plus haut. Il ne s'agissait pas là, bien sûr, de signaler l'énoncé précis de la question, un point c'est tout. La chose essentielle, c'était que Serre à chaque fois sentait fortement la riche substance derrière un énoncé qui, de but en blanc, ne m'aurait sans doute fait ni chaud ni froid — et qu'il arrivait à "faire passer" cette perception d'une substance riche, tangible, mystérieuse — cette perception qui est en même temps *désir* de connaître cette substance, d'y pénétrer. C'est peut-être là le moment le plus crucial de tous dans
557 un travail de découverte, le moment où "ça fait tilt", alors qu'on n'a pourtant aucune idée encore si vague soit-elle, par où prendre l'Inconnu, par où y entrer. C'est là véritablement le moment de la "conception" — le moment à partir duquel un travail de gestation peut se faire, et se fait si les circonstances sont propices...

Si Serre a joué un rôle important dans mon travail et dans mon œuvre mathématique, c'est plus encore, il me semble, dans l'apparition de ces moments cruciaux, quand passe l'étincelle et que s'enclanchent d'obscurs et invisibles labeurs, que par les moyens techniques de moi inconnus qu'il lui arrivait de me fournir au bon moment ou par les idées que je lui empruntais, dans des stades ultérieurs de mon travail.

Une des raisons, sans doute, pour le rôle particulier joué par Serre, c'est mon peu de goût à m'informer de l'actualité mathématique en lisant, ni même pour apprendre l'ABC de telle théorie "bien connue" en lisant dans les livres ou mémoires qui en traitent. Dans la mesure du possible, j'aime à m'informer par la parole vivante des gens qui sont "dans le coup". J'ai eu la chance, depuis mes premiers contacts avec un milieu mathématique (en 1948) et jusqu'à mon départ en 1970, de ne jamais manquer d'interlocuteur compétent et bien disposé, pour me mettre au courant des choses qui pouvaient m'intéresser. Cela créait peut-être une dépendance vis-à-vis de ces interlocuteurs, mais je ne l'ai jamais ressenti ainsi[162](*). A vrai dire, la question d'une "dépendance" ne pouvait guère se poser, tant que mon interlocuteur et moi étions animés d'un intérêt du même diapason, au sujet de ce qu'il m'enseignait. Enseigner à celui qui est avide de connaître est bénéfique pour l'un et pour l'autre, et est occasion pour "l'enseignant" d'apprendre, en même temps que pour celui qu'il enseigne.

La "raison" donnée tantôt explique bien l'importance d'interlocuteurs dans mon passé de mathématicien, mais non le rôle exceptionnel joué par Serre, qui me semble excéder de loin celui de tous mes autres "interlocuteurs" réunis ! Ce qui est sûr, c'est que Serre et moi. nous complétions à merveille. Nous avions des intérêts communs forts et nombreux, et je sentais en lui la même exigence, la même rigueur que je mettais dans mon travail. A part ça,. notre travail se faisait suivant des "styles" très différents. J'ai l'impression que nos approches de la

[163](*) La première et seule exception se place en 1981, donc longtemps après mon "départ" du monde mathématique. C'était quand je me suis adressé à Del igné, comme interlocuteur tout désigné pour mes réflexions anabéliennes, après ma "Longue marche à travers la théorie de Galois".
558 J'ai alors clairement senti l'intention de tirer avantage de cette situation d'Interlocuteur unique, pour me faire "tourner en bourrique" — et j'ai cessé alors toute relation sur le plan mathématique, jusqu'à aujourd'hui. Voir, au sujet de cet épisode, la note "Deux tournants", n° 66.

mathématique et nos travaux se complétaient, sans vraiment jamais empiéter l'un sur l'autre. Le genre de travail que je faisais (et la façon dont je le faisais) était bien différent du genre de travail de Serre. Il lui arrivait de jeter les premières bases d'une théorie dans un texte d'une cinquantaine de pages, voire même de passer un an à écrire un livre de dimensions moyennes exposant avec élégance et concision quelque sujet qui l'inspirait — mais sûrement pas de passer le plus clair de cinq ans de sa vie, voire dix ans ou plus, è développer en long et en large et à longueur de volumes tout un nouveau langage (dont on s'était fort bien passé jusque là), pour fonder une approche nouvelle et fertile de l. a géométrie algébrique, disons. Il a introduit bon nombre d'idées et de notions nouvelles et fécondes sans se laisser entraîner à les "porter" à terme, jusqu'au bout. Plus d'une fois, par contre/ces idées et notions m'ont servi de point de départ, pour un'travail de vastes dimensions qui m'allait à merveille, et pour lequel II n'aurait pu être question que Serre lui-même s'y lance.

Une association me vient irrésistiblement ici. A la lumière de la réflexion des jours derniers, je vols ma relation au travail mathématique et à mes "œuvres" plus comme *"maternel le"*, que comme "paternelle". Le moment de la conception, si crucial soit-Il, représente pour moi une infime portion du "travail" au cours duquel croît et se développe la chose en gestation, "l'enfant" à venir. Ce travail est bien comme celui de la grossesse chez une femme enceinte, travail qui s'enclenche à la conception de l'enfant, pour se continuer sur neuf longs mois... le temps qu'il faut pour porter à terme ce qui fut un foetus et pour *enfanter* — c'est-à-dire, pour mettre au monde un *enfant*, un enfant vivant et *complet*, pas juste une tête ou un torse ou un squelette de bébé ou que sais-je. Ce rôle de mère, visiblement, est très différent de celui du père (fût-ce le meilleur, père du monde...), lequel à peu de choses près se contente de jeter une semence, puis s'en, va vaquer à d'autres occupations.

Visiblement, le travail mathématique de Serre, son approche de la mathématique, est à forte dominante yang, "masculine". Son approche d'une difficulté serait plutôt celle du burin et du marteau, bien rarement celle de la mer qui monte et submerge, ou celle de l'eau qui imbibe et dissout. Et II paraît content de jeter une semence, sans se soucier outre mesure où elle tombera, ou si elle déclenchera conception et labeurs, ni môme si l'enfant qui pourrait en naître sera à sa ressemblance ou portera son nom.

Une image peut nous aider à appréhender un aspect important d'une certaine réalité, mais 559
elle n'épuise pas la réalité. Celle-ci est toujours plus complexe, plus riche que toute image qui la voudrait exprimer, il en est ainsi des images qui me sont venues, sans les avoir cherchées, pour exprimer deux approches différentes de la mathématique — celle de Serre, et la mienne. Il est arrivé à Serre de mener à terme des travaux qui demandaient du souffle, comme il m'est arrivé de semer des idées, dont certaines ont germé, et ont été menées à terme par d'autres que moi. Pas plus que dans mon approche de la mathématique, je ne manque de "virilité" (alors que la note de fond est "féminine"), pas plus que Serre ne manque de "féminité" dans la sienne, faisant équilibre à sa note de fond "virile".

Il ne saurait en être autrement dans une approche créatrice d'une substance inconnue, qu'elle soit mathématique ou autre : il n'y a découverte, ni connaissance, ni renouvellement, si ce n'est par l'action conjointe et inséparable des énergies et des pulsions originelles yin et yang dans un même être. C'est dans l'intime fusion des deux que réside la *beauté* d'un être, ou d'une œuvre — cette qualité délicate, insaisissable, qui se signale à nous par ce sentiment particulier d'harmonie, de satisfaction. Cette qualité est présente dans tous les travaux de Serre que j'ai connus, que ce soit de vive voix ou par les textes qu'il a écrits. J'ai connu peu de mathématiciens où elle soit présente de façon aussi constante, et avec cette force.

([124]) (10 novembre) La réflexion de hier et d'avant-hier est loin d'épuiser l'ensemble des caractères fortement marqués dans mon travail mathématique, qui sont de nature yin. De le@ sonder plus avant, sur la lancée de la présente réflexion sur le yin et le yang en mathématique, serait aussi une excellente occasion pour moi d'approfondir une compréhension de la nature du travail mathématique en général. Ce thème du yin et du yang en mathématique, dont je pensais faire le tour dans un jour de réflexion, et sur lequel j'ai déjà passé cinq jours consécutifs en ayant l'Impression de l'avoir à peine entamé seulement, vient de se révéler comme un de ces nombreux thèmes d'anodine apparence, qui se font plus vastes et plus profonds au fur et à mesure qu'on en approche et qu'on y entre. Il n'est pas question, décidément, que j'épuise à la sauvette ce thème juteux (ni même que j'en "fasse le tour" seulement, au pas de course), au beau milieu d'une Cérémonie ([124])

Funèbre que je ne voudrais pas faire traîner en longueur au delà de toute mesure!

560 Je voudrais seulement signaler encore (sans commentaires, c'est promis!) deux de ces "caractères fortement marqués" dans mon travail mathématique, qui vont dans le sens "yin", féminin. L'un est une prédilection pour le *général*, plutôt que pour le particulier (qui fait "paire" ou "couple" avec lui). L'autre trait me semble encore plus fort, ou pour mieux dire, plus essentiel, plus névralgique, et plus vaste aussi (en ce sens qu'il contient le premier). S'il est une "quête" qui a traversé toute ma vie de mathématicien, depuis l'âge de dix sept ans (frais émoulu du lycée) jusqu'à aujourd'hui même, une quête incessante qui a marqué toute mon œuvre (publiée ou non publiée) depuis ses débuts, c'est celle de l'*unité*, à travers la multiplicité infinie des choses mathématiques et des approches possibles vers ces choses. Déceler, découvrir cette unité au delà de la diversité, d'une richesse souvent déroutante (sans rien amputer de cette richesse), reconnaître les traits communs au delà des différences et des dissemblances, et aller jusqu'à la racine des analogies et ressemblances pour découvrir la parenté profonde — telle a été ma passion, ma vie durant. Les différences même, expression d'une diversité illimitée et insaisissable, ont fini par apparaître comme les branches et les rameaux, se ramifiant à l'infini, d'un même arbre à la vaste ramure, où chacune, et chaque branche et chaque rameau, me montrent le chemin vers le tronc qui leur est commun. D'instinct et par nature, mon cheminement a été celui de l'*eau*, qui toujours tend à *descendre*, le cheminement vers ce tronc, vers Ces racines. Et si j'ai aimé m'attarder en chemin, c'était rarement du faîte pour y explorer feuilles et délicates brindilles, mais surtout aux grosses branches, au tronc et aux maîtresses racines, pour connaître leur texture et sentir à travers l'écorce le flux montant de la sève nourricière. [164](*)

[165](*) Je crois discerner en cette quête de l'unité à travers la diversité, un trait distinct if commun aux trois passions qui ont marqué ma vie, y compris donc la passion amoureuse, et la médi. tation. Peut-être même, (x@rs de toute passion, est-ce là chez moi un *mode* d'*appréhension* de la réalité, où j'ai tendance à voir surtout, et à attacher mon attention et à donner du poids, aux traits communs et aux parentés, plutôt qu'aux différences (sans pour autant être tenté d'escamoter cellefrcl). J'ai remarqué que la tendance de beaucoup la plus courante était la tendance opposée, la tendance yang donc, Elle va souvent jusqu'au point d'Ignorer ou de nier les parentés profondes. (Tendance superyang, caractéristique de notre culture. Elle s'accompagne souvent du réflexe de vouloir niveler les différences, de tout aligner sur un même modèle supposé "parfait" ou "supérieur", au bénéfice d'une "unité" factice, qui est un apauvrissement à outrance en même temps qu'une violence.) Ces différences d'accent entre un interlocuteur et mol ont été souvent cause de dialogues de sourds, où sont développés deux monologues parallèles qui ne se rejoignent jamais...

561 A vrai dire, je ne sais encore trop quoi faire de ce fait nouveau découvert depuis peu, comment Le situer — que dans mon approche de la mathématique, dans ma façon de "faire des maths", Le ton de base chez moi est fortement yin, "féminin". Cela va dans Le sens d'une certaine intuition à laquelle j'ai déjà fait allusion — que le ton de base de mon être profond, j'entends de "l'enfant" en moi ou de "l'Ouvrier", c'est-à-dire de ce qui esi créateur et au delà du conditionnement (c'est-@-dire au delà du "moi", du "Patron") — que ce ton de base est lui aussi "féminin" plutôt que viril. Peut-être ai-je tout en mains dès maintenant pour tirer au clair ce qui en est réellement, en examinant avec soin tous les signes qui vont soit dans un sens, soit dans l'autre[166](*), pour reconnaître la portée de chacun, et ce qui se dégage de leur ensemble. Et si par un tel travail je n'arrive au résultat tangible d'un "oui" ou d'un "non", sûrement il n'aura pas été inutile pour autant, pour arriver à mieux cerner mon ignorance, qui en ce moment reste floue encore, non située, faute d'y avoir médité. Peut-être ferai-je ce travail, une fois terminé le travail sur Récoltes et Semailles, et... sur la lancée encore de celui-ci. Mais là encore, ce n'est pas ici le lieu.

Mais si j'ai été amené'à cette réflexion sur le yin et le yang, c'est au cours d'une réflexion où je me suis efforcé surtout de comprendre certaines relations, entre moi et d'autres (parmi ceux qui furent mes élèves, notamment). C'est donc aux répercussions possibles du "fait nouveau" qui vient d'apparaître, sur ma relation à autrui et sur celle d'autrui à moi, que je suis surtout intéressé ici. Et c'est là aussi que se situe mon embarras pour "placer", pour exploiter ce fait. Il tient peut-être à ceci, que personne probablement à part moi ne s'est jamais aperçu d'une telle chose — pas à un niveau conscient, à un niveau formulé tout au moins. Je n'ai en tous cas jamais reçu quelque écho que je pourrais interpréter en ce sens, pour autant qu'il me souvienne — pas plus d'ailleurs (à une seule exception près) que je ne me souviens d'écho qui me renverrait de moi-même une image "yin", alors que le personnage que j'ai campé depuis mon

[167](*) Plusieurs de mes traits yang fortement marqués me paraissent être des traits *acquis*, provenant du conditionnement, et plus précisément, de l'image de marque superyang remontant à mon enfance. Parmi ces traits, il y a un investissement démesuré dans L'action ; la projection très forte vers l'avenir c'est-à-dire vers l'accomplissement de mes tâches ; la prédilection pour un travail de découverte avant tout intellectuel et le rôle envahissant de la pensée ; des dispositions de fermeture vis-à-vis de ce qui n'apparaît pas directement lié à mes tâches du moment, et en particulier mon inattention aux paysages, saisons etc. Il y a pourtant un trait yang qui me paraît inné et non acquis, c'est la relation d'affinité très forte qui me lie au *feu*, à la différence de ma relation à l'eau, qui n'est décidément pas "mon élément". Il paraît d'ailleurs que ma carte astrologique est marquée par un très fort déséquilibre yang, tous les signes qui y entrent étant des "signes de feu", à l'exclusion de tout signe d'eau. ce (sinon la petite enfance) a été fortement 562
yang ; au point même que maintenant encore, ce caractère "viril" semble comme une seconde (?) nature, qui continue à dominer ma vie de bien des façons.

Il est vrai que le seul fait qu'un trait en quelqu'un (moi en l'occurence) ne soit pas perçu au niveau conscient, n'empêche pas nécessairement qu'il n'agisse sur la relation avec autruit Et que ce trait soit bel et bien perçu dans le monde mathématique, parmi des mathématiciens plus ou moins familiers de mon , et que cette perception-là ait fait "tâche d'huile" parmi un public mathématique nettement plus large que celui-là — cela ne fait pour moi aucun doute. Quand j'écrivais, dans "L'Eloge Funèbre (1) — ou les compliments" que "la plume anonyme qui a pris soin ici de mon éloge funèbre m'a gratifié surabondamment de ce qui aujourd'hui est livré au dédain", je n'aurais su encore sur le champ, cerner en une formule lapidaire quoi exactement était "aujourd'hui livré au dédain" par la mode mathématique, parmi les choses auxquelles j'attache du prix. Mais dès de lendemain, par cette "association d'idées" sur laquelle il me faudra revenir[168](*), j'avais senti (sans peut-être me l'être formulé, et sans que cela apparaîsse encore aussi clairement qu'à présent), que "ce quelque chose" n'était autre que tout ce qui était reconnu (à un niveau souvent informulé) comme étant une façon "yin", "féminine" de faire des mathématiques — façon tacitement assimilée à du "bombinage", du "non-sens" (pour reprendre le compliment de mon élève et ami Pierre Del igné, à l'égard du texte à la base de toute son œuvre), de la "manivelle", "facilité" etc.

Certes, dans l'Eloge Funèbre (prononcé par ce même ami Pierre), y compris dans le passage ou je suis cité en une haleine avec lui[169](**) , le compliment était de rigueur ! Il n'était pas question de non-sens ni de bombinage, mais bien d'"aspect t i *tanesque"*, de "vingt volumes", "dégagé problèmes *essentiels"*, "plus grande *généralité nature lle*" (sic), école "*nourrie* par la *générosité* avec laquelle il communiquait ses idées", "théories d'une *profondeur légenda* î *re"*, "renouvelé *fondements"*, *"ouvert* nouvelles applications", notions "si *naturel les* qu'il nous est difficile d'imaginer l'effort qu'elles ont coûté" (pour ne pas dire qu'elles étaient "faciles" — mafs ça, j'ai pris soin moi-même de bien le préciser[170](***)),

l*) Voir début de la note "Le muscle et la tripe" (n° 106), où cette association est évoquée pour la première fois. @**) Voir la note "L'Eloge Funèbre (2) — ou la force et d'auréole", n° 105. [171](***) Voir la note "Le piège — ou facilité et épuisement" n° 99. "grande attention à la terminologie" 563
(pour ne pas dire "bombinage"), *"ancêtres* de la K-théorie algébrique", "topos introduits. . . sur un corps de base *général"*, *"analogies suggérées* par Grothendieck" , *"conjectures. . .* toujours aussi inabordables. . .", "telle que Grothendieck l'avait *rêvée"*. . .

J'ai souligné dans ces citations les mots-clef — ce sont tous des mots qui désignent une approche yin des choses. Le "doigté parfait" dans cet enterrement par le "compliment bien dosé" a consisté dans l'utilisation systématique de l'hyperbole vis à vis de ces qualités qui, d'une part sont "livrées au dédain", et d'autre part sont réelles et sont pour moi de grand prix ; et ceci *tout* e n passant un coup de gomme complet et radical sur les aspects complémentaires, qui aujourd'hui ont l'exclusivité des honneurs, les aspects "virils", aussi fortement présents pourtant dans mon œuvre que dans celle de quiconque, à bien peu d'exceptions près.

D'ailleurs, ce sont bien ces aspects et valeurs "virils", à l'exclusion de la moindre note tant soit peu “féminine”, qui sont mis en vedette par contre dans le texte sur Pierre Del igné, tant par le choix des quelques épithètes (*“difficulté* proverbiale”, *“résultat surprenan* t”, “fait de la cohomologie l-adique un outil *puissan* t”, *“premier* pas”, *“étonnamment uti le”*, *“rapidité”*, *“pénétration” “réactions éclairantes* et constructives à chaque question”, *“brillantes découvertes”*), que par l’énumération circonstancié de résultats tangibles (alors que pas un seul résultat de moi n’est évoqué dans mon portrait-minute, pas plus qu’il n’est suggéré que ces résultats aient pu jouer un rôle pour ceux de Del igné).

Je ne regrette pas d’avoir pris la peine de faire cette rapide compilation d’épithètes — l’effet est véritablement saisissant ! Si au niveau d’un savoir structuré, rares encore sont — ceux qui ont quelque notion du yin et du yang, il faut croire que dans l’inconscient de mon ami Pierre comme dans celui qui lui a servi de scribe, il y a une perception d’une sûreté sans failles. El le est mise ici au service d’une certaine cause : livrer au dédain celui qui doit être livré au dédain, et désigner un héros à l’admiration de la foule.

Je doute d’aillwas que ces trois courts textes que je viens de reparcourir aient eu de très nombreux lecteurs. Mais qu’il y en ait eu peu ou prou me semble question accessoire. Pour moi, ces textes s’adressaient, non pas à d’hypothétiques mécènes potentiels (après tout, ce n’est pas le souci de mon ami Pierre, de trouver des mécènes pour financer son institution), mais à la
564 “Congrégation toute entière”,-apparue dans la réflexion au cours de la note de même nom (alias “Le Fos@ soyeur” n°97). le message qu’Us portent est comme un raccourci saisissant et magistral d’innombrables messages dans le même sens, Issus de mon ami Pierre et d’autres parmi ceux qui furent mes amis ou mes élèves, et d’autres encore peutêtre, messages captés et agréés par cette même Congrégation. S’il existe un inconscient collectif (et je serais assez enclin à le croire à présent), nul doute qu’en celui de cette Congrégation (allas “communauté mathématique”), tout comme en celui du Grand Officiant à mes solennelles Obsèques, il y a cette même perception sans failles de ce qui est yîn (ras-le-bol !), et de ce qui est yang (chapeau !).

Et ces Obsèques tout d’un coup m’apparaissent sous un jour nouveau, Inattendu, où ma personne elle-même est devenue accessoire, où elle devient *symbole* de ce qui se doit d’être “livré au dédain”. Ce ne sont plus les obsèques d’une personne, ni celles d’une œuvre, ni même celles d’une inadmissible dissidence, mais les obsèques du “féminin mathématique” — et plus profondément encore, peut-être, en chacun des nombreux participants applaudissant à l’Eloge Funèbre, *les obsèques de la femme reniée qui vit en lui-même.*

([125]) ([125]) (11 novembre) Exceptionellement (une fois n’est pas coutume. . .) je me suis réveillé de bonne heure ce matin, après avoir dormi à peine quatre ou cinq heures. L’aboutissement inattendu de la réflexion de hier a mis en branle aussitôt un travail intense, pour “placer” et assimiler ce fait nouveau qui venait d’apparaître, le temps de me réchauffer une copieuse soupe et de prendre une collation avant de me coucher, à trois heures du matin passé. Et de bonne heure déjà, ce même travail m’a tiré du sommeil, puis du Ut. . .

Si je parle d’aboutissement “Inattendu” et de fait “nouveau”, II faut ajouter pourtant que depuis les tout débuts de cette Interminable “digression” sur le yîn et le yang, II y avait en mol comme une attente contenue d’un “dénouement”, ou tout au moins l’attente d’une “jonction” qui devait se faire avec une certaine procession, laquelle s’était assemblée en une Cérémonie Funèbre. Il pouvait sembler que je m’éloignais de plus en plus des lieux des Obsèques, voire même que celles-ci étalent définitivement oubliées — et pourtant non, elles étaient toujours là, comme en sourdine ou en filigrane. Je ne les avais jamais vraiment quittées. Leur présence muette se manifestait par
565 cette attente discrète et con — tfante, ce sentiment de tension, de suspense, qui me portait vers ce point, encore nébuleux, où la “jonction” devait finalement se faire. Je pouvais pressentir le lieu approximatif de ce point de jonction — c’était autour d’une certaine “association d’idées” (évoquée plus d’une fois, mais toujours pas formulée) qui avait été le point de départ, la motivation initiale pour ce voyage imprévu à travers le yin et le yang et à travers ma vie. Ce voyage allait être en somme comme un grand cycle encore, revenant (plus ou moins. . .) à son point de départ ; ou plutôt comme un tour dans une spirale descendante, m’amenant d’un cran plus profond dans la chose sondée, “au cœur même” (si mon pressentiment ne m’abusait) de ces Obsèques.

Mais alors que je commence à peine à me préparer à “atterrir”, et au détour d’un alinéa ultime d'une "note" encore tout ce qu'il y a "digression" voire "resassage", me voilà débarquer soudain en pleine cérémonie funèbre et bel et bien au cœur de celle-ci, un peu comme un extraterrestre qui se serait catapulté là pile devant le prêtre en chasuble et devant la congrégation des fidèles ; ou pire encore, comme un défunt crû mort et (presque déjà) enterré qui soudain soulève le couvercle (et valdinguent couronnes et touchantes épitaphes !) et que voilà en personne, en suaire blanc et l'œil pétillant, tel un diablotin tout ce qu'il y a de vivant sortant de sa boite au moment où on s'y attend le moins !

Ainsi, l'aboutissement de la réflexion de hier a été en même temps le dénouement de ce suspense dont j'ai parlé, suspense très particulier et qui m'est bien familier dans le travail "à la façon de la mer qui s'étale", qu'il s'agisse du travail mathématique ou de tout autre. Mais dans le sillage même de cette détente d'un long suspense est aussitôt apparue une *perplexité*. C'est elle surtout qui m'a absorbée depuis, je crois, et qui, à des heures indues, m'a attiré du lit vers la machine à écrire. Qu'il y ait perplexité n'a d'ailleurs rien pour surprendre — il en est ainsi, plus ou moins, chaque fois qu'une situation soudain apparaît dans une lumière nouvelle, qui à première vue semblerait donc contredire une ancienne vision. Le tout premier travail alors qui s'impose, c'est de sonder avec soin ces contradictions, d'examiner dans quelle mesure celles-ci sont réelles, ou apparentes seulement, c'est-à-dire expressions d'une inertie de l'esprit qui rechigne à reconnaître la "même" chose sous deux éclairages différents. Cet indispensable travail est achevé, quand toutes les dissonances se sont résolues dans une harmonie nouvelle (fût-elle elle-même provisoire encore), dans une vision donc qui englobe et réunit les visions partielles antérieures, en les corrigeant ou les ajustant au besoin, et en éliminant celles qui se révéleraient foncièrement fausses. Dans une telle vision renouvelée, "l'ancien" qui lui a donné naissance, c'est à dire les visions plus parcellaires qui 566
s'unissent en elle, acquiert lui-même un sens nouveau[172](*).

Pour en revenir à ma "perplexité", la voici. Le "dénouement" ou "jour nouveau" consistait en une Image soudain apparue — celle de l'Enterrement en grande pompe du "symbole" du "féminin mathématique", incarné en ma personne, et projection en même temps de "la femme reniée" en chacun des participants aux Obsèques ; ou pour le dire autrement, c'est l'image de l'Enterrement symbolique d'une sorte de *Super-Mère*, comme victime expiatoire en somme et en lieu et place de la femme-maîs-rarement-mère qui végète dans les obscurs souterrains de chacun des participants venus applaudir aux Obsèques. Cette image semble contredire une @@ a *ut re*, *opposée*, floue encore, qui s'était formée progressivement au cours de la réflexion d'avant juin (culminant en la note "Le Fossoyeur — ou la congrégation toute entière") : celle d'un *Super-Père* à la fois admiré et craint, à la fois attirant et haT, "massacré" par ses enfants, dont la dépouille mutilée est livrée à la dérision au cours de ces "mêmes" obsèques. Mises côte-à-côte (s'il en était même encore besoin), ces images aux violentes couleurs sembleront friser le loufoque et le délire, et je m'imagine aisément la danse du scalp que ne manqueront pas de susciter ces fantasmagories sur le mode psychanalytique, à supposer qu'il se trouve des lecteurs qui aient eu le souffle de me suivre jusqu'ici !

Je les laisse volontiers à leur danse, qui ajoutera une note exotique du meilleur effet à cet enterrement peu ordinaire, et pendant ce temps suivrai plutôt une association qui s'était présentée dès la nuit dernière, de nature je crois à réconcilier, à faire même s'aimer et s'épouser, ces deux images ou facettes, soi-disant antagonistes, voire irréconciliables.

([126]) (12 novembre) J'avais pens* poursuivre dans mes notes cette association dont il a été ([126])
question à la fin des notes de hier, de nature à "réconcilier" et et "faire s'aimer" les deux Images, en apparence antagonistes, qui s'étaient dégagées de mon enterrement. Alors que je me disposais à commencer les notes dans ce sens, j'ai senti une réticence, à laquelle je ne voudrais pas passer outre.

L'association concernait la relation de ma mère à mon père, et le sens de la destruction de la famille qui a eu lieu en 1933, de par la volonté de ma mère emportant l'acquiècement (réticent et gêné d'abord, puis empressé et total) de mon père. Cet épisode crucial a marqué une sorte de renversement dans le couple formé par mes parents, où mon père avait fait figure d'incarna- 567

[172](*) Comparer avec la réflexion dans les deux sections "L'Enfant et le bon Dieu" et "Erreur et découverte", n°s 1 et 2.

tion héroïque, ostentativement adulée, des valeurs viriles, et où ma mère (caractère volontaire et dominateur s'il en fût) pavoisait aux couleurs de la femme subjuguée et heureuse de l'être, par dessus une vie quotidienne marquée par les affrontements continuels. L'acquiècement au sacrifice des enfants marque le moment de l'*écroulé me* n t du Dieu et Héros, suivi par une véritable orgie de mépris trionphal chez celle qui, la veille encore, jouait les adulatrices pâmées, et qui désormais prenait la place du héros déchu, émasculé et heureux de l'être, réduit au rôle méprisé de "femme", dont elle-même au même moment se voyait relevée.. .

Le peu que j'en ai dit est si schématique, si quintessencié je crains, qu'il risque plutôt de susciter d'innombrables malentendus, plutôt que d'aider à comprendre les ressorts cachés d'un certain enterrement. Pourtant, je sens que ce n'est pas ici le lieu de développer tant soit peu ce que je viens d'esquisser en quelques mots. Pour restituer avec un minimum de finesse une réalité complexe, brouillée à plaisir par les deux protagonistes, demanderait une nouvelle et longue digression, d'une ampleur que le contexte ne justifie pas. Je ne me sens pas incité à y plonger à présent, et ceci d'autant moins qu'il s'agit d'une situation qui implique d'autres que moi, et où ma propre responsabilité (en temps que coacteur) ne me paraît pas vraiment engagée. Moi-même, et ma sœur, y figurons non comme des acteurs, mais comme des i *nstuments* aux mains de ma mère pour abattre le Héros ardemment admiré et envié, afin de se substituer à lui, et faire de lui un objet de dérision.

Si ce scénario, patiemment mis à jour il y a cinq ans[173](*), est le plus extrême et le plus violent du genre que j'aie connu, j'ai néanmoins eu ample occasion depuis de détecter dans d'autres couples des scénarios tout analogues. Le travail fait sur la vie de mes parents m'a beaucoup aidé à ouvrir les yeux sur des choses qui avant m'échappaient entièrement. Sur le coup pourtant j'avais été bouche bée, et il y avait de quoi ! Aujourd'hui j'aurais tendance à croire que, mis à part la violence particulière des couleurs, le genre de relation d'antagonisme que j'ai mis à jour dans le couple formé par mes parents, est plus ou moins typique de la relation de couple, ou du moins extrêmement commun. Aussi le lecteur qui aurait, comme moi, fini par faire usage de ses facultés pour sonder les ressorts cachés des antagonismes de couple, ou de l'antagonisme femme-homme, ne sera pas autrement surpris (voire choqué) par le peu que j'en ai dit ici.

568 Si j'essaie de faire abstraction de ce qui est particulier d'un cas à l'autre, et de dégager les points communs aux antagonismes femme-homme que j'ai pu voir d'un peu près et où j'aie compris quelque chose, il vient ceci.

1) Chez la femme, des dispositions d'admiration et d'envie vis à vis de l'homme, dû à un prestige (souvent surfait) dont il est revêtu, de par sa situation (de mâle, notamment) et des qualités (réelles ou supposées) qui la justifient.

2) Souvent il s'y mêle un élément de rancune, voire de haîne, dû à un amalgame (înconscient, comme de juste) entre l'homme (amant ou mari par exemple) et le père. La relation d'antagonisme de la mère au père est reprise à son compte par la fille, identifiée (de façon plus ou moins complète) à la mère. Il s'y ajoute souvent des motifs de rancune (vis à vis du père) plus directs (attitudes tyranniques de celui-ci, manque d'affection, d'attention ou de sollicitude etc). Par la suite, ces sentiments d'antagonisme (et autres) j "prêts à l'emploi", se projettent tels quels sur le partenaire (effectif ou potentiel), que celui-ci ait ou non "la tête de l'emploi".

Donc quand tantôt (dans 1°) j'écrivais que les dispositions de la femme (d'admiration et d'envie notamment) à l'égard de l'homme étaient "dûs à un prestige etc", cela n'est que partiellement vrai. Il me semble que le plus souvent, la *force vive* dans ces dispositions *provient de la relation au père* (même si celui-ci est depuis longtemps mort et enterré), et que son entrée en action ne dépend que de façon limitée de la personnalité particulière du partenaire.

3) En compensation à ses sentiments d'infériorité (entièrements subjectifs, est-il besoin de le dire) et d'antagonisme voilé, voire d'animosité ou de haîne, il y a une hantise d'exercer un pouvoir sur le partenaire (alors que c'est lui qui, par le consensus général plus ou moins tacite, est censé détenir l'autorité). L'exercice du pouvoir par la femme se fait par tous les moyens à sa disposition (les plus puissants sont son corps, et surtout, les enfants, @*)), et il est presque toujours occulte. La gratification qui l'accompagne est donc inconsciente le plus souvent, mais elle n'en est pas moins

[173](*) Voir à ce sujet les deux notes "La surface et la profondeur" et "Eloge de l'écriture", n°s 101 et 102.

réelle et Importante. Souvent le jeu du pouvoir devient dévorant, II devient le principal contenu de la vie de la femme, celui qui absorbe la quasI-total Ité de son énergie, et auquel tout le reste (y compris la pulsion amoureuse et les enfants) est subordonné, voire sacrifié, sans hésitation.

(@@) Le principal "moyen" commun pourtant est ici passé sous silence, étant de nature plus subtile, malaisée à évoquer en quelques mots. Il consiste en une certaine "tactique" passe-partout, examinée dans la partie ultérieure "La griffe dans le velours" (notes n@s 137–140) de la réflexion sur le yin et le yang. (@@)

4) Le cas le plus extrême, le plus déchiré, est celui où l'admiration et l'envie vis-à-vis du mâle, 569
qu'il s'agit de dominer tout en ayant l'air de se soumettre à lui, s'accompagne du mépris, voire du dégoût et de la haîne, pour ce qui est féminin — pour sa propre condition de femme. Pourtant, ce n'est qu'en jouant sur sa "féminité", justement, qu'elle peut espérer soumettre l'homme, ou du moins le manoeuvrer à son gré ! Ainsi, pour satisfaire sa pulsion égotique la plus forte, celle de "faire marcher" le partenaire (voire même, le soumettre, ou le briser...), elle se voit contrainte d'entrer à fond dans un rôle détesté, ressenti comme méprisable, comme indigne d'elle. C'est dans ce cas extrême de refus de sa propre condition et nature, celui d'une option superyang et anti-yin, qu'elle cherchera un illusoire échappatoire au conflit qu'elle porte en elle, en employant toutes ces forces pour parvenir à un *renversement de rôles* : elle même se substituant à l'homme, au héros et maître, jadis admiré et envié et désormais déchu, réduit lui-même au rôle qu'elle avait pendant longtemps porté comme une livrée abjecte, au rôle méprisé dont elle serait enfin délivrée...

L'esquisse que je viens de faire est elle aussi schématique, apte tout au plus à *évoquer* une certaine réalité pour celui qui l'aurait déjà perçue de son côté ici et là, sans avoir peut-être essayé encore de la cerner tant bien que mal par une description sommaire comme celle-ci, si je voulais lui donner quelque relief, je devrais tout au moins essayer de préciser les différents *niveaux* (presque tous inconscients) sur lesquels se jouent cet ensemble de sentiments et de vouloirs mutuellement antagonistes. De plus, dans cet enchevêtrement d'inexorables mécanismes égot iques, d'où la pulsion amoureuse semble rigoureusement absente, essayer aussi de situer celle-ci ; voir dans quelle mesure et de quelle façon elle contribue au sempiternel tourne-en-rond (comme la force du vent peut-être, capté par les ailes d'un ingénieux moulin pour faire tourner à perpète une lourde meule...), et dans quelle mesure il arrive aussi que les rouages parfois s'arrêtent et fassent silence, pour laisser libre cours à *autre chose*.

Et enfin, j'ai entièrement omis de parler de ce qui se joue en *lui*, le "partenaire" ou protagoniste, comme s'il n'existait que par rapport à elle, comme *objet* de l'attirance et de la répulsion, de l'admiration et de l'envie de celle qui lui fait face. Une des raisons sans doute de cette omission : c'est bien *elle*, dans ce caroUfcel du couple, qui joue le rôle actif, s'y investissant à fond, y trouvant souvent sa vraie raison d'être (à défaut de mieux), alors que *lui* n'y voit que du feu, occupé qu'il est
ailleurs et de surcroît naïf comme pas un (*), réagissant coup sur coup sans essayer de comprendre, 570
et (ce qui plus est) sans comprendre en effet, pas même (il me semble) au niveau inconscient. C'est là du moins l'impression que j'en ai toujours eue, depuis que je commence à faire attention au caroujsel du couple ! Mais il est vrai aussi que je connais beaucoup moins le rôle de l'homme, puisque je n'ai pu l'observer de vraiment près que dans le cas de ma modeste personne, alors que j'ai eu l'occasion plus d'une fois, par contre, de connaître des toutes premières loges le rôle du côté femme.

De toutes façons, alors même que je prendrais grand soin, sur dix pages ou dans tout un volume, d'étoffer ma description un peu très schématique, ce serait pourtant peine perdue pour un lecteur qui n'aurait pas encore, en cette matière, "fait usage de ses facultés" et qui n'aurait jamais rien vu rien senti du genre. Quant au lecteur tant soit peu "dans le coup", sûrement le peu que j'en ai dit, et nobostant maladresses et obscurités, suffira pour le remettre dans le bain de choses qu'il avait déjà perçues par lui-même, et à susciter en lui des images et associations non moins riches que celles qui étaient présentes en arrière-fond, au moment d'écrire ma description lapidaire.

Il n'en faut pas plus, il me semble, pour voir apparaître le "lien manquant" entre l'antagonisme au "Superpère" (trouvant son expression dans l'enterrement symbolique dudit), et le mépris, le refus du "féminin", et plus profondément, le reniement de "la femme" en soi-même (qui peut-être trouvera expression dans "l'Enterrement" symbolique d'une "Supermère", sous une pléthore d'épithètes dithyrambiques à double usage...)[174](**).

[175](*) (23 novembre) Bien sûr, si le carousel tourne, c'est que (tout "naïf" qu'il soit) *lui* y trouve son compte tout comme elle — et elle en fait son boulot d'y veiller ! Il m'a semblé que les deux principaux "crochets" par lesquels elle le "tient" (et par lesquels elle aussf est tenue...) sont la vanité, et un besoin d'une sécurité affective et amoureuse, garantie par une partenaire stable. Et *Hya* aussi les enfants... (3ai K @o@.@*** —) j [176](**) /Ce " 11 ritenf au t pas plus" s'est révélé quelque peu hâtif, au point qu'une semaine plus tard, cette conclusion et ce "lien manquant" étaient entièrement oubliés ! Pour le "pas manquant" pour arriver à un "lien manquant" plus convaincant, voir la note de hier "Le renversement du y In et du yang (2) — ou la révolte" (n° 132).

571 (127) ([127]) (13 novembre) Le temps me semble mûr maintenant pour essayer de tracer en quelques grandes lignes une vision à la fois plus nette et plus nuancée de l'Enterrement, qui (comme j'écrivais avant-hier) "englobe et réunisse les visions partielles antérieures, en les corrigeant ou les ajustant au besoin...". J'aperçois à vue de nez trois telles visions antérieures, qu'il s'agit de reconnaître comme autant d'aspects partiels d'un *tout*.

Le premier aspect qui soit apparu, le plus évident et le plus simpliste aussi, est l'aspect *"représailles pour une dissidence"*, qui était l'aspect mis surtout en avant dans la note "Le Fossoyeur — ou la Congrégation tout entière"([97]) — la dernière note d'avant l'épisodemaladie. C'est celle aussi, parmi celles des cortèges *IàX* (ceux d'avant l'incident), qui me parait cerner le plus profondément les *motivations collectives*, celles du "Fossoyeur" alias "La Congrégation (quasiment) tout entière".

Je viens de reparcourir cette note à l'instant. Le deuxième aspect, que je pourrais appeler *"massacre* (plus que seulement symbolique) e t *enterrement* (symbolique) *du Superpère"*, n'y apparaît pas. C'est peut-être parce que cette composante dans les motivations d'un Enterrement ne concerne pas vraiment "La Congrégation toute entière", qui était alors au foyer de mon attention, mais surtout (sinon exclusivement) "ceux qui furent mes élèves". Ceux-ci, il est vrai, même en mettant à part leur chef de file incontesté, mon ami Pierre, ont joué un rôle de tout premier plan dans la mise en œuvre de l'Enterrement, qui n'aurait pu se faire sans la contribution active des uns, et sans l'acquiècement de tous. (Voir à ce sujet la note

Q, l "Le silence", ([@@]).) C'est donc par leur intermédiaire, surtout, que l'aspect "Superpère" m'apparaît crucial pour une compréhension de l'Enterrement.

Le premier aspect, l'aspect "représailles", s'est imposé à mon attention depuis les déboires de Yves Ladegaillerie en 1976 [177](*) ; j'ai eu tendance depuis à oublier cet aspect, mais périodiquement il s'est rappelé à mon bon souvenir, au cours des années suivantes. Il a fini par dépasser le stade informe de ce qui est "senti" sans plus, et par devenir la substance d'une compréhension claire et
572 nuancée, dans la note citée sur le "Fossoyeur". Le deuxième aspect, ou aspect "Superpere", n'a commencé à apparaître qu'au cours de la réflexion dans Récoltes et Semailles[178](*), et d'abord[179](**) sans lien avec l'Enterrement comme tel@ que je ne devais découvrir qu'au cours des mois suivants. Cet aspect sort progressivement des brumes tout au long de la réflexion sur l'Enterrement, pour prendre enfin forme saisissante avec les notes "Le massacre", "La dépouille...", "... et le corps" (, ,). Ces notes sont du 12, 16 et 17 mai, celle du "Fossoyeur" est du 24 mai ; l'épisodemaladie fait son apparition le 10 juin, et met fin pour plus de trois mois à la poursuite des notes, qui reprennent le 22 septembre. Il est pour le moins probable que si cet épisode (plus que malvenu I) n'était apparu, à un moment où je m'apprêtai à enchaîner avec un bilan du tout et de tirer un trait final, ma vision de l'Enterrement se serait arrêté*à celle qui s'était dégagée dans les deux semaines entre les 12 et 24 mai — à une vision donc en "deux volets", qui restaient chacun dans son coin, sans que l'idée me vienne d'essayer de les assembler.

---

[177](*) Voir les deux notes "On n'arrête pas le progrès I" et "Cercueil 2 : les découpes tronçonnées", n°s 50 et 94.

[179](*) (29 novembre) A vrai dire, cet aspect était présent déjà sous forme d'une intuition épidermique depuis nombre d'années dans mes relations à Deligné, mai sans que je m'y arrête jamais avant la réflexion Récoltes et Semailles.

[179](**) Dans les deux sections "Le Père ennemi (1)(2)", n°s 29, 30.

Il y avait pourtant un sentiment diffus, comme une bruine à peine perceptible, que le fin mot n'était toujours pas vraiment saisi ; le sentiment de celui qui "tâtonne dans l'ombre" (l'expression a bien dû apparaître une ou deux fois au cours de mes notes sur l'Enterrement). La note ultime du Fossoyeur a dû un peu avoir l'effet d'un léger coup de vent dans les brumes, qui peut donner l'illusion que celles-ci se sont dissipées, alors qu'elles se sont seulement déplacées un tantinet. Ou pour le dire autrement : l'aspect repris dans cette note y apparaissait dans une telle clarté et avec un tel relief, que l'impression (nullement illusoire) d'une compréhension tangible, pénétrante de cet aspect-là, et le sentiment de satisfaction qui l'accompagnait (sentiment sûrement bien apparent à la fin de la note) — que cette impression et ce sentiment ont créé comme une euphorie, de celui qui se sent prêt de toucher au but, et m'ont fait oublier plus ou moins l'autre volet, pourtant de taille, l'aspect "Superpere", qui était resté "pour compte" I

Le troisième volet est apparu il y a trois jours seulement (cinq mois jour pour jour après l'apparition du malencontreux épisode-maladie). C'est l'aspect *"Obsèques* (symboliques) *et Enterrement* 573
(bien réel) *du "féminin"*, lequel "féminin" est visualisée en une sorte de "S *upermèr* e", Elle-même incarnée par ma modeste personne I Cet aspect-là est apparu au terme d'une longue "digression" entièrement imprévue sur le yin et le yang, en quoi s'était finalement concrétisé un effort pour arriver à exprimer de façon intelligible une certaine "association d'idées" issue d'un certain "Eloge Funèbre", lequel était censé clore la cérémonie Funèbre. Cette fameuse "association" ou "intuition" (à laquelle je fais allusion d'abord aux tout débuts de la note "Le muscle et la tripe" (yang enterre yin (1))",) n'a toujours pas été explicitée — mais tout est prêt pour, et ça fait un moment que je promets que je vais y venir 1

Toujours est-il que chemin faisant sont apparus une quantité de faits et d'intuitions, dont certains nouveaux et inattendus pour moi, et qui tous m'ont fait reprendre contact utilement avec des aspects importants de ma vie, comme de l'existence en général. Un de ces faits — que la "tonalité de base" de mon travail mathématique est "féminine" — semble d'ailleurs en contradiction avec une des intuitions à la base de cette association qui attend toujours son heure : l'intuition que comme mathématicien (comme pour le reste), j'étais un personnage tout ce qu'il y a de *yang* ; une intuition donc qui se rattache à l'aspect "Superpère" de l'Enterrement. Et ce même fait, qui semble contredire cette association (dont toute la réflexion sur le yin et le yang est issue !) fait aussi surgir en un tournemain ce troisième volet qui m'avait échappé jusque là, l'aspect "Supermère". Du même coup se fait aussi (à la fin des fins) la jonction avec un "Enterrement" qui semblait oublié depuis près de cent pages !

Pour de la "mer qui monte", c'est de la mer qui monte — il faut espérer que le résultat final, j'entends cette "vision" promise que je m'apprête à faire sortir des limbes, sera à la hauteur des moyens, à savoir de toute une mer de digressions philosophica-freudiennes sur le yin et le yang... La marée s'est déclenchée (avec la note-coup-d'envoi "Le muscle et la tripe") le 2 octobre, le "fait nouveau" crucial fait son apparition dès les jours suivants[180](*), alors que je m'apprête d'un jour 574
à l'autre à mettre enfin noir sur blanc cette fameuse "association" (apparue cinq mois avant, le 12 ou le 13 mai, des après la réflexion de la note "L'Eloge Funèbre (1) — ou les compliments", du même jour que la note cruciale "Le massacre"). Mais ce fait n'est "dévoilé" dans les notes qu'il y a cinq jours, le 8 novembre, après trois notes préliminaires sur le yin et le yang en maths (écrites au cours des trois jours précédents). C'est la note "La mer qui monte..." ([122@]). Dès le surlendemain, le 10 novembre avec la note "Les obsèques du yin (yang enterre yin (4)" ([@@@])), la "Supermère" fait son apparition (mais le mot n'est énoncé que dans la note du lendemain, "Supermaman ou Superpapa ?" ([@@@])). Et voilé donc le "troisième volet" de l'Enterrement !

C'est sans propos délibéré que je me suis engagé, sous l'impulsion du moment, à cette rétrospective de la réflexion sur l'Enterrement, dans la perspective de l'apparition successive des trois aspects principaux de celui-ci (telles que je vois les choses à présent). De telles rétrospectives occasionelles, au cours d'une méditation de longue haleine, se sont à chaque fois avérées des plus utiles, en donnant une vue d'ensemble de la démarche de la réflexion, et en même temps une perspective

[180](*) Je crois me souvenir que dès le surlendemain, dans la note "L'innocence (les épousailles du yin et du yang)" (n° 107), le fait en question était apparu, et faisait partie des "divers signes" dont il était question dans cette note (sans plus de précisions à leur sujet), qui "m'ont fait soupçonner plus d'une fois que... ce sont les qualités "féminines" qui dominent dans mon être...".

nouvelle de certains de ces principaux “résultats”[181](*). Peut-être que ce qui frappera surtout l'hypothétique lecteur de cette rétrospective, c'est que j'ai* fait le détour par une si longue digression, plutôt que d'en arriver tout de suite à cette fameuse “association” (toujours à venir) et qu'on n'en
575 parle plus, pour en arriver enfin au fameux “trait final” sous l'Enterrement ; trait que j'étais si pressé de tirer dans la note “L'Eloge Funèbre (2)” du 29 septembre, où je reprenais tout juste le harnais de la réflexion laissée en suspens en juin I c'était d'ailleurs bien dans ces dispositions-là que j'ai commencé la note suivante trois jours plus tard, “Le muscle et la tripe”, qui commence par une allusion à cette association, sans donner aucune précision à son sujet.

Si je n'en ai pas donnée alors, et l'ai repoussée de jour en jour et de semaine en semaine pendant déjà un mois et dix jours, ce n'est nullement par un propos délibéré, qui serait apparu à un moment ou un autre. Si j'essaie d'en sonder la cause, je dirais que j'ai dû sentir d'instinct, sans même avoir à me le dire, qu'au point où j'en étais alors, écrire de but en blanc l'association en question n'aurait eu aucun sens ; que cela aurait été comme un simple “énoncé”, purement formel ou verbal, alors que la riche substance recouverte par des mots qui me seraient venus par un pur effet de mémorisation, resterait ignorée, non perçue. Le lecteur, s'il est mathématicien (ou scientifique, s'il n'est mathématicien), a sûrement connu bien des fois une telle situation et le malaise qu'elle suscite, quand on est ainsi confronté à un énoncé dont on peut constater aisément qu'il est parfaitement précis, où de plus nous savons tant bien que mal la signification de chacun des termes utilisés, et dont nous sentons bien pourtant que le “sens” et la substance nous échappent totalement. La situation est peut-être encore beaucoup plus fréquente avec des textes qui ne sont *pas* de nature technique et qui pourtant expriment une substance tangible, fortement perçue par l'auteur ; avec cette différence pourtant qu'il est beaucoup plus rare que le lecteur se rende compte tant soit peu clairement que le sens de ce qu'il lit lui échappe. Dans le cas d'espèce, il y avait plus encore — c'est que pour *moi-même* également, qui depuis des mois n'étais plus “dans le bain” de l'Eloge Funèbre et des associations qui s'y étaient rattachées, et qui depuis des années n'avait plus vraiement “plongé” dans la réalité du yin et du yang (tout en la frôlant au passage à chaque pas…) — même pour *moi*, ce que j'aurais pu écrire alors pour “dire” cette association, aurait été chose verbale, non vraiment sentie ou perçue. De m'y résoudre, ou pour mieux dire, de m'y contraindre, aurait été une façon purement formelle, par acquit de conscience, de m'acquitter d'une sorte d'obligation, “bouclant” en somme un pensum tout en prenant soin de “donner bon poids”, de ne pas perdre en route telle “association” qui (je m'en souvenais bien 1) avait été juteuse et fumante, et qui depuis belle lurette avait eu le temps de se refroidir et de moisir dans un coin de la mémoire t

576 Si ce dont je me souvenais devait bel et bien servir à l'approfondissement d'une compréhension qui restait parcellaire, il est bien clair pour moi que je ne pouvais alors faire l'économie de ces cent pages de “digressions”. Elles forment la partie la plus profonde de toute la réflexion poursuivie tout au long de Récoltes et Semailles. Je ne peux encore prédire si la vision de l'Enterrement que je m'apprête à dégager dans leur sillage, me laissera avec le sentiment d'une complète satisfaction, ou s'il subsistera des coins obscurs ou des dissonances, que je renoncerai peut-être à éclairer ou à résoudre, tout au moins pour le moment, ou dans Récoltes et Semailles. Mais quoi qu'il en soit, tout comme dans mon œuvre mathématique, je sais que chacune de ces cents pages, comme chacune des six cents (à peu de choses près) du texte de Récoltes et Semailles écrit à présent, a sa place unique et son message et sa fonction, et que je n'aurais pu faire l'économie d'aucune d'elles (qu'il se trouve ou non des lecteurs pour me suivre jusque là 1). Alors que le but poursuivi était

[181](*) Ce genre de rétrospective me parait très rare dans un travail mathématique, et je ne le pratique moi-même que depuis la rédaction de “Pursuing Stacks” (commencée au printemps l'an dernier). Une pratique de travail courante par contre, et qui a un effet analogue, du point de vue “perspective nouvelle” des idées et résultats d'un travail mathématique en cours, est de reprendre “ab ovo” l'ensemble des notions et énoncés de la théorie qu'on développe, dans l'ordre qui se présente comme le plus naturel, au point où en est la compréhension à ce moment-là, souvent un tel travail, qui peut paraître de pure routine, mène à un approfondissement substantiel de la compréhension, par exemple en faisant apparaître, par les exigences de cohérence interne du nouvel ordonnancement, des notions, propriétés, relations @te. également “naturelles”, qui n'avaient pas été vues précédemment. Parfois aussi, en faisant apparaître le caractère fortuit ou artificiel de certaines hypothèses, ou le caractère étriqué de tout un contexte de départ, le travail de “rastatement” débouche sur un élargissement insoupçonné du propos initial, qui donne a la théorie développée initialement une dimension et une portée nouvelles.

loin (sinon totalement oublié...), chacune de ces pages m'a apporté sa propre moisson, qu'elle seule pouvait m'apporter.

(127′) (17 novembre) Je viens de passer par quatre jours assez pénibles, avec beaucoup d'agitation autour de moi. Il n'a pas pu être question de continuer sur ma lancée, mon travail sur les notes s'est borné à un peu d'intendance : relecture de la partie du texte qui doit être confiée à la frappe au net, correction de celle qui est faite. Entre le "premier jet" du texte de chaque note, relu avant de me mettre à la note suivante, et le texte définitif au net, prêt pour la duplication, je fais donc trois lectures au moins, attentives toutes les trois, en faisant des ajustements d'expression au cours des deux premières tout au moins. Je vais finir par bien connaître le texte de Récoltes et semailles 1 Mais surtout, je fais le nécessaire pour être sur que le texte qui va être confié à la duplication sera bien ce que j'ai vraiment de meilleur a offrir, y compris dans sa forme. Sauf pour une des notes de l'Enterrement, pour toutes les sections et notes de Récoltes et semailles que j'ai écrites et relues, j'ai eu en dernière lecture un sentiment de satisfaction complète. Je sentais que j'étais à chaque fois arrivé à dire ce que j'avais à dire de façon aussi claire et aussi nuancée que j'étais capable de 1* faire, sans rien cacher de ce qui était clair, compris, connu pour mol au moment d'écrire, ni non plus de ce qui restait obscur, flou, incompris ou même entièrement mystérieux, inconnu. .. (127′)

La seule exception est la note "La moitié et le tout — ou la fêlure" du 17 octobre, à partir de laquelle le "fil" de la méditation s'est scindé en deux, sur les deux thèmes que j'ai nommés (en sous-titres dans la suite des notes "la clef du yin et du yang") "Notre Mère la Mort" et "Refus et Acceptation"[182](*). Il s'agit de la dernière partie de cette note, savoir les deux, trois pages où je parle de la division dans la personne comme étant la racine ultime de la division et du conflit dans le couple, dans la famille et dans la société humaine. C'est là une intuition qui m'est apparue d'abord dans les premières années après mon "départ" du monde scientifique, et qui s'est développée, confirmée et approfondie au cours des années, jusqu'à aujourd'hui même. Elle est devenue pour moi si "évidente" (sans pourtant que j'aie jamais pris la peine de l'examiner avec soin et sous toutes ses faces), qu'elle s'est introduite dans la réflexion un peu comme chose allant de soi, sans aucun effort pour la présenter par tel "bout" qui fasse tant soit peu apparaître cette "évidence". Mais si la lecture de ces pages me laisse sur une impression de flou, d'insatisfaction, ce n'est sûrement pas une simple question de "présentation" qui serait maladroite. Plutôt, je sens que j'ai voulu là sauter à pieds joints par-dessus une réflexion substantielle sur ce thème complexe, réflexion pour laquelle j'ai bien le sentiement d'avoir tous les éléments en mains pour la faire, mais qui n'est pas faite pour autant ! Dans la note du 25 octobre ("Le paradis perdu" ([@@@])) qui se rattache directement à la note du 17 (pour développer, à partir de celle-ci, le thème "Refus et Acceptation"), j'essaye d'abord tant bien que mal de "rattraper" des lacunes que j'avais remarquées dans la note antérieure — mais sans finalement en dire beaucoup plus que simplement ceci : que pour ce qui est d'un éventuel "voyage à la découverte du conflit", "ce n'est pas dans cette direction-là que j'ai envie de poursuivre maintenant", tant pis, ce sera donc pour une autre fois ! 577

Dans la note précédente d'il y a quatre jours, j'avais fait le tour de trois aspects, ou "volets", du tableau de l'Enterrement, qui se sont dégagés jusqu'à présent. Après coup, je me suis souvenu qu'en deux moments déjà au cours de la réflexion sur l'Enterrement, j'avais senti, et écrit, que je touchais au "nœud" du conflit. C'était dans les notes "Le nœud" et "L'Eloge Funèbre (2) — ou la force et l'auréole" ([66], [1]OS). Ces notes rejoignaient des réflexions fen apparence "bien générales") dans une des premières sections de Récoltes et Semailles, "Infaillibilité (des autres) et mépris (de soi)" (section n° 4). C'est le *mépris de soi*, la méconnaissance de la force qui repose en nous et qui nous donne pouvoir de connaître et de créer, qui est aussi la source du *mépris d'autrui*, du sempiternel réflexe-compensation de se "prouver" sa valeur en se mettant au dessus d'autrui, en faisant usage (par exemple) du pouvoir dérisoire d'abaisser ou d'écraser, ou simplement de faire 578

[182](*) Le besoin de regrouper par des sous-titres les notes qui forment la "digression" sur le yin et le yang, s'est fait sentir il y a quelques jours seulement. Cela m'a aussi amené à réajuster les noms que j'avais donnéi à ces notes, qui sont donc citées en certains endroits sous des noms un peu différents de leurs noms définitifs (mais avec le bon numéro, quand même). Au même moment s'est présenté aussi le nom tout désigné de cet ensemble de notes, savoir "La clef du yin et du yang".

souffrir ou de nuire.

En écrivant cette note, les exemples certes ne me manquaient pas. Celui qui était alors le plus présent dans mon esprit était Pierre Deligne, que j'avais vu bien des fois faire usage de son pouvoir de décourager, voir d'humilier, de façon qui m'était souvent apparue inexplicable. C'est seulement deux mois après avoir écrit cette note que je commence à découvrir "l'Enterrement dans toute sa splendeur", comme en témoignent les notes du 19 avril ("Souvenir d'un rêve — ou la naissance des motifs", et "L'Enterrement — ou le Nouveau Père" ([51])([52])). Progressivement aussi, je découvre le rôle de mon ami Pierre comme Grand Officiant à mon enterrement et à mes obsèques. La plus grande partie des notes d'avant juin sur l'Enterrement (Cortèges I à X) sont centrées sur sa personne. C'est "celle aussi sur laquelle je dispose d'un matériau incomparablement plus riche et plus personnel, que pour aucun des autres nombreux participants. Aussi, les deux moments où j'avais ce sentiment de "toucher au cœur du conflit", c'était lui encore, le seul aussi avec qui un contact régulier se soit maintenu jusqu'à aujourd'hui même, qui était au centre de mon attention.

([128]) ([128]) (18 novembre) Douze heures de sommeil la nuit dernière — j'en avais eu besoin, après plusiems nuits plutôt écourtées 1 Je sens qu@@ j'ai repompé une énergie qui commençait à s'effilocher un tantinet — me voilà plus d'attaque que hier, pour reprendre le fameux "fil" là où je l'avais laissé.

579 En les deux moments dont @e parlais hier il y a eu une sorte de "flash" en moi si clair et si fort, que l'idée ne me viendrait pas de le mettre en doute — j'entends, de mettre en doute qu'il me révélait quelque chose de réel@ extérieur à ma personne en l'occurence ; que ce n'était pas quelque chose de purement subjectif, produit (disons) d'un simple propos délibéré de voir s'appliquer telle "théorie" psychologique qui me tiendrait à cœur — que se soit en somme le "papillon" providentiellement emporté dans son filet par le chasseur de papillons[183](*) 1 Mettre en doute de tels signes, que ce soit en méditation ou en maths ou ailleurs, ce serait simplement abdiquer de mon pouvoir de connaître et de découvrir. J'ai la chance de connaître ce pouvoir, et s'il y a une chose en quoi j'ai toute confiance, c'est en lui.

Je pourrais songer à voir dans ce "flash", dans ce qu'il m'a enseigné, un quatrième "volet" du tableau de l'Enterrement, qui se surrajouterait aux trois autres (passés en revue dans la note du 13 novembre). Mais d'emblée je le vois comme intimement relié aux deux aspects "Superpère" et "Supermère" — et ce lien évident dépasse de loin la personne de mon ami. Cette méconnaissance du "pouvoir de connaître et de créer" en nous, que je réévoquais hier, n'est pas autre chose que la méconnaissance de notre unité foncière, fruit des épousailles dans notre être des qualités, énergies et forces "yin" et "yang", "féminines" et "masculines". Car ce qui est "homme" en nous, à lui seul, ne nous rend apte à connaître ni à créer, pas plus que ce qui est "femme" en nous, à lui seul, ne nous donne ce pouvoir. Ce n'est pas une *moitié* factice et dérisoire de notre être qui a pouvoir de connaître et de créer, mais c'est le *tout*, la *totalité* de notre être, qui a ce pouvoir. Il l'a, non comme aboutissement d'une quête, d'un long cheminement, d'un devenir, que nous parcouririons dans un état d'impuissance provisoire qui peu à peu amasserait du "pouvoir" en chemin ; mais ce pouvoir est notre de par notre nature, nous l'avons reçu en don gratuit, dès le jour de notre naissance[184](**).

Et ce "mépris de soi", ou "méconnaissance de soi", n'est autre chose aussi que le *refus* opposé à ce don, le refus de cette unité foncière, et du pouvoir qui en est l'inséparable compagnon. Ou
580 plutôt, il est comme l'ombre inséparable de ce refus, il est la *connaissance d'une impuissance* (*), instaurée par ce refus ; une connaissance timorée certes, brouillée, non assumée, qui prend bien soin de s'arrêter au connu (bien mal connu. . .), effrayée qu'elle est de plonger plus profond, de prendre connaissance de la puissance inconnue cachée, et bloquée par cette impuissance délibérée, cultivée.

La forme la plus commune que prend ce refus de notre unité, dans la société superyang qu'est la nôtre, c'est l'enterrement jour après jour, heure après heure du "yin", du "féminin" en nous. C'était là justement le "volet Supermère", alias "Obsèques et enterrement du "féminin" "et plus particulièrement et *surtou* t, du féminin en *soi-même*.

[183](*) Voir pour cette image la note "L'enfant et la mer — ou foi et doute" n° 103.

[184](**) Et sans doute même, dès longtemps avant notre naissance. . .

Mais je sens bien qu'il y a un lien direct et profond également entre mépris de soi, et le "volet Superpère", alias "massacre et enterrement du père". C'est ce lien fortement pressenti que je voudrais maintenant essayer de cerner. Pour dire autrement ce "pressenti", cette intuition : il doit y avoir un lien direct et profond entre la division en nous, et l'antagonisme au père.

Il est bien entendu que cet "antagonisme" trouve occasion de s'exprimer aussi bien vis à vis du père biologique, que de celui qui en aurait tenu lieu dans l'enfance, ou vis à vis de toute autre personne qui, à un moment ou un autre et pour une raison ou une autre, tient lieu de "père de rechange" plus ou moins symbolique, sur lequel se trouvent projetées les pulsions antagonistes originelles. Mon propos est donc de cerner la *cause* profonde de ces pulsions et attitudes antagonistes, si communes qu'on pourrait parfois être tenté de les considérer comme universelles; une cause qui aille plus profond qu'un simple ensemble de griefs concrets, souvent tout ce qu'il y a de tangibles certes, qu'on peut avoir contre l'auteur de ses jours. Plus d'une fois, j'ai pu constater
que ces griefs sont souvent plus dans la nature d'une *rationalisation* plausible et bienvenue, pour 581
un antagonisme dont la vraie racine, cause de sa véhémence et de sa ténacité, se trouve ailleurs.

Je pourrais formuler encore autrement cette intuition que j'essaye de cerner, sous la forme où elle se présente à moi spontanément : c'est que j'ai l'intime conviction qu'en celui qui est "*un*", non divisé, en celui qui s'accepte dans la totalité de son être — en lui, le conflit au père, ou à la mère, est résolu. Il est *autonome*, *"libre"* de l'un et de l'autre de ses deux parents. Le cordon ombilical qui continue à nous relier à nos parents, bien longtemps après l'enfance et l'adolescence (et le plus souvent, à travers tout l'âge adulte et jusqu'à la mort) — en lui ce lien est rompu. Les amarres sont rompues, qui naguère encore nous retenaient de partir véritablement, pour *notre propre voyage*, à la découverte de notre Mère le Monde[185](*).

Cette intime conviction ne se réduit pas à du "wishful thinking", ce n'est pas la projection d'un souhait (rebaptisé "conviction" pour la circonstance). Son origine est dans mon vécu assurément,
et en tout premier lieu dans ce que j'ai pu constater dans ma relation à mes propres parents. Je 582
pense ici à la transformation profonde qui a eu lieu dans ma relation à mes parents au cours des années qui ont suivi de tournant d'il y a huit ans, marqué par ce "réveil du yin" en moi, puis par la découverte de la méditation dans les mois qui ont suivi, et enfin par les "retrouvailles" avec mon enfance deux jours après[186](*). Je me rends compte que ce tournant a été marqué par une *autonomie* immédiate, en contraste avec une dépendance antérieure par rapport à des idées reçues et adoptées notamment. La plus profonde de toutes ces dépendances a été la dépendance par rapport à mes parents, dont les valeurs et options avaient modelé les miennes et ma propre vision

---

[184](*) Comme je le précise une ligne plus loin, cette connaissance est "brouilée", dans son contenu essentiel elle reste inconsciente. Souvent on en voit pourtant émerger un petit bout (comme le sommet d'un iceberg dont la base resterait soigneusement immergée...), par des sortes de *profession de foi d'impuissance*, qui plus d'une fois m'ont laissé bouche bée. Elles sont faites sur le ton d'une *constatation* péremptoire et sans réplique, derrière lequel on sent une sorte de fermeture véhémente, farouche — comme si cette impuissance qui est ainsi revendiquée comme un "fait" intangible et sacré, était le bien le plus précieux, dont on ne se désisterait à aucun prix...

[185](*) C'est une chose étrange qu'en français, les notes "le monde", "l'univers" et "le cosmos" sont tous trois du masculin. Les mots équivalents en allemand, "diewelt", "das Ail", "der Kosmos", sont des trois genres féminin, neutre (qui souvent est une sorte de "super-féminin" en allemand), et masculin. Cela me semble mieux correspondre à la nature des choses désignées par ces termes. Quand on parle du "cosmos", la connotation (en dehors des cellules spatiales et des extraterrestres, d'invention récente) est celle d'un *ordre*, régi par des lois — idées qui correspondent bien au masculin (en quoi les deux langues concordent). Par contre, "le monde" et "l'univers" suggèrent l'idée d'un *tout* dont nous-même et toute autre chose sommes une *partie*; de quelque chose, de plus, qu'il nous appartient de *découvrir*, de *pénétrer*, de *connaître*. Par ces aspects, qui me paraissent essentiels, ces deux termes désignent des choses qui sont de nature "yin", "féminine", et tout particulièrement par rapport à nous. Je serais bien en peine de discerner pourquoi la langue française leur attribue néanmoins le genre masculin.

Je signale à ce propos une autre "anomalie". (?) étrange, cette fois semblerait-il en allemand, où "le soleil" et "la lune" se disent "die Sonne", "der Mond". Ils ont des genres inversés par rapport a ceux pratiqués en français, qui sembleraient les plus "naturels". Ainsi, le soleil s'associe immédiatement à l'idée de chaleur, de feu, qui sont de nature typiquement yang. Peutêtre cette "anomalie" est elle commune dans les langues nordiques, du fait que dans les pays froids, où la chaleur du soleil n'est jamais ressentie comme torride, brûlante, mais où elle est attendue comme un bienfait, source de vie, le soleil est ressenti (avec la terre) comme une sorte de mère nourricière, qui prodigue aux créatures la chaleur dont elles se "nourrissent" tout autant que de la nourriture qui leur vient de la terre...

[186](*) Je parle de ces épisodes cruciaux dans ma vie dans les notes "Les retrouvailles (le réveil du yin (1)" et "L'acceptation (le réveil du yin (2))", n°s 109 et 110, et dans la section "Désir et méditation", n° 36.

du monde, et dont j'avais également repris "en bloc" et tel quel, sans changement autant dire, l'image d'Epinal qu'ils avaient d'eux-mêmes, du couple qu'ils formaient et de leur relation à leurs enfants. Je "fonctionnais" depuis mon enfance sur cet ensemble de valeurs, d'options, d'images, qui n'étaient nullement les fruits d'une expérience de ma propre vie et d'un travail d'assimilation de celle-ci, mais un simple "bagage". Ce bagage était fait pour une bonne part de clichés et de complaisantes illusions, que j'avais repris "de confiance" à mes parents, et qui bien souvent dans ma vie ont remplacé une perception directe et vivante, une perception créatrice des choses autour de moi.

Il est vrai que cette "autonomie" dont je parle est apparue immédiatement avec la découverte du pouvoir de méditation. Elle était *totale* (je crois) dans tout ce que je prenais soin d'examiner, Cela n'empêche que beaucoup d'idées reçues, et notamment et surtout celles me provenant de mes parents, sont d'abord restées en place par pur effet d'inertie, faute d'avoir encore été examinées. Il y avait tant de choses à regarder, il ne pouvait être question de tout regarder à la fois ! Sans compter qu'après quelques mois de travail intense, je me suis laissé distraire par "la vie qui continuait"
583 — des liaisons amoureuses surtout, on s'en doute[187](**). Pendant près de deux "La surface et la profondeur" et "Eloge de l'écriture", n°s 101 et 102.) Pourtant, avec le recul, je me rends compte que je ne pouvais faire encore "l'économie" de cette dispersion — il fallait qu'une certaine passion, une certaine faim en moi se consume, et que chemin faisant, je continue à apprendre, à travers celles dont j'étais l'amant, ce que je n'avais appris qu'imparfaitement au cours de ma vie passée. Au point où j'en étais, je doute qu'à elle seule, la méditation sur ce passé aurait pu me l'enseigner.

années qui ont suivi, mes méditations se sont bornées à quelques réflexion de circonstance de portée très limitée, quand je me voyais confronté a quelque situation de conflit aigu, et que je ressentais avec urgence le besoin d'y voir clair, c'est après le mois d'août 1979 seulement (près de trois ans après la découverte de la méditation) qu'a commencé le "grand nettoyage" des idées toutes faites, sur mes parents et sur moi-même notamment, qui continuaient à m'encombrer et à me boucher la vue de ce monde fascinant où je vis. Le travail sur la vie de mes parents m'a absorbé pendant sept mois, jusqu'en mars de l'année suivante. J'étais alors à la veille de mes cinquante-deux ans. C'est avec ce travail que l'autonomie dont j'ai parlé, qui en un sens était restée seulement "jotentielle" depuis trois ans, est devenue pleinement actuelle, complète, irréversible. C'est par ce travail aussi, et par lui seulement, que j'ai été en mesure *d'aimer* mes parents au plein sens du terme, c'est à dire aussi : *d'accepter* ce qu'ils étaient, ou avaient été, avec tout ce que cela avait impliqué (et que je commençais alors à entrevoir), et notamment, impliqué pour moi, leur fils.

Si j'ai senti le besoin de faire ce travail (^{128_1}) et si j'ai été en mesure de le faire, c'est parce que trois ans auparavant, j'avais su accepter ce don de la vie reçu à ma naissance, et refusé pendant quarante ans — le don de mon unité. Ou pour le dire autrement, c'est parce que j'avais su accepter *ma propre nature*. C'est par l'acceptation, l'amour de moi-même, que j'ai été en mesure d'accepter, d'aimer mes parents[188](*).

Je peux dire aussi que c'est par ce travail seulement que s'est "résolu le *conflit* à *mes parent* s" — un conflit dont je ne soupçonnais pas l'existence quelques années avant encore, alors que
584 mes parents étaient morts l'un et l'autre depuis plus de vingt ans. Il est vrai que la note de base dans mon attitude vis-à-vis de mes parents@ depuis ma petite enfance, avait été une attitude de respect admiratif, de valorisation, d'identification sans réserve, et après leur mort, une sorte de culte tacite de leur personne et de leur mémoire. Ce n'est pas le genre de relation qu'on a coutume de désigner par le terme de "conflit", suggérant une note de base d'antagonisme, d'inimitié*. Dans cette valorisation qui leur venait de ma personne, mes parents bien entendu trouvaient leur compte, ils trouvaient que c'était très bien et dans l'ordre des choses — et il doit y avoir peu de parents qui ne voudraient être à leur place, ou qui ne s'en félicitent quand ils le sont i C'est après ce travail sur mes parents seulement, et plus encore après le travail sur mon enfance qui a suivi, que j'ai pu réaliser pleinement, en pleine connaissance de cause, à quel point cette relation idyllique

[187](**) Ma vie amoureuse, dans les années qui ont suivi la découverte de la méditation en 1976, a été plus intense, et aussi plus mouvementée qu'en toute autre période de ma vie. Elle a sûrement représenté une dispersion, une diversion par rapport à l'élan initial de la méditation, qui n'allait être repris (avec l'ampleur qui lui revenait) qu'en août 1979, avec la méditation de longue haleine sur la vie de mes parents. (Voir au sujet de celle-ci les notes

[188](*) Ceci rejoint les réflexions de la fin de la note "L'acceptation (le réveil du yin (2))", n@ 110.

qu'avait été la mienne à mes parents, avait été *fausse*, factice, pas *"vrai* e". Elle n'a pu subsister qu'en *gommant* obstinément d'un touchant tableau une quantité de choses qui ne "cadraient" pas, y compris des périodes pénibles (d'antagonisme aigu justement, souvent ressenti comme un déchirement), ou des "bavures" chroniques, qui revenaient dans la relation entre ma mère et moi avec la même régularité implacable (même si la fréquence était moindre) que cela avait été le cas naguère entre elle et mon père. Sans même compter des choses qui avaient entièrement échappé à ma connaissance au niveau conscient, comme cette "grande croix" que j'avais tracée sur mes parents à l'âge de huit ans, après deux ans passés dans un milieu étranger, avec une lettre hâtive de ma mère trois ou quatre fois l'an comme tout signe de vie de l'un ou de l'autre...

Mais la raison profonde, la *vraie* raison, qui me fait appeler "conflictuelle" la relation à mes parents entre l'été 1933 (à l'âge de cinq ans) et l'hiver 1979/80 (où j'en avais cinquante-et-un), ce n'est *pas* qu'il y a eu pendant ces quarante-six ans des conflits qui m'ont opposés à l'un ou l'autre ou aux deux conjointement — que ces conflits aient été fréquents ou rares, violents ou larvés, conscients ou inconscients. C'est plutôt que cette relation n'étaient pas *assumée* et ne *pouvait pas* l'être (telle qu'elle était, j'entends, àans se transformer profondément). Elle ne pouvait être vécue et vue comme je la vivais et comme je la voyais, que par l'effet d'une *répression* constante, tenace, de mes facultés de connaissance et de compréhension ; par un *refus* obstiné d'une prise de connaissance de la nature véritable de cette relation, ou du moins, de certains aspects essentiels 585
de cette relation, impliquant de façon essentielle chacun de mes parents tout comme moi-même, et l'image que j'entretenais de nous. Pour le dire autrement, la forme qu'avait prise cette relation se perpétuait par une *fuite* obstinée, incessante, devant une réalité tout ce qu'il y avait de tangible ; réalité toute aussi obstinée à se faire connaître à moi encore et encore, sans que jamais du vivant de mes parents je n'en prenne vraiment de la graine. Les épisodes, parfois déchirants, du conflit clair et indéniable m'opposant à l'un ou l'autre, n'étaient que certains parmi les signes plus ou moins éloquents de la nature "conflictuelle" de la relation à mes parents, c'est à dire de cette répression et de cette fuite qui avaient lieu *en ma propre personne.*

Pour le dire autrement, une relation "conflictuelle" à autrui, au sens profond du terme, est la relation qui est "divisée", celle qui se perpétue égale à elle-même par un processus de répression, de fuite de la réalité, et qui inversement contribue à perpétuer ces processus en soi. Les signes du "conflit", de la "division" dans la relation, peuvent être aussi bien dans la nature d'un antagonisme, que dans celle d'une allégeance ; ce peut être un propos délibéré de critique voire de mésestime ou de dédain, comme un propos délibéré d'approbation ou d'admiration.

Et me voilà revenu, sans l'avoir cherché ni prévu, à ce qu'on appellera peut-être mon "dada" philosophique : que le conflit entre personnes n'est que le "signe" du conflit en chacun des protagonistes, ou encore : que la "source" du conflit dans la société est le conflit, la division dans la personne. (Les parents dans tout ça ont fini par disparaître sans laisser de traces !).

Cette vision des choses a l'air de négliger entièrement la vision plus simpliste et de loin la plus commune : que le conflit entre deux personnes est le résultat d'"intérêts" ou de désirs en l'un et en l'autre, qui sont "objectivement" antagonistes c'est à dire, tels que la satisfaction de l'un ne puisse se faire qu'aux détriments de celle de l'autre. C'est là la façon de voir universellement reçue, qu'il s'agisse du conflit entre deux personnes distinctes, ou du conflit intérieur dans une même personne. Ainsi (dans le premier cas) ces "désirs" incompatibles peuvent être, chez l'un et l'autre, le désir de dominer, de donner le ton, de mener la barque — cas certes des plus courants, 586
y compris entre parent et enfant (et tout autant, entre femme et mari, ou entre amante et amant). Je ne nie d'ailleurs pas toute réalité, toute utilité à cette façon de voir, dans certains cas du moins. Mais je vois qu'elle ne concerne qu'une réalité superficielle, alors qu'une réalité plus profonde lui échappe entièrement. Pour suggérer un exemple dans ce sens, je signale que le désir de dominer (ou de briller, ou de façon générale, de se mettre au dessus d'autrui) à sa racine justement dans ce "mépris de soi", dans cette "méconnaissance de soi" dont il a été question tantôt, à quoi on essaye d'échapper par des attitudes et comportement de nature à *brouiller* et à *compenser* cette mésestime secrète de soi-même. Ainsi, au delà du conflit "objectif" de désirs antagonistes, on voit dans ce cas se profiler le conflit dans la personne, comme créateur de désirs de telle nature, qu'ils ne peuvent que susciter et alimenter des antagonismes à autrui.

Certes, par ces quelques commentaires je ne vais pas épuiser la question délicate et importante des relations entre les deux aspects du conflit, que j'aurais envie de qualifier d'aspect "superficiel" et d'aspect "profond" — et ce n'est sans doute pas le lieu ici. Plutôt, je sens le besoin de revenir au thème du conflit au père, ou celui du conflit aux parents, dont j'étais en train de m'éloigner. J'ai pu à un moment donner l'impression (et même, me laisser emporter par elle pour quelques instants 1) que le conflit à un parent, ou bien à Pierre ou à Paule, c'était du pareil au même. Je sais bien pourtant qu'il n'en est rien ! Je sais bien que le *conflit au père*, *le conflit* à *la mère*, *so* ; *nt au cœur du conflit en nous-même.*

J'ai parlé tantôt, dans ce sens, de mon "intime conviction" (que j'appellerais aussi bien une *connaissance* en moi, une chose bien comprise), qu'en celui qui n'est pas divisé en lui-même, le conflit aux parents est résolu. Cette connaissance, ai-je dit, me vient avant tout (je crois) de l'expérience de la résolution du conflit dans ma relation à mes parents[189](*). Une autre façon de le dire, c'est que *l'*acceptation *de nos parents* (c'est à dire la cessation du conflit à nos parents)
587 *fait partie de l'acceptation de nous-mêmes.* Ils sont (par rapport à nous) et nos *origines*, et nos *conditionnements* (ou une bonne partie de ceux-ci, tout au moins). La première de ces choses (nos origines) est inséparable de notre personne, quel que soit notre cheminement et notre destin ; l'autre (nos conditionnements) est profondément enracinée en nous, et à ce titre fait partie de notre personne tout comme nos origines. Récuser la réalité véritable de notre mère ou de notre père, que le refus s'exprime par l'antagonisme ou par l'allégeance, c'est récuser aussi une partie essentielle de nous-même et de ce qu'a été notre vie, aussi loin que nous puissions nous en souvenir...

Il y a plus encore. C'est par notre mère et par notre père@ avant tous autres, que le conflit qui était en l'un et en l'autre s'est transmis à nous. (C'est cela qui était exprimé il y a quelques instants par le terme lapidaire "nos conditionnements" !) C'est ainsi qu'ils sont liés au conflit en nous-même, de plus près qu'aucune autre personne au inonde. Et la première projection extérieure de ce conflit en nous, et la plus ancienne et la plus cruciale de toutes, est le conflit à notre mère et à notre père. Aussi il m'apparaît que le conflit en nous-même, et le conflit à l'un et l'autre de nos parents, sont indissolublement liés — ils sont comme un seul et même conflit. Tantôt j'ai exprimé "l'intime conviction" que quand le conflit en nous est résolu (ou du moins, quand il est résolu dans sa racine, dans la division "yin contre yang"), alors notre conflit aux parents est résolu également ; ou, pour le dire autre* ment, que la résolution du conflit en nous passe par celle du conflit à nos parents. Mais j'ai la conviction que l'inverse est vrai également : que dès lors que se trouve résolu le conflit à nos parents, le conflit en nous est résolu du même coup[190](*). C'est par là que je vois dans la relation à nos parents un *rôle-clef* dans notre aventure spirituelle, un rôle unique qui ne revient à aucun autre parmi nos proches, que ce soit le conjoint ou l'enfant,
588 ou l'ami, le maître, ou l'élève. vant ces lignes), il est bien vrai que "le conflit est résolu en moi". Du moins, quelque chose d'essentiel dans ce conflit, à sa racine mime, est bel et bien résolu, par cette connaissance de mon unité, par cette acceptation de moi-même. Si le conflit est assimilé à un arbre aux racines fortes et profondes, on peut dire que lorsque la racine est coupée ou s'est desséchée, l'arbre est mort déjà, alors que par l'inertie acquise, le tronc et les maîtresses branches restent en place encore, le temps de se dessécher et de se désagréger peu à peu. Je sens bien ce "dessèchement" progressif du conflit au fil des ans, comme une emprise naguère forte et vivace, qui peu à peu se relâche. L'écriture de Récoltes et Semailles m'apparaît comme une des étapes dans ce processus, parmi beaucoup d'autres au cours des huit années écoulées. Une autre image pour tenter de décrire cette même réalité, c'est celle d'un calme profond qui s'étend peu à peu, comme le calme d'une mer profonde, qui n'est pas affecté par les remous qui agitent la surface. Je m'exprime de façon plus circonstanciée a ce sujet dans les deux notes "Les retrouvailles (le réveil du yin (1))" et "L'acceptation (le réveil du yin (2))", n°s 109, 110.

[189](*) Voir à ce sujet la note de bas de page qui suit,

[190](*) Je peux donner ici l'impression de poser à "celui qui a résolu le conflit en lui-même". Il est bien vrai que c'est sans réserve aucune que je dis que le conflit à mes parents est résolu, totalement. Il est vrai aussi que le conflit en ma personne continue à se faire sentir de bien des façons, il n'a pas disparu, c'est une chose sûrement bien apparente dans chaque page de Récoltes et Semailles, et c'est une chose aussi que j'ai eu plus d'une fois occasion d'y souligner dans tel cas d'espèces ou tel autre. Cela semblerait donc contredire l'affirmation commentée dans la présente note de bas de page, "que dès lors que se trouve résolu le conflit à nos parents, le conflit en nous est résolu du même coup". Pourtant, dans un certain sens (celui que j'avais en vue en écri

(128_1) (1 décembre)[191](*) L'importance pour moi de "faire connaissance de mes parents" m'a (128_1) été révélée par un rêve, qui m'est venu le 28 octobre 1978. c'est un rêve sur l'agonie de mon père. Cette agonie s'étire sur des jours et des @-. nuits de lutte douloureuse, entourée par l'indifférence affairée de son entourage, alors que par le consensus tacite de tous il est considéré comme "déjà mort" — "c'était comme un verdict, qui aurait rendu sa mort effective, en coupant court à tout doute". J'ai fait au réveil le récit du rêve, mais pendant les trois mois qui ont suivi j'ai éludé toute réflexion à son sujet, au point de le faire sombrer dans la pénombre d'un demi-oubli. En somme, j'ai alors "enterré" la mort de mon père, dont ce rive me parlait, tout comme dans ce rêve (qui évoquait un aspect crucial de ma vie éveillée) j'"enterrais" mon père encore vivant. Il y a eu des résistances d'une force considérable contre le message pourtant clair et pénétrant de ce rêve, d'une beauté bouleversante. Elles se sont résolues au terme d'une première nuit de méditation opiniâtre sur le sens du rive, le 31 janvier suivant, suivie par quatre autres méditations dans les trois semaines qui ont suivi.

Ce rêve m'a fait comprendre que ma relation à mon père et à ma mère était une relation figée, "morte", coupée d'une réalité vivante dont la perception se trouvait refoulé — tout comme (dans le rêve) était refoulée la perception d'une agonie déclarée nulle et non avenue, et l'action spontanée qui en découlait : porter assistance à celui qui, douloureusement et abandonné de tous, lutte pour vivre.

La première chose pour mettre fin à cet isolement en moi, c'était de faire connaissance de mes 589 parents. Je ne me doutais aucunement alors des dimensions de la tâche, je m'imaginais "en quelques heures" pouvoir arriver "au cœur du sujet" ! L'idée de faire connaissance de moi-même, à travers mon enfance notamment, ne m'a pas alors effleurée. Ce besoin s'est fait sentir ultérieurement, il allait découler spontanément du voyage que je m'apprêtais à entreprendre. Celui-ci a commencé six mois plus tard seulement, en août 1979, à cause de la longue digression (pourtant nullement inutile à bien des égards) qui a constitué l'épisode "Eloge de l'Inceste". (Voir pour celui-ci la note "L'Acte ([@@@]).)

Avec le rêve du 18 octobre 1976 (déclenchant les"retrouvailles ") ce rêve sur l'agonie de mon père est l'un des deux rêves qui ont le plus fortement agi sur le cours de ma vie. Les résistances à l'encontre de son message ont été beaucoup plus fortes, me semble-t-il. Le message du premier a été reçu dans les heures qui ont suivi le réveil, alors que celui du deuxième a été repoussé pendant des mois. Il n'a commencé à s'accomplir que neuf mois plus tard, par mon départ pour un voyage de découverte qui se poursuit aujourd'hui encore...

C'est en ces tout derniers jours seulement que m'est venu le rapprochement entre le sens de ce rêve, et la réalité de l'Enterrement que j'essaye de pénétrer dans la présente réflexion. Cet enterrement où je fais figure de "principal défunt" m'est apparu naguère comme un "retour des choses" (voir la note du même nom, ([@@])). Cette fois, je vois un "retour des choses" encore, mais sous un angle entièrement inattendu. Dans l'Enterrement en effet, j'apparais tour à tour comme "Le Père" et comme "la Mère". L'idée ne m'avait pas effleuré que j'aie jamais été en posture analogue de fils, "enterrant" vivants (fut-ce symboliquement, ou par consensus tacite) son père ou sa mère, bien au contraire! Et j'avais de fortes raisons en effet pour être persuadé du contraire, raisons que j'évoque pour la première fois à la fin de la note "le massacre" (dans le contexte il est vrai du *massacre* du Père, et non de son enterrement). (J'y reviens de façon plus circonstanciée dans la note "L'innocence (les épousailles du yin et du yang)" ([107]).) En écrivant ces deux derniers alinéas concernant ma première enfance, dans la note "Le massacre", sûrement j'ai dû donner l'impression (et même, être moi-même alors sous cette impression) que ma relation à mon père a été exempte de conflit ma vie durant. C'est ce que pourrait suggérer aussi un regard superficiel sur cette relation. Mais déjà dans la note commentée ici, "Les parents — ou le coeurs du conflit", où je ne me borne pas à de telles impressions épidermiques, il apparaît clairement qu'il 590 n'en est rien, que cette vision des choses (qui était bel et bien mienne jusqu'au 31 janvier 1979) était une des illusions qu'il m'a plu d'entretenir pendant la plus grande partie de ma vie d'adulte. Cette illusion m'est apparue clairement, dès le moment où j'ai pris la peine enfin d'examiner le

[191](*) La présente note est issue d'une note de b. de p. à la note précédente n° 128 "Les parents — ou le cœur du conflit".

sens du rêve sur l'agonie de mon père — le plus *beau* de tous les rêves dont la vie m'ait fait don à ce jour. Ce rêve présente l'emprise du conflit sur ma relation à mon père avec un réalisme saisissant — et il me fait vivre aussi la *résolution* de ce conflit. Le conflit se résoud par l'effet d'une *rupture* en moi avec le consensus décrétant la mort de mon père, rupture ouvrant la porte soudain à *autre. chose* — *et* par un geste d'amour de mon père, me signifiant qu'il avait entendu le cri que ma gorge nouée n'arrivait a laisser jaillir vers lui...

La parenté profonde entre le vécu de ce rêve, parabole saisissante d'une relation figée à mes parents (laquelle soudain reprend vie...), et la réalité de l'Enterrement que je sonde depuis bientôt neuf mois, m'apparaît à présent avec la force d'une évidence. Il est remarquable que pendant toute cette longue réflexion et jusqu'à ces tout derniers jours encore, la pensée de cette parenté ne m'ait pas effleurée. J'ai fini par "tomber dessus" par le plus grand hasard, à propos d'une note de bas de page où je me proposais de signaler, à toutes fins utiles, le rôle que cette fois encore (dans le déclenchement d'une réflexion sur mes parents) avait joué un certain *rêve*, parmi tant d'autres depuis huit ans qui ont été comme des phares providentiels sur ma route. Ce propos a eu l'effet de me remettre tant soit peu en contact avec le vécu et la substance de ce rêve, que je suis très loin encore d'avoir épuises. Une fois ce contact rétabli, il n'était plus guère possible, vu le contexte, que la parenté avec l'Enterrement ne devienne manifeste.

Il est vrai que cette parenté, pour le moment, concerne un certain "nœud" seulement, alors que dans ce rêve et dans la réalité qu'il transcrit, il y a le nœud, *et* sa résolution. Cette résolution d'ailleurs, que le rêve m'avait fait vivre, dont j'ai connu dès cette nuit-là la saveur et la force, c'est à moi et à nul autre qu'il appartenait de faire en sorte qu'elle soit une réalité vécue dans ma vie éveillée également, dans ma relation à mon père et à ma mère. J'étais libre de le faire, comme de ne pas le faire — et pendant des mois, c'est cette deuxième alternative qui a été mon choix I Aujourd'hui — cinq ans après cette résolution là — il en est encore de même sûrement, dans
591 cette situation en quelque sorte symétrique où je suis impliqué, alors que c'est moi qui fais figure de Père enterré par un consensus-verdict, là où j'avais été le fils qui pieusement enterre vivant son père en chair et en os I Et peut-être cette fois encore est-ce par une méditation sur le sens de mon vécu, en l'occurence, sur le sens de cet Enterrement, que va se résoudre cet autre nœud dans lequel je me trouve engagé, et se dissoudre peutêtre une autre part encore du poids de mon passé.

Quant à savoir si cette méditation sera de quelque utilité à quelqu'un d'autre encore que moi — à tel protagoniste peut-être de cet Enterrement où je ne suis pas le seul à être enterré, et où légion sont les enterreurs accourus aux Obsèques — cela n'a pas à être mon souci ; ni si tel nœud que je vois chez autrui se résoudra ou non. C'est là son boulot, j'ai assez du mien ! Mais si d'aventure il devait se résoudre alors que je suis en vie, sûrement je serai un des premiers à être informé* et j'en serai heureux...

(129) (129) Décidément, dans les pages précédentes[192](*), j'ai tout juste effleuré le thème du *conflit aux parents*, et pas même celui du conflit au père, qui avait été mon point de départ. Les associations d'idées que j'ai suivies à partir de là, sembleraient m'en avoir éloigné, plutôt que de le creuser. Dans ce que je viens de dire sur le conflit aux parents, le rôle de la mère et du père sont interchangeables, comme il est indifférent aussi si le "nous" dont il est question dans ces pages, désigne un homme, ou une femme. Pourtant, dans notre relation aux parents, la mère et le père sont loin de jouer un rôle symétrique, et le rôle joué par chacun d'eux dépend de façon cruciale si "nous" sommes garçon ou fille (devenus depuis homme, ou femme).

Dans le cas d'espèce, le conflit au père (s'exprimant par l'enterrement symbolique de celui-ci, voi@ par son massacre) m'intéresse en tout premier lieu dans le cas de ceux que je connais pour avoir participé activement à mon enterrement, qui sont tous des *homme* s. Dès lors, le père, dans la structuration du moi, est celui à qui on *s'identifie*, sur qui on *se modèle*, dans sa relation à autrui (et plus particulièrement, à la femme), et dans la relation à soi-même. Il est bien rare que
592 cette identification se fasse sans "bavure" de taille, et l'antagonisme au père en est une des traces, tenace s'il en fût. Ce n'est pas le lieu ici d'essayer de faire le tour de ces bavures, de tout ce qui a souvent tendance a clocher, pour le petit garçon même le mieux disposé à prendre exemple

[192](*) Celles de la note n° 128, dont celle-ci est une continuation immédiate.

sur papa ; ni d'examiner l'expression qu'elles ont tendance à prendre dans la relation au père. Ma propre expérience a ce sujet est d'ailleurs à tel point atypique, que je serais peut-être moins bien placé que personne pour faire un tel inventaire, alors que je ne sens pas intimement, de par mon propre vécu, les tenants et aboutissants et la "saveur" particulière d'aucun des principaux cas[193](*). Mon expérience ici est surtout indirecte, par ce que j'ai pu observer autour de moi, et en tout premier lieu dans les relations de mes enfants à moi.

Au delà de la nature particulière des "bavures", et des griefs et ressentiments vis-à-vis du père qui y puisent, il y a un aspect commun pourtant que j'ai fortement perçu en beaucoup d'occasion, alors que tout propos délibéré "explicatif" était entièrement absent. C'est que l'antagonisme du garçon ou de l'homme vis à vis du père, qui lui a servi tant bien que mal de modèle et qu'il reproduit, en "positif" ou en "négatif" (par imitation, ou par opposition), qu'il le veuille et le reconnaisse ou non — cet antagonisme n'est autre chose qu'un aspect, particulièrement éloquent et crucial, d'un antagonisme vis à vis de *lui-même*. Plus précisément, c'est le signe extérieur, par le *rejet* (plus ou moins clairement exprimé) du père, du *rejet d'une partie de lui-même* ; de cela, sûrement, par quoi (à son insu, ou à l'encontre de certaines options conscientes ou inconscientes) il ressemble à son modèle récusé — à son père.

Du coup, je retombe bien sur mes pieds — je vois se préciser ce lien pressenti entre "mépris de soi" (ou "refus (ou méconnaissance) de soi"), et "antagonisme au père" — mais je retombe d'un côté inattendu. Je me disposais à trouver un lien plus ou moins direct entre cet antagonisme au père, et le refus de soi sous la forme du refus (ou "l'enterrement") du féminin en sa propre personne. Au lieu de cela, il semblerait bien que je retombe (j'aurais pourtant dû m'y attendre, en "bonne logique") sur le refus du *masculin.* Pourtant, je sais bien que ce refus-là, moins évident et plus caché chez l'homme que le refus du féminin en lui (dont j'ai surtout eu occasion de parler)@ 593
est à peine moins rare, et qu'il pesé sur lui d'un poids tout aussi lourd. Souvent il se surrajoute à l'autre, si bien que, de quelque façon que par ailleurs se structure le moi, que ce soit en couleurs yin ou en couleurs yang, on est sûr d'être inacceptable à soi-même 1 Ou pour le dire autrement, ce refus du père, ou le refus de ce qui est "masculin", "viril" en soi-même et nous fait ressembler au père, va souvent *de pair* avec l'adoption sans réserves (à défaut d'un contrepoids "yin", récusé) d'un système de valeurs "yang", "macho" à brin de zinc l[194](*)

L'idée me vient que cette contradiction (véritablement effarente en effet, une fois dite et écrite noir sur blanc !) est sans doute aussi le véritable *nerf* dans cette *compétition* sans merci, qui est une des caractéristiques de notre société supermacho (et ceci tout autant dans les hautes sphères de la science, que partout ailleurs. . .). Car si "monter" et "dépasser" sont des valeurs superyang par excellence, ces valeurs ne seraient sans doute pas intériorisées avec une telle véhémence, et leur mise en pratique ne se ferait avec une telle brutalité (fût-elle feutrée, quand il s'agit des "hautes sphères". . .) si dans le rival en meilleure position que nous, qu'il s'agit de dépasser voire d'évincer, nous ne voyions en même temps se profiler devant nous l'ombre redoutable du Père, à la fois admiré, envié, et secrètement haï — celui qui était là avant nous, et dont la seule existence, aussi loin en arrière que nous pouvons nous souvenir, a été *le grand défi* dans notre vie.

([130]) (19 novembre) Je me suis senti tout impatient encore de continuer la réflexion où je l'avais ([130])
laissée. Cela fait une semaine, à vrai dire (depuis la note du 12 novembre, "L'épouse véhémente (le renversement du yin et du yang)" ([126])), que j'ai le sentiment jour après jour d'être sur le point d'entrer "dans le vif du sujet" — d'en venir au tableau d'ensemble de l'Enterrement que je m'étais promis, qui réunirait les "volets" partiels qui s'étaient dégagés en cours de réflexion — et 594
une semaine aussi que le "point" en question se trouve repoussé de jour en jour. Chaque jour en terminant ma note (puisqu'il faut bien s'arrêter et al "Ver se coucher, quand l'heure avance), je sens bien que j'ai fait un travail que je ne pouvais me dispenser de faire, que j'ai "avancé" d'un cran — mais j'ai l'impression en même temps que le "point" où je veux en venir a reculé d'autant I La tentation évidente ici, c'est de continuer d'une traite jusqu'à ce que je sois arrivé au fameux "vif du sujet". Mais après les "incidents santé" de ces trois dernières années, je sais bien aussi que c'est la gaffe à éviter.

---

[193](*) Comparer avec les réflexions à la fin de la note "Le Massacre", n° 87

[194](*) (29 novembre) C'est là du moins le cas de loin le plus fréquent parmi ceux dont j'ai connaissance.

D'ailleurs, je sais bien, au fond, que j'y suis en plein, dans le "vif" en question. Seulement, je ronge mon frein d'en avoir fait le tour. Cette impatience d'être arrivé au bout d'une tâche, cet élan vers tel "point" ou "vif du sujet", intensément perçu au devant de moi — tout près, ou lointain encore, n'importe au fond — cette attirance du "but" sur moi qui me projette en avant, comme une flèche fonçant sur sa cible — cet aspect-là qui me paraît le plus intensément "y a n g" de ma personne, caractérise ma façon d'être *en dehors du temps du travail*. C'est un aspect marquant du *"patron"*, de ce qui est conditionné, acquis en moi. Rien, dans ce qui m'est connu de ma petite enfance, ne pourrait laisser présager ce caractère, apparu plus tard dans mon enfance, et qui a si fortement marqué toute ma vie d'adulte jusqu'à aujourd'hui encore.

Dans le travail même, cet aspect semble quasiment disparu. J'ai l'impression que le peu qui en subsiste ici et là est ni plus, ni moins que le signe de l'immixtion occasionelle, discrète il faut bien le dire, du patron au cours du travail (où, à vrai dire, il n'a que faire I). Le travail lui-même, au gré de l'Ouvrier qui par mes mains travaille au rythme qui est le sien, se fait suivant un souffle tout différent. La fougue impatiente s'efface devant un calme, paisible et obstiné. Il n'y a plus de flèche, se hâtant vers une cible, mais une vague qui s'étend très loin et qui s'avance on ne sait où, là où la force mouvante qui l'anime la porte — une vague suivie par une autre vague, suivie par une autre encore... Il n'y a nulle hésitation dans ce mouvement, en chaque lieu et en tout moment il a une direction bien à lui qui le porte, ou l'attire en avant. En chaque moment il y a une progression, on ne saurait dire vers quoi, il y a un "travail" accompli dans une mouvance qui ignore l'effort — et il n'y a pas de but. L'idée même d'un "but" ici paraît étrangement saugrenue — où donc
595 voudrait-on le placer ?! Le but a disparu, tout comme la flèche. Si flèche il y a, ce n'est pas *une* flèche vibrante qui s'élance au cœur d'une cible pour venir s'y planter et s'abîmer en elle — mais en *chaque* lieu de cette masse mouvante de vagues se suivant l'une l'autre il y a un mouvement et une force sans équivoque, il y a une direction dans une progression, aussi précises et nettes qu'une flèche, invisible et pourtant impérieuse qui marquerait cette direction, cette force, ce mouvement.

Ainsi, il me semble que dans mon travail, je suis aussi "yin", aussi "mer et mouvance", qu'on peut l'être. Il en a été ainsi, je crois, de tout travail de découverte dans ma vie, de tout travail dans lequel je me sois lancé avec passion, et avant tout, de mon travail mathématique et du travail de méditation. Et maintenant que je viens inopinément de décrire par une image, impérieuse et subite, comment je ressens ce travail, il me semble que cette image en même temps décrit aussi le *mouvement de ma vie*, depuis le jour des retrouvailles avec moi-même, et peut-être déjà dès avant, dès le moment peut-être de mon "arrachement salutaire" à un douillet bercaiK*). Tout au moins, qu'elle décrit le "comment" de ma vie au niveau profond, celui du "calme" dont j'ai parlé (il y a quelques heures à peine) dans une des notes de bas de pa9e à @a note de hier — un calme qui n'est pas affecté par l'agitation qui a lieu en surface. Dans ce calme profond, il y a mouvement et progression, mais il n'y a pas de but — le but a disparu.

Et je me souviens aussi maintenant que c'est cette même image qui m'était venue au mois de mars, où je parle des manifestations de mes deux passions, la méditation et la mathématique, comme "le haut-et-bas mouvant de vagues se suivant les unes les autres, comme les souffles d'une respiration vaste et paisible..."[195](**). Maintenant, à huit mois de distance, je crois reconnaître dans ces images le mouvement spontané de mon être, dans ce qui est le plus spontané, dans ce qui est véritablement originel en moi — dans ce qui vient de l'enfant avide de connaître, avant que ne le touche le souci de paraître et la fringale du devenir...

596 ([131]) (20 novembre) La soirée de hier a été passée presque toute entière à relire les notes de la
([131]) veille, les corriger en chemin, retaper une page décidément trop surchargée, écrire les notes de bas de page (prévues dès la veille) — et déjà s'était minuit l J'avais hâte pourtant d'aller de l'avant encore le soir même, si peu que ce soit, et me suis remis à ma machine à écrire, pour reprendre le "fil" interrompu de la veille. Et puis c'est tout a fait autre chose qui est venu — l'image de la flèche et de la vague. Depuis lontemps je me reconnaissais dans celle de la flèche, alors que celle de la vague me semblait correspondre à un tempérament bien différent du mien. C'est une des

[195](*) Voir la note de même nom, n° 42.

[195](**) Voir fin de la section "Mes passions", n° 35, d'où ces lignes sont extraites.

surprises, apparues au cours de cette réflexion sur le yin et le yang, que c'est pourtant cette image de la vague qui exprime de la façon la plus frappante, et avec le plus de justesse, le "ton de base" qui prévaut en mon être, quand "le patron" est loin, ou quand du moins il s'efface devant autre chose. L'image est montée, comme si elle avait été là toute prête, qu'elle n'attendait que les mots qui devaient enfin lui faire prendre forme. Ils sont venus sans hâte et sans hésitation, alors que je m'efforçais simplement de *décrire*, le plus fidèlement possible, sans rien escamoter ni déformer, ce qui restait encore à l'état d'un ressenti diffus.

La description achevée, il était vers les deux heures du matin. J'ai relu ces deux pages la nuit même, il n'y a pas eu de retouches à faire, autant dire. Le passage le plus délicat avait été celui où j'ai essayé de décrire cette intuition d'une infinité continue de "flèches", formant comme un "champ" de forces. C'était là une idée qui se présentait avec force, et qui semblait réticente à se laisser évoquer par le langage. Je sentais pourtant que c'était là un aspect important de l'image toute entière, l'aspect "yang dans le yin". Dans la vague il y a "la flèche", il y a un *élan* qui la porte en avant, suivant une mouvance qui lui est propre et qui n'est pas celle *d'une* flèche, mais plutôt celle de toute une multiplicité, d'une multiplicité *continue* qui restitue avec souplesse cette mouvance de la vague. Et je savais bien aussi que dans mon travail j'étais *aussi* "flèche" ; mais je le suis suivant un mode différent de celui que je m'était imaginé jusqu'à présent, faute d'avoir pris le loisir de jamais regarder ce travail avec quelque attention, de m'en imprégner comme s'il s'agissait d'un autre que moi, afin de percevoir la tonalité qui est la sienne. Si je ne l'ai pas fait plus tôt, depuis huit ans qu'il m'arrive de méditer, c'est sans doute que je suis resté à mon insu prisonnier d'un propos délibéré invétéré : celui de m'identifier au "patron" en moi, plutôt qu'à 597
l'Ouvrier-enfant ; c'est à dire aussi, quand je parle de "moi", de penser en tout premier lieu (peut-être même exclusivement, bien souvent) à celui que je suis quand c'est le "patron" qui est sur le devant de la scène. A peu de choses près, ce sont aussi les moments en dehors de mon travail, justement.

Les nécessités et aléas de l'enseignement (entre autres) ont fini quand même, depuis la découverte de la méditation, par attirer mon attention sur *certains* traits de mon travail — savoir, les traits dont je sentais qu'ils étaient de nature universelle, qu'ils devaient être présents dans *tout* travail créateur, dans tout travail de découverte[196](*). Mais avant la présente réflexion sur le yin et le yang, je n'avais pas songé encore à discerner dans mon propre travail des traits distinctifs, qui le rendent différent de celui de tout autre. Un de ces traits, qui me semble le plus crucial de tous, est finalement cerné dans la note du 8 novembre "La mer qui monte..." ([122]). L'image évoquée d'abord dans cette note-là, dans le contexte-type d'une conjecture qu'il s'agit de prouver, se trouve reprise dans les notes de hier, dans un éclairage différent, hors de tout contexte particulier.

Je reprends enfin le fil de la réflexion, là où elle s'était arrêtée avant-hier. J'étais parti[197](**) avec le propos d'essayer de cerner la cause profonde de l'antagonisme au père, au delà des griefs particuliers qu'on peut nourrir contre lui. En suivant les associations d'idées qui se présentaient avec force, je me suis éloigné d'abord de ce propos, en étant amené surtout à parler du conflit *aux parents*, père ou mère indifféremment. Ce "conflit" peut prendre aussi bien la forme de l'allégeance (comme cela a été le cas chez moi), que celle de l'antagonisme. Depuis mon travail sur la vie de mes parents, ce "conflit aux paretits" m'apparaît comme étant véritablement "au cœur du conflit" 598
dans nous-même. Résoudre ce dernier@ j'en ai la conviction, est ni plus, ni moins que résoudre le conflit aux parents, c'est à dire : être libre d'eux, être pleinement autonome spirituellement, poursuivre *son propre* voyage...

Revenant à nouveau i l'antagonisme au père, chez l'homme, j'ai repris contact avec une intuition qui s'est imposée a moi bien des fois au cours des dernières années t il m'est apparu que le sens profond de cet antagonisme au père est le refus de cela en nous qui nous fait ressembler au père, de l'aspect et des traits *virils* de notre personne. J'ai fait de cette dernière partie de la réflexion

[196](*) Le premier texte écrit, je crois, où j'évoque certains de ces traits, est celui d'octobre 1978, "En guise de Programme" (auquel il est fait allusion dans la note du 6 novembre, "La belle inconnue" n° 120). Après ce texte, je ne prends pas la peine d'expliciter et d'approfondir noir sur blanc mes observations à ce sujet avant la réflexion Récoltes et Semailles cette année. Ses huit premières sections sont essentiellement consacrées à ce thème, sans compter de nombreux autres commentaires un peu partout au cours de cette réflexion.

[197](**) Dans la note "Les parents — ou le cœur du conflit", n° 128.

de hier[198](*) une note séparée, avec le nom “Le père ennemi (3) — ou yang enterre yang” — suggérant donc également, par ce nom, le lien avec les deux sections “Le Père ennemi (1), (2)” (nes 29, 30), où ce thème du “Père ennemi” apparaît pour la première fois.

Ainsi, l’aspect de l’Enterrement dont il avait été question aux débuts de la réflexion d’avant hier, savoir l’aspect “mépris de soi”, ou “méconnaissance de soi” ou “refus de soi”, apparaît comme une sorte de trait d’union, ou mieux, de *“charnier* e”, entre les deux volets précédents, le volet “Supermère — ou enterrement du “féminin”” et le volet “Superpère — ou massacre et enterrement du père”. Cette nature de charnière apparaît, dès qu’il est clairement perçu que dans le premier de ces volets, “le féminin” est avant toute autre chose, “le féminin *en nous”* (comme c’était perçu en effet dès la note du 10 novembre “Les obsèques du yin (yang enterre yin (4)”, où le volet “Supermère” fait son apparition) ; et de plus, que “le Père” est avant tout le substitut symbolique du “masculin en nous”. Ainsi les deux aspects en question font figure de volets parfaitement symétriques, correspondant aux deux “cas de figure” évidents du “refus de soi” — savoir, le refus de “la femme” (alias la Mère) en nous, et le refus de “l’homme” (alias de père) en nous[199](**). Et le

[200](*) En fait, il s’agit de la note nOn de la veille, mais de l’avant-veille, sur laquelle je m’apprête ici à enchaîner.

(*@) Je rappelle qu’il n’est nullement rare que les deux sortes de refus “symétriques” 6e superposent l’un à l’autre chez une même personne. Vue la dévalorisation du yin dans notre société, il doit être assez rare, de toutes façons, que le refus du yin ne soit présent sous une forme plus ou moins prononcée. Donc je serais tenté de voir dans l’antagonisme au père un signe (au moins
599 présomptif) d’un double refus du yin *et* du yang. thème du conflit aux parents, qui est une sorte de conjonction ou de superposition des deux thèmes distincts du conflit à la mère, et au père, apparaît lui aussi comme une sorte de charnière. Ou pour mieux dire, selon ce qui a été vu dans la réflexion de hier[201](*), ce thème apparaît comme inséparable de celui du refus de soi, l’un et l’autre étant deux aspects distincts d’une même réalité indivise, celle du *conflit en nous-même.*

Dans tout ça, il semblerait que le propos initial, de “cerner la *cause* profonde de l’antagonisme au père”, reste toujours en suspens. Je pourrais dire que l’antagonisme au père est une des *formes* que prend l’antagonisme à soi-même, ou le refus de soi. Dès lors, la question initiale semble se scinder en deux. D’une part, pour quelles “causes”le refus de soi prend-il, dans certains cas, cette forme particulière ? Le sonder, c’est aussi entrer de façon tant soit peu circonstanciée dans un certain nombre de situations-types différentes, de nature à susciter un tel antagonisme.

D’autre part, nous revenons à la question, plus profonde et plus cruciale encore, de la “c *aus* e” du refus de soi, c’est à dire aussi, de la cause du conflit, de la division en nous. Je crois avoir saisi tout au moins le *mécanisme* commun, par quoi se transmet le conflit de génération : le refus de nous-même en nous n’est autre chose que l’intériorisation du refus de nous par notre entourage dès nos premières années — du refus tout au moins de certains aspects et de certaines pulsions en nous, qui forment une partie essentielle de notre être originel, de nos facultés créatrices. Je touche à cet aspect des choses (entre autres) dans la partie “Refus et acceptation” de “La clef du yin et du yang”, et plus particulièrement dans les deux premières notes “Le paradis perdu” et “Le cycle” ([@@@]), ([@@@@]).

D’avoir saisi ce “mécanisme” commun de la transmission du conflit, ne signifie nullement pour autant : avoir compris la *cause* du conflit en nous et (à travers nous) dans la société humaine. *Pourquoi*, de tous temps et en tous lieux (par les témoignages unanimes qui nous sont parvenus à travers les âges), “la Société” ne tolère-t-elle pas que ceux qui la constituent soient des êtres
600 *entiers* ? C’est à dire des êtres en pleine possession de leurs facultés créatrices, qui ne répriment à grands frais une partie de ce qu’ils sont, considérée comme si honteuse (ou comme si redoutable. . .) qu’il vaut mieux ignorer qu’elle est, et statuer tacitement qu’elle *n’est pas*. . .

C’est là pour moi un des grands mystères de l’existence, le plus grand mystère peut-être[202](*).

[201](*) Voir avant-dernière note de bas de page.

[202](*) Cette suggestion est purement subjective, elle reflète simplement ce fait, que parmi les “grands mystères de l’existence”, c’est celui-là que y sens de façon particulièrement forte, d’une façon qui dépasse la simple curiosité intellectuelle. C’est le seul qui suscite en moi un *désir* — celui de le sonder, de le connaître, d’en connaître “le fin

Il fut un temps, il y a quelques années encore, où mon attitude vis à vis de la réalité universelle de la répression et du conflit, était une attitude de *révolte* militante — de révolte contre ce "g 1*aiv* e", qui prétendait couper en deux ce qui, de par sa nature, devait être un, *était* un. C'étaient là mes dispositions encore, en écrivant l'Eloge, il y a cinq ans[203](**). C'est par le travail de méditation de longue haleine qui a suivi, sur la vie de mes parents, que cette attitude a changé. Par ce travail, qui jour après jour me remettait en contact intime avec les manifestations du conflit en mes parents, et qui m'a fait patiemment remonter des manifestations à leur sens et à leur cause — par ce travail j'ai fini enfin par sentir le *mys — tère* du conflit. L'attitude de révolte avait disparu, comme si elle n'avait jamais été. Elle avait été une réaction épidermique, une simple dispersion d'énergie. Une révolte — contre qui ? Pas contre une personne ou un groupe de personnes, contre le fameux "Eux..." 1 Nous sommes tous dans le même bateau, et cela fait un million d'années ou deux qu'on est là... Révolte contre "Dieu" ? Il n'aurait plus manqué que ça.

Au fond, je sais bien, depuis longtemps (je ne saurais même dire depuis quand@ mime si 601
pendant longtemp j'ai fait mine de l'ignorer...)@ que toute chose en ce monde a sa bonne raison d'être, et même, si on comprend le fond des choses, sûrement toute chose est *bonne* comme elle est. La mort et "l'au delà" de la mort (s'il est un tel au-delà) fait partie de ces choses. C'est un mystère, et s'il y a une "f o i" en moi à ce sujet, elle ne consiste nullement en des "articles de foi" sur l'existence (ou la non existence) d'un au-delà et sur ses particularités, mais simplement en cette simple assurance : que les choses sont parfaites comme elles sont, y compris pour tout ce qui concerne la mort, et aussi pour tout ce qui concerne la naissance, toute aussi mystérieuse. Pendant longtemps, pourtant, j'avais exclu "le conflit" du nombre de ces choses — je le prenais comme une sorte de "bavure", une blémissure inadmissible, un "couac" tenace et saugrenu (voire révoltant) dans le concert de la Création. Il a suffit qu'enfin je prenne connaissance tant soit peu intimement du conflit, au lieu de me gaspiller à faire mine de me battre avec lui, pour que ma relation à lui se transforme profondément.

Les mystères de la mort et de "l'après mort", de la naissance et de "l'avant-naissance", ne sont pas propres à notre espèce. Les questions qu'ils suscitent ont un sens pour tous les êtres vivants, peut-être même pour toutes choses, de l'électron à la nébuleuse. Le mystère du conflit, par contre, me paraît propre à l'homme, à l'espèce humaine[204](*). Il m'apparaît comme 1 e grand mystère sur le sens particulier, la destinée particulière de *notre espèce*. Les "explications" qui ont été données,
par les ethnologues et les psychologues, celles tout au moins dont j'ai entendu parler, ne sont vi- 602
siblement pas autre chose que des *rationalisations*, pour *justifier* la répression subie et intériorisée, comme indispensable à la bonne marche et pour l'existence même de la société ; un peu comme dans une société de manchots ou d'unijambistes, il ne manquera pas de théoriciens éminents pour prouver par A plus B (sans que personne ne songe a contredire) qu'une société où les gens auraient l'usage des deux bras (ou des deux jambes) ne pourrait en aucun cas fonctionner[205](*). Il s'agit ici

---

mot" (dans la mesure où il peut être connu, avec les facultés limitées que sont les miennes). La différence est la même qu'en mathématique, entre les questions ouvertes que "je sens bien" (dans lesquelles je pourrais me lancer séance tenante), et celles que je "comprends" au sens technique du terme, dont je perçois (à un niveau superficiel) la portée, mais qui "ne me font ni chaud ni froid". L'hypothèse de Riemann fait partie de ces dernières (dû sans doute à ma grande ignorance en théorie analytique des nombres), et le "théorème de Fermât" en faisait partie jusqu'à il y a quelques années encore. Ce sont mes réflexions "anabéliennes" qui ont changé mes dispositions vis à vis de ce dernier, alors que mon ignorance des travaux qu'il a suscités est toujours aussi grande qu'avant.

(**) Il est question de cet épisode plusieurs fois dans Récoltes et Semailles, la dernière étant dans la note "L'Acte", n° 113.

[204](*) (3 décembre) On m'objectera peut-être (avec raison) que le conflit, sous forme d'agressivité et d'affrontements entre individus ou groupes d'individus, existe à l'intérieur d'autres espèces que la nôtre. Quand je parle ici du "conflit", je pense a la forme spécifique qu'il prend dans la société humaine, et notamment à ses liens profonds avec la *division* et la répression dans la personne — répression de la majeure part de son être, et notamment répression de ses moyens de perception de la réalité, et de la perception elle-même. Les diverses formes de répression me semblent enracinées dans celle qui m'apparaît comme la plus cruciale de toutes, la répression dite "sexuelle", qui inculque la honte de son propre corps et des fonctions et pulsions du corps (ou du moins, de certaines de ces fonctions et pulsions). Ce sont là des mécanismes inconnus en dehors de l'espèce humaine, pour autant que je sache. J'ai peut-être tort d'utiliser les termes "conflit", "division", "répression" quasiment comme des synonymes, ou tout au moins comme des termes qui désignent des aspects différents d'une même réalité. Je m'explique quelque peu au sujet du sens que prend pour moi le mot "conflit" dans la note "Les parents — ou le cœur du conflit", n° 128.

de justifications cousues de fil blanc, s'efforçant d'escamoter un mystère par des explications qui se présentent comme "scientifiques". En fait, la question de l'origine et du sens du conflit (ou de la répression) dans la société humaine, reste purement rhétorique, aussi longtemp que celui qui fait mine de se la poser n'a pas passé par un travail intense et approfondi de prise de connaissance du conflit *en lui-même*, et des origines du conflit *en lui.* A défaut d'une telle connaissance de soi, cette question (tout comme les questions sur la nature de la liberté, ou de l'amour, ou de la créativité) est un équivalent moderne de la question médiévale du fameux "sexe des anges" — un exercice de style sans plus, pour arriver à "caser" ce qu'il faut de toutes façons caser. Cette question n'est pas à proprement parler une question "scientifique", une question donc dont l'examen ne présuppose pas une *maturité*, mais simplement un certain savoir préliminaire, et un certain niveau de puissance ou d'agilité intellectuelle[206](**).

En l'occurence, il ne s'agit pas pour moi d'essayer de deviner tant bien que mal par quels
603 mécanismes s'est instauré la répression dans la société humaine, c'est à dire de trouver une *explication* du fait de la répression. A supposer même qu'on parvienne à un scénario plausible, voire convaincant, je ne m'en sentirais pas beaucoup plus avancé pour autant. Ça éclairera peut-être un certain aspect intéressant du mystère — l'aspect "mécanique" en somme — sans pour autant le pénétrer. Pas plus que les résultats circonstanciés de la paléontologie et de la biologie moléculaire, ni même les idées profondes de Darwin, ne pénètrent vraiment le mystère de l'apparition de la vie et de son épanouissement créateur sur la terre, au cours des trois ou quatre milliards d'années écoulées. Ce qui m'intéresse, dans le mystère du conflit, ce n'est pas l'aspect mécanique, scientifique, un aspect *extérieur* à *ma personne* tout autant que le fameux "théorème de Fermât". Mais c'est la question du *sens* du conflit. Ce sens *me concerne* de façon immédiate et essentielle, comme il concerne chacun des hommes et des femmes innombrables, qui se sont entre-déchirés et entretués au cours d'innombrables générations, et qui ont transmis à leurs enfants le conflit repris a leurs parents.

Qu'il doive y avoir un *sens* au conflit, et que je peux connaître ce sens tant soit peu, fait partie sûrement de la "foi" dont je parlais tantôt. C'est pour moi une chose évidente — et ce "sentiment du mystère" bien familier, qu'il y a la quelque chose de profond à sonder, me dit en même temps que ce "quelque chose" *est ce sens*, justement. La "foi" en question se recouvre avec une foi en mes facultés, quand elles me révèlent, ici sans l'ombre d'un doute, qu'il y a devant moi un "sens" à découvrir.

Peut-être un jour, ce sens deviendra apparent, comme si je l'avais toujours connu ! Ce mystère-là ne me semble nullement distant, inabordable. lise présente à moi comme chose toute proche, qu'il ne tiendrait qu'à moi de connaître plus intimement. Et sûrement j'aperçois dès maintenant un chemin par où l'aborder, ou un aspect plutôt qui déjà semble me faire un signe amical. Car après tout, le conflit a beaucoup à m'apprendre, et il m'a déjà beaucoup enseigné...

(132) (132) (22 novembre) Cela fait deux notes consécutives où je me vois m'embarquer dans des
604 excursions tout ce qu'il y a d'hors programme — cette fois-ci je vais faire attention de commencer de prime abord avec ce qui était *pré* — v u, pour une fois. Je voudrais examiner une des "situations-type" évoquées (sans autre précision) dans la note précédente, situations de nature à susciter un antagonisme au père, et plus profondément, un rejet (plus ou moins radical) des traits virils en soi-même (lequel rejet trouve son expression symbolique dans le rejet du père). Je m'étais souvenu de la situation en question dès la réflexion du 18 novembre, d'achevant avec la note "Le Père ennemi (3) — ou yang enterre yang". Mon intention était alors de mettre le doigt, dans cette

[205](*) Tout comme du temps des sociétés esclavagistes, pour "les meilleurs esprits" (qui eux aussi se faisaient servir par des esclaves) comme pour les autres, il allait de soi que "pas de société sans esclaves". Il a fallu, paraît-il, que Platon ait la fortune inattendue de se retrouver lui-même esclave, pour commencer à voir les choses différemment.

[206](**) (3 décembre) Que la question du sens du conflit ne soit pas du ressort de la science, pourrait susciter l'expectative qu'on puisse y trouver des éléments de réponse dans les mythes et dans les religions. 'Il me semble pourtant qu'il n'en est rien. Par ce qui m'est connu, il semblerait qu'une des fonctions essentielles de ceux-ci, pour ne pas dire leur fonction principale, est d'instaurer une "loi" qui, pour l'essentiel, consiste en un "paquet" d'interdits par quoi se matérialise, dans une société particulière, la répression. Cette loi, présentée comme d'essence sacrée, n'a pas à se donner des justifications, ni à expliquer son "sens", et encore moins le sens commun à celle-ci et à d'autres lois, qui régissent d'autres sociétés.

"situation-type" tout au moins, sur un *lien direct entre refus du masculin et refus du féminin.*

Le cas d'espèce le plus proche de moi, et sur lequel j'avais longuement travaillé de plus, est celui de ma mère. Toute sa vie, elle s'était complue dans un mépris à peine déguisé pour tout ce qui est féminin, elle s'était modelée sur des valeurs masculines à outrance, et en mêrr. e temps la relation aux hommes avait été, depuis son adolescence, une relation "viscéralement" antagoniste[207](*). J'ai eu cette grande chance que ma mère m'ait parlé très librement de sa vie depuis son enfance, et de disposer de plus de notes autobiographiques très détaillées jusqu'aux premières années de sa vie commune avec mon père, sans compter une volumineuse correspondance. C'est là, en plus de ce que me restitue mon propre vécu au contact avec elle, un matériau d'une richesse exceptionnelle, que je suis d'ailleurs loin d'avoir épuisé. Je l'ai travaillé suffisamment pourtant pour avoir senti, sans doute possible, que le double refus en elle que je viens'd'évoquer, refus du féminin et antagonisme vis-à-vis de l'homme, avait sa racine dans une relation déchirée au père. Celui-ci, homme attachant à bien des égards, généreux, probe, et affo-tueux, s'était aigri au cours d'une longue dégringolade sociale dans l'Allemagne d'après-guerre (celle de 14–18 j'entends), comme il y en eût tant. A vrai dire, cette dégringolade avait commencé dès avant, à partir d'un statut d'homme aisé roulant carosse, et l'avait mené jusqu'à celui de cireur de chaussures ambulant. Sous l'aiguillon des soucis et des déceptions, son tempérament coléreux virait parfois à la tyranie familiale, dont sa femme, de santé fragile, faisait surtout les frais. Ma mère, profondément attachée à son père comme à 605
sa mère, était révulsée par ces épisodes de tyrannie parternelle, subis en silence par sa mère, qui parfois n'en pouvait mais et qui ne se plaignait jamais. L'enfant était passionnément identifiée à sa mère, victime de l'arbitraire paternel, et en même temps le rôle joué par sa mère (le rôle de victime, le rôle passif — "le rôle de femme"...) lui apparaissait intolérable. Il y avait cette identification à la mère, s'exprimant par une révolte, un antagonisme viscéral vis a vis du père, et *en même temps* il y avait ce sursaut "jamais je ne serai comme elle" (qui subit sans se révolter), sursaut qui ne pouvait que signifier en même temps "jamais je ne serai comme les femmes" .

Mais plus profondément encore, il y avait aussi l'envie de cette puissance du père, de l'homme, qui lui rermet de dominer selon son bon plaisir. Et la vie de na mère a été dominée et dévastée par cette passion dévorante de dominer ; et avant tout, de dominer et de briser *l'homme* — celui-là même qui suscitait en elle un tel sursaut de révolte rageuse, celui qui par sa nature était censé la dominer, elle — corme son père avait dominé sa mère, subissant, pâle et impuissante, son pouvoir.

J'allais écrire ici que la réflexion "rejoint" maintenant celle poursuivie dans la note "L'épouse véhémente (le renversement du yin et du yar. g)", du 12 novembre ([126]). Comme je n'avais plus un souvenir très net de cette note, je viens de la relire. Chose étrange, j'avais oublié que cette note a été suscitée (tout comme celle d'aujourd'hui) par "le cas d'espèce" de ma mère. Je rr.'étais senti réticent de développer ce cas tant soit peu, il y a dix jours. Si je suis revenu à la charge aujourd'hui, en surmontant cette réticence (que j'avais également oubliée entretemps !), c'est sans doute qu'il y avait un aspect qui était resté brouillé dans la situation examinée. J'avais oublié aussi que le point de départ de la note d'aujourd'hui, "l'intention de mettre le doigt... sur un lien direct entre le refus du masculin et refus du féminin", avait été déjà la motivation initiale de la réflexion d'il y a dix jours, faisant suite naturellement a l'interrogation qui terminait la note de la veil'e "Supermaman ou Superpapa ?" ([@@@]). En fait, la dernière phrase de cette réflexion du 12 :

"II n'en faut pas plus pour voir apparaître le "lien manquant" entre...", semblerait dire que j'avais alors cru avoir accompli ma tâche du jour (d'établir un tel lien). Si j'ai entièrement oublié 606
que j'avais déjà mis à jour ce lien, et même que je m'étais posé cette question-là dès avant la note d'il y a quatre jours (sur laquelle j'ai enchaîné la réflexion d'aujourd'hui), c'est sans doute que je n'avais pas été pleinement convaincu encore par la brillante conclusion que je viens de citer, formulée pas plus que six jours avant cette note "Le Père ennemi (3) — ou yang enterre yang". La situation devient plus claire en citant la phrase entière :

"II n'en faut pas plus pour voir apparaître le "lien manquant" entre l'antagonisme au Superpère (trouvant son expression symbolique dans l'enterrement dudit), et le mépris, le refus du "féminin", et plus profondément le reniement de "la femme" en soi-même (qui trouvera peut-être

[207](*) Contrairement au mépris du féminin, cet antagonisme viscéral, qui transparaît à travers une vie sentimentale véhémente et mouvementée, est resté inconscient pendant toute sa vie. Je ne m'en suis rendu compte qu'au cours de mon travail d'août 1979 à mars 1980.

expression dans "L'Enterrement" symbolique d'une "supermère", sous une pléthore d'épithètes dithyrambiques à double usage. . .)."

Dans cette conclusion, il y avait un pas qui manquait, ce qui la rendait hâtive : c'est le lien entre "l'antagonisme au Superpère" et le refus du "masculin", lien qui ne fait son apparition dans la réflexion qu'avec la note citée du 18 novembre "Le père ennemi (3) — ou yang enterre yang". L'antagonisme au Père m'est alors apparu comme l'expression symbolique de cette réalité beaucoup plus cruciale qu'est le refus du coté yang, "masculin", en sa propre personne. Dans le cas "symétrique" du refus du féminin, ce lien entre l'expression symbolique et son sens profond avait été perçu dès l'apparition du "volet Supermère", dans la note du 1o novembre "Les obsèques du yin (yang enterre yin (4))" ([@@@]). C'est ainsi que les deux volets "opposés" apparus dans la note du 11 "Supermaman ou Superpapa ?", savoir l'enterrement du Père et l'enterrement de la Mère, ont été vus avant-hier comme des manifestations symétriques du refus de soi (ou mépris de soi), prenant le double visage du *refus du masculin et du refus du féminin en sa propre personne.*

Dans la note du 18 "Le Père ennemi (3) — ou yang enterre yang", je m'étais d'ailleurs borné au cas d'un "sujet" *homme* — alors que pourtant le cas le plus extrême qui m'est connu est celui de ma mère ! Celle-ci était d'ailleurs entièrement oubliée dans cette réflexion et même depuis dix jours déjà (si ce n'est cachée sous le vocable "mes parents", dans la note du 17 novembre).

C'est la connaissance que j'ai de mes enfants et de leur relation à moi, qui m'a fait sentir il y a
607 quatre jours un lien entre l'antagonisme au père, et le refus du masculin en soi-même. A vrai dire, pour chacun des quatre (parmi mes cinq) enfants que j'ai eu occasion de connaître d'assez près, j'ai plus d'une fois senti au cours de ces dernières années, derrière des attitudes d'antagonisme invétéré vis à vis de moi, leur père, un refus du coté viril de leur être, et surtout, de *l'élan* en eux qui les lance à la rencontre du monde — et qui les fait ressembler à un père récusé 1 Je ne m'étais jamais posé la question si c'était là un fait général ; ou plutôt, il y avait en moi une sorte de présomption inexprimée qu'il devait bien en être ainsi, sans que j'éprouve jamais le besoin, avant la réflexion d'il y a quatre jours, de me formuler la chose clairement, et encore moins de l'examiner avec tant soit peu de soin. A vrai dire, ce genre de question "générale" n'était pas du tout de celles que je me suis posé dans la méditation, dont le propos avait été plus terre-à-terre : me comprendre, et ceci avant tout à travers mes relations à autrui — et par là aussi, tant soit peu, comprendre "autrui", c'est à dire ceux avec qui j'entrais en relation.

Bien sûr, dans la réflexion d'il y a quatre jours, quand je suggérais qu'il devait bien y avoir ce lien, que l'antagonisme au père était l'expression d'un conflit plus profond, savoir le rejet de "l'homme" en soi-même, c'était encore une simple présomption, suggérée par mon expérience très limitée. Ce lien me paraît au moins plausible, et plus particulièrement chez les hommes, mais je ne prétends pas "voir" ce lien en général. Je n'ai pas à son sujiet cette "intime conviction", que je choisis si souvent comme mon guide très sûr. Dans le cas de ma mère par exemple, je vois bien que l'antagonisme au père était la source d'un antagonisme occulte et virulent vis à vis des traits virils *chez* 1 '*homme*, mais nullement pour de tels traits chez une femme, bien au contraire. Il est vrai que le seul fait de valoriser à fond les traits virils, et de les cultiver à outrance en soi-même, ne signifie peut-être pas, forcément, qu'on accepte pleinement le côté yang de son être ; cela signifierait, après tout, accepter *ausi* le "yin dans le yang" qui se trouve spontanément dans tout trait à "dominante" yang, ce qui bien sûr n'était *pas* le cas de ma mère.

Mais la réflexion est en train de prendre là une tournure un peu dialectique, qui ne m'inspire pas confiance ! Je préfère me référer plutôt à la perception directe que j'ai de la personne de ma mère, telle qu'elle s'est affinée par ma réflexion sur sa vie et sur celle de mon père. Je ne me
608 souviens pas a "voir jamais eu le sentiment d'un refus chez elle de quelque chose, e n *elle*, qui soit foncièrement "viril". Par contre, j'ai fortement perçu en elle cette contradiction, ou plutôt ce *déchirement*, de celle qui cultive en elle (comme autant d'à *rme* s), et qui chérit plus que sa vie, les traits même qui, chez l'homme, suscitent en elle une telle véhémence, une si violente fringale de combattre et de briser — et dont la vie s'est effritée (et s'est consumée prématurément) par cette fièvre de rencontrer et d'affronter sans cesse et de réduire à merci en autrui cette *même* force, sur laquelle elle a misé son va-tout et qui dévaste sa propre vie, comme elle dévaste la vie de tous ceux qui lui sont chers.

(133) (24 novembre) Les cas évoqués dans la réflexion de la note précédente, d'avant-hier, ne sont pas les seuls @. ma connaissance, qui confirment ce pressentiment qu'un déséquilibre superyang chez le père (que ce déséquilibre prenne ou non des formes despotiques), se répercute en les enfants par un refus du yang, lequel à son tour peut s'exprimer sous bien des visages différents. Chez le garçon, dans les cas qui me sont connus et qui sont présents à mon esprit au moment d'écrire, ce refus prend la forme d'une répression (plus ou moins complète) du côté viril en sa propre personne — et ce refus sûrement le suivra a travers toute sa vie (sauf renouvellement profond, chose certes rarissime). Le cas de ma mère me fait constater qu'il n'en est pas toujours de même chez une fille — à moins qu'il n'y ait eu chez ma mère également un certain refus du côté viril de son être, s'exprimant de façon plus subtile et qui m'aurait échappée jusqu'à présent[208](*). Ce qui est par contre éclatant dans son cas, c'est l'effet extrême opposé — celui d'un développement à outrance des traits virils en elle (en plus d'une aversion de tout ce qui est féminin). J'ai d'ailleurs eu connaissance d'autres cas dans le même sens, chez des *hommes* (par exemple chez le père de ma mère) — celui d'une *révolte* contre le père, s'exprimant par le développement d'une personnalité fortement virile, propre à affronter le père "à armes égales". Comme je n'ai pas eu l'occasion de connaître un tel cas de près, j'ai tendance à croire qu'il doit être plus rare. Mais peu importe au fond. (133)

S'il y a un point commun à tous les cas dent j'ai eu connaissance de près ou de loin, ce serait 609
celui-ci : un déséquilibre superyang du père se répercute sur l'enfant par un *déséquilibre*, lequel peut être en direction yin (cas peut-être le plus commun), ou en direction yang[209](*). Dans tous les cas qui me sont présents à l'esprit (sans pourtant songer ici de faire un relevé systématique de tous ceux dont j'ai eu connaissance), ce déséquilibre s'accompagne d'une *relation d'antagonisme au père*. J'ai l'impression qu'il s'accompagne également d'une attitude antagoniste viscérale vis à vis des tierces personnes *hommes*, en lesquels les traits yang sont fortement marqués, tout au moins quand ceux-ci ne sont pas équilibrés par les traits yin complémentaires — c'est à dire, vis à vis d'hommes chez qui prévaut un déséquilibre superyang, rappelant celui du père.

Un tel déséquilibre superyang (tout comme le déséquilibre opposé) est certes de nature à susciter un *malaise* en quiconque, comme j'ai eu l'occasion déjà de le constater[210](**). Mais ce malaise ne se traduit pas nécessairement par une attitude antagoniste automatique — il n'est pas rare, par exemple, qu'il se résolve (ou du moins qu'il disparaisse du champ de la conscience) par une attitude de soumission, d'admiration plus ou moins inconditionelle, ou d'allégeance.

L'association me vient ici que c'étaient ces tons-là qui étaient les. plus communs sûrement, dans les relations a ma personne (auréolée de prestige), à l'intérieur du monde mathématique — tout au moins parr. i ceux des collègues (ou élèves) qui (comme j'écrivais ailleurs) "ne se sentaient protégés par un renom comparable", ou (j'ajouterai ici) ceux en qui un certain équilibre intérieur, une certaine connaissance spontanée de leur propre force, n'excluait de tels porte-à-faux. Mais sans doute il est dans la nature d'une telle relation "d'allégeance" qu'elle recèle un antagonisme caché, lequel se manifeste (ouvertement, ou de façon qui reste encore occulte) quand se présente 610
une occasion propice...

Je viens de suivre quelques associations, qui reprennent et complètent la réflexion d'avant-hier (dans la note précédente "Le renversement du yin et du yang (2) — ou la révolte"), et par là, celle aussi de la note du 18 novembre, "Le père ennemi (3) — ou yang enterre yang". Elles me font réaliser que la relation entre un certain état de déséquilibre yin ou yang en l'un des parents (en l'occurence, un déséquilibre yang du père), et les répercussions qu'elle prend sur l'enfant, n'a rien d'univoque, comme je le suggérais hâtivement. A n'en pas douter, la forme sous laquelle se transmet le déséquilibre parental, en l'occurence du père, doit dépendre de bien d'autres facteurs, aussi bien du milieu familial (et plus particulièrement, de la personne et 4e. l'attitude de la mère),

208(*) Une situation voisine est celle d'une mère au tempérament dominateur, envahissant, signe d'un déséquilibre superyang. Dans les deux cas d'espèce qui me sont connus de près, cela c'est traduit chez la fille par une répression très poussée des traits "virils" en elle.

209(*) Quand "je parle ici de "déséquilibre en direction yin", cela ne signifie pas un développement (peut-être excessif, unilatéral) de ses traits yin, mais plutôt une *répression* des traits yang, ce qui n'est pas du tout la — même chose. Dans le cas opposé qualifié de "déséquilibre en direction yang", il s'agit bien d'un "développement excessif" des traits yang, lequel va souvent de pair avec une répression plus ou moins poussée de certains traits yin.

210(**) Dans la note "Le Superpère (yang enterre yin (2))", n° 108.

que du tempérament de naissance de l'enfant[211](*).

Mais à vrai dire, ce n'était pas dans cette direction-là que je pensais m'engager, en commençant la réflexion tantôt. Plutôt, je pensais poursuivre une toute autre association d'idées, laquelle est présente depuis la réflexion du 12 novembre, où s'introduisait pour la première fois dans la réflexion la dynamique du *renversement* des rôles yin et yang (dans la note de même nom, " — ou l'épouse véhémente", ($^{@@@}$)). Peut-être le lecteur aura-t-il fait le rapprochement de son côté — toujours est-il que quand j'ai évoqué cette question, le 12 novembre, puis avant-hier le 22, il y avait bien quelque part dans ma tête, comme en sourdine, la pensée de deux autres occasions où il avait été déjà question de "renversement", au cours de cette réflexion sur l'Enterrement. La première fois c'était dans la note de même nom du Cortège V, "Mon ami Pierre" (note($^{68'}$) du 28 avril). La deuxième occurence se trouve, en note de bas de page, dans la réflexion du 30 septembre, qui fait partie de la note "L'Eloge Funèbre (2) — ou l'auréole et la force". Il y a même encore une troisième telle occasion, mais entre les lignes, au début de la réflexion dû surlendemain, qui ouvrait la réflexion "La clef du yin et du yang". (c'est la note "Le muscle et la tripe (yang enterre yin
611 (1))" ($^{@@@}$), du 30 octobre.) II s'agit ici du contenu de la fameuse "association d'idées, suscitée par l'Eloge Funèbre en trois volets", à laquelle il y est fait allusion — celle-là même qui m'a déclenché le jour même, pour partir sur cette digression sur le yin et le yang que je poursuis depuis près de deux mois. Ce serait peut-être maintenant le moment où jamais de vendre la mèche, depuis que j'en parle, sans compter que j'y pense déjà depuis le lendemain du 12 mai, après la note "L'Eloge Funèbre (1) — ou les compliments", il y a plus de six mois.

Le point commun à ces trois situations, c'est qu'il s'agit d'un "renversement" de rôles entre mon ami et ex-élève Pierre, et moi. Dans les deux cas qui ont été formulés en clair, rappelés il y a un instant, j'apparais comme le "collaborateur" de mon ex-élève (sinon carrément comme son élève !). La première fois c'est comme celui qui aurait contribué (d'une façon brouillonne certes, mais parfois intéressante, on le concède) au développement du "puissant outil" de la cohomologie — @-adique par mon brillant prédécesseur et ami. La deuxième fois, alors que nous sommes cités en une haleine (pour avoir "lié la topologie, la géométrie algébrique et la théorie des nombres par des moyens "interdisciplinaires" ..."), c'est par le moyen astucieux d'un "oubli" typographique que le même renversement d'une réalité se trouve suggéré, comme par le plus grand des hasards[212](*). Le sens de ce renversement devient d'ailleurs plus tendancieux qu'une simple question de précédence (au sein, ici, d'une institution que j'ai été seul, avec Dieudonné, à "démarrer" au niveau scientifique, mais que j'avais quittée depuis longtemps), quand on fait attention au choix des épithètes élogieuses ("théories d'une profondeur légendaire" pour l'un, "brillantes découvertes" pour l'autre qui a droit en plus au souligné, avec tout le monde sauf moi). Ce sens s'est éclairé "de façon saisissante" dans la réflexion "Les obsèques du yin (yang enterre yin (4)"(($^{@@@}$)f du 10 novembre), par laquelle la réflexion sur le yin et le yang s'est vue "aterrir" soudain en pleine cérémonie Funèbre : à l'un l'accumulation des épithètes (dithyrambiques par moments) yin et superyin, à l'autre le yang et le superyang. ..

612 C'est la ce qui m'avait frappé déjà au lendemain de la note "Les compliments" du 12 mai, avant même d'avoir eu le loisir de l'expliciter de façon aussi circonstanciée qu'il y a deux semaines. Suivant la façon dont je sentais alors les choses (et qu'il me faudra revoir ici), il y a eu la un véritable *renversement* de la réalité, ou plus précisément, un "renversement", poussé à un extrême caricatural, d'une réalité de base que je ressentais comme chose nuancée, équilibrée. Je me voyais comme une personne à forte dominante "yang" voir superyang, du moins dans mes traits les plus apparents, les plus évidents, et particulièrement, ceux qui sont manifestes à autrui[213](*). Par contre, je sentais dans mon ami Pierre un tempérament de base à tonalité yin, nettement plus équilibré d'ailleurs que n'avait été le mien, du temps où nous nous voyions souvent et où il faisait figure d'élève.

Je crois d'ailleurs que cette appréhension de la réalité était essentiellement correcte. S'il m'est

[211](*) Ainsi, je constate que chez chacun des trois frères de ma mère (tous plus jeunes qu'elle) s'est poursuivi une évolution bien différente de celle de ma mère (qui a fait figure un peu du cygne dans la couvée de canards), et différente aussi de celle des autres frères.

[212](*) Comme j'avais pu m'en rendre compte précédemment dans la note "Le . cre" (n° 87), le hasard fait souvent bien les choses, du moment que les typographes et les déménageurs s'en mêlent !

arrivé parfois, au cours de ces dernières années, et encore tout dernièrement[214](**), de pressentir une note de fond originelle "yin" en moi, il me semble que j'ai été le premier et le seul à la sentir — que c'est avant tout à travers mes traits yang ou "virils", bien assez envahissants souvent, que j'ai été constamment appréhendé par autrui[215](***), tant au i@iveau conscient qu'au niveau inconscient — tout au moins pour ce qui concerne les relations personnelles. Celles-ci (mises à part les relations, amoureuses), mettent d'ailleurs en jeu surtout, sinon exclusivement, "le patron" en nous, ce qui est conditionné. Le fait nouveau apparu au cours de la réflexion sur le yin et le yang, savoir que *dans mon travail*, mon approche des choses est à forte dominante yin, "féminine", ne contredit pas vraiment ce que je savais par ailleurs. Il le nuance, en le corrigeant sur un point où j'avais tacitement tout mis "dans le même sac". Et tout bien pesé, il me semble que l'impression soudaine et forte que j'avais eue en moi, d'un "renversement" caricatural d'une réalité, ou plus précisément, d'une *intention* d'un tel renversement délibéré — que cette "intuition" était elle aussi essentiellement correcte, quoique sommaire. C'est la réalité imparfaitement saisie par cette intuition, que je voudrais maintenant fouiller de plus près.

[216](*) Et ceci, plus encore dans les années "d'avant mon départ", que maintenant. [217](**) Dans la note "La flèche et la vague" (n° 130, du 19 novembre). [218](***) Et pour moi-même également.

([134]) (25 novembre) II me faudrait d'abord essayer de cerner de plus près cette impression, 613
pour moi évidente, que la "note de fond" dans la personne de mon ami Pierre est une note y i n. ([134])
Tel que je le perçois, il en est ainsi aussi bien au niveau du "moi", tel que je l'@i vu s'exprimer notamment dans sa relation à moi et à d'autres, que dans son travail, c'est à dire au niveau de la pulsion de connaissance, des facultés créatrices en lui.

Pour ce qui est du premier aspect, visiblement lui et moi étions de tempéraments *complémenta ires*, avec cette nuance supplémentaire que ce qu'il y avait d'excessif, de "superyang" dans le mien, semblait le déconcerter quelque peu, parfois. C'était surtout, je crois, cette constante projection en avant vers l'accomplissement de mes tâches, cet isolement par rapport à tout ce qui n'était pas lié à elles, qui suscitait en lui une sorte d'étonnement incrédule, où je sentais une nuance de regret affectueux — le même regret que j'avais senti bien des fois chez ma mère, quand elle me voyait à tel point coupé de la beauté des choses autour de moi[219](*). Ce n'était pas chez lui un malaise, à proprement parler, signe du refus d'une certaine réalité. Du moins, je ne me rappelle pas une seule fois avoir senti un malaise en lui vis à vis de moi, ni avoir eu l'impression d'une attitude ou d'un mouvement de rejet, de prise de distance, ou ne seraitce que d'un heurt entre nous. Et je n'ai aucun doute qu'il ne s'agissait là nullement d'un propos délibéré "diplomatique" en lui, de celui qui aurait décidé de ne rien se laisser paraître. Au contraire, il lui arrivait d'exprimer cet "étonnement" auquel je faisais allusion, sans aucune trace ni de gêne, ni d'irritation. Visiblement, le ton de base dans notre relation, et qui ne s'est jamais démenti jusqu'à aujourd'hui[220](**), était celui d'une sympathie affectueuse, que ne traversait aucune ombre.

Cela reste pour moi un fait étrange, et que rien je crois n'aurait pu faire soupçonner à quiconque, 614
avant l'épisode de mon départ de l'IHES (et même alors, au niveau de ce qui "passe" directement dans un tête à tête disons) @ le fait que dès les premières années après notre rencontre il y avait une ambiguité profonde, essentielle, dans sa relation à ma personne, par cette présence d'un antagonisme caché, d'un désir tout au moins de se démarquer de ma personne, et celui d'évincer. Ce dernier s'est manifesté de façon particulièrement brutale (qui m'a laissé pantois sur le coup), encore qu'infiniment feutrée dans la manière, lors de l'épisode de mon départ de l'IHES (évoqué dans la section "L'éviction" ([@@])). Mon ami venait depuis peu d'être coopté comme cinquième

[219](*) Ma mère, tout comme mon père, avait gardé jusqu'à la fin de sa vie une capacité de communion avec la nature, en même temps qu'un sens d'observation aigu pour tout ce qui l'entourait, qui l'un et l'autre m'ont fait défaut jusqu'à aujourd'hui encore. C'était là peut-être le seul aspect "yin" de son être qu'elle n'ait pas réprimé en elle, qui a pu s'épanouir librement. D'autre part, pour ce qui est de la "projection vers un but", qui est un des traits dominants de mon "moi", c'est là aussi, peut-être, le seul aspect de ma personne par lequel j'aie réussi à être plus yang encore que ma mère !

[220](**) @ (26 novembre) Si le ton de base est resté celui d'une sympathie, d'une attirance, cela n'empêche que depuis mon départ, au fil des ans et de plus en plus, cette relation s'est figée, sclérosée, vidée de ce qui lui donnait qualité de vie. J'ai l'impression de me trouver devant une "carapace" si parfaitement étanche, que plus rien ne passe ni dans un sens, ni dans l'autre. Voir à ce sujet la note "Deux tournants" et "Le tombeau", n°s 66, 71.

"permanent" à l'IHES, grâce surtout a mes efforts chaleureux en ce sens. Dans l'"explication" qui a eu lieu entre nous (peut-être y en a-t-il eu plusieurs, je ne saurais plus dire), il ne s'est départi à aucun moment de ce naturel parfait et souriant, avec tous les aspects d'une gentillesse bienveillante, qui le rendait si attachant. Il m'a expliqué alors, sans que j'y décèle la moindre nuance d'hésitation ou d'embarras, et encore moins d'antagonisme ou d'inimitié, ou de satisfaction secrète, qu'il avait dès ces jeunes années pris la décision de consacrer sa vie et toute son énergie au travail mathématique ; que cette dédication à la mathématique qui était sienne, pour le meilleur et pour le pire, devait passer pour lui avant toute autre chose ; que la raison pour laquelle j'attendais l'appui solidaire de mes collègues et en particulier, de lui-même (pour demander la suppression de fonds provenant du ministère des armées) lui paraissait entièrement étrangère à la mathématique ; qu'il regrettait bien sûr que c'était là une circonstance pour moi rédhibitoire, et que, vu des "axiomes" de vie différents des siens, j'allais quitter l'IHES pour une cause qui, de son point de vue, paraissait sans conséquence ; mais qu'à son grand regret, il ne pouvait s'associer, pas plus que mes autres collègues, à une demande qui lui était étrangère, et dont M'issue lui était entièrement indifférente (@34_1).

J'ai donné là en substance le contenu "manifeste", explicite, du discours de mon ami, tel que me le restitue mon souvenir, sans aucun effort pour essayer en même temps de retrouver et de restituer un style d'expression, ou l'ambiance d'un entretien, dont je n'ai d'ailleurs retenu aucune particularité au delà de ce que j'en ai dit ici. L'épisode se place à un moment où je n'avais pas encore le moindre soupçon que, derrière le contenu manisfeste bien anodin (et parfois étrangement
615 absurde) d'un discours, souvent s'exprime en sourdine, et bien clairement, un tout autre message. Celui-ci était sûrement perçu au niveau inconscient, mais éperdument rejeté, refoulé du champ conscient. Comme je le laisse entendre dans la note citée "L'éviction", il a fallu sûrement une énergie considérable pour réussir à évacuer un message pourtant bien assez éclatant 1 c'est dans cette note pourtant, écrite plus de quatorze ans plus tard, que je prends la peine pour la première fois de soumettre cet épisode à une attention consciente, et d'en formuler clairement le sens si longtemps récusé.

J'ai suivi la un des fils, le plus fort sans doute, des associations qui se sont présentées à moi. Je l'ai fait à l'encontre d'une certaine réticence, comme si par cette "digression" je m'éloignais de mon principal propos. Pourtant, je me rends compte après-coup qu'il n'en est rien. Sans doute, l'image d'une personne et d'un tempérament qui ressort spontanément de la description de situations concrètes dans lesquelles elle se trouve impliquée, est plus vivante et plus convaincante qu'une énumération de "traits", qui seraient censés les cerner. Plutôt que de m'y lancer, je préfère noter une autre association encore, et m'engager dans — âne autre digression, en comparant la relation examinée ici à celle entre Serre et moi. Au niveau de la relation entre nos personnes, l'impression qui prévaut pour moi n'est nullement celle d'une *"complémentarité"* comme avec Pierre, mais plutôt celle d'une *affinité* entre deux tempéraments, fortement "yang" l'un et l'autre. Plus d'une fois, au cours des dix-huit ans de communication mathématique étroite, cette affinité s'est manifestée par des frictions occasionnelles, s'exprimant par des froids passagers, dont aucun n'a été de longue durée. Tels que je m'en rappelle, ces épisodes étaient causés par des mouvements d'impatience désinvolte chez Serre, qui "passaient" mal avec la susceptibilité qui est mienne. Il arrivait que Serre soit agacé par l'obstination avec laquelle je poursuivais une idée contre vents et marées, quand elle me paraissait importante. Je la ressortais à chaque occasion, sans m'inquiéter si elle allait "passer" ou non, fort que j'étais de la conviction (qui m'a rarement trompée) d'avoir "1 e bon" point de vue. Je ne sais pour quelle raison, Serre avait développé une aversion contre "mes gros fourbis" cohomologiques — peut-être était-il simplement allergique/ tout comme André Weil, à tous les "gros fourbis". D'autre part, quand j'ai commencé à développer "mon" @yoga cohomologique, dans la deuxième moitié des années cinquante, Serre était pratiquement mon seul interlocuteur
616 occasionnel — c'était donc mal barré ! Je crois qu'il n'a consenti à s'intéresser prudemment à ces travaux, et n'a commencé à réaliser qu'ils menaient quelque part, qu'avec le développement de la cohomologie étale à partir de 1963, suivi l'année même par mon esquisse de démonstration ("en quatre coups de cuiller a pot") de la rationalité des fonctions L[221](*).

[221](*) Un autre point de friction dont je me rappelle, sans doute plus épisodique encore, avait été mon insistance

Il me semble que la relation entre Serre et moi était typique d'une affinité yang-yang, à l'inverse de la relation avec Deligne, qui était une complémentarité yin-yar. g. Au niveau du travail mathématique et du style d'approche de la mathématique, les situations étaient par contre renversées. Comme j'ai eu occasion de le dire déjà dans une note précédente ("Les neuf mois et les cinq minutes", ([@@@])), je ressens les approches de Serre et la mienne comme *complémentaires*, au sens d'une complémentarité yang-yir.. C'est cette complémentarité même qui était l'occasion des frictions occasionnelles, dûs à des tempéraments fortement yang aussi bien chez lui que chez moi.

La relation entre les approches de la mathématique chez Deligne et chez moi était toute autre, à n'en pas douter. Je puis dire, sans réserve aucune, que c'est avec Deligne plus qu'avec quiconque d'autre, que j'ai eu cette expérience d'une *affinité* parfaite, dans nos façons de voir et d'aborder les questions mathématiques qui nous intéressaient l'un et l'autre. Cette expérience s'est renouvelée à chaque fois qu'il y a eu dialogue mathématique entre nous. Il est bien clair pour moi qu'il ne s'agit nullement d'une circonstance fortuite, qui serait due par exemple à l'influence que j'ai bel et bien exercée sur lui pendant des années décisives d'apprentissage. Cette affinité ne s'est pas développée au cours d'une longue familiarité — c'est elle, au contraire, présente dès nos premiers contacts, qui a été la force a l'œuvre pour créer, quasiment du jour au lendemain, un lien d'une telle force, enraciné dans notre commune passion. Il s'agit d'une affinité profonde entre
deux approches de la mathématique, préexistant à notre rencontre, et qui expriment (j'en suis 617
persuadé) un aspect important du tempérament originel en l'un comme en l'autre — un "ton de base" yin dans l'appréhension et la découverte des choses[222](*).

Il n'est pas question de "démontrer" une telle intime conviction, pas plus que je ne songerais à vouloir "démontrer" que le ton de base dans mon propre travail mathématique (disons) est yin, "féminin". Tout au plus est-il possible parfois, pour de telles choses, de "faire passer" un ressenti d'une personne à une autre, et déclencher chez autrui une prise de connaissance de quelque chose à quoi elle n'avait pas jusque là prêté attention ; quelque chose qui avait échappé à son attention consciente, tout en étant pourtant "enregistrée" déjà quelque part, sous forme diffuse. La situation est sûrement brouillée, comme si souvent, par les efforts faits par l'intéressé pour se mouler suivant les valeurs en honneur, les valeurs yang, "masculines". Alors que je vois bien que son œuvre mathématique et l'influence (considérable) qu'il a exercée sont profondément marquées par sa relation ambiguë à ma personne, je doute pourtant que les efforts en question pour effa-
cer un tempérament de base apparenté au mien, récusé — que ces efforts aient été couronnés de 618
succès. Certes les dispositions de rigueur, qui ne jouaient pas encore en lui avant mon "départ", l'empêchent depuis belle lurette de se pencher (du moins dans les écrits destinés à publication)

---

pour rattacher la théorie de passage au quotient dans les groupes algébriques et les schémas formels (mal comprise encore dans les années cinquante) à des questions d'"effectivité" de relations d'équivalence plates, voire (plus tard) au passage au quotient dans le contexte des faisceaux fpqc. Ces points de vue, repris d'abord par Gabriel et Manin, sont aujourd'hui monnaie courante un peu partout en géométrie algébrique et même ailleurs. Il me semble que la réticence de Serre s'est dissipée, à partir du moments où j'ai fini par prendre la peine (comme personne d'autre ne semblait disposé à s'y coltiner) de prouver noir sur blanc le premier théorème d'effectivité, pour les relations d'équivalence plates et finies.

[222](*) (26 novembre) Les réflexions de la présente note, en continuité avec celles des notes "La mer qui monte" et "Les neuf mois et les cinq minutes" (n°s 122, 123), semblent suggérer pour toute personne la présence d'une "double signature", ou d'un *double* "ton de base" : l'un (le plus apparent sans doute) concerne le "patron", c'est à dire la structure du "moi" et les mécanismes qui le régissent ; l'autre concerne l'"Ouvrier", alias l'"enfant", c'est à dire aussi la pulsion de connaissance, de découverte du monde, de création (y compris, certes, la pulsion amoureuse). (C'est, il est vrai, la chose la plus commune du monde de prendre le patron pour l'ouvrier et inversement, c'est-àdire, de prendre des vessies pour des lanternes — mais ça c'est encore une autre histoire. . .)

Ainsi chez moi ce double ton de base est yang (patron)-yir.(enfant), chez Serre c'est yang-yang, chez Deligne c'est yin-yin (sans qu'il y ait en moi aucun sentiment de doute, d'hésitation à ce sujet). Sur le fond de relations de sympathie avec l'un et avec l'autre, c'est cette "distribution" de "signes" (ou de "tons") qui fait qu'au niveau des relations entre personnes, ma relation à Serre soit d'affinité et ma relation à Deligne soit de complémentarité, et que ce soit l'inverse pour les relations entre nos approches de la mathématique.

Parmi les quatre "distributions" possibles, il reste pour compte seulement le double-ton yin-yang. Vue la défaveur du yin dans notre société macho, défaveur qui aura tendance à jouer surtout sur le premier ton (le "ton patron"), je présume que le double-ton yin-yang doit être moins fréquent que yang-yang. Je connais pourtant au moins un mathématicien notoire, qui me semble correspondre à cette signature. Bien entendu, le deuxième ton, ou "ton originel", est plus délicat à cerner, vu qu'il sera souvent "brouillé" par des influences extérieures, par le souci d'être et de faire "comme tout le monde".

sur des choses trop loin en dessous de lui, ou sur celles qui sont aujourd'hui anathèmes. Pourtant il me semble que dans ce qu'il publie, il n'a su s'empêcher de suivre le style d'approche qui est spontanément le sien. C'est l'impression du moins que j'ai eu en feuilletant les quelques parcimonieux tirages à part qu'il a bien voulu encore me faire parvenir outre tombe, après mon "décès" il y a quinze ans.

Mais bien sûr, mon appréhension de l'approche mathématique de Deligne puise avant tout dans les années d'avant mon "décès", entre 1965 et 1969. Pendant cinq ans nous étions alors fortement branchés l'un et l'autre sur les mêmes choses, et la communication mathématique était ininterrompue (sauf pendant une année qu'il a passée en Belgique), et plus intense que celle que j'ai eue avec aucun autre mathématicien, y compris même (me semble-t-il) Serre. J'ai eu l'occasion plus d'une fois d'évoquer ces années[223](*), d'une créativité intense aussi bien chez l'un que chez l'autre. Elles étaient marquées chez mon ami par un démarrage impressionnant, qui pourtant ne me surprenait pas, tant cela me semblait aller de soi 1 C'était l'époque où son sens très sûi de la substance, de ce qui est tangible derrière les apparences les plus abstraites, ou dans les formulations les plus "général non-sensé", n'était encore obscurci par une suffisance, ni par le syndrome d'enterrement apparu plus tard. Il fait alors de nombreuses contributions à ces thèmes (extrême-yin, pourais-je dire) que les consensus ultérieurs (avec sa bénédiction sans réserve) ont exlus depuis belle lurette du rang des "mathématiques sérieuses"[224](**) : formalisme des topos, "gros fourbis" cohomologiques... Je passe en revue et monte en épingle ces contributions, avec un évident plaisir, dans l'introduc

619 tion à SGA 4 [225](*). D'autres telles contributions (parmi d'autres encore plus "musclées", qui le rangeaient d'emblée au nombre des "grandes vedettes") se trouvent dans mon double rapport 1968/69, dont il est question dans la note "L'investiture"[226](**).

(134_1) (134_1) (26 novembre)[227](***) Détail typique, ces fonds militaires, au sujet

desquels personne ne voulait lever le petit doigt, tant qu'il était question qu'ils seraient cause de mon départ, ont été supprimés l'année même de mon départ dans l'indifférence générale! On ne savais jamais, des fois que ça pourrait indisposer un invité de marque un peu tatillon sur ce chapitre... Les fonds en question ne représentaient d'ailleurs qu'une faible partie des ressources de l'IHES (5 @, si mes souvenirs sont corrects). Sans avoir eu a se concerter, il y a eu entre mes quatre collègues à l'IHES (sans compter le directeur) une belle unanimité, pour saisir une occasion de se débarasser de moi (presque en même temps, d'ailleurs, que du directeur lui-même). Et moi qui m'était cru indispensable, et aimé!

(6 décembre) Les deux physiciens de l'IHES, Michel et Ruelle, étaient mécontents que la section "Physique" à l'IHES fasse un peu figure de parente pauvre, à côté de la section mathématique, représentée par Thom, Deligne et moi (dont deux "médailles Fields" !). Ce déséquilibre venait de s'accroître par la cooptation de Deligne (laquelle s'était d'ailleurs faite avec l'accord sans réserve de Michel et Ruelle, à l'unanimité en fait du Conseil Scientifique de l'IHES, à l'exception de Thom). Il y avait eu concertation entre physiciens

620 "Thèse des et mathématiciens de l'IHES, pour faire pression sur le directeur, Léon Motchane, afin de rétablir un juste équilibre e'ntre les deux sections, dans la mesure du possible. Je présume que néanmoins mes collègues physiciens ne devaient pas être mécontents de voir ce déséquilibre

[223](*) Voir notamment les notes "L'enfant", "L'enterrement", "L'éviction", "L'investiture", "Le nœud" (dans le cortège V, Mon ami Pierre), et la note "L'héritier" (dans le Cortège IX, Mes élèves).

[224](**) (26 novembre) Je rappelle d'ailleurs qu'une partie de ces mathématique a été exhumée à grands cris et sans que mon nom soit prononcé, lors du "Colloque Pervers" en 1981, et l'année d'après avec le "mémorable volume" LN 900. Voir à ce sujet les notes "L'Iniquité — ou le sens d'un retour", "Thèse à crédit et assurance tous risques", "Souvenir d'un rêve — ou la naissance des motifs", n°s 75, 81, 51.

[225](*) (26 novembre) Ces commentaires avaient été rajoutés dans une deuxième édition de SGA 4, entièrement refondue (surtout pour tout ce qui concerne les sites et topos). Ils peuvent donner l'impression que Deligne avait été associé à l'éclosion des principales idées et des principaux résultats qui constituent "l'outil puissant" de la cohomologie étale et Jt-adique. J'ai donc apporté là de l'eau au moulin de Deligne et de mes autres élèves cohomologistes, se partageant (dix ans plus tard) la dépouille d'un défunt maître!

[226](**) Je rappelle que ce double rapport est reproduit dans le présent volume 1 des Réflexions Mathématiques.

[227](***) La présente sous-note a la note précédente ("Frères et époux — ou la "ble signature" n° 134) est issue d'une note de bas de page à celle-ci. (Voir renvoi à la fin du troisième alinéa de cette note.)

compensé efficacement, et bien plus tôt qu'ils ne l'auraient espéré, avec la soudaine perspective de mon départ.

Quant à Thom, il était ulcéré que la cooptation de Deligne se soit faite a l'encontre de son opposition formelle. Il avait qualifié les contributions de Deligne, toutes non publiées, dont je faisais état dans mon étincellant rapport d'"investiture", et qui visiblement lui passaient par dessus la tête, de simples "exercices" ! ce qui le choquait dans l'accession de Deligne au statut de "permanent" à l'IHES, sur un pied d'égalité avec lui-même, c'était que le jeune Deligne — il avait alors 25 ans — n'était pas déjà couvert d'honneurs. Selon Thom, l'accession à un tel poste devrait venir seulement comme "le couronnement d'une carrière". On était loin, moins de dix ans plus tard seulement, des années héroïques où j'accueillais un Hironaka encore inconnu dans des locaux de fortune... Toujours est-il que l'amertume de Thom était telle, qu'il songeait alors (selon ce qu'il m'en a dit lui-même) à quitter l'IHES, pour réintégrer son poste de professeur à Strasbourg qu'il avait pris soin (plus prudent que moi naguère, en quittant le CNRS pour l'IHES) de conserver. Par mon parrainage chaleureux de Deligne j'avais été la cause première et principale de sa frustration, et je présume que Thom devait trouver, en son for intérieur, que je n'avais que ce que j'avais mérité par mon impertinence, en me voyant contraint de quitter l'IHES quelques mois à peine après y avoir introduit mon brillant "protégé" 1

Quant au directeur, à un moment où il se voyait acculé par le désir unanime des permanents, le pressant de partir, il a alors (selon une tactique éprouvée qu'il maniait à la perfection) joué le jeu du "diviser pour régner", en utilisant la question des fonds militaires comme un moyen commode pour faire diversion, et de se débarasser en même temps du plus gênant de ses permanents. (Renversement de situation magistral, alors que le secret qu'il avait maintenu autour de la présence de ces fonds m*apparaissait comme une raison supplémentaire et impérieuse pour l'obliger à partir 1) Cela n'a pas empêché qu'après mon départ, ça n'a quand même plus traîné longtemps, et son départ de l'IHES a suivi de près le mien — de celui donc qui, comme lui, avait fait partie de l'IHES dès ses premières années précaires et héroïques, et qui, avec lui et selon ses 621
propres moyens, en avait assuré la crédibilité et la pérennité.

(135) (26 novembre) Parmi les nombreuses affinités entre Deligne et moi, @iar. s les années (135)
d'avant mon départ, il y avait ce plaisir qu'il prenait, tout comme moi, à développer (quand le besoin s'en faisait sentir) ce que j'appelle des "gros fourbis". La plus grande partie de mon énergie de mathématicien, cour ne pas dire la totalité, a été dédiée à de telles tâches. S'il s'agissait de construire une maison, faire "de gros fourbis" signifierait : ne pas se borner à faire un croquis alléchant de la maison, ou même deux ou trois sr/js des angles différents, ni même à faire des plans détaillés, avec côtes et tout ; mais d'amener et de tailler une a une les pierres qui doivent servir à la construire ; les assembler en murs, poser les poutres, les chevrons et les tuiles ou lozes ; poser des portes et fenêtres, lavabos, éviers, car. aiisations et cheneaux ; et y installer (s'il s'agit bel et bien d'y habiter soi-même) jusqu'aux rideaux aux fenêtres et les dessins aux murs. Ça peut être une maison aux belles dimensions, comme ça peut être un cabanon juste l'une pièce — l'esprit dans l'ouvrage est pourtant le même. Et du moment qu'on y habite, on a beau avoir tout fait à fond et jusqu'au bout, on se rend vite compte que le travail n'est jamais fini, qu'il en vient toujours du nouveau — iu moins quand le "gros fourbis" pardon, la maison, est vaste.

Le plus clair de mon énergie de mathématicien, entre 1955 et 1970, a été consacrée à démarrer et à développer à brin de zinc quatre *gros* "gros fourbis" — sans bien sûr être arrivé au bout d'aucun, voir plus haut. Ce sont, par ordre chronologique, l'outil cohomologique, les schémas, les topos, les motifs[228](*). Ces quatre maître-thèmes sont d'ailleurs intimement reliés les uns les 622
catégories dérivées, et le formalisme des "six opérations").

[228](*) L'"outil cohomologique" ne m'avait pas attendu pour exister. Il s'agit ici d'une certaine approche personnelle, qui a conduit notamment à la "maîtrise de la cohomologie étale" (qui me paraît l'ingrédient technique et conceptuel principal dans la démonstration des conjectures de Weil, achevée par Deligne). C'est celle que je poursuis à nouveau, vingt ans après, avec "A la Poursuite des Champs", dans la direction "cohomologie non commutative" (ou "homotopique"). Pour la direction "cohomologie commutative", je donne quelques précisions au sujet de cette approche dans les débuts de la note "Mes orphelins" (n° 46). Les quatre "gros fourbis" dont il est question ici correspondent essentiellement aux cinq "notions-clef" dans la note citée, à cela près que "l'outil cchomologique" correspond à *deux* telles notions ou idées (savoir,

Il est intéressant de noter que le seul parmi les quatre "gros fourbis" (ou principaux thèmes de recherches) qui soit nommé dans mon Eloge Funèbre (voir les notes n° 104 et 105) sont les topos. Comme par hasard, c'est aussi celui, parmi les trois enterrés par les soins de mes élèves cohomologistes, celui qui n'avait pas encore été exhumé sous des paternités de rechanges, au moment de l'Eloge Funèbre. (Celui-ci se place en 1983, les catégories dérivées sont exhumées en 1981 lors du Colloque Pervers, et les motifs en 1982 dans le "mémorable volume" LN 900.)

aux autres, comme le seraient des bâtiments distincts faisant partie d'une même ferme ou hameau, et qui concourent tous à un même dessein. Et chacun de ces "gros fourbis" m'a amené impérativement, sans que je l'aie aucunement cherché, a développer d'autres "gros fourbis" déjà nettement moins gros — un peu comme pour la construction d'une grande maison voire de tout un hameau, on est conduit à installer un four à chaux, un atelier de charpente et de menuiserie, etc. Par exemple, chaque année le besoin se faisait à nouveau sentir d'augmenter l'arsenal des notions et constructions catégoriques, de deux ou trois (petits) "gros fourbis" supplémentaires. Des gens venus dix ans ou vingt plus tard, qui ont trouvé tout tout cuit et sont confortablement installés dans les lieux (et même d'autres encore qui savent au fond à quoi s'en tenir), haussent les épaules d'un air de condescendance au sujet de tant de "non-sensé" illisible (Deligne dixit) et de découpages de cheveux eh quatre ("Spitzfindigheiten", comme les appelait un illustre correspondant allemand, pourtant bien disposé à mon égard @*)). Ce sont des gens qui n'ont aucune idée de ce que c'est que de construire une maison sur la terre rase, et qui jamais n'en construiront sans doute, se contentant de jouer aux propriétaires dans celles que d'autres ont construites pour eux, avec leurs deux mains et avec tout leur cœur.

623 J'ai été un peu vif à l'instant, en ayant l'air de mette mon ami Pierre dans le sac de ceux qui "n'ont aucune idée de ce que c'est que de construire une maison. . .*. Non seulement il m'a vu à l'ouvrage, mais c'est avec plaisir qu'il en construisait de son côté, comme s'il n'avait jamais fait autre chose depuis vingt ans qu'il était au monde. D'ailleurs cette histoire de "gros fourbis" et de constructions de maisons et tout ça (au cas où le lecteur ne s'en serait pas déjà aperçu. . .), c'est encore un autre aspect, ou une autre image, pour cerner quelque chose que j'avais essayé précédemment de saisir tant bien que mal par l'image de "la mer qui monte", puis par celle d'un train de vagues se suivant les unes les autres[229](*). Il s'agit du "mode yin", ou mode "féminin", d'appréhension de la réalité, et de la démarche qui lui correspond pour s'en imprégner et pour en dégager une image, qui restitue cette réalité avec souplesse et fidélité. Me voici donc revenu, par un détour par ma propre personne, à mon propos initial — celui de "faire passer" cette forte perception qui est en moi, d'une parenté, d'une affinité essentielle entre l'approche de la mathématique chez Deligné, et chez moi-même. Mais dans cet aspect chez Deligne que je viens d'essayer de cerner à l'aide d'une image, il y a eu un "brouillage" complet, me semble-t-il, après mon départ-décès de 1970 — je crois que les "gros fourbis" sont totalement absents de ses publications "d'après". Certes il n'aurait pu raisonablement faire usage de ce trait chez son maître désavoué, pour débiner celui-ci, tout en tolérant que ce même trait s'épanouisse en lui, conformément à sa propre nature.

Il est vrai que s'il s'agit, non pas de suivre un besoin intérieur, expression d'une pulsion élémentaire, mais simplement d'accroître un prestige par l'accumulation de *résultats* qui "font marque", mon ami n'avait vraiment aucun intérêt à continuer à s'embarasser de (plus ou moins) "gros fourbis". De mon temps déjà et en dehors du groupe Bourbaki (lui-même engagé dans un "gros fourbis" de belle taille !), c'était déjà là chose plutôt mal vue. Rien d'étonnant à cela d'ailleurs, vu que les oeuillères "superyang", dans notre société et dans les consensus du monde scientifique, ne datent pas de hier. C'était peut-être là la principale raison pour laquelle les mai-
624 sons que je prenais plaisir à construire sont restées inhabitées pendant le longues années, sauf par l'ouvrier maçon lui-même (qui était en même temps aussi l'architecte, le charpentier etc.). Et

[228](*) Mon correspondant m'assurait gentiment, histoire de me faire plaisir, qu'il savait bien que mon œuvre était "dans une large mesure exempt de telles tares" ("weitgehend frei von diesen Ubeln"). Il s'agissait pour lui des "tares" dans lesquelles on ne pourrait manquer de tomber (telles les "Spitzfindigkeiten" des catégoristes de tout poil), si on s'avisait de développer une théorie (comme je le suggérais à propos des motifs) sur des fondements qui resteraient encore conjecturaux. On retrouve ici le refus viscéral du "rêve mathématique" dont il est question dans la section "Le rêve interdit" et dans les trois sections suivantes (sections 5 à 8). C'est là un autre encore parmi les aspects d'une répression automatique de toute approche ou démarche "yin", "féminine'@, en mathématique.

[229](*) Voir les deux notes "La mer qui monte" et "La flèche et la vague", n°s 122,

aujourd'hui encore, même la partie de mon travail devenue depuis longtemps patrimoine commun (et même la où il n'y a toujours pas d'autre référence disponible que mes écrits), reste entourée (pour ceux du moins qui ne font pas partie du beau monde et qui ne se font un devoir de le prendre de haut) d'un halo presque de crainte, comme si d'y entrer allait demander des facultés quasiment surhumaine@. C'est vrai que c'est souvent long et il ne saurait en être autrement, vu que tout est bel et bien fait, et à la main et en détail, du début à la fin, avec même à chaque tournant de chapitre des explications disant où on veut en venir[230](*). Il ne m'a pas semblé que mes élèves, au temps où ils travaillaient avec moi, peinaient outre mesure pour se mettre dans le bain. Mais c'était à un moment où les "résultats tangibles" avaient fini déjà par emporter la caution de l'establishment mathématique, et mes élèves travaillaient avec l'assurance de jouer une carte "sure". J'ai l'impression que depuis, plus d'un se fait un plaisir par contre d'accréditer la version "illisible"[231](**), conformément à une mode beaucoup plus tyranique encore aujourd'hui qu'elle ne fut de mon temps.

Mais même mis à part les desiderata de la mode, quand on fait des calculs de rentabilités et de "retours", sûrement on prendra soin d'éviter le "gros fourbi" comme la peste. Développer un "gros fourbis" et le mettre à la disposition de tous, c'est là un *service* qu'on rend à une communauté scientifique, qui souvent l'accepte à son corps défendant. Je n'ai jamais été trop gêné d'ailleurs par cette réticence bien compréhensible ; je savais bien que j'avais "les bons trucs", et que tôt 625
ou tard, les gens ne pourraient pas s'empêcher d'y venir. Mais alors même qu'ils y viennent, les "rendements" en termes de "crédit" ne peuvent être que modestes. Si je faisais un bilan chiffré, non pas des notions, questions, idées que j'ai introduites et développées dans les quinze années 1955–70 et qui sont, soit entrées dans le patrimoine commun et anonyme, soit enterrées sans musique (en attendant d'être exhumées à grandes fanfares), mais de ce que l'on pourrait appeler "des grands théorèmes", je doute que j'en trouverais même dix. Peut-être que le temps total directement consacré à leur démonstration est de l'ordre de quelques semaines, ou de quelques mois à tout casser. Il n'y en a pas eu un seul avant 1957 (théorème de Riemann-Roch-Grothendieck) — et pourtant je sais que je n'avais pas perdu mon temps pendant les trois années précédentes. Si ça se trouve même, aucun des "grands théorèmes" ne serait démontré à l'heure actuelle (alors que ce n'était nullement là mon principal souci), si pendant ces quinze années je n'avais obstinément suivi une passion de comprendre en moi, en faisant confiance au mode d'approche qu'elle me dictait, que celui-ci soit "rentable" ou non (en termes de tels desiderata ou de tels autres), ou qu'il soit bien vu ou non dans le grand monde. Cette approche consista@t à chaque fois, partant d'une forte intuition de départ, ou d'une poignée de telles intuitions, à les prendre comme un fil solide et à toute épreuve qui me tirait dans l'inconnu ; et ce faisant et pour changer d'image, je n'ai pu m'empêcher au fur et à mesure, avec l'inconnu en somme en train de se faire connaître, telles des pierres grossières qu'on "connaît" en les taillant, à construire des maisons, des très vastes et des moins vastes, et toutes bonnes à être habitées, — des maisons où chaque coin et recoin est destiné à devenir lieu accueillant et familier pour plus d'un. Les portes et les fenêtres sont d'applomb et s'ouvrent et se ferment sans entrebailler et sans grincer, le toit ne fuit pas et la cheminée tire. Ce n'est pas forcément Notre Dame de Paris, et il n'y a pas un "grand théorème" caché dans la huche à pain de chacune — c'est simplement des maisons qu'il fallait construire, et que j'ai construites pour être habitées. J'ai trouvé ma joie à les faire, belles et spacieuses, sachant bien que le travail que je faisais, seul ou en compagnie, devait être fait et qu'à chaque moment il était aussi bon que je pouvais le faire.

C'es. t cet esprit là aussi que j'ai trouvé dans le groupe Bourbaki dans les années cinquante, et qui fait que je m'y suis senti à l'aise, "chez moi", nonobstant les différences de milieu et de culture, et les difficultés occasionnelles que j'ai évoquées en son lieu. En ce temps-là du moins,

[230](*) C'est seulement au fil des ans, je crois, que j'ai réalisé la nécessité d'inclure de telles explications, souvent purement heuristiques, pour essayer dans la mesure du possible de communiquer au lecteur un sens de "direction" et de propos, fortement présent en moi au moment d'écrire. Aujourd'hui, cela me semble bien plus essentiel qu'une écriture minutieuse des démonstrations-clef, que le lecteur se fera un plaisir de reconstituer ou même de construire de tour tes pièces, dès lors qu'il sent où on va, et que ce "où" l'attire. . .

[231](**) La chose n'est patente que pour le seul Deligne, qui m'a encore répété la chose de vive voix lors de sa récente visite. Il s'agissait de SGA 4 (dont plus de la moitié développe avec une minutie extrême le langage des topos), décrété "illisible" par mon ami, comme justification de sa géniale "opération SGA 4 V'.

626 c'est un esprit de *service*, encore, que j'y ai trouvé. Service d'une tâche, et au delà de la tâche, service d'autres hommes, avides comme nous de comprendre des choses petites et grandes, et de les comprendre à fond et jusqu'au bout. Ce "service" ne prenait pas visage de devoir austère ou d'ascèse. Il découlait spontanément et joyeusement d'un besoin intérieur, il exprimait une chose commune qui reliait ces hommes si différents.

Et c'est ce même esprit encore que je reconnais dans le séminaire Cartan, où tant de mathématiciens français ont fait leurs premières armes, et plus tard (dans les années soixante) dans mon propre séminaire (répondant au sigle SGA, "séminaire de Géométrie Algébrique du Bois Marie"). Une des différences entre les deux séminaires, c'est que les miens étaient fortement centrés sur le développement des "gros fourbis" évoqués tantôt (donc de "m e s" fourbis), pour lesquels il n'y avait jamais trop de bras, alors que les thèmes suivis par Cartan d'une année à une autre étaient plus éclectiques. Plus important me paraît ce qui était commun aux deux séminaires, et surtout, ce qui me semble avoir été leur fonction essentielle, leur *raison d'être*. A vrai dire j'en vois deux. Une des fonctions de ces séminaires, proche du propos de Bourbaki, était de préparer et de mettre à la disposition de tous des textes aisément accessibles (j'entends, essentiellement complets), développant de façon circonstanciée des thèmes importants et d'accès difficile[232](*). L'autre fonction de ces séminaires, était de constituer un *lieu* où des jeunes chercheurs motivés étaient sûrs, même sans être des génies, de pouvoir apprendre le métier de mathématicien sur des questions de pleine actualité, au contact d'hommeséminents et bienveillants. Apprendre le métier — c'est à dire, mettre la main à la pâte, et par là-même, trouver l'occasion de se faire connaître.

Il semblerait que mon départ en 1970 marque la fin, en France tout au moins, des "grands séminaires" — des lieux *durables* où, an par an, se trouvent en chantier certains des grands thèmes
627 de la. mathématique contemporaine — et des lieux *bienveillants* aussi et inspirants, pour tous ceux qui viennent pour y mettre la main. Je ne sais s'il en existe ailleurs dans le monde (à Moscou peut-être, sous l'impulsion de I. M. Gelfand ?). Ce qui est sûr, c'est que de tels lieux sont décidément contraires à l'esprit du temps, tout comme les "gros fourbis", écrits noir sur blanc, minutieusement, pour être à la disposition de *tous*.

Ce n'est pas par hasard si plus personne quasiment n'écrit des exposés soigneux et (provisoirement) exhaustifs, sur des thèmes mûrs à point depuis dix ans quand ce n'est vingt, visiblement cruciaux, et qui en attendant ne sont accessibles qu'à une poignée de gens "dans le coup". Celui qui fait partie du "grand monde" mathématique, s'il ne fait aussi partie en même temps de la "poignée" en question, n'aura aucune difficulté en cas de besoin de se faire mettre au courant par un de ceux-là, qui ne demandera pas mieux. Quant aux autres, bernique ! Dans les années soixante, j'en voyais un fier paquet de livres qui réclamaient à corps et à cris d'être écrits. Je les aurais bien écrits moi-même, mais je ne pouvais pas tout faire à la fois. Aucun de ces vivres, à ma connaissance, n'est encore écrit à l'heure actuelle[233](*). Pourtant, j'en connais plus d'un (ne serait-ce que parmi les ex-élèves) qui était assez dans le coup et qui avait le feeling et le coup de main, pour pouvoir écrire sans mal tel livre qu'il fallait (et qu'il faut toujours). Et par le peu qui m'est revenu des travaux ultérieurs de certains, je n'ai pas l'impression que c'est l'abondance et la difficulté de leurs travaux plus personnels qui les aurait empêché ("désolé mais vraiment je n'ai pas le temps !") de rendre ce service à la fameuse "communauté mathématique". Pour plus d'un aussi, il y a même fort à parier que cela l'aurait rendu plus notoire, comme auteur d'un livre lu
628 et cité (même si tout ce qu'il expose ne provient pas forcément de lui — mais le "comment" n'est

[232](*) "D'accès difficile", soit parce que ces thèmes restaient imparfaitement compris, soit qu'ils n'étaient connus que de rares initiés, et que les publications éparpillées qui en traitaient n'en donnaient qu'une image inadéquate.

[233](*) (28 novembre) Je devrais faire exception ici des thèses qui ont été écrites sous mon impulsion. L'esprit qui m'animait et qui, je crois, se communiquait à mes élèves, pendant le temps tout au moins où ils travaillaient avec moi, était celui qui m'animait pour mon propre travail ; c'est à dire, en termes imagés, "construire les maisons" dont visiblement on avait besoin, même si souvent j'étais le seul à sentir le besoin de telle ou telle "maison" particulière. J'ai l'impression qu'en règle générale (sauf une exception) ce sentiment finissait par se communiquer à l'élève, et faisait qu'il "accrochait" à tel sujet, et par la suite s'identifiait fortement au sujet choisi. Si on met à part Verdier, qui n'a pas daigné mettre à la disposition de tous le travail de fondements convenu entre nous et qui attend toujours d'être écrit, les travaux de thèse de tous les élèves qui ont fait leur thèse de doctorat d'état avec moi sont devenus ce qu'on peut appeler des "références standard". Ce sont des maisons bonnes à être habitées, et dont aucune ne fait double emploi avec aucune autre. . .

nullement quantité négligeable...)@ que par la liasse plus ou moins épaisse de ses tirages à part.

Visiblement, ce n'est pas un simple "manque de temps" qui empêche les uns et les autres, avec une unanimité impression@nte, de rendre accessible à tous ce qui reste le privilège de quelques uns — ou encore, d'avoir (ne serait-ce qu'ici ou là, le temps d'écrire un livre disons) une *attitude de "service"*. Ici me vient irrésistiblement l'association avec le séminaire SGA 5 de 1965/66, escamoté pendant onze ans, pour leur seul bénéfice personnel, par ceux-là mêmes qui en avaient été les premiers et exclusifs bénéficiaires, mon ami Pierre et mes autres élèves cohomologistes en tête t Il est vrai qu'il y avait une dépouille à se partager, donc une motivation un peu spéciale dans ce cas d'espèce. Mais je pense aussi à d'autres cas, où le service accompli comblait des lacunes patentes, et où il a été balayé du revers d'une main par les gens en place[234](*). On dira que c'est encore des cas d'espèce un peu spéciaux, que c'était ma personne qui était visée, alors qu'il était visible que c'était moi qui avais inspiré les travaux en question. Pourtant, je sens bien dans tout ça un "esprit du temps" qui dépasse tout cas d'espèce.

L'aspect de "l'esprit du temps" que je suis en train de cerner ici tant bien que mal, est le *discrédit qui frappe une attitude de service* — discrédit que je perçois à travers une foule de signes convergents, et qui pour moi est un fait patent. Chacun est libre de le nier, comme il est libre aussi d'examiner par lui-même, et de le constater. Mon propos ici n'est pas de le "prouver" à un lecteur réticent, mais d'essayer d'en saisir le sens.

Dans l'optique de la présente réflexion, il y a un premier sens qui saute aux yeux. L'attitude de service est typiquement une attitude "yin", "féminine", et il n'est pas étonnant qu'elle fasse partie du lot de celles qui se trouvent dévalorisées. La nuance que j'ai crû percevoir bien des fois, c'est qu'une telle attitude était tout juste bonne pour ceux qui n'avaient pas les moyens d'une attitude de "maître" — que le travail fait dans cet esprit était de la besogne de *subalterne*@ bonne pour la 629
piétaille parmi ceux qui roulent carosse des grandes idées et des "brillantes découvertes".

Pourtant, je sais aussi@ qu'il n'y a pas que cela — car autrement, pourquoi empêcherait-on à tout prix une "piétaille" de bonne volonté (quand d'aventure il s'en trouve) de faire tranquillement dans son coin la basse besogne qui lui revient de droit, fournissant enfin des références solides là où précédemment on devait se contenter de dire (quand on daignait dire quelque chose...) "on sait que..." ou "on peut démontrer que @" , ou plus rarement et plus honnêtement "nous admettrons que..." ? t

Je me suis trouvé confronté pour la première fois à cette troublante question il y a huit ans, lors des mésaventures de Yves Ladegaillerie pour arriver à "caser" sa thèse[235](*). C'était, j'avoue, à un moment où mon intérêt aussi bien pour la mathématique, que pour le monde des mathématiciens, était des plus marginaux. J'étais un peu éberlué, sans pour autant essayer d'élucider le sens de ee mystère. A des variantes près, mon attitude n'a guère changé dans les années qui ont suivi, jusqu'en février dernier, avec la réflexion poursuivie dans Récoltes et Semailles. Pourtant, à force de capter des signes, et même sans faire exprès, je n'ai pu m'empêcher peu à peu d'en capter aussi tant soit peu le sens, ou plutôt, *les* sens. J'en vois deux en effet. L'un concerne ma personne — il s'agit du syndrome d'enterrement à mon égard, dont je n'ai pas tout à fait fini encore de faire le tour. L'autre n'a rien à voir avec telle personne en particulier ou telle autre. Il s'agit d'une *attitude d'exclusivité dans la possession et le contrôle de "l'information" scientifique*, attitude qui prévaut au sein de "l'establishment" scientifique, et qui en fait une sorte de caste régnante de droit divin, à l'intérieur de la soi-disante "communauté" scientifique[236](**).

C'est là un thème que j'ai déjà effleuré (à peine, à peine) dans la note "Consensus déontologique 630
— et contrôle de l'information", et un peu aussi dans "Lé "snobisme des jeunes", ou les défenseurs de la pureté" ([25]),([27])). Je soupçonne qu'il s'agit la d'un *fait nouveau* dans le monde scientifique, qui est venu s'installer à pas de loup au cours des deux ou trois décennies écoulées. Je ne crois pas avoir

[234](*) Je pense ici, bien sûr, au travail de Yves Ladegaillerie, et à celui d'Olivier Leroy, dont il a été question dans quatre notes et sections antérieures ("On n'arrête pas le Progrès",."Cercueil 2 — ou les découpes tronçonnées", "La note — ou la nouvelle éthique", "Cercueil 4 — ou les topos sans fleurs ni couronnes", notes n*s 50, 94, section 33, note n* 96).

[235](*) Voir à ce sujet les deux notes n°s 50 et 94, citées dans la note de bas de page précédente.

[236](**) (6 décembre) On notera que la soif de domination est un déséquilibre *superyan* g, et la forme de loin la plus courante d'un tel déséquilibre. Elle correspond à une oblitération du terme yin, "féminin" dans le couple yinyang "Maître-serviteur", ou "ce qui domine (ou maîtrise) — ce qui sert", voisin du couple "maîtrise — service".

été parmi ceux qui ont propagé et accueilli cette “nouvelle éthique” non écrite, l’éthique des “deux poids — deux mesures”[237](*). Si j’ai une coresponsabilité dans son avènement, ce serait plutôt pour ne l’avoir pas vue arriver[238](**). Avant ces toutes dernières années, je ne soupçonnais pas que l’information tous azimuths dont je bénéficiais librement, pratiquement depuis mes premiers contacts avec le monde scientifique, en 1948, était devenu au cours des ans, je ne saurais dire trop quand ni comment, un *privilège* faramineux que je partageais avec une poignée de copains — un *privilège de classe*, pour employer un terme un peu beaucoup resassé, et qui pourtant ici me paraît bien exprimer une réalité tout ce qu’il y a de tangible.

Mais mon propos n’est pas de faire une “analyse de classe” du monde mathématique, et des “relations de force” et des “moyens du pouvoir” dans ce monde — pas plus que de faire un
631 “tableau de mœurs”. Il est temps de revenir à un propos plus limité — celui de comprendre@ dans ses ressorts essentiels en les principaux protagonistes, le “fait divers” de mon enterrement anticipé
1

([136]) ([136]) (28 novembre) Les deux notes précédentes étaient essentiellement des digressions autour du thème de l’affinité yin-yin entre Deligne et moi, au niveau du travail mathématique et de l’approche de la mathématique. Je ne sais si elles ont pu contribuer à “faire passer” la perception que j’ai de cette affinité et de sa nature, qui pour moi ne fait l’objet d’aucun doute.

J’ai écrit ailleurs que “dans mon travail, je suis aussi “yin”, aussi “mer et mouvance”, qu’on peut l’être “. Réflexion faite, je dirai que ce n’est pas vrai au pied de la lettre — qu’on “peut l’être” plus encore, car (tel que je le perçois) Deligne l’est plus encore que moi. Ou tout au moins, le “yang dans le yin” me paraît plus accusé chez moi, que chez lui. Ce qui est fougue en moi, prend en lui des allures plus pondérées. La où je me lance de l’avant hardiment, plus d’une fois il restera sur une expectative prudente, et bien souvent fondée. Pour peu que j’aie une amorce d’idée, un “bout” par lequel je peux entrer, je n’hésite pas de me lancer dans un bourbier mathématique que je sens substantiel, sans me soucier de regarder d’abord d’un peu plus près l’idée de départ (“ihr auf den Zahn fuhlen”, comme on dit en allemand. . .), ni de prévoir l’issue de la mêlée. Il arrive que l’idée ne tienne pas debout, pour quelque raison évidente a priori, et qui m’échappe tant je suis feu et flamme pour “sauter dans le jus”. Je finis bien par me rendre compte — parfois je me sens tout idiot, et pourtant il est rare que j’aie regretté de m’-être lancé. C’est de cette façon-là et pas autrement, que j’établis le contact avec une substance inconnue — en m’y frottant, que ce soit “à bon escient” ou non.

Mon ami, lui, d’abord sonde et examine — et il se lance, quand il se sent sûr, sinon du point d’arrivée, ce qui serait trop demander, mais en tous cas qu’il y a où aterrir, et qu’il ne reviendra pas bredouille. Je n’ai jamais eu dans son travail l’impression d’une quelconque *dispersion d’*énergie, comme il y en avait souvent chez moi — mais plutôt que chez lui *tous les coups portent.* De ce point de vue, son style de travail portait la marque d’une *maturité*, alors que le mien portait plutôt celle d’une *jeunesse*, brouillonne parfois à force d’être fougueuse. Lors de notre première
632 rencontre pourtant, c’est bien moi qui approchais de la quarantaine@ alors qu’il avait vingt ans. Et plus d’une fois, j’ai senti chez lui à non égard une sorte d’indulgence souriante, celle un peu qu’un adulte bienveillant aurait vis à vis d’un enfant qu’il aurait en affection, quand il ne voyait m’embarquer encore dans quelque (petit) “gros fourbis”, sans jamais douter de rien. . .

[237](*) (6 décembre) Ce n’est pas tout a fait exact, comme il apparaît dans les @ections “lie pouvoir de décourager” et “La mathématique sportive” (n° 31, 40). Mais il me semble correct de dire que si chez moi la fatuité s’est souvent concrétisée en des attitudes élitistes, celles-ci n’ont pas pris la forme du désir de domination, voire de celui d’écraser, et n’ont pas oblitéré en moi une attitude spontanée de *service* : service d’une tâche, et à travers elle et a coté d’elle, service de tous ceux lancés avec moi dans une aventure commune. . . Au cours des années soixante, c’était devenu quasiment une idée fixe, et en tous cas une des mes motivations pressantes et constamment présentes, que d’écrire et de faire écrire les textes de base qui manquaient, afin de donner la plus large diffusion aux idées, techniques et visions qui n’étaient connues que du très petit nombre. Avec un recul de vingt ans, je constate aujourd’hui que ce constant souci en moi ne s’est transmis à aucun de mes élèves. Ils ont préféré être des *maîtres*, sans être en même temps (comme leur défunt maître l’avait été) des *serviteurs.*

@**) Je ne sais pas s’il en est beaucoup parmi les aînés ou collègues de ma génération, ou même parmi des collègues et amis plus jeunes, qui l’aient vu. Je doute qu’il y en ait un seul parmi “ceux qui m’ont accueilli fraternellement, dans ce inonde qui devint le mien”, à qui Récoltes et Semailles est dédié — à part peut-être Chevalley. Cela fait partie certes des choses dont j’aurais aimé parler avec lui — mais il n’est plus la pour me le dire. . .

Les aspects que j'évoque ici sont sans doute malaisés à déceler dans des travaux "au net", publiés, qui présentent un stade final, ou avancé tout au moins, d'une réflexion. Mon exigence dans mon travail n'est pas moindre que chez lui, et je ne confiais guère des notes a une dactylo ou à un imprimeur, que lorsque celles-ci avaient atteint un stade où elles satisfaisaient le besoin en moi d'une clarté complète. Par contre, dans le style d'écriture que je suis dans les "Réflexions Mathématiques" (et notamment dans "A la Poursuite des Champs"), la démarche originelle dans le travail est apparente à chaque page. Le lecteur pourra y constater des "ratés" nombreux. Ils sont tous de faible amplitude — repérés le plus souvent dès le lendemain ou surlendemain quand ce n'est le jour même, et rectifiés dans les pages qui suivent. (Qu'il en soit ainsi m'a d'ailleurs surpris moi-même — c'est un des signes de cette extraordinaire "facilité" dans mon travail mathématique, dont j'ai parlé ailleurs (*9. June des raisons de la présence des "petits ratés" est bien sûr mon manque de familiarité avec un sujet auquel je n'avais plus touché depuis sept ou huit ans — et ces étourderies se font d'ailleurs plus rares au fur et à mesure que le travail avance, que le contact perdu peu à peu se rétablit. N'empêche que cette façon, a tous les coups, de prendre pour "argent comptant" sans hésitation ce que me restituait une mémoire assez nébuleuse, de choses que je connaissais plus ou moins bien dans le temps, illustre bien cet aspect "fonceur", et parfois brouillon, qui constitue (entre d'autres) l'aspect "yang dans le yin" dans mon travail mathématique (ou non mathématique). Je cuis persuadé qu'un texte tout aussi spontané, qui serait écrit de la plume de Deligne, serait beaucoup plus proche de ce qui est communément considéré comme "publiable" — et même, comme publiable suivant les critères exigeants que sont les siens.

Si j'insiste ici sur le caractère de "maturité", de "yin très yin" dans le style de travail et 633
l'approche de la mathématique chez mon ami, ce n'est nullement pour suggérer par là l'idée d'un quelconque déséquilibre dans son travail, celle donc que ce travail serait marqué par un manque ou une absence de qualités "yang", "viriles", s'il en était ainsi, ses travaux ne porteraient pas à chaque page, tout comme ceux de Serre ou le miens, la marque délicate, et qui ne peut tromper, de la *beauté*. Mais ce n'est pas le lieu ici, pas plus que je ne l'ai fait dans le cas de Serre ou dans le mien, de suivre trait à trait la délicate harmonie du yin et du yang, du "féminin" et du "masculin", dans son œuvre publiée qui m'est connue, et dans ce qui m'est connue de son travail par le contact personnel que j'ai eu avec lui pendant près de deux décennies.

Il ne faudrait pas croire non plus que cette constatation que je fais d'un équilibre du yin et du yang, soit une sorte de truisme, qu'elle s'appliquerait d'emblée à tout homme qui à un titre ou un autre fait figure de "grand mathématicien". Cette perception de la beauté que j'évoquais à l'instant, n'est pas également présente, ni au même degré, devant l'œuvre de tous les mathématiciens qui laissent une empreinte durable sur la mathématique de leur temps. Parmi ceux là, j'en connais deux qui, comme Deligne, m'apparaissent comme étant à dominante yin tant dans leur travail que dans leur personnalité, et dont les travaux ne m'ont à aucun moment donné cette impression d'un équilibre intérieur, d'une beauté qui ne laisse jamais sur sa faim. Le déséquilibre yin prend un tel caractère extrême, chez l'un de ces collègues, qu'il semble entièrement incapable, ne serait-ce que de formuler clairement et correctement la moindre définition, ou le moindre énoncé (sans même parler d'une idée...) — alors que sur bien des choses il a une intuition profonde, et qu'il a introduit nombre d'idées importantes et fécondes. Elles ont pris corps à chaque fois par le travail d'autres que lui. Visiblement, il y a chez lui une répression d'une rare efficacité des traits et forces de nature "yang", aussi bien dans son travail que dans ses façons d'être. Cette repression prend les proportions d'une véritable impuissance, y compris dans son travail, où il serait bien incapable de mener à bonne fin la moindre chose par ses propres moyens. Il compense cette impuissance d'être par une 'tude de mégalomanie, intériorisant en même temps les tares qu'il se plait à cultiver en
lui, comme si c'était *grâce* à *elles* qu'il aurait pu concevoir des idées qui (à ses yeux) font de lui 1 634
e grand savant du millénaire...[239](*)

[238](*) Voir la note "Le piège — @ ou facilité et épuisement", n° 99. Il me semble que cette "facilité" est plus grande encore maintenant qu'elle ne le fût jadis, avant mon "départ". Cela me paraît lié à une maturation qui s'est faite en moi au cours des quinze ans écoulés, et qui se fait sentir dans mon travail mathématique comme ailleurs.

[239](*) Je parle ici d'attitudes et de façons d'être que j'avais pu constater aux temps d'avant mon départ, quand j'avais l'occasion de rencontrer familièrement ce prestigieux collègue. Il n'est pas exclu que quelque chose ait changé depuis (même si ce serait là chose plus que rare...).

Je sens une répression en sens contraire chez mon ami Pierre, évacuant certains traits "yin" et le conduisant (avec plus ou moins de succès) à se modeler sur une image superyang. Cette répression est très loin, certes, du cas extrême opposé que je viens d'évoquer. Elle ne va pas jusqu'à effacer chez le lecteur ou l'interlocuteur le sentiment de beauté, de satisfaction sans aucun arrière-goût de malaise, qui sont les signes d'une compréhension véritable, faisant en chaque instant leur juste part et à la clarté, et a l'ombre, au mystère. C'est dire que l'image de marque "superyang" choisie par mon ami ne doit guère empiéter sur son travail lui-même, aux moments du travail j'entends, où la présence du "patron" doit être le plus souvent aussi effacée qu'elle l'est (je crois) chez Serre, ou chez moi[240](**).

C'est par contre au niveau des choix des *thèmes* de travail, il me semble, que le rôle du patron devient important, voire envahissant. Il y a cette idée fixe de se démarquer de ma personne, et par là même, le refus de suivre tels penchants de sa propre nature qui s'associent trop fortement en lui à l'image du maître renié. Aussi, s'il lui arrive, comme à un chacun pourvu de grands moyens, de démontrer des théorèmes difficiles (voire, "de difficulté proverbiale"), et même d'introduire de belles idées et de les développer, il ne songerait pas à "repenser" naïvement, à sa façon a lui et ne serait-ce que dans les grandes lignes, toute une science (telle la topologie, qui en aurait pourtant bien besoin...) — voire même, de créer de tou*. tes pièces une science nouvelle, de "tirer au jour des mondes nouveaux" (comme j'écrivais ailleurs) (D* Pourtant, s'il y a quelqu'un pour lequel je n'ai aucun doute qu'il en a les moyens, c'est lui. Si quelque chose lui a manqué jusqu'à aujourd'hui pour le faire, c'est la *générosité* — la générosité véritable, laquelle est en marne temps une calme
635 assurance, qui nous fait suivre l'élan de notre propre nature là où il nous porte, sans nous soucier ni d'encouragements, ni de "retours".

Mais il y a aussi la joie simplement de "construire des maisons" grandes ou petites que d'autres habiteront, sans que ce soit nécessairement aux dimensions de "toute une science" ou d'un "monde nouveau" — celle de trimbaler et poser pierres et poutres comme le premier maçon ou charpentier venu@ sans craindre se faisant d'être pris pour ceci ou de ressembler à un tel — ou de mettre à la portée de tous ce qui (au gré de certains) doit rester le fief réservé du très petit nombre. C'est là une attitude de service, une certaine humilité, expression encore de la même générosité évoquée tantôt, de la même fidélité à sa propre nature. Mon ami l'a troquée contre une attitude de suffisance ("moi — faire un tel travail l") et une attitude de caste[241](*), au niveau du choix des thèmes de travail censés "acceptables".

Il y a enfin une troisième attitude ou force, par laquelle "le patron" pèse sur le choix des thèmes de travail de mon ami, de la substance qu'il se donne à sonder, une force qui lui fixe des barrières impératives. C'est le syndrome d'"enterrement du maître", ou *syndrome du fos — . soyeu* r. Il ne s'agit pas seulement, ici, de s'abstenir de nommer celui qui doit rester ignoré. Il s'agit également d'enterrer son œuvre elle-même, ou plus exactement, de la "c *oupe* r" net, comme à la tronçonne *us* e, dans son propre travail comme dans celui des autres, au niveau de chacune des branches maîtresses jaillissant d'un tronc vigoureux[242](**). Comme je le rappelais avant-hier encore (dans la note précédente, "Yin le Serviteur, et les nouveaux maîtres"), parmi les quatre grands thèmes que j'ai dégagés et développés pendant ma période de "géomètre", entre 1955 et 1970, un seul a
636 été "pris" et utilisé au grand jour par mon brillant élève et successeur, les trois autres ont été "tronçonnés" — en sourdine, il va de soi. Il y a eu exhumation très partielle d'un des thèmes en 1981, d'un autre l'année d'après — comme des pousses chétives qui auraient repris sur les moignons cicatrisés des maîtresses branches coupées, et qu'on aurait pour la circonstance entouré de guirlandes bariolées et de néons criards, histoire de donner le change...

[240](**) Je reviens sur cette impression hâtive à la fin de la sous-note n* 136j (du 4 décembre) à la présente note.

[241](*) Cette attitude "de classe", chez mon ami et dans le "grand monde mathématique", apparaît dans ma réflexion d'abord dans les deux notes (du mois de mars) "Consensus déontologique — et contrôle de l'information" et "Le snobisme des jeunes — ou les défenseurs de la pureté" (n°s 25, 27), et elle réapparaît dans la note de la semaine dernière "Yin Le serviteur, et les nouveaux maîtres", n@ 135.

[242](**) Je me vois confronté pour la première fois à la réalité de "la tronçonneuse" le 19 mai, au cours de la réflexion dans la double note "Les héritiers...", "... et la tronçonneuse" (n@s 91, 92), puis dans les quatre notescercueils qui suivent (et qui, avec "Le Fossoyeur", forment le "Fourgon Funèbre" ou Cortège X de l'Enterrement), les 21 et 22 mai (notes n° 93–96).

(136_1) (4 décembre)[243](*) Ma démarche propre m'a constamment conduit à "repenser" de fond en comble ce qui se trouvait sur mon chemin de mathématicien, que ce soit la chose d'apparence la plus insignifiante, ou qu'elle soit aux dimensions de "toute une science". Il est vrai que, n'ayant que deux bras comme tout le monde, je n'ai pas pu à chaque fois aller aussi loin dans la réalisation d'un programme de travail pour refaire "de fond en comble toute une science", comme je l'ai fait dans le cas de la géométrie algébrique, à partir de quelques idées-force très simples autour de la notion de schéma. Même dans ce cas, où j'ai investi une large part de mon énergie de mathématicien pendant douze années d'affilée, j'ai été loin de "boucler" le programme prévu — pour cela, il m'aurait fallu bien douze années de plus I (Et personne après mon départ ne s'est soucié de poursuivre la tache, qui a dû (a ; tort) sembler ingrate...@ (136_1)

Comme autres cas où j'ai repensé une science, nais @ans certes aller aussi loin, je signale l'*algèbre homologique* (tant commutât ive que non commutative — cette dernière d'ailleurs n'existait pas encore lors de mes premières réflexions de 1955), et la t o. p *o*1*ogi* e, avec !1′introduction de la notion de *topos*, qui attend toujours son heure pour devenir le pain quotidien du topologue géomètre, au même titre que les diverses notions d*"espaces" et de "variétés" qu'on manie couramment aujourd'hui[244](**). Sans doute certaines parties importantes de la topologie actuelle ne seront guère touchées par le développement systématique du point de vue topossique en topologie. 637
Aussi ce point de vue me paraîtrait plutôt l'élément crucial dans la "création de toutes pièces d'une science nouvelle" — de cette science qui réalise une synthèse (entièrement inattendue encore au moment où je débarquais, dans les années cinquante) de la géométrie algébrique, de la topologie et de l'arithmétique[245](*). Au delà de l'édification de la nouvelle géométrie algébrique, et à travers la "maîtrise de la cohomologie étale" (et celle de la cohomologie Jt-adique qui en découle), c'est l'élaboration d'un maître d'œuvre de cette nouvelle science encore en devenir, et le développement de bases techniques solides, qui a été à mes yeux ma principale contribution à la mathématique de mon temps. Le "yoga des *motifs*", qui reste conjectural encore, me paraît comme l'âme, ou tout au moins comme une partie névralgique entre toutes, de cette science nouvelle, si vaste que jusqu'à aujourd'hui je n'avais pas songé encore à lui donner un nom. On pourrait l'appeler, peut-être, la *géométrie arithmétique*, suggérant par ce nom l'image d'une "géométrie" que l'on développerait "au dessus de la base absolue" SpecE, et qui admet des "spécialisations" aussi bien en les "géométries algébriques" traditionnelles des différentes caractéristiques, qu'en des notions géométriques "transcendantes" (au dessus des corps de base m, I ou J@@ ...), via les notions de "variétés" (ou mieux, de multiplicités) analytiques ou rigide-analytiques, et leurs variantes.

Je vois une autre "science nouvelle" encore que j'avais entrevue dès les années soixante, prenant sa source dans mes réflexions d'algèbre homologique commencées en 1955. Il s'agit d'une vaste synthèse des idées provenant de l'algèbre homologique (telle qu'elle s'est développée au contact des besoins de la géométrie algébrique, ou pour mieux dire, de la "géométrie arithmétique"), de l'algèbre homotopique, de la "topologie générale" version topos, et enfin de la théorie (dans les limbes depuis les années soixante) des @-catégories (non strictes), ou, comme je préfère dire maintenant, des @-champs. Je m'étais attendu, comme chose allant de soi, que cette synthèse allait être prise en mains par quelques uns de mes élèves cohomologistes, à commencer par Verdier

@*) Voir la note de bas de page précédente.

(11 mars 1985) Le terme "entièrement inattendue" est sans doute excessif, car la prescience d'une telle synthèse se trouve déjà dans les conjectures de Weilf qui ont agi comme une puissante source d'inspiration. dont la fameuse thèse[246](*) était justement censée aller dans ce sens. Il 638
me semblait que le développement d'un langage commun satisfaisant@ ayant toute la généralité et toute la souplesse souhaitable, devait être question de quelques années de travail, sûrement passionnant, par un petit. noyau de chercheurs motivés. Apres quelques débuts très parcellaires dans ce sens par certains de mes élèves cohomokgistes, tcon départ en 1970 a sonné le signal d'un abandon immédiat de ce programme de travail, parmi bien d'autres qui me tenaient 2t cœur. C'est

[243](*) La présente sous-note a la note qui précède ("Yin le serviteur (2) — ou la générosité", n° 136), est issue d'une note de bas de page à celle-ci. (Voir renvoi dans troisième alinéa avant la fin de cette dernière@)

[244](**) Comparer avec certains commentaires dans la deuxième partie de la note de fin mars "Mes orphelins" (n* 46), et dans ses sous-notes n°s 46. à 46@.

[246](*) Voir à ce sujet la note "Thèse à crédit et assurances tous risques", n° 81.

pourquoi je suis revenu sur certaines de mes idées, dans une correspondance avec Larry Breen de 1975, avec l'espoir de voir reprendre vie a une vision des choses dont je sentais bien qu'elles sont "sur le chemin", et que". tout le monde "prend soin de les contourner scigneuseusement, chaque fois qu'il s'y trouve confronté. Dans mes lettres à Larry Breen (reproduites au chap. I de "A la Poursuite des Champs"), je propose d'appeler du nom *algèbre topologique* cette science encore en gestation, que depuis une décennie ou deux j'étais seul a entrevoir[247](**). Finalement, de guerre lasse et désespérant de voir quelqu'un d'autre que moi s'atteler à un travail qui depuis vingt ans brûlait d'être entrepris, je me suis mis à l'ouvrage en février 1973, avec "A la Poursuite des Champs", pour tracer au moins dans les grandes lignes le maître d'œuvre pour ce que je vois a. faire.

Il est clair qu'il n'y a pas de commune mesure entre la "géométrie arithmétique" dont il a été question tantôt, et l'algèbre topologique, dont un des principaux rôles a mes yeux est celui de "soutien logistique" dans le développement de cette géométrie nouvelle. Pour que celle-ci en arrive au stade de pleine maturité attesté (disons) par une maîtrise de la notion de motif, comparable a la maîtrise que nous possédons de la cobomologie étale, il faut sans doute s'attendre que plusieurs générations de géomètres devront s'y être attelés, plus dynamiques et plus hardies que celles que j'ai vues à l'œuvre ; sans même parler d'une maîtrise comparable au niveau de la
639 *géométrie algébrique anabélienne*,. qui m'apparaît (avec les motifs) comme l'une des deux parties "névralgiques" de la géométrie arithmétique, discernables dès à présent[248](*).

Il y a enfin une quatrième direction de réflexion, poursuivie dans mon passé de mathématicien@ allant en direction d'un renouvellement "de fond en comble" d'une discipline existante. Il s'agit de l'approche "topologie modérée" en topologie, sur laquelle je m'étends quelque peu dans l'Esquisse d'un Programme " (par. 5 et 6). Ici, comme tant de fois depuis les années lointaines du lycée, il semblerait que je sois seul encore à sentir la richesse et l'urgence d'un travail de fondements à faire, dont le besoin ici me paraît plus évident pourtant que jamais. J'ai le sentiment très net que le développement du point de vue de la topologie modérée, dans l'esprit évoqué dans l'Esquisse d'un Programme, représenterait pour la topologie un renouvellement de portée comparable à celui que le point de vue des schémas a apporté en géométrie algébrique, et ceci, sans pour autant exiger des investissement d'énergie de dimensions comparables. Oe plus, je pense qu'une telle topologie modérée finira par s'avérer un outil précieux dans le développement de la géométrie arithmétique, pour arriver notamment à formuler et à prouver des "théorèmes de comparaisons" entre la structure homotppique "profinie" associée à un schéma stratifié de type fini sur le corps des complexes (ou plus généralement, à une multiplicité schématique stratifiée de type fini sur ce corps), et la structure homotopique "discrète" correspondante, définie par voie transcendante, et module des hypothèses (d'équisingularité notamment) convenables. Cette question n'a de sens qu'en termes d'une "théorie de dévissage" précise pour les structures stratifiées, qui dans le cadre de la topologie "transcendante" me semble nécessiter l'introduction du contexte "modéré".

640 Pour en revenir à la personne de mon ami Pierre Deligne, il a eu ample occasion, pendant les années 1965–1970 de proche contact mathématique avec moi, de se familiariser à fond avec cet ensemble d'idées et de visions géométriques, que je viens de passer en revue à grands traits. (A l'exception des idées de topologie modérée, qui commencent a germer et à m'intriguer seulement a

[247](**) A l'exception tout au plus du seul Deligne, auquel j'avais crû avoir communiqué une vision, qu'il s'est dépéché d'enterrer avec le reste aux lendemains de mon départ. Je fais allusion a plusieurs reprises, dans Récoltes et Semailles, a. cette partie, la plus ancienne de toutes, de mon programme d'ensemble de fondements d'une sorte de "géométrie tous azimuths" — notamment dans "Le Rêveur* (section n* 6) et dans les notes "Mes orphelins", "L'instinct et la mode — ou la loi du plus fort", "Le compère" (n°s 46, 48, 63*").

[248](*) (Pour quelques idées maîtresses de la géométrie algébrique anabélienne, voir Esquisse d'un Programme, par. 2 et 3.)

Par "névralgique", j'entends ici une partie de cette géométrie "arithmétique" qui lui apporte des intuitions, des fils conducteurs, et des problèmes, entièrement nouveaux par rapport à l'acquis des années soixante. (Cet "acquis" consistant pour l'essentiel en un cadre et un langage, et un formalisme homologique et homotopique commun pour les trois disciplines englobées dans la géométrie arithmétique.) Peut-être faudrait-il joindre aux deux précédentes une troisième telle "partie névralgique", intimement liée aux motifs, a savoir la théorie "à la Langlands" des *formes automorphes.* Si je me suis abstenu d'en parler, c'est à cause de ma regrettable ignorance de toujours au sujet de la théorie des fonctions automorphes. (J'ignore si l'occasion se présentera, me poussant à combler enfin tant soit peu cette ignorance. . .)

partir des débuts des années 70, ci je me souviens bien.) Son rôle vis-à-vis de ce vaste programme a été double, et en deux directions opposées. D'une part, s'appuyant sur l'outil tout prêt de la cohomologie 4-adique, et sur les idées (restées occultées) de la théorie des motifs, il a apporté des contributions remarquables au développement du programme de géométrie arithmétique. Les plus importantes sont sans doute le démarrage d'une théorie des coefficients de Hodge mixtes, et surtout ses travaux sur les conjectures de Weil et leur généralisation @-adique. D'autre part, mis à part les *outils* et les idées dont il avait un besoin direct pour son travail (et dont il s'est efforcé systématiquement de faire oublier l'origine), il a fait tout son possible pour faire échec au développement naturel de tout le reste t c'est "l'effet tronçonneuse", dont j'ai eu ample occasion de parler au cours de ma réflexion sur l'Enterrement, y compris encore (à titre allusif) dans la note qui précède (n° 136). Cet effet-tronçonneuse s'est vu partiellement brouillé par les exhumations partielles (en 1981 et 1982), "comme des pousses chétivee qui auraient repris..." sous la poussée soudaine des besoins immédiats. (Ces exhumations de circonstance viennent d'être évoquées encore à la fin de la note précédente.) Il a fait tout son possible aussi pour constamment donner l'impression (sans jamais le dire en clair...) que la paternité des idées, notions, techniques, résultats qu'il utilisait et dont il prenait soin de taire la provenance, lui revenait, quand il ne l'attribuait généreusement à tel autre de mes anciens élevés ou collaborateurs.

Tout compte fait, après cette rétrospective rapide de ce qui a été si tenacement tronçonné et enterré par mon ami, je reviens sur l'impression qui prévalait dans la note précédente, où je suggérais que l'immixtion du "patron", de l'avidité egotique dans son travail, se limitait pour l'essentiel au choix des *thèmes* de travail. Apres tout, les dispositions de fossoyeur-tronçonneuse sont apparentes dans son travail, à très peu d'exceptions près, *partout* où l'occasion s'en présente — et je me rends compte que ces "occasions" sont innombrables I Ce *syndrome du fossoyeur* (intimement lié sûrement à la mise en avant des valeurs superyang) me semble avoir eu sur son 641
travail et sur son œuvre un effet véritablement "envahissant", sans aucune commune mesure avec celui de ses options pro-yang ; et cet effet ne se limite nullement au seul choix des thèmes, que le "patron" mettrait à la disposition de "l'ouvrier-enfant", pour ensuite se retirer sur la pointe des pieds. Il me semble au contraire que le patron ne décolle guère de l'Ouvrier tout au cours du travail, tant il est inquiet que celui-ci pourrait oublier les consignes impératives ; en d'autres termes, que le travail lui-même se trouve envahi bien souvent par des *dispositions intérieures* entièrement étrangères à la nature propre au travail de découverte, qui est é 1 @ n dans l'inconnu. C'est là une chose d'ailleurs qui était fortement sentie bien des fois au cours de la réflexion sur l'Enterrement, et que j'ai eu tendance à perdre de vue au cours de ma longue réflexion sur le yin et le yang.

([137]) (7 décembre) Cela fait plus d'une semaine que je n'ai pas continué avec les notes, à part du ([137])
travail d'intendance (y compris des sous-notes à deux des notes précédentes). J'avais dû me faire arracher trois dents (voilà ce que c'est que d'approcher de la soixantaine...), intrusion nécessaire mais brutale, qui a fait que j'ai fonctionné dernièrement à régime un peu réduit. J'en ai profité pour me rabattre sur de la correspondance en souffrance. La tout semble rentré dans l'ordre...

Dans les quatre notes précédentes (du 24 au 28 novembre), j'ai essayé surtout de cerner de plus près les relations d'affinité ou de complémentarité entre le tempérament et l'approche mathématique chez Deligne et chez moi, afin d'arriver à situer ce "renversement" de rôles yin et yang, que j'avais crû percevoir dans la présentation que mon ami s'efforce de donner de lui-même et de moi, tout au moins au niveau des personnalités "mathématiques" de l'un et de l'autre. Chemin faisant d'ailleurs, d'autres aspects de la réalité sont apparus concernant mon ami ou moi-même, et au delà de nos personnes, des aspects aussi du monde des mathématiciens ou tout simplement, du monde des hommes. Finalement, il m'a semblé que c'est l'attitude de service, et les signes de la disparition d'une telle attitude dans le monde scientifique, qui a été la chose nouvelle la plus marquante qui s'est introduite dans cette étape de la réflexion, comme j'essaye de le suggérer par le nom "Maîtres et Serviteur" que je lui ai donné.

Four en revenir au propos initial de "situer" un certain renversement, j'ai l'impression main- 642
tenant d'avoir cerne" de suffisamment près la situation réelle concernant mon ami et moi, pour lui donner suite. Une prend-ère constatation qui s'impose, c'est que cette intuition de départ d'un renversement des rôles yin et yang, qui m'était venue au lendemain de la réflexion du 12 mai

"L'Eloge Funèbre (1) — ou les compliments"@ était bel et bien correcte. Il était clair déjà, dès la réflexion du 10 novembre dans la note "Les obsèques du yin (yang enterre yin (4))" (n*124), que mon ami s'efforce de donner une image supervirile de. lui-même, et superféminine de moi. La question soulevée dans la note du 24 novembre "Le renversement (3) — ou yin enterre yang" (n°133), était si cette présentation constitue bel et bien un "renversement" de la réalité. Le "fait nouveau" apparu dans la note "La mer qui monte..." (n°122), savoir que tout comme chez mon ami, la tonalité de base dans mon approche de la mathématique était yin, "féminine", pouvait a un moment en faire douter.

La réflexion des trois dernières notes a dissipé pourtant ce doute. Il était déjà clair d'emblée que depuis toujours, je suis perçu par Deligne (tout comme par mes autres élèves et ex-élèves), au niveau conscient tout au moins, comme très fortement (trop fortement peut-être...) viril[249](*). Mais il est apparu que de plus, dans la relation entre Deligne et moi au niveau mathématique et sur le fond d'une forte affinité yin-yin, jouait également une *complémentarité* yin-yang (qu'on pourrait appeler "secondaire", par opposition avec cette affinité jouant le rôle "primaire"), dans laquelle c'est bel et bien moi qui joue le rôle "yang", viril., par une composante "yang dans le yin" nettement plus accusée chez moi qu'elle n'est chez lui.

Le propos délibéré que j'ai constaté chez Deligne, et qui me semble recevoir un écho empressé
643 de bien des côtés[250](**), m'apparaît donc bel et bien furent mes élèves en donner eux-mêmes le ton. La chose qui me paraît commune dans les nombreuses "bouffées" qui me sont parvenues au cours des ans@ c'est justement une affection de condescendance vis à vis des traits fortement marqués "yin" dans mon approche de la mathématique et dans mon œuvre. Voir aussi à ce sujet les commentaires dans la note de bas de page du 23 juin, dans la note n° 96 "Cercueil 4 — ou les topos sans fleurs ni couronnes".

comme un *propos délibéré de renversement de rôles*, et plus spécifiquement, *de rôles yin-yang*[251](*). Il me semble que c'est là un autre aspect important de l'Enterrement, se rajoutant aux quatre déjà passés en revue précédemment (dans les notes du 13 et 17 novembre "Rétrospective (1), (2)", n°s 127, 127′). c'est l'ensemble de ces cinq aspects, intimement liés sûrement, qu'il s'agirait maintenant d'assembler en un tableau d'ensemble cohérent de l'Enterrement.

Un tel tableau, pour être convaincant, devrait de plus réunir, dans une perspective commune, *trois "plans" successifs*. Au premier plan, il y a le seul Oeligne, Grand Officient à mes Obsèques, non-élève et non-héritier du maître, déclaré défunt et n'ayant pas lieu d'être ni d'avoir été... C'est visiblement, à par le défunt lui-même (mais qui n'est, lui, qu'un défunt, un figurant tacite), 1 e personnage central de la cérémonie Funèbre, II est suivi de près, au second plan, par "le groupe affairé de mes ex-élèves, portant force pelles et cordes" (pour citer de mémoire l'é "numération des Cortèges, dans "L'Ordonnancement des Obsèques"). Au troisième plan enfin, il y a la Congrégation (quasiment) toute entière, venue célébrer mes obsèques (et celles des quatres co-défunts, se tenant à carreau dans leurs "cercueils en chêne solidement vissés"), et prêter main forte à l'enterrement.

644 Entre ces trois plans semble régner une harmonie parfaite, un *"Accord Unanime"*, comme ceux qu'on voit régner à tout autre enterrement célébré dans les formes, entre le prêtre empli d'une

[249](*) D'ailleurs, les valeurs en cours étant ce qu'elles sont, je doute qu'un prestige scientifique puisse être porté par une image (généralement admise et reçue), qui ne @oit forcément une image "yang", voire @uperyang. c'est au niveau inconscient seulement, il m@ semble, que la nature "féminine" dans mon approche de la mathématique a été perçue tant par mon ami et ex-élève, que dans le public mathématique en général (celui, tout au moins/ tant soit peu en contact avec le genre de choses sur lesquelles j'ai travaillé).

[250](**) Je songe ici aux "bouffées de dédain insidieux et de discrète dérision" évoquées dans l'Introduction (voir Intr. 10, "Un acte de respect"). Je n'ai pas a m'en étonner, quand je vois certains des plus prestigieux parmi ceux qui

[251](*) La première fois où ce propos délibéré de renversement de rôles apparaît dans ma réflexion, il s'agit du renversement des rôles dans la relation maîtreélève, alors que je suis présenté comme "collaborateur" de mon élève, prenant lui-même figure du *vrai* fondateur et maître de la cohomologie étale et 4-adique. (Voir à ce sujet les deux notes "Le renversement" et "L'Eloge Funèbre (1) — ou les compliments", n°s 68′, 104@) II est intéressant de noter que dans le "couple" "maître-élève", c'est bien le maître qui joue le rôle yang (comme celui qui donne, ou qui parle), "actif", et l'élève le rôle yin (comme celui qui reçoit, qui écoute), "passif". Ici encore, le renversement brillament opéré par mon ex-élève peut être vu comme un renversement de rôles yin-yang, dans la même direction (yin-yang devenant yang-yin) que celui qui constitue le message principal de mon Eloge Funèbre, message apparu dans la note "Les obsèques du yin (yang enterre yin (4))".

pieuse componction, la famille du défunt arborant les airs de circonstance, et le gros de l'assistance, entonnant là où il faut entonner, et se taisant là où il faut se taire, sans jamais, jamais se tromper.

Pour poursuivre sur cette dernière image, je me vois maintenant placé dans la situation (moins confortable que celle du cher défunt, décidément hors du coup...) de celui qui, placé devant un si touchant ensemble, se proposerait impertinemment de vouloir deviner les pensées et motivations véritables qui animent et agitent les uns et les autres, prêtre, famille et commun des fidèles, derrière les airs de solennité ou de contrition séants pour la circonstance.

Cela fait un moment que la réflexion s'est poursuivie, avec comme principal fil conducteur tacite, le propos de préparer le nécessaire pour appréhender le plus proche de ces trois "plans" du tableau — celui du prêtre en chasuble, pardon, de mon ami Pierre Deligne je voulais dire. C'est sur ce plan que je voudrais maintenant porter mon attention.

Je dirai d'emblée que celui des aspects (ou "volets") du tableau qui était en vedette dans la note "Le Fossoyeur — ou la Congrégation toute entière" (n°97), savoir le volet "représailles pour une dissidence", ne me semble jouer chez mon ami qu'un rôle des plus effacés, si tant est même qu'il entre en ligne. Je n'ai eu à aucun moment l'impression que mon ami Pierre se sentait le moins du monde "mis en cause" par ma "dissidence". Bien au contraire, celle-ci a été la grande aubaine, comme il n'aurait jamais sans doute oser la rêver, pour se débarasser élégamment de la présence d'un maître un peu trop présent, dans cette institution où il venait, à l'âge de vingt-cinq ans, d'accéder à une des situations les plus enviées (ou du moins, les plus enviables) dans le monde mathématique. Le fait que cette dissidence soit allée s'accentuant dans les mois et les années qui ont suivi, a été vécu, il me semble (peut-être pas au niveau conscient, mais peu importe au fond), comme une aubaine plus grande encore, qui lui livrait à merci, @ans velléité de résistance venant d'où que ce soit (comme il a pu s'en rendre compte progressivement au fil des ans), un "héritage" impressionnant[252](*). Ce n'est pas lui qui aurait fait mine de se plaindre, même en son for intérieur 645
ou à son propre insu@ de cette aubaine inespérée! Et il me semble que la même constatation doit être valable@ toutes proportions gardées, pour la plupart de mes élevés "d'avant" (mon départ), et en tous cas, chacun de mes cinq élèves cohomologistes. Si l'un ou l'autre parmi eux, que ce soit en son for intérieur ou de façon plus ou moins clairement exprimée[253](*), a pu laisser entendre un sentiment de dissatisfaction, de frustration du fait de ma dissidence, j'ai tendance a croire que c'est là dans la nature d'une *rationalisation* d'une attitude fossoyante à l'égard de son maître providentiellement disparu, bien plutôt qu'une *cause* (fut-ce une parmi d'autres) de celle-ci. Ce qui me renforce dans cette conviction, tant pour ce qui concerne mes élèves cohomologistes "en général", que pour leur chef de file incontesté Deligne, c'est que les signes avant-coureurs de l'Enterrement qui allait survenir (pour peu que l'occasion propice apparaisse — et, oh miracle inattendu, elle apparut!) — c'est que ces signes sont apparents déjà avant mon départ en 1970, et en tous cas dès après le fameux séminaire SGA 5 de 1965/66, destiné au massacre que je sais. Ce n'est pas un hasard, sûrement, si avec un ensemble si parfait, tous les cinq[254](**) se soient désintéressés du sort de ce séminaire où ils ont appris leur métier, et en même temps, de belles mathématiques qu'il ont été quasiment les seuls, pendant douze ans, d'avoir le privilège de connaître et d'utiliser. Je me suis assez étendu à ce sujet au cours de la réflexion sur le sort réservé à SGA 5, pour qu'il soit utile ici d'en dire plus. Je rappellerai seulement, en ce qui concerne Deligne, que dans trois des quatre articles qu'il a écrits dès avant mon départ de 1970, l'intention de cacher, ou tout au moins d'escamoter et de minimiser dans toute la mesure du possible l'influence de mes idées, est clairement apparente, sans qu'elle ait attendu ma "dissidence".

Quelle est donc la racine et la nature particulière de cette attitude d'antagonisme, de concurrent 646

[252](*) Voir, au sujet de cet "héritage", la note "L'héritier" (n° 90) et la sousnote (n° 136@ de la note "Vin le Serviteur (2) — ou la générosité" (ne 136).

[253](*) Le seul de mes ex-élèves qui m'ait fait entendre un sentiment dans ces tons-là (avec, en plus, une certaine nuance réprobatrice) est Verdier, il y a de cela un an environ. Du temps de Survivre et Vivre, il semblait par contre sympathiser avec ma dissidence. Il y a même eu un épisode de collaboration cordiale avec sa femme Yvonne, à l'occasion (si je me rappelle bien) de l'organisation d'une exposition itinérante à l'initiative de Robert Jaulin (dont Yvonne avait été élève), à laquelle je m'étais joint à titre de participant survivrien..

[254](**) (12 décembre) Je devrais pourtant mettre à part J. P. Jouanolou, qui a fini par rédiger trois exposés consécutifs du séminaire, développant des notions et techniques dont il allait avoir un besoin direct et immédiat pour son propre travail de thèse.

avide de supplanter, d'effacer, @n mon ami à mon égard — attitude qui a coexisté* a une sympathie affectueuse et confiante, et à une communion au niveau mathématique, des les premières années de notre rencontre ? J'ai même la conviction qu'elle devait être présente en sourdine dès notre rencontre, et sans doute même des avant ; et aussi, qu'elle a bien plutôt découlé d'emblée du rôle qui devait être le mien auprès de lui, qu'elle n'a été suscitée par telle ou telle particularité en moi — si ce n'est tout l'ensemble des "particularités" qui ont fait que j'ai pu tenir auprès de lui ce rôle. C'est le rôle aussi qu'il s'efforce depuis vingt ans d'effacer. Sûrement il impliquait, sans que cela soit cherché de part ni d'autre, et par la force des choses, un aspect "parternel". Et il n'y a aucun doute en moi que c'est autour de cet aspect-là que c'est noué le conflit — un conflit qui existait déjà en lui, longtemps avant qu'il n'entende prononcer mon nom ni même (sans doute) le nom de notre commune maîtresse, la mathématique.

Cette conviction, à vrai dire, n'est pas le fruit d'une réflexion, et encore moins prétendrais-je la "démontrer". Plutôt, elle est venue au cours des ans, après mon départ, je ne saurais trop dire moi-même quand ni comment ; peu à peu je crois, à force de signes petits et grands, sur aucun desquels je ne me suis arrêté, ne fût-ce que l'espace d'un instant, et qui tous ensemble pourtant ont fini par laisser la trace d'une connaissance, diffuse et imparfaite certes, mais une connaissance pourtant, qui était là un jour... Je pourrais sans doute, par un laborieux travail mettant à jour des souvenis à demienfouis et les sondant un à un, approfondir et faire se matérialiser cette connaissance qui reste quelque peu impondérable ; et 11 est bien possible (et même probable) qu'un tel travail me réserverait bien des surprises. Je ne me sens pas motivé pourtant pour le faire. C'est sans doute parce que (à tort ou à raison) il me semble que ce n'est pas là vraiment *mon* travail, nais celui de mon ami — que ce que je sonderais là le concerne beaucoup plus encore, que cela ne me concerne. Pour ce qui me concerne, cette Intuition ou "connaissance" ou "conviction" que je viens de formuler, me suffit pour mon désir de compréhension présent, et je m'y fie sans réserve aucune.

647 Comme si couvent dans ma vie, je suis confronté ici à une relation d'antagonisme au père, où je fais figure de père de substitution, de père "adopté" (beaucoup plus, il me semble, que de père "adoptif"[255](*))@ Ceci, plus le propos délibéré chez mon ami de renversement de rôles yin-yang, s'associe immédiatement dans mon esprit avec la situation évoquée dans la note "Le renversement (2) — ou la révolte ambiguë" (ne 133 — situation dont la relation de ma mère à son père est pour moi le prototype le plus extrême. Pourtant, les différences entre la situation en question, et celle de la relation de mon ami Pierre à moi, sautent aux yeux d'emblée. Dans sa relation à moi, je n'ai à aucun moment perçu l'ombre d'une tonalité de "révolte", ou ne serait-ce que d'antagonisme sous forme tant soit peu virulente, agressive, montrant griffes ou dents, fut-ce dans un sourire. Les sourires certes n'ont pas manqué de part ni d'autre, mais c'étaient de sa part, soit des sourires de sympathie (tels que je les ai sentis), soit parfois de surprise innocente, et parfois quasiment peinée, quand il pouvait constater (et j'ai fini par sentir la nuance d'intime satisfaction) que certains coups, portés mine de rien et à patte de velours, avaient fait mouche là où c'était prévu.

Pour le dire autrement, cet antagonisme, qu'il s'exprime vis à vis de moi ou vis à vis de tierces personnes (quand il s'agissait d'atteindre à travers elles le maître défunt, et pourtant toujours bien présent en lui...), a pris toujours et sans un seule exception, la forme extrême-yin : celle qui se plait (et excelle) à atteindre et à blesser, voire à éliminer ou à écraser, avec toutes les apparences de la plus exquise délicatesse. Alors que ses choix délibérés pour son image de marque de mathématicien sont superyang Ccomme l'ont été sans doute les miens, sans plus de succès d'ailleurs que chez lui), il me semble qu'au niveau relationnel, le ton de base (vis à vis de moi tout au moins, et de ceux qu'il considère comme ayant partie liée à moi) est décidément et sur toute la ligne, superyin. (Je ferais cependant une seule réserve à ce sujet, importante d'ailleurs, sur laquelle

[255](*) (12 décembre) J'ai eu conscience, en écrivant ces lignes, à quel point il convient d'être prudent dans une telle affirmation de "non symétrie" de rôles, et ceci d'autant plus qu'il s'agit de rôles qui se jouent au niveau inconscient. Je présume qu'à ce niveau-là, et en dehors de la communication mathématique proprement dite, j'ai dû entrer tant soit peu, à un moment, dans le rôle "paternel" tout préparé par le contexte. Mais ce rôle visiblement n'était pas d'un poids comparable, dans ma vie et dans la relation à mon ami, à celui de ma passion mathématique ; il est resté épisodique, et il n'y doit plus y en avoir trace après mon "départ" de la scène mathématique en 1970. Par contre, l'attachement de mon ex-élève à ma personne, pour le meilleur et (surtout) pour le pire, n'a cessé de se manifester tout au cours des quinze années encore qui ont suivi, tant dans son travail même que par le maintien, contre vents et marées, d'une relation personnelle suivie avec moi.

il me faudra revenir.)

Autre différence "qui saute aux yeux", entre la relation de Pierre à moi, et celle de la "révolte ambiguë" : d'après le peu que je connais de sa famille, je crois savoir que le père de pierre est un bonne de tempérament doux et modeste, donc nullement le "profil" qui susciterait une réaction de révolte, reportée par la suite sur un père de substitution. 648

(138) (8 décembre) En terminant la réflexion la nuit dernière, j'ai eu l'impression un peu pénible de celui qui comprend de moins en moins. Avant d'aller me coucher, je suis resté un moment encore à suivre les associations suscitées par la réflexion écoulée. J'ai crû voir apparaître quelques points de lumière, qui vont je pense me servir de luminaires dans la réflexion d'aujourd'hui. (138)

La plus importante sûrement de ces associations se rattache à cet aspect "patte de velours" en mon ami, se plaisant à griffer (et parfois profond et sans pitié) avec ces airs les plus innocents du monde, et "avec toute l'apparence de la plus exquise délicatesse". Cette image, venue au détour d'une comparaison (avec une situation de "révolte" évoquée précédemment) qui avait fait naufrage, m'est apparue sur le champ comme riche de sens, comme un aspect essentiel de cet "antagonisme" que je me proposais de sonder. Et rétrospectivement, cette évocation de l'image "sourire innocent et patte de velours", restituant la quintessence d'un vécu de près de vingt ans, me semble 1 e "point sensible" dans la réflexion de hier, 1 .@ "point de lumière" inattendu alors que je tâtonnais dans le noir. Si cette impression de tâtonnement et d'obscurité ont prévalu encore au delà, c'est que, trop pris par les idées que j'avais eues en tête l'instant d'avant encore et qu'il s'agissait de poursuivre ou de placer, je n'avais pas su être attentif à ce "tilt" délicat qui s'était fait en moi, dès l'apparition de l'image. Et dans la demi-heure encore qui a suivi, poursuivant quelques associations se rattachant à cette image et à un ou deux autres moments de la réflexion écoulée, l'attention s'est à nouveau dispersée. Ce n'est que maintenant, reprenant, avec le recul d'un jour, le fil de la réflexion interrompue, que je vois s'ajuster une perspective de celle-ci qui m'avait échappé tantôt encore, en relisant les notes de hier.

Si je prends soin de suivre l'association la plus forte de toutes et la plus intimement liée à mon vécu, en écartant pour le moment d'autres plus "structurées", plus "intellectuelles", il vient 649
ceci. Je me vois revenu soudain, comme en une impression unique qui les résumerait tous, à cette multitude de cas particuliers (vécus soit comme co-acteur, soit comme proche témoin) du *cirque conjugal* — du cirque du couple femme-homme. Le cirque du couple, marié ou non, avec ou sans enfants, jeune ou vieux ou jeune-vieux ou l'inverse, dans la dèche tirant le diable par la queue ou dans l'aisance roulant carosse, c'est du pareil au même le cirque du couple ne change pas pour autant. Je m'y vois soudain revenu, par un aspect de ce cirque qui m'a frappé entre tous (j'ai mis longtemps, il faut dire, avant d'y voir autre chose que rien que du feu...) : c'est la tactique très particulière, très "mines innocentes", "je n'ai rien dit rien fait", la tactique "patte de velours" jouée par la femme, dans un certain jeu où toujours c'est elle qui mène avec un doigté parfait et mine de rien, et où toujours c'est lui qui suit (et souvent, encaisse) sans se rendre compte de rien. J'en ai vu très peu de couples qui ne fonctionnent sur cet air là, avec des variantes à l'infini c'est une chose entendue, laissées aux soins des dons d'improvisation de l'une et de l'autre, sans compter les tempéraments particuliers et autres circonstances. J'ai eu l'occasion pas plus tard qu'aujourd'hui encore d'en voir une démonstration particulièrement éblouissante, sur laquelle pourtant je renonce à digresser ici.

C'est une description tant soit peu colorée et nuancée de ces jeux de cirque, dans les grandes lignes tout au moins, ou ne serait ce que l'évocation des tons (patte de velours, justement, du côté "elle") dans lesquels il se joue, qui a été la grande absente dans la réflexion du 12 novembre que je viens-de reparcourir, dans la note "Le renversement (1) — ou l'épouse véhémente" (n°126). Visiblement, je poursuivais cette réflexion à rebrousse-poil d'une réticence, au point qu'elle a fini par prendre des allures d'une austère analyse "forces et motivations" — décidément je n'étais pas en forme ce jourlà ! C'était la première fois aussi, dans "La clef du yin et du yang", qu'il a été question du "renversement du yin et du yang". Le cas extrême qui m'avait obnubilé quelque peu alors, et qui a continué à le faire encore pas plus tard que hier, était celui de ma mère (repris dans la note du 22 novembre "Le renversement (2) — ou la révolte ambiguë", ne 132)@ J'ai pris soin pourtant, dans mon "essai d'analyse en quatre points", de dégager les premiers de ces trois "points"

de façon à s'appliquer à la grande majorité (sinon à la totalité) des couples que j'ai pu connaître
650 tant soit peu de près, sans qu'y prédomine nécessairement (fût-ce @ou@ forme occultée) la tonalité véhémente de la "révolte" (ambiguë). Cela n'empêche qu'il y a une autre choae commune encore, et qui m'a échappé ce jour-là. Elle n'a commencé à poindre que la nuit dernière, pendant cette demi-heure bien employée où j'ai laissé divaguer mes pensées, dans le sillage de la réflexion "en forme".. Cette chose commune importante, que je n'avais perçue précédemment que dans le cas extrême "épouse véhémente", est le jeu subtil du *renversement des rôles yin* — y a n g.

J'hésite si je dois écrire que ce jeu est "le ressort" du jeu de pouvoir auquel j'ai fait allusion tantôt, ou qu'il est *identique* à ce dernier, sûrement, ce qui pour *elle* (et souvent aussi pour lui) constitue la quintessence du rôle masculin, du rôle dévolu à l'homme, c'est la *possession du pouvoir* — possession souvent fictive, certes, mais qui en tous cas puise un élément de réalité dans le consensus social. Peut-être ai-je eu tendance à sous-estimer la force de cet élément de réalité-là, la force du *symbole* de l'homme, comme représentant une autorité en face de la femme — et notamment, sa force comme élément moteur dans les motivations de la femme. Je soupçonne que pour elle, "être homme", ou "être l'homme", c'est avant toute autre chose, *exercer le pouvo ir*. Le "renversement des rôles", au niveau des motivations égotiques[256](*), n'est sans doute ni plus, ni moins, que *l'exercice du pouvoir de la femme sur l'homme*.

Vu les consensus existants, cet exercice de pouvoir de la femme ne peut guère se faire que de
651 façon occulte. Il ne consiste pas à commander, ni à faire mine de décider (avec l'expectative que la décision sera suivie), mais à *faire marcher* — et surtout, à faire tourner en bourrique, et ceci, sans jamais en avoir l'air. C'est ça, le fameux carroussel conjugal, qui tourne sans chômer jamais i La tactique pour le maintenir en mouvement, transmise sans paroles de mère en fille, de femme ou jeune fille à fillette, de génération en génération, est la tactique évoquée hier au détour du chemin, la *tactique "patte de velours"*. Pour peu qu'on y fasse attention, on la reconnaît sous une infinité de visages divers, depuis le cas extrême-yang de'l'épouse véhémente, incarné pour moi par ma mère, au cas extrime-yin de l'épouse dolente (voire, accablée), que j'ai vu incarné par une autre proche parente.

Il me semble qu'il y a très peu de femmes qui ne pratiquent cette tactique immémoriale, et qui ne la maîtrisent à fond[257](*). Elle est pratique quotidienne surtout dans le cirque conjugal, sans pour autant se limiter à celui-ci. Il me semble qu'elle est peu pratiquée de femme à femme (peut-être simplement, parce qu'il est plus difficile de "faire marcher" une femme qu'un homme). Par contre, chez certaines femmes, cette tactique devient comme une seconde nature, dans sa relation à *tous* les hommes ou peu s'en faut — à ceux, tout au moins, qui sont perçus par elle comme ayant un caractère viril bien marqué.

Si je parle ici de "tactique", cela n'exprime d'ailleurs qu'un aspect accessoire, l'aspect "tactique" justement, d'une réalité plus importante : celle d'une attitude intérieure invétérée, vis à vis "de l'homme" en général, ou tout au moins vis à vis de celui, père, amant ou mari notamment, qui dans sa vie joue un rôle privilégié comme *homm* e, investi (par le consensus social, ou par son propre choix à elle) d'une *autor ité*. Cette attitude n'est nullement toujours dans la nature d'une soif de domination (comme dans le cas "épouse véhémente") — tout au moins pas au sens où d'ordinaire on entend le root "domination". Il s'agit plutôt d'une fringale, qui parfois se fait
652 dévorante, *d'exercer sans cesse une action* sur l'autre, de le "maintenir en mouvement" (sous-

[256](*) II a été question ailleurs, en passant, du renversement de rôles yin-yang au niveau de la pulsion erotique et dans le jeu amoureux. (Voir notamment la note "L'acceptation (le réveil du yin (2))".) La pulsion erotique est par nature étrangère aux jeux du moi, et notamment aux jeux de pouvoir, alors même que le moi est avide d'en faire un instrument pour servir à ses propres fins, et habile pour y parvenir (a l'intérieur tout au moins de certaines limites étroites et en dénaturant et mutilant la pulsion originelle@ Si tant est que relation il y ait entre les deux types de "renversement" yin-yang, c'est a dire entre d'une part le libre jeu des deux pulsions yin et yang e t dans l'amante, e t dans l'amant, et de l'autre le jeu obsessionel d'une incessante et insidieuse démonstration de pouvoir d'un des conjoints sur l'autre, il me semble que cette relation ne peut guère être autre que celle-ci : que chacun des deux types, en chaque moment, exclut l'autre.

[257](*) II est vrai également qu'il y a très peu d'hommes qui ne "marchent" au quart de tour, quand "on" leur applique cette tactique. J'ai moi-même marché sans coup férir pendant la plus grande partie de ma vie. Ça a commencé à changer vraiment seulement avec l'apparition de la méditation dans ma vie, à l'âge de quarante-huit ans (il n'est jamais trop tard pour bien faire). Aujourd'hui encore il arrive que je m'y laisse prendre, (pas souvent il est vrai, et jamais pour bien longtemps...)

entendu : en mouvement autour de sa personne à elle. . .). Pour cela, souvent, tous les moyens sont bons. Un de ces moyens d'exercer une action, et par là, un pouvoir, est de *blesser*, et parfois, de blesser le plus profondément qu'on peut, de mettre carrément KO, et a la limite, de détruire, physiquement ou psychiquement, pour peu seulement que l'occasion soit propice ; et ceci, toujours, sans avoir l'air d'y toucher, avec "toutes les apparences de la plus exquise délicatesse". Plus d'une fois j'ai moi-même été "envoyé sur le carreau" I Souvent aussi, pris au dépourvu comme coacteur ou comme témoin, j'ai eu le souffle coupé par la gratuité apparente de l'acte qui blesse ou qui détruit, avec un sourire innocent ou d'un air absent mais toujours mine de rien, saisissant avec un instinct infaillible l'instant et le lieu pour toucher l'autre là où il peut être le plus profondément atteint — que cet "autre" soit le père ou l'amant, le mari ou l'enfant, ou une simple connaissance voire un étranger (pour peu seulement que l'occasion soit là pour frapper et pour atteindre. . .).

([139]) (9 décembre) Je touche là au cas extrême, et pourtant nullement rare, de la *violence pour la violence*, de la gratuit é dans la violence et dans la malveillance. Cette violence-là, qu'elle frappe l'étranger ou l'être le plus proche et prétendument aimé, n'est le propre ni de la femme, ni de l'homme, elle n'est ni "yin", ni "yang". Mais la *forme* déconcertante et insidieuse sous laquelle je la rencontre ici, sous le masque d'un air d'absence distraite voire de douceur ingénue — cette formelà, qui a fini par me devenir bien familière, m'apparaît comme étant propre surtout à la femme. C'est là une circonstance liée sûrement au consensus social "patriarcal", qui investit l'homme d'autorité et de pouvoir, vis-à-vis de la femme[258](*). Cette forme est *son* moyen à elle pour satisfaire une volonté de et son moyen d'expression par un certain jeu de pouvoir (ou de renversement de pouvoir), est 653
bien plus le résultat d'une *transmission* d'un *"héritage"* de génération à génération, que celui de conditions "objectives" à l'intérieur de la famille. ([139])

pouvoir qui, pour être contrainte (par la force des choses) à suivre d'autres voies que celles ouvertes à l'homme, n'est pas pour autant moins impérieuse, moins dévorante en elle — bien au contraire ! Il semblerait que de ne pouvoir se déployer à la lumière du jour, d'être condamnée d'avance à une existence occulte, ne fait qu'exacerber et faire proliférer davantage cette fringale en elle, au point, dans bien des cas, de véritablement "dévorer" sa vie et celle de ses proches.

Cette fringale n'atteint pas toujours, il s'en faut (et fort heureusement t), la dimension de la violence gratuite tous azimuts ; et les registres sur lesquels elle se déployé ne se placent pas tous dans les tons de violence. Alors que les tons de discrète dérision sont le plus souvent de règle, donnant vent à un antagonisme voilé ou à une secrète inimitié, les tons simplement malicieux, dans une coloration d'affection indulgente un peu espiègle sur les bords, ne sont pas exclus pour autant. Et s'il est vrai que la tactique éprouvée de la "patte de velours" est le privilège et l'arme d'élection de la femme, ce privilège n'est pourtant nullement exclusif. Bien des fois j'ai pu, et de très près, voir manier cette arme par des hommes[259](*), avec une maîtrise toute aussi parfaite[260](**). chose remarquable, dans tous ces cas, l'homme qui s'était approprie" cette arme propre a la femme, 654

[258](*) Ce consensus d'ailleurs, et l'autorité de l'homme dans sa relation à la femme, ce sont beaucoup érodés au cours des dernières générations, et de plus en plus de nos jours. Je serais le dernier à m'en plaindre 1 II ne semble pas pourtant que ce changement surperficiel dans les lois et dans les mœurs, ait changé grand chose dans les ressorts profonds et le "style" des relations entre les sexes, et notamment dans l'antagonisme viscéral et soigneusement occulté de la femme vis à vis de l'homme. Cela tient sans doute au fait, souligné à la fin de la réflexion dans la présente note, que cette attitude d'antagonisme,

[259](*) Je note cependant cette différence, dans les cas qui me sont connus, que lorsqu'il y a violence apparemment "gratuite" (j'entends, non provoquée) visà-vis d'une personne proche ou amie, il s'agit à chaque fois d'une personne vis-à-vis de laquelle l'intéressé entretient (fût-ce à son insu) une rancune ou une animesité de longue date, se matérialisant en des griefs concret (même si ceux-ci restent informulés le plus souvent). La seule exception à cet égard concerne mon ami Pierre De ligne, dans sa relation à moi et à ceux qu'. il assimile à ma personne, comme appartenant à ma "sphère d'influence". Il s'agit donc là d'une attitude d'antagonisme et de violence (feutrée, certes I) sans cause "personnelle", j'entends : sans cause dans des griefs (réels ou imaginaires) qu'il nourrirait à l'encontre de ceux qu'il s'efforce d'atteindre. C'est là par contre un comportement que l'on rencontre chez beaucoup de femmes, et non seulement (comme ici) vis-à-vis de proches amis, ou de simples connaissances voire des étrangers, mais également vis-à-vis de tel parmi les plus proches, tels l'amant ou le mari (bien sûr, et en priorité), ou le frère voire son propre enfant.

[260](**) II semblerait d'ailleurs que cette tactique, mise en œuvre par l'inconscient, hérite toujours de celui-ci ce "doigté" et cette sûreté quasiment infaillible, si rarement présents dans une action pleinement consciente. Je ne crois pas avoir jamais vu faire usage de cette tactique, sans que ce soit avec maestria.

était quelqu'un qui avait tendance à refouler certains côtés virils de son être, et (par làmême, sans doute) ! se mouler suivant le *modèle maternel.*

Cette même tactique s'observe fréquemment, @t est quasiment la règle, dans les jeux de pouvoir qui se jouent par les enfants, filles ou garçons indifféremment, vis à vis des parents, ou vis-à-vis d'autres adultes en tenant lieu, ceci fait surgir aussitôt l'association aussi avec la situation d'écrivains ou journalistes dans des pays (du passé ou du présent) où sévit une censure directe ou indirecte, rendant impossible ou risquée l'expression publique directe et sans fard de ses idées et sentiments véritables. La différence principale de ce dernier cas avec les précédents, c'est que dans celui-ci le recours à l'expression indirecte, voilée, symbolique parfois, de ses sentiments véritables, n'est plus l'œuvre de l'inconscient, mais bien d'une pensée consciente. La raison en est, sûrement, qu'il existe alors un consensus suffisamment répandu en faveur des idées et sentiments inorthodoxes 'il s'agit "de faire passer" sans en avoir l'air), pour que l'intéressé ne se sente plus dans l'obligation de se les cacher à lui-même, de peur d'apparaître comme un affreux dénaturé à ses propres yeux. Ce n'est que dans des cas extrêmes de féroce terreur politique ou religieuse (comme il y en eût au Moyen-Age, ou dans l'Union soviétique et les pays satellites du temps de Staline) que les velléités d'inorthodoxie se voient contraintes (chez certains du moins) de plonger un cran plus profond encore, en se dérobant au regard du Censeur intérieur, tout comme à celui de la censure instituée dans les mœurs et dans les appareils policiers.

Tous ces exemples semblent suggérer que le style "patte de velours" (ou "je n'ai rien dit, rien pensé, rien voulu") fait son apparition, de façon plus ou moins automatique, dans toute situation tant soit peu durable, où un rapport de forces en notre défaveur rend impossible, ou tout au moins dangereux pour nous, d'exprimer candidement, directement, nos sentiments, désirs ; idées, intentions — et, plus particulièrement, des sentiments d'anlmosité ou d'inimitié vis à vis de ceux qui sont perçus comme exerçant sur nous une contrainte (et notamment, la contrainte justement qui prétendait nous empêcher d'exprimer nos sentiments véritables)[261](*). Ce n'est pas là d'ailleurs le seul

[262](*) En écrivant ces lignes, la pensée m'est apparue que la situation que je viens de décrire est celle justement à laquelle nous nous sommes trouvés confrontés dans les premières années de
655 notre enfance, nous tous sans exception, autant dire. Une large partie de notre inconscient (la partie qu'on pourrait appeler "les oubliettes", généralement perçue au niveau inconscient comme une sorte de "fosse à poubelles"), n'est autre chose que la réponse de notre psychisme d'enfant à cette pression de l'entourage, qui nous force (c'est pratiquement une question de survie) d'ensevelir loin de nos propres yeux, en signe de désaveu, tout cela en nous qui tombe sous le coup de la censure sociale. Cette censure est bientôt intériorisée en un Censeur intérieur, dont la maussade présence est garante de la pérennité de cet enterrement prématuré. Pourtant, en dépit du Censeur, les pulsions, connaissances et sentiments inorthodoxes, dûment enterrés, parviennent à s'exprimer, parfois avec une efficacité exacerbée et redoutable, de façon indirecte, souvent symbolique, et néanmoins parfaitement concrète. La rubrique "patte de velours" en offre un exemple particulièrement "frappant" — et souvent, déconcertant...

cas où apparaisse le style en question, et les dispositions intérieures qu'il recouvre. Bien souvent, ce "rapport de forces" est plus ou moins *fictif*, il correspond bien moins à une réalité "objective", tenant compte des dispositions (ou moyens de pouvoir) véritables de celui ou de ceux perçus comme "oppresseur", qu'à l'*idée* plutôt (consciente ou inconsciente) que nous en avons. Cette idée est rarement le fruit d'un examen attentif et intelligent d'une réalité donnée, mais elle fait partie presque toujours du "paquet" de conditionnements de tout poil que nous recevons dans notre jeune âge, compte tenu de plus de certains choix fondamentaux qui se sont opérés en nous dès cette époque reculée. Ainsi, que ce soit chez une fille ou chez un garçon, le choix (inconscient, bien sur) d'une identification à *la mère*, implique l'adoption de tout un ensemble d'attitudes et de comportements (comme ceux notamment qui s'expriment par le style "patte de velours"), et en même temps des idées (inconscientes le plus souvent, mais peu importe) qui les soustendent (telles les idées sur un certain rapport de force, et les réflexes d'antagonisme qui accompagnent ces idées). Dans le cas opposé d'une identification *au père*, mais lorsque le père lui-même a intégré dans sa personne certains traits typiquement "féminins" (ou qui sont tels dans notre société, tout au moins), on conçoit que l'effet puisse être tout analogue à celui dans le premier cas.

Le point auquel je veux en venir ici, c'est que dans notre société actuelle, et dans les milieux tout au'moins dont j'ai fait partie, il me semble que ce style ("patte de velours"), et cette attitude intérieure "féminine" que j'examine ici, ne sont que dans une mesure très limitée la réaction spontanée individuelle à des relations de force objectives, instituées par la société ou par la conjoncture particulière qui entoure notre enfance (voire, notre âge adulte à tel moment) ; qu'elle est bien plutôt 656
un *"héritage"* repris à l'un ou l'autre de nos parents (quand ce n'est aux deux a la fois ?), qui lui-même l'avait repris à l'un de ses parents a lui. Visiblement, cet héritage-là suit préférentiellement la lignée *maternelle*, se transmettant avant tout de mère à fille. Mais plus d'une fois j'ai pu voir de près se faire une transmission de mère à garçon. Rien ne m'induit a penser que la transmission ne puisse aussi se faire, exceptionnellement, de père à garçon, voire même, de père à fille.

([140]) (10 décembre) Je voudrais revenir à quelques associations autour du thème de la *violence gratuite*. C'était là le thème par lequel avait commencé la réflexion de hier, puis je m'en étais éloigné, pour retourner à un examen du style "féminin" (ou "patte de velours") dans les jeux de pouvoir, et comme moyen d'expression de disposition d'antagonisme vis-à-vis d*autrui (et surtout, vis-à-vis d'hommes ressentis comme fortement virils ou comme étant, à quelque titre que ce soit, en position d'autorité, de prestige ou de pouvoir). ([140])

Comme je le rappelais hier, la violence (en apparence) gratuite, la violence "pour le plaisir", n'est pas plus propre à la femme qu'à l'homme. Tout un chacun a eu l'occasion de s'y trouver confronté soudain, au tournant du chemin, aussi bien sous le visage de la "plus exquise délicatesse", que sous celui du coup de botte ou de la rafale de mitraillette dans le ventre. Ce dernier style, le style "yang" assurément, est quand même plus rare par les temps qui courent, des temps dits "de paix", et dans des pays civilisés comme les nôtres. Pour la plupart d'entre nous, gens bien élevés et plus ou moins bien situés dans un pays d'affluence, cette violence qui-dit-bien-son-nom ne fait pas partie du vécu quotidien, comme c'est le cas de l'autre, de la violence feutrée, aux airs ingénus. Pourtant, il n'est que de parcourir la colonne "faits divers" du premier grand quotidien venu, ou d'écouter les informations[263](*), pour se rendre compte que la violence gratuite "dure", même chez nous, court toujours les rues. Cela ne va pas toujours jusqu'à égorger par dessus le 657
marché, la petite vieille anonyme qu'on a pris fantaisie de cambrioler. Mais quand des jeunes en mal d'aventure "empruntent" la voiture laissée Imprudemment ouverte devant chez soi, il est rare qu'en la laissant dans un fossé à dix ou vingt kilomètres plus loin, il ne l'aient au préalable @sement saccagée. Même dans les paisibles campagnes où j'ai l'heur de vivre sans trop m'inquiéter de rien, le moindre mas ou cabanon ne reste inoccupé pendant longtemps, que déjà il est pillé de fond en comble (ça, c'est l'utilitaire) et de plus, copieusement vandalisé (ça, c'est pour le plaisir). Dans tous ces cas que je viens d'évoquer, la gratuité de la violence apparaît de façon particulièrement saisissante, du fait que celui (ou celle) qu'elle frappe est un inconnu, quelqu'un souvent qu'on n'a jamais vu et qu'on ne verra jamais.

C'est donc là une violence qu'on pourrait appeler "a *nonym* e". Depuis toujours sans doute, les guerres ont été des sortes d'orgies collectives d'une telle violence — les temps quand l'occasion de tuer gratis est roi, et quand la vie d'un vague particulier vaut zéro devant le plaisir d'appuyer sur une gâchette et d'éprouver son pouvoir de faire s'affaler devant soi une silhouette falotte et sans nom. . .

S'il y a une chose au monde, aussi loin en arrière que je puisse me souvenir, qui à chaque fois m'a laissé désemparé et sans voix, ça a été de me voir confronté à nouveau à cette violence qui dépasse l'entendement, celle qui frappe et détruit pour le seul plaisir de frapper et de détruire. S'il y a une chose au monde qui imprime en nous ce sentiment indélébile du "mal", ce n'est ni la mort ni la souffrance que le corps peut endurer, mais c'est cette choselà. Et quand une telle violence (qu'elle prenne visage dur ou amène, qu'elle paraisse "grande", ou "petite") te vient à l'improviste par un des êtres qui te sont chers, elle est sûre de toucher fort et profond, de faire surgir (ou resurgir. . .) et déferler sur toi une angoisse sans nom. La racine de cette angoisse plonge le plus profond, quand elle trouve pour s'implanter le terreau meuble et frais de l'enfance, voire

[263](*) Ce sont là des choses, il est vrai, que depuis longtemps j'ai cessé de faire, me contentant d'informations occasionnelles par personnes interposées.

de la petite enfance. Cette angoisse-là, “le secret le mieux gardé du monde” dans ma vie d'enfant comme dans ma vie d'adulte, est apparue en moi aux mains de la mère, dans ma sixième année.

C'est à l'âge de 51 ans, au cours du mois de mars 1980, que j'ai mis à jour l'épisode de l'implantation de l'angoisse dans ma vie. L'emprise de l'angoisse sur moi avait été désamorcée dès
658 avant, dans une large mesure du moins, avec l'apparition de la méditation dans ma vie (en 1976), y prenant progressivement une place croissante. Un troisième tournant décisif dans ma relation à l'angoisse a eu lieu en juillet et août 1982@ au cours d'un examen attentif du mécanisme de l'angoisse dans ma vie de tous les jours. Les situations créatrices d'angoisse, depuis mon enfance jusqu'à l'âge mûr, ont été celles qui@ en des profondeurs ignorées de mon être, me faisaient revivre à nouveau “ce qui dépasse l'entendement”. Ce sont celles aussi, très exactement, où je me voyais confronté encore aux signes familiers de la violence en apparence inexplicable, insaisissable, irréductible... L'irruption soudaine de cette violence fait soudain resurgir et déferler une vague d'angoisse éperdue, aussitôt prise sous contrôle et refoulée. Cette réaction viscérale est restée identique à elle-même jusqu'à aujourd'hui, à peu de choses près[264](*). S'il y a quelque chose de changé pourtant au cours de ces dernières années, c'est par l'apparition d'une *réflexion* dans le sillage de l'angoisse, qui rende compréhensible, et souvent évident, ce qui était apparu sous le masque menaçant de “ce qui dépasse l'entendement”, du délirant ; et surtout, depuis deux ans, par l'apparition d'un *regard sur moi-même*, d'un regard d'intérêt et de sollicitude pour cette angoisse elle-même, qu'un mouvement réflexe d'une force péremptoire voudrait me faire me cacher à moi-même. Ou pour le dire autrement, ma relation à l'angoisse est devenue, et surtout depuis deux ans, une relation non plus de refus viscéral, ou de dompteur de fauves ou de fossoyeur, mais plutôt et de plus en plus, une relation *d'accueil* attentif et affectueux au message qu'elle m'apporte sur moi-même — tant sur mon présent, que sur mon passé et sur son action dans mon présent. C'est là, il me semble, le dernier pas que j'ai franchi jusqu'à présent, en direction d'une *autonomie* intérieure de plus en plus complète vis-à-vis d*autrui, c'est à dire, avant toute autre chose : vis-à-vis de mes proches et de mes ands[265](**).

[266](*) (14 décembre) II serait plus exact de dire que cette réaction est restée “pareille à elle-même, à peu de choses près” *jusqu'au.. moment* de ma méditation de juillet et août 1982. Alors que les “provocations” me prenant au dépourvu ont été nombreuses depuis lors, la “réaction viscérale” en question n'a fait son apparition qu'une seule fois, il y a un an. Elle a été l'occasion alors d'une courte méditation “de circonstance”, de quelques heures, qui a entièrement clarifié la situation. Dès qu'une situation intérieure confuse est affrontée avec simplicité et assumée, l'angoisse qui l'accompagne pour nous porter le message de notre confusion, disparaît sans laisser de trace, si
659 ce n'est celle d'une connaissance, et d'un calme renouvelé. (n* 110), sous l'éclairage quelque peu différent d'une libération par rapport @@ besoin *d'approbation* ou de *confirmation*, qui “constitue véritablement le “crochet”, discret et d'une solidité a toute épreuve, par où le conflit peut “accrocher” en nous, et par où nous sommes... sous la dépendance d'autrui..., par où en somme il nous “tient”, et (mine de rien) nous manœuvre à sa guise...“. (Ce passage, déridé ment, pourrait avoir été écrit en ce jour même — pourtant je jure que je n'ai rien recopié I)

Je ne saurais dire s'il reste encore d'autres tels “pas” à franchir devant moi, qui me donneront le recul pour voir mon autonomie actuelle comme étant encore relative, et pas complète (comme j'aurais tendance pourtant, un peu naïvement peut-être, à le croire...).

L'écLosion et l'épanouissement d'une relation décontractée et attentive à l'angoisse représente bien une *libération* dans la relation à autrui. En effet (comme il est dit dans l'alinéa qui suit), c'est la possiblité pour autrui de “manoeuvrer à sa guise les vannes de l'angoisse” en nous (par l'alternance notamment, dosée et administrée avec doigté, de la gratification et du rejet), qui représente son principal moyen de pouvoir sur nous.

C'est, il me semble, la violence-qui-ne-dit-pas-son-nom, la violence à la mode “féminine”, qui est le plus fortement génératrice d'angoisse, bien plus que la violence plus spectaculaire du coup de poing en pleine gueule. Celle ou celui qui joue de la violence feutrée, et qui par là joue aussi sur ces vannes secrètes qui libèrent en autrui des vagues d'angoisse sans nom et sans visage — il tient en mains une arme plus redoutable qu'une autorité ou un simple pouvoir de coercicion.

[265](**) II a été question déjà de ce “dernier pas” à la fin de “L'acception”

Et de manoeuvrer à sa guise et a sa fantaisie, avec un air d'innocence, ces vannes de l'angoisse, représente un *pouvoir* plus incisif sans doute et plus redoutable, alors même qu'il reste occulte, que tout pouvoir de fait ou de principe, institué par un consensus social. C'est là la "juste revanche" de la femme sur l'homme, dans une société ou celui-ci prétend (ou a prétendu) la dominer ; et c'est là aussi le prix qu'"il" paye pour @on illusoire suprématie (présente, ou passée). Si elle est *esclave* (et dans nos contrées, elle l'est de moins en moins), il est *pantin* dans @es mains ou peu s'en faut (et il l'est aujourd'hui toujours autant qu'il le fût jamais).

Depuis quelques années, chaque fois que je me vois confronté à une situation de violence gratuite (que celle-ci s'exexce à mon encontre ou è l'encontre d'autrui, qu'elle se manifeste sur le mode brutal, ou insidieux) me vient avec une force sans réplique l'association avec le *mépris de soi* — @ ou plutôt, je *vois* ce mépris de lui-même en celui qui affecte, ouvertement ou en son for intérieur, de mépriser autrui. Je n'ai aucun doute que ce n'est pas là en moi un simple mécanisme 660
pousse-bouton, un dada "philosophique" ou "psychologique* que je serais tout content de sortir à l'occasion, comme moyen peut-être d'exorciser par une formule convaincante l'angoisse dont je parlais, en collant lestement une étiquette passe-partout sur un inconnu menaçant. C'est une *connaissance* simplement, d'une relation essentielle, profonde et (une fois vue) évidente.

Cette connaissance n"'évacue" rien, elle me permet simplement de *situer* un inconnu, ce n'est nullement une sentinelle, placée là pour barrer le chemin à l'angoisse, ou pour l'expulser de la place. Telle n'est pas la nature d'une connaissance, au sens ou je l'entends. Une connaissance fait partie d'un *calme* intérieur, elle contribue à lui donner son assise. C'est une agitation en nous, par contre, qui nous pousse sans cesse à vouloir barrer le chemin aux "intrus", de peur qu'ils ne bousculent un "calme" de composition. Le calme dont je parle ne craint pas l'intrus, il nous le fait accueillir @ Et l'agitation en surface créée par la nouvelle rencontre avec l'angoisse ne trouble pas ce calme, mais elle y concourt.

([141]) (13 décembre) Avec ma "vanne" dans la note précédente, sur l'"esclave" et le "pantin", ([141])
j'ai sûrement trouvé moyen encore de mécontenter tout le monde, et (si je suis lu. . .) de me faire traiter par tous les noms 1 A moins que l'hypothétique lecteur (ou lectrice) n'aplaudisse tout content, qui sait, persuadé que l'image est bien envoyée et s'applique au monde entier, sauf à lui-même (eu elle-même) ; et sauf peut-être encore, tout au plus, au sarcastique auteur. Par cette supposition d'ailleurs, il ferait à ma modeste personne un crédit qui ne lui revient nullement. Tout au plus me hasarderaisje à admettre que depuis quelques années (et surtout, depuis une certaine méditation sur l'angoisse, en juillet et août 1982), je commence à sortir, voire même à être sorti, du fameux "cirque" — du cirque conjugal, certes, mais aussi des autres qui lui ressemblent comme des frères. Il y a même, dans la première partie de Récoltes et Semailles, une section dans ce sens qui annonce bien cette couleur-là, du nom de "Fini le manège I" (n° 41, du mois de mars dernier). Là, il ne s'agissait pas du cirque conjugal, mais d'un certain cirque mathématique, dans lequel il m'a plus de tourner une bonne partie de ma vie, comme tout le monde. Mais il est vrai aussi que quelques semaines après cette section au nom prometteur, le 29 avril, apparaît une note "Un pied 661
dans le manège (ne 72), dont le nom semblerait annoncer un autre son de cloche ! La différence avec avant, peut-être, c'est que s'il m'arrive encore ici et là de tourner dans quelque manège (et je ne vois plus guère que le manège mathématique qui continue à m'attirer. . .), c'est moi-même (ou quelqu'un en moi du moins) et personne d'autre qui tire ces fils qui me font tourner en rond, et ceux-ci ont cessé pour moi d'être invisibles.

Ces réserves faites, je peux dire que la plus grande partie de ma vie d'adulte (et plus exactement, jusqu'au moment de la découverte de la méditation), je "marchais" au quart de tour (comme tout le monde, encore), aussi bien dans le carrousel conjugal (il a tourné gaillardement pendant pas moins de vingt ans !), que dans les autres. Je ne le regrette pas, car la connaissance que j'ai des carrousels en tous genres, je la dois en tout premier lieu à ceux dans lesquels j'ai moi-même tourné, si j'y ai tourné si longtemps, c'était parce que l'élève a été lent à apprendre — et aussi, sûrement, que de plus d'une façon j'y trouvais des appâts. Ils ont fini, à la fin des fins, par perdre de leur force et de leur charme, faut-il croire. . .

Il me semble que dans tous ces carrousels, j'ai toujours été celui qui "marchait", et jamais celui que "faisait marcher". Ou pour le dire autrement, je ne crois pas avoir eu jamais l'ombre d'une propension pour le fameux style "patte de velours" — il m'est arrivé de jouer des griffes durement, mais jamais, je crois, des griffes noyées dans un duvet velouté. C'est un trait, parmi de nombreux autres, qui attestent qu'au niveau de la structure du moi, du "patron", de cela donc en moi qui est conditionné, le ton de base'est fortement "masculin", sans ambiguïté aucune pour le coup. Les tonalités yin, "féminines", dominent par contre au niveau de l'"enfant", de l'originel en moi, c'est à dire aussi, dans la pulsion de connaissance et dans les facultés créatrices.

Je voudrais encore ajouter quelques mots au sujet de la "violence gratuite" dans ma vie. Dans la précédente note (d'il y a trois jours), je l'évoque dans l'éclairage de celui qui se trouve être la cible de cette violence, ou de celui du moins qui y est confronté en autrui (fut-ce comme simple témoin), lorsque j'écris :

"S'il y a une chose au monde, aussi loin en arrière que je puisse me souvenir, qui @ chaque fois n'a laissé désemparé et sans voix, ça a été de me voir confronté à nouveau à cette violence qui dépasse l'entendement, celle qui frappe et détruit pour le seul plaisir de frapper et de détruire..."

662 Ces lignes, et celles qui les suivent, correspondent bien à la réalité", à la réalité de mon propre vécu en tous cas, et sûrement aussi, de celui d'innombrables hommes et femmes qui, comme moi, ont été confrontés à cette violence-là. Elles pourraient donner l'impression que celui qui les a écrites est lui-même entièrement étranger a cette violence, que toute sa vie il a été exempt de tels délires. Il n'en est rien pourtant. Je me rappelle certaines relations dans ma vie, au nombre de quatre, dont trois se placent dans mon enfance ou dans l'adolescence (entre l'âge de huit et seize ans), relations empreintes d'une inimitié ne se fondant sur aucun grief personnel précis, et s'exprimant sous forme de moquerie systématique et impitoyable, ou par des rouffiées et autres brutalités. La première fois la victime, un camarade de classe (en Allemagne encore), était le souffre-douleur de toute la classe. La situation a traîné sur des années, je crois me rappeler. Les deux cas suivants se placent pendant la guerre, lors de mon séjour (au sortir d'un camp de concentration français) dans une maison d'enfants du secours Suisse au chambon sur Lignon, "la Guespy", entre 1942 et 1944. Cette fois les "affreux" étaient un des mes camarades (dont les parents, comme les miens, devaient être internés, comme juifs allemands), et un de nos deux surveillants, l'un et l'autre de langue allemande comme moi. Ils étaient l'un et l'autre un peu les têtes de turc encore d'un groupe de jeunes garçons et filles, parfois impitoyable, dont je faisais partie — mais je crois que je leur menais la vie plus dure qu'aucun autre de toute la bande. La cohabitation sous un même toit, et la situation commune de réfugiés au statut précaire, sous la menace constante d'une raffle de juifs par la Gestopo, aurait pu susciter en moi des sentiments de solidarité et de respect, mais il n'en a rien été.

Dans les trois cas, la personne que je prenais comme cible d'une malveillance était d'un naturel doux, plutôt timide, nullement combatif, que je classais des lors comme "mou" ou comme "lâche", et qui du coup faisait partie des traits qui étaient censés en faire un peu reluisant personnage. Dans une époque dévastée par le souffle de la violence et du mépris de la personne, et moi-même empli d'aversion pour la violence guerrière ou concentrationnaire, et pour tout ce qui les accompagne, je me sentais pourtant entièrement justifié dans le népris et la violence que je faisais subir à autrui, pour la simple "raison* que je m'étais plu à le classer comme "antipathique" (et d'autres qualificatifs à l'avenant...), après quoi tout (ou presque) devenait permis, pour ne pas
663 dire, hautement louable. Moi qui me flattais d'avoir l'esprit "logique" et juste, je ne voyais pas alors que mon comportement, et sa justification par une antipathie (dont je n'aurais pas songé certes à sonder la vraie nature), étaient les mêmes exactement que ceux de l'allemand bon teint des années trente vis-àvis des "sales juifs" (choses que j'avais pu voir de près dans mon enfance) ; et que c'étaient ceux-là aussi que rendaient possible ce déchaînement de violence sans précédent qui déferlait alors sur le monde. Je faisais mine bien sûr (dans le sillage de mes parents) de me distancer de cette violence comme d'une aberration étrange (voire, parfois, qui "dépasse l'entendement"). J'étais plein d'une altière condescendance vis-à-vis de tous ceux, soldats ou civils, qui d'une façon ou d'une autre consentaient à être des rouages actifs ou passifs dans les charniers héroïques et dans les abominations qui les accompagnent. Et en même temps, à mon modeste niveau et dans mon propre rayon d'action limité, je faisais comme tout le monde...

Si j'essaye de discerner la cause d'un si étrange aveuglement au service d'un propos délibéré de mépris et de violence, il vient ceci. Les violences que j'avais eu moi-même à subir au cours de mon enfance depuis l'âge de cinq ans, sans même avoir jamais été désignées comme telles à mon attention d'enfant, avaient fini par créer un état de tension chronique, restée inconsciente et soigneusement contrôlée par une volonté bien trempée. Cette tension, ou accumulation d'agressivité sans cible particulière, créait le besoin d'une décharge d'agressivité. Ce "besoin" n'était pas pourtant de nature corporelle — les occasions pour se défouler par une activité corporelle idoine ne manquaient dans aucun de ces cas — mais bien *psychique*, sûrement il devait y avoir une rancune accumulée, surtout inconsciente bien sûr et qui ne se matérialisait pas en des griefs palpables vis-à-vis de telle personne en particulier (un des nés parents disons, ou une des personnes qui en tenaient lieu), sur qui j'aurais pu reporter alors des sentiments de rancune, et leur donner une expression concrète, violente peut-être. Il devait y avoir en moi une violence "vacante", une violence diffuse, errante, à la recherche d'une cible sur qui se décharger. Il semble que souvent ce @ont les animaux (insectes, crapauds, chiens ou chats, voire boeufs ou chevaux...) qui font les frais de telles violences en errance, à la recherche d'une victime. Cela n'a pas été le cas pour moi, je ne ne rappelle pas avoir martyrisé dans ma vie un animal ni petit ni grand. Apparemment, il ne fallait un bouc émissaire plus proche de moi, une *personne*! Quand on en cherche un, sûrement on n'a jamais de mal à en trouver.

Je n'ai aucun doute que ce que je viens d'écrire décrit bien un certain aspect de la réalité. 664
Je sens pourtant que cette description reste encore à la surfaces des choses, elle cerne seulement un certain aspect "mécaniste", sans vraiment entrer plus avant dans le vécu inconscient. Four le moment, à la place de ce vécu, il y a une sorte de grand "blanc", de vide. Ce n'est pas ici le moment et le lieu de passer outre, pour sonder plus avant ce que ce "blanc" recouvre, ce qui se dissoud dans ce "vide". Est-ce ce fameux "mépris de soi", qui s'affirmait de façon si péremptoire encore dans la note d'il y a trois jours, et qui soudain, maintenant qu'il s'agit de *moi*, semble évanoui sans laisser de traces ? Ce serait le moment maintenant ou jamais, enfin, d'en avoir le cœur net, d'élucider ce "flou" tenace et ambigu qui continue à marquer la connaissance que j'ai de moi-même, comme naguère le "flou" qui entourait le rôle et l'existence même de l'angoisse dans ma vie. C'était là, l'angoisse, le "secret le mieux gardé" dans toute ma vie, m'avait-il semblé. Y aurait-il un autre secret, mieux gardé encore, à peine frôlé ici et là, en deux ou trois occasions, depuis qu'il m'arrive de méditer ? J'ai le sentiment d'avoir tout en mains pour en savoir le fin mot — y compris par ce soudain afflux d'intérêt bien familier, qui m'apprend que le moment est mûr pour me lancer ! Pourtant, je sens que je ne vais pas le faire ici, dans cette méditation en quelque sorte "publique", ou du moins, destinée à être publiée. Celle-ci aura eu du moins, entre bien d'autres, la vertu de faire mûrir inopinément une question devenue soudain très proche, reconnue enfin comme cruciale pour une compréhension de moi-même, alors que précédemment elle faisait un peu figure d'une question parmi cent, sur une longue liste d'attente dont je ne verrai peut-être jamais le bout...

Il n'est nullement exclu que j'aurai l'occasion encore de rencontrer l'un ou l'autre des trois hommes (dont deux sont à peu près de mon âge) qui ont été naguère les cibles innocentes d'une violence et d'une agressivité en moi ; ou sinon, tout au moins, que j'aurai la possibilité d'écrire à tel d'entre eux. Ce sera une bonne chose pour moi de pouvoir faire amende honorable, et ce, en pleine connaissance de cause. Peut-être ce sera une bonne chose pour lui également. Chose étrange pourtant, je n'ai pas l'impression qu'aucun des trois m'en ait jamais vraiment voulu, et que ma violence ait déclenché en lui une animosité personnelle pour mol en particulier. Plutôt, il me semble que tout le contexte dans lequel il était pris devait être vécu par lui comme une sorte de calamité, à laquelle il n'aurait pu même être question d'échapper, et que ma propre personne
a été perçue plus comme un parmi des figurants dans cette calamité, que comme un tourmenteur 665
impitoyable (que j'étais) et détesté. Il se peut bien sûr que je me trompe, et que je ne le saurai jamais — comme il se peut aussi que j'aurai la chance d'être confronté un jour à ce karma-là, que j'ai semé dans l'aveuglement.

Il doit y avoir eu, je crois, un mûrissement en moi dans les années qui ont suivi l'épisode "Guespy", sans pourtant qu'il y ait eu une quelconque réflexion à ce sujet, pour autant qu'il me souvienne. Toujours est-il qu'il y a eu par la suite des réflexes efficaces en moi, qui m'auraient interdit de m'associer encore à des actes de violence collective de tout un groupe à l'encontre d'un des ses membres. Je ne crois pas que la chose se soit reproduite dans ma vie d'adulte, ni que j'aie jamais été tenté de jouer encore un tel rôle, dont je devais sentir à quel point il était faux, et sans

courage sous des dehors enjoués et “sportifs”. Cela n’empêche qu’après la guerre encore, la vie s’est chargée abondamment d’accumuler devant moi des situations chargées de violence voilée et d’angoisse, et de perpétuer en moi les tensions profondes qui avaient marqué déjà mon enfance et mon adolescence. C’est dans ce contexte que se place une quatrième relation, marquée par des mouvements occasionnels d’animosité et de violence que je peux appeler “gratuite” — non fondée ou provoquée par des griefs concrets, ni même (je crois) par des actes qui puissent passer pour “provocateurs”. Il s’agit de ma relation a un des mes fils. Je sais pourtant que je n’étais pas moins attaché à lui, et que je ne l’“aimais” pas moins que mes autres enfants. Mais à un certain niveau dans l’inconscient, il y a dû y avoir en moi un refus de certains aspects de sa personne, ceux justement qui le rendaient plus doux et plus vulnérable, et plus difficile aussi à appréhender, que ses frères et sa sœur. Décidément, il ne “cadrait” pas du tout, moins encore que mes autres enfants, avec les belles images superyang que j’aurais bien aimé trouver réalisées en mes enfants — et ceci d’autant moins, que certaines circonstances très dures qui avaient entouré ses premières deux années et l’avaient beaucoup marqué, ont rendu plus difficile pour lui de nouer des relations confiantes à ses parents. Toujours est-il que pendant le temps où il vivait encore avec moi sous le même toit, jusque vers sa dixième année, il m’arrivait de le soumettre à des punitions de nature humiliante, imposées à voix tonitruante. C’étaient là des choses qui an/aient entièrement sombré dans l’oubli, tout comme une certaine atmosphère qui avait fini par imprégner l’air familial — ce sont quelques dialogues avec sa sœur et ses deux frères, il y a deux ou trois ans, qui fort
666 opportunément ont fait remonter tant soit peu ces choses dans ma mémoire. Peut-être que le jour viendra où lui aussi sera disposé à en parler avec moi — lui qui, peut-être, parmi mes enfants, a le plus fait les frais d’une atmosphère familiale chargée d’angoisse feutrée et de tensions non assumées ; ou tout au moins, celui qui a le plus “écopé” aux mains de son père, alors que chacun d’eux a eu son ample part du “paquet* parental. Je sais tout au moins — et j’en suis heureux — que ce qui empêche l’un ou l’autre de mes enfants d’entretenir une relation simple et confiante avec moi, son père, et de parler ensemble d’un lourd passé et de le sonder, ce n’est *pas* une crainte qu’ils auraient gardée vis-à-vis de moi, et qu’ilsj s’efforceraient de cacher.

Mais ici encore, ce n’est pas le lieu dans ces notes de sonder plus avant une situation complexe, qui implique six ou sept autres personnes tout autant que moi-même. Ce qui m’importait avant tout, c’est de faire le constat sans fard de l’apparition occasionnelle, ici et là dans ma vie et dans mes propres actes, de cette même violence apparemment gratuite, qui tant de fois “m’a laissé désemparé et sans voix”, quand je la rencontrais en autrui. Ce constat n’est pas fait dans une “intention” particulière, il ne prétend pas “expliquer” ni “excuser” la violence gratuite chez quiconque, pas plus que celle-ci n’est censée expliquer ou excuser la mienne. Il n’est pas impossible, et même probable, qu’en approfondissant la réflexion, les deux violences, celle en autrui et celle en moi, finiront par s’éclairer mutuellement. C’est le genre de choses qui finit par venir d’elle-même, par surcroît, sans qu’elle soit cherchée, si j’ai fait ce constat, c’est simplement parce qu’il était sur le chemin et que (sous peine de cesser d’être vrai) je ne pouvais pas ici ne pas le faire.

(142) ([142]) (14 décembre) La réflexion de la nuit dernière me rappelle fort opportunément cette chose qu’on a tellement tendance à oublier, et surtout (en l’occurence) celle que j’ai, *moi*, tellement tendance à oublier t que je ne suis pas “meilleur” que quiconque, que je suis taillé dans la même étoffe que tout le monde ; exactement comme tel de mes amis que je n’apprête à placer sur la sellette, au centre d’une attention sans complaisance…

J’ai donné hier une sorte de description de l’apparition de la violence (en apparence) “gratuite”,
667 cornue la décharge d’une tension et d’une agressivité accumulées sur tel bouc émissaire qui, pour une raison ou une autre, se trouve avoir la tête de l’emploi. Cette description “me”carliste” et superficielle, sûrement “bien connue”, peut accréditer une *attitude* toute aussi “mécaniste” vis-à-vis de cette violence-là, en soi-même ou en autrui. Celleci est vue alors comme une sorte de fatalité inéluctable, fatalité enracinée dans la structure même du psychisme hélas — que pourrions nous y faire t Une telle attitude, sous une apparence “rationnelle” ou “scientifique”, me paraît n’être autre chose que la rationalisation d’une *abdication* : l’abdication devant la présence d’une *liberté* créatrice en soi et en autrui, laquelle nous ouvre l’option, à chacun, d’*assumer* les situations dans lesquelles nous nous trouvons placés, au lieu de suivre passivement les lignes de pente des mécanismes tout

tracés, prêts à nous prendre en charge en tout moment, s'il est vrai qu'il est plutôt rare qu'on fasse usage de cette option "liberté", la simple *présence* de cette option et des possibilités créatrices en nous, qu'on choisisse ou non d'en faire usage, change du tout au tout la nature des choses. C'est par 1 à, et par nulle autre chose, que les situations impliquant des relations entre personnes, ou d'une personne à elle-même ou au monde qui l'entoure, ont une dimension qui est absente quand au lieu de personnes, il s'agit (disons) d'ordinateurs, si perfectionnés soient-ils. C'est par là aussi qu'apparaît pour chacun de nous le privilège de la *responsabilité* pour nos actes et pour les motivations de nos actes. Cette responsabilité n'est nullement levée par le fait que souvent nous recourons à la commodité, à nous offerte, de nous cacher nos propres motivations@

pour revenir au cas d'espèce comme illustration, si j'ai pu jouer les grandes âmes tout en faisant usage de mon pouvoir de tourmenter tel camarade qui ne m'avait fait aucun mal, c'est parce que derrière une "bonne foi" de surface, j'avais choisi une attitude de mauvaise fois grossière, phénoménale, qui crevait les yeux tout autant à ce moment là, que maintenant avec le recul, quarante ans plus tard. C'était là bel et bien un *choix*, que rien ne m'obligeait à faire, et qui équivalait à fermer les yeux sur les tensions et l'agressivité accumulées en moi (tout en me réclament, bien sûr, de belles idées "non-violentes"), et à les évacuer "en douce" (sic) sur les boucs émissaires à portée de main. De telles violences — c'est-à-dire aussi, la quasi totalité des violences et abominations qui sévissent dans le monde des hommes — ne peuvent avoir lieu, et leur fonction secrète ne peut s'accomplir, qu'à *condition* que celle-ci reste rigoureusement secrète justement (alors même 668
qu'elle crève les yeux) ; à condition donc de se faire prendre à soimême "des vessies pour des lanternes", de jouer avec conviction un double jeu grossier, en occultant pour les besoins de la cause nos plus élémentaires facultés de connaissance. Nous y sommes encouragés, il est vrai, par l'air qui nous entoure depuis toujours, alors que depuis toujours nous avons vu notre entourage empressé à sanctionner par son consensus les subterfuges, si grossiers soient-ils, au service de fictions qui avaient son assentiment. Et mon propre subterfuge, dans les cas d'espèce dont j'ai parlé, avait bel et bien l'assentiment ou le tacite encouragement de l'entourage, sans quoi je n'aurais pu le maintenir et continuer mon jeu.

Assumer une situation, par contre, c'est ni plus, ni moins que l'aborder *de bonne foi*, au plein sens du terme, c'est à dire : sans faire usage de la facilité qui nous est offerte de nous en cacher les tenants et aboutissants évidents, par des subterfuges grossiers. C'est donc aussi, tout simplement, faire usage de nos saines facultés de perception et de jugement, sans prendre soin de les occulter pour les besoins de telle cause ou de telle autre. Chose qui peut paraître étrange, et qui pourtant est elle aussi simple et évidente — quand nous abordons une situation dans de telles dispositions, des dispositions d "[1] innocence", celle-ci se transforme aussitôt et profondément, si confuse et si nouée qu'elle ait pu paraître. Ou pour mieux dire, si elle était "nouée" en effet et ne bougeait pas d'un poil depuis belle lurette, c'est parce que nous l'empêchions nous-même d'évoluer, de "couler" suivant ta. nature propre ; que nous faisions obstruction à son mouvement spontané, suivant en cela l'exemple concordant de tous ceux qui nous ont entourés depuis notre plus tendre enfance. Il suffit de *cesser* de se raidir, de *cesser* de faire obstruction, pour que les choses qui paraissaient figées se remettent en mouvement, pour que ce qui était coincé se décoince, et que les dures tensions accumulées trouvent à se libérer enfin et à se résoudre dans un nouvel et ample mouvement, enfin réapparu.

Cette "facilité" ou "commodité" que nous avons, avec l'encouragement de tous, de "prendre des vessies pour des lanternes", et par là, de bloquer ce qui est fait pour couler, n'a en fait rien de "confortable" I L'immobilisme intérieur pépere qu'elle nous ménage, nous le payons d'un prix exorbitant — de celui d'une crispation intérieure, et du faramineux investissement d'énergie pour maintenir et cette crispation, et la fiction vessies — lanternes. Ceci dit, chacun fait à son idée, en tout moment — c'est là notre privilège. Et en tout moment, par ce que nous faisons, nous *semons*, 669
pour nous-même et pour autrui. Et la récolte de ce que nous semons commence dans l'instant même.

([143]) Il serait temps peut-être de revenir à ce "premier plan" de l'Enterrement, c'est à dire aux ([143])
tenants et aboutissants du rôle qu'y a joué le Grand Officiant à mes obsèques, mon ami — Pierre. J'y étais revenu déjà il y a une semaine, dans la note "Patte de velours — ou les sourires" (n° 137,

du 7 décembre), pour m'en éloigner a nouveau par cette digression (sur cinq notes consécutives) sur "la griffe" et "le velours". Je sens que cette "digression", comme bien d'autres qui l'ont précédée, n'a pas été inutile.

Si j'y ai été amené, c'est justement du fait que le trait apparent le plus frappant, peut-être, dans la façon dont mon ami s'est chargé de son rôle, c'est la persistance, sans aucune velléité de rupture à aucun moment, du plus pur style "patte de velours", au service d'un antagonisme sans failles et qui jamais ne dit son nom[267](*). Autre fait saillant, derrière les apparences avenantes et bien tempérées du sourire entendu et des airs amenés, bien des fois s'est exprimé en mon ami, vis-à-vis de moi-même ou de l'un de ceux qu'il rangeait au nombre des "miens" (au niveau du travail mathématique), une intention sans équivoque, et en apparence gratuite, de *nuire* ou de *blesser.* Je me suis assez étendu sur des faits concrets dans ce sens, dans la première partie de l'Enterrement, pour qu'il soit utile de revenir ici là-dessus. Il s'agit bien de dispositions de malveillance (strictement circonscrite dans le domaine de l'activité scientifique, semble-t-il), de *"violence"* dans un sens fort du terme, alors même que celle-ci reste rigoureusement occulte — la griffe toujours noyée dans d'exquises soies duvetées. Et cette violence, cette malveillance ont toute l'apparence de la plus déroutante *gratuité* — il semblerait qu'elles s'exercent pour le seul plaisir de nuire et de blesser.

670 Comme chaque fois qu'on se voit confronte" à une telle situation, celleci semble si incroyable que souvent on hésite à en croire Ile témoignage de ses saines facultés[268](*). Récuser ce témoignage, comme il est d'usage courant, est une des innombrables façons de ne pas assumer une situation, et par là, la perpétuer. Il est sûrement préférable de poser sur la chose, en faire le tour, à la recherche peut-être d'aspects qui peuvent nous avoir échappé et qui en fournissent une approche, qui permettent de l'intégrer dans son vécu. Rares doivent être ceux, il me semble, qui à aucun moment dans leur vie n'aient passé par de telles dispositions de malveillance sans cause — et de consentir à s'en souvenir est déjà un pas possible pour se *rapprocher* d'une situation de fait, que les réflexes courants nous encorageraient plutôt à évacuer dare-dare. Il est sûrement bon aussi de sonder plus avant, pour voir s'il n'y aurait pas quelque grief caché qui serait cause et ressort d'une violence qui paraissait sans cause — comme il est bon également, le cas échéant, de reconnaître pour ce qu'ils sont des "griefs" bidon, du style (par exemple) que j'ai moi-même pratiqué, savoir qu'un tel est un affreux personnage qui ne mérite aucun ménagement etc.

Mais dans le cas d'espèce, j'ai beau sonder, je ne vois apparaître rien qui, de près ou de loin, ressemble à un *grief* que mon ami pourrait (à tord ou à raison) nourrir à mon encontre, ou à l'encontre d'aucun de ceux qu'il a choisis comme cible d'une malveillance. Lui-même n'a à aucun moment rien laissé entendre qui aille tant soit peu en ce sens ; sans compter que, sondé plus d'une fois par moi au sujet de tels de ses actes qui m'avaient laissé bouche bée, il n'a à aucun moment admis qu'il puisse y avoir eu en lui à l'égard de quiconque l'ombre de dispositions d'inimitié. J'ai fini par sentir une secrète gratification en lui, lors de mes rencontres occasionnelles, quand il me servait ses bonnes raisons tout ce qu'il, y avait d'objectives, avec cet air bien à lui de surprise innocente un peu amusée... En somme j'entrais dans un jeu qu'il menait à sa guise et selon son bon plaisir, et avec une intime satisfaction que j'ai été long à percevoir. (Pourtant, il était très loin d'être le premier à me faire ainsi tourner en bourrique I) J'ai quand même fini, mieux vaut tard que jamais, de sortir de ce manège-là[269](**) I

671 Si d'autre part je me sonde moi-même, passant en revue ma relation à mon ami depuis notre rencontre il y a près de vingt ans (en 1965), je ne trouve trace non plus de quelque chose qui, à aucun moment, aurait pu être cause de quelque grief à mon égard. Au sens conventionnel, superficiel des choses, je puis dire que de tout ce temps, et plus particulièrement dans les premiè-

[267](*) Comme j'ai eu occasion de le souligner déjà ailleurs, le fait que l'antagonisme, ou un propos délibéré de rejet ou de dérision, "ne dise jamais son nom", n'est nullement spécial à non ami Pierre, mais (pour autant que j'en aie eu connaissance) vaut pour *tous* le@ participants à l'Enterrement, sans exception. C'est ainsi que dans ces "obsèques du Yin" par la dérision, la note de fond en chacun des participants (et comme il sied à une telle funèbre occasion) est elle-même — yin i

Voir aussi, pour ce caractère "occulte" de l'Enterrement, la note "Le Fossoyeur — ou la Congrégation toute entière", n* 97.

[268](*) Voir à ce sujet la note "La robe de l'Empereur de Chine", n* 77'.

[269](**) C'était en 1981 — c'est le "deuxième tournant" dont il est question dans la note "Deux tournants", n* 66.

res cinq années de contact étroit, je "ne lui ai fait que du bien". Mais cette constatation m'en rappelle aussitôt une autre, moins superficielle — celle d'une *complaisance* en moi à son égard, qui est apparue au cours de la réflexion dans les notes "L'être à part" et "L'ambiguité" (n°s 67′ et 63″). Il est clair que cette complaisance n'était nullement "un bien" pour lui — et également, que les dispositions de mon jeune et brillant élève et ami à mon égard se sont développées en étroite symbiose avec mes propres dispositions, et plus particulièrement, avec cette complaisance. Il n'est pas impossible, même, que celle-ci, à un certain niveau inconscient, ait été (non seulement perçue, chose évidente de toutes façons, mais de plus) ressentie par mon ami comme un "grief", comme un scénario peut-être trop connu et ressassé à satiété, dans son jeune âge d'enfant un peu prodige sur les bords, et qui lui était resservi (fût-ce discrètement) à nouveau. Il avait cru peutêtre, naïvement, qu'en mettant les pieds dans le "grand monde" mathématique, tout serait différent de ce qu'il avait connu — et puis non, c'était toujours le même tabac 1 (Et par ses propres choix délibérés, aujourd'hui c'est toujours le même tabac encore, et en plus gros encore, ce qui plus est. . .)

Ce qu'il en est au juste à ce sujet, je ne le saurai probablement jamais. Ce n'est d'ailleurs pas mon boulot de le tirer au clair, à supposer que j'aie les antennes assez fines pour pouvoir le faire par mes seuls moyens. Si "grief" il y avait, c'était en tous cas, tout au plus, un grief "d'appoint", qui contribuait sa chiquenaude à mettre en route "quelque chose" — un certain j e us mû par une force de toute autre magnitude ; une force dont je sens depuis longtemps la présence, mais dont la nature reste pour moi énigmatique. Avant de quitter ce "premier plan" du tableau de l'Enterrement, je voudrais tout au moins essayer de supputer la nature de cette force-là.

Il y a, visiblement@ une *avidité* de supplanter, d'évincer, d'effacer, et celle aussi de s'*approprier* les fruits des labeurs et des amours d'autrui avec dame mathématique. Pourtant, il est clair pour moi que ce n'est *pas* une simple "boulimie" de prestige, d'admiration, d'honneurs, ni même de pouvoir, qui est le ressort profond du rôle qui est le sien dans l'Enterrement. Combien de fois, au cours de ma réflexion sur ce rôle, ai-je été saisi de voir à quel point cette *obsession* en lui d'enterrer 672
faisait qu'il s'enterrait lui-même I II avait reçu en partage, par ses dons exceptionnels et par une conjoncture également exceptionnelle, tout ce qu'il fallait pour dépasser de très loin son maître, et pour laisser une empreinte profonde sur l'ensemble de la mathématique de son temps. Il suffisait qu'il laisse l'enfant en lui jouer à sa guise, sans l'emmerder de consignes, de barrières ici et de sens interdits là — en se bornant simplement à veiller au nécessaire, l'intendance strictement. Ce faisant, et sans avoir ni à pousser ni à tirer ni à jouer des coudes, le "patron" en lui, ni plus ni moins avide sans doute qu'en quiconque, n'aurait certes pas manqué de toutes les marques imaginables du prestige, de l'admiration, des honneurs, et du pouvoir par surcroît, à ne pas savoir même qu'en faire, alors que c'est le môme qui s'en donne à cœur joie et ne laisse pas grand loisir au patron de jouer les patrons. . .

Décidément, en termes simplement "utilitaires", c'était une salement mauvaise affaire, de s'embringuer dans un Enterrement qui lui a collé aux pattes depuis quinze ans ou plus, et qui était parti pour lui coller après sa vie durant, si l'encombrant défunt ne s'était avisé soudain de bousculer la Cérémonie, en soulevant le couvercle de son cercueil, au moment (comme de juste) où on s'y attendait le moins I (Les paris sont ouverts sur l'incidence du malencontreux incident sur les mises futures du patron Pierre. . .) Ou pour le dire autrement, mon ami avait l'étoffe (par ses moyens intellectuels, tout au moins), et les lettres de noblesse, pour être en mathématique un Pierre le Grand, et il a choisi au lieu de cela de jouer les petits-Pierre. Ça a tout l'air d'une mauvaise affaire en effet, du moins si la mise poursuivie était bel et bien, avant tout, celle des satisfactions vaniteuses.

([144]) (15 décembre) Vers la fin de la réflexion de la nuit dernière, il y a eu en moi le léger malaise de celui qui, d'un air péremptoire, sert un raisonnement d'une logique irréprochable, tout en écartant le sentiment diffus qu'il y a pourtant quelque chose qui cloche. Ce "quelque chose" est apparu, d'ailleurs, dès que je me suis arrêté d'écrire. Une façon vague de le formuler est celle-ci : la "logique" de l'inconscient, celle qui préside dans nos choix les plus cruciaux, n'est nullement celle du raisonnement conscient ordinaire, et encore moins celle du raisonnement "orthodoxe". En 673
l'occurence, la perception que j'ai des "atouts" du jeune homme Deligne dans la deuxième moitié ([144])

des années soixante (disons), et le poids que je leur accorde (qui va dans le même sens, tout au moins, que le poids que leur accordera tout mathématicien raisonnablement bien informé) — cette perception et ce poids (que j'aurais envie de qualifier d'"objectifs") sont sans relation avec les dispositions et sentiments de l'intéressé lui-même ; avec ceux, notamment, concernant ses propres capacités, qui forment certes l'atout-clef parmi tous ceux dont il dispose.

J'ai l'impression pourtant qu'au niveau conscient tout au moins, et avec toutes les clauses de style que la modestie exigeait, mon ami avait intégré et faits siens les échos flatteurs qui lui revenaient depuis belle lurette, sûrement, au sujet de ses dons peu ordinaires. Mais il ne fait pour moi aucun doute qu'à un niveau plus profond, celui où sont pris sans paroles les grands choix qui dominent une vie, cette version "objective" des choses devenait (et reste aujourd'hui encore) *lettre morte*. A sa place, ilyaun *doute* insidieux, qu'aucune "preuve" de valeur (ou de supériorité sur autrui. . .) ne déracinera jamais — un doute d'autant plus tenace qu'il reste a jamais informulé. Je l'ai perçu en mon ami, comme je l'ai perçu en d'autres moins brillamment doués, et c'est le même. Ce doute est le messager obstiné d'une *intime.-conviction*, qui reste elle aussi inexprimée, plus profondément enfouie encore que ce doute même : une intime conviction d'impuissance, foncière et irrémédiable. C'est *elle* aussi, ce ". mépris de soi" dont j'ai parlé tout aux débuts de Récoltes et Semailles, dans le contexte d'une réflexion qui restait "générale"[270](*). Elle réapparaît, dans un contexte impersonnel encore et sous un visage différent, il y a un mois ou deux, comme un "sentiment de fêlure"[271](**) — ce sentiment diffus dont j'avais fait le constat pour la première fois en moi-même, le surlendemain du jour où j'ai découvert la méditation. Et plusieurs fois aussi au cours de la réflexion sur l'Enterrement, il y a eu perception soudaine et aiguë de cette "intime conviction d'impuissance" en mon ami, jetant une lumière nouvelle sur telle situation qui semblait défier le bon sens. . . [272](***).

674 Je sais que cette intime conviction, en mon ami ou en tout autre, est elle-même comme l'*ombre* d'une *connaissance* — de la connaissance d'une "fêlure" justement qui existe bel et bien d'une "mutilation" subie, et sanctionnée et maintenue jusqu'en ce jour même par son propre acquièscement. L'ombre ne restitue pas pourtant la connaissance dont elle provient, bienfaisante par elle-même comme toute connaissance — elle en est plutôt comme une caricature difforme et gigantesque, une version-épouvantail. Ce qui déforme ainsi et rend méconnaissable une connaissance, est une *peur* — la peur justement de prendre contact avec cette connaissance ellemême, de la laisser remonter des profondeurs où elle est depuis toujours refoulée, et d'assumer l'humble réalité dont elle est le fidèle reflet.

Prendre contact avec cette connaissance redoutée, prendre connaissance d'un regard pleinement conscient de cette réalité connue en les couches profondes, et fuie — c'est cela, véritablement, qui signifie : reprendre contact pleinement avec cela en nous (qu'on l'appelle "la force", ou "l'enfant"), "crû perdu et mort une longue vie durant". Car c'est cette force-là assurément et rien d'autre, la force d'enfance, qui nous rend aptes à assumer la connaissance de cela en nous qui est fêlé, mutilé, paralysé. Et l'assumer signifie aussi, reprendre contact avec cette *autre connaissance*, antérieure à celle de notre mutilation et plus essentielle encore qu'elle : la connaissance originelle de la présence de cette "force" qui repose en nous, une force qui n'est celle du muscle ni du cerveau, et qui contient et l'une et l'autre.

Chose qui peut paraître étrange, cette connaissance perdue de la présence en nous de cette "force", de ce *pouvoir créateur*, comme part évidente, indestructible de notre vraie nature — cette connaissance est retrouvée à travers la découverte et l'humble acceptation d'un *état* d'*impuissance*, résolu par cette acceptation même. La connaissance d'un état d'impuissance recouvre et cache la connaissance, plus profondément enfouie encore, de notre force créatrice. Celle-là est comme la clef qui nous ouvre à celle-ci, l'une et l'autre indissociables en vérité, comme l'endroit et l'envers
675 d'une *même* connaissance[273](*), objets de la *même* peur. c'est bien "l'envers", la connaissance la

[270](*) Voir la section "Infaillibilité (des autres) et mépris (de soi)", ne 4.

[271](**) Voir la note "La moitié et le tout — ou la fêlure" (ne 112), du 17 octobre.

[272](***) Voir à ce sujet la note "Le renversement (3) — ou yin enterre yang", où (entre autres) sont évoqués certains tels "moments sensibles" de la réflexion.

[273](*) Dans cette image, bien sûr, "l'e *ndroi* t" est la connaissance de l'état d'impuissance, celui d'inauthenticité, de "fêlure", alors que l'e n t *vers*, plus caché encore, est la connaissance de notre nature indivise et de notre pouvoir

plus profondément enfouie des deux, qui est l'objet de la peur la plus forte, et des démentis les plus véhéments. Ce n'est pas tellement le familier et anodin état de singe dressé et (plus ou moins) "savant" qui inquiète quiconque, mais bien l'innocence de l'enfant qui sent les choses comme elles sont et les appelle par leur nom, et qui fait et dit comme il sent, sans honte d'être différent de ce qu'"on" attend de lui.

Quand je parle de "la force" enfouie en chacun de nous, il ne s'agit nullement là d'une chose abstraite et vague, d'une subtilité toute verbale de "philosophe", ou de psychologue un peu philosophe sur les bords. C'est cette force qui te permet de "faire des maths" (ou de "faire l'amour"...) comme un enfant respire — c'est-à-dire, sans t'astreindre prudemment à ne pas quitter le sillage laissé par tes devanciers, et à répéter avec application les gestes et recettes (ou les poncifs...) qui étaient les leurs ; et c'est celle aussi qui te donne courage et humilité, dans ta propre maison comme dans celle d'autrui, d'appeler un chat un chat et de ne pas prendre des vessies pour des lanternes, même si ce faisant tu vas à l'encontre des consensus les mieux établis, ou des mécanismes les plus invétérés et les mieux rodés en toi-même. ([@*]) me semble-t-il, de plus en plus avec les années), a 676
par contre existe* en d'autres domaines de ma vie tout autant que chez quiconque, et notamment, justement dans celui de "la vie de tous les jours". Il n'est pas rare que je décèle ce genre d'inertie, ou de paresse, dans ma vie au jour le jour.

Pour en revenir à l'activité mathématique, je vois une relation en quelque sorte renversée chez mon brillant ex-élève. Il dispose de "dons" qui m'ont depuis toujours émerveillé et enchanté, sans commune mesure avec les miens. (Il est vrai que plus je vis, mieux aussi je vois que ce n'est nullement 1 à la chose vraiment essentielle, pour faire œuvre novatrice en science ou ailleurs ; voir à ce sujet la réflexion dans la note "Yin le Serviteur (2) — ou la générosité" (n° 136).) Son investissement dans la mathématique est considérable, comme le fût le mien naguère, et depuis son jeune âge il a bénéficié de conditions exceptionnellement favorables pour l'épanouissement de ses dons, et pour la conception et l'élaboration d'une œuvre qui soit à la mesure de ceux-ci. Vingt ans après, j'attends toujours cette œuvre et reste sur ma faim ! Il y a sûrement un certain "contact" avec la force créatrice en lui, attesté par la beauté de telles choses qu'il a faites — mais ce contact est perturbé, tourmenté. La relation de mon ami à son travail, et jusque dans son travail même, est une relation de conflit — le travail devenant, de plus en plus avec les années, un *instrument* aux mains du "patron" pour assouvir *ses* fringales, étrangères à la soif de connaître et de découvrir de l'enfant.

Je doute qu'une telle relation de conflit puisse se résoudre, sans avoir d'abord été assumée — c'est-à-dire, avant toute autre chose : reconnue. Du moins, pas une seule fois dans ma vie ai-je vu une telle chose se faire, sans l'autre, c'est ce qui m'a fait écrire que la connaissance de notre impuissance était "la clef" pour retrouver la pleine connaissance de notre pouvoir créateur, et par là aussi, pleinement, ce pouvoir créateur lui-même. Dans mon travail mathématique, la question ne s'est pas posée, car il n'y a pas eu dans ce travail de blocage profond, équivalent à une impuissance partielle, qui m'aurait fait "fonctionner" sur une faible partie seulement de mes possibilités. La

---

créateur. J'ai constaté encore et encore au cours des ans que

[273](*) (16 décembre) L'action de la force créatrice en chacun, de la force de renouvellement (ou "force de l'enfant"), se reconnait à ses fruits, tant par les œuvres de la main ou de l'esprit, que par les faits de la vie de tous les jours, dans la relation à autrui et aux êtres et choses de son entourage. J'ai pu noter encore et encore que la créativité dans le quotidien est chose beaucoup moins commune que celle par les "œuvres" (au sens conventionnel — c'est à dire, les "produits" tangibles, façonnés par la main ou par l'esprit, d'une créativité).

La présence, dans la vie de telle personne, d'une créativité continue, est le signe d'un "contact" continu, si parcellaire et si imparfait soit-il, avec la force créatrice en lui. C'est là chose d'autre nature que la seule présence de "dons", et d'un investissement d'énergie continu pour en tirer partie, s'exprimant par une production plus ou moins importante, plus ou moins "cotée" aussi, mais qui n'a pas, pa* elle-même, vertu créatrice, vertu de renouvellement.

Dans mes quêtes intellectuelles et notamment, dans'mon travail mathématique, avec des "dons" modestes (mais un investissement considérable), il ne semble que ce "contact" avec la force en moi, c'est à dire aussi, la connaissance tacite et profonde que j'en avais, ont été quasiment intacts. C'est à dire, qu'à peu de choses près je "fonctionnais" sur la totalité de mes moyens (créateurs) dans ce domaine-là (très fragmentaire il est vrai) de ma vie, quasiment sans déperdition, détournement ou blocages d'énergie par les "effets de frottement" habituels. Un des plus communs parmi ceux-ci est une certaine pusillanimité, qui si souvent nous rend sourds à la voix intérieure nous soufflant ce que nous avons à faire, quand ce qu'elle nous enseigne est "nouveau" justement, c'est-àdire, nous mène sur des sentiers que nous sommes les seuls à fouler. Ce genre d'inhibition-là, quasiment absente de ma relation à la mathématique (et ceci, question par contre s'est posée pour moi comme pour quiconque, au niveau de mon vécu quotidien, dans ma relation à autrui et à ma propre personne, à non corps et aux pulsions de mon corps. C'est à ce niveau-là que j'ai fait l'expérience, encore et encore, que la prise de connaissance d'un blocage, d'une "impuissance", était bien la *clef* qui libérait une créativité prisonnière.

Le premier exemple venu là sous ma plume jette bien son jus — il a de quoi sûrement faire battre le cœur de tout jeune (ou même moins jeune) chercheur épris de gloire. Qui ne voudrait être le pionnier intrépide de sciences encore en gésine, et à ce titre figurer en bonne place dans tous les manuels, tels un Kepler, père de l'astronomie moderne 1 Mais quand il s'agit (comme l'ont fait Kepler et d'autres) de filer tenacement son propre fil dans la solitude et dans l'indifférence de tous (quand ce n'est le dédain ou l'hostilité), pendant trente ans ou ne serait-ce que pendant un seul — alors il n'y a soudain plus personne ! On veut bien être dans les manuels, en bonne compagnie en
677 sommes, mais on a *peur* aussi d'être seul, ne serait-ce qu'un an ou même seulement un jour. Mais celui qui "connaît" la présence de la force en lui (et pour la connaître il n'a pas eu à en parler jamais, ni à autrui, ni à lui-même...) — celui-là sait bien aussi qu'il est *seul*, et d'être seul ne lui cause nulle inquiétude. Et de savoir s'il sera dans les manuels est le dernier de ses soucis — et surtout dans les moments où il travaille.

Il se trouve d'ailleurs que ce même Kepler, dans son travail même, "allait à l'encontre des consensus tes mieux établis" dans sa science, et établis depuis des millénaires, ce qui plus est. @e son temps (où l'Inquisition existait encore) c'était là chose encore moins commode qu'aujourd'hui, où on a une bonne chance de perdre son boulot, ou de ne pas en trouver, nais sans pour autant risquer de finir sur un bûcher. Pour en revenir à Kepler, je ne sais ce qu'il en était dans sa vie de tous les jours, à l'égard des "consensus les mieux établis" ; peut-être que là il se tenait à carreau, comme tout le monde. Ce qui est sûr, c'est qu'aujourd'hui comme naguère et depuis toujours, il n'y a pas grand monde non plus pour s'écarter d'un poil de ces consensus-là, c'est sans doute toujours le même tabac — la *peur d'être seul*, revers d'un besoin profond et quasiment universel dans l'homme : le besoin d'approbation, de confirmation par autrui (et n'y en aurait-il qu'u n qui approuve et qui confirme)... [274] (*)

([145]) ([145]) Mais je me suis à nouveau éloigné de mon propos ! J'étais parti sur la constatation que mon "raisonnement" de la nuit dernière était à côté de la plaque, quand j'ai voulu "faire passer" cette conviction en moi, que la motivation de mon ami pour jouer le rôle que je sais dans mon Enterrement, et de la façon que je sais, n'était *pas l'avidité* (de prestige, admiration, d'honneurs, de pouvoir). Il est bien vrai, certes, qu'en troquant un élan d'enfant contre un *rôle*, il avait fait "une mauvaise affaire", même du point de vue des "retours", côté prestige etc. Mais ça ne prouve absolument rien. De tels "mauvais calculs" sont d'ailleurs la règle quasiment absolue, me semble-til,
678 et nullement l'exception, dans les choix (au niveau inconscient) de nos principaux investissements et options. Mais alors même que le raisonnement ne vaut rien, je n'ai pourtant pas de doute que ce que je voulais faire passer est bien la perception d'une réalité* t que ce n'est *pas* cette avidité bien réelle, et qui a pris une part croissante et véritablement dévorante dans la vie de mon ami, que ce n'est pas *elle* pourtant qui constitue le *nerf* dans ce rôle joué par mon ami, comme.1 e personnage-clef dans la mise en œuvre de mon enterrement.

Si j'essaye de cerner de plus près ce sentiment très net (sans qu'il ne soit plus question tant soit peu d'"établir" son bien-fondé I), il vient ceci : c'est cette *gratuité* dans l'acte antagoniste ou malveillant, gratuité qui bien des fois m'a laissée bouche bée, qui ne "cadre" absolument pas avec l'"explication" passe-partout : avidité. Pour ce qui est du prestige, admiration, honneurs, tout au moins, et même pour "le pouvoir" au sens courant du terme, mon brillant ex-élève et ami ne gagnait rien, ni dans l'instant ni à plus longue échéance, en jouant, vis-à-vis de celui qui fût son maître, de ce "dédain discret et délicatement dosé" dont il avait le secret ; ou en jouant de ce même dédain (moins délicatement dosé peut-être) vis-à-vis de tel chercheur de moindre statut que lui, ou vis-à-vis de son travail présent ou passé, de façon à décourager celui dont l'assurance en ses propres facultés de jugement n'était pas aussi solidement ancrée qu'en moi ; ou pour tel

[274] (*) Je rejoins ici, par un autre biais, des constatations qui étaient apparues déjà dans les sections "Le fruit défendu" et "L'aventure solitaire" (n°s 46, 47), et aussi, en passant, dans la note "L'acceptation" (n° 110).

autre encore, qui avait persévéré courageusement à l'encontre du dédain général dont mon ami donnait le ton, en le spoliant des fruits de sa persévérance envers et contre tous. S'il est vrai que dans ce dernier cas, comme en d'autres, mon ami a fait mine de s'approprier les fruits mûris par autrui dans la solitude (et parfois dans le dédain de ses aînés), ce "bénéfice" — là (dans le style "Pouce"[275](*)) est à tel point dérisoire, quand on songe à *qui est* celui qui s'approprie ainsi, que l'"explication" avancée part elle-même en fumée t

Je sais bien, quant à moi, et de connaissance évidente, que ce n'est pas c e bénéfice-là qui est le "nerf" de telles appropriations. J'y sens par contre l'*ivresse d'un certain pouvoir — d*'un pouvoir plus délicat, et plus grisant sans doute, que le pouvoir au sens conventionnel, comme tel homme de science et d'importance l'exerce communément en siégeant dans Comités, Conseils, 679
Jurys et assimilés, en dirigeant un Institut, ou des recherches de jeunes chercheurs brillants, ou en parlant à l'oreille d'un ministre. L'"ivresse" dont je parle est apparue (pour la première fois dans la réflexion) dans la note "La Perversité" (n* 76), quand je m'y trouve soudain confronté à "un acte de *bravade*, une sorte d'ivresse dans un pouvoir si total, qu'il peut se permettre même d'afficher (symboliquement...)... sa nature véritable de spoliation "perverse" d'autrui".

Il s'agissait là d'un acte de bravade éclatant, ostentatif, et pourtant en même temps *occulte*, informulé, glissé là mine de rien, avec même un semblant d'explication de circonstance pour ce nom étrange "faisceaux pervers", quoi de plus naturel on va vous éclairer là-dessus en trois mots, en plus d'une petite liste de "ce qui eût du trouver sa place" dans notre modeste et brillant article... [276](*).

Je reconnais là, à nouveau, le plus pur style "patte de velours", alias style "Pouce!" — et derrière l'uniformité d'un *style* qui m'est devenu familier chez plus d'un et plus d'une, je sens aussi le *nerf commun* : cette *soif* impérieuse, dévorant, d'exercer un pouvoir ; un *certain pouvoir*, et sur un certain mode — le pouvoir du chat sur la souris, quand il joue son Grand Jeu avec cette grâce parfaite (que seule la souris n'est pas à même d'apprécier à sa valeur), et avec "la plus exquise délicatesse" c'est sur — ou le pouvoir aussi d'une épouse futée sur son grand dadais de mari...

A partir du cas d'espèce posé par mon ami, j'ai été amené déjà à parler du "style" en question, et de son sens, dans le contexte général des couples en tous genres. C'était dans la réflexion d'il y a une semaine, dans la note "Le renversement (4) — ou le cirque conjugal" (n° 138, du 8 décembre). C'est là qu'apparaît pour la première fois, avec toute la netteté qu'il nérite, le "nerf" du jeu "patte de velours" (alias "Pouce I"), comme un *jeu de pouvoir.* Comme un jeu de pouvoir, cependant, de nature très particulière : la fascination du jeu sur celui qui le pratique, son charme bien souvent dévorant, consiste justement en le *caractère occulte du pouvoir* qui s'exerce par lui, ce caractère "ni vu, ni connu", qui permet de jouer de l'autre (d e lui, jamais *avec* lui...), le faire tourner en rond à sa guise, toujours menant la danse, là où l'autre suit balourdement coup sur coup, en pataude 680
réponse a ces petits coups portés par d'invisibles fils qu'on manie a sa fantaisie et selon son bon plaisir...

Il m'aura suffi d'écrire enfin noir sur blanc ce qui a été obscurément senti depuis des années sans doute, sans que j'aie pris la peine jamais de me le formuler en clair — il aura suffit de ce court effort pour condenser en paroles ce qui pendant longtemps était resté diffus, pour que ce qui hier encore m'aparaissait "énigmatique" (savoir, la nature d'une "certaine force" en tel ami), soudain m'ouvre son sens évident 1 Cette "force" en lui, ou (comme j'écrivais tantôt) le "nerf" de tels actes qui peuvent paraître "inexplicables" (voire, "dépasser l'entendement"), je l'avais bien cerné déjà dans la réflexion du 8 décembre. Mais alors que le point de départ de cette réflexion cruciale était bien un certain jeu "énigmatique" de mon brillant ami, c'est un *autre* vécu, plus riche et plus intense que celui s'associant à sa personne, qui a alimenté cette réflexion ; un vécu, lui, entièrement assimilé (ou peu s'en. faut), et qui me soufflait une connaissance déjà formée, que le vécu plus épidermique de ma relation sporadique à l'ami Pierre n'aurait pu alors me communiquer.

Certes, c'est ce vécu-là qu'il s'agissait en fin de compte de comprendre, et par là pleinement l'assumer ; et si je me suis lancé alors sans réserve intérieure dans une digression sur le "carrousel du couple", c'est que je sentais bien que ce carrousel-là avait quelque chose à me dire sur la relation

[275](*) Voir les notes "Pouce I" (n@ 77) et "Appropriation et mépris" (n@ 59′) au sujet de ce style d'appropriation chez mon brillant ami et ex-élève.
[276](*) Voir la note "Le Prestidigitateur" (n° 75″).

à mon ami. La pensée de celui-ci continuait à être présente en arrièreplan, comme une discrète note de fond.

La “jonction” complète des deux ne s’est pas faite pourtant ce jour-là, ni les jours suivants. Sans doute le moment n’était-il pas entièrement mûr encore. Pour que la jonction se fasse sans réserve ni effort, avec l’aisance de l’évidence, il me fallait d’abord “nettoyer le terrain”, en suivant obstinément et sans hâte, une à une, les associations les plus impérieuses qui réclamaient mon attention. Je n’ai pas brusqué les choses, et* je savais que c’était bien là ce que j’avais à faire — m’occuper de ce qui m’appelait avec insistance, sans me laisser détourner par un “propos” ou par un “fil” (de la réflexion), voire par un programme à boucler.

Pendant qu’ainsi je sarcle et je bine, les forces de la terre et du ciel font leur œuvre. Le soir venu, il suffit de venir recueillir le fruit mûr à point, qui tombe dans la main ouverte pour l’accueillir…

681 ([146]) ([146]) (17 décembre) Il me semble qu’avec la réflexion d’avant-hier, il y a eu comme un déblocage d’une compréhension qui était restée indécise, un peu abasourdie, devant une quantité de faits et d’intuitions amoncelés devant moi en un tas plutôt amorphe — comme un puzzle dont j’aurais seulement réussi tant bien que mal à assembler quelques pièces ici et là. Là j’ai l’impression d’être tombé sur 1 a “pièce” névralgique du tableau inconnu qu’il s’agit de reconstituer, autour de laquelle les autres vont enfin se disposer sans effort. Je n’ai aucun doute en tous cas que j’ai bien touché au “nerf” derrière le rôle joué par l’ami Pierre dans l’enterrement du maître et de ses (plus ou moins) fidèles, et au “nerf” aussi du même coup, de sa relation à moi, le maître défunt.

Cette fringale de Jouer d’un certain pouvoir, tirant discrètement et avec un air de candeur d’invisibles fils — cette fringale devait être présente sûrement longtemps avant que je ne fasse sa rencontre, ignorée de lui-même et de tous. Si je ne l’ai pas vue se manifester dans les premières années où nous nous sommes connus, avant l’épisode de mon départ (en 1970), c’est sans doute que dans ces années d’apprentissage intense et d’essor d’une pensée délicate et puissante, l’énergie de mon ami était totalement absorbée ailleurs. Les conditions étaient idéales en effet, pour servir de tremplin à ses moyens exceptionnels. L’épisode de mon départ, d’abord de l’institution dont nous faisions partie l’un et l’autre, et ensuite (dans l’année qui a suivi) de la scène mathématique, a été un tournant crucial non seulement dans ma propre aventure spirituelle, mais sûrement aussi dans la sienne. C’est cet épisode qui lui ouvre soudain des moyens de pouvoir dont la veille encore il n’aurait osé rêver : le pouvoir d’abord, d’“évincer” du lieu un ex-maître qui y prenait une bien grande place, et dont auparavant il s’était borné à se distancer discrètement[277](*) ; puis quand il devenait clair que celui-ci disparaissait de la scène, le pouvoir plus grisant encore de faire s’évanouir sans laisser de trace une certaine Ecole qui portait le nom du défunt maître ; et ce faisant, enfin, de couper net, dans toutes ses branches maîtresses (sauf celle sur laquelle il était lui-même perché), l’épanouissement d’un vaste programme au service d’une vaste Vision, dont il
682 s’était lui-même longuement nourri[279](**). (n° 90, 91, 92) et les quatre premières notes du Cortège “Fourgon Funèbre” (cercueils 1 à 4)@ n°s 93–96. Au sujet de la vision qui a été enterrée, voir les deux aperçus (dans deux éclairages différents) donnés dans les deux notes “Mes orphelins” (n° 46), et la sous-note n@ 136_1 à la note “Yin le Serviteur (2) — ou la générosité”.

On notera que dans le texte principal, l’expression “et ce faisant…” (”… de couper net… l’épanouissement d’un vaste programme…“) n’est pas. adéquate. La liquidation d’une Ecole a été le *premier* “coup de tronçonneuse” radical pour “couper net” un. ensemble de branches maîtresses, mais non le dernier (comme en témoignent notamment les notes-cercueils citées, nes 93–96).

Le sens de ce grand tournant dans la vie de mon ami m’apparaît comme une sorte de renversement dans la relation mutuelle d’hégémonie des deux forces dominantes dans sa personne, celles qui me paraissent primer toutes les autres ; la passion mathématique, et la “fringale” du jeu de pouvoir (“à patte de velours”). La première de ces forces est par essence de nature “pulsionelle”[280](*), la deuxième est de nature egotique, “acquise”. Avant le tournant, c’est la pulsion

[277](*) Au sujet de ce souci pour se distancer, puis d’évincer, voir les notes “L’éviction” (n° 63) et “Frères et époux — ou la double signature” (ne 134), ainsi que la sous-note (n@ 134@ a cette dernière, et enfin la section “La récolte inachevée” (n° 28). @[278](**) Voire, au sujet de la liquidation d’une “Ecole” et de l’effet “tronçonneuse”, les notes “L’héritier”, “Les cohéritiers…”, “… et la tronçonneuse”

[280](*) Que la passion mathématique soit “de nature pulsionelle”, qu’elle soit expression de “l’enfant” (alias “l’ou-

de connaissance qui domine la vie de mon ami (pour autant qu'elle me soit connue), alors que la fringale de pouvoir est plus ou moins assoupie, en état de vacance. Au terme d'une ascension sociale vertigineuse en l'espace de quelques années[281](**), et dans une conjoncture soudain apparue posant un *choix* draconien, c'est la tentation du pouvoir et de ses ivresses secrètes qui l'emporte (la main haute je crois, et sans aucune velléité de combat) sur la passion de connaissance. Celle-ci ne disparaît pas de la scène, mais elle est désormais vassale et humble servante de la fringale, un *instrument* aux mains de celle-ci. La Passion (alias "l'ouvrier") vaque à ses œuvres sous l'oeuil jaloux de la Fringale, alias "le patron", qui ne la quitte pas d'une semelle. Comme l'ouvrier a de bons outils (qui ne lui sont pas tous interdits), et de bonnes mains, même ainsi tenu de court, il continue cahin-caha à maintenir une production et le renom de la maison. Mais ce n'est plus comme avant forcément, quand l'ouvrier (très gamin sur les bords) prenait son pied à longueurs de journées, alors que le patron était loin et ne venait louvoyer qu'une fois par saison I

L'évolution ultérieure me semble être plus de nature quantitative, que qualitative. C'est l'évolution 683
progressive d'une certaine *tactique* du patron, suivant un style qui reste uniforme, alors que la relation patronouvrier ne change plus d'un poil. Ce patron-là est de tempérament prudent, et il n'aime à s'aventurer que là où il est sûr de gagner. Pour cela, . il faut être sûr du terrain — ou encore, être sûr de l'approbation tacite de la "Congrégation toute entière", à commencer par le groupe plus restreint des ex-élèves du défunt. L'évolution de la relation personnelle entretenue avec celui-ci contre vents et marées, est le reflet fidèle de l'évolution de la "connaissance du terrain". Il y a une *escalade* progressive dans la hardiesse du jeu du pouvoir et du mépris, culminant au bout de douze ans (en 1981) avec les prouesses du Colloque Pervers, où toute retenue (et même, toute prudence) sont allègrement jetés par dessus bord dans. l'euphorie générale[282](*). Ainsi, il aura fallu douze ans pour que mon ami se convainque que le terrain était à tel point propice, qu'aucune prudence n'était plus de mise : tous les coups gagnent I Le temps était mûr, décidément, pour enfin sortir au grand jour l'arme secrète, les *motifs* — exhumés sous une paternité de rechange dès l'année suivante[283](**).

Je ne me sens pas motivé pour retracer ici les pas successifs de cette escalade de douze ans, alors que j'aurais tout en mains pour le faire. Ce serait là un travail de chroniqueur, comme j'en ai fait suffisamment dans "l'enquête" imprévue poursuivie dans la première partie de l'Enterrement (ou "La robe de l'Empeureur de Chine"). Ces "pas" d'une escalade m'apparaissent comme autant de *coups de sonde*, lancés par mon ami en direction d'une congrégation muette, avec chaque fois la même réponse : il pouvait y aller i Pendant bientôt quinze ans, Elle a été son muet allié et sa caution, pendant qu'il était, sans le savoir ni s'en soucier sans doute, son instrument docile[284](***).

(147) J'ignore si cette fringale en mon ami s'exerce a l'encontre d'autres encore que moi, et 684
des mathématiciens plus jeunes en qui il flaire mon "odeur". Il ne m'est pas revenu d'écho dans (147)
ce sens. Il est par contre clair pour moi que c'est par sa relation à ma personne, et à la faveur d'une conjoncture certes peu courante dans le monde scientifique, que cette propension en lui qui vivotait dans l'ombre est devenue, du jour au lendemain, une fringale dévorante. Lors de l'épisode de mon départ, quand il m'a expliqué, avec toute l'apparence du sérieux, qu'il avait fait don de sa vie, totalement, à la mathématique[285](*), il "croyait" sans doute ce qu'il disait, et moi-même, un peu abasourdi pourtant, ne songeais pas à mettre ses paroles en doute.. Pourtant, si j'avais eu l'oreille plus fine, ou pour mieux dire, si j'avais eu alors la maturité pour écouter et faire confiance à une "oreille plus fine", qui existe bel et bien en moi comme en tout chacun, j'aurais su que ce

vrier"), n'empêche pas (comme il est rappelé avec force dans le Berne alinéa) qu'elle ne soit également investie plus ou moins fortement par les "fringales" du "patron" — et cela fait partie du lot commun (dont je n'ai pas plus été exempt que quiconque) dans la relation entre "l'ouvrier" et "le patron".

[281](**) Voir à ce sujet la note "L'ascension" (n — 63′).

[282](*) Voir, au sujet du "Colloque Pervers", le Cortège VII "Le Colloque — ou faisceaux de Mebkhout et Perversité", notes n°s 75–80.

[283](**) Voir, au sujet de l'exhumation des motifs, les notes "souvenir d'un rêve — ou la naissance des motifs", et "L'Enterrement — ou le Nouveau"père", n*s 51, 52.

[284](***) voir la note "Le Fossoyeur — ou la Congrégation toute entière", n° 97.

[285](*) Voir, au sujet de cet épisode, la note "Frères et époux — ou la double signature" (n° 134).

qu'il me disait sur lui-même était peut-être vrai la veille encore, mais que ce n'était pas vrai ce jour-là. C'était une noble raison donnée pour un acte douteux, un acte dont ni lui ni moi n'avions alors la simplicité de regarder en face le sens pourtant éclatant. C'était *autre chose* qu'une telle passion, qui avait en ces jours-là saisi les rênes de sa vie, pour ne plus les lâcher jusqu'à aujourd'hui même.

C'est ma personne donc, ou quelque chose plutôt dans la relation de mon ami à ma personne, qui (l'occasion propice aidant) a eu alors un rôle déclencheur, pour ce draconien changement de nature dans la force qui domine. sa vie, et dans le sens et la direction de son investissement dans la mathématique, c'est le moment ici de se souvenir des fameux "volets" ou "aspects" de l'Enterrement, mis en vedette dans la réflexion du 13 novembre (dans la note "Rétrospective (1) — ou les trois volets d'un tableau", n° 127), et dans la note qui la suit ("Rétrospective (2) — ou le nœud du tableau", n° 127′), volets qui ont eu le temps de se perdre un peu en route depuis. J'avais fait mine de m'en souvenir, un tantinet, dans la note d'il y a dix. jours, "Patte de velours — ou les sourires" (ne 137, du 7 décembre). J'y ai notamment repris contact avec l'intuition de ce sempiternel rôle de "pare adopté" que je devais jouer auprès de mon jeune ami, et qui, il me semble, s'est conservé et est resté actif en lui jusqu'à aujourd'hui. A. l'occasion de cette réflexion, j'exprime à nouveau une conviction sans réserve, qui à-dû se former et prendre corps peu à peu
685 au cours des six ou sept années écoulées tout au moins (depuis plus longtemps même, peut-être) : que c'est "autour de cet aspect-là (l'aspect paternel dans son appréhension de ma personne) que c'est noué le conflit — un cbnflit qui existait déjà en lui longtemps avant qu'il n'entende prononcer mon nom. . .". (C'est donc là le fameux volet "Superpère", alors que le volet "Supermère" reste encore dans les limbes, pour le moment du moins.)

C'est d'ailleurs une page plus loin à peine que le fameux style "sourires et patte de velours" fait sa première et rapide apparition, comme objet d'une attention. Les associations qui s'y rattachent semblent d'abord, dans les jours qui suivent, m'éloigner de la personne de mon ami, comme aussi de l'aspect "paternel" occulte, dans le rôle que mon ami m'a assigné dans sa vie. Il n'a plus été question de cet aspect avant aujourd'hui même — on ne peut penser à tout à la fois, et encore moins parler de tout à la fois ! Pour ce qui est de penser, pourtant, il me semble que quelque part, en arrière-plan indistinct mais néanmoins présent et agissant, la pensée de cet aspect parternel devait être présente, elle devait agir comme un stimulateur efficace et discret de cette longue digression sur un style "griffe dans velours". Après tout (je me l'explicite maintenant en clair, après coup, mais ça devait déjà y être sous forme de motivation diffuse et pourtant péremptoire. . .), la figure du "père" n'est aucunement étrangère à ce fameux style, bien au contraire. On peut même dire que la toute première personne dans sa vie que la petite fille (ou le petit garçon, qu'à cela ne tienne) voit menée délicatement et rondement (mais pas toujours tendrement) par ce style-là, n'est autre que Papa ! Et pour peu que l'innocente gamine (ou le garnement) adopte et fait sienne (ou sien) ce style et ce savoir faire, qui doit devenir comme une seconde nature en même temps quasiment qu'on apprend à parler, ou peu s'en faut — le tout premier cobaye et bénéficiaire, nul doute, sera ce même grand dadais de Papa 1

Le plus souvent, quand j'ai vu pratiquer ce jeu-là, il s'y ajoutait la hargne cachée d'une rancune, en plus d'un propos délibéré de dérision. Et certes, dans la plupart des familles, les motifs de rancune vis-à-vis du père ne manquent pas, quand il ne s'y ajoutent encore ceux adroitement suggérés (voire, créés de toutes pièces) par la tendre épouse. Chez mon ami pourtant, je n'ai à aucun moment senti une telle nuance de rancune ou de hargne. Quand je l'ai vu blesser ou nuire
686 "pour le plaisir", c'était *vraiment* (ainsi l'ai-je senti) *pour le seul* jp 1*aisir*; non pas (je crois) le plaisir par la souffrance ou l'humiliation elle même qu'il infligeait, mais plutôt la secrète ivresse d'exercer, selon son bon plaisir et dans ce style particulier où il est passe* maître, *un pouvoir* — plus grisant ou plus piquant encore, sans doute, par cet ingrédient à connotation *"pervers* e", *"défendue"* (nuire, ou faire souffrir *pour le plaisir*), et que pourtant, *lui*, pouvait se permettre, délicatement et mine de rien et à part ça, jusqu'à plus soif et à gogo. . .[286](*)

(148) (148) (18 décembre) Avec la réflexion de hier soir, je sens que ce "premier plan" du tableau de

[286](*) Voir notamment, comme illustration circonstanciée, la note "La Perversité", n° 76.

l'Enterrement, centré sur la relation entre mon ami Pierre et moi, continue à sortir des bruines de l'incompris et du confusément senti. Je m'étais vu devant la tâche, depuis un bon moment, d'insérer dans ce premier plan (entre entres) un certain volet "Superpère", et sans me l'être vraiment formulé en clair, ce volet-là n'avait pas l'air vraiment de vouloir s'y insérer de bonne grâce. S'il y a un élève que j'ai toujours senti entièrement "à l'aise" avec moi, pas tendu pour un sou et à aucun moment dont j'aie souvenance, c'est bien lui I Je n'ai plus guère souvenir, il est vrai, de nos toutes premières rencontres, et ne saurais affirmer qu'il n'y avait eu alors en lui cette tension, à peine perceptible souvent et pourtant bien réelle, qui apparaît quand nous approchons pour la première fois quelqu'un investi (à un titre ou un autre) d'une autorité ou d'un prestige, et vis-à-vis duquel nous avons une expectative particulière. Il est pour le moins probable qu'une telle tension a dû être présente, et que je n'y ai pas plus accordé d'attention que pour tout autre jeune chercheur dont il m'arrivait de faire connaissance. Ce qui est sûr, c'est que si tension il y avait au premier contact, celle-ci s'est très vite évanouie sans laisser aucune trace. Pour reprendre l'image apparue la nuit dernière, il était aussi à l'aise avec moi, qu'un gosse (ou ex-gosse) l'est avec un papa-gâteau qu'il n'a Jamais eu à craindre, et qui rarement lui a refusé quelque chose.

J'ai repensé à la situation la nuit dernière, après m'être arrêté d'écrire. Il m'apparaît à présent que la relation de mon ami à moi fonctionnait sur deux niveaux bien distincts, et (sembleraitril) 687
sans communication mutuelle. L'un de ces niveaux, qui s'est instauré sans doute dès les semaines et les mois qui ont suivi notre rencontre, était celui de la relation personnelle — celle du "papa gâteau" donc, gentil comme pas un, pas impressionnant du tout, lui-même un peu gamin sur les bords, y compris dans son travail, à tel point même qu'il *yaà* son égard une nuance, je dirais presque, maternelle, que j'ai eu occasion d'évoquer déjà une fois ou deux : celle qu'on accorde justement à un gosse, étourdi et un peu turbulent, et surtout naïf comme pas un. C'est vrai de plus qu'au niveau travail, et objectivement parlant, il n'avait vraiment pas lieu d'être impressionné. Bien sûr, je savais beaucoup de choses en maths qu'il ne savait pas (et qu'il a apprises en quelques années, en se jouant), et surtout, j'avais une expérience de la mathématique qui lui manquait encore. Mais il avait une rapidité d'assimilation, et une acuité de vision pour s'y reconnaître rapidement dans les situations embrouillées et confuses, par quoi il me stupéfiait souvent, et qui me font défaut. S'il m'arrivait à moi-même d'impressionner des collègues, c'était surtout pas l'*abatage* peu commun que j'ai dans mon travail, du surtout, je crois, à un certain mode d'approche que j'ai du travail mathématique. Mais il n'y avait certes pas lieu que mon jeune et brillant ami en soit impressionné, alors que son propre abatage, pour peu qu'il se mettre à écrire (chose qui ne lui déplaisait nullement), était nettement plus efficace encore que le mien.

Ce niveau-là de la relation de mon ami à moi, le niveau "papa gâteau", me paraît inclure la totalité de l'image consciente qu'il a de moi, et une bonne partie aussi de l'image inconsciente. C'est cette image-là, il me semble, qui suscite en réponse, suivant des voies sans doute établies depuis l'enfance, comme une envie-réflexe, celle du fameux jeu de la "griffe dans le velours" — un jeu justement qui demande qu'on soit entièrement "à l'aise" vis-à-vis du partenaire, entièrement "sûr de lui" et par là aussi, sûr de soi[287](*). C'est le niveau de l'assurance complète, reposant sur une intime connaissance d'une situation, corrobée encore et encore par l'expérience, laquelle est interprétée de façon pleinement concordante par les facultés de perception et d'appréciation tant 688
conscientes qu'inconscientes. Le jeu lui-même est occulte, inconscient pour l'intéressé lui-même (je le présume du moins), mais le sentiment d'assurance et la perception du réel qui le fonde, sont du domaine conscient, rationnel, "objectif".

L'autre niveau par contre est entièrement inconscient (telle est du moins mon impression), incontrôlé et incontrôlable, d'une nature irrationnelle qui semble défier et tourner en dérision toute connaissance raisonnée ou raisonnable de la réalité "objective" (que je viens de rappeler). A

[287](*) (29 décembre) Cette affirmation n'est contredite qu'en apparence par les cas (qui n'incluent pas mon ami) où le "meneur de jeu" semble (à première vue du moins) être impressionné, voire subjugué par celui qu'il fait marcher. C'est pourtant là une *pose* pour les besoins de la cause, dont bien sûr l'acteur lui-même est la première dupe (au niveau conscient, j'entends) — ce qui est indispensable pour donner à cette pose un certain air de "vérité" qui ne s'improvise pas I Le cas le plus extrême de ce jeu-là que j'aie connu, est celui de ma mère vis-à-vis de mon père. Voir à ce sujet les deux notes "Le renversement (1) — ou l'épouse véhémente" et "Le renversement (2) — ou la révolte ambiguë", n@@ 126, 132.

ce niveau, la relation personnelle à proprement parler, liée à une perception tant soit peu réaliste de l'Autre, disparaît. Moi-même y apparais comme un *géant*, puissant et secrètement envié, et mon ami se sent *nain*, accablé par la conviction de son insignifiance irrémédiable, et dévoré en même temps par le désir insensé, non pas d'être lui-même géant alors qu'il est nain par condition immuable, mais d'une façon ou d'autre de se *hausser* à son niveau, de se *faire passer* pour géant tout au moins, ou, plus secrètement et insidieusement encore — le désir insensé d'*être ce géant-là lui-même*, ou tout au moins, de *passer pour lui.* Je crois dans ce désir déceler une autre nuance encore, qui est comme l'écho, en des couches plus profondes, du désir présent dans les couches proches de la surface, lequel trouve une satisfaction symbolique justement dans ce jeu "à patte de velours", et en est le nerf et le ressort : le désir *du renversement de rôles.* Dans les couches supérieures, c'est du renversement de rôles yin-yang, dominé-dominant, objet-sujet qu'il s'agit. Cette relation-là n'est pas de mise pourtant ici, car le géant n'a nul souci de dominer le nain — il se contente d'être géant, et par là-même, sans le savoir ni s'en soucier, d'être un perpétuel et brûlant dé fi.-pour celui qui se sent accablé par une irrémédiable condition de nain... cette ignorance superbe dans laquelle celui-ci se sent tenu, il la ressent comme un tacite mépris et comme un affront. C'est cette relation-là qu'il brûle de renverser, lui-même apparaissant comme le géant, et vouant celui-ci à l'insignifiance — l'insignifiance par *l'oubli*, quand ce n'est l'insignifiance par la d-. é r i — s i o n, . en juste retour de l'ignorance et du mépris dans lesquels il se sent lui-même tenu.

J'ai dit tantôt que les deux niveaux, "papa gâteau" donc et "géant", "sembleraient sans com-
689 munication mutuelle". Réflexion faite, il me semblerait plutôt maintenant qu'il y a bien une communication entre les deux, ne seraitce que par ce désir de renversement : le désir à l'un des deux niveaux apparaît à présent comme un "écho" au désir semblable constaté déjà à l'autre. A première vue, il m'avait semblé que ce renversement de rôles, au niveau plus proforû "nain-géant", n'était *pas* un renversement de rôles du type yin-yang. Ce qui est vrai, c'est que ce renversement n'est pas du type dominé-dominant en effet. Pourtant, réflexion faite encore, il ne fait pas de doute que les *valeurs* incarnées par le géant sont des valeurs yang et superyang, alors que le nain apparaît comme incarnation des non-valeurs yin — en termes, j'entends, des options idéologiques de mon ami, pas tellement différentes des options qui furent encore les miennes dans les, premières années de notre relation[288](*).

Cette affirmation deviendra claire sans doute, quand j'aurai établi une passerelle entre l'image "le nain et le géant" et la réalité, ou tout au moins, explicité l'origine de cette image dans l'histoire et la préhistoire de la relation entre mon ami et moi. Il est à peine besoin de préciser, concernant "la préhistoire", qu'un tel type d'image consciente ou inconsciente ne prend naissance qu'à la faveur de ce "mépris de soi" profondément enfoui, que j'ai maintes fois déjà évoqué dans ma réflexion; ou pour mieux dire, qu'une telle image n'est autre qu'une *matérialisation* tangible, plus ou moins concrète, de ce mépris. Peut-être pourrais-je dire, même, que cette "conviction secrète" est à l'affût d'une situation qui puisse lui servir de support, et en même temps susciter l'image-épouvantail qui l'exprime. Je crois qu'en toute chose dans le psychisme, si profondément enfouie soit-elle, vit une force qui l'incite à s'exprimer, de façon souvent symbolique. Cette expression sans doute reste elle-même inconsciente bien souvent, mais elle n'en est pas moins agissante, bien au contraire, au niveau des faits et gestes visibles dans la vie de tous les jours.

Pour en revenir, cette fois, *al'histoire* de la relation de mon ami à ma personne, elle aussi, assurément, commence dès avant notre rencontre. Il a dû entendre parler de moi vers le moment de ses premiers contacts avec le monde des mathématiciens, à Bruxelles, vers 1960 — quatre ou
690 cinq ans donc avant notre rencontre, alors qu'il avait seize ou dix-sept ans[289](*). Ce n'est pas un

[288](*) Cette concordance dans le choix des valeurs "yang" ou "superyang" a duré jusqu'au moment de mon départ, en 1970. Dans les années qui ont suivi, mon système de valeurs au niveau conscient "bascule" vers des options "yin" et "superyin" — voir la note "Yang joue des yin — ou le rôle de Maître", n° 118.

[289](*) (29 décembre) J'ai trouvé cette information de chronologie dans la "Note biographique" (de deux pages), par Pierre Deligne, écrite en 1975 à l'occasion de l'attribution du "Prix Quinquennal" du "Fonds National de la Recherche Scientifique" (belge) (Rue d'Egmont 5, 1050 Bruxelles). Je compte revenir sur cette notice biographique dans une note ultérieure, où je parlerai de la visite de Deligne chez moi ea octobre dernier. C'est lors de cette visite que j'ai appris par lui l'existence de cette notice, qu'il a bien voulu (à ma demande) me faire parvenir ultérieurement@ C'est dans cette notice que j'ai aussi trouvé la forme concrète "le nain et le géant" d'une certaine image en mon

hasard sûrement que ce soit à moi, àt à nul autre, qu'il a demandé de lui apprendre le métier de mathématicien, ou tout au moins, de lui apprendre ce qui allait être le thème et l'outil central de son œuvre (savoir, la géométrie algébrique). Avant notre rencontre, les traits sous lesquels je lui apparaissais (du moins comme mathématicien) ne pouvaient guère être que ceux de mon image de marque, faisant de moi une sorte d'incarnation héroique et prestigieuse des valeurs maîtresses qui ont cours dans le monde des mathématiciens,, et ceci à une époque où il était lui-même un modeste étudiant, frais émolu du lycée. Cette image qu'il avait de moi, et qui était celle-là même que j'aimais à donner de moi, n'était d'ailleurs pas une simple image d'Epinal, faite pour faire rêver des lycéens épris de gloire. Elle s'est faite à partir de réalités tangibles, et il avait assez de flair certes pour en sentir l'odeur dès ces années-là, au contact de mathématiciens d'âge mûr et bien dans le coup. A partir de 1965, il était d'ailleurs mieux placé que quiconque pour prendre mes mesures par lui-même. J'ai alors senti en lui une fascination pour une vision qui s'ouvrait à lui, née et mûrie en moi au cours de la décennie écoulée et qui continuait à se déployer et à se développer sous ses yeux. Il n'y avait aucun doute alors pour moi que ces visions qu'il faisait siennes "comme s'il les avait toujours connues", lui serviraient au grand jour comme inspiration et comme outils pour développer des visions et une œuvre plus vastes encore, à la mesure de *ses* moyens. Il n'en a rien été — et c'est à la lumière seulement de cette longue méditation sur un Enterrement, près de vingt ans après, que j'entrevois comment la perception fine et passionnée de ce que j'avais à lui transmettre, a dû servir *en même temps* à étoffer et à étayer, par des éléments 691
de première main et d'une réalité irrécusable, une imageépouvanta i 1, aberrante ; une image de nature à *paralyser*, oorajne "l'intime conviction" dont elle est expression. L'acuité même de sa perception d'une "grandeur" et d'une profondeur dans ce que je lui transmettais@ et qu'il était le seul a avoir fait bien (et sans effort) dans sa totalité — cette acuité et cette vivacité qui faisaient sa force, se sont alors retournées contre lui, en rendant plus saisissante et plus péremptoire encore l'image aberrante

J'ai cru il y a trois jours avoir touché le "nerf" du rôle joué par mon ami depuis bientôt quinze ans — et il n'y avait aucun doute en effet, alors, que je venais de toucher a un point névralgique : cette *fringale* dévorante d'un certain *jeu*, un délicat jeu de pouvoir, lequel était en même temps l'assouvissement symbolique et éphémère du désir d'un certain renversement de rôles... Avec la réflexion d'aujourd'hui, descendant dans des couches plus profondes, il me semble maintenant toucher au *nerf dans le nerf*, à l'*aiguillon* plus secret encore, qui sans cesse suscite et entretient cette fringale là. Car au niveau du "papa gâteau", il y a l'occasion certes et toute latitude de jouer ce jeu-là en toute sécurité, menant la danse avec une délicatesse nonchalante, et sûr de gagner à tous les coups. Mais sans doute le charme de l'occasion facile s'émousse, en l'absence d'aiguillon. Et comme je l'ai constaté hier encore, il n'y a pas, vis-à-vis de papa-gâteau, l'aiguillon du grief rentré, de la rancune secrète — c'est bien pourquoi on l'appelle "gâteau" ! Cet aiguillon manquant en somme, je viens de le toucher soudain tantôt, quand au fil des associations, et comme sous la dictée d'une connaissance qui aurait été là toute prête depuis longtemps, j'ai été amené à décrire cet "autre niveau", "incontrôlé et incontrôlable", où vivent côte-àcôte un nain, et un géant.

@ Et l'impression initiale d'une intuition encore confuse, qu'entre les deux niveaux il n'y avait pas de communication mutuelle, du coup disparaît, faisant place à une compréhension, exprimée et suscitée en même temps par la double image du "nerf dans le nerf et de "l'aiguillon". En termes cette fois de "couches", les unes superficielles et les autres profondes, je reprendrais maintenant par une troisième image encore, en disant que celles-ci nourrissent ou entretiennent le mouvement de celles-là, qu'elles en sont l'*assise* profonde, solidement ancrée dans la structure du moi. Sans cette assise, l'agitation en surface serait vite dissipée et évanouie, pour laisser place enfin à autre chose...

---

ami, dont une conception diffuse s'était dégagée progressivement au cours de la réflexion l'Enterrement. Elle a commencé à apparaître dans la note "L'enterrement" (n° 61), et s'est précisée, notamment, au cours de la réflexion dans chacune des notes "L'éviction", "Le nœud", "Le renversement", "Le massacre", "... et la tronçonneuse", "L'Eloge Funèbre (2) — ou la force et l'auréole". Ce n'est qu'avec la présente note que cette perception commence à "se placer" dans une vue d'ensemble cohérente du "premier plan" de l'Enterrement. (Mars 1985) Pour la note biographique de Deligne, voir la note "La profession de foi — ou le vrai dans le faux" (r.° 166).

692 ([149]) (2o décembre) Depuis la réflexion d'il y a cinq jours, et celle surtoutI poursuivie dans la
([149]) deuxième des notes de ce jour-là, "Le nerf secret" (n* 145),@ je sens que le travail sur ce fameux "premier plan" du tableau de 1 'Enterrement) a pris soudain une autre tournure. Avant cette réflexion-là, je me sentais dar la position un peu embarrassante de celui placé devant un puzzle, où il aurait l'impression de ne pas y comprendre grand chose. Depuis le mois d'avril déjà je m'étais évertué à en rassembler les pièces une à une, et à les inventorier avec soin. Ce n'est pas que je manquais de pièces, ça non, j'aurais eu plutôt l'impression d'en avoir trop 1 En tous cas, il devait bien y en avoir en suffisance pour en faire un tableau, partiel peut-être, mais un tableau qui tienne debout. La dernière pièce du puzzle que j'ai jetée sur la table, c'était celle du "renversement" (du yin et du yang), maintenue en réserve dès le tout début de "La clef du yin et du yang" (comme "association d'idées" sur laquelle je me promettais de revenir), et faisant irruption enfin avec une force imprévue dans la note "Les obsèques du yin (yang enterre yin (4))", du 10 novembre (n°124) ! Les trente-cinq jours qui ont suivi, jusqu'il y a cinq jours, ont été consacrés pour l'essentiel à tourner et retourner dans tous les sens les pièces déjà mises à jour, au fil des associations les plus impérieuses réclamant mon attention[290](*). Je m'attendais à ce que, ce faisant, lesdites pièces finissent par s'assembler d'elles-mêmes, pour laisser enfin apparaître le tableau inconnu. Il n'en a rien été. Bien au contraire, elles continuaient à se faire mutuellement des pieds-de-nez, comme l'auraient fait des fragments de dix coupures de journaux tous différents, qui auraient été jetés là pèle mêle, à charge pour moi de les assembler I Je commençais à me demander si je n'allais pas être obligé, en bout de course, de faire l'inventaire final des pièces, et un autre des points d'interrogation concernant leur assemblage, et m'arrêter là

La situation a changé il y a cinq jour, quand, à force de tourner et de retourner ces fameuses pièces, de les palper et de les humer, quelque chose enfin "a fait tilt", quand l'une d'elles (celle d'une *fringale* derrière un certain *style*) soudain a été reconnue comme "névralgique". J'ai eu en effet l'impression immédiate d'un *changement qualitatif*, qu'une *perspective* qui avait manqué
693 jusque là, était en train déjà de s'organiser à partir de cette pièce-là, c'est bien en ces termes que je m'exprime dès le surlendemain, en reprenant la réflexion dans la note suivante ("Passion et fringale — ou l'escalade", ne 146). Et mon pressentiment commence déjà à se confirmer le jour même, avec l'apparition de la pièce "p *apa* — *gatea* u", dont on aurait dit qu'elle avait été appelée par la "pièce névralgique" aux fins justement de s'y ajuster sans bavures !

La pièce "S *uperpèr* e", qui trainait là depuis toujours (héritée déjà de la première partie de Récoltes et Semailles, et reprise dès les débuts de "La clef du yin et du yang"[291](*)), semble du coup passer aux profits et pertes, comme si elle s'était simplement égarée là par me garde. Sous l'impression toute fraîche encore de la nouvelle pièce "gâteau"[292](**), j'ai tendance à oublier que ce fameux Superpère (pas "gâteau" du tout, pour le coup) avait bel et bien quelque chose à voir dans la relation entre mon ami Pierre et moi, même s'il n'y prenait pas le devant de la scène (il s'en fallait de beaucoup...). J'ai fini quand même par m'en rappeler à la prochaîne séance, forcément — au moment précis, d'ailleurs, où je me disposais à m'expliquer à moi-même pourquoi cette sempiternelle pièce-là du puzzle n'avait en fait rien à y voir ! Elle était, en somme, "juste le contraire" de la pièce-gâteau, qui venait de se placer d'ellemême avec une telle aisance. Et puis non, en y regardant de plus près, cette pièce soit-disant étrangère au jeu, et dont les contours étaient restés des plus flous, a soudain précisé ses formes,"prenant celles de l'image-force (soufflée par nul autre que mon ami Pierre lui-même[293](***)) du *nain et du géant*. Je m'attendais d'abord, en la voyant réapparaître ainsi en des traits aussi fortement marqués, qu'elle serait "sans communication" avec la double pièce névralgique déjà placée (formée de papa-gâteau, et de la fringale impérieuse de "le faire marcher" — un petit coup de fil ici, un petit coup là...). Et voilà

---

[290](*) La "pièce" qui avait été le point de départ de toute la réflexion sur le yin et le yang, depuis début octobre, ne revient à la charge et n'est explicitée que quatorze jours plus tard, le 24 novembre, dans la note "Le renversement (3) — ou yin enterre yang" (n* 133).

[291](*) Voir les sections "Le père ennemi (1)(2)" (n@s 29, 30) et la note "Le Superpère (yang enterre yin (2))", n° 108.

[292](**) Le terme "nouvelle" pièce n'est peut-être pas entièrement justifié. Mais c'est une pièce, tout au moins, qui avait précédemment échappé à l'inventeriage, tant elle était évidente @

[293](***) pour des précisions à ce sujet, voir la dernière note de bas de page de la note précédente "Le nerf dans le nerf — ou le nain et le géant" (n* 148).

qu'au contraire elle apparaît comme "le nerf dans le nerf", comme une pièce plus névralgique encore, s'assemblant sans frottement ni décollages avec la partie du puzzle déjà en place i

Cette pièce-là, sous son ancien nom "Superpère", avait été d'ailleurs maintes fois frôlée déjà, 694
et même prise dans la main et tournée et retournée comme les autres, et même (je me rappelle maintenant) déclarée pièce maîtresse, "cœur du tableau" et tout et tout ; mais, faute peut-être de s'incarner par une image frappante (fournie par l'intéressé lui-même), et surtout sans doute, par sa nature absurde, aberrante/ entièrement loufoque même en termes du gros "bon sens" des consensus courants et universellement admis, j'en étais embarrassé et comme honteux, de cette foutue pièce, elle me brûlait dans la main : jamais personne (y compris un certain "moi-même" qui continue tenacement à vivre encore en moi. . .) ne voudra la prendre au sérieux 1 Autant remballer en douce et "jouer" sur des pièces plus sortables I

Quand je viens a l'instant de parler de "pièce maîtresse", "cœur du tableau" etc., à propos de la pièce devenue "Le nain et le géant", c'est à l'aspect "mépris de soi" bien sur que je pense, plutôt qu'à l'aspect "Superpère". Pour le moment, cette dernière désignation pour cette pièce-aiguillon, ou "nerf dans le nerf", est d'ailleurs hâtive et injustifiée. Je veux dire, qu'il ne semble pas, à première vue du moins, que ce fameux géant sans visage et aux mains démesurées, fasse figure tant soit peu parternelle. S'il lui faut un nom, c'est "Superman" ou "Supermîle" qui semblerait lui convenir, plutôt que "Superpère". Donc à tout bien prendre, ce dernier reste encore pour compte bel et bien, pour le moment tout au moins, tout comme la pièce (ou le "volet") "Supermère", sur laquelle il me faudra également revenir

Pour le moment, le plus urgent me semble d'essayer de situer la partie du tableau déjà placée, avec le "nerf secret" et le "nerf dans le nerf" plus secret encore, en termes d'une dynamique yin-yang dans la personne de mon ami. A ce sujet, je dispose de troit faits bruts. Deux s'expriment par la "double signature" yin-yin[294](*) : l'ami Pierre est à ton de base "yin", tant dans ce qu'on peut appeler la "personnalité acquise", s'exprimant surtout dans la tonalité de ses relations à autrui, que dans la "personnalité innée" ou pulsionnelle, s'exprimant surtout (pour l'observateur extérieur tel que moi, tout au moins), par le style de travail spontané/ libre de l'immixtion du "patron". Le premier fait, concernant la personnalité acquise, ou la "structure du moi" (ou en termes plus imagés, "la *tête* du patron"), semble indiquer que cette structuration se soit faite dans l'enfance et dès les premières années de la vie, par identification avec un modèle de nature "yin". Cela n'exclut pas, a priori, que ce modèle ait été le père, si celui-ci avait lui-même (comme cela me semble en effet être le cas) une "personnalité* acquise" à tonalité de base yin. Mais d'autre part, la 695
prédisposition chez mon ami à une fringale pour une sorte de jeu de pouvoir qui, dans nos contrées sinon partout et toujours, est typiquement (sinon exclusivement) "féminin", et plus précisément, qui est 1 e jeu entre tous que l'épouse a coutume de jouer avec l'époux — cette prédisposition me fait supposer que l'identification s'est faite avec la personne de la *mère*, et que c'est d'elle qu'il a "hérité" de cette fringale (ou d'une propension à une telle fringale), et que c'est d'elle aussi qu'il a repris à son compte le "style" (ou la "tactique") idoine, celui de "la griffe dans la patte de ver lours".

Il est possible que le père ait été à la fois un mari-gâteau et un pèregâteau, et que mon ami ait eu ample occasion depuis longtemps d'en faire son premier "cobaye", et de se faire les griffes (et le velours i) sur lui. Mais il est possible aussi que la propension ou prédisposition en question chez mon ami soit restée inemployée jusqu'après sa rencontre avec moi, faute à la première cible toute désignée, savoir son père, d'avoir des aspects yang assez fortement marqués, pour *"provoquer"* cette fringale, et en même temps *donner prise* à la tactique éprouvée pour "faire marcher" les fortes têtes. A vrai dire, aucune des impressions dont j'ai souvenir, se plaçant dans les premières années où j'ai connu mon ami, n'est de nature à suggérer qu'il était déjà familier de ce jeu-là, ni même qu'il l'avait déjà pratiqué. Je n'en décèle trace en tous cas, même avec le recul, ni dans sa relation à moi, ni dans sa relation à d'autres, par des manières disons tant soit peu du genre "enfant gâté". Aussi je serais plutôt enclin à penser que cette propension en lui restait encore latente, et qu'elle ne s'est développée et n'a pris l'emprise que je sais sur sa vie et sur son travail, qu'après mon "décès"

[294](*) L'idée d'une "double signature"s'introduit dans la réflexion avec la note "Frères et époux — ou la double signature", n* 134.

en 1970 (où il avait Vingt-six ans), et à la faveur d'une conjoncture particulièrement tentante.

Le "troisième fait" à rappeler ici, c'est le choix fait par mon ami d'un système de valeurs conforme aux valeurs généralement reçues, le choix donc des valeurs "viriles" (ou yang). Celles-ci, au cours des quinze ans écoulés, me paraissent d'ailleurs avoir viré de plus en plus chez lui au "syperyang". Dans son cas, il y a dans ce choix une contradiction qui saute aux yeux t tout en adoptant les valeurs "officielles" *yang*, il s'est pourtant modelé, dans la plupart des traits essentiels, suivant un modèle *yin*[295](*). Et ce n'est pas que ce choix de valeurs soit purement "bidon", que ce ne serait qu'un faux pavillon, arboré pour des raisons de circonstance, et qui n'aurait cours
696 que dans les couches périphériques du psychisme. L'image-force du nain et du géant, agissant à partir de couches profondes, perdrait son sens, et aussi cette impérieuse fringale de renversement qu'elle suscite, si la valorisation du yang n'était pas intériorisée aussi en ces couches-là. Nul doute que cette contradiction-là doit apporter une force vive supplémentaire à cette "intime conviction* de fêlure, d'impuissance insidieuse — alors que (faute seulement, peutêtre, du "modèle" adéquat dans son enfance sur qui se modeler) il se sait (en son for intérieur) foncièrement *différent* de ce qu'il "d e — @ *vrait être"*!

Si mon ami, comme il me paraît plausible, n'a pas trouvé en son pare les traits qui, suivant les consensus en cours autour de lui, *auraient dû* s'y trouver, et qu'il aurait pu alors faire siens, cela a dû susciter en lui une *rancure* diffuse, une rancune qui ne parvenait à s'accrocher à aucun grief concret, vis-à-vis d'un papa dont le seul défaut était celui d'être *trop* "gâteau" l cette rancune, faute d'un "crochet" par cm accrocher, serait alors restée *"vacante"*, *en attente* d'une cible propice — d'une cible justement qui, tout d'abord, fasse (par le contexte) figure paternelle, et de plus, dont 1 '*aptitude* pour ce rôle soit patente, par la présence indéniable, éclatante peut-être voizt démesurée, de ces traits qui manquaient en son père "d'origine". Ce sont bien ces traits-là aussi qui font du "père" nouveau-venu la *cible* idéale, dans la sorte de "jeu" déjà tout prêt ici à se déclencher, qui n'attend plus que le partenaire propice, alias "le père de rechange", alias (nous y voici enfin 1) "le Superpère" 1

Et tout d'un coup il me semble être revenu sur un terrain très familier, que je ne reconnais qu'à l'instant même. C'est un terrain où j'ai été prisonnier pendant vingt ans, au cours du seul mariage de ma vie (mariage dont sont issus trois de mes cinq enfant). Dans les lignes de l'alinéa qui précède et sans aucun propos délibéré (mais plutôt comme un qui, précautionneusement, tâtonne dans l'ombre pour prendre connaissance de ce qui l'entoure), je viens *aussi* de décrire tour à tour les forces névralgiques dans la relation à son père, puis à moi, *de celle qui fut mon épouse.* Je ne saurais dire quand ni comment la connaissance (ou plutôt l'intuition irrécusable) de la présence silencieuse et obstinée de ces deux forces en elle et de leur relation mutuelle, m'est venue. Un jour j'ai su, sans avoir songé jamais à y réfléchir tant soit peu, que la force inexorable qui dominait la relation de ma femme à moi, depuis les premiers jours déjà de notre mariage, était mue par la rancune vis-à-vis de moi de n'avoir été là auprès d'elle, comme un *autre* et *vrai* père, en les jours d'une enfance désemparée…

697 Il est vrai et je sais, certes, que l'enfance de mon ami n'avait rien de "désemparé'[1], et que la personnalité qu'il a développée et que j'ai connue, entre les années soixante et maintenant, ne ressemble guère à celle de mon exépouse. Cela n'empêche qu'au delà des dissimilitudes évidentes, je vois apparaître, dans la partie du tableau en train d'émerger de l'ombre, une similitude saisissante avec un autre "tableau", lequel m'est bien connu. Cette similitude apparaît dans la nature de la relation au père (liée à un tempérament du père où les traits yang sont déficients), et dans la répercussion de celle-ci sur une relation de l'âge adulte qui, chez l'un comme chez l'autre, a dominé sa vie, comme point de mire des forces de conflit en l'un et en l'autre[296](*).

Pour un peu, j'allais passer sous silence une troisième "similitude", qui pourtant n'est pas sans conséquence dans ma propre vie : c'est que dans les deux relations en question, le *protagoniste* à

[295](*) C'est là un genre de contradiction fréquent surtout chez les femmes, et dont ma propre vie a été exempte.

[296](*) (19 février 1985) II y a bien une parenté saisissante entre la relation a ma personne de non ami Pierre, et (depuis les premiers jours du mariage) de celle qui fût mon épouse. Cette parenté déborde d'ailleurs au delà de la relation à ma @eule personne, en ce sens que l'un comme l'autre ont fini par développer une propension à faire de certains @très, auxquels me lient des liens d'affection (mes enfants notamment dans un cas, des élèves dans l'autre), des instruments pour m'atteindre à travers eux.

chaque fois a été *nul autre que moi.* Et ce qui, dans un cas comme dans l'autre, me désignait pour ce rôle de "Superpère" que j'étais appelé à jouer, était (en plus d'une immaturité) cela aussi qui depuis mon enfance déjà m'était plus cher peut-être que toute autre chose au monde — ce en quoi aussi je m'étais le plus démesurément investi : une "carrure" plus virile que nature…

Ainsi je retrouve à nouveau, dans un éclairage différent et plus pénétrant qu'il y a huit mois, ce sentiment d'un "retour des choses"[297](**) — avec, aujourd'hui comme naguère, une nuance d'étonnement incrédule (ça semble tomber trop "juste" pour être pourtant vrai I). Et aussi, cette fois encore mais dans les tonalités plus retenues que la soudaine explosion de rire d'antan, il y a la perception d'un comique, ajoutant à ces "retours" inexorables la note plus douce de l'humour.

([150]) (22 décembre) Hier encore, je n'ai pas trouvé le temps pour travailler sur mes notes, sauf ([150])
pour la relecture attentive et la correction des notes de la veille. Ces derniers jours, mon énergie a été divertie par des taches de correspondance et autres, et je ronge un peu mon frein (ce n'est 698
pas là chose nouvelle I) de ne retrouver en tête à tête avec moi-même, pour pousser de l'avant la réflexion entreprise. L'écriture est plus lente décidément dans cette troisième partie de Récoltes et Semailles, centrée sur la présente réflexion, "La clef du yin et du yang", où la dynamique du yin et du yang est le fil conducteur constant pour pénétrer plus avant dans le sens de l'Enterrement. Si je ne prenais la précaution de mettre le réveil, pour ménager une interruption dans le travail après trois heures environ (histoire de dégourdir le corps, ou de m'avertir que l'heure s'avance et qu'il est temps de s'arrêter), la nuit entière y passerait comme un instant I Les trois heures ont passé chaque fois, alors que j'ai l'impression d'avoir à peine commencé (ou repris), avec deux ou trois malheureuses pages que je viens de taper, quand ce n'est seulement une ou deux, le temps tout juste de faire le tour de quelque association d'anodine apparence que je pensais enjamber dans la foulée…

Il y a une impression d'extrême lenteur dans la progression, comptée en nombres de pages par heure ou par jour — et la réaction naturelle à cette impression, avec une substance toute chaude juste devant mon nez qui me tire de l'avant, ce serait de mettre bouchées doubles et triples, comme j'avais coutume de le faire jusqu'en ces dernières années encore. Mais je sais que c'est là le piège à éviter — le piège de cette extraordinaire "facilité" dans le travail de découverte[298](*), quand il suffit tout juste de "pousser" de l'avant, pour être sûr d'avancer en effet, lentement peut-être mais sûrement ; comme celui qui tiendrait solidement en mains le mancheron d'une bonne charrue de bon acier trempé, tiré par une paire de boeufs puissants et impavides, et qui lentement et sûrement se frayerait son chemin, sillon après sillon, à travers une terre dense, parfois revêche, et en même temps souple pourtant, docile au soc brillant qui délicatement et sans hâte l'ouvre, la pénètre et la retourne par larges bandes brunes et fumantes, ramenant au grand jour une vie souterraine intense et grouillante. Le rythme est lent peut-être, et le champ est vaste, et chaque sillon creusé semble entamer à peine l'étendue qui reste en friche. Pourtant, au terme de la journée, sillon après sillon, le champ est labouré, et le laboureur rentré content : pour lui, cette journée n'a pas passé en vain. Sa peine et son amour ont été sa semence, et sa joie au travail, et son contentement au bout de chaque sillon et au terme d'une longue journée, sont sa récolte et sa récompense.

Avec la réflexion d'avant-hier, et pour la première fois peut-être dans l'écriture de Récoltes 699
et Semailles, j'ai l'impression de m'être avancé sur le terrain incertain de ce qui n'est encore directement perçu ou senti, et qui reste (et peut-être, restera) *hypothétique.* Faute d'yeux qui sachent voir dans ce qui me paraît pénombre et nuit, je me suis frayé à tâtons un hésitant chemin, sans nulle assurance si c'était "le bon". Quand le chemin bifurquait, je n'ai pas joué à pile ou face, il est vrai, par où je poursuivrai ; je me suis fié à mon flair et à mon bon sens, pour m'indiquer la direction la plus plausible pour continuer, sans pour autant avoir aucune idée où celle-ci allait me mener. Le chemin que je suivais, où me traçais, ainsi, avait tout l'air de "coller" aux faits qui m'étaient connus, c'était là un bon signe. Mais il n'était pas exclu pour autant, surtout là où ces faits étaient ténus, qu'un autre chemin tout différent n'aurait "collé" tout autant, à condition peut-être de fouiller encore quelque peu tel fait resté brut, ou tel autre… Puis, au détour du chemin et

[297](**) Voir la note "Le retour des choses — ou un pied. dans le plat", n° 73.

[298](*) Voir la note "Le piège — ou facilité et épuisement", n@ 99.

à ma propre surprise, je me suis soudain retrouvé sur "un terrain très familier", que j'avais naguère longuement et péniblement parcouru, que j'avais fini par connaître et par quitter. Une situation qui, quelques instants avant encore, m'apparaissait obscure, enveloppée des. brumes incertaines du "sans doute" et du "peut-être", soudain s'éclairait par la lumière d'une *autre* situation qui, elle, était comprise. M'interrogeant sur les origines lointaines en moi et en l'autre, du conflit dans la relation entre tel ami et moi, celles-ci semblent se révéler par une similitude profonde soudain entrevue, entre cette relation-là et une autre, qui avait pesé sur ma vie et d'un tout autre poids, vingt longues années durant.

L'apparition de cette similitude a été d'une telle force, j'avoue, que ce sentiment d'hésitation, d'incertitude, de tâtonnement s'est évanoui aussitôt, pour faire place à un sentiment d'assurance, de conviction. Quand, à la fin de la réflexion, je parle du sentiment ("d'étonnement incrédule") que ça "tombait trop juste pour être pourtant vrai", ce sentiment était la réponse à un autre, en note de fond, et qui disait, lui, que "ça tombait trop juste pour ne *pas* être vrai" I Et ce sentiment — là, sûrement hâtif et injustifié dans l'état actuel des faits dont je dispose, ne s'est pas rajusté entretemps, il est toujours présent comme note de fond, que je le veuille ou non. sûrement, sans le secours de certaines expériences que j'ai fini par comprendre et par assumer, et celui surtout de la longue expérience de ma vie conjugale, la pensée n'aurait guère pu me venir de cette "rancune en état de vacance" (d'une rancune "en sursis", en somme) ; et cette même pensée, justement, a été aussi le "détour du chemin" qui, en l'espace de quelques instants, m'a fait déboucher de nouveau sur ce "terrain très familier" de mon expérience conjugale.

700 On peut dire, certes, qu'un propos délibéré Inconscient m'aura amené en I un lieu déjà désigné d'avance, lequel peut-être enseigne quelque chose sur moi et sur ce propos délibéré, et nullement sur des motivations en autrui. Corn — I me il est possible également qu'une expérience assumée m'aura permis d'appréhender une réalité en autrui, laquelle autrement serait restée entièrement énigmatique, faute à moi d'avoir des "antennes" assez sensibles (et faute, aussi, de disposer de faits tangibles concernant l'enfance de mon ami, et la personnalité de chacun de ses parents).

Il me semble que je suis tout près d'achever mon esquisse (à bâtons rompus 1) du "premier plan du tableau" (de l'Enterrement.) Pour assembler les dernières pièces du puzzle qui me restent à la main, j'utiliserai au besoin les éléments d'appréhension (pour hypothétiques qu'ils soient) apparus dans la réflexion de la note précédente. Ce sera une façon d'ailleurs de tester leur cohérence avec l'ensemble des faits qui me sont connus par ailleurs.

Dans la réflexion d'avant-hier, c'est la pièce "Superpère" du puzzle qui a précisé sa forme et ses contours. Je l'avais identifiée d'abord, un peu hâtivement, à la pièce "Le nain et le géant", où le géant pourtant apparaît plutôt comme une sorte de "Superman" au format accablant, et non comme le "Père", ou un "Superpère". Mais cette dernière pliêce a fini par apparaître à nouveau dans la même réflexion, cette fois comme cible d'une "rancune en sursis", d'une rancune à la recherche d'une cible justement, comme si ledit "Superpère" avait été *appelé* par cette rancune même et était apparu en réponse à cet appel, en exaucement d'une attente diffuse. S'il en est bien ainsi, on peut dire que si le Superpère (empruntant pour la circonstance ma carrure et mes traits, qui apparemment étaient taillés sur mesure) n'était apparu dans la vie de mon ami, il aurait fallu l'inventer ! C'est bien ça en tous cas, sans plus rien d'hypothétique pour moi, dans le cas de celle dont je fus le mari — et dont je fus, de plus, "la cible, attendue une jeune vie durant...".

Ainsi, le Superpère apparaît comme le "côté visage" de ce "géant sans visage et aux mains démesurées" de la pièce "Le nain et le géant". "Le nain" doit le voir surtout de dos, le géant, en train sans doute de faire ses fameuses "démonstrations de force" (dont il est question dans la note du 5 octobre "Le Superpère" (n° 108)). Voilà donc la pièce "Superpère" enfin casée, s'ajustant au côté "géant" de la pièce "Le nain et le géant". Quant au coté "nain" ce celle-ci, son tracé lui aussi est apparu plus clairement par la réflexion d'avant-hier, qui rejoint ici celle de la note du 17 octobre "La moitié et le tout — ou la fêlure" (n° 1T2). C'est encore, comme si. souvent, le
701 sempiternel rejet des traits "yin", "féminin", au profit de traits "yang", "masculins", qui fait que mon ami se trouve être "foncièrement différent de ce qu'il *"devrait être""*, alors qu'il s'est modelé lui-même en conformité avec un modèle à dominante "yin".

Il importe ici de souligner qu'à aucun moment de la réflexion passée, je n'ai pensé, ni n'ai voulu suggérer, que la personne de mon ami ait été marqué par un *déséquilibre* à dominante yin, donc par une déficience, un "vide" du coté des traits yang, virils en sa personnalité acquise. Je rappelle à ce sujet que l'impression surtout qui se dégageait de sa personne, du moins pendant les premières années où je l'ai connu, était au contraire celle d'un *équilibre*, d'une harmonie, qui le rendait si attachant pour moi comme pour tous ceux, il m'a semblé, qui l'ont, alors connu. Cette impression s'associe de très près a cette autre, dont j'ai parlé ailleurs[299](*) — qu'il semblait avoir gardé quelque chose de la fraîcheur, de l'innocence de l'enfant, dans son approche des choses (de la mathématique notamment) et aussi, m'avaitil semblé, des gens. Cet équilibre, et cette "fraîcheur" ou "innocence", ne sont pour moi sujet au moindre doute — ce sont des *faits*, qu'il n'est pas question de vouloir escamoter. Ils s'exprimaient en mon ami par une sensibilité délicate, et, quand l'occasion se présentait, par l'expression nuancée et sans ambages de ce qui était perçu et vu. Il y avait une fermeté, comme il y avait une douceur. La douceur s'est effacée au cours des ans, pour ne plus laisser que la carapace, feutrée et vide, d'une douceur disparue — et la fermeté est devenue fermeture et dureté, derrière une façade en demi-tons précieux et empruntés. Un délicat équilibre yin-yang s'est transformé au fil des ans (sans que personne, sans douter ne s'en aperçoive) en le sempiternel déséquilibre yang — celui-là même, mais dans un@style différent, qui avait dominé ma propre vie depuis mon enfance. Ça a été là son choix, et ces choix peuvent changer — jamais les jeux ne sont faits ! Toujours est-il que jamais je n'ai eu connaissance, dans la vie de mon ami, d'un passage marqué par un déséquilibre *yin*, par une mollesse donc, un laisser-aller, ou une inconsistance ; et je ne pense pas qu'il y en ait eu.

Tout ceci rend pour le moins probable que la personne qui lui a servi de "modèle" dans son enfance@ @t qui avait sûrement des traits yin fortement marquis, ne manquait pas pour autant des traits yang pour leur faire équilibre. Si (comme j'ai tendance à le croire) cette personne a été sa mère, je présume donc que celle-ci avait des traits yang assez fortement marqués (vis-à-vis notamment de tels traits sans doute moins marqués dans le père) pour apparaître comme "le 702
meilleur choix", à titre de modèle "masculin" pour un garçon ; et en même temps, pour favoriser par un tel choix l'éclosion d'un tempérament harmonieux.

Tout semblerait donc, à ce point, être pour le mieux dans le meilleur *H* des mondes, dans une famille unie que ne trouble (peut-être) aucune mésentente. Tout serait pour le mieux, s'il n'y avait pourtant une toute petite pierre d'achoppement, sous la forme d'un consensus muet et de bien anodine apparence c'est qu'un garçon est censé ressembler à son père, et non à sa mère. . .

([151]) (23 décembre) II me semble que pour terminer d'assembler le "puzzle" du premier plan ([151])
du tableau de l'Enterrement, il me reste seulement à placer une dernière pièce. C'est celle que j'avais appelée "la Supermère", dans la note "Supermaman ou Superpapa ?" du 11 novembre (n° 125). Cette appellation en "Super" avait été inspirée, en tout premier lieu, par le "portrait" fait de ma personne, à grands coups d'épithètes superlatives, dans mon Eloge Funèbre[300](*). sûrement, un réflexe de symétrie a dû jouer également, puisqu'il y avait déjà du "superpère" dans l'air, à plus d'un titre ! Réflexion faite pourtant, le nom que j'ai donné à l'image qui venait d'apparaître ne touchait pas tout a fait juste. Ce qui était évoqué par cette image superyin n'avait aucunement connotation "maternelle". Si elle était en relation de symétrie. avec une autre image, c'était celle du "Superman", aux muscles d'acier et au cerveau software IBM, plutôt que celle du "Superpère". Il s'agirait donc en l'occurance plutôt de "Superwoman" ou "Supernana", aux lourds nichons pendant jusqu'au nombril et au delà (pour ne pas dire, jusqu'aux genoux. . .), et aux fesses à l'avenant, à faire rêver Hercule — quant au cerveau, n'en parlons pas. . . un peu dans ces tons-là. L'insuffisance de la langue aussi a dû me forcer un peu la main, vu qu'il n'y a pas le pendant "femelle" tout prêt au fameux "Superman" (lui-même d'invention récente d'ailleurs, version moderne d'un Hercule décidément dépassé par les événements). Va quand même pour "Supernana", à défaut de mieux. . .

Il faut bien dire que là j'ai traîné cette pièce mal-nommée pendant près d'un mois et demi, sans vraiment rien en faire, si ce n'est ici et là la rappeler pour mémoire, en manière de promess* qu'on allait s'en occuper, mais plus tard. Finalement, elle ne devait pas tellement m'inspirer, et

[299](*) Voir à ce sujet la note "L'enfant" (n°60), dans le Cortège V "Mon ami Pierre".

[300](*) Voir les notes "L'Eloge Funèbre (1)(2)" (n@s 104, 105), et "Les obsèques du yin (yang enterre yin (4))" (n^0 124).

703 ça pourrait bien être à cause de ce nom qui ne collait pas vraiment. Apres tout, je serais bien en mal, parmi tous les amis@ (ex-relevés et autres collègues que j'ai eus dans le monde mathématique jusqu'à aujourd'hui même, d'en trouver un seul vis-à-vis duquel j'aie tant soit peu tenu un rôle "maternel", ou dont j'aie pu avoir l'impression qu'il m'attribuait un tel rôle. Même ceux vis-à-vis desquels j'aurais joué un rôle plutôt "yin", réceptif, au lieu d'un rôle surtout "yang" de celui qui enseigne, communique, transmet, doivent être très rares — à vue de nez je ne vois guère (après les années 1952, 53, où je passe ma thèse) que Serre, et encore… Si j'essaye de me souvenir de ce qu'étaient mes dispositions courantes, pour ne pas dire permanentes, en relation à d'autres mathématiciens, c'était surtout que j'avais toujours des "tapis" flambant neufs à "placer" (pour reprendre l'image qui avait cours de mon temps), sans compter les "tapis" (de ma fabrication également) moins neufs mais qui (à mon sens) n'avaient pas vraiment servi autant dire, et qui me paraissaient indispensables pour la bonne tenue d'une maison mathématique, dans tel quartier de la mathématique dont j'étais familier. Pour le dire autrement@ dans ma relation à mes "congénères" mathématiciens et alors même que nous ne parlions guère ensemble que de maths (je devais même être pire à ce sujet qu'aucun de mes collègues et amis 1), la prédominance yang (ou plutôt, le déséquilibre superyang) dans mon tempérament acquis reprenait tous ses droits, comme dans toute autre relation. Peut-être même plus fortement encore, vu mon investissement démesuré dans la mathématique, investissement de nature égotique (est-il besoin de le préciser) et de plus, motivé justement par mes options superyang de longue date !

Ce sont ces aspects évidents, se manifestant à chaque pas dans mes relations aux autres mathématiciens, qui ont dû oblitérer, à mes collègues tout comme à moi-même, cet *autre* fait, en sens opposé : que mon style dans le travail mathématique, et mon approche de la mathématique, sont à forte dominante *yin*, "féminine". C'est cette particularité, il me semble, apparemment plutôt exceptionnelle dans le monde scientifique, qui rend aussi ce style tellement *reconnaissable*, tellement *différent* de celui de tout autre mathématicien. Que ce style soit bien "pas comme les autres" m'est revenu par d'innombrables échos, depuis que je publie des maths, et tout au moins depuis mon travail de thèse (en 1953). Ce style n'a pas manqué d'ailleurs de susciter des résistances, que j'ai envie d'appeler "viscérales" — je veux dire, qui ne me paraissaient pas (ni ne me paraissent aujourd'hui) se justifier par des "raisons" qu'on pourrait appeler "objectives" ou "rationnelles". Cela me remet en mémoire que mon travail de thèse (où @'introduis'notamment
704 les espaces nucléaires), que j'avais soumis aux Memoirs of thé American Mathematical Society, avait été refusé par le premier référée, un mathématicien honorablement connu qui avait travaillé dans le même sujet, et qui avait considéré mon travail comme plus ou moins vaseux. C'est grâce à une intervention énergique de Dieudonné que ma thèse a été publiée malgré l'avis défavorable du référée. J'ai appris il y a quelques années qu'elle fait partie des cent articles les plus cités dans la littérature mathématique[301](*) au cours des deux ou trois décennies écoulées. Je présume que s'il reste encore vingt ou trente ans de mathématique devant nous, la même chose vaudra pour SGA 4, à titre (entre autres) de référence de base pour le point de vue des topos en topologie géométrique ; lequel SGA 4 a été classé "illisible" (entre autres qualificatifs de la même eau[302](**)) par mon brillant ami et ex-élève Pierre Deligne. Je sais (comme il sait d'ailleurs lui-même) que c'est un des textes mathématiques auxquels j'ai consacré le plus de temps et le soin le plus extrême, réécrivant et faisant réécrire de fond en comble, notamment, tout ce qui concerne les sites et les topos et les "prérequisites" catégoriques. La raison de ce soin exceptionnel, c'est que je sentais bien à quel point il s'agit là d'une véritable pierre angulaire pour le développement de la "géométrie arithmétique" dont j'étais en train de jeter les bases depuis une décennies[303](***). Je sais aussi que lorsque j'ai fait ce travail, j'avais de longue date (sans vouloir me flatter) le coup de main du maître pour rédiger des maths d'une façon à la fois *claire*, où les idées maîtresses soient constamment mises en avant comme un fil conducteur omniprésent, et'*commode* pour s'y retrouver aux fins

[301](*) Peut-être qu'ici ma mémoire me trahit, et qu'il s'agit des cent (ou vingt ?) articles les plus cités en analyse fonctionnelle.

[302](**) Voir la note "La table rase", n° 67.

[303](***) c'est sûrement la raison, également, pour laquelle Deligne a tenu à tel point à discréditer ce texte, qu'il en oublie même parfois le style en demi-tons qu'il affectionne, et n'y va pas avec le dos de la cuiller pour le débiner
1 Voir à ce sujet la note "La table rase", déjà citée dans la note de bas de page précédente.

de référence[304](****). si j'ai eu peut-être tort d'écrire (et de faire écrire) un ouvrage de référence circonstancié avec une avance de quarante ou cinquante ans sur mon temps, le fait que des temps qui étaient mûrs (dans les années soixante) aient soudain cessé de l'être, ne m'est pas imputable, il ne semble 1

Ces dernières associations avec Deligne me ramènent à la période d'après mon départ@ où des 705
échos dans le même sens me sont revenus plus d'une fois "comme des bouffées de dédain insidieux et de discrète dérision". Cette nuance de *dérision* était absente dans les signes de "résistances viscérales" à mon style de travail, auxquelles j'ai fait allusion tantôt, se plaçant avant mon départ. Je n'y décèle aucune intention hostile ou tant soit peu malvaillante vis-à-vis de ma personne. J'ai eu l'occasion d'évoquer de tels signes même au sein de Bourbaki[305](*), tout au moins (si mon souvenir est correct) jusque vers 1957, où mon travail sur la formule de Riemann-Roch-Hirzebruch-Grothendieck dissipe les doutes qui avaient pu subsiter sur ma "solidité"comme mathématicien. Je ne me rappelle pas avoir perçu des résistances à mon style de travail entre 1957 et 1970 (année de mon "départ"), sauf occasionnellement chez Serre[306](**), mais jamais avec une nuance d'inimitié — c'était plutôt une réaction épidermique d'agacement. Par contre, j'ai eu l'impression que mes amis se sentaient parfois accablés, parce que j'avançais trop vite et qu'ils avaient envie de ne pas passer leur temps uniquement à se tenir au courant de mes œuvres complètes au fur et à mesure que je leur envoyais mes pavés, ou que je leur racontais (par lettre ou de vive voix) ce que j'étais en train de concocter.

Je crois avoir compris la nature de la "résistance viscérale" à mon style, à laquelle j'ai fait allusion tantôt. Sa cause m'apparaît comme indépendante de l'Enterrement qui a eu ultérieurement (où cette résistance a fini pourtant par jouer un rôle important). Cette résistance n'est autre que la *réaction* ("viscérale") à un *style d'approche "féminin"* vis-àvis d'une science (la mathématique en l'occurence). Une telle réaction est courante et "dans la nature des choses", dans un monde scientifique qui, autant et plus que tout autre microcosme partiel dans notre société actuelle, est pétri de *valeurs viriles*, et des sentiments, attitudes, réactions (d'appréhension et de rejet notamment) qui vont avec ces valeurs. La réaction de résistance à mon style de travail particulier, incarnation d'une approche créatrice à note de fond "féminine'@ découle simplement des conditionnements courants du scientifique dans le monde d'aujourd'hui et des dernières décennies — le monde scientifique, en tous cas, tel que je l'ai toujours connu.

Comme toute autre réaction issue d'un conditionnement, cette réaction n'a rien de "rationnel"
en effet, et en celui où elle se manifeste, il y a des résistances considérables pour songer seulement 706
à en examiner le sens. Elle est fortement ressentie comme étant *sa propre justification* — un peu comme l'aversion pour le "pédé" dans la plupart des milieux bon teint, ou celle pour le "métèque", elle aussi bien de chez nous. Pourtant, dans le cas qui m'occupe, je n'ai pas senti dans cette réaction par elle-même une nuance d'inimitié (consciente ou inconsciente) à mon égard, mais plutôt une attitude de *réserve*, de préjugé défavorable, *vis* — a — *vis de mon seul travail. A* partir du moment seulement où il devenait patent que par mon style (ou malgré mon style, qu'à cela ne tienne 1) je faisais des choses qu'on n'avait pas su faire avant (et qu'on n'arrivait pas non plus à faire vraiment autrement, après coup) — alors seulement ces réserves ont été rengainées, comme à regret peut-être... En tous cas, si tant est que chez certains ces réserves subsistaient sous forme tacite et inconsciente, j'étais trop enfermé dans mon travail et dans mes tâches pour les percevoir.

A vrai dire, il me semble pour le moins improbable qu'une telle "réaction viscérale" pourrait disparaître comme par enchantement@ du simple fait que Monsieur untel a démontré des théorèmes qu'on n'avait pas su démontrer avant. Au niveau où se font et se défont les propos délibérés d'acceptation et de rejet, l'une et l'autre chose ("telle façon de travailler ne devrait pas être permise", et "Monsieur Untel a démontré tels théorèmes") sont vraiment sans relation mutuelle i

On dira qu'il est normal, dès lors, que les choses aient changé après que je me sois retiré de

[304](****) C'est d'ailleurs en se familiarisant (en 1965 ; alors qu'il venait de débarquer à mon séminaire SGA 5) avec la partie déjà rédigée au net de SGA 4, et en rédigeant lui-même certains des exposés (en s'inspirant de mes notes manuscrites), que ce même Deligne a appris à mon contact l'art de rédiger un texte mathématique, et notamment celui de présenter clairement une substance touffue et complexe.

[305](*) Voir notamment la note (sans nom) n* 5, dans la première partie de Récoltes et Semailles.

[306](**) Voir à ce sujet la note "Frères et époux — ou la double signature", n° 134.

la scène mathématique — une fois que je n'étais plus là, en somme, pour “en boucher un coin” à ceux qui feraient mine de faire la fine bouche devant mon style, sans arriver à en faire autant avec leur style à eux. Cette “explication” boite pourtant, car elle ne tient pas compte de la nuance de dérision, de malveillance feutrée, qui n'existait pas avant. Rien non plus, dans ce qui m'est connu, n'est de nature a me faire supposer qu'entre 1957 et 1970 j'aurais eu le temps de me rendre a tel point désagréable a l'ensemble de la Congrégation de mes congénères, qu'un* motivation de rancune ou de revanche à cet égard ait pu jouer après mon départ. Avec de nombreux amis du monde que je quittais, j'avais entretenu des relations chaleureuses, parfois affectueuses, et (comme je l'ai dit ailleurs) je ne me rappelle pas d'une seule relation d'inimitié avec un collègue mathématicien d'avant 1970.

Il y a bien eu pourtant un grief *ultérieur* de la Congrégation a mon égard, cause d'une sorte
707 de “rancune” collective, et en tous cas, d'un acte collectif de “représailles”, qui, pour être resté tacite, n'en a pas moins été d'une “efficacité sans failles”. J'ai sondé cet aspect “représailles pour une dissidence”, dans la note du 24 mai, “Le Fossoyeur — ou la Congrégation toute entière” (n° 97). Dans cette note, j'ai laissé de côté une certaine tonalité dans ces représailles, vis-à-vis de moi et de ceux qui avaient l'imprudence de se réclamer de moi — la tonalité justement de la *dérision*, qui va au delà de la simple “fin de non recevoir”. Et à chaque fois où j'ai senti cette “bouffée”-là, *c'était un certain style qui en était la cible désignée*, lour le dire autrement, c'est la particularité qui distingue ce style de tout autre, sa nature “yin” ou “féminine”, qui a été la circonstance providentielle, saisie avec empressement par l'inconscient collectif pour laver l'affront d'une dissidence, en ajoutant aux représailles par *l'exclusion* la dimension supplémentaire d'une *dérision* — de la dérision qui est censée désigner, à travers un certain style, les signes irrécusables del'*impuissance*.

Et maintenant qu'avec ce mot “impuissance” un certain non-dit est enfin nommé, il devient apparent à quel point cette *même* “circonstance providentielle”, se surajoutant à celle de mon “décès”, devient l'occasion inouïe pour mon ami et ex-élève et ex-héritier Pierre Deligne, pour rendre tangible, crédible et *crû* ce *renversement* de rôles, ce désir insensé et apparemment sans espoir de celui qui se sent “n a i n” devant un “g *éan* t” ! “Juché sur des épaules de géant” (pour reprendre les termes même qui figurent comme mot de la fin dans son curriculum vitae[307](*)), c'est *lui* désormais qui sera “géant” au vu de tous, et il désignera à la dérision de la Congrégation toute entière, tel un “nain” grand hâbleur et grand brasseur de vide, ce géant de pure pacotille, mais oui ! — et qui avait été pourtant (et qui reste malgré tout. . .) “un perpétuel et brûlant défi pour celui qui se sent accablé par une irrémédiable condition de nain. . .”.

Ce spectaculaire renversement dans la distribution des rôles “nain” et “géant”, entre lui-même et l'Autre (Celui qui est ressenti comme un *défi*, et qu'il faut supplanter à tout prix i) — ce renversement est aussi en même temps le *renversement dans les rôles' “féminin”* et *“masculin”*. C'est bien en tant qu'incarnation (pléthorique, flasque et sans contour) du *féminin* (jamais nommé en clair et pourtant ardemment répudié), que celui qui fût (et reste malgré tout. . .) géant, est
708 désigné à la foule (et avant tout au Prestidigitateur lui-même. . .) comme pitoyable nain et comme objet de dérision ; et c'est bien aussi en tant qu'incarnation héroique et exemplaire de la *virilité*, que celui qui fût nain (et qui, malgré tout et au finfond de lui-même “sait” bien qu'il l'est et le reste, par condition immuable. . .) se retrouve géant aux mains d'acier, acclamé par la même foule accourue pour huer l'Autre.

Ce renversement-là, pour symbolique qu'il soit, est sans commune mesure visiblement avec le “renversement” pour ainsi dire “privé”, opéré par la vertu d'une tactique éprouvée (dite “de la patte de velours”) dans le cercle restreint et sans grande conséquence d'un “entre quatre yeux” ; un petit manège gentil où il se sent tenir les ficelles qui “font marcher” et tourner l'Autre. . . Le nain faisant marcher le géant, d'accord, mais toujours et irrémédiablement nain encore ! Alors que l'apothéose du nain qui se retrouve géant et plus haut juché encore, et qui désigne à la dérision de tous celui-là même sur lequel il est juché — cette apothéose-là se déroule en pleine place publique, devant foule nombreuse et en liesse, venue acclamer l'Eloge Funèbre d'un “nain” défunt et enterré,

[307](*) Voir à ce sujet la dernière note de bas de page de la note “Le nerf dans le nerf — ou le nain et le géant”, n@ 148.

comme "clou" décidément d'une superbe et délectable cérémonie Funèbre.

(152) (24 décembre) Avec la réflexion de hier, j'ai l'impression d'avoir à peu près terminé d'"assembler" ce premier plan du tableau de l'Enterrement, aussi bien tout au moins que je me sens en mesure de la faire avec les "pièces" du puzzle dont je dispose à présent. Il est entendu que dans cette deuxième partie de la réflexion sur l'Enterrement (la troisième partie de Récoltes et Semailles), mon propos a été, non plus de rassembler des faits matériels (j'en ai rassemblé à ma suffisance dans la partie "enquête", au cours des Cortèges I à x), mais d'arriver à une compréhension des *ressorts* de l'Enterrement, par les *motivations* secrètes (le plus souvent inconscientes sans doute) dans chacun des nombreux protagonistes[308](*). Ces motivations découlent, au premier chef, de la nature de la relation de l'intéressé avec ma modeste personne (en tant que "défunt") ; ou, plus précisément peut-être, avec ce que je représente pour lui pour une raison ou une autre, liée ou non à mon départ de la scène mathématique et aux circonstances qui l'ont entouré. (152)

Le "premier plan" consiste, mis à part moi-même, en celui entre tous gui a joué à mon enterrement le rôle du "prêtre en chasuble", ou du "Grand Officiant aux Obsèques". C'est aussi, parmi ceux qui furent des amis ou des élèves dans le monde mathématique d'avant mon départ, celui avec lequel j'ai été lié le plus près, par des affinités mathématiques d'une force exceptionnelle ; et le seul également qui ait continué une relation personnelle avec moi après mon départ, relation se poursuivant encore jusqu'à aujourd'hui. C'est pour toutes ces raisons que je dispose à son sujet d'un "donné" d'une richesse sans commune mesure avec ce qui m'est connu de quiconque d'autre parmi les participants aux Obsèques. Enfin, parmi tous les mathématiciens que j'ai connus[309](*), il est sans doute aussi celui, et de loin, chez qui le rôle qu'il m'a assigné dans sa vie a pesé le plus lourd — beaucoup plus lourd, visiblement, que celui assigné communément à celui qui fut son maître, fut-ce dans l'exercice d'un art auquel on se serait voué corps et âme (comme moi-même m'y étais voué). De cela, j'ai fini par me rendre compte depuis une dizaine d'années peut-être, et que ce rôle qu'il m'assignait débordait également sur sa passion mathématique (et sur ce qui a fini par en prendre la place). Cette perception en moi, qui était restée diffuse pendant toutes ces années, s'est considérablement précisée et étoffée au cours de ma réflexion sur l'Enterrement, et jusqu'à hier encore. 709

Il me semble qu'avec la réflexion de hier, en même temps que ce premier plan du tableau centré sur la relation entre mon ami Pierre et moi, a fini par se mettre en place et s'assembler aussi le "troisième plan", consistant en "la Congrégation toute entière", accourue en liesse pour participer par son acquièscement empressé aux Obsèques et à l'Enterrement. Comme je l'écrivais hier, ce qui manquait encore à l'image qui s'était dégagée au cours de la réflexion de la note (du 24 mai) "Le Fossoyeur — ou la Congrégation toute entière", c'était la nuance de *dérision* mise dans l'exclusion de celui traité en défunt et en "étranger", en "outsider". Le sens de cette dérision, apparu clairement dès la note (du 10 novembre) "Les obsèques du yin (yang enterre yin (4))", a été rappelé et remis en perspective hier : c'est la dérision envers ce qui est ressenti (à un niveau informulé) comme "féminin", et qui est dès lors objet d'une réaction "viscérale" de rejet, par assimilation (toute aussi informulée) du "féminin" à l'"impuissance" — l'homme seul, dans sa virilité triomphante, étant censé être porteur de "puissance", de force créatrice. J'ai également souligné le caractère entièrement réfractaire au bon sens et à la raison de telles assimilations viscérales, issues d'un conditionnement, quand les idées et images que celui-ci suscite sont ressenties avec une 710
telle force de conviction et d'évidence@ qu'elles sont communément prises comme leur propre justification.

Il y a un aspect pourtant, apparu en flash soudain avec le mot de la fin dans la note "Les obsèques du yin", qui n'a pas été repris encore. Voici les lignes qui terminent la réflexion dans cette note :

[308](*) (31 décembre) Ce "propos", pris au pied de la lettre et vu le nombre de ses "nombreux protagonistes" (et n'y en aurait-il que dix !), serait bien entendu entièrement hors d'atteinte. Mis à part mon ami Pierre, je puis tout au mieux me faire une idée d'ensemble, en cernant tant bien que mal des "motivations" et "intentions" dans un "inconscient collectif", lequel au mieux ne recouvre qu'approximativement celles de tel "protagoniste" particulier.

[309](*) Et même parmi toutes les personnes que j'ai connues, à deux seules exceptions près.

“Ce ne sont plus les obsèques d’une personne, ni celles d’une œuvre, ni même celles d’une inadmissible dissidence, mais les obsèques du “féminin mathéma — j tique” — et plus profondément encore, peut-être, en chacun des nombreux participants applaudissant à l’Eloge Funèbre, *les obsèques de la femme reniée qui vit en lui-mêm* e.“

Il me semble même, maintenant que j’y pense, que cet aspect a été passé plus ou moins sous silence également dans le cas de mon ami pierre lui-même, sur lequel pourtant je ne manque pas de faits de première main I Si cet aspect a été tant soit peu présent pourtant, et senti peut-être par un lecteur attentif, ça a dû être entre les lignes plutôt, alors que l’attention était surtout absorbée par les différents angles de l’aspect “renversement du yin et du yang” — (aspect qui, à première vue du moins, semble spécifique à la personne et au rôle particulier de mon ami dans l’Enterrement). Cette omission me rappelle qu’il me faudra encore (dans quelques jours ?) parler de la dernière visite de mon ami, du 10 au 22 octobre (signalée dans la note du 21 octobre, en me promettant d’y revenir “dans quelques jours”. . .). Ce sera le moment le plus propice, me semble-t-il, pour examiner un dernier (?) angle du “renversement” — avec le renversement de l’équilibre originel yin-yang *dans la personne même* de mon ami. C’est là un *enterrement* encore de certains traits originels yin et lui, sous la férule de traits yang apparus sur le tard et prenant possession des lieux. Je me retrouve là, dans une perspective nouvelle et plus profonde, devant cette constatation saisissante qui s’était déjà plus d’une fois imposée à moi[310](*) : c’est qu’en croyant enterrer celui qui avait été son maître (et qui restait toujours un ami), c’est nul autre que *lui-même* qu’en réalité il enterrait de ses main 1

Si donc je reviens à nouveau au “troisième plan” ou “plan de fond”, à cette “Congrégation” alias “communauté mathématique”, les quelques lignes citées tantôt suggéreraient que ce que j’ai senti avec tant de force dans le cas de mon ami Pierre, pourrait bien être vrai aussi pour “chacun des nombreux participant@ applaudissant à l’Eloge Funèbre”. C’est cet aspect-là, il me semble,
711 qu’il me reste encore à examiner quelque peu, avant de me sentir pleinement satisfait et de tenir pour (provisoirement ?) achevé le “plan de fond” (en plus âe l’avant-plan) du tableau de mon enterrement.

(25 décembre) J’ai pris prétexte hier que c’était la veillée de Noël, pour me payer une vraie “défonce”, restant sur mes notes jusqu’à trois heures du matin passé (une fois n’est pas coutume 1). Il est vrai que la journée entière s’était éparpillée en d’autres tâches, et (relecture faite des notes de la veille) il ne restait guère que quelques heures de la nuit, si je voulais continuer encore le jour même. Comme bien souvent, je ne suis finalement pas même parvenu à aborder rien de ce que j’avais en tête en m’asseyant devant le papier blanc l Au lieu de ça, j’ai fait le point un peu où j’en étais dans le “tableau” de l’Enterrement, et mis en évidence un aspect, dans le “premier plan” comme dans le “plan de fond”, qui restait encore flou : celui de “ !’*enterrement de la femme reniée”* qui vit en chacun des participants à mes obsèques.

Il est bien clair que dans cette citation, l’expression “enterrement” sert d’image pour désigner un acte de *désaveu* et de *répression* (ou de “refoulement”, suivant une terminologie reçue). Pour qu’il puisse être question de désavouer et de réprimer quelque chose (en l’occurence, quelque chose qui “vit” en soi-même), il faut tout d’abord s’assurer que ce “quelque chose” est bel et bien présent, “vivant” (fut-ce misérablement). Il s’agit ici de “la femme” en chaque être, qu’il soit femme ou homme, donc du “versant” de sa personne formé des traits, qualités, pulsions, ou forces de nature “féminine”, “yin”, en lui. Chose extraordinaire, ce fait simple et essentiel : que dans chaque être, femme ou homme, vit à la fois *et* “la femme”, e t “L’honroè” — ce fait-là reste encore aujourd’hui généralement ignoré. Moi-même ne l’ai appris qu’il y a huit ans, alors que j’étais dans ma quarante-septième année[311](*).

Certes, cela fait belle lurette sûrement que “les psychanalystes” le “savent” et en parlent. Il y a sûrement plein de livres où il en est question, et tout le monde en a un peu entendu parler, tout comme moi-même en avais entendu parler. Et même, “tout le monde” est tout disposé à admettre qu’il doit y avoir du vrai là-dedans, du moment que c’est des gens reconnus pour s’y connaître qui le disent, qu’il y a des livres écrits dessus et tout. Pourtant, en avoir entendu parler

[310](*) Cette “constatation” apparaît pour la première fois dans la réflexion dans la note “L’Enterrement” (n@ 61).

[311](*) Voir à ce sujet la note “L’acceptation (le reveildu yin (2))”, ne 110.

et être "tout disposé à admettre...", et même avoir lu un livre ou même dix à ce sujet, voire même 712
(me hasarderais-je à affirmer) d'en avoir soi-même écrit un, ou même plusieurs, n'implique par lui-même qu'on "sait" la chose ; du moins, pas dans un sens plus fort et surtout, moins inutile, que celui d'une simple mémorisation de formules toutes faites, genre "Freud (ou Jung, ou Lao-Tseu...) a dit que./* De telles formules constituent un certain bagage culturel, une sorte de carte de visite de personne "cultivée", "au courant* de ceci ou de cela, voire même parfois (avec diplômes à la clef) d'expert en ceci ou en cela, et à ce titre on peut même admettre qu'elles aient une certaine "utilité" ; ce qui est sûr, c'est que chacun y tient beaucoup, au bagage qu'il a accumulé comme ça à droite et à gauche, a l'école et dans les livres, dans les "conversations intéressantes" etc., et qu'il traîne avec lui contre vents et marées, comme un trophée clinquant et encombrant, jusqu'à la fin de ses jours. Si j'ai laissé entendre irrévérencieusement tantôt que ce précieux bagage était "inutile", je voulais dire par là : inutile pour une chose dont, de toutes façons*, personne n'a cure, et même qui est fuie comme la peste par tout un chacun, savoir, l'apprentissage de soi. Ou pour le dire autrement : que ce bagage est inutile pour *assumer sa vie*, c'est-àdire aussi, pour digérer et assimiler la substance de son propre vécu, et par là, mûrir, se renouveler...

Si je devais résumer en quelques mots le contenu essentiel de ma longue réflexion sur le yin et le yang, ce serait par le "rappel" de ce "fait simple et essentiel", que je viens justement de rappeler à l'instant. S'il y a un lecteur qui m'ait suivi jusqu'ici, et s'il n'a pas senti encore, en termes de son propre vécu, ce fait-là : qu'il y a en lui "la femme" alors même qu'il est homme, et qu'il y a en lui "l'homme", alors même qu'il serait femme — c'est qu'en faisant ce vain effort pour me "suivre", il aurait perdu son temps à surcharger un bagage, sans doute déjà lourd, par un autre poids encore, affublé de l'étiquette "Récoltes et Semailles". Et s'il est homme, et alors même qu'il ne ferait pas partie des participants à ces Obsèques, dont il n'aurait eu connaissance ni soupçon avant de me lire, il y aurait fort à parier pourtant que lui aussi, jour après jour et à son propre insu, "enterre une femme reniée qui vit en lui-même" (tout comme moi-même d'ailleurs l'avais fait naguère et durant la plus grande partie de ma vie).

Il y a mille et une façons pour un homme d*"enterrer" la femme qui vit en lui, comme aussi
pour une femme d'"enterrer" l'homme qui vit en elle[312](*), c'està-dire : de le désavouer et le 713
réprimer. Une des façons les plus communes d* "enterrer" quelque chose qui vit en soi-même, c'est par des attitudes ou des actes de rejet de cette même chose, quand elle est apparente en autrui. Ce rejet n'est autre justement que la "réaction viscérale" dont je parlais hier dans un cas d'espèce. Ce qui donne à la réaction de rejet sa force ("viscérale"), ce n'est *pas* vraiment (comme j'avais l'air de le laisser entendre hier) parce que la chose rejetée en autrui va simplement à l'encontre d'un ensemble de "valeurs" qui aurait notre adhésion entière et indivise. Celui qui se sait "fort" n'est pas offusqué par la vue d'une "faiblesse". La force vive de la réaction vient, au contraire, du fait que cette chose, constatée en autrui et "qui n'a pas lieu d'être", *nous met en cause nous même.* Elle est comme un *rappel* insidieux, aussitôt récusé, de quelque chose nous concernant, qu'au fond *nous savons*, alors même que nous voudrions la cacher à nous-meme comme aux autres ; un rappel qui dès lors prend les tons d'une mise en cause muette et redoutable. Dans un tel contexte, une attitude de tolérance bienveillante vis-à-vis du "travers" apparent en autrui nous apparaîtrait comme un périlleux aveu de connivence, qu'il faut éviter à tout prix. Par une attitude de rejet, par contre, nous nous désolidarisons sans équivoque de l'autre, nous donnons en somme des gages convaincants (et en tout premier lieu, au Censeur intérieur en nous-même) que nous-même sommes purs de tout reproche, que nous sommes et restons conformes et "bon teint". En même temps qu'*acte d'obédience* inconditionnelle à certaines *normes* de valeurs, distinguant ce qui est honorable de ce qui est inadmissible@ la réaction de rejet est en même temps *acte symbolique d'enterrement*, par quoi la chose en nous-même "qui n'a pas lieu d'être" est avec empressement "classé" comme chose qui *"n'est pas". Pas en nous*, en tous cas 1

Dans ce tableau, la forme que prend le rejet, forme variable à l'infini, ne paraît sans conséquence. Cela peut-être le rejet outragé, avec'tous les signes de l'indignation ou du dégoût, comme cela peut être le rejet par 1'. ironie ou par le dédain "délicatement dosé". Il peut être exprimé en paroles

[312](*) La même chose vaut d'ailleurs pour un homme qui "enterre l'homme qui vit en lui", ou pour une femme qui "enterre la femme qui vit en elle", attitudes qui sont loin d'être aussi rares qu'on pourrait le penser.

claires et sans équivoque, comme il peut être simplement suggéré, par des paroles allusives ou à double sens, voir@même sans paroles, par le sourire propice (ou l'absence de sourire...), placé là ou il convient. Le rejet peut être pleinement conscient, comme il peut se cantonner dans la pénombre de ce qui affleure à peine au regard, ou se réfugier dans l'ombre complète où jamais le regard ne pénètre.

714 L'intensité de la réaction de rejet est elle aussi variable à l'infini, suivant que la "mise en cause" dont il s'agit est ressentie connue relativement anodine, ou comme redoutable en effet. Celles qui suscitent peut-être les réactions les plus fortes@ sont les "mises en cause" touchant directement au *sexe.* Cette extrême susceptibilité "s'est atténuée quelque peu au cours des dernières générations. Je constate pourtant que des choses de nature aussi universelle que les aspects dits "homosexuels" et "onaniste" (ou, dit plus gentiment, "narcissique") de la pulsion amoureuse, suscitent aujourd'hui comme naguère des réactions de rejet d'une grande force. Il en est ainsi du moins, pour peu qu'on y soit confronté, non dans une "intéressante conversation" sur les mœurs au temps des romains ou sur la psychologie des profondeurs, mais dans sa vie de tous les jours. Même entre quatre yeux, il est rare qu'on parle des manifestations, dans sa propre personne, de ces aspects-là de la pulsion du sexe (généralement ressentis comme des "bavures" un peu gênantes, à dire le moins).

Dans le cas d'espace qui m'intéresse ici, les réactions de rejet auxquelles j'avais été confronté avant mon départ de la scène mathématique, n'étaient certes pas d'une force comparable à celles que je viens d'évoquer à l'instant. Il est vrai que l'objet de ce rejet, savoir, des façons d'être et de faire "féminins" alors qu'on est cencé être "entre hommes", a bien une connotation "sexuelle", dans un sens plus large du terme que celui lié à la seule évocation des faits et gestes tournant autour de "la fesse" et du reste. Je ne doute pas que cette connotation-là était généralement sentie, à un niveau inconscient[313](*). Elle était cependant de nature assez discrète et indirecte, pour exclure des réactions tant soit peu brutales, allant au delà d'une simple "réserve" à l'égard de mon "sérieux", de ma "solidité" comme mathématicien. Il s'y ajoute que le domaine où se place mon "travers", savoir celui d'une activité purement intellectuelle, contribuait à lui donner une apparence relativement anodine, bien éloignée (qu'iriez vous donc chercher là...) de toute association inquiétante et scabreuse d*homme-femme faisant sa danse du ventre en retroussant ses jupes i Cela n'empêche qu'après mes premiers contacts avec le monde mathématique (en 1948), il aura fallu près de dix ans encore pour que les réserves que mon style suscitait, à l'intérieur même d'un microcosme bienveillant, finissent par disparaître — disparaître de ma vue, tout au moins. La situation a cependant changé à nouveau après mon départ, du fait qu'une ambiance de bienveillance, d'amitié et de respect à mon égard, s'est trouvée modifiée soudain (sans que je m'en rende compte encore au cours des six années qui ont suivi) par ce qui a été ressenti par ce même microcosme comme une "dissidence", et comme un désaveu.

715 Je ne suis pas sûr, à vrai dire, si ce changement d'ambiance a été vraiment aussi "soudain" que je viens de dire. Ou pour mieux dire, je constate que je n'ai guère de faits en mains, qui me permettent de me faire quelque idée *comment* s'est fait, après mon départ en 1970, ce changement auquel je me suis vu confronté, soudain (c'est le cas cette fois de le dire), en 1976 [314](*). Il est vrai que je n'avais guère eu de contacts pendant tout ce tempslà avec le monde que j'avais quitté, qui auraient pu me faire sentir une certaine "température" et son évolution. Ce qui est clair pour moi, c'est que dans cette évolution, l'attitude du groupe de tous ceux qui avaient été mes élèves, et de leur chef de file inconsteste Pierre Deligne, a joué un rôle déterminant. L'Enterrement n'a pu avoir lieu, et l'ambiance qui l'a suscité n'a pu s'instaurer, que par un "accord unanime"[315](**) et sans failles, englobant à la fois les "trois plans" de cet Enterrement : "L'héritier" (alias Grand Officiant aux Obsèques), le groupe des "cohéritiers" ou des "proches", formé par les onze autres "élèves d'avant", et enfin "la Congrégation" (peut-être quand même pas "toute entière" — il faudra y revenir...). De quelle façon s'est mis en place et instauré cet accord parfait reste pour moi inconnu,

[313](*) Voir notannent à ce sujet la note "Les obsèques du yin (yang enterre yin (4))", ne 124.

[314](*) c'était, je le rappelle, à l'occasion de mes efforts infructueux pour arriver à faire publier la thèse d'Yves Ladegaillerie. Il est question de cet épisode dans les deux notes "On n'arrête pas le Progrès" et "Cercueil 2 — ou les découpes tronçonnées", nes 50, 94.

[315](**) Pour la première apparition dans la réflexion de cette constatation d'un "accord unanime", voir la note de même nom (avec majuscules !), n° 74.

et peut-être le restera. A présent, je ne me sens pas incité à le sonder, et je doute que quelqu'un d'autre le fera à ma place (bien au contraire !).

Cela me rappelle qu'en écrivant la note précédente "La circonstance providentielle — ou l'apothéose", la question m'avait effleurée *qui* finalement des deux, "La Congrégation" ou "le prêtre en chasuble", a représenté 1 a force maîtresse en œuvre dans l'Enterrement, dont l'autre aurait en quelque sorte été l'"instrument"[316](***). Je ne m'y suis pas arrêté alors, n'étant pas sûr même s. i la question avait un sens — elle m'avait bien l'air de ressembler à la fameuse question de la poule et de l'œuf 1 Ce qui est sûr, c'est qu'aucun des deux (le "prêtre", ni la "Congrégation") ne pouvait se passer du concours de l'autre pour mettre en œuvre l'Enterrement. 716

Une autre question par contre, qui elle me paraît avoir un sens plus clair, c'est de savoir qui des deux s'est le plus fortement investi dans cette œuvre-là. Il est vrai que "la Congrégation" n'est pas une personne, et il est impropre de parler de "son" investissement dans une tâche. Mais il est vrai aussi que pour moi, cette entité personnifiée prend figure concrète, par dix ou[1] vingt *personnes* que j'ai bien connues, avec chacune desquelles, pendant une décennie ou deux, voir plus, j'ai été en relations suivies et amicales. Quand donc je parle d* "investissement" de la Congrégation c'est à la "somme" des investissements de tous ceux, parmi ces anciens amis, qui ont été partie prenante pour mon enterrement, que je pense concrètement. Ainsi précisée, il me semble que la question n'a plus rien de réthorique.

La réponse qui me vient à cette question, sans nuance d'hésitation ou de

La réponse qui me vient à cette question, sans nuance d'hésitation ou de doute, c'est qu'*il n'y* a *pas de commune mesure* entre l'investissement de l'"héritier", et celui de la Congrégation — pas plus, d'ailleurs, qu'il n'y en a dans un enterrement ordinaire, et ceci d'autant plus que l'héritage est important aux yeux de l'héritier (alors que personne dans la Congrégation n'a rien à y gagner pour lui-même), et que les liens (d'attirance ou de conflit) qui l'attachent au défunt sont forts et jouent dans sa vie un rôle névralgique. Si doute il y a dans une telle situation, il ne peut guère provenir que de la présence de "cohéritiers" parmi les proches du défunt. (Il s'agit donc ici du "second plan", plutôt que de I "arrière-plan" formé par le gros de la Congrégation.) Dans le cas qui m'intéresse, le seul parmi ces "proches" et cohéritiers dont la part qu'il a prise à mon enterrement pourrait être d'un poids comparable à celle prise par l'héritier principal Pierre Deligne, me semble être Jean-Louis Verdier, jouant le rôle de Second Officiant aux Obsèques. Cette appellation-là n'est pas gratuite, car plus d'une fois au cours de l'Enterrement, j'ai bel et bien vu officier et l'un et l'autre avec un ensemble parfait ! Mais comme je l'ai déjà écrit ailleurs, mis à part certains actes publics de J. L. Verdier, je sais peu à son sujet depuis que nous nous sommes perdus de vue ; trop peu, sans doute, pour pouvoir me faire une idée tant soit peu circonstanciée des tenants et aboutissants de sa relation à moi, ou de sa relation à son prestigieux "protecteur" et ami.

([153]) (26 décembre) Dans la réflexion de hier, j'ai essayé de préciser cette intuition, apparue ([153])
"en flash" le 10 novembre, qu'en "chacun des nombreux participants" à mes obsèques, celles-ci 717
représentaient l'enterrement symbolique de "la femme reniée qui vit en lui-même". Quand j'ai parlé et r@parlé ici de "chacun" des participants, c'est une expression un peu à l'emporte-pièce, qu'il vaut peut-être mieux ne pas prendre entièrement au pied de la lettre. Je suis persuadé, tout au moins, que cette intuition est bel et bien juste pour chacun de ceux (et ils sont nombreux sûrement) en qui a lieu tant soit peu cette "réaction viscérale de rejet" à l'égard de mon style particulier en mathématique, réaction qui a été au centre de mon attention au cours des trois jours écoulés.

Il est clair d'autre part qu'une telle réaction n'est *pas* présente en mon ami Pierre, ou tout au moins, qu'il n'y en avait trace, bien au contraire, dans les cinq années précédant mon départ. C'est la *parenté* profonde de mon style d'approche de la mathématique avec son propre style à

[316](***) Je rappelle que dans la réflexion du mois de mai, dans la note "Le Fossoyeur — ou la Congrégation toute entière", je m'étais rendu compte que mon ami avait été un *"instrument* d'une *volonté collective* d'une cohérence sans failles". Les lignes qui vont suivre ne contredisent pas vraiment cette intuition, mais plutôt la complètent, en laissant ouverte la possibilité d'une certaine symétrie dans la relation entre la "Congrégation" et "le prêtre en chasuble".

lui, qui a donné lieu à une communication aussi parfaite pendant ces années, et qui a été aussi la cause de cette affinité peu commune entre nous au plan mathématique, affinité que lui et beaucoup d'autres ont dû ressentir, comme je l'ai moi-même sentie. C'est cette parenté aussi qui a été cause, sûrement, de cette fascination que ma personne de mathématicien et mon œuvre ont exercé sur lui, non seulement en ces années-là (où elle s'exprimait "en positif"), mais également dans les années qui ont suivi et jusqu'à aujourd'hui (où elle s'est exprimée surtout "en négatif", mais de façon toute aussi éloquente (*ï. Je n'ai pas de doute que s'il y avait eu en lui la moindre réserve, le moindre malaise vis-à-vis de mon style de travail et d'approche des choses mathématiques, en ces premières années, je n'aurais pas manqué de le sentir.

Il est vrai que dès ces années-là, mon ami s'est efforcé, dans 1t. mesure du possible, d'effacer vis-à-vis de l'extérieur le rôle qui était le mieiv auprès de lui, ne serait-ce que comme celui qui lui avait enseigné et transmis quelque chose de poids, et dont il tenait des idées importantes pour son travail — et a fortiori, à effacer aussi cette relation d'affinité, voire de fascination. Après mon départ, il y a eu escalade progressive dans le désaveu de ma personne, non seulement par le silence, mais aussi par l'affectation de dédain vis-à-vis de mon style de travail, et vis-à-vis aussi d'une grande partie des idées et notions que j'avais introduites. La première trace d'une telle
718 affection qui me soit connue se place en 1977, à l'occasion de "l'opération SGA 4 V. [317](*). Je n'ai pas essaye* de suivre pas à pas la progression de cette escalade, et je ne me sens guère inspiré pour le faire (comme je le disais hier déjà, pour une question toute proche).

Ce désaveu d'un style d'approche proche parent du sien, et d'une œuvre dont la sienne est issue, s'apparente bien à un *désaveu de luimême*. En songeant tantôt à ce désaveu de mon style et de mon œuvre (alors que je reste surtout sous l'impression des cinq années de proche contact mathématique avant mon départ de 1970), j'étais disposé à le minimiser, à ne lui accorder qu'une signification en quelque sorte *tact ique*, comme un *moyen* particulièrement tentant pour supplanter, et, pour assouvir des pulsions antagonistes, en saisissant l'aubaine d'une certaine "circonstance providentielle". C'est bien là en effet le son de cloche de la note d'il y a trois jours, "La circonstance providentielle — ou l'apothéose" (N° 151). Et ce que je viens de me rappeler, savoir que dans les années d'avant mon départ il n'y avait *pas* trace de dispositions'de rejet vis-à-vis de son propre style ou du mien, va bien aussi dans ce sens, et non dans celui de la situation examinée hier : celui d'un désaveu de "la femme qui vit en soi-même" (fût-ce, entre autres, par le biais d'une certaine approche de la mathématique), désaveu qui aurait *préexisté* à la mise en œuvre de l'Enterrement.

Cela n'empêche que celui qui choisit tels moyens, et qu'il le veuille ou non, *les paie.* Cette @affectation de dédain "d'un certain style, pour être opérationnelle, devait être jouée, non seulement vis-à-vis d'autrui, mais aussi et surtout, *vis-à-vis de lui-même.* Mais on ne peut désavouer, devant autrui et devant soi-même, un "style" qui est aussi profondément le sien, *tout en le pratiquant* comme si de rien n'était. Ce "désaveu tactique" d'autrui, par la logique des choses, passe par un désaveu, par une *répression* d'une partie de soi-même — en l'occurence, par la répression du style d'approche de la mathématique qui est le sien, de par la nature originelle de la force créatrice en lui.

Cette constatation ne vient pas ici comme l'effet d'une perception directe d'un fait. Elle est l'aboutissement d'une courte réflexion, faisant usage de faits connus en en tirant des "conclusions" de bon sens. J'ai appris à être prudent avec ce genre de conclusions (et surtout, en dehors de la
719 mathématique 1), et de ne m'y fier que si elles se trouvent confirmées après-coup par d'autres faits. Mais je me rappelle ici, fort opportunément, que j'avais été amené, en termes de ce qui m'est connu de l'œuvre de Del igné, à constater que l'on ne trouve trace dans cette œuvre de certains penchants (de nature "yin") en mon ami, qui étaient bien apparents pourtant dans les années d'avant mon départ, et que je reconnaissais également en moi-même. Je m'exprime de façon assez circonstanciée à ce sujet dans les notes d'il y a un mois (du 26 et 28 novembre) "yin le serviteur et les nouveaux maître@", et "yin le Serviteur (2) — ou la générosité"[318](*). La plus importante de ces choses

[316](*) Ou du moins, cette fascination a dû être, à l'origine, la force en "sens positif" (celle d'*identification* à celui qui est ressenti comme *semblable*) parmi les deux forces qui ont joué dans l'instauration de cette relation d'identification ambiguë, conflictuelle, à ma personne.

[317](*) Voir notamment, a. ce sujet, les notes "Deux tournants" et "La table rase", nes 66, 67.

peut-être, c'est une certaine humilité, qui fait voir (et décrire, sans craindre d'avoir l'air idiot) des choses toutes simples, toutes bêtes, auxquelles personne n'avait encore daigné accorder attention. Les meilleures choses que j'ai moi-même apportées en mathématique[319](**) sont justement de cette eau-là. L'essentiel ni de mon œuvre, ni de celle de celui qui fut mon plus brillant élevé, n'aurait été écrite, si j'avais désavoué ce penchant-là de ma nature, qui n'avait pas l'heur de plaire à tout le monde pourtant... Cette propension (ou ce "penchant") est intimement lié à une autre, sans quoi son effet resterait des plus limités. C'est une attitude d'humilité encore, et de "service" : quand il s'agit de faire connaissance et de décrire avec délicatesse et sous toutes ses faces cette chose nouvelle dédaignée de tous, de ne pas trouver son temps trop précieux pour y consacrer dix pages s'il le faut (-au lieu de se contenter de deux lignes : voilà la chose — vous en ferez ce que vous voudrez!), ou même dix mille; d'y passer une journée entière (d'un homme qui ne manque pas pourtant d'autres chats à fouetter...), ou une vie entière, s'il le faut.

Quand je parlais de "mondes nouveaux" à découvrir, sur un ton un peu altier peut-être, c'est de rien autre que de *cela* que je parlais : voir et recevoir ce qui paraît infime, et le porter et le nourrir neuf mois ou neuf ans, le temps qu'il faut, dans la solitude s'il le faut, pour voir se développer et s'épanouir une chose vigoureuse et vivante, faite elle-même pour engendrer et pour concevoir.

Si cette propension, qu'on pourrait appeler "maternelle", est aujourd'hui objet de dérision, c'est au "bénéfice" d'attitudes ressenties comme "viriles", qui ne tolèrent qu'u n type d'approche possible de la mathématique : celle "du muscle", à l'exclusion de "la tripe". Les "vraies maths", encore appelées les "hard maths" (ou "maths *dur* e s"), par opposition aux (peu ragoûtantes) "soft maths" (ou "maths *molles"*, pour ne pas dire ramollies, bouark!), c'est les démonstrations 720
en dix ou cinquante pages serrées, de théorèmes-auconcours (de difficulté proverbiale, ou c'est pas du jeu I), en faiant feu de tout bois — de toutes les théories et notions "bien connues" et de tous les faits disponibles à droite et à gauche. Quand au "bois", il n'a qu'à être là, il est là pour ça 1 Et pour ce qui est de ceux qui patiemment ont défriché, qui ont semé, planté, fumé, élagué, tout au long des saisons et des années, pour faire pousser et se déployer ces spacieuses futaies aux troncs élancés, tellement à leur place (là où c'était la brousse touffue et inpénétrable) qu'on croirait qu'elles sont là depuis la création du monde (comme décor de fonds sans doute, et comme réserve de "tout bois"...) — ces gens-là, qui ne sont bons qu'à pondre des articles-fleuve (quand ce n'est des livres-fleuve ou des sériesfleuve de livres-fleuve, s'ils trouvent éditeurs assez fous pour les imprimer), et illisibles encore par dessus le marché, ce sont des attardés des "maths molles" pour ne pas dire "flasques" — mais on a beau être virils on n'en est pas moins polis...

Avec cette belle envolée, je me croirais soudain revenu au point de départ de cette. longue méditation sur le yin et le yang — à la toute première note de début octobre, "Le muscle et la tripe (yang enterre yin (1))" (n° 106). C'est bien le même enterrement encore, au pas de parade et au son du clairon, de ce qui est "féminin", enseveli par le mâle dédain de Bras-de-Fer alias Cerveau d'Acier alias Superman. Cet enterrement n'a pas lieu que dans le petit microcosme mathématique, c'est sûr, et sa portée dépasse tout cas d'espèce, lequel pourra servir cependant à en humer l'odeur d'un peu près. Et cette odeurlà est bien un des principaux enseignements que m'a apporté l'Enterrement, où je fais figure de défunt avant l'âge.

Quand je restreins plus encore le champ de mon attention, pour m'attacher au rôle particulier joué par mon ami Pierre, je vois à l'Enterrement un autre sens encore. C'est encore une fois un *renversement* que j'y discerne. Comme je l'annonçais déjà hier, sans penser que j'y reviendrais si tôt, c'est là, non plus un renversement dans une *relation* (réelle ou fictive) qui relie à autrui, mais un renversement qui a lieu *dans sa personne même*. Il n'est pas recherché pour ses propres mérites (comme objet, peut-être, d'un "désir insensé"...), et il ne se borne plus à être purement symbolique (alors qu'au terme d'un magnifique tour de prestidigitation, celui qui se sentait "nain" ne cesse pas pour autant de se sentir nain tout autant, comme s'il ne venait pas de se persuader qu'il était devenu "géant"...). C'est un renversement, je ne dis pas irréversible, mais du moins parfaitement *réel*. Il part d'un état d'équilibre harmonieux de pulsions créatrices "féminines" et 721
"masculines", avec une note dominante féminine. Il aboutit à un état de guerre et de répression,

[318](*) Ce sont les notes n*s 135, 136. Il convient d'y joindre aussi la sous-note a la deuxième note citée (n° 136).
[319](**) Voir à ce sujet la sous-note ne 136 citée dans la note de bas de page précédente.

où des *attitudes* et des *poses* (égotiques, comme toute attitude ou pose), battant pavillon "viril", répriment obstinément la *force créatrice*, tournée en dérision et "enterrée" symboliquement, sous forme d'une effigie grotesque et flasque, aux traits de la "Superfemelle".

En termes moins nuancés, mais plus imagés et plus frappants peut-être : un être *"féminin"*, fin et vigoureux, souple, *vivant*, s'est métamorphosé, par un tour de prestidigitation permanent, en un être "v i r *il"*, indémolissable, raide et *mort*.

(154) (154) (1 janvier 1985) Cinq jours ont passé, pris par des occupations diverses. La fin de l'année a été l'occasion ou jamais pour écrire des lettres en souffrance depuis des semaines ou des mois, sans compter quelques cartes de bons vœux, en réponse à celles reçues aux environs de Noël. Il a fallu également, avec du fumier rentré depuis deux mois ou trois déjà, et des déchets végétaux provenant du jardin et du défrichage, ou ramenés de la décharge municipale, bâtir des tas de compostage, pour avoir du bon terreau tout prêt pour le jardin au début du printemps. Comme le terrain est en pente, il a fallu pour cela refaire une terrasse supplémentaire, à coté de celle déjà prévue pour le compostage "au jour le jour" des déchets ménagers.

Avec tout ça, je n'ai guère trouvé le temps de travailler à mes notes, sauf du travail d'intendance. J'ai relu avec grand soin, en faisant encore quelques retouches ici et là, l'ensemble de la réflexion depuis la partie "Maîtres et Serviteur" (donc depuis la note : du 24 novembre "Le renversement (3) — ou yin enterre yang" (n° 133)), en rajoutant les notes de bas de page déjà prévues pour les notes des derniers quinze jours. Il s'agissait surtout d'avoir un manuscrit prêt pour la frappe, mais indépendamment de toute question pratique, cette relecture a été utile pour retrouver une vue d'ensemble de la réflexion des quatre ou cinq semaines écoulées. Comme c'est le cas également dans une réflexion mathématique de longue haleine, alors que le "moment" particulier de la réflexion où je me trouve au jour le jour se trouve placé sous le faisceau fortement centré d'une vive attention, le "fil" de la réflexion et la ligne sinueuse qu'il a suivi dans les semaines, voir dans les mois écoulés, a tendance à se perdre en route, à se noyer et se dissoudre dans le vague d'une pénombre. Je
722 ne saurais dire si c'est là un fait général dans tout travail de recherche de longue haleine, ou s'il est lié à ce mécanisme systématique d'"enterrement du passé" dans ma vie, auquel j'ai eu occasion déjà de faire allusion[320](*). Toujours estil qu'au fil des jours et des semaines, voire des mois, d'une longue réflexion, il y a chez moi une perte de contact avec les stades antérieurs de celle-ci, se traduisant par un malaise croissant dans le travail. Ce malaise finit par se résoudre par une rétrospective plus ou moins approfondie de l'ensemble du travail qui vient d'être fait, par quoi se rétablit à nouveau le contact qui s'étaitT progressivement relâché, j'ai observé que ces "haltes" rétrospectives jouent un rôle important dans mon travail. A chaque fois, je repars avec un vent nouveau dans les voiles, allégé de ce "malaise" qui m'avait signalé une perte progressive d'une perception globale de *continuité dans le temp* du travail que je poursuis. Dans mon travail mathématique, il n'est pas rare, pour ne pas dire la règle, qu'un tel retour en arrière me conduise à repenser de fond en comble le travail déjà fait, et de voir dans une perspective nouvelle aussi bien le travail fait que celui qui est à faire[321](**).

Mais qu'il s'agisse d'un travail mathématique ou d'une méditation sur ma vie, le "malaise" dont je parle est toujours le signe d'une compréhension qui reste imparfaite, non seulement (et pour cause) celle du travail encore à faire, mais également la compréhension de ce qui a été fait au cours du travail écoulé. Cette imperfection ne se réduit nullement, en fait, à une mémorisation défaillante de chacune des diverses étapes de la réflexion, et de leur ordre chronologique (aspects relativement accessoires d'ailleurs quand il s'agit d'une réflexion mathématique, où l'objet de l'attention est une situation mathématique, étrangère par elle-même aux particularités psychiques de celui qui l'examine, et aux péripéties de cet examen). Elle me paraît le signe plutôt d'un défaut d'u *nit* é, d'une *intégration* insuffisante de l'ensemble des compréhensions partielles apparues comme fruits

[320](*) ce mécanisme s'est enclanché au moment du "basculement" qui a eu lieu dans mon enfance, que je situe en été 1936 (alors que j'étais dans ma neuvième année). Il est fait allusion à cet épisode crucial dans la structuration du moi, dans la note "Le Superpère (yang enterre — y in (2))" (n — 108), et dans la sous-note n@

[321](**) pour d'autres réflexions, similaires, au sujet du rôle des "rétrospectives occasionnelles dans un travail de longue haleine, voir aussi la deuxième partie de la note "Rétrospective (1) — bu les trois volets d'un tableau" (n* 127), et plus particulièrement la note de bas de r@9@ ep*i s'y réfère.

des étapes successives de la réflexion. Ces compréhensions partielles restent elles aussi imparfaites, voire hypothétiques, aussi longtemps qu'elles ne se trouvent intégrées dans une vision d'ensemble, 723
où elles s'éclairent mutuellement. Pour utiliser l'image encore d'un *puzzle*, l'investigation d'une substance inconnue s'apparente au travail d'assembler un puzzle dont les pièces ne sont pas données d'avance, nais doivent être découvertes au cours du travail. Ce qui plus est, chaque pièce mise à jour n'apparaît d'abord que sous une forme vague et approximative, voire grossièrement déformée par rapport à la forme "correcte", encore inconnue. Le travail "local" de la réflexion consiste à déceler les pièces une à une, et à essayer tant bien que mal à deviner les contours de chacune, en se guidant surtout sur des supputations de cohérence interne à la pièce examinée, ou à celle-ci et d'autres, pressenties voisines. Mais chacune de ces pièces ne révèle sa nature véritable et sa forme précise et finale, qu'une fois qu'elles se trouvent assemblées dans le tableau d'ensemble encore inconnu dont elles proviennent. Le "malaise" dont je parlais est celui qui me signale, en présence d'une multiplicité de pièces parfaitement bien repérées, se présentant en un tas plus ou moins informe, qu'il est temps de les assembler enfin — ou aussi, si assemblage (plus ou moins partiel) il y a eu déjà, que celui-ci reste encore par trop parcellaire, ou qu'il est de guingois et qu'il faut le reprendre complètement. Pour trouver 1 e bon assemblage, l'ordre chronologique dans lequel je suis tombé sur les pièces du puzzle est sans doute souvent chose accessoires. Mais de reprendre les pièces en mains une à une (et dans cet ordre-là, tant qu'à faire), dans les dispositions de celui qui sait qu'elles doivent s'assembler et qui attend qu'elles se placent chacune à la place qui est sienne, est sans doute une étape indispensable du travail, pour les voir finalement s'assembler en effet.

Le "mot de la fin" dans la note précédente (d'il y a six jours) essayait de cerner par des mots une certaine forte impression en moi — celle d'une métamorphose qui se serait opérée en mon ami Pierre aux fil des ans, au cours des quinze années qui se sont écoulées depuis mon départ de la scène mathématique. J'en avais perçu des signes épars ici et là, au cours des ans, qui parfois m'ont laissé ébahi, mais sans qu'à aucun moment (pour autant qu'il me souvienne) je m'y arrête, pour me faire une idée d'*ensemble* de ce qui se passait. Il faut dire que, tout en flairant un certain "vent", et un rôle particulier qu'y jouait mon ami (avec l'enterrement des motifs notamment, dont je me rendais bien compte confusément[322](*)), j'étais très loin de soupçonner l'enterrement de grande envergure de ma personne et de l'ensemble de mon œuvre que mon occasionneli. es@ dans la première partie 724
de Récoltes et semailles (écrite en février et mars l'an dernier), au sort de la notion de *motif*, notamment dans Introduction, 4 ("Un voyage à la poursuite des choses évidentes") et dans la section "Le Rêveur" (n* 6). La formulation de ce sentiment se précise considérablement au cours des dernières pages de la section ultime de cette première partie, "Le poids d'un passé" (n° 50), à partir du passage "Je pourrais considérer la "Lettre à..." (lire : Daniel Quillen), lequel constitue un tournant soudain dans la réflexion. Les premières "notes" suscitées par ce dernier stade de la réflexion de ce jour, et avant tout la double note "Mes orphelins" et "Refus d'un héritage — ou le prix d'une contradiction" (n'a 50, 51), écrite fin mars, font un peu "Le point" de ce qui était précédemment ressenti à l'état diffus, au sujet du sort fait à mon œuvre mathématique et d'un certain "vent" de la mode à l'égard de celle-ci et de ma personne.

Pour une description d'une forme particulière qu'avait pris ce "sentiment diffus" en relation aux motifs, voir la note "Le tombeau" (n° 71) et celle qui lui fait suite, "Un pied dans le manège" (n° 72).

ami était en train d'orchestrer avec doigté. C'est la découverte progressive de cet enterrement au cours de l'année écoulée, qui a été finalement le *choc* assez fort pour faire bouger une inertie en moi, et pour me motiver à "poser" enfin sur une situation qui avait semblé noyée dans les bruines d'un passé lointain. C'est donc aussi dans des dispositions bien différentes des dispositions un peu "de routine" qui étaient les miennes lors de nos rencontres passées, dans des dispositions d'attention interloquée, que j'ai reçu mon ami lors de sa récente visite, en octobre. C'est lors de cette visite qu'est apparu cette impression, ou plutôt cette perception soudaine d'une chose présente depuis longtemps sûrement, et que je m'étais plu jusque là d'ignorer : la perception de cette "métamorphose" — celle-là même sur laquelle je suis retombé par un biais différent dans la

[322](*) (20 février) pour des échos de ce sentiment, qui restait à l'état informulé et diffus (jusqu'au moment de la découverte de "l'enterrement dans toute sa splendeur" à partir du 19 avril l'an dernier), je signale notamment les allusions

réflexion de la note précédente. Si j'ai retrouvé à nouveau cette impression, cette fois à travers ce qui m'est connu de l'œuvre mathématique de mon ami, ce n'est sûrement pas par le plus grand des hasards, mais guidé par ce que m'avait enseigné depuis deux mois déjà le contact direct avec sa personne même. La force d'évidence de cette impression d'une métamorphose, aboutissant en un "être "viril", indémolissable, raide et *mort*", ne pouvait certes venir comme aboutissement d'une réflexion comparant et assemblant des faits (ou des impressions partielles d'autre nature), mais seulement par un vécu immédiat, lequel restait non-dit. Et ce vécu reste toujours non-dit en ce moment même[323](*).

Dans la note précédente, j'écris que ce "renversement" (en la personne même de mon ami),
725 ou cette "métamorphose" (pour reprendre l'expression apparue dans le "mot de la fin"), n'était pas "recherché pour ses propres mérites", en ajoutant de plus, entre parenthèses : "comme objet, peut-être, d'un "désir insensé"..." (de ce désir de renversement, donc, dont il a été question dans la note "Le nerf dans le nerf — ou le nain et le géant"). Pourtant, en relisant le lendemain les notes de réflexion, je n'en étais plus tellement sûr, ni si non propos délibéré *d'opposer* ces deux "renversements" que je discernais dans l'Enterrement était vraiment fondé. Après tout, dans cette image du nain et du géant, le "géant" incarne @comme je l'ai souligné plus d'une fois) les valeurs "viriles", et le "nain" se trouve accablé par les dé-valeurs "femelles". Et alors même que cette image *se situe* en dehors de la personne de mon ami, plaquée qu'elle est sur sa relation à une autre personne (moi en l'occurence), cela n'empêche qu'elle n'a pourtant aucune existence "objective" à l'extérieur de sa personne, qu'elle est au contraire la projection sur l'extérieur (sur sa relation à Untel) d'une réalité conflictuelle qui se joue dans *nul autre que lui-même*. Pour le dire autrement, cette image du nain et du géant apparaît comme la *mise en scène* symbolique du *conflit réel* qui se joue dans des couches plus profondes que celles où vit l'image, lequel conflit n'est autre que le sempiternel *conflit entre les "versants" yin et yang de sa personne*.

Une telle *extériorisation* d'un conflit intérieur, lequel doit rester rigoureusement occulte, fait d'ailleurs partie des quelques procédés tous azimuts utilisés par l'inconscient, pour "évacuer" dans la mesure du possible le conflit réel originel, en lui substituant un autre qui paraît plus "acceptable", ou du moins, moins inquiétant. En l'occurence, l'image-paratonerre choisie reste elle-même inconsciente (je le présume du moins) ; et même, j'aurais tendance à croire, elle reste cantonnée dans des couches relativement profondes de l'inconscient, mais plus proches pourtant de la surface que la connaissance du conflit réel. (Celle-ci n'est autre d'ailleurs que "l'endroit" de cette "connaissance à double face" dont il a été question dans la note "Les deux connaissances — ou la peur de connaître", n° 144.)

Ceci suggère que ce "désir insensé" rappelé en parenthèse dans la note précédente, celui *"d'être ce géant-là lui-même*, ou tout au moins, de *passer pour lui"*, — que ce désir-là n'est !que la *transposition* "extériorisée", en termes de l'image@ paratonnerre du nain @t du géant, du désir d'une "métamorphose" en lui-même ; d'une métamorphose sinon réelle, du moins apparente — celle ou une prédominance dans son être ressentie comme inacceptable, la prédominance des tonalités
726 "yin" (ressenties comme "molles" et mépràsables), se trouverait "renversée", métamorphosée en une prédominance des tons "yang" ou "virils" (ressentis comme "héroïques", et comme les seuls dignes d'envie). loin de s'opposer tant soit peu par leur nature intime, ces deux désin m'apparaissent à présent comme inséparables, l'un étant comme l'ombre, comme l'e x — *pression symbolique* et tangible de l'autre. Quant à la "métamorphose" que j'ai fini par percevoir lors de la visite de mon ami (mieux vaut tard que jamais @), elle apparaît à présent comme la réalisation ou l'exaucement de ce désir "insensé" et impérieux ; l'exaucement, non par l'intervention, d'une grâce providentielle, mais comme effet à long terme de la volonté obstinée du "patron" de "rectifier le tir", pour se *remodeler* suivant des traits d'emprunt, et pour imposer ces mêmes traits à l'ouvrier-enfant (qui, on s'en doute, n'est jamais consulté pour ce genre d'opérations, typiquement "patron").

J'ai souligné dans la note précédente le caractère de *réalité* dans ce "renversement"-là (ou cette "métamorphose"). Je discerne plus clairement à présent la nature et les limites de cette "réalité". C'est la réalité d'une *pose*, s'efforçant de se mouler suivant un modèle, ressenti comme

[323](*) (20 février 1985) II reste toujours non-dit en ce moment même, alors que je viens pourtant de faire enfin le récit de la visite de mon ami, dans la note "Le devoir accompli — ou l'instant de vérité", n° 163.

l'idéal à atteindre. Le choix du modèle, c'est à dire du genre de pose adopté, est sans doute bien antérieur à notre rencontre. Mais il me semble que l'énergie investie et dispersée dans cette pose restait minime au moment de cette rencontre, et dans les années qui ont suivi. Il y a eu, je crois, un changement soudain et draconien dans les dimensions prises par cet investissement, par "l'occasion" extraordinaire créée par mon départ ; le départ d'abord, de mon institution (où du jour au lendemain mon ami avait dû apparaître à lui-même comme s'étant subrepticement *substitué* à *son "rival"*), et peu après, mon départ de la scène mathématique. Un deuxième aspect de réalité, plus important encore, c'est que par la vertu d'un investissement démesuré, cette pose a fini bel et bien par devenir "u *ne seconde nature"*. C'est bien cela, cette "seconde nature", que j'ai perçue lors de notre récente rencontre. Elle est lestée d'une inertie immense — tout comme cela avait été le cas pour ma propre personne. Cela n'a pas empêché, dans mon cas, un renouvellement de se produire ; et qu'il se soit produit en moi, n'enlève rien de l'inertie en mon ami, s'opposant à un renouvellement en lui-même.

Cette réalité "nouvelle" qui s'est instaurée en lui peu à peu n'a pas "résolu" le conflit en lui, pas plus que l'occupation d'un pays par un pays voisin ne "résoud" un conflit. Plutôt, le conflit en mon ami se trouve "gelé" dans un certain "rapport de forces", et il y a des chances qu'il le restera jusqu'à la fin de ses jours. On peut dire sans doute que la structure du moi, c'està-dire les 727
mécanismes de comportement, se sont bel et bien modifiés, de façon parfois saisissante. De tels changements, pourtant, imposés par la volonté du "patron", ne changent rien à la nature originelle, celle des forces créatrices de l'ouvrier-enfant. Ils s'apparentent simplement à des carcans imposés à l'ouvrier, qui doit se débrouiller comme il peut pour travailler quand même, sous l'oeuil méfiant du "patron", quand celui-ci ne lui prend les outils des mains, pour montrer à l'ouvrier ce qu'il a à faire !

Ça n'empêche pas l'entreprise de tourner et de rapporter, et le patron, grosso modo, est content. Il y a une sale ambiance c'est sûr, mais comme la plupart des patrons, il a la peau épaisse et ne se laisse pas entamer, du moment que les retours restent bons.

([155]) (2 janvier) Cela fait plus d'une semaine, depuis la note du 24 décembre "Le désaveu (1) ([155])
— ou le rappel" (n° 152), que j'ai l'impression d'en avoir à peu près terminé avec l'avant-plan du tableau de l'Enterrement. Et puis non — trois fois de suite déjà, il a fallu que je revienne sur tel point ou tel autre qui ne paraissait pas tout à fait clair, juste trois mots à rajouter, sans doute, pour mettre un dernier point sur un dernier i. Et à chaque fois, ce "dernier point" m'a tenu occupé pour une soirée entière, alors qu'il s'avérait que ce qui avait semblé "pas tout à fait clair" était resté même plutôt obscur, et que ce n'était nullement un luxe d'y revenir et de lui trouver son éclairage propre. Je pressens qu'il ne va pas en être autrement aujourd'hui encore, alors que je me propose de revenir sur un (dernier ?) point, effleuré en passant dans la note "Le désaveu (2) — ou la métamorphose" (n° 153). Il s'agit d'un des aspects propres à une relation où je joue le rôle de "père adopté" — l'aspect d'*identification* ("ambiguë") de mon ami à ma personne. Cet aspect est évoqué en trois ou quatre lignes, dans une note de bas de page à la note citée. Il n'en est plus question au cours de cette soirée, mais dès le lendemain, relisant les notes de la veille, je sens qu'il me faudra y revenir. En reprenant la réflexion hier soir, je pensais d'ailleurs enchaîner là-dessus, mais finalement c'est un autre des "derniers points" restant en suspens depuis la réflexion précédente, qui m'a tenu occupé jusque tard dans la nuit.

En les nombreuses fois au cours de Récoltes et Semailles où j'ai été conduit à noter, dans la relation à tel ami ou élève, un aspect de père adoptif ou adopté", cela a été à chaque fois à l'occasion 728
de l'apparition de traits conflictuels dans cette relation. Aussi, sans propos délibérer c'étaient les aspects *conflictuels* d'une telle relation à connotation "parternelle" qui étaient au centre de mon attention et se trouvaient soulignés. Je sentais bien que dans une telle relation, il y a toujours une composante plus ou moins forte d'*identification au père*, avec cette seule réserve que cette identification peut prendre parfois forme "négative", par l'identification avec le "négatif" (ou l'opposé) de l'image d'un père répudié[324](*). Cette connaissance restait en arrière-fond, sans intervenir de façon visible dans la réflexion, tout en apportant pourtant sa part pour une appréhension diffuse

[324](*) Cela a été le cas notamment dans la relation à moi de trois de mes fils, nullement "adoptés" pour le coup, et encore moins "adoptants"...

et pour la formation d'une image encore floue, informe de telle ou telle relation. Je m'exprime une seule fois, je crois, et en termes généraux, dans le sens d'une identification, à la fin de la section "Le père ennemi (1)" (n° 29) : "... ça a été la reproduction du même archétype du conflit au père : le Père à la fois admiré et craint, aimé et détesté — l'Homme qu'il s'agit d'affronter, de vaincre, de supplanter, d'humilier peut-être... mais Celui aussi que secrètement on voudrait être, le dépouiller d'une force pour la faire sienne — un autre Soi-même, craint, haï et fui..."

Il est à peine besoin de dire que dans ces lignes, écrites à l'occasion d'une "rétrospective sur mon passé de mathématicien", s'il y avait un cas d'espèce précis qui a guidé ma plume en écrivant, c'était celui de la relation à mon "héritier" occulte et ex-élève-qui-ne-dit-pas-son-nom, Pierre Deligne — à un moment, pourtant, où je n'avais aucun soupçon, au niveau conscient du moins, de l'Enterrement à grand spectacle orchestré par ses soins ! En reproduisant à l'instant ces lignes, écrites il y a plus de neuf mois, j'ai été frappé à quel point elles semblent préfigurer et "appeler" (en quelque sorte) l'image du nain et du géant, laquelle semblerait s'être formée et matérialisée aux seules fins justement de donner forme tangible à l'intuition qui vient de s'y exprimer. Pourtant, il ne fait guère de doute pour moi que ce n'est nullement en moi, le chroniqueur-chercheur, que c'est formée l'image, mais bien en mon ami lui-même, et c'est bien de nul autre que lui que je la tiens[325](**) !

729 L'identification ccnflictuelle apparaît clairement dans les mots "Celui aussi que secrètement on voudrait être" et, plus fortement encore et sans aucun équivoque : "un autre Soi-même". Dans l'image du nain et du géant, telle qu'-elle est venue sous ma plume le 18 décembre (dans la note "Le nerf dans le nerf — ou le nain et le géant", n° 148), il est question du "désir insensé d'*être ce géant-là lui-même*, ou tout au moins, de *passer pour lui"* , lignes qui semblent venir en réponse au "Celui qui secrètement on voudrait être" cité à l'instant. Mais cette fois-ci je m'arrête là (à chaque jour suffit sa peine !), un pas donc en deçà encore du "un autre Soi-même", venu neuf mois plus tôt comme chose allant de soi ! Il est vrai que cette fois-ci, alors qu'il s'agit d'un "travail sur pièces", dans un cas d'espèce tout ce qu'il y a de précis, il s'agit d'être autrement plus soigneux et circonspect que dans un contexte où on fait mine (mine de rien !) de lancer une affirmation de nature générale, qui ne concernerait personne en particulier...

Mais en considérant la chose, il est vrai que c'est un tout petit pas en effet, pour l'inconscient avide de satisfaction *symboliques*, qu'il peut se payer à coups d'images mentales de sa propre fabrication, entre le "désir insensé" (et d'une force considérable visiblement) d'être ceci ou cela, et l'*acte d'identification* avec cela mime qu'on veut être. Pour que l'identification, pour inconsciente qu'elle soit, soit tant soit peu crédible, et pour que les satisfactions qu'elle apporte puissent être savourée avec un minimum de sentiment de sécurité, encore faut-il sans doute qu'elle ait la caution de certains caractères "objectifs" de ressemblance à la personne (en l'occurence) à qui on s'identifie. Je présume que dans le cas qui m'occupe, de la relation de mon ami à moi, le premier "caractère objectif" de nature à favoriser un sentiment de ressemblance, et un acte d'identification, a été la forte affinité entre son approche et la mienne de notre commune maîtresse, la mathématique. Ce serait là la force "en sens positif", "celle d'identification à celui qui est ressenti comme *semblable"*, dont il a été question en passant dans la note de bas de page citée au début de la réflexion d'aujourd'hui.

Pourtant, comme j'ai eu occasion de le signaler déjà plusieurs fois au cours de la réflexion sur la relation entre mon ami et moi, dès les premières années de cette relation, il n'a pas manqué de percevoir les aspects de déséquilibre "superyang" dans le personnage que je campais depuis mon enfance, lequel depuis belle lurette était devenu ma "seconde nature". Je ne saurais dire si, au niveau d'une perception consciente, mon ami a su distinguer clairement entre ces deux aspects entièrement distincts de ma personne, (j'aurais tendance à en douter.) Toujours est-il que l'aspect
730 superyang du "patron" dans mon entreprise a dû susciter en lui deux types de réactions bien distinctes. L'une, la seule que j'aie perçue jusqu'à ces derniers mois, et la seule consciente en lui (je présume), s'exprimait à l'occasion par une attitude de regret un peu peiné*, que j'ai eu occasion d'évoquer, attitude qui jamais ne quittait les tonalités amicales ou affectueuses. L'autre réaction,

[325](**) voir à ce sujet la dernière note de bas de page à la note "Le nerf dans le nerf — ou le nain et le géant", n* @48.

en y regardant de plus près, apparaît elle-même comme "ambiguë", formée de deux composantes en sens apparemment opposés. L'une, "positive", va dans le sens d'une *valorisation* sans réserve de ma personne, comme incarnation de "valeurs" héroïques, "plus grandes que nature" ; des valeurs généralement admises certes, qu'on assimile en ses jeunes années comme l'air qu'on respire, mais dont l'entourage immédiat dans son enfance ne lui avait sans doute pas fourni de "modèle" tant soit peu inspirant. Cette composante-là, tout comme le sentiment d'à *ffinité* (d'une' toute autre nature) dont il a été question précédemment, allait dans le sens d'une *identification* à ma personne, sans élément d'antagonisme. Cet élément antagoniste entre par contre dans l'autre composante, ou mieux, l'autre face (ou "1 '*enver* s") de cette identification dont je viens de décrire *"l'endroit"*, et il reste pour moi plus énigmatique. C'est ici sûrement que le rôle "parternel" que mon ami m'a assigné, de par ma conformité à un certain "profil" idéal censé incarner telles valeurs, joue un rôle crucial. En essayant à tâtons de sonder, à l'aide des quelques éléments très ténus dont je dispose, la cause profonde du contenu fortement antagoniste de cette identification à un "père adopté" (aux traits très "Superpère" J), j'étais tombé (il y a deux semaines) sur un "scénario" plausible, mais qui reste hypothétique, dans la note du 20 décembre "Rancune en sursis — ou le retour des choses (2)".

Ce n'est pas le lieu ici de revenir sur ce scénario. Il me semble plus intéressant de revoir l'image "le nain et le géant" (qui venait d'apparaître dans la note de l'avant-veille), dans l'optique de cette identification conflictuelle de mon ami à ma personne. Il apparaît dès lors que l'un et l'autre protagoniste dans l'image, le nain tout comme le géant, *ne sont autres que lui-même*, ou plutôt, *deux aspects distincts de lui-même*. "Le nain" représente ce qui est ressenti par mon ami comme *l'aspect originel* et "immuable" de son être, celui enraciné dans son enfance aussi loin qu'il en a souvenir et sans doute au-delà encore... c'est aussi ce qui est ressenti comme l'aspect banal, insignifiant, pour ne pas dire dérisoire de sa personne, c'est *l'aspect désavoué*, et par là-même, celui aussi ressenti comme "irrémédiable", comme "accablant", comme le *pôle honteux* et méprisable de son être. "Le Géant" par contre représente *l'idéal* vertigineux qu'on désespère de jamais atteindre, auquel on 731
peut@ au mieux, espérer de ressembler tout soit peu, quitte à donner le change à soi-même comme aux autres, par tous les moyens à sa disposition. Un de ces moyens a été de supplanter Celui qui apparaît comme l'incarnation prestigieuse et enviée de cet idéal, et de "prouver" sa supériorité sur le Rival par tous les moyens imaginables. Quant au Géant lui-même, il apparaît à présent comme distinct du Rival et père, il est *l'aspect monté en épingle*, le *pôle idéal*, *héroïque*, *du moi.* La gratification suprême du "patron", c'est tout ce qui est de nature à alimenter l'illusion que l'on *est* bel et bien ce pôle idéal, cette projection d'un esprit avide de s'agrandir. Mais la fringale même de cette gratification révèle une inquiétude, "un doute profondément enfoui" — elle nous dit que l'intéressé "n'est pas dupe, tout au fond de lui-même, de ces signes factices d'une importance, d'une "valeur"..." [326](*).

A un niveau plus superficiel du psychisme, ces "signes factices"[327](**) font partie cependant de ces "caractères (plus ou moins) objectifs" dont il a été question tantôt, censés "rendre crédible" un acte d'identification à un modèle idéal (que celui-ci reste sous la forme impersonnelle d'un "Géant" sans visage qui vit en soi-même, ou qu'il prenne le visage familier du Père ennemi, du Rival).

([156]) (3 janvier) Hier après-midi, profitant d'une petite heure creuse en attendant le passage d'amis, j'ai feuilleté dans l'autobiographie de C G. Jung, qu'une amie venait de m'apporter à tout hasard. J'ai été fortement accroché par le peu que j'en ai lu. C'est la première fois que je tenais un texte de Jung entre les mains, et jusqu'à maintenant je n'avais qu'une idée des plus vagues de lui — un élève dissident de Freud, qui avait su (d'après des échos épars qui m'étaient revenus) réintroduire les mouvante clairs-obscurs du mystère dans les allées rectilignes du Maître. Ça s'arrêtait là, à peu de choses près. Là j'ai eu l'impression d'une personne vivante comme vous et moi, qui de plus ne perd pas son temps à la ramener, et surtout : un qui va droit aux vraies ([156])

[326](*) Les citations entre guillemets sont tirées de la section "Infaillibilité (des autres) et mépris (de soi)", n° 4.

[327](**) Ces signes ont beau être "factices", ils n'en finissent pas moins, souvent, par former une "seconde nature" d'une solidité à toute épreuve, "indémolissable" (pour reprendre l'expression du mot de la fin dans la note "Le désaveu (2) — ou la métamorphose", n° 153) 1

732 questions, celles qu'il sent essentielles de par ses propres lumières, et qui ne se contente pas (quand la question d'aventure est ancienne comme le monde) des réponses toutes cuites des gens savants.

L'aspect "biographie" (destinée à la publication) m'a bien sûr intéressé particulièrement, puisque les notes que je suis en train d'écrire s'apparentent bien un peu à une biographie, et dans un esprit tout proche de celui de Jung : l'événement extérieur restant constamment subordonné à l'aventure intérieure, dont il est à la fois un révélateur, et le stimulateur occasionnel. J'ai été frappé que Jung n'ait écrit une autobiographie (ou plus exactement, n'ait apporté sa contribution à une biographie) qu'à l'âge de 83 ans, et, surtout : qu'à aucun moment antérieur dans sa vie il n'ait pris la peine d'examiner de façon approfondie sa propre enfance. Il m'aurait semblé que pour des élèves de Freud, il devait aller de soi qu'une des premières choses, sinon la toute première, pour se familiariser avec les voies de l'inconscient, ça aurait été d'explorer lesdites voies dans leur propre personne ! Il n'y a même aucun doute pour moi qu'une soi-disante "connaissance" de l'inconscient qui se bornerait à ce qui est appris dans un curriculum universitaire (fût-il enseigné par un maître prestigieux comme Freud lui-même), et à l'analyse d'un certain nombre de "cas cliniques", reste un savoir non intégré, un savoir parcellaire, "mort" — un savoir qui par lui-même ne fournit, ni même ne favorise, une compréhension de soi, ou fl'autrui, ou du monde.

Mais il est vrai aussi qu'une exploration de sa propre personne est une entreprise qui, par nature, ne peut faire l'objet d'une "programme" institutionnalisé — pas plus que la restauration, dans sa racine même, d'un équilibre psychique perturbé (chez un "patient", disons) ne peut être le fruit de l'intervention d'un "ogue" quel qu'il soit, se bornant à mettre en œuvre des techniques passe-partout. L'"équilibre perturbé" ne se limite nullement au stade, socialement inacceptable, de l'apparition d'une dépression nerveuse ou d'une névrose, mais il peut se constater chez pratiquement tout le monde (à un degré plutôt *plus* que moins profond). Les psychologues eux-mêmes (ou ethnologues, sociologues et autre "ogues"), et de toutes obédiences, n'y font pas plus exception que les autres I Et une restauration véritable de l'équilibre perturbé n'est nullement dans la nature d'un simple "acte médical" intervenant dans une tierce personne. C'est un *acte de l'intéressé luimême* et de nul autre — un *acte d'amour*, qu'il est libre de faire ou de ne pas faire. C'est, non le résultat de l'inexorable déroulement de mécanismes psychiques (avec ou @ans intervention de l'expert es mécaniques psychiques), mais un *acte* au plein sens du terme, une *création*, une *re-naissance.*

733 Avant d'avoir terminé d'écrire la phrase péremptoire plus haut, au sujet de la "soi-disante "connaissance" de l'inconscient", je me suis rendu compte à quel point le contexte peut la faire paraître outrecuidante. Sans rien; connaître de l'œuvre de Jung (dont il venait d'être question), j'ai l'air de l'envoyer sur les rosés, ainsi que sa "soi-disante" connaissance de l'inconscient — du moment qu'il n'avait apparemment pas pris la peine (avant l'âge de 83 ans) d'explorer le terreau où avait rousse son propre inconscient à lui. Je présume pourtant qu'en lisant sa biographie, il apparaîtra que, sans s'être consacré à une telle "exploration", Jung devait bien avoir d'*autres* voies de contact avec son propre inconscient (voies qui elles-mêmees sont sans doute restées longtemps inconscientes). Sûrement les prémisses de l'affirmation incriminée ne s'appliquent pas à lui.

Une autre chose d'un tout autre ordre m'a interloqué en feuilletant le glossaire. Sous le terme "quaternité" (NB il s'agit de l'édition française), Jung insiste sur le caractère "totalisant" du nombre quatre. Il y a une dizaine d'année encore, j'étais très réfractaire à l'idée d'une utilisation philosophique ou "mystique" des nombres — toute spéculation ou discours dans ce sens me paraissait du non-sens, de l'enfantillage, du "Hokuspokus" (comme on dit en allemand, pour les tours de magie à quatre sous). Le peu que j'ai appris au sujet du Yi-King (ou "Livre des transformations") m'a rendu moins péremptoire. Hier j'ai fait le rapprochement entre le caractère "cosmique" attribué au nombre quatre, et le groupement spontané qui s'était fait, en écrivant "La clef du yin et du yang", en "paquets* généralement de quatre ou huit notes, réunies sous un titre commun. Le premier groupe se réduit à une seule note, il est vrai, mais (je l'avais noté avec satisfaction en terminant le sixième groupe, "La mathématique yin et yang", qui comporte sept notes au lieu de huit) en le réunissant à un groupe ultérieur, auquel cette note isolée semble s'intégrer le plus naturellement, on trouve encore un paquet de huit notes (7@1 * 8), donc encore un multiple de quatre. Ce "pattern" s'est poursuivi jusqu'à maintenant, le dernier groupe achevé étant le groupe 10 "La violence — ou les jeux et l'aiguillon" (@@1). Il faut dire qu'à partir du groupe 7 ("Le renversement du yin et du yang") je ne suis laissé guider par ce "pattern" qui venait de se dégager sans que je le cherche, et @ans lui chercher ou lui supposer un "sens" autre que celui d'une certaine "régularité" mathématique dans la forme, ressentie comme harmonieuse.

Cela me remet en mémoire le seul autre texte que j'aie écrit sur un thème qu'on peut qualifier de "cosmique", centré encore sur la dynamique du yin et du yang dans la vie humaine et dans 734
l'acte créateur[328](*). Ce texte s'est groupé, apparemment sans propos délibéré initial et sûrement sans effort à aucun moment, suivant un ordonnancement numérique rigoureux. J'avais oublié quel il était, mais en regardant à l'instant (on est curieux ou on ne l'est pas !), il s'avère qu'il s'agit de sept "stances" de quatre "strophes"chacune. C'est donc bien encore un groupage par quatre qui s'était fait. Il est vrai que le nombre de stances est de sept, qui n'est pas un multiple de quatre — donc suivant le critère jungien, le caractère de totalité ne serait pas satisfait pour l'ensemble de l'œuvre[329](**), mais seulement pour chacune des sept "stances" qui la composent. Mais là j'ai de quoi m'en tirer encore, vu que le fameux "ouvrage poétique" était pourvu également d'un providentiel "épilogue", (sans compter un interminable prologue, que j'ai eu le bon sens de larguer), on a encore 7@1 @ 8, on est sauvés !

Il est temps de revenir à la réflexion de hier là où je l'avais laissée. J'avais essayé de comprendre l'image du nain et du géant en mon ami, en termes de son identification à ma personne. Il est apparu que "le nain" et "le Géant" représentent (ou "m *ettent* e @n *scène"*, pour reprendre l'expression de la note qui précède celle de hier) les deux *"pôle* s" extrêmes dans la personne de mon ami (j'entends : ce que le "patron" a *institué* comme des "pôles extrêmes") : un "pôle honteux et méprisable", et un autre "pôle idéal, héroïque". A'vrai dire, avec une différence d'accent ou d'éclairage, je rejoins là l'interprétation trouvée la veille à la même image-force du nain et du géant, dans la note d*avant-hier "La mise en scène — ou la "seconde nature"" (n° 154). Il s'agissait alors de la "mise en scène" du conflit institué par le patron, le moi, entre les deux "versants" yin et yang de l'être. Cette formulation du conflit originel, en termes des deux "versants", correspondrait à une connaissance non déformée de ce conflit — et je suis persuadé que cette connaissance doit exister bel et bien, dans des couches profondes (mais nullement inacessibles) du psychisme. La formulation en termes de deux "pôles extrêmes", venue hier, représente une *vision déformée* du con-. flit — déformée par un propos délibéré du patron, valorisant un des "versants" pour en faire un "joie" 735
idéal, héroïque, et dévalorisant l'autre pour en faire un pôle encore, extrême opposé au précédent, un pôle honteux, méprisable. Je présume que cette image intermédiaire vit dans des couches moins profondes, intermédiaires, en cohabitation partielle peut-être avec l'image extériorisée, la "mise en scène" du nain et du géant, plus proche encore de la surface consciente, et empiétant partiellement avec les couches superficielles[330](*). Dans celles-ci enfin, je le rappelle, règne l'image idyllique du "papa gâteau" un. peu ramolli sur les bords, d'un fils respectueux @t plein de prévenances, au velours bien apparent et à la griffe invisible à fleur de velours. . .

Par rapport à la réflexion d'avant-hier, celle de hier me semble surtout nuancer celle-ci, et par là-même aviver quelque peu ses contours, sans lui apporter encore rien d'essentiellement nouveau pourtant. Il est vrai qu'en arrêtant la réflexion à cause de l'heure prohibitive, je n'avais nullement l'impression d'être arrivé au bout de la direction dans laquelle je m'étais engagé, celle de "l'identification ambiguë". En y repensant après coup, je me suis rendu compte que par suite sans doute d'une habitude invétéréede "me voir en yang", il semblait aller de soi pour moi que, lorsque identification il y a avec ma personne, elle ne peut concerner que mes traits yangs. En l'occurence, dans cette image scénique du nain et du géant, c'est dans le *géant* jusqu'à présent que je m'étais reconnu, sous une forme déformée certes, mais encore clairement reconnaissable. Si je suis pourtant

[328](*) II s'agit de l'"Eloge de l'Inceste*, dont il a été question dans la note n* 43 (se référant à la section "Le Guru-pas-Guru — ou le cheval à trois pattes", n° 45), et surtout dans la note "L'Acte" (n° 113), p. 507 — 509. Voir aussi le début de la note "La dynamique des choses (l'harmonie yin-yang)", n* 111.

[329](**) L'œuvre projetée (sous le nom provocateur "Eloge de l'Inceste") devait en fait comprendre trois parties (L'Innocence, le Conflit (ou la Chute), La Délivrance (ou l'Enfance retrouvée)), dont seule la première a été menée à terme. C'est d'elle qu'il s'agit ici.

[330](*) Cette présomption concernant l'image du nain et du géant provient, bien sûr, de l'expression tellement explicite de cette image, dans le mot de la fin de la notice biographique de Pierre Deligne écrite par lui-même (à laquelle il est fait allusion dans la dernière note de bas de page à la note "Le nerf dans le nerf — ou le nain et le géant", n° 148).

présenté avec insistance, par effet du syndrome de "renversement" en mon ami, comme étant *"le. nain"*[331](*), cette assimilation (à intention visiblement malveillante) a été immédiatement récusée par moi, par un réflexe de naturelle universelle et d'une grand force : d'être confronté à une volonté de dérision, prenant comme cible des traits (yin, en l'occurence) parfaitement réels en moi, tout en passant sous silence les traits complémentaires tout aussi réels (lesquels bénéficient, eux, d'un consensus valorisant) — une telle situation suscite en moi la sempiternelle réaction, sinon de nier entièrement les traits incriminés, du moins à les minimiser tacitement, en mettant en avant, comme pour les leur *opposer*, les traits injustement escamotés.

Par cette réaction "viscérale", j'entre bel et bien dans la ronde du conflit, comme je suis censé
736 justement le faire ! Elle me signale ce sempiternel "crochet" où on a prise sur moi pour m'entraîner dans la ronde. Ma propre vision de la réalité" se trouve elle aussi distordue, en réponse à une distorsion provocatrice. Aussi c'est en pure perte que j'ai écrit hier@ du bout des lèvres (ou des touches de la machine à écrire), que "le premier "caractère objectif" de nature à favoriser un sentiment de ressemblance et un acte d'identification, a été la forte affinité entre son approche et la mienne de notre commune maîtresse, la mathématique". Il m'a plus alors, en l'écrivant, d'oublier que cette "forte affinité" consistait en une approche *yin*, *féminine*, dans la découverte et la connaissance des choses — que c'était là l'aspect, justement, par lequel, en tant que "semblable" à lui, j'apparaissais moi aussi comme *nain*, tout comme lui : c'était le côté secret, vulnérable, honteux, qu'il se réservait de mettre en jeu, quand le moment propice apparaîtrait, pour supplanter et pour "renverser". Cette "circonstance providentielle"[332](*), la prédominance yin dans ma pulsion de connaissance, ce n'était *pas* seulement une *arme* entre les mains d'un ami douteux — c'était aussi et tout d'abord une sorte de "fondement objectif" de son identification à moi ; non pas, cette fois, comme l'identification au *père*, mais comme celle à un *frère aîné*, pour ne pas dire à une "sœur aînée".

Quand j'utilise ici le terme "objectif", c'est pour exprimer qu'il s'agit cette fois d'une "identification" prenant racine, non dans une des fictions du "patron" voulant (ou craignant...) être ceci ou cela, mais dans une réalité profonde, tangible, indubitable — celle d'une *parenté* entre la nature originelle de l'un et de l'autre. En tous cas, sûrement cette parenté n'a pu manquer d'être perçue par lui tout comme par moi, et je ne doute pas qu'à un certain niveau profond, le *sens* de cette parenté était également perçu. Et je présume tout au moins, sans en avoir une totale conviction, que cette perception a dû bel et bien servir de matériau dans son identification à ma personne. Cette identification se serait donc faite sur *deux niveaux* distincts : d'une part le niveau "idéal", dans lequel je figure comme incarnation de *valeurs* dont il se voudrait lui-même une incarnation exemplaire (fût-ce en apparence seulement, alors que le modèle apparaît comme hors d'atteinte, et est censé réaliser bel et bien l'idéal) ; d'autre part le niveau "réel", ou l'identification s'instaure à la faveur d'une *parenté de fait* correctement perçue, mais une parenté en des traits communs
737 réputés rédhibitoires, pitoyables[333](*).

C'est le moment de me rappeler qu'au moment de notre rencontre, et pendant plus de dix ans encore après celle-ci, sévissait en moi cette même répression de mes traits "féminins" que celle que j'ai fini dernièrement par constater chez mon ami. Il me semble, avec le recul, qu'au moment de notre rencontre, cette répression en mon ami existait déjà à un certain degré, mais qu'elle restait surtout à l'état latent, et en tous cas, était beaucoup moins forte qu'elle n'était chez moi. Comme je l'ai souligné plus d'une fois, ma personne depuis longtemps était marquée par un déséquilibre superyang, alors que la sienne dégageait une impression d'harmonieux équilibre. Il y a eu chez lui et chez moi, depuis lors, des *évolutions en sens opposé* : une évolution allant, chez mon ami, d'un état d'équilibre yin-yang vers un fort déséquilibre yang, et chez moi, d'un fort déséquilibre yang vers un état d'équilibre (relatif) yin-yang.

---

[331](**) ce "nain" lui-même n'étant autre qu'une métaphore de la "Meganana" aux traits d'un "faux" géant, aux formes flasques et ramomo... (Fév. 85)

[332](*) Voir la note de même nom, n* 151.

[333](*) Ces deux "niveaux" correspondent donc a deux "archétypes" distincts, et ici en opposition l'un avec l'autre, dans l'identification à ma personne : celui du *père* (alias "le géant"), et celui du Frère, voire, celui de la Sœur (alias "le nain"). Ce dernier se retrouve également dans l'image du "papa-gâteau" — suggérée par le père en chair et en os "tel qu'il est", hélas I, et non "tel qu'il devrait être"...

L'idée qui se présente aussitôt, c'est que mon ami, par la vertu peut-être de cette double identification a ma personne, a suivi (avec une trentaine d'années de décalage!) l'évolution, dans le sens d'une dégradation d'un équilibre originel, que j'avais moi-même suivie depuis l'âge de huit ans. Il est possible qu'une survalorisation modérée des valeurs "viriles" au détriment des valeurs "féminines", se soit transformée, à mon contact ou au contact du milieu dont je faisais partie, en une survalorisation a brin de zinc. Mais comme je l'ai souligné ailleurs, le "nerf" fou la "force vive") dans l'Enterrement orchestré par lui, et le nerf aussi dans sa propre métamorphose (qui est aussi l'enterrement de l'enfant en lui par les soins du patron@) — ce nerf ne peut guère résider dans la seule adoption de tel ou tel autre système de valeurs, plus ou moins extrême (voi@ même, démentiel 1). Et il en est de même du "nerf" dans l'identification à ma personne, et dans le rôle démesuré que cette identification a joué dans la vie de mon ami. Nul doute que c'est une seule et même "force" qui est à l'@uvre, et que ses racines plongent loin dans son enfance[334](**).

Une autre Idée étrange me vient ici. On dirait que le plus lourd fardeau que j'ai traîné" pendant 738
quarante ans de ma vie, cette répression du "féminin" en moi par le "viril", qui*s'apparentait aussi à celle de l'enfant en moi par "le Grand patron" — que ce fardeau a été *"repris"* par mon ami, à un moment justement où il pouvait sembler qu'il était lui-même exempt d'un fardeau similaire. C'était vers le moment où mon système de valeurs a basculé en direction yin / évolution qui a préfiguré le moment des retrouvailles avec l'enfant, une quinzaine d'années plus tard, quand Soudain je me suis senti soulagé d'un poids immense[335](*). L'association qui se présente ici aussitôt est celle avec l'idée hindoue du *karm* a. Il est clair pour moi qu'au cours des huit dernières années, je me suis allégé d'une partie substantielle du karma que je traînais avec moi depuis mon enfance. J'aurais pensé (et j'ai tendance à penser encore) que cet allégement ne s'est pas fait "aux dépens" de qui que ce soit, qu'il est bénéfique non seulement pour moi, mais "pour le monde entier". Je peux même dire que je *sais* fort bien qu'il en est ainsi, alors même qu'il s'avérerait qu'un autre a choisi (voire même, qu'un autre *devait* choisir) de le reprendre à son compte. Il est vrai aussi que ce karma dont je me suis allégé, je ne le considère pas comme un "mal". Il a été pour moi la substance nourricière d'une *maturation*, qui était devant moi. Je sais qu'il est bon, pour moi et pour tous, que j'aie mangé et m'en sois : nourri, qu'une connaissance se soit formée dans la matrice nourricière d'une ignorance[336](**). Il m'avait semblé que cette substance ou ce karma, une fois transformé en connaissance, ne laissait aucun rés'idu, qu'il disparaissait. A vrai dire, j'ignore ce qu'enseigne à ce sujet la tradition hindouiste ou bouddhiste — s'il y a pour elle une loi de "conversation du karma" (similaire à celle de la conservation de la matière), laquelle loi ne serait aucunement affectée par les processus vitaux créateurs de l'ingestion, la digestion, l'assimilation.

Par scrupule de bienséance, je viens d'escamoter, parmi ces "processus vitaux", l'*excrétion.* Celle-ci est pourtant (au même titre que la mort de l'organisme entier) un processus-clef de recyclage de ce qui a été absorbé, retournant dans le cycle infini de transformation de la matière organique "morte" en matière organique vivante, par quoi éternellement la vie renaît de la mort[337](***).

(156_1) (20 février) ce "pattern" a fini par se rompre avec le groupe ultime n° 12@ qui comporte 739
hélas l *six* notes, portant le total de notes qui composent "La clef du yin et du yang" à 62. J'avais (156_1)
prévu qu'il y aurait *huit* notes dans ce groupe "Conflits et découverte", ce qui aurait était en accord avec le critère de totalité, et aurait porté le nombre total de notes composantes à 64 @8X8@4x4x4, qui est aussi le nombre d'hexagrammes du Yi King 1 J'ai été désolé que mon expectative ne se réalise pas, mais n'ai pas voulu pour autant "tricher" et inclure dans "La clef du yin et du yang" les deux notes consacrées à la visite de Pierre Deligne chez moi, dont la place naturelle me semble plutôt dans la suite de "La cérémonie Funèbre", se plaçant *après* "La clef

[334](**) Pour une intuition plus précise allant dans ce sens, voir surtout la note "Rancune en sursis — ou le retour des choses (2)", n° 149.

[335](*) II est question de ce "basculement" de système de valeurs, dans la note "Yang joue les yin — ou le rôle de Maître" (n@118), et des "retrouvailles", dans la note de même nom (n° 109).

[336](**) Pour des réflexions qui vont dans ce même sens, voir la fin de la note "Le cycle" (n° 116′), et notamment le dernier alinéa de celle-ci.

[337](***) Au sujet du cycle de la vie et de la mort, voir aussi la note "L'Acte", n° 113.

Je reste cependant sur un sentiment d'insatisfaction au sujet de ce groupe n° 12, la seule des douze parties de "La clef..." qui ne me laisse pas sur une impression d'*unité* d'inspiration et de propos. Ce défaut d'unité me semble dû, non au thème "Conflit et découverte" lui-même, mais à l'irruption d'événements étrangers (et par moments, perturbants) en cours de réflexion.

(7 mars) En relisant la nuit dernière la réflexion du 14 janvier que j'avais groupée dans une note On^0 162) appelée "conviction et connaissance — ou la passation"[338](*), j'ai senti une dissatisfaction avec ce nom. D'une part le titre "principal" et le sous-titre n'avaient pas l'air,'"au coup d'oeuil", de s'assembler — en fait, ils correspondent, l'un à un premier et l'autre à un troisième "mouvement" dans la réflexion, lesquels par eux-mêmes sont sans lien apparent : description du processus de l'éclosion d'une connaissance (sous forme d'une *conviction* subite), et évocation de la chaîne sans fin et de la "passation" du karma, d'une génération à l'autre, et d'une personne à l'autre. Oe plus, le contenu le plus intimement personnel, le contenu "névralgique" pour ma propre personne, lequel faisait la substance du "deuxième mouvement" de la réflexion (et avait été d'ailleurs la "passerelle", faisant passer du premier mouvement au troisième) — ce contenu crucial n'apparaissait pas dans le nom choisi. (Il n'y a d'ailleurs pas de doute pour moi que ce subreptice escamotage n'est nullement l'effet d'un pur hasard...) Comme les trois thèmes me paraissent importants chacun par lui-même, et que je ne voyais poindre aucun nom ni double-nom "bien venu"
740 qui les évoquerait tou* les trois, j'ai fini par comprendre que le mieux serait de scinder la note en trois, avec un nom suggestif pour chacune séparément : "Conviction et connaissance", "Le fer le plus brûlant — ou le tournant", "la chaîne sans fin — ou la passation (2)" (n*s 162, 162^1, 1*2").

C'est après-coup que je me suis rendu compte, soudain, que par cette opération, dictée (pour ainsi dire) par la substance même de la réflexion, venait de se résoudre du même coup la dissatisfaction "esthétique" que je traînais depuis près de deux mois, alors que cette douzième et dernière partie de "La clef du yin et du yang* (que j'avais appelée "Conflit et découverte") s'obstinait à ne pas vouloir se laisser compléter (de façon naturelle, s'entend) en une suite de *huit* notes, et à ne vouloir en comporter que les six qui étaient déjà écrites. Et j'ai reçu ma récompense de ne pas avoir cédé à la tentation facile de "tricher" et de "coller" à la fin de "La clef" deux notes "au pif" et dont la place était ailleurs ! Cette dernière partie de "La clef" (qui va finalement s'appeler "L'énigme du Mal — ou conflit et découverte"), prend en même temps. aine belle structure symétrique, avec deux paquets (de trois notes chacun) sur le thème central, se groupant autour des deux "notes-digression" sur Fujii Guruji et sur mes amis moines.

(157) (157) (4 janvier) Dans la réflexion de hier et d'avant-hier, j'ai essayé surtout de trouver contact avec la réalité de l'identification de mon ami à ma personne, et ce faisant, d'en discerner la portée et les implications. C'est un travail que j'ai fait encore comme un qui tâtonne dans la pénombre, pour ne pas dire, dans la nuit noire. Ou peut-être faut-il dire plutôt que mes yeux restent clos, et que mes paupières sont opaques à une lumière que je reste inapte à percevoir. Toujours est-il que je n'ai pas souvenir d'avoir à aucun moment de la relation à mon ami "senti" ou "vu" cette identification, pas plus que je n'ai "senti" ou "vu" ses dispositions d'antagonisme à mon égard. Je *sais* pourtant, sans possibilité de doute, par un riche faisceau de faits concordants, que cette identification à ma personne, et cet antagonisme qui en est comme l'ombre, sont des *réalités* — comme un aveugle de naissance "saurait" que le soleil, la lumière du jour, les couleurs, le clair et l'obscur, existent, alors même qu'il ne les a jamais vus. Il le sait, sans avoir la connaissance de ces choses. Ou s'il en a pourtant une connaissance très diffuse, à travers un sens tactile plus affiné peut-être (ou par un "souvenir" qui ne s'enracine pas dans sa seule vie, mais dans celles d'innombrables
741 générations d'êtres doués de vue qui l'ont précédé), cette connaissance reste indirecte et falote, comme celle d'une voix chaude et sonore nous parvenant par un écho lointain et incertain.

Le travail fait en ces deux derniers jour a été encore comme un pis-aller, comme le substitut. d'une perception immédiate qui fait défaut. Il en est ainsi plus ou moins dans tout travail de "méditation", au sens où je l'entends. Le travail constamment *pousse* à contre-courant d'une *inertie* — de l'inertie des paupières de plomb ! Assurément, en les instants où les yeux sont pleinement

[338](*) C'était aussi la dernière note de "La clef du yin et du yang'

ouverts et éveillés, il n'est nul besoin de méditation, de travail : il suffit de regarder, et de voir. Comme ces instants-là sont rares, plutôt que de me croiser les bras à les attendre, je préfère prendre les devants, sans me soucier que le travail soit pataud et "lent". Il a beau être lent, et parfois même plus lent encore que de coutume — jamais pour autant il ne piétine, ni ne tourne en rond. Quand il y a travail, du vrai travail j'entends, mû par un vrai désir, alors il y a progression : quelque chose se fait, prend forme, se transforme, imperceptiblement à tel moment, à vue d'oeuil à tel autre... Et parfois, au terme d'une progression pataude et obstinée dans une pénombre sans forme ni contours, se poursuivant pendant des heures ou des jours, voire des mois ou peut-être des années, le miracle se produit : l'aveugle *voit*! Et ce qui est vu n'est pas une fugitive vision qui disparaît comme si elle n'avait jamais été, ne laissant que la trace falote d'un souvenir. C'est une connaissance née de ces obscurs lableurs, une connaissance nouvelle, aussi intimement notre que le goût des choses que nous aimons.

J'ai écrit dans la réflexion d'avant-hier que s'il y avait un cas d'espèce dont la pensée avait "guidé ma plume" il y a neuf mois, en écrivant les lignes finales de la note "Le père ennemi (1)" (que je venais de citer), c'était celui de mon ami Pierre dans sa relation à moi. Pourtant d'autres "cas d'espèce" encore plus proches de moi ont dû alors être présents en mon esprit, en arrièrefonds de la réflexion. Quand j'y parle d'un "père à la fois admiré et craint, aimé et détesté" puis d'"un autre Soi-même, craint, haï et fui...", les termes "craint", "détesté", "haï", et sans doute même le terme "fui", ne s'appliquent *pas* à la relation de l'ami Pierre à ma personne. Ni par perception directe, si fugace et légère soit-elle, ni par recoupements à partir de faits patents qui me sont connus, ai-je jamais eu la moindre indication allant dans le sens d'une *crainte* que mon ami aurait eu de moi, ou d'une *haine* ou seulement d'une a n-i *mosité* qu'il aurait nourrie à mon encontre. C'est l'inverse qui est vrai, connue j'ai eu l'occasion plus d'une fois de le souligner. Et c'est cette circonstance 742
justement qui a rendu tellement déconcertant cet antagonisme sans failles, en apparence gratuit, qui s'est manifesté en crescendo tout au long des quinze années écoulées, sous couvert du style "pouce!", alias "patte de velours"[339](*), pour finalement atteindre le diapason d'une tranquille impudence, sûre (à condition de respecter certaines formes) d'une totale impunité...

Cette progression déconcertante, énigmatique, s'associe aussitôt à la progression toute aussi "déconcertante" et "énigmatique" (et ce sont là, pour le coup, des euphémismes I) dans la dégradation qui s'est poursuivie, sur une quinzaine d'années également, dans la relation de couple avec celle qui fût mon épouse, et par contrecoup aussi, dans la famille que nous avions fondée. A défaut d'un signe quelconque qui m'aurait signalé en mon épouse des dispositions de haine ou d'animesité chronique à mon égard, il m'a fallu dix ans de dégradation inexorable dans la relation (alors que le plus clair de mon énergie était pris par la mathématique, jouant le rôle du fameux tas de sable pour l'autruche...), avant de prendre acte enfin de la présence, en celle que je continuais à aimer, d'une volonté de destruction tenace, mystérieuse et implacable, s'exerçant à mon encontre à travers ceux qui m'étaient chers. C'était en 1967, cinq ans avant mon départ du domicile familial, et dix ans avant que ne se résolve pour moi ce conflit que je ressentais comme le poids le plus lourd que j'aie eu à porter dans ma vie. Avec le recul que donne une relation depuis longtemps assumée, je ne puis que constater ce qui continue à rester pour moi un mystère : une volonté de destruction insatiable, et en même temps une *absence de haine*, ou seulement d'animosité, vis-à-vis de ceux, adultes ou enfants, qui sont frappés sans pitié, pour peu que l'occasion s'y prête.

C'est le même mystère, toutes proportions gardées, que celui ququel je me vois maintenant confronté dans la relation de mon ami à moi, avec cette différence, que cette "volonté de destruction tenance... s'exerçant à mon encontre à travers ceux qui ne sont chers" s'est rigoureusement cantonnée au plan du monde des mathématiciens, et que ses instruments et otages ont été, non mes enfants "par la chair", mais ceux qui en tenaient lieu symboliquement : les élèves et assimilés qui, tant soit f@u, "portaient mon nom". Dans l'un et l'autre cas, non seulement je ne décèle haine ni animosité, mais de plus, il *yaà* mon égard des sentiments de sympathie, et même d'affection souvent, qui ne peuvent faire aucun doute.

Ce ne sont pas là les seules situations où j'aie été confronté en autrui à une volonté de blesser, 743

[339](*) Voir les deux notes "Pouce I" et "Patte de velours — ou les sourires" (n@s77, 137), ainsi que les notes qui suivent cette dernière, formant la partie "La griffe dans le velours" de "La clef du yin et du yang".

voire même à une volonté de détruire (au sens le plus forte du terme[340](*)), sans que j'y décèle trace de haine ou d'animosité. Celui qui a le plus fortement marqué ma vie se situe en 1933@ dans ma sixième année, avec ma mère comme protagoniste — l'année où la *famille* que nous formions, mes parents, ma sœur et moi, a été détruite à jamais[341](**).

Les diffférentes situations de ce genre que j'ai connues de près, d'une volonté de destruction, ou d'une volonté de blesser aussi profondément qu'on peut, sans que j'y décèle aucune trace d'animosité, semblent très différentes les unes des autres. Je doute de pouvoir leur trouver une "explication" qui soit commune, ou du moins un trait commun dans les antécédents lointains des protagonistes, qui suggérerait un lien causal profond (***·). Une chose plus importante peut-être qu'une explication, et plus primordial en tous cas, c'est déjà de *faire le constat* de l'existence d'une telle chose : *la volonté de détruire en l'absence de haine*. Je rejoins ici le thème de la "violence gratuite", abordé précédemment par un biais différent @****). Ici, c'est de la violence gratuite (et parfois destructrice) *vis-à-vis d'un être proche* ou d'une personne considérée comme "amie" qu'il s'agit. La seule existenc e, dans la vie de tous les jours, d'une telle violence (qui rarement
744 dit son nom), est un *fait* important dan@ la vie de chacun — un des faits impor-. tants de la vie humaine. Constater ce fait, en allant à l'encontre des mécanismes invétérés qui sans cesse nous poussent à vouloir l'escamoter, est un premier pas pour l'assumer. Ce pas, aucune théorie, aucun raisonnement, aucune "démarche" ne peut nous en faire faire l'économie.

Je ne sais si un jour je *comprendrai* ce fait-là, il me semble que le comprendre, c'est aussi "comprendre le conflit". Ce qui est clair pour moi, c'est qu'une telle compréhension ne peut venir d'une "théorie", pas plus que d'une "expérience" (par la seule vertu de l'expérience). Elle n'est pas quelque "somme totale" d'une accumulation (de "connaissance", ou d'"expérience"), comme elle n'est pas de l'ordre du seul intellect, ni même de l'ordre de la seule "intelligence"[342](*). Je ne suis pas sûr de connaître quelqu'un, ne serait-ce que de nom, en qui vive une telle compréhension. Mais il me semble que celui qui, après cent et mille esquives devant une réalité irrécusable et aux mille visages, en est arrivé enfin au seul *constat* de ce fait-là, humblement, sans amertume ni révolte, sans résignation et sans indignation — comme le constat d'un redoutable *mystère* peut-être dont le sens lui échappe, mais dont il pressent l'étendue et la profondeur ; un mystère qui l'intrigue ou l'interpelle, sans plus l'effrayer ni l'inquiéter — celui-là n'a pas vécu en vain.

(158) (158) (5 janvier) sans que c'était prémédité', les accents finaux de la réflexion @ de hier étaient tout à fait dans les tonalités, encore, d'un Eloge Funèbre — mais prononcé cette fois (ou chanté) par le défunt lui-même. On n'est jamais si @ bien servi que par soi-même 1

Hier je me suis vu confronté à nouveau à un des aspects les plus dérou — 1 tants du "mystère du conflit" : celui de la volonté de destruction sans haine et sans motif apparent, s'exerçant dans l'ombre, obstinément et sans relâche, *à* 1@ l'encontre d'un proche, ou de tels proches ou amis. II arrive qu'une telle volon — @ té finisse par s'emballer, par déboucher sur une fringale destructrice tous azi — *m* muts, où tout ce qui se présente comme vulnérable devient une cible bienvenue. @ C'est comme une boulimie irrépressible d'"action" à rebours, dont le caractère répétitif (comme celui de jeux de clown), et la maestria consommée dans l'art de *I* tirer les ficelles, peut être d'un

[340](*) Par "sens le plus fort", j'entends ici une volonté, non de faire souffrir pour le plaisir de faire souffrir, ou de détruire telle chose limitée qui serait chère à l'autre, mais la volonté de destruction psychique (sinon physique) de l'autre ; celle (quand faire se peut) d'implanter une désespérance indélébile et dévastatrice devant "ce qui dépasse l'entendement". Derrière les dehors brillants et affables du "Colloque Pervers", il m'a semblé retrouver cette dimension extrême en deux des plus brillants parmi ses acteurs…

[341](**) Voir au sujet de cet épisode "Le Superpère", note ne 108.

[341](***) Pourtant, un mépris de soi, virulent et profondément enfoui, est sûrement commun à toutes ces situations. Peut-être faut-il qu'une telle virulence (quand elle ne se rés-oud pas par un acte de grâce, par une transformation intérieure profonde, donc tant qu'elle n'est pas "assumée") trouve exutoire et s'exprime par des actes destructeurs, par une volonté de destruction, qui se retourne contre sa propre personne quand elle ne cherche et ne trouve sa cible en autrui. Chez plus d'un et plus d'une, et jusque parmi des êtres proches, j'ai pu bien des fois constater l'action simultanée d'une volonté de destruction, dirigée tant contre soi-même, que contre telle cible extérieure, choisie parmi les proches (mère, père, conjoint, ou enfant…). (Février 1985) Voir aussi la réflexion dans "La cause de la violence sans cause" (n° 159), trois jours après celle de la présente note qui, visiblement, l'a préparée.

[341](****) Voir la note "La violence ingénue", n° 139.

[342](*) (5 mars) Je sais en tous cas qu'une telle compréhension ne me viendra qu'à @ travers une compréhension de cette violence-là *en moi-même*. j

effet des plus cocasses, quand celui qui observe (ou même celui qui vient d'en faire les frais) est doué du sens de l'humour, *j* et que l'Acteur-Marionettiste ne dispose sur autrui que de pouvoirs 745
modestes. La situation est plus sérieuse, elle est de conséquence, quand il y a des enfants parmi ceux qui font les frais des jeux de cirque, même si ceux-ci ne sont "sanglants" qu'au sens figuré ; et aussi lorsque celui ou celle possédée par une soif de détruire se trouve investi de pouvoirs considérables, voire discrétionnaires sur certains de ses semblables. L'histoire nous rapporte le nom de certains despotes possédés d'une telle folie de destruction indiscriminée, transformant leur fief en un vaste charnier. On pense à Ivan le Terrible, ou à Staline, ou à tel empereur de Chine (dont j'ai oublié et le nom et le millénaire) qui a fini, lui, par être abattu par ses propres sujets acculés, armés de bâtons et de pieux[343](*). Nul doute qu'il y a eu dans nos contrées à nous des cas semblables, à moins vaste échelle peut-être, et sur lesquels "l'Histoire" a été plus discrète. . .

Quand j'ai écrit hier, sans aucune fausse modestie, que je ne comprenais pas le "fait" dont je venais de faire le constat, celui de la soif de destruction en l'absence de haine, cela ne signifiait nullement que je n'avais aucune idée à ce sujet, bien au contraire. J'ai même nettement mieux que de simples @idées ", mais bien quelques fortes intuitions. Elles sont nées et ont poussé sur le terreau de ma vie, riche des conflits qui avaient semblé parfois la dévaster, comme d'interminables tempêtes @e déchaînant dans un immobile paysage d'hiver, arrachant sans ménagement ce qui 746
doit être arraché[344](*). Mais tout fait ventre pour la terre endormie qui attend en silence. Quand revient le printemps@ aux creux des grands troncs morts gisant là inertes, voici grouiller une vie intense, et au printemps d'après (quand ce n'est l'année même) on y voit déjà s'épanouir des herbes et des fleurs.

Ces "fortes intuitions" concernent toutes, je crois@ les "ingrédients" du conflit. J'ai parlé tant soit peu, et reparlé, de certains d'entre eux, et en tout premier lieu, du *"mépris de soi"*, et de ses liens avec la répression de certains aspects et forces essentielles de notre être originel, tels les "versants" yin ou yang, dont l'un souvent se trouve renié. J'ai eu souvent aussi l'occasion de parler de la *vanité*, qui est comme la carte de visite, le signe le plus universel de tous, et le plus apparent, de la présence du conflit en nous, et qui m'apparaît comme "1 '*endroit"* d'une même liVédaille, dont "l'envers" serait le mépris de soi. Il y a le *mépris d'autrui*, projection vers l'extérieur du mépris de soi, dont il est en même temps une couverture, ou pour mieux dire, un dérivatif et un exorcisme. Le mépris d'autrui n'est pas autre chose, au fond, que l'ignorance délibérée de son existence, en tant qu'être sentant ayant part à ce monde, au même titre que nous-même. La violence gratuite ne peut germer et proliférer que sur le terrain d'un tel mépris. Il y a la *peur de*

---

[343](*) Cet empereur, craignant un soulèvement populaire, avait interdit au peuple l'usage de tous objets métalliques (tels que couteaux, fourches etc.) qui auraient pu servir comme armes, à l'exception d'un couteau par village, attaché par une chaîne solide en un endroit public.

Un trait commun aux trois personnages cités, c'est qu'en plus de cette soif de destruction, ils étaient possédés également par la *peur* : la peur d'être assassinés et au delà de celle-ci sans doute, la peur de leur propre *mort* inéluctable — alors qu'ils semaient la mort tout autour d'eux. Cette coïncidence n'est sûrement pas fortuite. Je note aussi que Staline (le seul des trois sur lequel j'aie eu des informations tant soit peu circonstanciées) a débuté dans la carrière politique comme un grand maître justement dans l'art de tirer les ficelles, de manipuler les gens en jouant sur leur vanité et sur leur avidité. Son premier style acquis a été celui, semble-t-il, de la "patte de velours", jusqu'au moment où il est devenu inutile pour lui de prendre la peine de cacher les griffes.

Si je n'ai pas inclus mon (ex-) compatriote Hitler parmi les exemples cités, ce n'est pas à cause d'une sympathie particulière que j'aurais à son égard, mais parce que je ne décèle pas en lui cette manie de destruction *"tous azimuts"* dont il a été question. Les cibles du mépris, puis de la destruction, ont été ceux désignés comme "les autres"@ "les étrangers" : tout d'abord "les juifs" (et les communistes et autres "judéo-bolchévistes" chers au jargon nazi), puis les "asiatiques" et autres métèques non-ariens. Le bon allemand pas juif était tout ce qu'il y a de peinard sous Hitler, tout au moins jusqu'aux moments des premiers grands raids aériens alliés, quand la guerre a commencé à vraiment mal tourner pour eux.

[344](*) A peine cette image-là notée dans l'élan de la plume, il m'est apparu@qu'elle n'est que partiellement adéquate — elle aurait quasiment un arrière-goût de "cliché" 1 En posant un instant sur cet arrière-goût, je retrouve le vieux propos délibéré en moi de "voir ma vie en yang" : mouvement, flèche et tempêtes. . .

Sans avoir pris le temps même de poser, mais sentant bien que l'image clochait (et pourtant, c'était bien elle qui m'était venue, rien à faire l), j'ai "corrigé le tir* dans le texte en enchaînant sur la "terre endormie qui attend en silence" — et voilà du yin I C'était l'accord qui "résoud" un "faux accord" (ou "dissonance"). Une image à bien d'égard* plus juste que celle de la tempête, "arrachant ce qui doit être arraché", et dans les tonalités plus yin justement, serait celle du ver qui ronge "ce qui doit être rongé" — et qui s'écroule finalement — mais tout fait ventre pour la terre qui attend en silence, et quand revient le printemps. . . (suite sans changement !).

connaître, la peur du réel, une peur dont le centre névralgique, ce "Point Noir", épicentre d'un tourbillon d'angoisse prêt à se déclancher à la moindre alarme, est la peur de *se* connaître : la peur de prendre connaissance de ses propres poses et subterfuges, même les plus grossiers ; et la peur aussi de prendre connaissance de la force créatrice en nous que jour après jour nous récusons et enterrons, par ces mêmes poses et subterfuges.

Dans ma vie, la peur est apparue à l'âge de six ans, alors qu'il n'y avait encore (me semble-t-il) aucune vanité. Celle-ci n'a dû apparaître qu'ultérieurement, au moment (je présume) du
747 "basculement" qui a eu lieu vers l'âge de huit ans[345](*). Et c'est la peur aussi qui a disparue la première et sans laisser de traces, dès l'apparition d'une curiosité à la fois bienveillante et irrévérencieuse, intriguée certes mais nullement impressionnée par les abracadabrants et macabres montages à grand spectacle, genre "point Noir" et cie. Les mécanismes de la vanité, par contre, sont restés en place sans changement apparent, depuis huit ans que la peur de connaître a disparu. C'est l'emprise seulement de ces mécanismes sur ma vie qui a changé, du fait qu'ils se trouvent désamorcés aux moments de la présence d'une curiosité en éveil, qui ne s'en laisse pas conter comme ça 1

J'ai là en mains tout un éventail d'ingrédients du conflit — dont je sais de première main et sans nuance de doute, que ce sont bel et bien des ingrédients, et essentiels. Et depuis des années j'ai tout en mains aussi, le moment où il me plaira, pour "assembler" ces ingrédients, en explicitant avec soin, à la lumière de ce que j'ai pu observer en moi et en autrui, leurs liens de contiguïté et de dépendance. C'est un travail de quelques jours ou de quelques semaines, pas même de mois, je présume, et qui sera sûrement très instructif et très utile. Si je n'ai pas pris la peine encore de le faire, en donnant la priorité à d'autres directions plus directement personnelles, c'est sans doute que je savais bien que ce n'est pas d'un tel "assemblage" d'ingrédients, en des termes généraux dont ma personne est absente (si ce n'est comme un "exemple" parmi d'autres), que pourrait me venir une "compréhension du conflit" ; pas plus que du seul fait de mettre cote à cote, d'"assembler" ou même de mélanger un certain nombre de corps simples, "ingrédients" dans la composition d'un corps composé, on ne reconstitue ce dernier. Pour que la "reconstitution" se fasse, il faut d'abord qu'une "réaction chimique" ait lieu — quelque chose mettant en contact et en jeu les ingrédients de façon autrement plus intime, et par des forces d'un tout autre ordre, qu'un simple "assemblage" ou un mélange ne pourraient le faire.

Il en est de même pour une compréhension des choses de la vie. L'intelligence à elle seule peut, à la rigueur, repérer les ingrédients d'une chose telle que le "conflit", et elle peut en tous cas, en présence d'ingrédients déjà connus et à l'aide des faits les concernant (connus de première ou de seconde main), les assembler d'une façon plausible, et même "correcte". Un tel travail peut avoir son utilité pour s'y reconnaître à l'occasion, dans telle ou telle situation de conflit, en dégager une "étiologie" plus ou moins précise — mais ce n'est pas là encore une "compréhension du conflit". Je dirai par contre que j'ai progressé d'un pas vers une telle compréhension, le jour où m a *relation*
748 *au conflit* se sera transformée. Quand je parle ici de "ma relation au conflit", il s'agit en tout premier lieu, bien entendu, du conflit en ma propre personne, et (à partir de là) du conflit qui occasionnellement m'oppose à telle personne ou telle autre ; et en dernier lieu, le conflit que je vois agir en des êtres proches ou moins proches dans ma vie de tous les jours, lequel souvent s'exprime par des conflits opposant l'un à un autre parmi eux.

Au cours des huit années écoulées, il y a bien eu une telle progression vers une compréhension du conflit, c'est à dire aussi : une transformation ou plutôt, *des* transformations successives, dans ma relation au conflit. J'ai eu l'occasion d'en évoquer deux ou trois épisodes[346](*). Peut-être qu'une pleine compréhension du conflit équivaut à une pleine acceptation de l'existence du conflit, où qu'il se trouve, et de quelque façon qu'il se manifeste[347](**). J'en suis loin, visiblement I Et peut-être aussi, une pleine compréhension du conflit signifie aussi la totale résolution du conflit en

[345](*) Au sujet de ce "basculement", voir la note "Le Superpère" (ne 108).

[346](*) voir notamment, à ce sujet, les deux notes "L'acceptation (le réveil du yin (2))" et "L'esclave et le pantin — ou les vannes", n "s 110, 140.

[347](**) Le sens d'une telle "pleine acceptation" peut donner lieu à d'innombrables malentendus. Elle est d'une toute autre nature qu'une connivence. Elle n'exclut pas le *refus*, net et sans équivoque — elle le contient. Voir à ce sujet la réflexion dans la note "Les conjoints — ou l'énigme du "Mal" " (n° 117).

sa propre personne. J'en suis plus loin encore i

Je crois pourtant savoir une chose encore, au sujet de la nature de la force qui, d'un assemblage d'ingrédients, fait surgir soudain une compréhension qui renouvelle la personne. C'est cette force-là justement qui n'est pas "de l'ordre de l'intelligence". Je doute que quelque travail intellectuel que ce soit, la lecture disons de livres, si savants, profonds ou sublimes soient-ils, stimule en rien son apparition. Quand il lui arrive de jaillir, c'est dans le silence seulement et au contact de ce qui est le plus intimement personnel dans notre personne et dans notre vécu ; quelque chose, donc, qu'aucun livre et aucune personne, fût-elle Christ ou Buddha, ne pourra jamais nous révéler.

Quand je parle de "ce qui est le plus intimement personnel", cela ne signifie pas que ce soient des choses dont nous ne puissions parler, à nous-même ou à autrui — et parfois il est bon d'en parler. Mais parlerait-on par la voix des anges et par celle des prophètes, ce qui est *dit* n'est pas la chose ellemême. Cette chose — déjà connue, mais enfouie peut-être, dont le contact peut faire jaillir soudain une connaissance nouvelle, *cette* chose-là n'est *connue* ni des anges ni des prophètes, ni de l'être même le plus proche et le mieux aimé, mais de *toi* seulement.

pour en revenir au conflit, et à la "destruction sans haine", qui m'apparaît comme le "noyau" 749
le plus dur du conflit, le plus réfractaire à une compréhension, c'est-à-dire aussi : à une *acceptation.* Je crois aussi savoir, dans le prochain pas qui est devant moi pour y entrer plus avant, quelle *est* cette chose "la plus intimement personnelle" dont il me faudra tout d'abord retrouver le contact ! celle qui jouerait le rôle, en l'occurence, de ce fameux "Point Noir" si tenacement éludé I C'est le vécu des situations de "violence gratuite", de mépris d'autrui (et de "destruction sans haine" aussi, peut-être), dans lesquelles c'était *moi* l'acteur — celui qui faisait violence, celui qui trouvait son compte à mépriser. C'est au contact de cette réalitélà, ou jamais, que j'aurai la possiblité d'en avoir le cœur net au sujet de ce fameux "mépris de soi", et de *voir* enfin, en dehors de tout "sans doute" et de tout "peut-être", si c'est bien 1 à la racine profonde du mal, et pas seulement en "tous sauf moi" !

([159]) (7 janvier) La réflexion dans les deux précédentes notes a tourné autour du mystère ([159])
de l'existence de cette chose étrange : une volonté de destruction (ou une volonté de blesser, ou d'humilier, ou de nuire), en l'absence de toute haine ou animosité. L'incitation pour cette réflexion m'était venue par la relation de mon ami Pierre à moi, suscitant aussitôt l'association avec la relation à moi de mon ex-épouse. Plus d'une fois au cours de la réflexion sur l'Enterrement, j'ai été amené à me rendre compte, ou à me rappeler, que dans ces deux cas-là comme dans d'autre@ ce sont certains traits en ma personne, les traits "super-virils" que j'ai cultivés en moi depuis l'âge de huit ans, qui ont servi de stimulateurs et d'"attracteur" pour de telles pulsions antagonistes. Si je ne me trompe, il en est question pour la première fois dans la note du 5 octobre "Le superpère (yang enterre yin (2))" (n@ 108). Ce lien est repris dans la note suivante du 9 octobre "Les retrouvailles (le réveil du yin (1))" (n° 109).

Dans cette note, je reviens sur le moment où, pour la première fois de ma vie, j'ai perçu ce lien. C'était le 18 octobre 1976, le jour même des retrouvailles avec l'enfant en moi, et dans les lignes finales des notes qui témoignent de ce jour important entre tous dans ma vie d'adulte. Dans ces lignes (reproduites dans la note citée), je parle de la "haine secrète et du ressentiment" de trois femmes que j'avais aimées, dont celle qui à ce moment était encore mon épouse (alors que depuis cinq ans je ne cohabitais plus avec elle). Avec le recul, il me semble que dans chacun des trois cas que j'avais en vue, cette impression de "haine secrète" ne correspondait pas@ à proprement 750
parler, à la réalité — j'entends, à une perception directe que j'aurais eue à aucun moment[348](*) d'une telle haine. Ce que j'avais perçu, et ce dont j'avais eu ample occasion de subir les effets,

[348](*) (6 mars) Après avoir écrit ces lignes@ je me suis rappelé qu'il y a eu pourtant@ au cours de ma vie maritale, deux épisodes, le premier de quelques jours, le deuxième de quelques minutes, où je me suis senti assailli comme par deux faisceaux de haine, jaillissant des yeux de celle qui était alors mon épouse.

La première fois, ma femme passait par ce qu'on appelle (par euphémisme) une "dépression nerveuse", au cour de la cinquième année de notre mariage (1962). Cet épisode a profondément marqué la vie du couple et l'atmosphère familiale. C'est aussi le moment de ma vie, parmi tous ceux dont j'ai gardé un souvenir conscient, qui a été vécu comme le plus atroce, et qui m'a marqué le plus profondément (comme il était censé le faire).

A moins d'une assise intérieure d'une stabilité exceptionnelle (que, faute de maturité, j'étais loin d'avoir alors), la haine dont nous sommes la cible, et ceci plus encore quand elle provient d'êtres aimés et proches, a sur notre

était une volonté de destruction, ou une volonté de faire souffrir* ou de blesser, à la fois durable et apparemment inexplicable, gratuite — chose que j'avais *interprétée* comme signe d'une haine, "secrète", car jamais exprimée. Je crois d'ailleurs que pour deux des femmes dont il était question,
751 c'est dans ces lignes citées, pour la première fois depuis que je les avais connues, que je faisais le constat de ce qui m'apparaissait comme une "haine secrète". Au point où j'en étais à ce moment, il n'était pas possible que je ne fasse pas la confusion que je viens de signaler. Cette confusion n'enlève rien à l'importance qu'il y avait à faire ce constat, en m'y impliquant moi-même de façon toute aussi cruciale que ces femmes auxquelles j'étais lié de près.

Quant au "ressentiment", dont il est question en une haleine avec la "haine secrète", je sentais dès ce moment que si une "certaine force" superyang en moi avait attiré sur ma personne le ressentiment de chacune de ces trois femmes, c'était pour des griefs pourtant dont je n'étais en rien responsable — pour des blessures et des dommages subis "longtemps avant qu'elles ne connaissent mon existence, en les jours désemparés d'une enfance privée d'amour". Cette perception, qui s'était décantée au fil des ans comme fruit d'un vécu intense, a sûrement eu l'effet d'un guide invisible pour ma réflexion du 20 décembre dernier, dans la note "Rancune en sursis — ou le retour des choses (2)" (n° 149), où apparaît l'intuition que ce même pr°cessus de déplacement d'un ressentiment initial, ou d'une "rancune en état de vacance", pouvait bien avoir eu lieu chez mon ami Pierre, vers le moment de notre rencontre ou peut-être même dès avant. Les faits qui me sont connus rendent tout au moins plausible cette intuition.

Il y a pourtant une différence importante avec le cas de mon ex-épouse, et avec les deux autres cas dont il avait été question dans la méditation d'après les retrouvailles. Je n'ai nullement l'impression, en effet, que l'enfance de mon ami ait été tant soit peu "désemparée" ou "privée d'amour". Cette différence me paraît se manifester dans la tonalité de l'antagonisme de mon ami à mon égard, qui à aucun moment n'a atteint ce diapason de *véhémence*, lequel m'a été si familier dans les trois autres relations. Egalement, dans la relation de mon ami à moi, l'apparition des signes d'un antagonisme a été d'abord extrêmement discrète et sporadique, et même après mon départ en 1970, il a fallu huit ans encore avant que cet antagonisme ne s'exprime de façon directe et indubitable contre ma personne elle-même[349](*). Cela semble bien correspondre à l'existence d'un "ressentiment" initial qui restait diffus, impondérable, sans la présence d'un "noyau" dur correspondant au sentiment (fût-il caché du regard conscient) d'un outrage ou d'un tort subi, ressenti comme irréparable peutêtre. ..

752 En évoquant, dans l'avant-dernière note, la volonté de détruire, ou celle de blesser ou de nuire, en *l'absence de haine et d'animosité*, la pensé m'est venue (avec une certaine insistance) d'une apparente contradiction, sur laquelle je pensais revenir illico. C'est celle-ci. Dans les deux cas qui étaient au centre de mon attention, impliquant celui qui fût mon élève (et mon "héritier" mathématique présomptif) et celle qui fût mon épouse, il avait bien été question d'une "rancune" inconsciente qu'ils avaient reportée sur ma personne. L'idée même d'une "rancune" ou d'un "ressentiment" semble liée à celle d'une "animosité" ou d'une "inimitié" : on aurait envie de dire que

---

psyché un effet dévastateur, quand elle suscite en nous une haine similaire et destructrice vis-à-vis de nous-même. Il semblerait que quelque chose en nous doive coûte que coûte trouver un "sens" à "ce qui dépasse l'entendement", ce "sens" fût-il même une condamnation et un rejet sans appel de nous-même par nous-même : puisque nous sommes hais (et alors même que la "raison" de cette haîne nous échappe totalement...), c'est que nous sommes haïssables...

Si j'ai été à tel point atteint par cet épisode, qui est resté comme une épée de Damoclès suspendue sur ma vie au cours des six ou sept années suivantes, c'est sûrement qu'il entrait en résonance violente avec un vécu traumatique de mon enfance. Celui-ci avait disparu du souvenir conscient, mais il a été d'autant plus agissant toutes les fois où je me suis vu confronté soudain à une malveillance ou à une haîne inexplicable — toutes aussi soudaines et inexplicables que cette volonté de destruction qui m'avait assailli à l'âge de cinq ans, venant alors de la personne entre toutes qui, anssi loin que je remontais dans mon souvenir, avait été le centre paisible et sûr de l'Univers.

C'est une des choses importantes que j'ai fini par apprendre dans ma vie, sur la malveillance ou la haîne dont il m'arrive d'être la cible, que je n'en suis pourtant nullement la *cause* véritable et immédiate (même si certains aspects de ma personne, que je ne désavoue ni ne récuse, contribuent à l'attirer sur moi).- Cette connaissance restait pourtant trop épidermique, pendant des années encore, pour désamorcer ce mécanisme profondément enraciné en moi, entrant en jeu quand je me trouve confronté à une malveillance ou à une violence apparemment "sans cause". Pour le désamorcer, il aura fallu d'abord que je remonte à sa racine et que je parte sur les traces de ces jours et de ces nuits oubliés et lourds d'angoisse, quand ma mère est devenue soudain, mystérieusement et inexplicablement, une étrangère, hostile et redoutable...

[349](*) Voir à ce sujet la note "Deux tournants", n° 66.

la rancune (ou le ressentiment) est une des façons possibles (et une des plus communes) de nourrir une animosité. Et cette affirmation est sûrement fondée, dans le cas d'une rancune qu'on pourrait appeler "directe", une "vraie" rancune, motivée par un *grief* (réel ou imaginaire) vis-à-vis de la personne concernée, d'un *tort* ou d'un *dommage* que celle-ci nous aurait infligé. Mais d'ans les cas qui m'occupent, ce n'est pas d'une telle rancune qu'il s'agit, mais d'une rancune indirecte, *"par procuration"* pour ainsi dire, reportée d'une cible potentielle initiale, inadéquat* pour une raison ou une autre[350](*), vers une *"cible d'adoption"* ou de remplacement, qui apparaît "cadrer" avec les besoins de la cause. La chose remarquable, c'est qu'une telle "rancune déplacée" (c'est le cas de 1@ dire !), qui agit comme 1 a force obstinée à l'œuvre derrière des attitudes, des comportements et des actes d'une nature telle qu'on les dirait mus par une haine ou par une animosite "sans 753
cause" — qu'une telle "rancune" est pourtant *dénuée de tout sentiment de haine ou d'animosité* ! C'est d'ailleurs la conjonction de ces *deux* aspects de la "violence gratuite" au sens fort du terme (celle que je suis en train d'examiner ici) qui la rend à tel point déconcertante, ccnane une chose qui véritablement "dépasse l'entendement"[351](*) : l'absence complète de toute "cause" rationnelle et tangible de cette violence, aussi bien dans celui qui en fait les frais (sans l'avoir provoquée par des attitudes, comportements ou actes blessants ou préjudiciables pour l'autre), que dans celui qui l'exerce (sans être mû par des sentiments de haine ou d'animosité qu'il nourrirait, "à tort ou à raison", à l'encontre de sa cible).

Peut-être la question de la présence ou de l'absence de haine ou d'animosité, dans les cas qui m'occupent (où on se trouve confronté a une violence qui apparaît comme "gratuite", comme non provoquée), est-elle ici relativement accessoire, sûrement, comme cela a été le cas pour moi, dans le vécu de celui qui subit cette violence, et dès le moment où la violence subie devient consciente, il doit apparaître une impression de "haine secrète" ou d'"animosité" de la part de celui qui l'inflige. Cette impression n'est pourtant nullement l'effet d'une perception (qui serait soudain apparue, comme par un coup de baguette magique), mais bien celui d'une *assimilation* à l'emporte-pièce : violence @ haine (ou anîmosité)[352](**).

Une chose qui me paraît beaucoup plus importante par contre, c'est de constater, non seulement 1 '*existence* d'une chose en apparence aussi aberrante, aussi démentielle, aussi contraire aux réflexes de "bon sens" les plus invétérés, que la "rancune par procuration", déplacée de sa "cible d'origine" 754
(ou de *ses* cibles d'origine) vers une "cible de remplacement" (une cible de pure commodité", quasiement !) ; mais de constater, de *plus*, que c'est là *un mécanisme des plus courants*, qu'on rencontre à chaque coin de rue, que ce soit dans sa propre personne (la dernière où on songerait à aller la chercher...), ou dans celle de ses proches et de ses amis. J'ai même l'impression que

---

[350](*) II y a de nombreuses telles "raisons", qui font souvent que celui qui (volontairement ou non) a causé préjudice ou infligé un dommage, soit pourtant "inadéquat" comme cible d'une rancune ou d'une animosité, voire d'une haine ou d'une volonté de destruction, bel et bien suscitéespar lui. La plus commune peutêtre, surtout quand il s'agit de la mère ou du père, ou d'une personne considérée comme hors d'atteinte par son rang ou par sa position sociale, est le barrage de la crainte à enfreindre un tabou d'autorité, intériorisé depuis longtemps. Ce sont la des barrages d'une très grande force — (Vis-à-vis de moi, ils ont tendance, depuis une quinzaine d'années et de plus en plus, à s'effacer...) En sens opposé, il peut arriver que la personne en cause "ne fasse pas le poids" pour assouvir une rancune à la dimension des torts subis — qu'elle apparaisse trop insignifiante, trop fuyante ou pusillanime peut-être, pour être à la hauteur du rôle qui autrement lui reviendrait de droit.

Enfin, je peux m'imaginer aussi que dans certains cas, le tort subi soit trop impondérable, trop subtil (et même "inexistant", pour tout dire, selon les consensus en vigueur, intériorisés de longue date par l'intéressé), pour donner naissance à autre chose qu'à une rancune diffuse, inapte à se "condenser" et à prendre forme et force dans une relation elle-même dans les tonalités douces, sans angles apparents. C'est d'ailleurs là sans doute une simple variante du cas précédent, apparue dans la réflexion avec la note "Rancune en sursis — ou le retour des choses (2)" (n* 149).

[351](*) Au sujet de cette violence "qui dépasse l'entendement" ("unfassbar" en allemand), voir la note "L'esclave et le pantin — ou les vannes" (n° 140). Quand je parle ici de violence gratuite "au sens fort du terme", sans dans l'immédiat la qualifier autrement que comme celle qui "dépasse l'entendement", le sens précis que j'ai alors en vue est cerné dans l'expiimitation qui suit, par l'explicitation de ces "deux aspects" qui se conjuguent en elle.

[352](**) (6 mars) Dans certains cas pourtant, il peut bien y avoir perception d'une haine bel et bien présente, alors même qu'elle n'a nullement été provoquée. (Voir a ce sujet, plus haut dans cette même note, l'autre note de bas de page datée d'aujourd'hui.) II s'agit alors d'une haine qui, sauf en des circonstance exceptionnelles, reste cantonnée dans des couches profondes de l'inconscient, et qui de plus y reste dans un état de "vacance", sans cible désignée, alors même qu'elle est la force secrète qui anime des actes de violence (sous forme insidieuse, le plus souvent) lesquels, eux, visent bel et bien et avec une constance sans failles, une même cible d'élection...

ce mécanisme-là est *de nature universelle*, qu'il fait partie des mécanismes de base du psychisme humain, que c'est un de ces quelques mécanismes passe-partout qui constituent le *syndrome de fuite* devant la réalité : le refus d'en prendre connaissance, et la peur de l'assumer.

Plus précisément, j'ai l'impression d'avoir mis le doigt, aujourd'hui, sur le *ressort commun* à *toutes les situations de "violence gratuite"*, sans exception. Cette impression est apparue, avec la force d'une conviction subite, quand je me suis mis à examiner (trois alinéas plus haut) une "apparente contradiction". J'ai eu le sentiment alors qu'une foule d'impressions parcellaires et hétéroclites emmagasinées tout au cours de ma vie, tournant autour du "point sensible" entre tous de cette violence "qui dépasse l'entendement", tout à coup s'ordonnaient, en acquérant soudain une perspective qui leur manquait encore — une perspective apparue là inopinément, au détour d'une fin de réflexion, alors que je m'apprêtais seulement à placer un tout dernier point sur un tout dernier t…

([160]) ([160]) (8 janvier) Depuis une semaine, il y a une vague de froid peu ordinaire — des températures de — 15 et en dessous, et quand le vent souffle du "mont Venteux" (le nom dit bien ce qu'il veut dire 1), il doit faire plus froid encore. Il paraît que cette vague sévit un peu partout dans le monde (d'après quelqu'un qui écoute les informations), et que dans le midi ça ne s'était pas vu depuis le fameux hiver et printemps de 1956. Dans mon enfance en Allemagne, j'ai connu des froids comme ça, mais il y avait de la neige qui protégeait la terre, et qui mettait un ton de douceur dans l'air et sur les choses. Avec ce froid sans neige, la terre en surface est gelée comme un bloc de glace. En quelques jours, le jardin a été ratiboisé — je ne sais s'il restera quelque chose au printemps, de ce qu'on a semé et planté. Les feuilles de poireaux, céleris, blettes, mâches, betteraves, cardes qui restaient sont comme des feuilles de glace, des légumes surgelés. On se dépêche de récolter un maximum au jour le jour, pour le manger au fur et à mesure, avant qu'il ne dégèle et que tout aille
755 sur le compost. Et hier l'arrivée d'eau avait gelé dans la cuisine, heureusement qu'il restait l'eau courante en bas dans l'ancien garage, moins exposé au froid. Aujourd'hui un ami est venu avec un chalumeau à gaz portatif, il est arrivé à remettre l'eau en route. Il faudra que je laisse couler un filet d'eau, pour que ça ne regèle pas aussi sec. Heureusement que j'ai un bon poêle à bois dans la salle à manger, où j'ai transféré mon travail. Assis à côté du poêle il y fait vraiment bon. Je me chauffe aux souches de vigne, que je casse à la hache chaque jour, une bonne caisse à raisin pleine par dessus bord, par le froid qu'il fait. Quand le vent n'arrête pas de souffler de tout l'après-midi, il y a de quoi attraper l'onglée, rien que de rester un quart d'heure, vingt minutes à casser du bois en plein vent. Sans compter la voiture restée dehors qui ne démarre plus — il paraît que les voitures, elles, ne supportent pas tellement bien le grand froid, antigel ou pas. Le même ami complaisant me l'a remise en route tantôt, mais marchera-t-elle encore demain pour aller relire la frappe de la secrétaire à qui j'ai donné le travail ? En somme, il suffit d'une vague de froid en hiver, quand ce n'est une vague de chaleur en été, ou une bonne petite maladie à n'importe quel moment, pour nous rappeler quelques réalités de l'existence qu'on a tendance à oublier quand tout ronronne à souhait…

Insensiblement au cours des trois derniers mois, mon rythme de travail se redéplace vers les heures de nuit. Je travaille jusque vers deux, trois heu-@@ res du matin, et dors jusque vers onze heures, midi. Avec le temps qu'il fait, si je m'écoutais une fois au lit, je resterais à dormir mes douze heures facile — et inversement, une fois au travail, je ne me coucherais plus 1 La j'essaye de garder un équilibre raisonnable. Je ne m'alarme pas trop des décalages d'horaires, du moment que le sommeil reste bon, et que je ne reste pas des heures au lit sans dormir, avec la machine à penser qui continue à tourner. Même maintenant où il n'y a guère de travail au jardin, il y a toujours assez d'occupations diverses chaque jour, y compris le bois de chauffage, et un petit peu de gymnastique ici et là. J'ai l'impression d'un équilibre de vie satisfaisant, où le travail de découverte ne fait pas mine de dévorer tout le reste, mais sans être pour autant à la portion congrue. Depuis que j'ai repris le travail, le 22 septembre, je dois bien y passer en moyenne cinq à six heures par jour. C'est modeste, mais le "rendement" semble à peine moindre qu'avant. "L'abatâge" (aux environs de cent pages par mois) est à peu près le même, à peu de choses près, que pour l'écriture des deux premières parties de Récoltes et Semailles. Mais du point de vue qualitatif, il ne fait pas de doute pour moi que c'est cette troisième partie qui est la plus profonde, celle qui m'a le plus appris sur moimême et sur autrui.

Na mu myo ho ren ge kyo ! 756

Alors que j'étais en train d'achever cette courte rétrospective, sur les rigueurs de l'hiver et sur l'évolution de mon équilibre de vie, j'ai reçu un coup de fil d'un de mes amis moines bouddhistes du groupe Nihonzan Myohoji, m'annonçant la mort de leur vénéré "preceptor"[353](*), Nichidatsu Fujii, plus connu sous le nom de Fujii Guruji, ou "Osshosama" pour ses proches. Mon ami de Paris vient d'apprendre la nouvelle par un coup de fil de Tokio, je présume que Fujii Guruji est mort aujourd'hui même[354](**). Il venait, le 6 août dernier, d'avoir cent ans, affaibli physiquement, mais en excellente condition mentale.

Coïncidence étrange, cette date du 6 août est l'anniversaire de deux autres événements importants, l'un de portée historique, l'autre de nature personnelle pour moi. C'est l'anniversaire de la bombe atomique sur Hiroshima (le 6 août 1945) — que les japonais commémorent sous le nom de "Hiroshima day" . (C'est pourquoi les festivités pour l'anniversaire de Fujii Guruji avaient lieu plutôt vers la fin juillet, pour garder les jours aux environs du 6 août disponibles pour les manifestations pacifistes et antiatomiques.) D'autre part, mon père est né le 6 août 1890, six ans jour pour jour après la naissance de Fujii Guruji.

Après la mort de Claude Chevalley, celle de Nichidatsu Fujii est la deuxième d'une personne ayant joué un rôle non négligeable dans ma vie, survenant en cours d'écriture de Récoltes et Semailles. En vue de cette disparition (qui ne vient pas vraiment comme une surprise), je suis particulièrement heureux que l'an dernier encore, il y ait atr avec lui un échange de lettres empreintes de chaleur. J'avais été invité pour assister à la cérémonie du centième anniversaire du vieux Naître, qui allait avoir lieu avec une pompe exceptionnelle à Tokyo. (Un petit livre de témoignages sur sa personne avait même été édité en grande hâte, pour lui être remis pour cette occasion.) . Cela avait été une occasion pour moi pour écrire (comme chaque année ou presque), quelques mots de congratulations anticipées, en m'excusant de ne pas assister à la cérémonie le 30 juillet, étant moi-même encore plus ou moins alité au moment d'écrire. (Il est vrai également que je ne suis pas tellement porté sur les grandes cérémonies publiques, mais il m'avait semblé inutile d'en faire mention dans ma lettre. De toutes façons, j'ai dû décevoir et faire de la peine à plus d'un des 757
mes amis moines, en m'abstenant obstinément d'assister à aucune des "grandes occasions"[355](*), auxquelles ils ne se lassaient jamais de m'inviter.) J'ai dû ajouter quelques mots au sujet du coté bienfaisant d'une maladie, qui nous oblige, malgré nous, à "décrocher" de nos occupations et à accorder au corps ce qu'il réclame. Fujii Guruji lui-même avait été beaucoup alité pendant l'année écoulée, ce qui avait dû lui peser, vu son tempérament porté à l'action et son énergie peu commune. Alors que cela faisait plus de sept ans que je n'avais pas reçu de communication personnelle de Fujii Guruji, j'étais surpris de recevoir une lettre de lui, dictée par lui alors qu'il était encore alité. La lettre (que je viens de relire à l'instant) est datée du 13 juillet 1984. C'est une lettre pleine de délicatesse, où il s'inquiète de ma santé, et s'afflige de ne pas être en mesure de m'envoyer quelqu'un pour prendre soin de moi. Il parle aussi de sa santé, et des dispositions en lesquelles il supporte son inaction forcée. Il termine par ces paroles, en style très "japonais" qu'il faut prendre avec un (gros i) grain de sel, et qui me montraient, plus encore peut-être que tout le reste de la lettre, que le tonus était aussi bon que jamais[356](**) :

"Indeed I am a very old décrépit man of no use even if I may get back to normal life. Yet still, I would like to live and see how thé world turns."

[353](*) "Preceptor", mot anglais plus ou moins équivalent à "teacher", désigne le "maître", celui qui enseigne. Nihonzan Myohoji est la transcription phonétique du nom japonais du groupe, qui se traduit par "Mission japonaise". Il s'agit d'un groupe bouddhiste "missionaire" , à vocation principale pacifiste. Voir plus loin pour des précisions.

[354](**) II s'est avéré qu'il venait de mourir depuis quelques heures seulement. La nouvelle s'est répandue vite !

[355](*) La principale parmi de telles "grandes occasions" a été l'inauguration de "Shanti Stoupas", ou "Pagodes de Paix". La construction de ces Pagodes, ou lieux de recueillement pour la paix dans le monde, remonte à une tradition très ancienne dans le monde bouddhique (initiée par le roi Ashoka en Inde), et a été une des principales préoccupations de Fujii Guruji. Il a inspiré la construction d'un grand nombre de Shanti Stoupas un peu partout dans le monde, dont trois en Europe @t une aux Etat Unis.

[356](**) La lettre a été dictée en japonais (la seule langue que parlait Guruji) et a été directement traduite en anglais. Traduction française des lignes citées : "Certes je suis un homme très vieux et décrépit et d'aucune utilité même si je puis retrouver une santé normale. Et pourtant, j'aimerais vivre et voir comment le monde tourne."

La il a pu voir le monde tourner encore pendant près de six mois...

Mes liens avec le groupe Nihonzan Myohoji remontent à l'année 1974. Il n'est pas question de faire ici, ne serait-ce que l'esquisse de ces relations à multiples épisodes, un peu dans tous les registres — il y faudrait un volume. Elles sont parmi les "retombées" les plus riches de l'épisode
758 "Survire et Vivre"(@*J 1970 (en marge d'une "Sumrner School" à l'Université de Montréal), dans un milieu de scientifique5(et surtout, de mathématiciens). Il a évolué rapidement vers une direction "révolution culturelle", tout en élargissant son audience en dehors des milieux scientifiques. Son principal moyen d'action a été le bulletin (plus ou moins périodique) de même nom, dont les directeurs consécutifs ont été Claude Chevalley, moi-même, Pierre Samuel, Denis Guedj (tous quatre des mathématiciens) — sans compter une édition en anglais, maintenue à bout de bras par Gordon Edwards (un jeune mathématicien canadien dont j'avais fait connaissance à Montréal et qui a été parmi les quelques initiateurs du groupe et du bulletin).

Le premier bulletin, entièrement de ma plume (naïve et pleine de convietion !) et tiré à un millier d'exemplaires, a été distribué au Congres International de Nice (1970), lequel réunissait (comme tous les quatre ans) plusieurs milliers de mathématiciens. Je m'attendais à des adhésions massives — il y en a eu (si je me rappelle bien) deux ou trois. J'ai surtout senti une grandi gêne parmi mes collègues 1 En parlant de la collaboration des scientifiques avec les appareils militaires, qui s'étaient infiltrés un peu partout dans la vie scientifique, je mettais surtout les pieds dans des plats bien garnis... C'est dans le "grand monde" scientifique que j'ai senti la plus grande gêne — les échos de sympathie me venant de là se sont réduits à ceux de Chevalley et de Samuel. C'est dans ce que j'ai appelé ailleurs "le marais" du monde scientifique, que notre action a trouvé une certaine résonance. Le bulletin a fini par tirer à une quinzaine de mille d'exemplaires — un travail d'intendance dingue d'ailleurs, alors que la distribution se faisait artisanalement. Les dessins juteux de Didier Savard ont sûrement beaucoup contribué au succès relatif de notre canard.

Après mon départ et celui de Samuel, ça a fini par tourner au groupuscule gauchiste, au jargon tranchant et aux analyses sans réplique, et le bulletin a fini par mourir de sa belle mort. Ce qui avait été à comprendre et à dire, à un certain moment proche encore de l'effervescence de l'année 1968, avait été compris et dit. Il n'y avait guère intérêt après ça de faire tourner et retourner un disque à perpète...

qui a suivi mon départ (entre 1970 et fin 1972). Il avait été question de ce groupe, et du bulletin (pas très périodique !) de même nom, et aussi de mon "départ des maths" et de ma "trajectoire", dans un journal (ou des journaux ?) japonais, en 1972 ou 73. Les côtés "critiques de la science" et dénonciation des appareils militaires, et aussi, peut-être, l'aspect "critique d'une civilisation", ont dû "passer" tant soit peu dans quelque article, attirant l'attention d'un des moines de Nihonzan Myohoji. Celui-ci en a parlé à d'autres, et notamment à un moine plus jeune de la même ville (Kagoshima), lequel était devenu moine sous son influence et faisait un peu figure d'"élève". Ça a été le premier moine missionaire du groupe à débarquer en "Occident", plus précisément à Paris,
759 au printemps 1974 [357](*). Il est venu me trouver quelques semaines après et sans s'annoncer, au village paumé où j'habitais alors, à une cinquantaine de kilomètres de Montpellier. Depuis ce mémorable jour de mai, où j'ai vu, sous le soleil de midi, un homme bizarrement accoutré, chantant sur la route en s'accompagnant d'un tambour et se dirigeant (il n'y avait pas erreur...) vers le jardin où j'étais en train de travailler solitaire — depuis ce jour j'ai eu le privilège et le plaisir de voir passer par ma maison de nombreux adeptes et sympathisants[358](*) de Guruji. Leur contact m'a beaucoup apporté. Au début novembre 1976, j'ai même eu l'. insigne honneur et la joie d'accueillir

[356](***) II est fait plusieurs fois allusion a cet épisode, dans "Fatuité et Renouvellement" (la première partie de Récoltes et Semailles). "Survivre et vivre" (qui s'appelait d'abord "Survivre" sans plus) est le nom d'un groupe, à vocation d'abord pacifiste, ensuite également écologique, qui a pris naissance en juillet

[357](*) II m'a bel et bien assuré qu'il était le premier moine missionaire bouddhiste en occident, dans l'histoire du bouddhisme — mais je ne garantis pas que cette information soit fiable i II n'est pas dit d'ailleurs que de se faire missionaire ait vraiment été un grand "progrès" pour le bouddhisme. Dès le début, cet aspectrlà du groupe Nihonzan Myohoji a suscité en moi une réserve, qui n'a fait que se confirmer au cours des ans.

[358](*) C'est un de ceux-là justement qui a eu l'honneur, en tant qu* "étranger en situation irrégulière", d'être l'occasion pour la première application littérale, dans la jurisprudence en France, d'un certain article assez incroyable d'une certaine "Ordonnance de 1949". J'ai eu l'honneur de me Retrouver en Correctionnelle, pour avoir "gratuitement logé et hébergé" un tel hors-la-loi. Voir au sujet de cet épisode la section "Mes adieux — ou les étrangers"

dans ma rustique demeure Fujii Guruji en personne, alors âgé de 92 ans, en compagnie d'un groupe de sept ou huit moines, nonnes et disciples. Je l'avais déjà rencontré l'année précédente, lors de l'inauguration solennelle du temple du groupe à Paris, dans le dix-huitième. Au-delà des mots de courtoisie de rigueur, il y a eu alors un fort contact, une sympathie immédiate. Le contexte plus intime et plus personnel d'une visite de plusieurs jours chez moi m'a apporté, bien sûr, une appréhension bien plus riche tant de la personne de Fujii Guruji, que de sa. relation au groupe dont il était la tête, et l'âme.

Chose intéressant, cette visite de Fujii Guruji a suivi de très près, de deux semaines à peine, le tournant crucial dans ma vie qui s'est accompli entre le 15 et le 18 octobre de la même année, dont il a été question par ailleurs[359](**). Les semaines qui ont suivi ces jours de crise et de renouvellement ont été parmi les plus intenses de ma vie, où chaque jour apportait sa récolte imprévue d'événements intérieurs et de découvertes. A vrai dire, cette visite, prévue et préparée depuis des semaines, de tout un groupe de moines et de nonnes autour de leur vénéré maître, avait l'air de venir là comme une sorte d'étrange intermède, comme une diversion dans l'aventure qui absorbait alors la totalité de mon être. C'est le respect pour mes hôtes, et tout particulièrement pour Fujii Guruji venant honorer ma demeure, qui m'a permis d'avoir pourtant, pour ces quelques jours, la disponibilité que l'occasion demandait. Comme cela m'est arrivé bien souvent, c'est une fois au cœur de l'événement seulement que j'ai compris que celui-ci n'était nullement un "intermède" ou
une "diversion", mais qu'il faisait partie de l'aventure que j'étais en train de vivre. Sous ses dehors 760
très "contes d'Orient", d'une délicatesse parfaite et d'un charme insolite, ce soi-disant "intermède" me mettait en présence d'hommes et de femmes pareils à moi et aux hommes et aux femmes que j'avais toujours connus@ dans des contextes moins exotiques, d'apparence moins extraordinaire. C'est pour avoir senti cette parenté, que j'ai aussi senti en mes hôtes des amis et des frères, et non des personnages sortis tout droit d'un conte des mille et une nuits, comme cela a dû être le cas pour plus d'un des villageois ébahis. Et Fuji ! Guruji lui-même, qui me parlait si familièrement alors que ses "proches" restaient à la bonne distance qu'exigeait le respect dû au maître vénéré, je le sentais très, très lointain (de moi comme de ses proches), et pourtant proche en même temps, comme s'il avait été mon père, ou un frère aîné et bienveillant.

Et comme il n'est pas rare chez un père ou un frère aîné, même le plus bienveillant, il avait vis-à-vis de moi une expectative, dont il ne se cachait pas d'ailleurs, une expectative partagée par ceux qui l'accompagnaient et qui tous étaient mes hôtes. Et je savais aussi que je ne pouvais y répondre. Mon aventure était liée à celle de Fujii Guruji, par des liens que je discernais mal, plus profonds peut-être que je ne pouvais les voir, et à celle de ses disciples qui le suivaient les yeux fermés. Mais elle n'était pas plus celle de mon hôte prestigieux et bienveillant, qu'elle n'était celle de mon père, lui aussi prestigieux pour moi et bienveillant, très proche et pourtant différent : une autre personne, un autre destin.

Cela n'a pas été facile de faire "passer" que je ne serais pas des leurs dans une entreprise qui était leur, et que je ne sentais pas mienne. D'après le tableau de moi qu'on avait dû faire à Fujii Guruji et à ses fidèles, c'était là la dernière chose à laquelle ils se seraient attendus — et ceci d'autant moins que la relation au niveau personnel, entre le groupe ou les différents membres du groupe et moi, s'apparentait à une véritable lune de miel. C'est lors de cette visite aussi que certaines résistances de très longue date, dues à mon éducation, se sont évanouies, et que je me suis joint à mes hôtes pour chanter avec eux leur mantra, accompagnée au tambour :

"Na met myo ho ren ge kyo I"

Cette mantra est le fondement, l'alpha et l'oméga, de leur pratique religieuse. Ils la chantent le plus souvent en s'accompagnant du tambour à prières, une heure le matin et une heure le soir. Ce chant au tambour, suivant l'enseignement du prophète japonais Nichiren, ast par lui-même le souverain bien, dispensateur de paix en celui qui le chante et autour de lui. Ce chant est donc
pour mes amis japonais ce qu'on appelle communément une "prière". Le sens qu'ils lui donnent, 761
en accord avec Nichiren, et avec leur "précepteur" direct Fujii Guruji, est celui d'un *acte de respect* pour la personne à qui on s'adresse, et à travers elle, pour tout être vivant dans l'univers — en

(n° 24).

[359](**) Voir la section "Désir et méditation" (n° 36) et la note "Les retrouvailles (le réveil du yin (1))" (n@ 109).

tant qu'être promis (suivant la Sutra de la Fleur de Lotus) à devenir Bouddha, incarnation de la sagesse parfaite. Ces sept syllabes servent aussi comme salutation de toute autre personne, voire même de tout autre être qu'on voudrait saluer, avec cette connotation de respect pour ce qui est d'essence divine dans l'autre. Elles font également office d'action de grâce avant le repas. A. vrai dire, il me semble qu'il n'y a guère d'occasion, que ce soit en des instants de surprise, ou d'émotion, ou de recueillement, qui ne soit propice pour un adepte de Nichiren pour dire les paroles sacrées. Quant à moi, sans partager la croyance religieuse de mes amis moines[360](*), c'est avec joie que je me joins à eux, quand l'occasion se présente, pour faire Odaimokv — pour chanter au tambour ce qu'ils appellent "la Prière". C'est en leur souvenir, et par acte de respect affectueux vis-à-vis de leur maître, Nichidatsu Fujii Guruji, que j'ai aussi inclus "la Prière" dans ma vie quotidienne, en la chantant avant chacun des deux principaux repas de la journée, tout au moins quand je suis chez moi, ou chez des amis, ou avec des personnes dont je sais qu'elles n'en seront pas gênées[361](**). C'est là une des choses de grand prix dont je suis redevable à Fujii Guruji et à ceux de ses disciples que j'ai connus et qui m'ont donné leur affection, sans se lasser de ma réticence à m'associer de près ou de loin à leurs activités missionaires.

Il y a au Japon plusieurs millions de bouddhistes nichirénites, se partageant en de nombreuses sectes de physionomies très différentes. Le groupe Nihonzan Myohoji est un des plus petits par le nombre, comportant quelques centaines de moines, nonnes et sympathisants actifs. Il est pourtant
762 bien connu au Japon et ailleurs, se distinguant de tous les groupes religieux traditionnels par un engagement politique sans équivoque, dont l'accent principal est la lutte pour la paix, l'action antimilitariste et, plus particulièrement, antinucléaire. Au temps de la guerre du Vietnam, c'était le seul groupe bouddhiste (sauf erreur) qui prenait clairement partie contre les américains, et qui luttait contre la présence de bases américaines au Japon (lesquelles servaient de soutien logistique à la poursuite de la guerre au Vietnam). Dans ces dernières années, Fujii Guruji a été aussi en contact étroit avec les chefs du mouvement de libération des indiens aux Etats Unis, l'AIM (American Indian Movement). Des moines de Nihonzan Myohoji ont participé à des Marches organisées par les indiens d'Amérique, sans compter d'autres Marches de la Paix en divers endroits du monde. Les chefs indiens ont été visiblement attirés et impressionnés par la personnalité peu commune de Fujii Guruji. Le fait que cet homme d'une énergie indomptable, approchant ses cent ans, faisait figure de grand missionnaire d'une foi religieuse différente de la leur, ne semblait nullement les gêner. Au contraire, la dimension religieuse dans les options "antiaméricaines" à brin de zinc du vénérable Maître était sûrement, en plus de son âge, une des causes qui les a fait accueillir Guruji comme ils auraient accueilli un des leurs, comme un père ou un grand-père très respecté, et en qui on se reconnaît[362](*).

Sûrement, cette dimension religieuse a joué pour moi dans le même sens — elle m'a rendu Fujii Guruji plus proche, alors que pourtant je ne me réclame d'aucune foi religieuse bien définie. Si je me demande ce qui m'a le plus attiré et frappé en lui, je vois plusieurs choses. La plus apparente est une *joie* intérieure. Cette joie semble découler spontanément d'une *unité* en sa personne, ou plutôt peut-être, d'une *fidélité* à lui-même. On sent que cet homme est heureux, car toute sa vie, il

[360](*) Je ne me sens membre d'aucune confession religieuse particulière. Par l'éducation reçue par mes parents j'ai été athée (avec une nuance antireligieuse) jusqu'à l'âge de quatorze ans. Un exposé remarquable de mon prof de sciences naturelles, sur l'histoire de l'évolution de la vie sur la terre, m'a fait alors comprendre, sans possibilité du moindre doute, la présence d'une intelligence créatrice à l'œuvre dans l'Univers. Cette compréhension, qui restait alors au niveau du seul intellect, s'est élargie et s'est affinée au cours de ma maturation ultérieure, se poursuivant après mon départ de la scène mathématique en 1970.

[361](**) Je me suis abstenu notamment de chanter la prière au repas hebdomadaire que je prenais a la Faculté, en compagnie de quelques élèves ou collègues, n'étant pas sûr que l'un ou l'autre d'entre eux n'y sentirait pas une sorte de contrainte, que je lui imposerais à la faveur de ma position d'aîné ou de "patron"

[362](*) pour donner une idée du lien de confiance et de respect reliant les chefs indiens à la personne de Guruji, je signale ici que lors de la grande fête arenue Ile d'initiation, se faisant autour de la "danse du soleil", il y avait la participation de moines disciples de Guruji, battant le grand tambour à prières depuis le lever jusqu'au coucher du soleil, au rythme lancinant du Na mu myo ho ren ge kyo I Ces grands tambours, creusés dans un tronc d'un seul tenant tendus de peaux de boeuf, sont d'une puissance sonore peu commune, et (je présume) dure à supporter pendant douze heures d'affilée. (J'ai fait l'expérience pendant deux heures, lors de l'inauguration du temple à Paris, expérience qui a été concluante. . .) Toujours est-il que Robert Jaulin (qui a été, avec les moines, parmi les quelques non-indiens invités à participer à la fête) m'a rapporté que les indiens ont supporté stoïquement le tambour sacré de Grand-Père Guruji, du début à la fin de l'initiation, dont le tam-tam Guruji aura été une des multiples épreuves. . .

a fait sans hésiter ce qu'il a senti qu'il avait à faire. Il ne m'apparaît pas exempt de contradictions, mais dénué d'ambiguïté. Le sens de certains de ses actes ou de ses omissions m'échappe, mais à 763
aucun moment ne m'a effleuré un doute sur la totale intégrité de l'-homme. S'il en est ainsi, ce n'est pas à la suite d'une analyse de ce qui m'est connu de lui par personnes interposées. Il suffit de l'avoir rencontré une fois pour savoir que c'est un homme qui ne connaît pas l'ambiguïté, un htimme en accord profond avec lui-même. C'est cela que les chefs indiens de l'AIM ont dû sentir, pour lui faire la place qu'ils lui ont faite parmi eux. C'est en cela sûrement que réside aussi son ascendant extraordinaire sur ceux que se réclament de lui, des hommes et des femmes dont les options idéologiques et philosophiques couvrent un éventail allant du marxisme-léninisme pur et dur au conformisme bon teint du PDG d'une chaine de grands magasins. Ce qui les réunit, n'est pas la vénération d'une certaine Sutra qu'aucun d'eux peut-être n'a eu l'outrecuidance de lire[363](*), ni une certaine prière d'origine pâli, restituée en japonais par l'intermédiaire de la traduction chinoise, et qui professe la vénération de cette Sutra. Ce qui les réunit (ou faut il dire : ce qui les avait réunis ?) c'est un *homme*, exerçant sur eux un ascendant qu'il n'a pas plus cherché à exercer, que le soleil n'a cherché ses planètes.

J'ai vu aussi que cet homme était *seul*, et que la solitude ne lui pesait pas. Elle était sa condition naturelle, depuis toujours peut-être. Cette solitude, et cette intégrité, ou cet accord avec lui-même, m'apparaissent comme autant d'aspects différents d'une seule et même chose. Un autre aspect encore de cette même chose est celui de la *force* — une force sans violence, et qui ne se soucie pas d'être ou de paraître "forte". C'est celle du soleil, encore, lequel se suffit d'être lui-même pour que se crée autour de lui ce champ de forces, et ces orbites que les planètes parcourent.

Sûrement, c'est là la force aussi dont plus d'une fois j'ai parlé dans Récoltes et semailles, comme *"la* force" en nous — avec cettedif férence, que chez tel homme elle est pleinement apparente et sensible à tous ceux qui l'approchent, et chez tel autre elle est enfouie plus ou moins profond, au point parfois qu'on pourrait la croire inexistante. Mais si tels de mes amis moines ont l'air de la nier en eux-mêmes, cette Sutra pourtant qu'ils professent de vénérer, et la Ptière même qu'ils 764
chantent jour après jour, proclament clairement qu'une telle force vit en toute chose vivante dans la Création, promise comme eux, et tout comme leur vénéré maître Osshosama lui-même, au destin du Bouddha.

(161) (13 janvier)[364](*) Cela fait quatre jours encore que je n'ai pas eu le loisir et le calme pour (161)
travailler — pour continuer les notes, j'entends. La raison principale en est dans les difficultés assez incroyables que j'ai à faire dactylographier au net cette troisième partie de Récoltes et Semailles. Depuis plus de trente ans que j'ai l'habitude de faire faire du travail de frappe, je n'ai jamais rien connu de tel. Visiblement, le fait d'avoir entre les mains ce texte de nature très fortement personnelle, pour ne pas dire intime, a déclenché chez les personnes en charge de la frappe des réactions (sûrement inconscientes) d'une force considérable, allant à chaque fois dans le sens d'un véritable sabotage du travail qui leur était confié. En l'espace de quelques mois, c'est trois fois de suite que le même scénario se répète, à des variantes près, avec trois secrétaires consécutives, qui pourtant ne se sont pas données le mot[365](**) 1 Cette troisième fois par surcroît, il s'y ajoute

[363](*) Plus d'un des disciples de Guruji m'a fait comprendre qu'il considérerait comme une outrecuidance de faire mine de lire la Sutra de la Fleur de Lotus, alors même qu'il en existe une traduction en japonais. Seul un homme d'une grande profondeur d'esprit, tel son maître Fujii Guruji lui-même, serait apte et digne de lire ce texte sacré, qui dépasse d'infiniment loin l'intelligence du profane. Visiblement, la foi de ces hommes et femmes se porte directement, non sur tel personnage historique plus ou moins divinisé, tel Bouddha, ou le parfait Boddiisatvaet prophète Nichiren, mais sur Fujii Guruji en personne.

[364](*) (23 janvier) Toute la première partie de cette note a été écrite à l'encontre de fortes résistances à mentionner les perturbations venant interférer avec mon travail. Celles-ci prenaient figure vaguement ridicules, et de seulement les mentionner équivalait un peu à fournir gracieusement les verges pour me faire battre ! D'autre part ces perturbations, "qui peuvent vous scier littéralement", étaient devenus à tel point grinçantes et envahissantes dans mon travail, pendant une semaine ou deux surtout, que ça aurait été une sorte de tricherie, une inauthenticité dans le témoignage, que de les passer sous silence comme si de rien n'était. Je reviens d'ailleurs sur mes déboires dix jours après, dans la note "Jung — ou le cycle du "mal" et du "bien"".

(7 mars) Cette dernière note, la première de toute une suite de "notes de leclecture" sur l'autobiographie de C. G. Jung, a été finalement rejetée dans une dernière partie de Récoltes et semailles, formée de la partie de la réflexion suscitée par cette autobiographie.

une note sordide, car la secrétaire, Mme J., fait mine d'utiliser le manuscrit assez inhabituel qui avait été confié à ses soins, comme moyen de chantage pour extorquer une sorte de rançon. C'est
765 une ancienne secrétaire de direction, ayant une grande habitude du métier. Les premières onze pages de frappe étaient impeccables et sans une faute de frappe quasiment, histoire de montrer ce qu'elle savait faire ; et rien que dans les quinze pages suivantes, il y avait onze lignes sautées — c'est rare que j'aie vu un texte estropié autant 1 Je n'ai pas demandé quelle était la rançon demandé (au delà du prix convenu pour le texte déjà frappé) pour récupérer mon manuscrit et la frappe, n'ayant aucune envie d'encourager ce genre de procédés. Cela signifie que je vais être réduit sans doute à recourir aux voies judiciaires.

Heureusement qu'il me reste un brouillon du manuscrit, que je pourrai utiliser en cas de besoin. N'empêche que ce genre de cirque, surtout quand il devient répétitif, peut vous "scier" littéralement. Quand je me représentais les difficultés et antagonismes qu'allait sans doute soulever mon modeste pavé méditant et autobiographique, je ne m'imaginais certes pas que c'est de ce côté-là, de la confrérie des secrétaires-dactylos (au lieu de celle de mes honorés confrères mathématiciens) qu'allaient venir les premiers ennuis, et dans la nature d'une sorte de guerre d'usure ! La je ne suis plus très chaud pour confier ce même texte (une fois récupéré) aux mains d'une quatrième secrétaire, alors que rien ne me permet de prévoir qu'elle aura plus de commisération pour lui que celles dont elle prendrait la suite. Et faire moi-même le travail de secrétaire demanderait un investissement de temps de bien un mois, que je ne suis absolument pas disposé à fournir.

Peut-être en serai-je réduit à renoncer à une frappe au net de cette troisième partie de Récoltes et Semailles, que je confierais directement à l'éditeur sous forme du manuscrit-brouillon. (Je ne prévois quand même pas le même genre d'ennuis avec les protes chargés de la composition du texte pour l'impression !) Cela signifierait surtout que je renonce à inclure cette troisième partie dans la pré-édition limitée de Récoltes et Semailles qui doit être faite par les soins de mon université, l'USTL, pour être distribuée à titre personnel parmi des collègues et amis. Ou peut-être que je le ferai tirer plus tard, si je finis par trouver une secrétaire qui fasse un travail correct. Je n'enverrai cette partie (sûrement la plus "difficile" des trois) que sur demande expresse de ceux vraiment intéressés à la recevoir, parmi ceux qui auront reçu les deux premières parties. J'ai vraiment hâte de faire tirer celles-ci et de les envoyer (alors que je ne sens moins pressé pour la troisième partie). La frappe de ces deux parties est terminée depuis des mois, elle avait été assurée (et sans problèmes) par les soins de secrétaires de l'USTL. Elles auraient pu être tirées depuis belle lurette, si je n'avais voulu y inclure une table des matières de l'ensemble des trois parties
766 de Récoltes et Semailles, alors que depuis plus de trois mois je crois que je suis sur le point de terminer cette interminable troisième partie. Là je vais me donner jusqu'à la fin de ce mois pour terminer, ou sinon, m'occuper du tirage des deux premières parties (Fatuité et Renouvellement, et. l'Enterrement I, ou la robe de l'Empereur de Chine), sans y inclure une table des matières complète et définitive de la troisième partie (L'Enterrement II, ou la clef du yin et du yang).

Et maintenant, après tous ces incidents déplaisants, il me faut retrouver tant bien que mal le fil d'une réflexion qui avait été coupée court.

La mort de Fujii Guruji dans sa cent-et-unième année, ce neuf janvier, avait été l'occasion pour évoquer, avec sa personne, un aspect de ma vie que je n'avais pas effleuré précédemment. N'ayant pas la possiblité de revoir Guruji sur son lit de mort, et de participer à une veillée funéraire en compagnie de ses proches, j'ai passé, la nuit qui a. suivi sa mort en une veillée solitaire, à noter jusqu'au matin certaines des réminiscences et pensées suscitées par l'événement. Après coup, j'ai pensé qu'il serait bon que j'essaye aussi, à cette occasion, de dire ce que m'a apporté la rencontre avec Fujii Guruji, et avec ceux de ses disciples que j'ai fréquenté familièrement.

Dans les notes d'il y a cinq jours, j'ai parlé déjà du chant Na mu myo ho ren ge kyo, qui depuis bien des années est entré dans ma vie, et qui est un bienfait. Il y a aussi l'affection reçue par Fujii Guruji lui-même, et par plusieurs de ses disciples, jeunes et moins jeunes. C'est cette affection,

[365](**) ceux qui me veulent du bien auront beau jeu ici de me taxer de délire de persécution — après la confrérie des déménageurs, voici celle des secrétairesdactylo qui se mobilise pour me vouloir du mal I Voir, pour les précédents, la note "Le massacre" (le nom de la note en dit déjà assez long à mon sujet...) p. 538, à propos du déménagement de mon ami lonel Bucur...

sûrement, qui donne son prix et sa beauté au chant que j'ai reçu d'eux, lequel est lui-même un acte de respect et d'affection pour toutes les choses vivantes de la création, y inclus leur personne et la mienne.

Egalement, mes contacts avec les. moines et nonnes de Nihonzan Myohoji ont été mes premiers et seuls contacts étroits avec des hommes et des femmes dont l'investissement principal, voire total, va vers des tâches à motivation religieuse (tout comme pendant longtemps mon propre investissement allait vers le travail de découverte mathématique). Cela a été une occasion de me rendre compte que, comme ailleurs, au delà d'une certaine affinité par une vocation commune (dite religieuse) et de l'allégeance à une même personnalité forte et attachante, les différences de tempérament, de conditionnements, et même de *choix* profonds, restent toutes aussi marquées, et toutes aussi agissantes dans les relations de personne à personne. Pour le dire autrement, les efforts de certains pour se *modeler* suivant quelque idéal religieux (ici celui du "Boddhisatva", l'infatigable propagateur des enseignements du Bouddha) débouchent sur des *attitudes* plus ou 767
moins à fleur de peau@ et non sur un processus de *transformation* intérieure, sur une maturation. Par ailleurs, l'adoption d'un "credo" (si sublime soit-il) et l'investissement à fond dans une activité dite "religieuse", paraît sans incidence essentielle sur le jeu des mécanismes égotiques habituels. Le conflit n'est pas moins présent dans les monastères, couvents, temples et autres communautés religieuses de toutes confessions, que partout ailleurs dans le monde. Et souvent la vocation religieuse est prise comme un moyen, parmi d'autres, pour évacuer le conflit, en se convaincant qu'il a disparu par la vertu du credo.

Il est vrai aussi qu'en différentes occasions, dans tel de mes hôtes moines il y avait une paix et une joie intérieures qui rayonnaient de lui, sensible à moi comme à tous ceux qui les approchaient, et bienfaisants à eux-mêmes comme à tous. Visiblement, un tel état d'harmonie et de plénitude, d'accord profond, est étranger à tout effort d'être ceci ou cela — c'est un état "sans effort", un état de naturel parfait.

Pour quatre parmi les moines chez qui j'ai senti un tel rayonnement, j'ai l'impression que c'était là leur état coutumier, depuis de longues années, voire des décennies. C'est le cas notamment pour Fujii Guruji lui-même. Pour deux autres de mes amis, je les ai vus en d'autres occasions aussi noués et aussi déchirés que quiconque, c'était comme si cet état d'harmonie où je les avais connus, et une certaine compréhension spontanée des choses qui en était un des signes, étaient devenus nuls et non avenus — comme s'ils n'avaient laissé aucune trace en eux. Je suis persuadé pourtant qu'il y a bien une "trace" indestructible, plus profonde qu'une simple marque enregistrée dans la mémoire — une trace dans la nature d'une *connaissance*. Comme tout un chacun, ces amis sont libres a tout moment de tenir compte de la connaissance déposée en eux aux moments créateurs de leur existence, de la laisser agir et fructifier ; comme ils sont libres aussi de l'ignorer, de l'enterrer, de "faire les idiots" en somme. C'est la, après tout, la chose la plus commune du monde. . .

La pensée m'est venue que cet état de naturel parfait, d'accord profond avec soi-même, et ce rayonnement qui l'accompagne, ne sont *pas* des choses tellement communes, par contre. C'est un fait assez remarquable que dans le groupe assez restreint de moines que j'ai pu accueillir chez moi, que ce soit pour quelques jours ou pour quelques semaines, il y en ait eu tant en qui j'aie trouvé cet état d'harmonie intérieure, de force au plein sens du terme, ceMe en qui s'unissent humilité et fortitude, le doux et l'incisif. Ne serait-ce pas là, en fin de compte, bel et bien l'action d'un credo, ou de la Prière qui l'exprime ? Celle-ci si visiblement elle ne peut à elle seule créer un état 768
de grâce, peut-être tend elle pourtant à *favoriser* l'apparition d'un tel état, et son renouvellement jour après jour ? Après tout, le seul fait de chanter un beau chant en s'y mettant tout entier, est déjà tant soit peu un "état de grâce" — et la seule beauté d'un chant (ou d'une prière) nous incite déjà à "nous y mettre tout entier".

Il est vrai aussi que le plus beau des chants, quand nous le resassons avec l'esprit ailleurs, reste inactif, faute à nous de nous y ouvrir. Ou pour mieux dire, ce que nous resassons ainsi *n'est pas* le chant que nous croyons chanter, et notre âme ne s'en nourrit point, pas plus qu'une rosé en papier ou en plastique n'est une rosé, et qu'une abeille ne viendrait la butiner.

([162]) (14 janvier) En terminant la réflexion d'il y a une semaine, j'avais le sentiment d'avoir "mis le doitg" sur quelque chose d'important. La nuit même, j'ai voulu exprimer de façon lapidaire ([162])

ce “quelque/ chose” dans le nom nommé à cette note, “La cause de la violence sans cause” (note n° 159).'Je savais aussi que cet éclair de compréhension subite n'avait rien d'un aboutissement, voire d'un point final, d'une réflexion qui depuis plus d'un mois[366](*) tournait justement autour du mystère de la “violence sans cause”, on “violence gratuite”. Au contraire, cette “perspective” nouvelle soudain apparue s'apparentait bien plutôt à un nouveau point de départ. Le mécanisme du “déplacement” d'une rancune ou d'un ressentiment pour des torts et des dommages subis en des jours reculés, vers une “cible” *acceptable* en lieu et place du ou des responsables réels, ressentis comme hors d'atteinte ou comme “tabous” — ce mécanisme-là, que j'avais reconnu d'abord sporadiquement, dans tel et tel cas isolé au cours de ma vie, et tacitement pris pour une sorte d'aberration étrange et erratique de l'inconscient, est enfin reconnu comme un des “mécanismes de base du psychisme huma. ”. En même temps, il apparaît comme responsable des manifestations innombrables et troublantes de la “violence sans cause” ; aussi bien celle qui sévit entre épouse et époux, entre amante et amant, parents et enfants, que la violence “anonyme”, qui atteint son paroxysme dans les temps de guerre ou de grandes convulsions sociales.

769 J'ignore si ces liens-là sont depuis longtemps entrés dans le B. A. BA de la science psychologique ou psychiatrique (à supposer qu'il existe une telle “science”), ou si ce que j'en dis ici va faire figure de fantasmogories de “dilettante en psychanalyse”. Comme mon propos n'est pas de présenter une thèse de doctorat en psychologie, ni même de briser des lances pour quelque théorie ancienne ou nouvelle, mais de comprendre ma vie à travers les situations dans lesquelles ma personne est impliquée, peu m'importe le “statut” de ce sur quoi il m*arrive de mettre le doigt, ou des “perspectives” que je vois soudain s'ouvrir ici et là. Je sais bien que de toutes façons, si je veux comprendre la moindre des choses, je ne peux faire l'économie d'une réflexion personnelle, que ce soit dans la mathématique, ou dans ma vie et dans celles auxquelles ma vie se trouve liée d'une façon ou d'une autre. Et il en est ainsi d'autant plus, quand ce qu'il s'agit de comprendre semble d'emblée défier la raison, et que je vois tout un chacun, autour de moi et ailleurs,'l'éluder comme la peste, à coups de clichés rassurants. (Et il me semble que les professionnels de la psychologie n'y font pas plus exception que tous les autres, dès l'instant du moins que leur propre personne est directement en cause.)

Je me rendais bien compte que la “conviction subite” apparue au détour “d'un dernier point sur un dernier i”, à savoir que “je venais de mettre le doigt sur le ressort commun à toutes les situations de “violence gratuite””, ne me dispensait en rien de la tâche d'examiner sur pièces, et sous toutes les coutures, cette intuition nouvelle arrivée dans le champ du regard conscient, nullement dégagée encore de l'halo diffus de ce qui vient d'émerger des brumes. Bien au contraire, c'était là justement le premier travail à faire, où je voyais surgir déjà une foule de questions nouvelles, tant particulières à tels cas d'espèce, que générales. S'il y avait une quelconque certitude dans cette “conviction” à l'emporte-pièce, ou pour mieux dire, un noyau de connaissance sûre, celle-ci ne me disait nullement que la formulation que je venais de donner à cette conviction était “vraie”, “correcte”, sans réserves ni retouches importantes peut-être ; mais plutôt, que je venais bien de mettre le doigt sur un *fait nouveau* (pour moi) *et essentiel*, qu'une *perspective nouvelle* sur la violence venait bel et bien de
770 s'instaurer[367](*). puant au sens précis et nuancé de ce fait nouveau et aux conjectures de weil. Ce qui m'y frappait surtout, c'était que je voyais poindre une approche vers les conjectures de Weil qui serait “purement géométrique”, j'entends, sans avoir (en apparence du moins) à passer par le biais d'une théorie cohomologique.

Comme je l'ai déjà souligné ailleurs (dans la sous-note n* 106_1 de la note “Le muscle et la tripe”), la réalité de cette “perspective nouvelle” et sa portée, est entièrement indépendante de la question (qui reste dans les nimbes du futur) si cette conjecture se révélera vraie, ou fausse. Une conjecture, pour moi, n'est pas un *pari* (qu'on gagne ou qu'on perd), mais bien un *coup de sonde* — et quel que soit la réponse, nous ne pouvons en sortir que “gagnants”, j'entends : avec une

[366](*) De façon précise, depuis la note du 7 décembre “Patte de velours — ou les sourires” (n° 137).

[367](*) En écrivant ces lignes, s'est imposée à moi la comparaison avec les “conjectures standard” sur les cycles algébriques, que j'avais présentées au Colloque de Bombay en 1968. Elles m'apparaissaient alors (et m'apparaissent encore aujourd'hui) comme étant, avec la résolution des singularités, un des problèmes les plus brûlants qui se posent en géométrie algébrique. En dégageant ces conjectures, je sentais bien qu'une “perspective nouvelle. . . venait de s'instaurer” cette fois sur les cycles algébriques, leur relation à la théorie de Hodge et

connaissance renouvelée. (Comparer avec la réflexion dans la section "Erreur et découverte", n* 2.) A supposer que la conjecture s'avère fausse, j'en vois déjà à vue de nez deux ou trois variantes, "moins optimistes", qui dès lors l'affinent, et dont la plus faible est pratiquement équivalente à l'existence d'une théorie "raisonnable" des motifs semisimples sur un corps.

Dégager ces variantes, pour quelqu'un tant soit peu dans le coup, est un exercice d'un après-midi ou deux (et point de départ peut-être pour un long voyage dans l'inconnu...). Dégager le premier énoncé (en m'inspirant, comme à l'accoutumé, d'une idée de Serre, exposée dans son article "Analogues kahlériens des conjectures de weil"), n'a pas été un exercice, mais bel et bien *une découverte*; ou encore (pour reprendre l'expression de la lettre de Zoghman Mebkhout, citée dans la note "Echec d'un enseignement — ou création et fatuité", n° 44′) une *création.* Et c'était un euphémisme, lorsque Zoghman s'est hasardé timidement à dire que "mes élèves se savent pas très bien ce que c'est qu'une création" — ou plutôt, je dirais : qu'ils l'ont su mais l'ont oublié depuis belle lurette, accaparés qu'ils ont été à pousser aux roues d'un chariot funèbre...

de cette perspective nouvelle, sa portée exacte et aussi, peut-être, ses prolongements et répercussions imprévus, ils ne peuvent manquer de se dégager, dès lors que j'y investirai le travail nécessaire. La "connaissance" qui venait d'apparaître me disait, notamment, que le temps était mur pour un tel travail, pour entrer plus avant dans une compréhension de la violence, et en tous cas, dans celle de la "violence gratuite" ; que chaque heure et chaque jour que je consacrerais à cette tâche, pour aller jusqu'au bout de ce qui venait d'apparaître, me ferait pénétrer plus avant dans cette compréhension. Je n'ai pas souvenir qu'un tel sentiment de l'apparition d'une chose nouvelle et essentielle (alors même qu'elle resterait encore diffuse et approximative), et l'intime conviction de pouvoir pénétrer plus avant dans la compréhension de cette chose, m'ait jamais trompé. Si dans mes recherches il y a eu un guide sûr pour "placer" mes investissements dans telle direction ou telle autre, c'est se sentiment de l'apparition du *nouveau*, et cette intime conviction qui me dit quand le temps est mûr pour entrer plus avant dans ce "nouveau" entrevu et pour le connaître[368](*).

Cela ne signifie pas que, chaque fois que le temps est mûr pour me lancer dans telle direction, et pour connaître telles choses, je m'y lance bel et bien ! C'était impossible déjà du temps où j'investissais la totalité de mon énergie dans la mathématique, quand progressivement, je me suis trouvé avec dix fers, puis avec cent à la fois dans le feu ! @*) Et il en a été de même dans la méditation, c'est-à-dire, dans la découverte de moi-même. Au niveau d'un travail conscient, nous ne pouvons, hélas, que faire une chose à la fois (ce qui n'est déjà pas mal pourtant, quand on prend la peine de bien la faire...). Ce travail sur u n des "cent fers da'ns le feu", peut, il est vrai, suivant les voies mystérieuses de l'inconscient, profiter aussi à tous les autres, ou du moins à plusieurs d'entre eux — il peut les "chauffer", les rendre jrlus accueillants aux coups de marteau sur l'enclume de l'attention consciente, dès le moment où nous nous tournerons vers eux. Encore faut-il savoir choisir d'emblée "le bon" fer parmi les cents — celui dont le façonnage fera avancer également le travail sur d'autres, qui sont en train de chauffer comme lui. 771

($^{162'}$) Au cours de la réflexion sur l'Enterrement, j'ai rencontré bien des "fers" qui demandaient que j'y travaille, plus ou moins chauds suivant les cas. Il me semble qu'ils se sont tous réchauffés au cours du travail, certains plus, d'autres moins. Le tout premier de ces "fers" a été la question du *mépris de soi* dans le cas de ma propre personne, posée d'abord comme par acquit de conscience, en marge du premier embryon de Récoltes et Semailles[369](**). Il est resté plutôt tiédasse, jusqu'à la réflexion du 13 décembre (il y a un mois et un jour), dans la note "La violence du juste — ou le défoulement" (a^0 141). C'était la première fois dans ma vie, je crois, que j'ai consacré une réflexion, si sommaire soit-elle, aux quelques cas dans ma vie où j'ai moi-même exercé et fait subir une "violence sans cause", la violence "qui dépasse l'entendement". Il m'était arrivé d'y penser au cours de ces dernières années, mais toujours en passant, sans m'y arrêter, et surtout : sans y consacrer une réflexion écrite. ($^{162'}$)

[368](*) Comparer avec la note "L'enfant et la mer — ou foi et doute", n° 103.
[369](*) Voir la note "Cent fers dans le feu, ou : rien ne sert de sécher !", n° 32.
[369](**) Voir la note (ne 2) se référant à la section (de juin 1983) "Infaillibilité (des autres) et mépris (de soi)" (n° 4).

Pourtant, la violence-qui-ne-dit-pas-son-nom avait profondément marqué ma vie — c'était une
772 des choses cruciales, voire même 1 a chose cruciale entre toutes, qu'il me fallait comprendre aussi profondément que je le pouvais* pour comprendre ma vie, et "la vie" en général, la vie humaine. Mais qu'il en est bien ainsi, chose pourtant évidente dès que je prends la peine d'y penser, était resté occulté. Cela a fini par émerger, comme par hasard, en marge de la réflexion dans les jours qui avaient précédé celle du 13 décembre, poursuivie dans l'ensemble des quatre notes réunies sous le nom "La griffe dans le velours*[1] (nes 133–136). C'est dans ces notes que pour la première fois dans Récoltes et Semailles *"la violence"* se trouve nommée, et devient objet d'une attention. Elle est restée au centre de l'attention jusqu'à maintenant, ou du moins, jusqu'à la note du 7 janvier (il y a une semaine), "La cause de la violence sans cause".

Ce titre prometteur peut donner l'impression que cette dernière note est une sorte de culmination de la réflexion sur la violence, se poursuivant tout au long du mois écoulé. Et il est vrai qu'elle en est un des principaux fruits. Pourtant, je sais bien que s'il y a eu soudain l'apparition de cette perspective nouvelle, et de ce sentiment d'intime conviction concernant un certain lien soudain entrevu, c'est parce que *ma propre personne* était elle aussi impliquée directement dans ce qui venait d'apparaître, parmi cette "foule d'impressions parcellaires et hétéroclites emmagasinées tout au cours de ma vie". La dernière et la plus fraîche de toutes ces impressions, ressentie alors comme bien "parcellaire" et insuffisante en effet, remonait justement à cette réflexion du 13 décembre sur la *violence en moi-même*. Cette réflexion, qui au lecteur superficiel peut paraître comme une digression parmi beaucoup d'autres dans l'enquête sur l'Enterrement, m'apparaît par contre, maintenant et avec le recul, comme un moment névralgique et un tournant crucial (en puissance tout au moins) dans ma réflexion sur moi-même. Le jour même d'ailleurs, je sentais que je venais d'amorcer, enfin, un premier pas dans une direction que j'avais jusque là éludée, et qui me mènerait droit au cœur du conflit en ma personne. Ce "fer tiédasse" qui avait été posé là comme pour mémoire depuis dix mois déjà, soudain était chauffé au rouge — il suffisait que je m'y arrête pour souffler et frapper, pour qu'il devienne rouge blanc et me révèle une forme et un message. Et il en est ainsi aujourd'hui encore.

Mais il est clair que ce n'est pas ici le lieu de travailler ce fer-là. De tous ceux apparus au cours de Récoltes et Semailles, c'est certes lui qui est le plus brûlant pour moi, et après lui, celui étroitement solidaire apparu avec "La cause de la violence sans cause". Si l'enfant n'avait sur le dos
773 un patron terriblement adulte, obstinément rivé à des tâches de longue haleine et aux "priorités" qu'elles imposent, c'est dans cette direction assurément, me menant au cœur du conflit en moi-même et en autrui, que je m'élancerais à présent, sans avoir à me sonder 1 Mais comme son nom l'indique, c'est le patron le plus souvent, et non l'enfant, qui fait les commandes et qui décide des investissements. L'"énigme du Mal" attendra donc le moment plus propice où le patron serait en vacances (chose des plus rares), ou quand il ne sera pas trop encombré de "priorités" de pointe, comme celle de terminer enfin l'écriture de Récoltes et Semailles !

(162″) (162″) Mais avant de revenir à l'Enterrement, je voudrais au moins noter une des associations d'idées suscitées par la réflexion d'il y a une semaine — une association peut-être moins évidente que d'autres, et qui pour cela risque de s'évanouir sans laisser de traces si je ne la note maintenant. Elle est liée à l'idée hindoue du karma, et va dans le même sens que l'association apparue dans la note "Le Frère ennemi — ou la passation" (n° 156) : dans le sens de l'intuition ténue d'une sorte de "loi de *conservation du karma"*.

Cette rancune diffuse originelle dans une personne, qui se traduit par la suite en des pulsions d'agressivité et de violence en apparence "graduits**, ne naît pas du néant. Elle est la réponse à des agressions profondes bel et bien subies, et surtout à celles subies dans la petite enfance. On peut considérer, il est vrai, que beaucoup de ces agressions, de nature répressive, ne sont pas des "actes de violence" au sens strict du terme, c'est-à-dire, issues d'une intention de blesser ou de léser, notamment chez les parents vis-à-vis de leur enfant. Il est vrai aussi qu'une telle intention (presque toujours inconsciente) est pourtant présente dans beaucoup plus de cas qu'il n'est admis par des consensus courants. Mais peut-être que dans l'optique d'une création ou d'une transmission de karma, la question des *intentions* ou motivations (manifestes ou secrètes) est-elle accessoire, lorsqu'une "violence" a bel et bien lieu, qui inflige "un mal", qui cause un "dommage". Je ne saurais le dire.

Toujours est-il que dans la plupart des cas, un regard superficiel peut avoir l'illusion que tel "mal" subi est nul et non avenu, qu'il est encaissé et qu'une fois encaissé, il a "disparu" sans laisser de traces. Et c'est un fait qu'il n'est pas tellement courant que ceux qui ont semé en leurs enfants leurs angoisses et leur impuissance à être eux-mêmes, finissent par récolter directement, aux nains 774
de ces mêmes enfants@ ce qu'ils ont naguère semés ; ou du moins, on a l'impression qu'ils n'en récoltent qu'une partie infime I Ou pour le dire autrement, de la rancune diffuse qu'ils ont suscitée en leurs enfants@ il n'y a qu'une portion infime qui se condense en une rancune "dure", vers eux dirigée — et dont ils se plaignent à corps et à cris, comme de la plus noire des ingratitudes, c'est une chose entendue I Mais le reste de cette rancune ou de ce "karma" accumulé, n'est pas perdu pour autant. Il trouve à s'employer efficacement, et de façon qui peut paraître inexplicable, par ce mécanisme du "déplacement" de la rancune vers des cibles de fortune ; des cibles erratiques parfois, et parfois aussi des cibles spécialement assorties, attitrées, choyées pour ainsi dire, couvées une longue vie durant !

Par temps ordinaires, ce travail intense du karma, tel un abcès profondément implanté dans la vie des hommes, se fait dans la pénombre, et un chacun se fait un devoir de l'ignorer, de ne consentir a le voir que comme "bavure" occasionnelle ici et une autre là, par rapport à ce qui est considéré comme normal et séant.

C'est par les temps d'exception, quand la guerre ou la misère font rage (ou en des lieux d'exception, comme les pénitenciers et les asiles), que ce travail souterrain fait irruption et s'étale librement à la pleine lumière du jour, dans une flambée effrénée de mépris et de folie meurtrière, exaltée par les drapeaux grandiloquents au-dessus des charniers héroïques et sur des villes nues et froides. . .